Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **448** sur **448**

Nombre de pages: **448**

Notice complète:

**Titre :** Essais critiques sur la littérature contemporaine : les livres nouveaux. Série 1 / par Édouard de Barthélemy

**Auteur :** Barthélemy, Édouard de (1830-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** Didier (Paris)

**Date d'édition :** 1859-1867

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 3 vol. (4-430, 4-414, 452 p.) ; in-4

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 448

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612211n](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612211n)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-41360

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30061817s>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LES LIVRES NOUVEAUX.

ESSAIS CRITIQUES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

PAR

ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET LIBRAIRES-ÉDITEURS ,

35 , QUAI DES AUGUSTINS.

1859

AVANT-PROPOS.

Je n/ai point l'envie de faire ici une préface; je ne crois pas pouvoir me permettre une pareille prétention au sujet d'une réunion d'articles du genre de ceux-ci, et ces articles mêmes ne m'autorisent pas à une forme quasi-solennelle. Je veux seulement expliquer quelle est la pensée qui m'a décidé à rassembler des études publiées périodiquement dans l'une des plus honorables feuilles de la presse provinciale , où un si bienveillant accueil m'a été fait ; il m'a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de réunir en un volume deux années de travaux dans lesquels je me suis efforcé de suivre avec exactitude le mouvement littéraire de notre pays. Je crois n'avoir négligé aucun ouvrage un peu considérable, si j'en exempte la partie romanesque et ultrà-fantaisiste ; j'avoue avoir peu de penchant pour ce côté de la littérature contemporaine et ne pouvoir me décider à consacrer à son étude un temps qui peut être si utilement employé d'une autre manière. Et d'ailleurs, peut-on compter comme partie intégrante de la littérature ces romans écrits à la vapeur et où non-seulement le bon sens est cruellement offensé, mais où le français est constamment malmené ? Ce sont malheureusement les livres qui sont les plus lus cependant, les éditions les plus rapidement enlevées, et par conséquent les meilleures mines du Pérou, ce qui fait que ces livres attirent bon nombre d'esprits réellement intelligents, comme au

théâtre les drames et les pièces à sujets scabreux attirent la foule des écrivains et nuisent d'autant à la tradition et au vrai théâtre. La question d'argent, telle est, avec le réalisme exagéré, la grande maladie littéraire de notre temps et la source à laquelle la postérité puisera certainement les éléments d'études piquantes et curieuses , mais affligeantes pour l'honneur de nos contemporains.

Je soumets donc au public cette série d'études, comme un essai sur les principaux ouvrages édités pendant les deux années qui viennent de s'écouler. C'est un usage, aujourd'hui complètement admis, de réunir en volume des articles disséminés dans des journaux : « Un écrivain contemporain , qui a contribué à donner à la critique une grande place dans les lettres, a dit M. le baron de Barante, en rassemblant à son tour ses remarquables Études historiques et biographiques, a modestement intitulé Causeries une série d'articles qui ont jeté une lumière nouvelle sur le caractère de beaucoup d'hommes célèbres et sur le mérite des œuvres de l'esprit. Son exemple a été imité, et maintenant la publication des morceaux épars dans les Revues ou les Journaux est devenue une coutume, encouragée par le succès et l'empressement des lecteurs. » C'est ce qu'ont fait depuis MM. de Sacy, de Pontmartin, Cuvillier-Fleury, pour ne citer que les maîtres, et c'est à l'ombre de leurs noms , qu'à mon tour, humble soldat dans la grande armée littéraire, j'ose essayer d'appeler la bienveillance du public, en la réclamant à la fois comme une récompense pour un travail consciencieusement tenté, sinon réussi, et un encouragement pour mieux faire dans l'avenir.

Paris, 20 février 1859.

REVUE LITTÉRAIRE.

25 Janvier 1857.

1.

Les Grands jours d'Auvergne , publiés par M. Chéruel , avec introduction par M. de Sainte-Beuve, 1 vol. in-8,

Hachette.— Histoire administrative de la France sous Louis XIV, par M. Chéruel, Dézobry , 2 vol. in.8°. — Les Fondateurs de l'Unité française, par M. de Carné, 2 vol. in-8°, Didier.— Portraits historiques, par M. P. Clément, 1 vol. in-8°, Didier .-Les Nièces de Mazarin, par M. Renée, 1 vol. in-8°, Didot.

Il s'opère depuis quelque temps un mouvement intéressant à noter, plus intéressant encore à étudier, et qui, bien que je ne veuille pas en nier l'exagération dans certains cas, mérite la plus sérieuse attention et de réels éloges. Les recherches historiques semblent presqu'exclusivement dirigées depuis deux ou trois ans vers ce siècle qui résume dans ses titres divers la grandeur de la vieille monarchie française, le siècle qui eut pour roi Louis XIV, ce prince autour duquel on vit graviter les plus illustres de nos poètes. de nos anciens généraux, de nos orateurs religieux et de nos écrivains. Pendant une assez longue période le dixseptième siècle a été imparfaitement connu , médiocrement

apprécié et encore moins compris ; tout le mon Je en parlait, mais toujours en le considérant avec les yeux passablement malveillans des historiens du règne de Louis XVI. Une réaction devait naturellement se produire. Ce grand siècle , si magistralement vanté avant son extinction , avait suivi le sort de son illustre représentant, avait comme disparu avec lui, j'allais môme dire avant lui : il n'en était resté qu'un souvenir confus, et ses institutions, mal connues et faussées depuis, n'étaient pour ainsi dire demeurées dans aucune mémoire. Louis XIV et quelques noms seuls échappèrent à cette profonde obscurité qui enveloppa rapidement tous ceux qui avaient entouré ces génies privilégiés; des hommes même d'un esprit distingué se trouvèrent, par les critiques plaisantes de notre grand satyrique, placés sous le jour le plus défavorable.

MM. Rœderer et de Monmerqué , les premiers de nos jours, tentèrent d'édudier le siècle de Louis XIV et de ramener l'opinion publique : leurs efforts , tout en produisant un effet sérieux , n'eurent pas leq conséquences radicales que recherchaient ces deux honorables auteurs. M: de Monmerqué, cependant, avait été plus heureux que M. le comte Rœderer, et les Lettres de Mme de Sévigné devaient causer à juste titre dans le monde lettré une bien plus grande émotion que les Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France. Ces deux essais, d'ailleurs, restés isolés ne pouvaient pas atteindre le but proposé : il eût fallu que, dès ce moment, le mouvement dont je m'occupe aujourd'hui se fût fait sentir et eût, dès ce moment, provoqué une renaissance pareille à celle que je me plais à signaler.

Il semble que des esprits d'élite, comme ceux dont j'aurai à enregistrer les noms, aient cherché assez longtemps une carrière digne de leurs investigations, et qu'après quelques hésitations ils se soient précipités , à l'envi , vers ce dix-septième siècle réellement inconnu , quoiqu'on en ait beaucoup parlé, et qui constitue , si je puis m'exprimer ainsi, une véritable Californie historique et littéraire. Des hommes marquans d'abord, comme MM. le duc de Noailles, Cousin, le baron Walckenaër, de Sainte-Beuve, ont indiqué le chemin en plantant les jalons ; après eux les érudits ,

les hommes qui cherchaient un but à leurs études sont accourus et parcourent le dix-septième siècle dans tous les sens, laissant cependant encore à glaner , car, quoiqu'on s'arrête souvent un peu trop aux bagatelles de la porte, le jour n'est pas encore prêt à arriver, où on aura tout dit sur cette brillante époque. Il ne faut pas croire cependant que cette réaction soit uniquement due à un besoin d'employer des forces intellectuelles lasses d'un trop long loisir, il faut y voir aussi un des symptômes les plus saillans du temps ; après avoir trop longuement médit de ce siècle, incarné en quelque sorte dans une seule et puissante individualité, on est naturellement ramené à envisager avec moins de prévention une époque dont nous pouvons reconnaître quelques traits autour de nous, et l'on a trouvé un nouveau motif de poursuivre des recherches vers un temps qui n'est plus tout-à-fait aussi étranger au nôtre et qui, de plus, offre tant de charme pour celui qui s'y attache sérieusement.

M. Amédée Renée a fait un heureux choix entre tous les sujets qui pouvaient tenter la plume d'un érudit, ami du XVIlme siècle ; car il a su en prendre une des galeries les plus piquantes et les plus gracieuses , en même temps que des plus intéressantes. Les Nièces de Mazarin , en effet, reportent le lecteur au début du grand règne , alors que Louis XIV n'était que l'élève timide et soumis de Mazarin, et que ce dernier, tout aussi puissant que Richelieu, quoique moins brillant et moins redouté , gouvernait seul le royaume et pouvait bien se bercer des plus séduisantes illusions. Il pensait trouver à l'aide de ses nièces ce qui lui manquait en France , une puissante famille qui le mît sur un pied d'égalité avec les plus grandes maisons. Aussi n'hésita-t-il pas à affronter hardiment tous les reproches de népotisme dont il devait être accablé, et fit-il venir en deux fois d'Italie ces jeunes filles , si diverses de beauté comme de caractère. On sait que la plupart des historiens et bon nombre de contemporains ont attribué à Mazarin un origine des plus plébéiennes, et une note d'un des intimes conseillers du cardinal, Ondedéi, note trouvée dans les papiers de Colbert à la Bibliothèque impériale par M. Renée, nous apprend que d'habiles émissaires étaient chargés de par-

courir la Sicile pour tâcher de découvrir quelque chose « qui « puisse estre considérable à son égard, » et, qu'en résumé, ces recherches furent vaines. Mais comme, du vivant du ministre, personne n'osait contester ses prétentions nobiliaires, ses pièces rencontrèrent aisément des maris qui devaient leur assurer des positions princières à la cour ; elles épousèrent le duc de Mercœur, le prince de Conti, le duc de Modère,le comte de Soissons, le duc de la Meilleraye depuis lors duc de Mazarin, le duc de Bouillon, et enfin le connétable Colonna. Le cardinal s'était singulièrement trompé en basant quelques espérances personnelles sur les positions qu'occuperaient ses nièces : si l'on en excepte Madame de Mercœur . la princesse de Conti , la duchesse de Modène qui, toutes trois, moururent jeunes en laissant une réputation méritée de haute vertu , les autres ne créèrent que des embarras à leur oncle: et, pour laisser de côté celles qui affichèrent une scandaleuse conduite et remplirent alors lejmonde'de leurs folles équipées, je ne citerai que la connétable Colonna, celle Marie Mancini , d'abord si laide , puis si séduisante, l'amie du roi , ceile qui peut-être a eu l'insigne honneur d'avoir sauvé Louis XIV, au détriment de l'influence du cardinal, d'une vie pareille à celle de Louis XV, d'avoir éveillé en lui la pensée et le sentiment, qui put lui dire ces mots charmans : « Vous m'aimez , vous êtes « roi et je pars 1 » et qui cependant demeura constamment pure , ainsi que nous le raconte très-ingénuement la duchesse de Mazarin dans ses Mémoires : « Le connétable, qui « ne croyait pas qu'il pût y avoir de l'innocence dans les « amours du roi, fut si ravy de trouver le contraire dans la « personne de ma sœur, qu il compta pour rien de n'avoir « pas été le premier maître de son cœur.» Sans avoir l'air de mettre trop d'érudition dans une œuvre qui doit être accessible à tous les genres de lecteurs, M. A. Renée en fait preuve cependant plus qu'il ne paraît, et je puis citer comme un excellent travail de critique historique toute l'intro- duction où il étudie d'une manière très-complète et trèsneuve les relations de la reine et de Mazarin.

Il est intéressant de lire, après ces pages remplies de détails piquans et curieux, l'étude solide et approfondie que M. de Carné a consacrée au même cardinal et qui peut, à bon

droit, passer pour une des meilleures publications consa crées à cette grande individualité. M. de Carné, justement frappé de l'injustice avec laquelle contemporains et postérité ont apprécié le négociateur des traités de Munster et des Pyrénées, et des louanges exagérées à l'aide desquelles, depuis quelques années, les partisans d'une réaction d'autant plus vive qu'elle est plus tardive, ont voulu réhabiliter la victime des mazarinades, essaie de rétablir la physionomie de ce ministre, et en même temps, il démontre avec une haute raison « qu'il n'y eut jamais de choix plus rationnel « que celui de Mazarin, cardinal italien, sujet français par « la grâce spéciale du roi » et avec lequel la reine échappait à la fois aux influences qui s'agitaient en tous sens autour d'elle et aux dangers que n'aurait pas manqué de lui susciter un ministre qui n'aurait pas, comme Mazarin, dépendu absolument d'elle-même.

Je dirai cependant que M. de Carné ne me paraît pas donner une assez forte part aux sentimens tendres que la reine et Mazarin s'inspirèrent l'un à l'autre dans la conduite adoptée par eux et que les recherches de M. A. Renée me contentent davantage à cet égard ; mais sans attacher une importance trop grande à ce que j'appellerai une simple omission, l'étude de M. de Carné me satisfait complètement sur l'attitude, le caractère et la politique de cet Italien rusé qui, cependant, plus que bien d'autres, a droit d'occuper la place que l'auteur lui donne parmi les fondateurs de l'unité française (1 ). C'était bien l'homme qu'il fallait à ce dixseptième siècle. Il sut le diriger à peu près constammentau gré de ses désirs sans s'imposer à lui,comme son formidable prédécesseur, et en feignant quelquefois de plier aux velléités de liberté dont la nation française allait essayer durant ce court moment de répit compris entre le ministère du cardinal-duc et l'avènement aux affaires de Louis XIV, velléités

(1) Je regrette de ne pouvoir aujourd'hui parler des autres hommes auxquels M. de Carné donne, avec raison, le titre de fondateurs de l'unité française : Suger, saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV et Richelieu; mais je reviendrai sur ces études qui méritent de sérieux éloges, au double point de vue du fond et de la forme.

si finement-racontées par le cardinal de Retz, l'historien naturel de cette époque si diversement agitée, où la guerre avait l'air d'une bruyante plaisanterie, où les femmes tenaient beaucoup plus de place que les hommes et suffisaient seules aux innombrables menées qui se croisaient et recroisaient en tous sens. Je crois que M. de Carné a accompli un grand acte de justice en restituant à Mazarin l'honneur qui lui était dû et en faisant surtout remarquer que l'un des ministres les plus dévoués en France au principe de l'unité française était précisément, un étranger , supporté plutôt qu'accueilli dans sa patrie d'adoption.

C'est encore en quelque sorte à ce sujet qu'est consacré le second volume de l'important ouvrage publie par M. Chéruel sous le titre de : Histoire de l'administration en

France jusqu'en 1715. M. Chéruel, poursuivant avec un zèle infatigable ses recherches sur l'ancienne monarchie, a voulu étudier lAs différentes phases à travers desquelles le gouvernement a dû passer pour arriver à fonder cette administration si puissamment organisée sous le 'grand roi , cette administration, qui , selon la définition de M. Guizot, consista « dans l'ensemble des moyens destinés à faire ar« river le plus promptement, le plus sûrement possible, la « volonté du pouvoir central dans toutes les parties de la « société, et à faire remonter vers le pouvoir central , sous « les mêmes conditions, les forces de la société, soit en « hommes, soit en argent. » Ce fut un long travail, un laborieux enfantement,pour lequel six siècles de luttes incessantes furent nécessaires ; il fallut, non seulement la présence aux affaires d'hommes doués de la plus haute intelligence,comme ceux dont je citais le nom tout à l'heure, mais, chose bien plus rare en ce monde, la succession non interrompue de quatre hommes tels qu'Henri IV, Richelieu, Mazarin et Colbert , qui pendant un siècle tout entier gouvernèrent la France; Henri IV, qui par sa souplesse, sa vaillance et son habileté ramena le calme dans le royaume et se rendit favorables tous les partis ; Richelieu, qui par son impitoyable fermeté brisa cette féodalité nouvelle que cherchaient à refonder les gouverneurs de provinces et quelques grands seigneurs ; Mazarin , ministre rusé, mais profond politique, bien fait pour cette étrange coalition à laquelle

on a avec raison décerné le nom de Fronde pour ne pas se servir d'une expression plus sérieuse pour une lutte de ce genre ; enfin Colbert, qui seconda si bien les efforts de celui que l'on appelle le roi-administrateur, et qui, en réalité , a constitué l'administration française et organisé ces services divers, confondus jusqu'alors dans un étrange chaos. J'ai rarement rencontré un livre sérieux d'une lecture plus intéressante que l'Histoire de l'administration monarchique en France, principalement en ce qui concerne le règne de Louis XIV ; tous les détails du mécanisme administratif de cette époque y sont racontés avec un art qui donne au récit un véritable attrait. Je renonce au désir que j'ai de m'étendre un peu sur ce sujet, car je voudrais pouvoir résumer ce que j'ai lu, et ce serait, quelque court que je le fisse, un travail hors des proportions de cet article. J'en dirai autant des Grands jours d'Auvergne , page importante de notre histoire provinciale, que M. Chéruel nous fait connaître à fond , en môme temps qu'il nous découvre une partie bien inconnue du caractère de Fléchier, l'orateur austère par excellence que nous pouvions nous figurer, et dont M. de Sainte-Beuve, dans une spirituelle préface , apprécie finement les originales boutades.

Je citerai immédiatement après ces ouvrages les excellents Portraits Historiques de M. Pierre Clément, qui complètent, à mon sens, un ensemble remarquable de publications sur le règne de Louis XIV, et parmi lesquels celui du président de Novion éclaire d'un jour nouveau ces mêmes grands jours qui ont laissé une si terrible renommée dans la France centrale. Les biographies de M. de Grignan et de M. d'Argenson, achèvent de faire connaître le sujet qui m'occupe,l'une en donnant l'esquisse de la manière dont un gouverneur de province menait ses administrés et leurs affaires, l'autre en montrant comment on gérait la police sous le règue de Louis XIV; ce sont deux tableaux très finement touchés, très exactement tracés, et auxquels, en ce moment même, M. Clément donne une suite non moins intéressante.

Comme on le voit, le siècle de Louis XIV est fouillé, approfondi sous les aspects les plus divers, par un grand nombre d'auteurs, et l'on est bien loin, aujourd'hui, du déni-

grement systématique qu'on se plaisait naguère à afficher à son égard. J'aurai encore , je le dis avec plaisir, à revenir sur cette époque qui est aussi l'un de mes sujets d'étude de prédilection; le zèle des érudits n'est pas près de se ralentir, et outre quelques-uns de ces grands noms qui font autorité dans le monde littéraire , j'aurai à examiuer les travaux de bien des disciples qui suivent ces traces glorieuses de près ou de loin ; aujourd'hui je n'ai eu qu'à louer, parce que chicaner pour quelques vétilles MM. Chéruel, Renée et Clément, serait faire preuve d'une humeur par trop maussade et que je désire avant tout ne pas paraître imiter la morose malveillance de certains critiques ; mais cependant je serai juste et sens bien que je ne pourrai pas toujours être aussi bien disposé.

Il.

1er Février 1857.

LES FEMMES ILLUSTRES

AU XVIIme SIÈCLE.

Jacqueline Pascal. — Madame de Chevreuse. — Madame de Hautefort. — Madame de Longueville ; sa jeunesse. — Madame de Sablé. — Cinq volumes in—8°, 1856, chez Didier.

Je viens, un peu tard déjà, parler de cette curieuse série où le talent de M. Cousin s'est révélé sous un jour si nouveau, si différent du genre sérieux, austère même, qui avait paru être le but de sa vie : je viens tard, et cependant le premier de ces cinq volumes compte quelques semaines à

peine depuis sa réapparition sous une forme vraiment neuve : mais aussi que de jugements ont déjà été portés sur ces études ! Les uns ont loué aveuglément, d'autres ont dénigré avec autant d'exagération, bien peu ont voulu ou osé rester dans ce juste milieu calme et impartial d'où la critique ne devrait jamais sortir ; au commencement delà publication de ces travaux historiques dans l'une de nos principales Revues, tout le monde félicitait l'auteur de ce que quelques-uns appelaient un début', et lisait avidement ces pages où l'on retrouvait, par un heureux contraste, latraced'un esprit profondément sérieux, véridique, et aussi un enjouement gracieux : peu à peu une réaction violente s'opéra et plus d'un des anciens admirateurs passa dans l'autre camp, souvent sans trop savoir pourquoi,et peut-être par cet amour de l'opposition dontnous ne sommes pas malheureusement prêts à nous corriger en France. Pour moi, qui ai toujours lu avec plaisir ces Etudes sur les femmes illustres et la société du X VII" siècle, mais sans porter trop haut leur valeur ou leur forme, j'ai pu conserver mon jugement sans avoir à le rectifier. A ceux qui reprocheront à M. Cousin, — et c'est là le seul grand grief en réalité, — de s'être trop appesanti sur ces individualités élégantes, légères et coquettes du grand siècle , d'avoir trop multiplié à leur égard les détails, d'avoir trop voulu nous initier à l'intimité de leur vie, en un mot à ceux qui ont reproché au savant académicien d'avoir témoigné un véritable amour pour ces beautés en les plaçantchacune, en quelque sorte, sur un socle aux yeux de la postérité, à ceux-là je répondrai que dans ce reproche même se trouve l'excuse ; que M. Cousin a pu effectivement se trop identifiera son sujet, se complaire à en faire valoir les brillantes qualités, avoir de la peine à quitter ces nouvelles vieilles amies; mais que c'est précisément un défaut qui milite en faveun de l'historien,et qu'on peut bien le lui pardonner, voire même ne pas le remarquer en pensant que nous lui devons, après tout, la série la plus remarquable, comme forme et comme fond,que nous ayons jusuu'à présent sur cette intéressante époque, dont je parlais déjà l'autre jour et à laquelle je reviens encore aujourd'hui.

Jacqueline Pascal, Mesdames de Longueville, de Sablé,

de Chevreuse, de Hautefort, quels délicieux portraits pour commencer une galerie des femmes illustres du XVIIe siècle I quels attraits pour l'historien que d'aller interroger ces biographies dans lesquelles se résume l'histoire de la société polie d'alors, et comme on comprend bien l'espèce d'excès, d'abandon, auquel l'auteur a pu se laisser aller en ressuscitant ces beautés diverses, mais toujours séduisantes et spirituelles. « Dans un grand siècle, tout est grand, dit M. Cousin dans une introduction mise en tête du premier volume de cette série et qui sert en quelque sorte de préface à l'ouvrage entier, « lorsque par le concours de causes diffé« rentes, un siècle est une fois monté au ton de la grandeur, « l'esprit dominant pénètre partout : des hommes, peu à « peu il arrive jusqu'aux femmes ; et, dès que celles-ci en « sont touchées, elles le réfléchissent avec force et le répan« dent par toutes les voies dont elles disposent, incompara« bles dans leur vive nature pour exprimer et propager les « qualités à la mode ; sérieuses ou frivoles, vertueuses ou « dépravées, mais jamais rien à demi, et toujours extrêmes « en bien ou en mal, selon le vent qui souffle autour

« d'elles. »

Jacqueline Pascal outre nette galerie féminine et nous initie d'abord aux détails d'une existence bourgeoise, mais lettrée et singulièrement mêlée aux divisions religieuses du moment. Elle naquit à Clermont-Ferrand le 5 octobre 1625 et vint, dès l'âge de six ans, à Paris, émerveillant tout le monde par sa gentillesse et sa précocité : ce fut sa sœur Gilberte qui fut chargée de son éducation, et qui , notamment, dut lui apprendre à lire ; l'enfant montra pour cela la plus grande répugnance jusqu'à ce qu'ayant entendu des vers, elle se mit rapidement à lire et rima dès l'âge de huit ans. Je ne la suivrai pas dans ces intéres-ans débuts, mais je ne puis résister à raconter la manière dont Jacqueline obtint la grâce de son père condamné à la Bastille pour propos séditieux , en 1638 , et en fuite depuis dix-huit mois. Le cardinal de Richelieu , ayant voulu faire jouer la comédie par des enfans , pria Mme la duchesse D'Aiguillon de choisir ces jeunes acteurs,etcelle-ci prit avec Miles de Saintôt, filles d'un trésorier des finances , leur amie, Jacqueline Pascal. Elle s'acquitta admirablement de son rôle et fut

présentée après la pièce au cardinal : il la prit sur ses genoux, et,comme il la voyait pleurer, il lui demanda la cause de son chagrin, à quoi la petite espiègle ne manqua pas de répondre quec'était la condamnation de son père. Richelieu lni dit aussitôt qu'il lui permettait de revenir sans qu'il fût plus question de rien pour lui : « Alors cette petite, d'elie« même, raconte sa sœur qui s'est faite sa biographe, sans « qne cela eût été prévu , lui répliqua : Monseigneur, j'ai « encore une grâce à demander à Votre Eminence. M. le « cardinal était si ravi de sa geniillesse et de cette petite « liberté,qu'il lui dit: Demandez-moi ce que vous voudrez, « je vous l'accorderai. Elle lui dit : C'est que je supplie « Votre Eminence de trouver bon que mon père ait l'hon« neur de lui faire sa révérence quand il sera de retour, « afin qu'il la puisse remercier lui-même de la grâce qu'elle « nous fait aujourd'hui. M. le cardinal lui dit : Non-seu« lement je vous l'accorde , mais je le souhaite ; mandez« lui qu'il vienne en toute assurance, et qu'il vienne me

« voir et m'amène toute sa famille. » Remis ainsi bien en cour, c'est-à-dire avec le cardinal , M. Pascal alla habiter Rouen comme attaché à l'intendance de Normandie, et Jacqueline , encouragée par Corneille, fit des vers pour un concours sur !a Conception de la Sainte-Vierge, et remporta le prix : elle avait quinze ans et était devenue une jeune fille, simple et modeste malgré ses nombreux succès : sa société était extrêmement recherchée , sa conversation étatt fine et spirituelle sans cependant paraître maniérée ; elle était toujours très-entourée dans le monde , quoique la petite-vérole lui eût enlevé tous les agrémens delà figure. Jacqueline Pascal refusa plusieurs fois de se marier : ce fut en 1647 qu'elle songea sérieusement à rompre avec le monde et à adopter cette vie austère qui a entouré son nom d'une célébrité durable. M. Singlin , confesseur de PortRoyal , sut lui inspirer une confiance absolue , à ce point que Mlle Pascal qui , quelque temps auparavant , « avait , « nous apprend naïvement sa sœur, un grand esloignement « et même du mépris pour l'état religieux , croyant qu'on « y pratiquoit des choses qui n'étoient pas capables de sa« tisfaire un esprit raisonnable, » résolut d'entrer dans ce fameux monastère : son père résista longtemps à consentir

à cette vocation , employa tous les moyens possibles pour la vaincre, emmena sa fille en Auvergne, chercha à la distraire; mais Jacqueline s'enfonçait de plus en plus dans sa détermination : elle s'enfermait dans sa chambre, trouvant dangereux de parler de choses inutiles et s'absorbant chaque jour davantage dans ses pensées. Du reste , elle n'importuna plus son père, lui témoigna toujours la même déférence, la même affection ; mais M. Pascal étant mort le septembre 1651, sa fille annonça aussitôt se résolution d'entrer en religion après le règlement des affaires; de famille : les partages furent signés à la fin de l'année, et le 4 janvier suivant elle se rendit à Port-Royal : elle dormit très-paisiblement toute la nuit qui précéda le jour où elle devait prononcer ses vœux, sa sœur dut la réveiller ; « ainsi « elle se leva, ajoute-t-el'e , s'habilla et s'en alla , faisant M cette action comme toutes les autres dans une tranquil« lité et une égalité d'âme inconcevables. Nous ne nous « dimes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me « détournai de son passage lorsque je la vis prête à sortir.» Je ne suivrai pas plus loin Jacqueline Pascal : depuis le 4 janvier 1652, elle se trouva mèlée à toutes les querelles que soulevèrent les discussions religieuses de ce siècle,alors que son frère écrivait ses impérissables Provinciales que la puissante famille Arnauld remplissait le monde du nom de ses membres, que la cour elle-même se partageait en deux camps et qu'on put concevoir un moment des craintes sérieuses sur la tranquillité de l'église. Jacqueline, qui devint promptement sous-prieure de Port-Royal, mourut, jeune encore , le 4 octobre 1661 , mais pas assez tôt pour ne pas assister à ce que ces dames appelèrent leur persécution , à l'expulsion des novices et des postulantes , à tuus les tourmens qui accompagnèrent la signature du formulaire : elle le signa après une longue résistance et seulement quand elle eut vu les sœurs de la maison de Paris donner l'exemple , mais elle en conçut un si violent chagrin, que tous les contemporains attribuèrent à cette cause sa mort prématurée. Comme le dit M. Cousin , a Jacqueline-Pascal , c'est Port« Royal tout entier, avec ses qualités et avec ses défauts. « Jeune, spirituelle, fort recherchée et déjà l'idole des plus a brillantes compagnies, elle a tout quitté, même son vieux

« père et son frère malade pour se donner à Dieu (1); elle « est entrée en religion à vingt-six ans , et elle est morte à « trente six, de douleur et de remords d'avoir signé un for« mulaire équivoque par pure déférence à l'autorité de ses « supérieurs. »

Pour compléter ce portrait delà sœur du grand Pascal, j'ajouterai encore ce passage : « Sa haute vertu , son inflexible « attachement à ce qu'elle croyaitla vérité, sa sincérité cou« rageuse, son mépris de toutes les douceurs de la vie pa-

« raissent dans les nombreuses lettres confidentielles ras-

« semblées ici pour la première fois. On y rencontre aussi

« des traits aimables et involontaires d'affection humaine

« pour sa sœur Gilberte, sa fidèle, comme elle l'appelle , et « pour son frère Biaise; on y sent partout un esprit char« mant, prêt à éclater en mille saillies si l'austérité jansé« niste ne le retenait. Quant à ses talens , nous ne voulon s « pas les exagérer, mais il est certain que peu de femmes « au XVIIe stède, et parmi les plus illustres, ont été mieux « douées. Elle avait quelque chose de la trempe du génie « de Pascal, sa naïveté, sa vivacité , sa finesse, sa gravité, « son énergie. Comme lui, elle était capable de la plus sé« rieuse attention et d'un long travail,et dans la société forte « et polie où elle était appelée à vivre, chez Mme de Sablé, « entre Mme de Hautefort et Mme de la Fayette, sous les « yeux et avec les conseils de son frère, elle était faite pour

« s'élever bien haut. »

Nous entrons dans une toute autre société avec les illustres amies dont M.Cousin a tracé ensu te les portraits: avec Mme de Sablé, nous pénétrons dans l'un des salons les plus polis et les plus lettrés de la capitale , nous rencontrerons tout ce que Paris a de plus honnêtes gens, les noms les plus illustres, les savans les plus distingués , les femmes les plus spirituelles, les plus belles : « Tous les jeunes

(1) M. Cousin me paraît commettre ici une légère erreur : en disant que Jacqueline Pascal a tout quitté, même son vieux père », il semble oublier que plus loin il raconte avec un remarquable talent les résistances que la jeune fille rencontra de la part de son père , et que ce fut quatre mois après la mort de ce dernier, qu'elle entra à Port-Royal.

« gens, dit Gourville, avaient accoutumé de lui (à Mme de « Sablé ) rendre de grands devoirs, parce qu'après les « avoir un peu façonnés, ce leur était un titre pour entrer « dans le monde. » Nous voyons les célèbres Maximes du duc de la Rochefoucault préparées, élaborées chez elle; nous la verrons même,certainement, en glisser quelques-unes de son chef, tandis qu elle multipliait et faisait multiplier autour d'elle ces portraits écrits, si fort à la mode de son temps. Nous suivrons Mme de Sablé chez les Carmélites , à PortRoyal, où elle sut toujours cependant conserver un certain confortable, aimant beaucoup les sucreries , les friandises . et craignant encore plus les maladies , jusqu'au point d'é loigner d'elle sa meilleure amie, de peur de recevoir par elle communication de quelque mauvais air; nous lirons ces charmans petits billets échangés par elle avec le duc de la Rochefoucauld, surtout avec Mme de Longueville , avec laquelle cependant elle se brouilla , ou du moins se refroidit singulièrement; nous assisterons à ce drame pénible et touchant qui s'accomplit entre la belle duchesse de Longueville et l'auteur des Maximes , « ce triste person« nage, dit M. Cousin, grand seigneur intrigant, bel esprit « morne, qui osa mettre sa vie en maximes, l'amant sans « cœur, l'amant ingrat de l'infortunée duchesse de Lon« gueville. »

Mme de Hautefort nous donne , au contraire , l'exemple d'une admirable femme, dévouée jusqu'à l'abnégation à la reine son amie , belle, jeune, séduisante , d'une réputation intacte, chose assez rare dans ce temps pour le noter, intrépide, intelligente. Issue d'une des plus anciennes familles du royaume, Marie de Hautefort, entrée à la cour comme fille d'honneur de la reine , excita violemment l'amour du roi Louis XIII, sans cependant qu'on pût lui reprocher aucun manège coupable à cet égard : le cardinal de Richelieu s'en aperçut et tenta de gagner la jeune fille pour exploiter l'influence qu'elle devait exercer sur le jeune roi et s'en faire un instrument commode; il accabla d'attentions la nouvelle favorite, s'employa même pour faire évanouir les petits nuages qui s'élevaient parfois dans cet amour bizarrement agité, mais quand il osa demander sa récompense et faire comprendre a Marie de Hautefort ce qu'il

voulait d'elle, elle le rejeta bien loin et ne craignit pas de repousser son amitié « dans un temps où il n'y avait pas « une femme à la cour qui ne fit des vœux pour en être « seulement regardée ; » dès lors Richelieu devint son ennemi, lui suscita mille tourmens , essaya même de lui donner une rivale dans la belle et non moins vertueuse Mlle de la Fayette. Marie de Hautefort ne s'alarma pas , et quand, en 1637, la reine, poussée à bout par l'attitude du premier ministre et l'indifférence de Louis XMI , se décidant à entamer une correspondance coupable avec sa famille d'Espagne, se vit exposée aux plus grands dangers, ce fut Marie qui, par les efforts d'un dévouement en quelque sorte surhumain, sauva sa royale maîtresse. « Déjà elle « avait sacrifié à la reine la faveur du roi, celle de Riche« lieu, son avenir, elle qui n'avait rien que sa beauté et son « esprit, et qui aimait naturellement la magnificence et « l'éclat ; elle fit plus cette fois, elle risqua pour elle quel« que chose qui lui était mille fois plus cher que la for« tune et la vie, elle risqua sa réputation; elle rejeta cet t instinct de pudeur et de retenue qui faisait son charme « et sa gloire, qui jusque-là avait fermé son creille à tout « propos flatteur et ne lui avait même pas permis d'écrire, « sous quelque prétexte que ce fût, le moindre billet à au« cun homme ; et la superbe créature se condamna au rôle « le plus opposé à tous ses goûts et à toutes ses habitudes.) Marie de Hautefort, se déguisant en grisette , sortit du Louvre et se rendit à la Bastille, où se trouvait Francois de Rochechouart, plus connu sous le nom de chevalier de Jars ; le jugeant d'après elle, elle crut qu'il consentirait à s'exposer pour la reine comme il l'avait déjà fait une fois et parviendrait à faire arriver à La Porte , valet de chambre de confiance d'Anne d'Autriche , qui seul pouvait la compromettre, une lettre dans laquelle on lui indiquait ce qu'il aurait à dire M. de Jars hésita un moment : « Eh ! quoi, vous « balancez, lui dit Marie de Hautefort, et vous voyez ce que « je hasarde ! Eh 1 que dira-t-on de moi, si je viens à être « découverte? — Eh bien ! lui répondit le chevalier , il « faut donc faire ce que la reine demande; il n'y a point de « remède ; je ne fais que sortir de l'échafaud , je vais m'y

« remettre.» On sait l'heureuse issue de celte tentative dé-

sespérée ; quatre étages séparaient la prison de M. de Jars de celle de La Porte ; le chevalier perça son plancher et fit passer la lettre d'Anne d'Autriche au bout d'une corde au prisonnier de la seconde chambre avec prière d'en faire autant, et sucessivement jusqu'à la dernière où était le malheureux valet de chambre, qui, prévenu sur tous les chefs , put, dans ses réponses, montrer une parfaite concordance avec les explications de sa souveraine et déjouer ainsi les trames perfides qui la menaçaient.

La passsion de Louis XIII s'étant reveillée pour Marie de Hautefort, et le crédit de cette dernière s'étant nécessairement accru par l'affection de la reine , Richelieu redoubla d'efforts pour la perdre; il y parvint en la compromettant auprès du roi par ses relations avec Anne d'Autriche et surtout en lui mettant résolument le marché à la main, le forçant de choisir entre lui ou elle. Louis XIII cèda et fit dire à son amie de quitter la cour. Marie de Hautefort se retira dans une de ses terres près du Mans et y demeura jusqu'à ce que l'avènement d'Anne d'Autriche à la Régence l'eût naturellement rappelée. Ce fut le moment brillant de sa vie: son esprit, sa beauté attirèrent autour d'elle une cour choisie et son cœur demeura pur, tandis que le sentencieux et inconstant La Rochefoucauld, l'excentrique Charles de Lorraine, duc sans autres Etats que son armée; Chavigny, Lian.court, le marquis de Gèvres, le duc d'Angoulême, le duc de Ventadour,la poursuivaient de leurs hommages Mais ce temps dura peu; bientôt Mazarin prit un complet ascendant sur La reine et lui fit comprendre que la politique de Richelieu était , après tout, la seule politique nationale : Anne d'Autriche eut donc de nouveau à rompre avec ses anciens amis et même avec Marie de Hautefort qui, fidèle à ses principes et à ses liaisons, blâma hautement le changement de la reine. Un parti puissant et nombreux entoura la belle dame d'atours , — elle avait ce titre depuis 1637, — le jeune roi même témoignait un attachement marqué pour elle, mais elle voulut trop obstinément soutenir les mécontens de l'époque et eut à en supporter la peine : après une scène assez pénible et dans laquelle la reine la maltraita sur un prétexte insignifiant, cette princesse lui déclara qu'elle « était lasse de « ses reproches et qu'elle était fort mal satisfaite de la ma-

« nière dont elle vivait avec elle. » (15 août 1644). Marie de Hautefort se retira sans se plaindre au couvent des Filles Sainte-Marie de la rue St-Antoine et se vit aussitôt recherchée en mariage par le duc de Ventadour et les maréchaux de Gassion et de Schomberg; ce dernier, qui avait déjà demandé sa main l'année précédente, triompha de ses rivaux. « Ainsi se termina la partie romanesque de la vie de Mme « de Hautefort.Depuis, sa destinée a été aussi paisible que « sa jeunesse avait été orageuse. Arrêtons-nous sur le seuil « de cette nouvelle carrière où la noble femme s'est surpas« sée elle-même , où sa vertu est demeurée sans tache et « où elle a été tour à tour la plus tendre épouse et la veuve « la plus sainte.» Je ferai comme M. Cousin et je dirai seulement qu'après la mort du maréchal , Mme de Schomberg vint habiter une maison modeste qu'elle s'élait fait bâtir rue de Charonne et y mourut, bénie de tous les malheureux, le

1er août 1691.

Je bornerai là aussi l'étude que je voulais me permettre sur les intéressans travaux de M. Cousin ; aussi bien comment pourrais-je aborder les vies de Mme de Longueville et de Mme de Chevreuse ; analyser ces livres me semble une œuvre à peu près impossible, et d'ailleurs la plupart des événemens qui y sont racontés sont connus , car ces deux femmes ont occupé un rang trop considérable en France pour n'être pas intimement mêlées à toutes les circonstances de son histoire : ces deux biographies tirent donc leur intérêt de la manière dont leur auteur les a écrites, dont il a groupé les faits , déduit les conséquences et animé le récit au point de le rendre, en quelque sorte, actuel.

Jusqu'à présent je n'ai parlé du talent de M. Cousin comme historien qu'au point de vue de la mise en œuvre des documens que ses patientes recherches lui ont fait découvrir : est-il besoin de parler du style de ces récits, quand j'aurai cité la fin de la vie de Mme de Hautefort, qui, quoiqu'on dise l'auteur, — il faut l'espérer du moins, — ne clôt qu'une première série des études sur les femmes illustres du XVII" siècle : « Posons la plume et mettons lin à ces « peintures d'une société à jamais évanouie, et de femmes « que l'œil des hommes ne verra plus. Encore quelques payes sur Mme de Longueville, et nous aurons dit adieu

« à ces rêves de nos heures de loisir , que caressa notre « jeunesse, et qui nous ont accompagné jusqu'au terme de « l'âge mûr. Nous l'avouons : nous ne quittons pas sansre« gret cet aimable et généreux commerce. Soyez bénies en « nous séparant, muses gracieuses et sévères , mais tou« jours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté vé« ritable et dégoûté des attachemens vulgaires. C'est vous « qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au « lieu 'd'élever ma fortune , à tâcher d'élever mon cœnr. « Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté « fière; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie . « Soutenez-moi donc dans les épreuves suprêmes qui me « restent à traverser.Contemporaines de Descartes, de Cor« neille, de Pascal, de Richelieu , de Mazarin, de Condé, « Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, « Marthe du Vigean, Louise Angelique de la Fayette, sœur « sainte Euphémie (Jacqueline Pascal), âmes aussi fortes « que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu « vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez« moi quelque chose de votre courage , en seignez-moi à « sourire, comme vous, à la solitude , à la vieillesse, à la « maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez« vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom a de l'Evangile et de la philosophie, qu'il est bien tempsde « renoncer à tout ce qui passe , et que la seule pensée qui « désormais me soit permise est celle de quelques travaux « utiles, du devoir et de Dieu. »

Que d'autres sourient en lisant ces magnifiques pensées, parceque de nos jours on rit de tout, pour moi je les ai vues avec plaisir sortir de la plume fine et élégante du plus spirituel philosophe contemporain, et je crois pouvoir à bon droit considérer cette page comme l'une des plus éloquentes qui aient été écrites de nos jours. Nul doute que M. Cousin n'ait un peu trop oublié les écarts de quelques unes de ses héroïnes, de la duchesse de Chevreuse notamment, quand il dit que « ces muses ont toujours été nobles et grandes.» Mais c'est être bien rigoureux de chicaner aussi minutieusement l'un des écrivains qui font le plus honneur à la langue française, celui qui conserve si bien les traditions d'un style vraiment noble et grand , et joint à cette brillante qualité celle d'être un excellent et véridique historien.

III.

16-17 Février 1857.

TROIS DRAMES HISTORIQUES

Enguerrand de Marigny ; — Beaune de Semblançay ;

— le Chevalier de Rohan , par M. Pierre Clément , de l'Institut, 1 vol. 1857, chez Didier.

« Gommentai-je été amené à choisir pour objet de mes « recherches et à présenter au public , dans un même ca« dre , trois personnages qui semblent particulièrement « appelés à devenir des héros de tragédie ou de drame? Je « ne saurais expliquer ce fait autrement que par l'attrait « irrésistible et en quelque sorte magnétique qu'exercent « les grandes infortunes. » M. Pierre Clément, sans contredit l'un des historiens favoris du public et des plus dignes de cette faveur, a ainsi prévenu le seul reproche grave que son nouvel ouvrage pouvait avoir aux yeux de la critique : il a reconnu le manque d'unité dans le plan de ce volume, la non cohésiou des sujets ; on ne peut plus insister après lui, et pour ma part, je m'estime heureux de n'avoir pas à le chicaner sur ce point ; il faut lire ses trois études comme morceaux complètement séparés l'un de l'autre, comme des articles de revues, et supposer que leur auteur les a, ainsi que cela se fait communément à présent, publiés une première fois dans un de nos grands recueils périodiques. Ceci posé, je vais essayer de faire connaître ces trois grandes infortunes qui méritaient réellement la plume habile et sympathique de M. Clément et sur lesquelles la masse des lecteurs n'était pas suffisamment éclairée.

On connaît cependant en général l'histoire de ce fastueux surintendant des finances de Philippe-le-Bel, d'Enguerrand de Marigny, le plus riche des seigneurs de France , et qui, par une suite de lamentables événemens , finit par être i gnoblement pendu au gibet de Montfaucon, comme le dernier des criminels.

Enguerrand de Marigny , issu d'une famille noble de Normandie, commença assez obscurément sa carrière, mais fut attaché de bonne heure à la maison dj la reine, qui lui fit épouser Jeanne de Saint-Martin, sa filleule , et il vit dès lors son crédit si rapidement grandir qu'il semblait, comme l'a dit son historien , que la fortune le conduisît par la main. Je serai obligé de passer rapidement sur les principales circonstances de la vie d'Enguerrand , qui , investi des charges de chamhellan du sceau secret, de surintendant des finances et bâtimens et de capitaine du Louvre , se trouve mêlé à tous les événemens importans de cette époque; on le voit parvenu vers 1307 à l'apogée de son élévation. Exécuteur testamentaire de la reine Jeanne, Enguerrand de Marigny était le plus intime des conseillars du roi, l'ami des plus grands personnages de la cour ; il voyait ses frères occuper les plus riches évêchés du royaume , sa fille épouser le sire de Tancarville , et il pouvait lui donner en dot la somme, énorme pour l'époque, de douze mille livres, plus mille livres de rente, ce qui, comme il avait six enfans, élevait sa fortune à plus de quarante millions de notre monnaie. Le roi ne cessait de lui prodiguer des libéralités de toute nature , et l'on peut voir à la bibliothèque impériale un ancien manuscrit, dont M. Clément fait un exact sommaire , intitulé : Cartulaire d' Enguerrand de Marigny, et qui donne réellement une idée incroyable de ses richesses territoriales.

L'importance politique du surintendant grandit encore ; il eut à remplir diverses missions diplomatiques auprès du comte de Flandres et auprès du roi d'Angleterre qui devait bientôt lui constituer une pension do mille livres tournois : quand, au moment de la guerre de Flandres , le roi réunit les états généraux , ce fut Enguerrand de Marigny qui conduisit les débats, proposa et fit adopter, malgré une vive opposition, les subsides demandés, et enfin fit conclure la paix en 1314.

Il était surprenant de voir la fortune soutenir si obstinément le surintendant des finances, qui, de sa personne, ne prenait aucune précaution pour assurer son avenir, indisposait de nombreux rivaux par un faste inouï, et des allures quasi princières , bien qu'il cherchât à flatter par ses manières ceux dont ses richesses devaient exciter l'envie. La mort imprévue de Phitippe-te-Bel vint brusquement mettre un terme à cette éclatante prospérité. La voix publique , plus que la volonté du nouveau roi , provoqua la réunion d'une commission spécialement chargée de l'examen des comptes d'Enguerrand de Marigny ; ils furent approuvés par elles , mais la noblesse , aussi bien que le peuple, ne cacha pas le mécontentement que lui inspirait cette scandaleuse bienveillance : l'intervention de Charles de Valois, qu'animait une haine particulière contre le surintendant , acheva de décider Louis-le-Hutin, qui ordonna , tout en le regrettant, de le faire arrêter.

« Enguerrand de Marigny, disent les grandes chroniques « de saint Denys, par le commandement du roy, du Louvre « où il estoit, à cheval, à belle compaignie de sergens che« vauchans avec luy, au Temple fut mené, mou lt de peuple « après luy alant pour le voir, et, de ce, grant joie déme« nant ; et ilec en estroite garde fut mis en prison. »

Une nouvelle commission fut réunie à Vincennes et jugea cette fois la gestion de l'ancien chambellan du sceau secret du fen roi avec une évidente malveillance. Louis-le-Hutin ne pouvait cependant cacher la peine qu'il éprouvait à se décider à sévir contre Enguerrand et faisait même redouter une fin contraire aux espérances des ennemis de ce dernier, quand on parvint à lui persuader que Marigny avait voulu envouter lui et son frère Charles de Valois (1); les doutes du roi cessèrent aussitôt, et la commission put condamner le surintendant a être pendu , ce qui fut exécuté le 30 avril 1315 , à la grando satisfaction d'une foule immense assemblée au pied du gibet de Montfaucon.

M. Clément rectifie avec raison l'opinion singulièrement

(I ) C'est-à-dire de l'avoir voué à la mort à l'aide des formules mystiques employées au moyen-âge par les adeptes de la magie.

faussée à l'égard de Marigny « Instrument aveugle et ser« vile , dit-il , âme damnée du roi à qui il devait tout, « Enguerrand de Marigny avait. à coup sûr, participé à « toute- les violences et à toutes les perfidies de ce règne, « si même il ne les avait provoquées. D'un autre côté , « quand, obéissant aux instincts de suprématie naturels à « toute autorité , le roi de France avait voulu abaisser la « puissance féodale, soumettre les grands au niveau de la « loi, égaliser les charges publiques en imposant tout à la « fois les nobles, le clergé, le peuple, on peut croire qu'En « guerrand de Marigny l'avait secondé avec la résolution et « l'énergie qu'il apportait à toutes choses.... homme de « parole et d'action, nul doute qu'il ne soit intervenu dans « la plupart des grandes décisions qui firent de son époque « l'une des plus tristement célèbres et des plus violentes de « l'ancienne monarchie. Et pourtant il faut bien reconnaî« tre que sa disgrâce n'eut pas réellement pour cause les « actes mêmes de son administration. D'une part, les ran« cunes et l'envie du comte de Valois et de quelques autres « grands de la cour, l'annimosité des barons dont Philippe« le-Bel avait eu le bon esprit de restreindre les privilèges, « au grand avantage de l'autorité royale , furent les vérita« bles mobiles de la perte d'Enguerrand de Marigny. En « un mot il mourut, non en punition de ce qui pouvait lui « être imputé à mal , mais pour fie bien même qu'il avait

« fait. »

La postérité, du reste, ne tarda pas à revenir sur le jugement infâmant du malheureux surintendant. Charles de

Valois, lui-même, témoigna publiquement le regret que lui causait la partialité dont il avait fait preuve en cette circonstance. Louis-Ie-Hutin, avant de mourir, fit rendre aux héritiers d'Enguerrand de Marigny les biens confisqués sur lui ; plus tard la réparation fut plus complète, quand Louis XI eût permis qu'on élevât à la mémoire du surintendant de Philippe-le-Bel, dans la collegiale d'Ecouis , qu'il avait fondée, un mausolée, sur lequel on plaça une épitaphe assez courte, assez insignifiante , puisque le roi avait expressément défendu qu'on y parlât de son jugement, de sa condamnation et de son espèce de réhabilitation.

Je ne m'arrêterai pas à considérer ici le surintendant des

finances de François 1", Beaune de Semblançay, qui devait suivre en 1527 le même chemin que son prédécesseur, et aller, un des derniers , trouver la mort au gibet de Montfaucon; je craindrais de paraître continuer trop longtemps mon étude, et puis aussi je ne veux pas enlever aux lecteurs du nouveau livre de M. Pierre Clément, — et ils seront nombreux, — le plaisir d'y trouver une partie entièrement neuve. Marigny et Semblançay sont, avec Jacques Cœur, bien que sa vie ne se soit pas terminée par un drame aussi lamentable que pour eux , les plus intéressantes figures de cette galerie de financiers fastueux et importans, mêlés à toutes les grandes choses des règnes sous lesquels ils vivaient, fauteurs des principales réformes, acteurs des scènes les plus imposantes, mais qui voyaient presque toujours leur crédit tomber avec le roi qu'ils avaient servi, et succombaient plus ou moins violemment sous la réaction que leurs adversaires ne manquaient jamais de susciter et de développer contre eux. Au moyen-âge, comme après ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance, les financiers étaient nécessairement les ennemis du peuple, contre lequel ils étaient sans ceste obligés de provoquer de nouveaux impôts, soit d'eux-mêmes, soit par ordre, mais toujours sous leur responsabilité personnelle. On s'étonne, en voyant les nombreux exemples de cette ingratitude royale, de la persistance avec laquelle cependant des hommes s'exposaient à ces coups rigoureux pour paraître jouir de cette douteuse faveur, et pouvoir s'approprier des sommes qui le plus souvent ne passèreent même pas à leur postérité. Les deux études que M. Pierre Clément publie aujourd'hui sur Enguerrand de M arigny et sur Beaune de Semblançay sont non seulement des œuvres hautement instructives, mais elles éclairent en outre deux épisodes importans de notre histoire intérieure, sur lesquels on avait été jusqu'ici médiocrem ent édifié. M. Clément poursuit ainsi cette curieuse galerie où ont dé jà trouvé place quelques-uns des noms les plus historiques de notre pays, et dont nous désirons tous la continuation.

L'équipée du chevalier de Rohan est d'un ordre tout différent. M. Pierre Clément paraît la rapporter spécialement pour montrer à quel danger l'opposition protestante

exposait, la France sous le règne du grand roi, et de quelle nature était le projet de ces esprits révolutionnaires et chagrins qui, dès 1660, ne songeaient à rien moins qu'à soumettre la France à un gouvernement pareil à celui des Provinces-Unies. C'est une page très intéressante , que M. Pierre Clément a très heureusement, très finement racontée , et qui fournira d'utiles enseignemens à ceux qui voudront écrire désormais l'histoire de cette époque, comme aussi elle éclairera singulièrement les menées de la population réformée au moment où le gouvernement allait la frapper d'une proscription terrible. Pas plus que l'auteur du volume que j'examine, je ne songe à justifier cet acte du gouvernement de Louis XIV, mais comme lui aussi , je ne puis m'empêcher de faire remarquer les coupables tentatives où figuraient les noms de Rony de Marcilly, de Sardan et de Rohan.

Le chevalier de Rohan était le fils puiné de Anne de Rohan , princesse de Guéménée, l une des plus séduisantes et des plus belles femmes de cette cour élégante et polie qui se formait autour de Louis XIV ; il fut, dès son enfance, l'un des compagnons de jeu du jeune roi , et devint l'un de ses favoris quand il fut en âge de prendre sa part à la distribution des largesses du prince; mais il ne se servit de cette position que pour développer d'une manière desordonnée son goût pour le luxe et la débauche ; tous les gens de la cour devenaient ses ennemis. « Généreux et prodigue « jusqu'à la folie , dépensant sa fortune en fêtes et g^lan« teries, il surpassait les seigneurs les plus fastueux par « la magnificence de ses habits, et n'écoutait plus aucun « conseil, même de la part de sa mère, qui, le voyant a courir à sa perte, essayait vainement de l'arrêter. » Sur une pente aussi dangereuse, la chute devait être rapide : ruiné bientôt , dégoûté par les excès mêmes de sa vie , brouillé avec sa famille, le chevalier de Rohan était bien préparé à recourir à des moyens désespérés quand on lui offrit de trahir son pays.

En ce moment, la Normandie était assez agitée par suite de l'établissement de nouveaux impôts, sur lesquels je crois inutile de m'arrêter, et quelques hommes aventureux et cha grins crurent le moment favorable pour introduire dans cette

province des troupes espagnoles, et rallumer la guerre civile en France. Cette dangereuse coterie avait alors pour chef ou du moins pour agent principal, un sieur de La Tréaumont, espèce d'otïicierde fortune qui espérait se créer la plus brillante situation par un moyen coupable (1) ; un philosophe hollandais, autre enfant perdu des conspirations frondeuses, François Affinius Vanden Enden, ancien maître de Spinosa, fut le trait d'union dont La Tréaumont se servit pour se mettre en rapport avec le comte de Monterey, gouverneur de Bruxelles : toutes les mesures furent promptement préparées et la conspiration prit un apparence véritablement sérieuse ; « c'est ainsi que deux hommes réduits pour vivre à solli« citer l'aumône de l'étranger en échange des forteresses « françaises qu'ils comptaient lui livrer, mettaient en avant, « dans l'espoir de relever leur fortune, les grands mots de « misère publique et de tyrannie, grossissaient les dangers « auxquels les armées royales étaient exposées, taisaient « leurs triomphes , excitaient le mécontentement par des « phrases sonores, et osaient menacer de poursuivre, en les « qualifiant de traitres, ceux qui refuseraient de s'associer « à leur trahison (septembre 1674) .» Le hasard fit qu'un des élèves de Van den Enden qui instruisait à Rouen pour subvenir provisoirement à ses besoins,remarqua d'abord les fréquentes visites faites par Rohan et La Tréaumont au professeur hollandais, puis découvrit le complot et, effrayé de sfs conséquences, le dénonça au roi : la répression fut rondement menée : Rohan fut arrêté dans la chapelle même du palais de Versailles; La Tréaumont, à Rouen , voulut se défendre, mais un des gardes du corps chargé de se rendre maître de sa personne, le blessa mortellement et il expira le lendemain en exprimant un certain repentir : Van den Enden et quelques autres furent pareillement appréhendés.

M. de Rohan commença par nier hardiment tout ce qui lui était reproché, mais il ne put résister longtemps au système d'interrogatoire employé à son égard et surtout aux

(1) Un de nos plus féconds écrivains a mis sur la scène ce personnage en lui prêtant des traits aussi peu ressemblans que possible et en rendant ainsi une fois de plus à l'histoire le mauvais service de la défigurer complètement.

accusations terribles du vieil hollandais : Louvois fit nommer une commission extraordinaire pour terminer cette déplorable affaire : elle prononça la peine capitale contre les quatre principaux inculpés, Rohan , de Preaulx, Van den Enden et Mme de Villars : on essaya vainement de fléchir le roi ; il ne voulut pas écouter ces prières, et, en réalité, il ne pouvait pas, sans compromettre sa dignité, ne pas punir et d'une manière éclatante pareille tentative. M. de Rohan, encouragé par le père Talon et Bourdaloue, accueillit avec une résignation digne la signification de sa condamnation et termina avec convenance une vie si follement et si misérablement dépensée.

Tels sont les trois épisodes que M. Clément appelle avec raison des tragédies et des drames et dont il a voulu raconter les détails; l'auteur de Jacques Cœur, de Colbert, des Portraits historiques , a conquis un titre de plus à l'estime de ceux qui aiment voir étudier sérieusement l'histoire et ne pas sacrifier à cette regrettable mode fantaisiste du moment. Les trois drames historiques sont terminés par de curieuses et assez volumineuses pièces justificatives , la plupart inédites et qui méritent d'être lues; je citerai notamment les lettres de François I" et de la reine régente à Beaune de Semblançay, le sommaire du Cartulaire d'Enguerrand de Marigny et deux lettres de M. de La Reynie sur la conspiration du chevalier de Rohan. Nos lecteurs trouveront peut-être que je me suis un peu appesanti sur ce nouveau volume de la librairie Didier, mais ce me semble une dette que d'en parler et de tacher de faire comprendre les causes de ma sympathique approbation.

IV.

1er Mars 1857.

Beaumarchais et son temps, études sur la société en France au XVIIIe siècle, par M. Louis de Loménie, 2 vol. in-8°, 1856, Michel Lévy. — L'Ancien régime et la Révolution, par M. de Tocqueville, 1 vol. in-8°, 1856, le même.

Il m'a semblé curieux d'associer deux ouvrages que le hasard a fait paraître chez le même libraire et qui constituent ensemble un chapitre complet de l'histoire de l'ancienne France. M. de Tocqueville a étudié à un point de vue élevé et philosophique cette vieille société française du 18" siècle jusqu'au moment de la Révolution : vieille, quoique bien peu d'années encore la séparent de nous, mais qui est assez différente pour qu'on la croie éloignée de plusieurs siècles. M. de Loménie a apprécié cette même société, mais sous un aspect plus pratique, si je puis ainsi parler, plus actuel ; l'un nous a donné un morceau historique d'une haute valeur et d'une profonde érudition ; l'autre nous a tracé des mémoires piquans et vraiment originaux. Comme le nom de Beaumarchais caractérise bien cette époque , unique par sa légèrete , sa variété et son inconstance! Quand on songe à l'auteur du Mariage de Figaro, il semble qu'on voit ces gentilhommes clégans, spirituels , débauchés mais toujours charmans, et qui faisaient tout leur possible, — quoique à leur insu. — pour contribuer à cette lamentable catastrophe où plus d'un devait expier, par un noble martyre, une vie follement dissipée.

Jusqu'à présent nous ne connaissions Beaumarchais que par la renommée de ses immortelles comédies, par les pas-

sages de quelques auteurs contemporains, et par les fameux mémoires — judiciaires, ne confondons pas, -qu'il eut à rédiger contre l'impitoyable Goezman ; mais sur l'individu , sur les phases multiples de son aventureuse existence, nous ne savions rien, ou presque rien. M. de Loménie a été assez heureux pour pouvoir combler cette lacune et tracer un véritable tableau de la dernière société de l'ancien régime en voulant essayer seulement le portrait de cet homme vraiment extraordinaire. « Conduit par un petit-fils de Beaumarchais. dit M. de Loménie, j'entrai un jour dans une maison de la rue du Pas-de-la-Mule, et nous montâmes dans une mansarde, où personne n'avait pénétré depuis bien des années. En ouvrant, non sans difficulté, la porte de ce réduit, nous soulevâmes un tourbillon de poussière qui nous suffoqua. Je courus à la fenêtre pour avoir de l'air, mais, de même que la porte, la fenêtre avait si bien perdu l'habitude de s'ouvrir, qu'elle résista à tous nos efforts; le bois, gonflé et altéré par l'humidité, menaçait de s'en aller par morceaux sous ma main, lorsque je pris le parti plus sage de casser deux 9 carreaux. Nous pûmes enfin respirer et jeter les yeux autour de nous. La petite chambre était encombrée de caisses et de cartons remplis de papiers. J avais devant moi, dans cette cellule inhabitée et silencieuse, sous cette couche épaisse de poussière, tout ce qui restait de l'un des espritsles plus vifs, de l'une des existences les plus bruyantes, les plus agitées, les plus étranges, qui aient paru dans le siècle dernier ; j'avais devant moi tous les papiers laissés, il y a cinquantequatre ans, par l'auteur du Mariage de Figaro. »

J'ai voulu citer ce passage pour faire bien comprendre le profond plaisir qui dut s'emparer de M. de Loménie quand il vit sous ses yeux, sous sa main, les matériaux, inconnus à tout autre, à l'aide desquels il allait pouvoir reconstituer une des individualités les plus originales, je ne dirai pas seulement, comme lui, du dernier siècle, mais qui aient existé; je l'ai voulu aussi pour montrer tout de suite le reproche qu'on doit adresser à l'auteur de cette Elude, celui de se complaire par trop dans des détails minutieux.Je comprends parfaitement la difficulté qu'on éprouve à éviter cet écueil, je la connais par ma propre expérience, et, de même que, l'autre jour, j'expliquai les causes, bien naturelles à mon

sens, qui ont conduit également M. Cousin à s'appesantir, quelquefois plus qu'il ne faudrait, sur la vie de ses belles amies, j'excuse aisément M. de Loménie de s'être laissé arrêter, en quelque sorte, dans sa course au milieu des papiers de Beaumarchais, convaincu qu'il en a encore laissé de côté un grand nombre qu'il aurait voulu ne pas omettre.

Quand on écrit une monographie, et sur un homme historique, comme le fils de l'horloger de la rue St-Denis, mais aussi peu connu que lui dans les détails de sa vie intime, on s'identifie, presque malgré soi, au sujet que l'on traite et l'on s'en veut souvent de repousser quelques détails qui semblent à l'écrivain du plus grand intérêt, mais cependant ce scrupule même est un défaut ; c'est faire preuve d'une espèce d'égoïsme à l'égard d'un public qui ne peut pas avoir le même aveuglement que fauteur ; c'est à ce titre cjue je formule ce reproche contre M. de Loménie, reproche d'ailleurs qu'on serait, malheureusement, bien embarrassé d'adresser à la plupart des écrivains contemporains.

Je ne sais si je veux essayer à mon tour de tracer une rapide biographie de Beaumarchais. Il est cependant dans sa vie, telle que l'a racontée M. de Loménie, tantde détails nouveaux et intéressans, que je ne puis résister au désir de les retracer à grands traits, quand ce ne serait que pour rendre plus grande l'envie de lire les deux volumes consacrés à l'un des plus populaires de nos auteurs dramatiques.

Pierre-Augustin Caron , qui ne prit qu'à vingt-cinq ans le nom sous lequel il s'est créé une réputation, naquit à Paris, le 24 janvier 1724, dans une boutique de la rue SaintDenis , en face de la rue de la Ferronnerie ; son père, après avoir essayé du métier des armes, abjura le protestantisme et se lit maître horloger, profession qu'il exerça avec honneur et qui ne l'empêcha pas de conserver unecertaine position dans la bourgeoisie parisienne et quelques relations, même dans les classes plus élevees. Augustin eut cinq soeurs : l'une épousa l'architecte du roi d'Espagne, qui mourut fou; b seconde fut la fiancée de Clavijo et l'héroïne de l'épisode romanesque raconté dans les mémoires contre Goësman et mis sur la scène par Goethe; la troisième épousa l'horloger Lépine, pair de France et mort récemment ; Marie-Julie fut la sœur préférée de Beaumarchais, à qui elle

plaisait singulièrement par son originalité, ses allures, sa vivacité et une remarquable indépendance de caractère; elle mourut sans alliance ; la dernière des filles de M. Caron, eut une existence plus brillante, grâce à son frère qui la mena dans le mande sous le nom de Mlle de Boisgarnier, et lui fit épouser M. de Merois, secrétaire des commandemens du prince de Conti.

Le jeune Caron fit un apprentissage comme horloger, et, dès son enfance, montra un esprit éminemment inventif et industrieux : il s'appliqua à perfectionner les systèmes usités jusqu'à lui, et eut même à cette époque une affaire qui fit assez de bruit avec le sieur Lepaute , célèbre horloger du temps. Il ne se cacha, du reste, jamiis de son premier métier, et l'on connaît la manière dont il répondit à un seigneur de la cour, quand ce dernier voulut lui rappeler grossièrement son ancienne profession, en le priant de voir si sa montre était bien réglée : il la prit froidement, la regarda avec la plus minutieuse attention , puis, feignant une maladresse , la laissa se briser sur le parquet. Ce fut même comme horloger qu'il vint la première fois à Versailles, et qu'il noua avec Mesdames de France des relations qui devaient être durables ; il sut choisir une occasion favorable pour quitter un état qui. en résumé, ne convenait pas à son intelligence. Il acquit d'une façon assez galante une charge de contrôleur, clerc d'office, du roi, et, onze mois après, épousa la jeune veuve de son vieux prédécesseur. Paris du Verney, 1 un des quatre frères Paris, ne tarda pas à remarquer Beaumarchais, qui se recommandait d'ailleurs par sa bonne mine , s'en servit pour se procurer l'appui de Mesdames de France, l'intéressa à ses affaires de manière à lui donner rapidement une belle position de fortune , et lui fit avoir le brevet de lieutenant-général des chasses. Comment accompagner maintenant M. de Beaumarchais dans sa prompte et brillante carrière ? Avec lui les évènemens se succèdent sans relâche, et l'on a peine à suivre cet homme, vraiment étonnant, que rien n'arrête, rien ne surprend, rien n'embarrasse, et dont la tête peut concevoir et diriger à la fois les projets les plus complexes et les plus divers. Dans l'espace de quelques mois , il faut placer son voyage er. Espagne l'affaire de Clavijo et de sa sœur, la mort de sa

femme, ses romanesques amours avec une jeune créole nommée Pauline, son nouveau mariage avec la veuve de M. Lévêque , garde général des Menus-Plaisirs, et pendant ce temps sa plume ne restait pas oisive : il avait écrit plusieurs pièces de théâtre, notamment Eugénie et les Deux Amis, représentées avec un médiocre succès. Les ennuis des procès commencèrent peu après avec les réclamations absurdes et insolentes du comte de la Blache, légataire de Pâris du Verney. Beaumarchais eut à se défendre contre lui d'abord, puis contre le conseiller Goezman , publia ses fameux mémoires, s'attira l'inimitié du duc de Chaulnes , seigneur peu patient, qui, après quelques scènes incroyables, fit mettre le lieutenant-général des chasses royales au Fort-l'Evêque : ce fut une série de complications étranges, et au milieu desquelles Beaumarchais se débattit vainement; il n'en sortit qu'avec une condamnation infâmante. Cette pénible flétrissure n'abattit ni l'énergie ni les espérances de Beaumarchais; par une bizarre coïncidence , ce fut précisément à dater de ce moment qu'il commença sa carrière politique, on le choisit pour remplir en Allemagne quelques missions secrètes ; il passa ensuite en Angleterre, où il fut mis en rapport avec le chevalier d'Eon , et obtint, graces à ces services , sa complète réhabilitation en 1776.

Pendant cette partie agitée de sa vie, Beaumarchais avait encore trouvé le moyen de composer son Barbier de Séville, et sa première occupation en revenant à Paris fut de faire représenter cette pièce, qui fut loin d'abord de réussir. Beaumarchais put craindre encore un moment de voir M. de la Blache le tourmenter de nouveau, mais cela dura peu cette fois, et, presqu'immédiatement, il s'occupa, avec cet entrain qu'il mettait en tout , de sa grande affaire avec les Etats-Unis, épisode peu connu jusqu'à ce jour, et dont M. de Loménie trace l'historique complet; Beaumarchais fournit aux nouveaux républicains des armes, des navires ;— il en avait une vingtaine naviguant sous son pavillon ; — des millions, décida le gouvernement français à soutenir efficacement les défenseurs de l'indépendance américaine ; à ce moment il occupa une position vraiment importante, quoique non officielle, en dépit des efforts incessans qu'il ne cessa de faire pour obtenir du roi ce caractère : en même

temps Il devenait éditeur de Voltaire , et allait publier a Strasbourg une collection monumentale de ses oeuvres : c'est au moment où il a ainsi atteint le point le plus élevé de sa carrière, où il est justement célèbre . influent et considéré, qu'il va précisément prendre la société à partie, dévoiler ses turpitudes, indiquer ses côtés faibles , l'amener enfin à se tourner en ridicule, comme pour le venger des déboires innombrables qu'il eut à subir pour conquérir une situation, douteuse en résumé, puisque , comme le dit son historien , en l'exposant à la jalousie de ses ennemis , elle ne le mettait pas à l'abri de leurs dédains. Le Mariage de Figaro fit alors explosion, et personne n'ignore quelle série de phases diverses cette pièce eut à traverser avant que le bon roi Louis XVI eût la faiblesse d'en autoriser la représentation. Il me faut, à mon grand regret, me hâter : j'eusse voulu cependant parler de l'effet immense produit par cette comédie applaudie de tous ceux qu'elle attaquait, qu'elle insultait, veux-je dire , et qui ne se doutaient pas de l'influence dont elle allait peser sur les événemens qui se préparaient : du séjour qu'elle lit faire à son auteur à la prison de SaintLazare , du procès Kornman , de l'opéra de Tarare , du drame de la Mère coupable, de l'attitude de Beaumarchais à la veille de la révolution, du palais qu'il construisit alors sur le boulevard qui devait conserver son nom , de ses procès devant la Convention, dont il fut cependant un des agens secrets,de la confiscation de ses biens, de ses périls pendant la Terreur, de sa fuite en Allemagne , de ces incessantes idées qui fermentaient toujours dans son cerveau , de son retour en France, du mariage de sa fille, enfin de sa mort subite, le 18 mai 1799. Je terminerai seulement en rapportant ce jugement de M. de Loménie sur son héros : « Placez-le dans un milieu social où les droits du talent soient pleinement reconnus, et au lieu d'avoir cette physionomie un peu forcée où la hardiesse, poussée jusqu'à l'effronterie, n'est que le contre-coup des injustes dédains qu'on lui oppose, il aura la véritable physionomie de son caractère , entreprenant, actif, courageux , mais foncièrement bon , loyal et généreux. Est-ce à dire qu'il aurait suffi à Beaumarchais de respirer l'air du xix° siècle pour devenir un modèle de toutes les vertus ?Nous sommes loin de profes-

ser pour notre époque un enthousiasme aussi aveugle. Tout ce que nous voulons dire , c'est que si Beaumarchais eût vécu de nos jours, pouvant sans peine, avec les ressources si variées de sa rare intelligence , se faire une grande place dans la société, il se présenterait à nous sous un aspect plus imposant. »

En suivant les phases de la vie de Beaumarchais, on suit en même temps la marche des événemens qui amenèrent insensiblement la révolution , on assiste à la décomposition de cette société dissolue et disjointe, qu'on me passe ce mot que je chercherais vainement à remplacer, qui cheminait en chansonnant à sa perte et ne songeait ni au danger qui la menaçait , ni par conséquent aux moyens de se conserver. La révolution de 89 a donné le triste et singulier spectacle d'une grande nation qui se précipita de gaieté de cœur vers les orgies du crime et l'anéantissement de tout ordre social, au lieu d'appliquer les sages réformes devenues incontestablement nécessaires et qui pouvaient ètre si facilement développées avec le concours du prince sage et généreux qui régnait alors et des hommes éminens qui allaient arriver aux affaires , et dont quelques-uns , demeurés en France malgré la catastrophe de 93, donnèrent encore, au milieu des horreurs de la Convention , la mesure de ce qu'ils auraient pu faire pour le bien du pays dans un temps paisible. M. de Tocqueville a remarqué les efforts tentés par nos pères pour couper en deux leur destinée et séparer par un abîme leur passé de leur avenir ; il s'est plÙ à suivre les essais tentés sans relâche par eux pour obtenir ce résultat et parvenir à force de contrainte, de gène , d'ennuis de toute nature , à se rendre méconnaissables, et il a toujours pensé « qu'ils avaient beaucoup moins réussi dans cette singulière entreprise qu'on ne l'avait cru au-dehors, et qu'ils ne l'avaient cru d'abord eux-mêmes. » M. de Tocqueville s'est donc proposé la tâche de retrouver dans le moderne édifice social les vestiges de l'ancien et d'indiquer successivement les divers débris de l'édifice primitif dont on s'était servi pour consolider les murailles du nouveau. C'est une idée originale et curieuse que l'éminent écrivain a traitée avec ce talent que nous lui connaissons : peut-être s'est-il laissé un peu trop emporter par la pensée-mère de ce travail,

et a-t-il un peu trop asservi les faits à un système préconçu; mais cependant l' Ancien régime et la Révolution constituent un des meilleurs ouvrages que l'on puisse tire : il fait voir à un point de vue élevé et sérieux ce même mouvement moral dont on suit les traces dans la biographie de Beaumarchais ; on y reconnaît peu à peu de nombreuses similitudes entre deux régimes que l'on croit profondément différens : on y découvre , pour me servir des expressions de l'auteur, partout les racines de la société actuelle profondément implantées dans le vieux sol : plus on se rapproche de 1789 , plus on aperçoit distinctement l'esprit de la révolution se former, se fortifier et grandir, « Là je retrouvais non-seulement la raison de ce qu'elle allait faire dans son premier effort, mais plus encore, peut-être, l'annonce de ce qu'elle devait fonder à la longue ; car la révolution a deux phases bien distinctes : la première , pendant laquelle les Français semblent vouloir tout abolir dans le passé ; la seconde, où ils vont reprendre une partie de ce qu'ils y avaient laissé. Il y a un grand nombre de lois et d'habitudes politiques de l'ancien régime qui disparaissent ainsi tout-à-coup en 1789 et qui se rencontrent quelques années après , comme certains fleuves s'enfoncent dans la terre pour reparaître un peu plus loin , faisant voir les mêmes eaux à de nouveaux rivages. Ce livre , du reste, n'est pas de ceux qui souffrent l'analyse : M. de Tocqueville y développe très heureusement,très facilement, la pensée que je crois avoir nettement indiquée et nous donne le produit de recherches, évidemment très longues, très intelligentes toujours, et très érudites : il a voulu étudier l'ancienne société dans tous ses détails, tout en conservant présente à l'esprit la nouvelle, et signaler ses qualités, quand on ne parle guère que de ses travers ou de ses défauts : il s'arrête avec la révolution , mais il nous fait espérer la suite de cet important travail, c'est-à-dire des considérations sur la société actuelle dans lesquelles il « tâchera de discerner en quoi elle ressemble à ce qui l'a précédée , en quoi elle en diffère, ce que nous avons perdu dans cet immense remuement de toutes choses , ce que nous y avons gagné ; » M. de Tocqueville ajoute même qu'il essaiera d'entrevoir notre avenir. Evidemment ce nouveau volume sera accueilli avec empres-

sement par tous, même par ceux qui , comme moi, ne partagent pas entièrement les idées de l'auteur sur la Révolution.

Je crois qu'en lisant les deux ouvrages que je viens de passer en revue, on se fera une idée assez exacte du XVIII" siècle, époque encore peu ou mal connue, quoique si voisine de la nôtre. M. de Tocqueville plaira surtout aux hommes sérieux , M. de Loménie aux hommes du monde et à ceux qui aiment examiner une société par son côté intime : tous deux se complètent et compensent entre eux ce qui peut manquer à l'un ou à l'autre.

V.

14 Mars 1857.

Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes , par M. Hippolyte Rigault , professeur au Lycée Louis-leGrand ; 1 volume in-8°, Hachette , 1856.

M. Rigault a très-heureusement choisi l'épigraphe qu'il place en tête de ce volume : Magnam et dignam tractatu quœstionem movisli. Oui, nous dirons avec le second interlocuteur du dialogue sur les orateurs , que c'est là une des questions les plus intéressantes , les plus ardues cependant et les plus actuelles, en même temps,'que l'étude de la qnerelle des anciens et des modernes ; querelle multiple , variée à l'infini , exploitée en sens divers et derrière laquelle se sont abrités bien des jalousies, des orgueils froissés et souvent des sentimens plus sérieux. M. Rigault commence en empruntant encore un passage qui met immédiatement le lecteur au fait du but de l'écrivain ; c'est à G ri m ni, celle fois, qu'il est venu demander secours

« On a longtemps disputé en France sur la prééminence des anciens et des modernes , il n'en est pas resté un bon livre. La dispute sur la différence des auteurs est ordinairement une marque de la frivolité des esprits ; elle ressemble à ces tracasseries d'étiquette qui s'élèvent dans les fêtes publiques où chacun se dispute le pas. »

Le travaille M. Rigault est venu/en effet,combler heureusement une importante lacune de notre histoire littéraire. Un érudit, désireux de se rendre compte de cette lutte qui avait séparé pendant plusieurs siècles les hommes lettrés et qui subsiste encore de nos jours , pouvait certainement pénétrer ces mystères : en fouillant les mémoires, en rassemblant de nombreuses brochures, devenues rarissimes , en interrogeant quelques correspondances, en glanant çà et là un détail , il serait parvenu à se faire une idée à peu près exacte de celle longue guerre savante ; maintenant , grâce au volume que nous a donné depuis quelques semaines M. Hippolyte Rigault, on n'a plus besoin de recourir à ces fatigantes recherches et l'on peut embrasser d'un seul coup cette curieuse histoire en lisant un livre également attrayant par la forme et le fond.

Il était difficile de fixer les phases précises de ce que M. Rigault appelle la Querelle des Anciens et des Modernes, encore plus de marquer avec exactitude ses commencemeris et d'en suivre les variations au milieu des XVIIme et XVIIIme siècles par des sentiers dont la trace se perd à chaque instant. L'auteur devait éviter à la fois de se laisser attarder dans des prolégomènes, nécessaires cependant pour une étude, neuve en résumé (puisque jusqu'à ce jour nul n'avait songé à écrire un travail spécial sur cette matière) de s'égarer dans ses détails de la lutte et surtout de se laisser influencer par les opinions préconçues , danger dont on ne sait pas assez généralement se garer. M. Rigault a donc franchement abordé son sujet : « Deux esprits se partagent le monde , a-t-il dit, l'esprit ancien et l'esprit nouveau ; tous deux légitimes , car ils correspondent à deux besoins réels de l'humanité: la tradition et le progrès. La tradition, on ne la respecte pas toujours, mais on ne doute pas de son existence ; c'est un ensemble d'idées admises et de faits accomplis, et l'on ne peut nier ni le passé, ni l'histoire. Le

progrès, on en conteste souvent la réalité; on le prend pour un rêve, parce que c'est à la fois un jugement porté sur le passé, discutable comme tous les jugemens, et une espérance dans l'avenir, que l'avenir peut tromper comme toutes les espérances. Mais le progrès n'est pas un rêve , c'est une réalité, a Tel est le point de vue auquel il se place pour considérer l'époque littéraire dont il va être l'historien : les anciens représentent la tradition , parfois peu respectée ; les modernes, le progrès, qui trompe bien souvent les espérances.» On sent combien cette pensée agrandit le sujet et quelles proportions philosophiques prend une histoire qui retrace, au bout du compte, l'histoire de l'esprit humain sous les deux grandes influences qui l'ont dirigé et le dirigeront à jamais, le passé et l'avenir, question toujours présente, toujours actuelle , toujours intéressante.

Une courte étude est consacrée à l'appréciation de l'idée du progrès dans l'antiquité, appréciation basée principalement sur le dialogue des orateurs. M. Rigault démontre ingénieusement que ce n'est pas d'hier qu'est née, comme on le croit communément, cette querelle des anciens et des modernes ; mais, au contraire, que, de même que dans les temps les plus reculés on a cru devoir vanter les mœurs, les usages, la politesse du siècle précédent , de même dès l'antiquité, le camp des anciens et celui des modernes existaient d'une manière nettement tracée ; en Grèce on trouve les partisans de Démétrius de Phalère et ceux .d'une éloquence plus puissante, plus pure; en Italie, les vrais et les faux attiques ; les contemporains de César regrettaient l'âge d'or de la littérature latine, et saint Evremont dit avec une grande vérité : « Ce que nous voyons de Térence , ce qu'on disait à Rome de la politesse de Scipion et de Lélius, c j que nous avons de César, ce que nous avons de Cicéron, la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle Sales, Lepores, Venustas, Urbanitas, Amœnitas, Festivitas, Jucunditas, tout cela me fait croire qu'il faut y chercher en d'autres temps que celui d'Auguste, le bon et agréable esprit des Romains, aussi bien que les grâces pures et naturelles de leur langue. » Sous Auguste , il y eut le parti des anciens et des nouveaux poètes , et Horace nous apprend que cette opposition n'avait pour cause que le cal-

cul habituel de l'envie qui exalte les morts afin d'abaisser les vivans. De longs siècles s'écoulèrent ensuite pendant lesquels la littérature fut lettre close pour les populations guerrières qui se disputaient le vieux monde, et trouva à peine un modeste et précaire abri à l'ombre des monastères qui se fondèrent dès les premiers temps de notre ère. Le moyen-âge se montra reconnaissant envers les anciens, tout en prenant une bonne part d'originalité, mais Roger Bacon, quoi qu'en aient dit les partisans des modernes, lui est resté fidèle , et son discours de la méthode demeurera un irréfragable témoignage contre ceux qui voudront le faire parler autrement qu'il ne l'a fait en réalité : ce passage que j'en extrais résume admirablement la question , et aurait dû la trancher il y a six cents ans s'il n'était pas de l'homme de se complaire dans la discussion , et d'avoir le jugement assez faux pour pouvoir adopter avec conviction les idées les plus opposées et les plus erronées : « Puisqu'il en est ainsi, disait le moine du XIIIe siècle , gardons-nous de nous soumettre servilement à toute opinion que nous rencontrons dans les livres ou dans la bouche des hommes: examinons attentivement la pensée des anciens , afin de suppléer leurs omissions et de corriger leurs fautes avec déférence et modestie. » C'est bien là la voix de la raison , un eclectisme vraiment sage et qui consiste à prendre en toutes choses ce qu'il y a de bon , sans se jeter dans une exagération toujours fâcheuse et souvent ridicule. C'est cependant l'écueil que ne savent pas éviter les fauteurs et les adeptes de la renaissance : malgré les efforts de Henri Estienne l'apologiste d'Hérodote , et ensuite les conseils de François Bacon, le grand chancelier d'Angleterre , la cause des modernes devint toute puissante, et bientôt Descartes et les Cartésiens vinrent achever de lui donner une force respectable. Descartes (c'est M. Rigault qui nous l'apprend) le premier enseigna le mépris de l'antiquité, comme Ronsard en avait prêché l'adoration. Après le maître , le nombre des disciples devint considérable, et leurs plaidoyers contre les anciens furent chaque jour plus virulens; Malebranche, La Mothe le Vayer, Arnault, Pascal, se plurent à paraître successivement dans l'arène, à dire leur mot et à développer eette spécieuse et paradoxale pensée de

Descartes, empruntée en grande partie à Bacon, qui seulement la comprenait autrement. et surtout ne la généralisait pas avec exa gération : « Nous n'avons aucune raison pour tenir si grand compte aux anciens de leur antiquité. C'est nous bien plutôt qui sommes les anciens, car le mond e est plus vieux aujourd'hui que de leur temps, et nous avons une plus grande expérience. »

Mais à côté de ces œuvres philosophiques ou morales, M. Rigault en place de toutes matérieiles et leur attribue avec raison une large part dans le mouvement qui se produisit principalement au XVIIe siècle : je veux parler de l'enseignement très-défectueux pratiqué à cette époque et surtout des traductions, qui réellement n'en étaient pas ; dans un temps où le plus célèbre des traducteurs, l'élégant Parrot d'Ablancourt ne craignait pas d'ecrireà son amiConrart, en parlant de ses oeuvres : « D'ailleurs, comme dans les beaux visages, il y a toujours quelque chose qu'on voudrait qu'il n'y fût pas. Aussi dans les meilleurs auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir , particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire........ Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet auteur, et, demeurant dans son but, j'agence les choses à notre air et à notre façon. » Pouvait-on, en conscience, juger d'une littérature si grotesquement travestie? c'est bien de l'époque où les héros romains ou grecs paraissaient sur la scène habillés en marquis ou en mousquetaires, où Perrot traduisait quirites par messieurs, Amyot cha ngeait les vestales en religieuses , et faisait escorter Denys par ses gendarmes. Evidemment, ces non sens et ces aberrations du goût, faussèrent le jugement et rendirent véritablement ridicules les œuvres les plus estimées de l'antiquité. On n'a pas assez remarqué ce motif, selon moi, et c'est un des grands mérites de M. Rigault de l'avoir aussi bien fait valoir et de l'avoir développé sous toutes ses faces en lui prêtant en même temps une narration piquante, rapide et remplie d'anecdotes et de détails nouveaux.

Je regrette de ne pouvoir donnera mes lecteurs une esquisse de cette intéressante histoire ; mais la Querelle de s Anciens et des Modernes est encore un de ces livres qui déjouent l'analyse et où les faits se pressent si intimement

qu'on ne peut les séparer. M. Rigault a divisé cette longue guerre littéraire en trois périodes : la première période de la querelle en France, la période anglaise et la seconde période française.

Nous avons vu que Descartes doit être reconnu comme le premier qui ait attaqué sérieusement l'antiquité. Je crois qu'en cette circonstance M. Rigault s'est laissé un peu séduire par le désir de préciser un commencement à ce débat et qu'il aurait dû laisser un peu plus de latitude dans celte question. Nul doute que Descartes n'ait été, si l'on veut, le premier personnage considérable qui se soit mis à la tête de cette croisade anti-ancienne; mais plus d'un, avant lui,avait évidemment plaidé avec chaleur cette cause, alors que la Renaissance prônait envers et contre tous les Grecs et les Romains, et que toute la pléïade des auteurs nationaux, descendant des troubadours et autres, se voyaient chassés de la scène qu'ils avaient, à peu près exclusivement, occupée jusqu'à ce moment.

M. Rigault passe en revue, en consacrant à chacun une étude qui n'est ni trop courte ni trop longue , les principaux représentans qui se partageaient alors l'opinion, Tassoni, Boisrobert, Desmarets de Saint-Sorlin, le père Bouhours, Fontenelle, les frères Perrault,dont l'un publia le Parallèle des anciens et des modernes, puis les défenseurs de l'antiquité , Damier, Ménage, Francius , Longepierre , Callière, le docte Huet; enfin il consacre un chapitre, et ce n'est pas le moins curieux, « aux journaux français et étrangers », c'est-à-dire aux recueils savans du temps, aux Revues et aux Dictionnaires « Voilà le sort de l'antiquité au XVIIe siècle, ajoute M. Rigault; cultivée avec soin à Port-Royal, mais avec une pieuse défiance de l'esprit païen ; étudiée sans méthode et sans progrès dans l'Université , du moins jusqu'à Rollin ; enjolivée et rapetissée par les jésuites ; travestie par les traducteurs, négligée par les gens du monde. Un petit nombre de grands hommes seulement, un Corneille, un Racine, 1In Bossuet, un Boileau , un La Fontaine , un Fénélon, un La Bruyère, enseignaient par leur exemple l'amour éclairé de l'antiquité ; encore ne la comprenaient-ils pas toute entière avec une égale perfection , et n'en traient-ils pas tous au môme degré

dans le sentiment du génie antique. Comme ces illustres amis des anciens sont les plus grands écrivains de leur temps, nous n'apercevons à distance que ces génies qui dominent leur siècle , et nous prêtons volontiers une part de leurs lumières à leurs contemporains, qu'ils couvrent de leur éclat. Mais le goût public, bien loin d'égaler la pureté du leur, était plus disposé qu'on ne l'imagine à une rebellion contre l'antiquité, dont t'autorité nous semble de loin aussi fortement etablie au XVII" siècle que celle de Louis XIV. » Je n'ose prolonger celte citation déjà longue, quoique c' passage soit une appréciation parfaite,en même temps qu'un tableau remarquable de l'esprit littéraire du grand siècle. Après différons épisodes qu'il faut lire dans le volume dont je cherche en ce moment à donner une idée, cette querelle des anciens et des modernes s'appaisa un peu vers le commencement du XVIII" siècle : Perrault et BOileau se réconcilièrent, et, lors de la réception à l'Académie de Mgr de Rohan , qui remplaçait Perrault , M. de Tourriel, chargé du discours, accomplit une véritable œuvre de pacification en attribuant à chacun sa part, et en exhortant tout le monde à cette union « si nécessaire à des gens faits pour se communiquer leurs lumières, pour s'entr'aider de leurs avis, et pour continuer généreusement un genre de commerce où le plus riche ne peut gagner que la gloire d'être le plus libéral. »

Avec Saint-Evremond , la querelle des anciens et des modernes passa le détroit, et vint se faire sentir en Angleterre, où William Temple, Dryden et Swift occupèrent la scène. Je ne suivrai pas M. Rigault sur ce terrain , qu'il foule d'un pied ferme, et sur lequel je craindrais de ne pas m'engager aussi sûrement. J'oserai a peine dire quelques mots de la reprise des hostilités en France à l'occasion des traductions d'Homère de MmeDacier et de l'abbé Régnier: la première faite dans une prose harmonieuse et sévère ; l'autre rendue par des vers d'un fantaisisme par trop capricieux. Un troisième auteur se mit de la partie, et versilia , en l'abrégeant de moitié, la traduction de Mme Dacier : c'était Houdard de la Motte, auquel Mme Dacier répondit assez vertement ; il ne put lui-même garder le silence, et bientôt il leur suite Saint-Hyacinthe, de Pons, Cartaud de

la Vilate, Gàcon , Hardouin , d'Aubignac, Terrasson, entrèrent en lice, et rendirent à la querelle une vigueur nouvelle. A ce moment encore les anciens eurent le dessous; quelques rares esprits d'élite soutinrent Mme Dacier, et avec eux , seulement la minorité de l'Académie française.

Fontenelle devait bientôt dire en recevant le successeur de

La Motte . « On lit les anciens par devoir.et les modernes p ir plaisir. » Cependant des hommes plus sages, plus modérés se mêlèrent de ce différend , qui menaçait de se prolonger indéfiniment et surtout ridiculement : Boivin, le père Bullier, Fourmont, rivalisèrent pour atteindre ce but; ce dernier y parvint à l'aide de son Examen pacifique , et peu de jours après sa publication , M. de Valincourt, invitant à diner Mme Dacier et M. de La Motte, en présence de M. de Launay, les réunit : on but à la santé du bon Homère, et peu après La Motte renouvela cette espèce d'amende honorable en pleine Académie (1716).

On doit comprendre par cet aperçu, quelque rapide, quelqu'incomplet qu'il soit, l'intérêt continu qui remplit l'histoire écrite par M. Rigault ; ces piquans mémoires sur une querelle célèbre, soulevée par les seules bizarreries de l'esprit humain, renferment plus que de curieux détails ou d'intéressantes anecdotes, ils contiennent un chapitre profondément instructif de l'histoire morale de l'homme. La question de la supériorité des anciens ou des modernes n'est, en résumé, que le cadre dans lequel l'esprit humain a laissé libre cours à ses capricieuses fantaisies : cette querelle donne exactement la mesure de celle individualité originale, multiple et insaisissable , au sujet de laquelle M. Rigault a fait cette comparaison qui me paraît d'une admirable exactitude : « il semble que 1 action et la réaction soient la loi de ce monde, comme le flux et le reflux sont la loi de l'Océan.» La querelle dont M. Rigault s'est fait l'historien fait encore mieux apprécier ces bizarreries, surtout si on la ramène A ses plus simples proportions : au commencement du XVII\* siècle, Tassoni publie une comparaison des anciens et des modernes : Boisrobert hasarde alors une attaque contre Homère; Desmarets, Fontenelle el Perrault généralisent la discussion et l'amènent à se tenir entre le progrès et la tradition : calmée un moment en France, la querelle

reparaît eu Angleterre et se perd, après un temps 3ssez court, dans d'obscurs débats sur l'authenticité d'un ouvrage apocryphe: elle se rallume à Paris par le duel de Mme Dacier et de Lamothe, jusqu'à ce que l'abbé Terrasson, auquel je me suis arrêté, généralise de nouveau la dispute en remettant en présence la question des anciens et celle du progrès, et qu'ensuite l'austère philosophe Vico en retrace l'exacte filiation. Comme on le voit, l'esprit humain suivit en ces circonstances son chemin habituel, il alla, revint, s'écarta, rétrograda, n'avança que par détours, justifiant cette plaisante définition de Voltaire : « Les idées ne mar« chent pas comme les divinités d'Homère,qui en trois pas « traversent le ciel ; la raison humaine 'voyage à petites « journées. » Ces débats prouvent une fois de plus cette maxime par laquelle Fénelon a résumé à la fois tous les systèmes possibles de la philosophie et de l'histoire : « l'homme s'agite et Dieu le mène.

M. Rigault termine son livre par un chapitre intitulé Conclusion, et dans lequel, appréciant à un point de vue élevé la question dont il vient de présenter les phases diverses, il énumère ses qualités et ses faiblesses et, comme naguère Terrasson, exhorte tout le monde à une sage modération, surtout «à apprendre enfin à se servir du progrès sans se révolter contre la tradition, à être fiers du présent sans mépriser le passé, à confondre dans un même amour la science et la littérature, ces deux moitiés également belles de l'esprit humain , à honorer d'un même culte tous les grands écrivains, quels que soient leur pays, leur langue et leur culte! » On ne peut rien ajouter après ces belles paroles.

VI.

2 Avril 1857.

ViE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES , cvêque et prince de Genève, d'après les manuscrits el les auteurs contemporains , par le curé de Saint-Sulpice (M. Hamon). 2 vol in-8° LeeofTre. 1856.

Au milieu du mouvement religieux qui, depuis quelques années, a fait écrire tant de biographies de saints personnages, je n'étais pas le seul , je crois , à m'étonner de ne pas voir élever un monument à l'illustre évêque de Genève, au pieux ami de Madame de Chantai, à l'auteur de l' Introduction à la vie dévote , ce livre admirable qui seul peut figurer à côté de l' Imitation de Jésus-Chris t. Divers écrivains nous ont dotés d'ouvrages sur sainte Thérèse, sur le cardinal de Bérulle, (1 ) sur saint Anselme de Cantorbery, sur les premières religieuses de la Visitation, et, pour remonter à des temps plus anciens, sur saint Augustin, saint .Jérôme et bien d'autres , car je ne veux pas prolonger inutilement celte nomenclature. M. Hamon, lui-même, avait écrit l'histoire de Fénelon et cette de Mgr de Cheverus ; M. l'abbé Guettée vient d'éditer un travail considérable surBossuet, travail que j'examinerai prochainement ici : et cependant rien n'était publié depuis plus de cent ans sur les trois grands saints du XVIIe siècle , sur ces trois nobles figures qui le remplissent et l'éclairent d'une douce lumière : Fran-

(1) Excellente étude , publiée cette année, chez Didier, par M. Nourrisson , professeur de t'Université , et où l'on retrouve avec plaisir les idées les plus élevées unies à un9 doctrine éminemment religieuse.

cois de Sales, Vincent de Paul et Françoise Frémyot de Chantai. M. l'abbé Hamon s'affligeait, à bon droit, « de ne « voir entre les mains des enfans de l'Egide d'autre vie « d'un si saint personnage que l'histoire qu'en a écrite « Marsollier, le plus infidèle peut-être des biographes. » Ayant trouvé de nombreux documens inédits ou très-peu connus jusqu'à ce jour, M. le curé de St-Sulpice s'est courageusement mis à l'œuvre, et l'a mené à bonne fin, malgré les importantes occupations dont ses fonctions le surchargeaient et grâce seulement « à une attentive économie des minutes. » Cette histoire est véritablement nouvelle et construite avec une véracité irréfragable, si l'on en juge par les matériaux employés : d'abord les actes du procès da canonisation, conservés à la Visitation d'Annecy et formant six énormes volumes in-folio ; la vie du saint prélat rédigée par son neveu et successeur ; plusieurs manuscrits existant à Annecy et qui n'avaient encore été vus que pir les religieuses ; les nombreux travaux publiés avec plus ou moins d'exactitude - plus souvent moins que plus, — sur l'illustre évêque de Genève , notamment ceux de son ami, Mgr Camus, évêque de Belley. Je ne citerai pas toutes les sources auxquelles M. Hamon est allé puiser, mais je le louerai tout particulièrement pour la haute intelligence avec laquelle il a compris que le meilleur moyen de bien saisir saint François de Sales et de bien le rendre aux yeux de la postérilé, c'était de t'extraire en quelque sorte de sa propre correspondance , mémoires vraiment intimes et dans lesquels on juge à fond un homme , ses principes et ses pensées. On sait rarement encore employer cette méthode, à l'aide de laquelle seule, cependant, on peut aujourd'hui retracer avec fidélité des traits qui commencent à s'efl'acer dans des horizons déjà bien éloignés de nous : les Mémoires faits pour le public , les portraits , les formes diverses sous lesquelles on déguise l'autobiographie, laissent toujours un côté faible, quelque chose d'incomplet, de préparé, qui ne satisfait pas pleinement, surtout à une époque comme la nôtre , où l'on arrive à pénétrer les détails les plus intimes. Les lettres, au contraire , donnent tout ce qu'on peut désirer à cet égard ; c'est l'individu mis eu quelque sorte à nu qu'on présent aux régards des curieux c'est

1 individu avec ses qualités , avec ses imperfections , avec ses senlimens, qu'on soumet au public : c'est bien de celte manière qu'on peut tracer un portrait exact , ressemblant et qui satisfasse le public , chez lequel aujourd'hui le sentiment de la critique historique est singulièrement développé.

François de Sales naquit le 21 août 1567, au château de Sales, et sa naissance vint comblpr les vœux de ses parens, qui, mariés depuis plusieurs années, gémissaient de demeurer seuls et de voir leur noble maison à la veille de s'éteindre. Le père de François, M. de Boisy, un des seigneurs les plus imporlans de la cour de Savoie , était un homme d'une rare piété et qui, mêlé à tous les événemens politiques de son temps , se fit principalement remarquer, dans les différentes négociations diplomatiques qui lui furent confiées, par son aversion pour les idées de la réforme dont il donnait une piquante définition: il l'appelait un champignon formé, dans une nuit, du limon de la terre, et qui n'avait pris son développement qu'à l'aide du libertinage et de la violence. On comprend qu'avec de tels parens, le jeune François devait recevoir une éducation éminemment religieuse : toutefois. M, de Boisy ne le destinait nullement à l'état ecclésiastique, et ce ne fut qu'avec regret et dans l'espérance de voir modifier une vocation si précoce, qu'il laissa son fils recevoir la tonsure dès l'année 1578 , à Clermont en Genevois. François, peu de temps après et malgré son âge, vint étudier à l'université de Paris , et y deumeura jusqu'en 1586, que son précepteur, M. Déage , effrayé du progrès des idées ascétiques dans l'esprit de son élève, crut utile de le faire voyager, et le conduisit à Padoue, où les cours de jurisprudence étaient professés avec une haute distinction. François avait vingt-trois ans quand il vint à Chambéry se faire recevoir avocat au sénat, et refusa une place dans cette grande assemblée. Il fit, dès lors, connaître son immuable volonté d'embrasser l'état ecclésiastique, et fut aussitôt installé en qualité de prévôt du chapitre de Genève, en attendant qu'il reçût la dignité épiscopale (1). C'était déjà l'homme qui devait exciter l'admi-

(1) On sait que. depuis l'établissement de la réforme à Genève, le siége de l'évêché, quoique conservant le même nom, avait été transféré à Annecy.

ration du monde catholique , et chez lequel Dieu avait répandu avac complaisance les trésors de sa grâce. « Sa parole, « dit son éloquent biographe, pénétrait jusqu'au fond des « cœurs , parce que tous sentaient que c'était la parole « d'un homme de Dieu, d un saint. » Sous quelque rapport qu'on considérât ce jeune homme, naguère laïque, on voyait en lui un modèle achevé : à la maison, la piété et l'étude se partageaient tous ses momens; à table, sa tempérance édifiait tous ceux qui en étaient témoins; en ville , la modestie de sa démarche et de tout son maintien formait comme un spectacle de religion ; au choeur, il chantait les louanges de Dieu avec la ferveur et la piété d'un ange.

François célébra sa première messe le 21 décembre 1593, et s'adonna dès lors avec une nouvelle ardeur aux études théologiques ; l'année suivante, il prit la direction de la mission du Chablais, soutint des conférences publiques contre Théodore de Bèze , qui avait entraîné les popuhtions de ce petit pays à la réforme, et dans l'espace de quatre années, il eut la satisfaction de les ramener à la vraie foi ; il n'avait pas encore complété cette grande victoire , quand il fut élu coadjuteur de l évoque de Genève : en 1599, il se rendit à Rome, où il soutint un examen public, et rentra au bout de quelques mois pour mettre la dernière main à la conversion du Chablais.

Je ne puis songer à suivre exactement les détails de la vie de François de Sales ; je vais essayer d'en donner une idée rapide pour augmenter le désir de mes lecteurs et les renvoyer plus sûrement au livre de M. l'abbé Hamon. Il n'y a rien de plus sain , de plus instructif, à mon sens . que la lecture des vies des grands serviteurs de Dieu : l'âme y recueille une véritable nourriture spirituelle , des forces nouvelles pour soutenir les tentations et les misères de cette vie , en trouvant sous ses yeux des exemples devant lesquels nos plus belles résolutions ne peuvent avoir de valeur que par l'appui que daigne leur donner la bonté divine; mais en même temps, il faut prendre garde au découragement auquel on est trop souvent porté à se laisser aller, quand on admire ces saintes existences, ces dévouement sublimes, ces admirables abnégations , ces élans vraiment surhumains , cette foi vive, et qu'on se voit à côté si faible, si fragile, si froid.

si égoïste, Il y a là un écueil qu'il faut savoir éviter, car, autrement, ces sortes d'ouvrages seraient pernicieux et éloigneraient les hommes du bien au lieu de les exciter à y tendre plus énergiquement. La vie de François de Sales est meilleure que toute autre pour préserver de ce péril : l'évoque de Genève est certainement un des grands saints des temps modernes, mais cependant M.l'abbé Hamon le montre constamment homme ; c'est-à-dire qu'il rejette le merveilleux dont, trop souvent, surtout chez les auteurs anciens, on abuse dans ces études, et, laissant le côté humain en pleine lumière, il nous fait assister au développement des belles facultés du jeune prélat, aux tentations qu'il eut à subir, aux victoires qu'il sut remporter, donnant ainsi un spectacle constamment intéressant, puis qu'il peut servir à procurer les moyens de marcher dans celle voie sublime; de la perfection chrétienne.

Sacré au mois de décembre 1602, François de Sales se livra avec un zèle admirable aux fonctions épiscopales et ne tarda pas à étendre hors de son diocèse les effets de la haute influence dont son grand caractère l'avait doté; par ses pré • dications, il travailla au loin , à la conversion des pécheurs et s'acquit rapidement une immense réputation : les municipalités le convièrent à venir se faire entendre, et c'est dans une de ces circonstances, quand il vint prêchera Dijon pour le carême de 1604, qu'il commença sa sainte liaison avec

Madame de Chantai. Je vais me hâter dans cette aride narration pour pouvoir revenir librement parler de ce samtprélat. A dater de 1605 ou 1606, François de Sales commence à être traité avec une haute distinction par les princes qui se trouvaient en rapport avec lui, et notre rùi Henri IV, notam ment, ne négligea rien pour l'attacher à la cour, mais l'évêque de Genève avait alors un triple but dont rien ne pouvait le faire départir : il voulait d'abord gouverner comme il le devait son diocèse, travailler à la conversion des uus et à l'amélioration des autres par ses sermons et ses ouvrages,— (c'est en 1605 que parut l' Introduction à la vie dévote) — enfin fonder l'ordre de la Visitation dont il avait eu la pensee de moment qu'il avait connu la baronne de Chantai. Celte dernière institution fut la pensée dominante dcsdernières années de sa vie , l'œuvre capitale qu'il désirait laisser après

lui et que devait si heureusement comprendre et développer la sainte aïeule de la marquise de Sévigné. François mourut, jeune encore, à Lyon, le 28 décembre 1622 au soir, quelques heures après avoir été frappé d'apoplexie.

Ces courtes lignes suffiront pour rappeler la vie de l'évêque de Genève à ceux qui la connaissaient déjà et pour en donner une idée rapide à ceux qui pourraient tout à fa l'ignorer. Mais il est une autre partie de l'ouvrage de M. l'abbé Hamon, que je voudrais pouvoir résumer et pour laquelle je crains d'être impuissant : je voudrais parler du caractère de ce grand serviteur de Dieu, indiquer ses qualités sérieuses et aimable, son esprit distingué et charmant, son érudition profonde et variée; je voudrais faire passer sous les yeux de mes lecteurs cette tête si éminemment intelligente, mais je suis obligé de laisser la parole à son biographe : « Il avait la tête forte et bien développée, chauve dans la partie supérieure, mais garnie dans la seconde moitié, de beaux cheveux blond-châtain, le front haut et large, les yeux bleus, mais un peu louches, recouverts de sourcils élevés et bien recourbés, les joues vermeilles et à couleurs vives, la bouche ronde, la physionomie douce et agréable, les traits du visage d'une finesse remarquable. Sa voix était grave, sa parole tardive, sa démarche un peu lente, mais toujours ses manières douces et insinuantes, ses formes polies et agréables, son front serein, son air ouvert, son sourire modeste. » Ne semble-t-il pas que nous voyons François de Sales en personne, et ce portrait ne représentet-il pas bien ce saint évêque, également remarquable dans le monde et dans la religion? C'est aussi à ce sujet que je me permettrai de formuler une critique à son savant biographe. Comment n'a-t-il pas fait précédor son histoire d'une gravure qui retrace les traits du saint prélat d'une manière plus digne de l'ouvrage lui-même? Sa lithographie, exacte d'ailleurs si j'en juge par les vieilles gravures que j'ai eu occasion de voir dans plusieurs couvons de la Visitation, n'est pas en rapport avac la valeur intellectuelle et matérielle de la Vie de saint Francois deSiles, surtout à notre époque où ces détails sont traités avec un soin et un art remarquables, et où l'on aime pouvoir reposer ses yeux sur de jolis portraits de personnages dont on nous retrace l'exis-

tence. On comprendra que ce reproche n'est pas des plus graves et qu'il s'adresse encore plus à l'éditeur qu'à l'auteur.

Quand on a lu l'histoire de Saint François de Sales, on éprouve un véritable sentiment de bien-être, car on peut croire un moment que l'humanité est moins mauvaise qu'on ne le dit, puisqu'elle fournit des saints tels que lui ; on se sent vivre pendant quelques heures dans un centre meilleur et où l'on est entouré, non pas seulement de ces trois grandes figures qui dominent la scène et que j'ai nommées en commençant : François, Vincent de Paul et Françoise Frémyot de Chantai, mais aussi de toute celte sainte pléïade de personnes mises au second rang,uniquement à cause de la vertu exceptionnelle de ces grands serviteurs de Dieu. On sent s'agiter autour de soi, on entend parler le Père Condren, le Père Michel Favre le premier aumônier de la Visitation, le cardinal de Berulle, le Père Duv31, Mgr Camus, evêque de Belley, Mgr Frémyot, archevêque de Bourges, le commandeur de Sillery, d'abord si dissipé, ensuite l'un des fondateurs de -la congrégation des Lazaristes; puis, toutes ces pieuses mères de la Visitation, dont M. Louis Veuillot a retracé si vivement les biographies, Mesdames de Bréchard, de Blonay, Coste, Fabre, Fichet, de Chatel, et tant d'autres. Je n'oublierai pas non plus les deux créateurs de PortRoyal, l'abbé Duvergier de Hauranne et la Mère Angélique Arnauld, que François de Sales honora primitivement de son amitié et de ses conseils, dont il dirigea la conscience, mais dont il devina aussi la chute et la triste tin ; on raconte que, prêchant un jour à Pori-Royal devant Angélique et Agnès Arnauld, il fut subitement saisi par des larmes qui le forcèrent à s'arrêter un moment. Après le sermon, l'abbesse lui ayant demandé la cause de ces pleurs, il lui répondit : « C estque Dieu m'a fait connaître que votre maison perdra « la foi ; le seul moyen de la conserver, c'est l'obéissance au « Saint-Siége. » (1).

Dans un milieu comme celui-ci, où tant d'esprits distingués se pressent autour d'un grand et saint génie, un intérêt

(1) Lettre de la sœur Marie Duplessis, de la Visitation, citée par M. l'abbé Hamon.

puissant et continu soutient le récit et donne à des faits, anciens déjà, un attrait facile à comprendre; on oublie bientôt que. dans les scènes auxquelles on assiste, personne ne parle ni ne vit plus, on se transporte au milieu des hommes du temps passé; on les voit agir, on les écoute, on s'associe à leurs sentimens, à leurs convictions, à leur sort : grands ou petits reprennent dans l'imagination leur place et leur mouvement, la consistance et l'activité de la vie ; on aime à étudier, au point de vue religieux, cette curieuse époque du XVIIe siècle, appréciée jusqu'ici plutôt au point de vue mondain, et,en même temps que nous examinons sous toutes ses faces cette belle et grande individualité de saint François de Sales, nous pouvons apprécier ces personnages moins connus, quoique dignes de l'être, obscurs quelquefois, mais qui cependant, par le concours de leurs volontés, jouent un grand rôle à côté de leur illustre patron, hommes secondaires, souvent médiocres, et qu'il faut cependant connaître pour apprécier complètement un temps et un pays, si l'on en croit cette profonde pensée de l'éminent historien des révolutions d'Angleterre : « L'histoire vraiment publique est celle des hommes qui n'ont point d'histoire. » Après avoir lu l'ouvrage de M. le curé de Saint-Sulpice on connaît à fond cette société religieuse du XVII° siècle , où se trouvèrent heureusement quelques esprits d'élite, capables de résister au torrent réformiste qui se faisait sentir encore sous des formes nouvelles, etde préparer les orateurs qui allaient honorer la chaire française. Je crois donc que M. Hamon a atteint pleinement le but qu'il s'était proposé quand il disait : « Nous n'avons eu en vue que de faire aimer et bénir << la religion, qui seule a pu former une vertu si parfaite ; « que de lui gagner des cœurs qui mettent en pratique ses « saints enseignemens, et de contribuer ainsi, selon notre « mesure, à la plus grande gloire de Dieu, dont nous som« mes le ministre, au plus grand bien des hommes, dont « nous sommes par état l'ami tendre et le frère dévoué. « Que ce beau résultat, qui est notre vœu le plus ardent, « couronne le fruit de nos veilles, et notre âme bénira le « Seigneur! »

VII.

15 Avril 1857.

Histoire des Paysans en France, par M. Leymarie, 2 vol. in-8°; Guillaumin , 1856. - Histoire des Paysans depuis la fin du moyen-âge jusqu'à nos jours , par M. Eugène Bonnemère , 2 vol. in-8°; Chamerou, 1856. — Histoire des classes rurales en France, par M. Henry Doniol, l vol. in-8°; Guillaumin, 1857.

Je parlais dans ma précédente revue de ces hommes inconnus et qui cependant ont eu une réelle importance , de ces hommes dont M. Guizot a pu dire avec une haute raison que leur histoire était l'histoire vraiment publique. «Dans les croyances, les sentimens, ajoute-t-il et le sort des individus sans importance et des familles sans nom, là sont le sort, les sentimens, les croyances des pays; là se revèlent avec vérité les vicissitudes de ses jugemens de ses affections , de toute son existence morale et matérielle. Nous ignorons la vraie nature des événemens, leurs causes aussi bien que leurs effets , tant qu'aucun monument, aucun récit ne nous a transportés au milieu d'un peuple inconnu qui n'y semble engagé que pour les subir, mais qui, dans les temps modernes surtout, exerce sur leur cours une influence tôt ou tard décisive. » Les grands hommes , en effet , ont seuls le monopole de vivre bien longtemps après la fin de leur existence personnelle ; l'histoire semble s'unir intimement à eux , dépendre en quelque sorte d'eux : ils ont été les chefs, les modèles de leurs contemporains, et à ce titre, c'est par leurs idées, leurs sentimens, leur vie, que l'on raconte et que l'on juge l'état général et les dispositions de la société. Le guide, cependant, exclusivement suivi est sou-

vent trompeur; les grands hommes ne sont pas toujours les fidèles représentans de leur époque : autour d'eux vit et s'agite —on l'oublie souvent— non-seulement cette foule d'hommes médiocres et secondaires, dont je parlais l'autre jour, mais une multitude complètement inconnue, qui n'a d'autre nom que celui-là même, la multitude , ou si l'on veut le peuple dans la plus large acception du mot : c'est là que repose le grand mobile de l'histoire sociale , le grand agent des événemens dont les hommes éminens ne sont que les exécuteurs. L'Académie des sciences morales et politiques me semble avoir eu cette pensée en vue quand elle mit au concours, en 1852, cette question neuve et si profondément intéressante de l'Histoire de la condition des classes agricoles en France depuis le XIIIe siècle jusqu'à la révolution de 1789. Je ne parlerai pas ici du livre remarquable de M. Dareste de la Chavanne qui a remporté le prix, je n'entretiendrai mes lecteurs que des trois ouvrages récemment publiés sur cette matière et dont j'ai émis les titres en commençant.

Et d'abord j'ouvrirai l' Histoire des Paysans de M. Leymarie, parce que cet honneur lui revient, comme au plus ancien en date, et je dirai en passant qu'il est fâcheux qu'un des deux autres ouvrages mis au jour sur ce sujet porte un titre presqu'absolument analogue : ce n'est assurément qu'une méprise, une fortuite coïncidence, mais que je crois devoir noter pour laisser à chacun ses droits. Jusqu'à présent on avait laissé complètement de côté le rôle, les institutions, les progrès, les revers , les annales de cette grande classe sociale qui a nom les paysans, et qui forme la plus grande partie , et sans contredit la plus utile partie d'une société , dédaigneuse envers elle-même puisqu'elle méconnaît ceux sans lesquels cesserait pour elle la vie matérielle. On trouvait bien quelque mention des paysans dans le curieux ouvrage de M. de Monteil et surtout dans les nombreuses publications mises depuis quelques années au jour par cet amour profond que le moyen-âge a su inspirer à la foule de nos érudits.et de nos travailleurs. Or pour celui qui fouille nos archives, qui déchiffre les chartes, étudie les cartulaires, parcourt attentivement les chroniques monacales, le paysan paraît, pour ainsi dire, à chaque pas et assiste;

témoin muel et méconnu , si l'on veut, aux progrès de la

<-ivi 1 isaliori au milieu du désordre et du chaos. Les annales des classes agricoles étaient encore il y a bien peu de temps à faire, et c'est une'lacune fort heureusement comblée maintenant dans notre histoire nationale. Je vais, à mon tour, esquisser en quelques lignes les transformations subies par cette intéressante portion de la population et présenter son rôle et ses vicissitudes le plus rapidement possible.

L'histoire des paysans , ou si l'on aime mieux , — pour moi je préfère cette désignation,—l'histoire des classes agricoles,n'a pas à proprement parler de commencement précis : en ce point je suis d'accord avec M. Bonnemère quand il dit qu'on ne peut faire remonter à un règne , à une année, à un siècle, la filiation des aïeux du vieux Jacques Bonhomme : originairement la classe agricole a dû représenter toute la population des Gaules : lors de la conquête des Romains, la propriété se trouva possédée par quelques familles gauloises ou romaines , et bientôt par les gallo-r omains. La multitude attachée à la glèbe se divisait en plusieurs catégories : les colons libres , composés principalement de propriétaires trop minimement pourvus de terres au milieu de ces immenses domaines, et qui préféraient se réunir à ces riches privilégiés en s'associant à eux selon les termes des contrats légaux . c'étaient les fermiers et les colons partiaires : après eux venaient les colons ascriptués, bien et dûment esclaves, attachés au sol, mais que le maitie ne pouvait vendre sans le domaine même auquel ils appartenaient; à part quelques dispositions pénales humiliantes , ces colons étaient encore assez libres, et leur incorporation à la glèbe leur fournissait une garantie certaine et sérieuse.— Au-dessous ces deux grandes classes,il faut malheureusement citer l'esclave agricole, aussi chose, res. que l'esclave urbain, et qui ne formait qu'un meuble dans une propriété , meuble qu'on vendait et inventoriait avec le reste de l'attirail d'exploitation. La période galloromaine se termina vers le cinquième siècle de notre ère par une terrible insurrection des paysans, la Bagaudie;à ce moment la classe des cultivateurs était tombée au-dessous du dernier échelon de la hiérarchie sociale; tous étaient les esclaves, des parias dans celle grande société qui ne

songeait pas aux dangers du dehors et épuisait ses dernières forces dans les voluptés et la corruption. Livrés à l'avidité sans bornes des chevaliers romains fermiers des impôts, dit M. Leymarie, aux exigences des capitalistes qui spéculaient sur l'industrie agricole, aux extorsions des propriétaires du sol ; suspectés par la loi qui voyait une fraude pour échapper aux charges publiques dans les ventes faites par eux de leurs héritages aux hommes puissans; sans lien de famille, puisqu'ils ne pouvaient faire consacrer leurs mariages, et étaient sans cesse menacés de se voir séparés de leurs compagnes ou de leurs enfans, les paysans avaient été amenés insensiblement à prendre en horreur ces castes qui les écrasaient et les repoussaient. L'invasion franque vint arrêter ces menaces terribles et le bien naquit pour les Gaules de la violence même du mal ; une révolution profonde, complète, s'opéra dans la classe agricole aussi bien que dans les autres: ces grands propriétaires avides et corrompus disparurent devant les bandes t'ranques ; la propriété en passant à d'autres maîtres, subit une transformation radicale ; deux grands faits la signalent: le changement de l'esclavage en servage , modification plus grande qu'on ne le croit généralement, et l'organisation de la propriété, son morcellement quand les anciennes villœ devinrent des villages, des paroisses, subdivisés ou fractionnés en un grand nombre de lots donnés par le mode emphythéotique, en quelque sorte à titre héréditaire , à des cultivateurs intéressés à obtenir la plus grande quantité possible de produits du sol sans l'épuiser; ce fut à proprement parler la création de la propriété rurale et de l'agriculture qui, jusques-là avait été une lourde charge au lieu de paraître pleine de promesses d'avenir.

Je viens de faire remarquer que la substitution du servage à l'esclavage avait eu une importance mal comprise aujourd'hui, parce qu'elle s'opéra trop insensiblement, trop nécessairement pour frapper les yeux de l'historien; elle réhabilita cependant l'homme et lui enleva cet humiliante assimilation à la chose sous laquelle depuis des siècles on effaçait son individualité Ainsi que l'a éloquemment dit M. Leymarie, que j'aime à citer parce qu'il me paraît avoir excellemment compris l'importante matière dont nous nous

occupons, celle sorte d émancipation d'une partie de la population rurale, comme l'émancipation de la bourgeoisie, a été l'un des résultats du mouvement social normal qui, semblable à la marche des grands fleuves, s'accomplit saris que l'œil puisse suivre son imperceptible mais irrésistible action. Les mouvemens avant-coureurs de la grande émancipation communale du XIIe siècle, qui devait, elle aussi, se produire insensiblement et non pas être provoquée à un moment donné par la mansuétude du souverain, se prolongea durant toute la période mérovingienne et reçut un puissant encouragement de l'autorité ecclésiastique au moment où l'autorité laïque s'affaissa et parut s'éteindre sous la double influence de la féodalité qui se constituait au dedans et de l'ennemi qui se montrait menaçant aux frontières et même dans les marches du royaume. Le clergé. présent à tous les actes de la vie des citoyens, mèlé à tons les événemens publics et privés ; le clergé, qui disposait en quelque sorte de la vie des coupables et des malheureux avec son droit d'asile que les plus hardis n'osaient enfreindre, joignait à ses puissans moyens d'action le monopole de l'enseignement et ses immenses propriétés territoriales : par ses richesses l'église pouvait secourir mille infortunes, tendre la main aux malheureux repoussés par le Seigneur , établir des hospices pour les voyageurs, des infirmeries pour les malades, racheter les captifs, visiter et secourir les prisonniers, défricher les terres et y installer des colons : elle était le seul lien entre les diverses classes de la société, et le seul frein possible entre des rivaux, dans les veines desquels coulait un sang à demi barbare : c'est elle qui intervenait au milieu de ces luttes sanglantes que les seigneurs soulevaient à chaque instant, entraînant avec eu x tout un peuple que remuaient ces hostilités personnelles. Enfin, et pour achever ce bref tableau, je dois dire que les institutions religieuses étaient merveilleusement disposées pour remplir le but auquel la providence les avait désignés. Cette hiérarchie de l'évêque, des chapitres, des prêtres, des moines, des clercs, répondait le mieux du monde au besoin de la sociélé, établissait entre ses membres une étroite soiidarité, en permettant au plus obscur des serfs de s'approcher de ce foyer de lumière et de lui demander aide et pro tection.

Sous les derniers carlovingiens les guerres civiles et étrangères mirent la France dans un état déplorable dont les classes ag ricoles ressentirent rudement le contre-coup. 11 ne fallut rien moins que le développement du monachisme au XIIe siècle pour remettre l'agriculture en honneur et refaire du royaume un champ fertile et cultivé. Mais alors la féodalité était fortement constituée et les paysans eurent, je ne songe pas à le dissimuler, encore moins à le contester, à subir les vexa tions diverses des milliers de seigneurs qui se multipliaient dans les diverses provinces et cherchaient souvent à obtenir le plus possible, sans s inquiéter de la mi sère où ils plongeaient ceux qu ils pressuraient. Je regrette de ne pouvoir m'arrêter sur celte intéressante matière, l'état des classes agricoles au XIIe et XIIIe siècles, matière remarquablement étudiée , quoique sous des aspects différens, par les trois auteurs dont j'ai ciré les noms en commençant, mais je veux aussi examiner leurs ouvrages et je dois me presser, sous peine de manquer de place.

La féodalité n'eut pas cependant pour résultat l'abaissement de la population rurale au point de vue moral : d'un côté, par le besoin de secouer un joug qu'ils supportaient à regret, d'un autre,bientôt entraînés et encouragés par legrand mouvement commercial, les paysans formèrent aussi des communes et à l'aide de ces constitutions, ils reconquirent une certaine indépendance, quoique très-précaire encore; dans certaines provinces, les souverains provoquèrent réellement ce travail, notamment en Champagne , où la comtesse Blanche et après elle le comte Thibaut-le-Chansonnier, non-seulement affranchirent beaucoup de villages, mais en créèrent un grand nombre en les dotant de plus larges franchises pour y appeler une active population. Les guerres qui désolèrent la France aux XIVe et XV- siècles d'abord, puis celles du XVIe,arrêtèrent l'essor que les classes agricoles étaient certainement à la veille de prendre au moment de l'invasion anglaise : pendant ces trois cents mal.heureuses années, les campagnes furent foulées sans cesse par des bandes armées, dont les noms changèrent, mais qui en réalité furent toujours les mêmes; les seigneurs abandonnèrent leur maison et chargèrent leurs i ntendans d'arracher aux paysans ce que les ennemis pouvaient laisser; c'est

pendant cette lamentable période que les paysans, exaspérés par l'inutilité de leurs gémissemens et la grandeur de leur désespoir, recoururent plusieurs fois à la révolte et mirent ainsi le comble au désordre : tels furent les Pastoureaux, les Jacques, les Rustauds, les Gabelins, les Croquans, les Va-nus-Pieds. Et quand ces siècles sanglans furent passés, ce n'est pas sans un profond chagrin que nous voyons les paysans oubliés dansce grand mouvement civilisateur qui signala le long et glorieux règne de Louis XIV. La vie du pays parut dès-lors concentrée à Paris ou dans les camps ; presque toute la noblesse, obéiée par de folles dépenses, avait quitté la province, et les classes agricoles se virent abandonnées sans défense aux exactions d'hommes d'affaires, d'autant plus durs et âpres qu'ils étaient de la même famille que ceux qu'ils maltraitaient, et qu'ils croyaient le faire oublier par leur ignoble conduite. Voici comment L< Bruyère nous peint l'état des campagnes de son temps: « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans les champs, noirs, livides ei tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont une voix articulée, et quand ilsse lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Ce tableau est à peine ressemblant et paraît même affaibli quand on a lu les terribles récits adressés à Colbert, et récemment publiés par M. Depping. Cet état ne s'améliora pas, et le marquis d'Argenson écrivait, en \ 739, que le duc d'Orléans, ayant apporté au conseil un morceau de pain de fougère, le posa sur la table du roi, en disant : « Sire, voilà le pain de quoi vos sujets se nourrissent. »

Je m'arrêterai avec M. Leymarie à la fin du dix-huitième siècle; je ne veux, ni ne peux suivre M. Bonnemère dans ses études sur les paysans depuis la Révolution jusqu'à nos jours; c'est un terrain assez dangereux et sur lequel je serais d'ailleurs trop inhabile pour me permettre de m'y aventurer;

aussi bien ai-je assez fait en demeurant à cette grande date qui partage en deux notre société.

M. Leymarie a étudie les classes agricoles au point de vue sérieux de l'histoire, et en écrivain catholique; on voit qu'il a dépouillé des milliers de textes originaux, et que son ouvrage est fait avec des documens et non pas avec des livres et encore des livres, système commode mais peu original, et surtout peu savant. Les deux autres auteurs n'ont pas fait moins preuve d'un zèle digne d'éloges, mais l'un d'eux cependant me semble avoir un peu trop consulté des documens imprimés, et dont il a quelquefois évidemment omis de vérifier l'authenticité; c'est ainsi que M. Bonnemère n'aurait pas raconté comme il le fait les horreurs commises par les loups en Bretagne ; il n'aurait surtont pas dit que ces animaux épluchaient l'être humain , « homme ou femme , comme l'enfant épluche la noix ou la « châtaigne que convoite sa gourmandise, sans qu'il y pa« rût à ses habits. » (Tom. I, page 524). Quand on avance des faits aussi extraordinaires , il faut les appuyer par des textes, et éviter de citer en notes des éditions purement pittoresques et sans aucune valeur aux yeux des hommes graves. M. Bonnemère cemmence son ouvrage par un rapide aperçu du servage depuis les Gaulois jusqu'au XIIIe siècle, époque à laquelle il place avec raison l'origine du mouvement des affranchissemens ruraux : ces deux volumes, en effet, ne sont destinés qu'à retracer l'histoire des paysans depuis l'an 1200 jusqu'à nos jours , et l'auteur a écrit ces annales avec un soin remarquable, tout en rembrunissant, ce me semble, quelquefois un tableau déjà bien assez sombre cependant.

M. Doniol a été plus bref, et a condensé cette vaste matière dans d assez étroites limites : il ne répond absolument qu'à la question posée par l'Académie des sciences morales, et se propose de mettre bien en lumière ce caractère profond de la civilisation française : la poursuite de la possession individuelle du sol, comme manifestation et sûreté du droit ; travail ininterrompu , dit-il , depuis la dissolution de l'empire carlovingien jusqu'au 4 août 1789, et à l'aide duquel il veut suivre l'histoire des classes agricoles, comme étant celte des faits par lesquels cette association de

l'homme avec la propriété, en vue du droit, a été peu à peu si indélébilement produite. Comme tous les systèmes préconçus, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, celui là a le tort, grave à mes yeux , de conclure trop rigoureusement, et de ne pas laisser aux évènemens une ceriaine liberté dont je ne peux m'empêcher de constater l'existence. M. Doniol se place à un point de vue un peu trop humain , selon moi, et oublie que si l'humanité a une grande et légitime autorité, si des idées fournissent nécessairement une certaine carrière quand elles répondent a un sentiment vrai et général, il y a cependant au-dessus une puissance aussi incontestée, j'espère, et qui étonne souvent le monde par l'imprévu de ses volontés et la grandeur de ses jugemens. An reste , le livre de M. Doniol est peutêtre, des trois ouvrages examinés, celui dont le plan est le plus judicieusement élaboré : il étudie d'abord la formation des classes agricoles et de la propriété rurale au moyenâge, écrit ensuite un véritable traité du servage, puis s'occupe du vilainage agricole, du développement civil et social des classes agricoles à travers les évènemens, travail d'une haute valeur, quoique fait à un point de vue auquel je ne puis m'associer complètement, et conclut à ce que la révolution doit dire le dernier mot de ce mouvement incessant, quoique souvent latent, commencé au moyen- âge.

On comprend que je voudrais passer en revue les principales idées émises , sous des aspects divers, par les trois écrivains ; mais ce serait m'exposer à me laisser aller trop loin : j'en choisirai une seule, parce qu'aucun de ces auteurs précisément ne l'apprécie de la même manière. Je veux parler de ces droits seigneuriaux dont depuis trois quarts de siècle on abuse singulièrement , et dont on raconte des horreurs. M. Leymarie en nie l'existence légale , et ne considère ces usages que comme imposés par la violence dans les rares circonstances où ils auraient réellement existé; M. Doniol les écarte complètement en s'en référant aux savans travaux édités depuis quelque temps sur cette matière, et, à ce sujet, il blâme en des termes auxquels je suis heureux de m'associer, l'exagération avec laquelle on a jusqu'à présent accusé la noblesse du moyenâge.

M. Bonnemère , au contraire , adopte tous les erremens précédemment suivis et repète toutes les fables débitées sur ces fameux droits seigneuriaux : après avoir dressé un espèce d inventaire très curieux, très intéressant,de nombreux droits perçus par les seigneurs à cause de leurs fiefs, il en arrive malheureusement à dire : « Quant à l'odieux droit de « marquette , prélibation , etc.. les légistes nous en signa« lent encore l'existence au XVIe siècle, » et, en note, est un renvoi à l'indigeste glossaire de Gaurière. Mais quels sont donc ces légistes? quel est ce droit pour lequel on n'a pas encore pu trouver un seul texte original ? pour ma part j'ai dépouillé des milliers de chartes , je puis le dire , et dans des parties bien diverses de la France; je n'ai jamais trouvé une mention de ces ignobles droits. Il a existé en réalité un droit seigneurial prélevé à l'occasion du mariage, mais ce n'a jamais été qu'une redevance pécuniaire, vexatoiresi l'on veut, mais qu:, après tout, ne méritait assurément pas de si éclatantes rancunes. Aujourdhui , au point où en est arrivée l'étude de cette question par les travaux de MM. Guerard, Léopold Delisle , Lacabanne, Guenard, Didron, on n'a plus le droit de ressusciter ces vieilles récriminations d'une génération aigrie et ignorante et l'on doit considérer comme le dernier motsur cette matière ce passage inséré par M. Berger de Xivrey dans le rapport du concours des antiquités nationales , en 1854 ; « mais , dira-t« on, la force sous le régime féodal n'a-t elle pu du moins « trouver là une occasion , un prétexte pour de honteux « excès ? si cette appréhension par jît plausible, c'est par les « idées fausses qui sont en circulation sur ce point, mais « rien n'est moins probable... L'intention d'introduire dans « les coutumes qui régissent le peuple un moyen sournois « de satisfaire légalement d'impudiques désirs, aurait été « une idée insensée, qu'il n'est pas permis de supposer au « régime féodal. S'il eût porté témérairement un tel défi à « ce qu'il y a de plus sensible dans les affections de la na« ture, au lieu de durer huit cents ans, il n'aurait pas sub« sisté cinquante. Sa durée même nous oblige à admettre « son bon sens. » Je ne songe pas à nier, je le répète, des excès isolés, mais ces excès ne constitueront jamais il mes yeux un droit légal, pas plus que les mômes infamies qui

se commettent de nos jours dans nos usines, dans nos fabriques,ne permettrOnt à la postérité la plus reculée de croire qu'il a eu dans nos codes des articles autorisant les maîtres à débaucher leurs ouvriers ou leurs servantes.

Je ne sais si j'ai atteint le but que je me proposais en commençantcetie étude; je voulais montrer à mes lecteurs les trois points de vue sous lesquels MM. Leymarie, Doniol et Bonnemère ont envisagé l'importante histoire des classes agricoles : le premier plus religieusement, le second plus socialement, le dernier plus narrativement. Tous les trois ont écrit un livre digne d'éloges, bien que celui de M. Leymarie soit, je l'avoue, celui qui me satisfait le plus, parce qu'il examine les choses d'une manière plus conforme à mes sentimens, mais ce n'est pas une raison qui suffise pour me permettre de juger trop sévèrement les deux autres , parce que la critique doit, autant que possible, éviter une appréciation trop personnelle. M. Leymarie me semble traiter l'histoire des paysans avec plus d'exactitude que MM. Doniol et Bonnemère et surtout y employer un ton plus convenable : M. Doniol écarte trop le coté purement historique pour le coté social : quanta M. Bonnemère, il s'est jugé luimême quand il a écrit dans son introduction : « Je l'avoue, « mes membres n'étaient pas suffisamment préparés à cette « pleine-eau désespérée sur un océau sans rivages, ni mon « estomac à cette nourriture ultra-titanique. » Je ne ferai pas remarquer ce que ce style a de déplorablement fantaisiste, mais je dirai que, comme rien ne forçait l'auteur à produire ces deux volumes, son excuse, surtout formulée en termes pareils , ne saurait être admise. M. Bonnemère est le plus jeune des trois auteurs que j'ai nommés, il pent donc prendre sa revanche, quoique je ne veuille pas dire par là qu'il ait échoué dans son œuvre, mais il reste bien en arrière des deux autres. Je regrette d'avoir à formuler si nettement mon jugement, mais je croirais manquer au devoir que je me suis imposé et à moi-même si je ne disais pas nettement la vérité.

VIII.

2 Mai 1857.

LES LIVRES NOUVEAUX

Les Oubliés et les Dédaignés , par M. Charles Monselet, 2 vol. in-12.- Sophie Arnould, par MM. de Goncourt, 1 vol. in.12; Poulel-Malassis, 1857.- Les Portraits intimes du XVIIIe siècle, par les mêmes, 1 vol. in-18. — L'Esprit dss autres , par M. Ed. Fournier, 1 vol. in-18, Dentu , 1857. — Journal de l'avocat Barbier, 6 vol. in-12.- Histoire de l'Académie Française , par M. L. Menard, 1 vol. in-12,1857, Charpentier.-Histoire de Catherine de Médicis ; - Histoire de Louis XVI ; — Histoire du maréchal de Richelieu, 3 vol. in-12, par M. Capefigue , Amyot, 1856 et 1857.

Après avoir consacré déjà plusieurs articles à quelquesunes des publications les.plus considérables de notre temps et avoir essayé ( espérance présomptueuse peut-être ) d'en donner une idée à mes lecteurs en leur faisant éprouver les mêmes sensations que moi et comprendre les mêmes aperçus, il me faut m'arrêter un moment et parler aujourd'hui d'un grand nombre d'ouvrages qui encombrent ma table et demandent, avec les plus légitimes raisons , leur tour de passer ; autrement je m'exposerais à ne faire connaître que sous un aspect bien incomplet le mouvement intellectuel de l'époque. Indiquer les principaux livres qui, écrits par les plus connus et les plus goûtés de nos auteurs , représentent le haut bout de la littérature contemporaine , ne suffit pas pour faire apprécier le travail , commencé depuis bien peu de temps, car on peut presque le compter encore par mois,

ei qui est en ce moment parvenu peut-être à son apogée. Je veux parler de cette excessive émulation à foui!ler le passé de nos pères et à nous en entretenir , comme s'il s'agissait d'événemens accomplis hier et aussi intéressans pour nous que ceux qui sont publiés chaque matin dans les journaux. Je ne veux nullement blâmer ce caractère de notre temps où les écrivains' semblent reporter en arrière une activité qu'ils ne peuvent plus dépenser quotidiennement et vont demander aux siècles qui nous ont précédés les moyens d'occuper leurs imaginations ardentes et leurs goûts laborieux : c'est, au contraire , un excellent symptôme , le seul qui puisse ramener la littérature dans le droit chemin etlui rendre cette honorabilité que quelques enfans perdus sont, par malheur, bien souvent disposés à entacher. J'entends parler ici de cette véritable pléthore littéraire , de celte maladie qui a pour effet de multiplier des feuilles éphémères, écrites dans un style que je ne sais comment qualifier, et destinées à vivre au plus quelques semaines : je ne parlerai pas de celles qui triomphent avec fierté de la rude épreuve du temps, parce qu'elles ne subsistent qu'à l'aide de ces cancans inventés hier, oubliés demain , j'allais dire ce soir, de ces regrettables investigations dans la vie intime d u voisin, de ces ridicules anecdotes qui n'ont d'autre valeur que de concerner quelques illustrations du moment et de donner sur elles des détails intimes. Si dans quelques siècles et en supposant,—j'espère que ce sera pas,— que le mauvais papier actuel résiste à l'action des années , nos descendans se mettent à vouloir reproduire les mille et une feuilles , nouvelles , mémoires, journaux-anecdotiers, qui éclosent en ce moment, et faire à notre égard ce que nous faisons à l'égard de nos ancêtres , je les plains sincèrement et je plains aussi mon époque, parce que , à coup sûr, nos arrière-neveux ne nous trouveront ni aussi bons littérateurs, ni aussi fins écrivains, ni aussi aimables roués , ni aussi élégans viveurs , ni aussi braves gentilshommes, ni aussi raffinés courtisans , ni aussi honnêtes hommes enfin que nos pères des XVIIe et XVIII' siècles. Je ne puis m'empêcher de désirer et de désirer ardemment l'extinction de cette littérature bâtarde !

La sève ne manque pas de nos jours cependant ; le nom-

bre des jeunes lutteurs qui se présentent pour entrer dans l'aiène ne diminue pas ; bien au contraire il croît d'une manière inquiétante; mais ils veulent parvenir tout de suite à la célébrité que leurs devanciers n'acquéraient que laborieusement , et, mettant de côté des études que leur suffisance dédaigne , des essais que leur amour-propre ne peut admettre, ils veulent tousêtre des Rodrigue et montrer qu'ils sont capables d'un coup de maître. Si ce mouvement continue, si, d'une part, le nombre des érudits de fantaisie,— qu'on me passe cette désignation,—augmente consomment, celui des travailleurs sérieux ira diminuant bien vite, et le jour n'est pas loin où notre littérature, déjà tombée assez lias parle roman, ne se relevera même plus à l'aide de l'histoire et continuera ainsi cette grande et terrible décadence morale qu'une voix éloquente prédisait naguères du haut de la chaire de Notre-Dame avec des argumens de la plus effrayante vérité. En littérature, comme en tout , on veut jouir promptement , et la jouissance facile entraîne nécessairement à l'imperfection d'abord et bientôt à la décadence, c'est-à-dire à quelque chose de pire que 1 anéantissement , parce qu'il me semble préférable de voir un art disparaître que tomber au dernier degré de l'échelle. C'est en présence de ces inquiétans symptômes que je suis heureux de pouvoir signaler le nombre , respectable encore . de ceux qui ne cèdent pas au courant , et d'appeler l'attention de mes lecteurs sur de bons et sérieux ouvrages : pour les autres, je ne puis me décider à en parier ; il me faudra cependant aborder ce triste sujet un jour, mais j'hésite et je recule le plus possible ce moment, parce que je sens que, voulant être complètement vrai, j'aurai à attaquer bien rudement ce grand défaut moral, ce vice, disons le mot, du siècle.

Une nouvelle que jecrois devoir noter tout d' abord, c'est que quelques-uns de nos travailleurs désertent déjà le dixseptième siècle , s'y trouvant sans doute mal à l'aise au milieu d'un véritable encombrement, et, portant leurs investigations dans le dix-huitième, recherchent les derniers vestiges de l'ancienne société qu'est venu si nettement séparer de la nôtre le plus grand drame des temps modernes. L'éditeur Poulet-Malassis annonce cette bibliothèque du dixhuitième siècle, et trois volumes sont déjà là qui prouvent

que ce projet est sérieux. M. Charles Monselet s'est attaché, dans les Oubliés et les Dédaignés. à vaincre certaine prévention dont souffrent encore bon nombre d'écrivains du dix-huitième siècle qui se sont, pour leur réputation, trop identifiés aux mœurs bourbeuses de l'époque sur laquelle s'est exercée leur plume. Ces auteurs, dit M. Monselet, sont surtout des hommes avant d'être des auteurs ; la préoccupation du public n'est que secondaire chez eux et tout est bien dès qu'ils sont satisfaits. Ils sacrifient, ils torturent leur style pour frapper davantage et plus rapidement : leur zèlé biographe ne se dissimule pas que ces auteurs méritent l'obscurité dans laquelle ils sont tombés, ou, ce qui est pire, la mauvaise réputation qui entoure leur nom, mais cependant, et il a raison, il croit intéressant d'étudier ces curieuses figures, d'analyser ces existences bizarres, de fouiller la vie enterrée de ces hommes, dignes ancêtres de nos bohêmes contemporains. M. Monselet poursuit l'œuvre commencée par lui, il y a trois ans, quand il publia un livre très-remarquable sur Rëtif de la Bretonne et ses deux cents volumes de romans : aujourd'hui il continue en faisant poser devant le public ces spirituels originaux qui s'appellent Linguet, Mercier, Dorât de Cubières, le cousin Jacques (Beffroy de Regny), le chevalier de la Morlière, Desforges, Gorjy, Dorvigny, Planchez-Valcour, romanciers, poètes, vaudevillistes, assez ignorés, mais qui par les piquants détails que leur biographe a su découvrir et grouper, composent une galerie divertissante. M. Monselet a esquissé également les traits de deux individualités plus en relief, Grimod de la Reynière (1) et Baculard d'Arnaud, l'un gastronome émérite, inventeur de la littérature gourmande, digne prédécesseur de Brillat-Sa varin et qui devait, dit M.Monselet, sauver la cuisine française du naufrage de la révolution et relever l'autel de Cornus sur les débris des agapes jacobine3 ; l'autre qui eut l'insigne honneur d'être un moment proclamé le rival de Voltaire et qui

(1) Je crois devoir signaler ici l'excellente étude publiée sur M. de la Reynière par un jeune écrivain. M. de NoiresTerres, dans un de nos bons recueils périodiques, la Revué

Française.

créa aussi un genre littéraire, la sensiblerie, dont la vogue fut immense. Deux femmes trouvent place dans ce recueil : Suzanne Giroux, connue sous le nom de Mme de Morency, « l'expression fidèle de la galanterie sous la Terreur et de mauvais style sous le Directoire, » car, à cette époque elle se mit à écrire des romans aussi extraordinaires par le fond que par la forme; et cette Olympe de Gouges, républicaine ardente, l'une des tricoteuses, qui chercha cependant à défendre le malheureureux Louis XVI , et dont la galanterie, pour me servir d'un mot convenable, mais, je tiens à le dire, insuffisant, dépassa, s'il est possible, celle de la Morency. Nul doute qu'au milieu de ces célébrités secondaires et appartenant à la basse société comme à la bosse littérature, on ne se trouve parfois dépaysé et comme déplacé et qu'on nese demade à quoi bon tant de peine pour essayer l'impossible réhabilitation de quelques bohèmes et de quelques femmes perdues. Mai" M. de Monselet ne tient nullement à les réhabiliter, il veut les faire connaître et redresser, en passant, les nom'breuses erreurs commises par ses devanciers : il raconte tout cela avec un style vif. original, courant, trop rapide même par fois, mais qui se fait lire avec un véritable entraînement et qui est aussi approprié pour ainsi dire, à la société dont il doit retracer l'esquisse . M. Monselet nous fait espérer, en finissant, une suite à ces études, et indique même plusieurs noms ; je preuds acte de ce demi-engagement, mais je me permets seulement de lui couseiller de ne pas descendre plus bas qu'il ne l'a fait et de laisser de côté quelques originaux avec lesquels la curiosité peut gagner; mais, certes, ni la morale, ni la bonne littérature.

C'est sur un plan analogue que les deux inséparables frères-écrivains, MM. de Concourt, ont fait leurs Portraits intimes du XVIII' siècle ; ils ne veulent pas cependant composer des profils dessinés aussi nettement que ceux de M. Monselet, mais seulement, disent-ils , remettre en lumière quelques faits peu connus, publier quelques autographes curieux, en groupant à l'entour les élémens d'une necdote piquante : c'est ainsi qu'ils nous font connaître la Cd nargo, Théroigne de Méricourt, Watteau , Bachaumont, qu'ils nous donnent une belle et noble lettre Inédile du bon

Louis XVI, une autre très-intéressante du peintre Doyen qui fit un portrait de Mme Dubarry. Pour Sophie Arnould , ils ont été plus généieux et lui ont consacré un volume tout entier, volume rempli de ces mots spirituels et fins que savait si bien trouver la belle actrice. Mais si j'ai déjà reproché à M. Monselet un peu trop de rapidité et de brillant dans son style, que dirai-je de celui de MM. Edmond et Jules de Goncourt : ils excellent à réunir une quantité fabuleuse de faits dans quelques pages, à masser les citations, et ont, à cet égard , accompli une sorte de lourde force, dont on a pu apprécier la valeur en lisant leurs études sur la société sous la révolution, et sous le directoire , mais à côté de cela ces messieurs, malheureusement, ont aussi créé un style vraiment à eux, style saccadé, accidenté contrairement à toutes les lois de l'harmonie littéraire ; leurs phrases atteignent la longueur d'une page et se subdivisent en un nombre infini de petits membres complètement indépendant, les incidens s'y multiplient de même, et font volontairement penser'au fameux monologue du valet de Don Juan, en éloignant singulièrement la pensée du but principal et ne l'y ramenant que par de longs circuits ou une chute démesurément brusque (1). MM. de Concourt se

(1) Pour justifier l'importance de ce défaut et expliquer la sévérité que m'inspire précisément la vive sympathie que je ressens pour ces deux laborieux collecteurs de curiosités littéraires, je citerai ici une page pri.e au hasard dans leur livre. le portrait de M. le prince de Carignan , un habitué de t'Opéra : « Ce prince, ce directeur , cet amateur , ce M. « de Carignan, était un rude et fort gaillard, sans vorgogne « ni peur, ayant un peu gardé du savoyard , écorchant le u français, menaçant de rouer le marquis de Nesle qui en « riait, ne se plaisant qu'aux chevaux de six mille livres , « insolvable et versant l'or, saisi tous les matins, les poches « remplies tous les soirs par le privilège de jeu de son hôu tel de Soissons, ruinant jusqu à des notaires , et vivant « glorieusement et impudemment sur cinq millions de « deltes. Marié, il avait oublié sa femme , et, courant les « voluptés brutales, l'ivresse, l'orgie, riant à pleine gorge

>< de la constance des Bonnier et de la fidélité des Clermont, « vagabondant, en maître, de la danse au chant, la main

font lire parce que ce qu'ils écrivent est très intéressant, trèspiquant, mais une lecture un peu prolongée fatigue et l'on ne peut, non plus, songer, avec leurs charmantes études, à tenter une de ces bonnes lectures que l'on aime faire dans un cercle intime : la voix se refuse à accomplir ce qui lasse même les yeux. Je suis ou, du moins , je parais peut-être un peu sévère, mais le vrai talent et la profonde connaissance que MM. de Goncourt ont du dix-huitième siècle me font regretter cette tache légère et, assurément, bien facile a corriger.

Je ne ferai pas le même reproche à l' Esprit des autres, le spirituel frère de l' Esprit dans l'histoire , dont j'ai eu occasion de parler ailleurs. L'érudition et la mémoire de M. Edouard Fournier m'étonnent, je l'avoue, surtout quand je songe au nombre de travaux signés de son nom depuis quelques mois, et qui, tous, désarment presque absolument la critique. Dans ce petit volume, M. Fournier s'est proposé de réahabiliter la citation, dont on a tant médit, et qui ne mérite cependant pas plus cette indignité qu'un excès d'honneur, et pour répondre à ce mot charmant et profond de Bayle reprochant à un ouvrage d'être trop bourré d'emprunts faits à l'esprit des autres : « Ce livre est chargé d'un « si grand nombre de citations , qu'elles offusquent et em« pêchentde voir l'ouvrage de l'auteur; » M. Fournier dit, avec Gabriel Naudé, qu'il n'appartient qu'à ceux qui n'espèrent jamais être cités de ne citer personne. M. Fournier a rassemblé toules les citations connues , latines ou françaises, au nombre de cinq cent trente-cinq ( j'indique le nombre pour donner une idée du travail) et pour chacune, non-seulement il désigne l'auteur dont elle est tirée, mais fixe le livre, la ligne ou le vers auquel elle appartient : c.'est une série de recherches excessivement curieuses et très-utiles. Tantôt M. Edouard Fournier rectifie une erreur admise depuis longtemps, si je puis ainsi parler, quand il

« insolente, le caprice errant , le cœur cynique , il roulait « de princesse cabrioleuse en princesse cabrioleuse. » On avouera que ce siyle , assurément spirituel et imagé, est trop saccadé, trop travaillé dans ce sens , et manque complètement d'harmonie et de naturel.

nous apprend que ce vers fameux que tous attribuent à Boileau dans son art poétique :

La critique est aisée et l'art est difficile

est cependant tiré du Glorieux , de Deslouches , acte l, scène V, de même que cet autre :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux

est tout simplement de l'Enfant prodigue, de Voltaire. Quel est cetui qui ne citera pas comme de Corneille :

Perisse l'univers pourvu que je me venge,

tandis que c'est Cyrano. le pourfendeur, qui a écrit cela et que Corneille a seulement dit après le sire de Bergerac :

Tombe sur moi le ciel , pourvu que je me venge.

D'autres fois M. Fournier raconte spirituellement les causes qui ont mis ces citations à la mode , et les assaisonne de piquans détails : avec ce joli petit livre on peut maintenant et sans peine se faire une érudition vraie et solide et éviter ces bévues auxquels on est souvent exposé avec ce genre d'érudition : ce travail est donc non seulement original, mais utile , parce que , quoi qu'on dise , on citera toujours et que en cela , je suis encore entièrement de l'avis de M. Fournier. « Les citations sont chose ingénieuse, chose excellente , lorsqu'on n'en abuse pas et qu'on les fait à propos. »

Le Journal de l'avocat Barbier confirme le mouvement que je signalais tout à l'heure en faveur du dix-huitième siècle et nous en fait connaître à fond un long espace , de 1718 à 1763 , M Barbier note mois par mois, et avec une scrupuleuse, une minutieuse exactitude, les bruits du jour, les nouvelles, les cancans , les chroniques scandaleuses de la ville et de la cour, car,par la position de son pète, membre du conseil du duc d'Orléans, il se trouvait admis parmi cette société privilégiée. Ce journal ou plutôt ces mémoires sont excessivement curieux et d'une lecture très amusante, souvent même trop joyeuse , car le bon Barbier aimait fort la gaudriole et ne manquait pas l'occasion d'enregistrer les faits de cette nature qui parvenaient à ses

oreilles, mais les éditeurs ont eu soin de remplacer les mots trop hardis par des points, qui les dissimulent du reste à peine. Le premier volume , dans lequel il est longuement question de Law et du système, acquiert par là une réelle valeur ; le second laisse trop de place aux démêlés du parlement et de la cour et aux affaires des avocats. Ce SaintSimon bourgeois a bien son cachet d'originalité et mérite une sérieuse étude , car lui aussi il représente une portion de la société , la classe des avocats , classe intermédiaire et dont l'avènement au pouvoir ,e rapprochait de jour en jour : à ce point de vue ses jugemens sont d'un haut intérêt et son journal y gagne et grandit, car,dès lors, ce n'est plus seulement une œuvre amusante , c'est un livre, dans lequel on retrouve une pensée profonde, une direction originale; la figure de Barbier n'est pas une des moins intéressantes du dix-huitième siècle et il est à désirer que quelqu'un de nos historiens s'attache à l'étudier et, à l'aide de ses mémoires, nous en burine un portrait.

L'Histoire de l'Académie Française est une œuvre de longue haleine, un sujet qui semble défier les bornes étroite, dans laquelle M. Mesnard l'a circonscrit. D'ailleurs , il le reconnaît lui-même , le titre de son ouvrage n'exprime pas exactement le but qu'il s'est proposé : « Je l'avoue , « dit-il, le titre que j'ai donné à ce livre est très contesta« ble. J'ai voulu seulement qu'il fût net et court; je ris- « que bien de l'avoir choisi peu exact et trop ambitieux. « J'avertis du moins le lecteur qu'il doit en restreindre le « sens. Cette histoire est plutôt celle des divers protectoa rats de l'académie , ou , si l'on veut encore , celle des « rapports de l'illustre compagnie avec les différens pou « voirs qui se sont succédés en France. » Pour mieux dire enfin, cette histoire de l'académie n'en est pas une , telle est la véritable traduction de ce passage de l'avant-propos, car je ne puis voir une étude de ce genre dans un livre où le personnel de ce corps éminent est entièrement laissé de côté: M. Mesnard nous raconte assurément les vicissitudes de l'Académie, son opposition fréquente, l'attitude du gouvernement envers elle, et, à cet égard il divise son ouvrage en autant de protectorats qu'il y a eu d'influenses diverses, savoir : protectorats de Richelieu, de Séguier, (car ce

titre ne fut réuni à la couronne qu'a la mort du garde-dessceaux), de Louis XIV , de Louis XV , de Louis XVI , de Louis XVIII et de Chartes X, en y ajoutant. bien entendu, des chapitres pour l'institut sous la République, le Consulat et l'Empire. J'eusse voulu trouver là, du moins, la liste des membres de l'Académie depuis sa fondation , quatre cent noms environ,qui constituent bien, ce me semble, aussi l'histoire de l'Académie. Mais je ferai un reproche plus grave à M. Mesnard : pourquoi venir jusqu'en 1830 et s'arrêter ? La révolution de 1830 n'est nullement une date décisive pour l'histoire contemporaine : il fallait terminer plutôt ou venir jusqu'en 1848 , époque réellement tranchée dansnos annales; M. Mesnard s'en excuse très légèrement, et pour l'écrivain il est aussi difficile de parler de l'Académie en 1830 que dans les années qui ont suivi, car il y avait déjà plus d'un des membres dont nous honorons aujourd'hui le talent. Je crois que M. Mesnard aurait pu , en attendant et en mettant plus de temps à ses recherches, faire une œuvre, non pas définitive comme celle que M. Villemain nous fait espérer sur le même sujet, mais déjà considérable , au lieu d'une étude incomplète, agréable à lire certainement, mais trop rapidement élaborée.

M. Capefigue est l'un de nos écrivains-historiens les plus féconds et les plus disposés à attaquer l'histoire sous tous ses aspects. Sa plume élégante, facile, trop facile, car elle pourrait mériter aux œuvres qu'elle rédige le surnom que l'on avait donné aux traductions de l'académicien Perrot d'Ablancourt, se plie à tous les tons et ne se montre jamais déplacée. Je ne veux pas rappeler ici le nombre des volumes publiés par M. Capefigue et qui constitueraient presque une bibliothèque, mais je ne puis m'empêcher de signaler les trois derniers, parce que tous trois d'abord forment une charmante lecture et qu'il en est deux qui indiquent un progrès, ou, pourmieux dire, un perfectionnement. L'Histoire de Catherine de Médicis renferme, je dois le dire, des erreurs matérielles qui indiquent une regrettable rapidité dans sa composition : les dates y sont très-irrespectueusement traitées. Mais M. Capefigue y soutient une thèse nouvelle, originale, habilement discutée, et dont le but n'est rien moins que d'atténuer la juste horreur qu'inspirent la nuit du 24

août 1572 et la politique de la reine-mère, en prouvant l'exagération avec laquelle on a raconté le massacre et la nécessité où se serait alors trouvé le gouvernement de réprimer à tout prix une puissance qui tendait à se former dans 1 Etat. Je ne veux pas examiner ici une pareille question : je n'en ai ni le temps, ni la place; et après tout ce n'est pas au nombre des victimes qu'il faut mesurer lanalhème dû aux bourreaux; mais je puis dire que i'Histoire d, Louis XVi est un livre digne de tout éloge, une saine étude de cet ex, cellent prince, qui était trop bon pour être roi, car il ne sut pis employer cette rigueur qui, cruelle dans la main d'un particulier, devient juste et absolument nécessaire dans celle d'un souverain, quand elle ne frappe des criminels que pour sauver les bons citoyens et le pays.

M. Capefigue a parfaitement peint le caractère de Louis XVI et des membres de sa famille; il a employé des ternies sympathiques et écrit, à celte occasion, des pages qu'on a du plaisir à lire et à relire. Il apprécie très-bien aussi le rôle politique du gouvernement royal à celte époque et rend pleinement justice à d'honorables ministres et à d'habiles diplomates On y apprend beaucoup de faits intéressans et complètement ignorés; car. si nous sommes bien renseignés sur le commencement du dix-huitième siècle et surabondamment sur ses dix dernières années, la période correspondant au règne de Louis XVI est généralement laissée dans l'ombre d'une manière regrettable, comme si elle était insignifiante et inutile à notre histoire. Aujourd'hui, M. Capeligue fait paraître un livre nouveau, intitulé : le Maréchalde Richelieu, et retrace en détail l'existence brillante et. si je pouvais ainsi parler, toute pittoresque, de l'arrière petit-neveu du cardinal, aimable courtisan, roué émérite, brave général, qui occupa un rôle éminent à la cour durant tout le dix-huitième sièele. Né en 1693, il mourut à temps, le jour même de la convocation des notables, le 7 août 1788. Faisant remarquer, avec raison, l'habituelle inexactitude des Mémoires et notamment la fausseté de ceux du vainqueur de Mahon, rédigés par un prêtre marié, acteur de troisième ordre dans le dramedela révolution, M. Capeligue a voulu dessiner d'une manière vraie cette grande figure, déplorablement travestie jusques dans nos vaudevilles, re-

présenter le diplomate, le militaire, l'homme d'Et3t, là où nous ne connaissions que le courtisan et le coureur de ruelles. Singulière occu pation des travailleurs de notre temps! Ils consacrent de longues heures à réfuter les traditions de leurs prédécesseurs et parviennent, à l'aide des recherches et de l'impartialité, à être plus vrais et plus exacts que ceux qui ont vu les scènes et connu les individus. M. Capefigue s'est attribué celle tâche pour les règne de Louis XV et de Louis XVI et semble se proposer une série d'études ou de monographies auxquelles je ne puis qu'applaudir, tout en le priant de multiplier les notes, de réprimer toujours un peu la facile rapidité de son talent etde ne pas oublier qu'une table exacte et bien faite est le complément indispensable d'un bon livre.

IX.

17 Mai 1857.

Histoire du Consulat et de l'Empire , par M. Thiers,

Tomes XIII, XIV et XV, in-8°, Paulin. 1857.

J'arrive aujourd'hui, apiès de longues hésitations, je l'avoue, à un des plus grands, des plus importans ouvrages de notre temps , et je n'entreprends pas cet examen sans une double appréhension : d'abord celle que l'on éprouve toujours quand on veut impartialement aprécierun de nos plus célèbres historiens, alors qu'on sent en soi-même combien il est difficile de juger un tel auteur, ensuite la pensée que je m'adresse à ses compatriotes. Cependant je ne puis laisser de côté ce monument élevé à l'esprit éclatant et organisateur qui maîtrisa la société au commencement de notre siècle et 13 dota de ces puissans rouages administratifs que l'avenir pourra réformer, mais qui subsistent encore.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire , telle que l'a conçue M. Thiers , est un œuvre immense et pour laquelle il faut à la fois un courage réel et une forte persévérance ; lui-mème , au début, n'avait pas entrevu les proportions qu'elle prendrait et il a presque doublé déjà le nombre des volumes promis, quoiqu'il n'ait encore conduit le lecteur qu'à la bataille de Bautzen, en mai 1813. M. Thiers , évidemment , se laisse gagner par la masse des documens mis à sa disposition et par le travail minutieux auquel il se livre pour les coordonner et faire bien connaître leur sens et leur portée : c'est qu'il y a là, en effet, un écueil que j'ai déjà eu l'occasion de signaler. L'auteur a souvent oublié que certaines particularités qui ont de la valeur à ses yeux à cause du travail même auquel il est obligé de se livrer, n'en ont aucune aux yeux du lecteur, du lecteur surtout du dix-neuvième siècle, qui veut saisir vite et aime peu ralentir sa marche rapide ; M. Thiers qui depuis des années débrouille ce chaos, je veux dire ces milliers de documens relatifs à l'histoire administrative, politique et militaire du Consulat et de l'Empire, subit celte influence et multiplie trop souvent des explicat ions qui alourdissent quelque peu son récit, et, à force de vouloir être clairs ne le sont pas toujours autant qu'il semble le désirer.

Je pourrais indiquer des pages uniquement consacrées à des théories de stratégie , aux fautes commises dans des batailles , à les mouvemens de troupes, et qui ne devraient trouver place que dans des ouvrages spéciaux : je puis être sévère, car M. Thiers a déployé ici un talent si incontestable que, même en formulant ces légères critiques , il reste encore dominant la plupart des historiens contemporains. Je citerai notamment dans le quinzième volume les pages où il traite de la réorganisation de la grande armée ( pages 250-268), de sa composition (pages 366 à 369) qui sont d'une longueur désespérante et délient l'intelligence de plus d'un lecteur, par leur minutie même. Pour une époque surtout encore voisine de la nôtre, il me semble inutile de répéter au-si longuement des détails que l'on peut aisément, quand on veut , retrouver au Moniteur et qui grossissent démésurément une oeuvre assez volumineuse sans cela.

Je crois devoir mettre rapidement les lecteurs de la Ga-

zette au courant des importantes matières contenues dans les ttois derniers volumes de l'Histoire du Consulat et de l'Empire : ils se divisent en huit livres, à chacun desquels M. Thiers a donné un titre caractéristique et saisissant, qui résume toutes les préoccupations do l'époque et forme comme un centre autour duquel s'agitent et se développent les événemens : le Concile (1811).— Tarrayone,—le Passage du Niémen,— Moscou,— la Bérézina, — Washington et Salamanque, — les Cohortes,— Lutzen et Bautzen, telles sont les désignation? à l'aide desquelles M. Thiers grave dans la mémoire ces grands actes du plus grand drame contemporain, drame qui avait l'Europe pour théâtre et des centaines de mille hommes pour acteurs.

L'année 1811 s'ouvrit par un événement qui comblait les vœux de l'Empereur et semblait donner une garantie définitive à ses projets, la naissance du roi de Rome; mais cette joie ne fut pas de longue durée ; bien des causes se réunissaient déjà pour rembrunir l'horizon : la Russie donnait les plus vives inquiétudes; les armemens continuaient; la conscription s'exerçait avec une désolante rigueur; lecommercc et l'industrie souffraient d'une crise , longue déjà et dont rien ne faisait entrevoir la fin ; enfin h question religieuse venait mettre le comble aux difficultés du moment en ajoutant les embarras de l'intéi ieur aux dangers de t'extérieur : le Pape était franchement entré dans la voie de la résistance, et l'Empereur ne crut pouvoir mieux arranger ces complications qu'en réunissant, à l'occasion du baptême du jeune prince, un concile à Paris ; cette assemblée religieuse s'ouvrit en effet le 17 juin et, loin de répondre aux espérances de Napoléon elle aggrava singulièrement la si tua lion, malgré un vote , obtenu après coup et presque par force , tandis que le Pape demeurait à Savone, inébranlable dans sa résolution. L'Empereur, comme l'opinion publique, fut bientôt distrait de ces questions intérieures par les préparatifs de la grande guerre de Russie : l'affaire religieuse fut même rapidement leiminée . mais en apparence seulement et pour laisser au gouvernement une plus grande liberté d'action L'Espagne ne donnait pas moins de soucis à l'Empereur, mais il avait dans la Péninsule de bon généraux, une puissante armée, prochainement destinée à reconstituer celle qui

devait si promptement disparaître dans les neiges de la

Russie.

Il ne m'appartient pas ici d'entrer aucunement dans les détails que M. Thiers nous donne avec une si grande précision, et qui, pour des événerpens d'un aussi grand intérêt , sont d'une haute valeur. Ce fut au mois de mai 18'12 que l'Empereur quitta Dresde et prit le commandement de cette armée qui comptait plus de six cent mille hommes , quatrevingt-cinq mille chevaux et une immense artillerie: le 24 juin eut lieu le passage du Niémen , cet autre Kubicon : « Les troupes descendirent des hauteurs en formant trois longues colonnes, qui tour-à-tour paraissaient et disparaissaient en s'enfonçant dans les ravins qui aboutissaien t au neuve. Toutes les pièces de douze, rangées sur le demi cercle des hauteurs, dominaient la plaine où allait déboucher l'armée, soin, du reste, inutile , car l'ennemi ne se montrait nulle part. Napoléon , sorti de sa tente et entouré de ses officiers, contemplait avec sa lunette le spectacle de celte force prodigieuse; car si on a rarement vu deux cent mille hommes agissant à la fois dans une guerre , on les a vus plus rarement encore réunis sur un même point, et cependant presqu'au même moment, et à quelques lieues de là deux cent mille autres traversaient le Niémen. » C'était, en effet, un admirable spectacle que celui-là , et M. Thiers a trouvé les paroles qui seules pouvaient peindre ce tableau, gigantesque pour les yeux du spectateur comme pour les méditations du penseur. Nous allons maintenant le suivre dans le récit de cette glorieuse , m ais navrante épopée ; comme le dit l'auteur,» la gloire, nous la trouverons à chaque pas; le bonheur, hélas! il y faut renoncer au-delà du

Niémen.»

Moscou! telle était la pensée de l'Empereur, le cri de toutes les bouches, la pensée de tous les cœurs , la réalisation du grand rêve qui avait pour but rabaissement de l'empire dps Czars, Les débuts des opérations furent calmes: les Russes ne paraissaient pas ou presque pas , ou se retiraient au galop sitôt qu'ils s'étaient laissé apercevoir; une pareille attitude aurait dû inquiéter, mais le sort en était jeté et rien ne pouvait désormais changer le plan de celui qui se voyait suivi de la plus belle et de la plus nombreuse

armée mise sur pied dans les temps modernes. Witepsk , Smolensk furent les glorieuses étapes de cette campagne , mais, à mesure qu'on s'avançait davantage en Russie, l'inquiétude gagnait, et l'on ne pouvait vraiment s'en défendre au milieu de ces steppes immenses où l'on distinguait au loin les colonnes de nos troupes, mais où l'on ne rencontrait pas un habitant, où les récoltes étaient dévastées, les villages incendiés. L'ennemi, insaisissable , mais toujours présent, harcelait les fourrageurs et les traînards, et les régimens diminuaient sans qu'on pût s'en rendre compte; les maréchaux, Berthier lui-même, élevèrent la voix en montrant les dangers et en conseillant la retraite , facile encore à ce moment, impossible peut-être le lendemain ; Napoléon, après avoir accueilli durement de respectueuses observations, fut, toutefois, un moment ébranlé par ce découragement général; le temps devenait menaçant , quelques jours de pluie, et la grande ar née reprenait le chemin de France; Napoléon. presque vaincu par la nature et par les hommes, avait dit : « Eh ! bien , si le temps ne change pas, nous nous arrêterons. » Mais, le 4 septembre un soleil magnifique vint déjouer ces sages projets et rendre à l'Empereur ses illusions et son énergie. La bataille de la Moskowa suivit de près ce mouvement en avant, et vint ajouter un nom de plus à la liste déjà longue de nos sucrés militaires ; bataille gigantesque. mais qui n'eut même pas l'avantage d'être décisive; M. Thiers le décrit merveilleusement bien , et nous trace ensuite le déchirant tableau de ce théâtre sanglant: « Chose cruelle à dire, ajoute-t-il , nombre effrayant à prononcer, quatre-vingt-dix mille hommes environ . c'est-àdire la population entière d'une grande cité , étaient étendus sur la terre, morts ou blessés. Quinze à vingt mille chevaux renversés ou errans , trois ou quatre cents voitures d'artillerie démontées, mille débris de tout genre complélaient ce spectacle, qui soulevait le cœur, surtout en approchant des ravins, où. par une sorte d'instinct, les blessés s'étaient portés afin de se mettre à l'abri de nouveaux coups. Là, ils étaient accumulés les uns sur les autres, sans distinction de nation. » En pareille matière, M. Thiers excelle par ses descriptions et on profite alors de ces détails si minutieux que je lui reprochais en commençant; il est

tellement identifié à son sujet, il le possède si bien, qu'il communique ses connaissances au lecteur, el qu'avec lui on assiste réellement à la batailleront on croirait qu'il a été un des acteurs principaux.

Mais j'a i hâte de poursuivre mon récit : la route, mais désolée et déserte, était désormais ouverte sans obstacle jusqu'à Moscou. Le 14 septembre l'empereur pouvait dater du

Kremlin un de ses Bulletins. L'incendie vint bientôt l'en chasser, et quand il put rentrer dans la ville sainte ce ne fut qu'à travers des monceaux de ruines calcinées. Il y a là encore des pages admirables. Je ne puis résister au plaisir de citer le magnifique passage dans lequel M. Thiers a décrit les sentimens de l'empereur et de l'armée en apercevant, peur la première fois, les clochers de Moscou, de cette ville qui depuis tant de mois était comme le but des efforts quasisurhumains qu'on multipliait sans cesse :

« A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : « Moscou ! Moscou ! » — Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir; pour un moment, tous les rangs furent confondus, et tout le monde vou- lut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentimens divers. Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. Arrivé à ce faite de sa grandeur après lequel il allait descendre d'un pas si rapide vers l'abîme, il éprouva une sorte d'enivrement, oublia tous les reproches que son bon sens, seule conscience des conquérans, lui adressait depuis deux mois, et, pour un moment, crut encore que c'était une grande et merveilleuse entreprise que la sienne, que c'était une grande et heureuse témérité, justifiée par 1 événement, que d'avoir osé courir de Paris à Smolensk, de Smolensk à Moscou! Certain de sa gloire, il crut encore à son bonheur, et ses lieutenans, émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentemens. fréquens dans celle campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la

victoire, auxquelles ils ne s'étaient pas livrée à la fin de la sanglante journée de Borodino. Ce moment de satisfaction, vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie.

Hélas ! il devait être le dernier ! »

En effet, après ce court enivrement, quelle suite de revers,résumés par un seul mot : la Bérésina ! Il fallut bien se résigner à battre en retraite et cette retraite devint désordonnée après la brillante bataille de Malo-Jaroslawetz, où les soldats de l'Italie délirent une partie de l'armée russe. Le temps, qui s'était soutenu jusque—là, commença à devenir mauvais, une pluie glaciale ne cessa plus guere de tomber, les escadrons ennemis devinrent plus nombreux et plus harcelans; les routes se défoncèrent, la démoralisation s'empara de l'esprit de nos soldats et y fit rapidement plus de ravages que les maladies, le froid et le feu de l'ennemi; à la pluie succédèrent Id neige , la glace , et les souffrances de nos hommes allèrent toujours en augmentant, malgré les efforts de \ey, le véritable chef, le héros de cette mémorable retraite. Les Russes nous attendaient à la Bérésina : Tch'tchakoff et Wiltgenstein avaient réuni leurs forces pour nous acculer sur ce point qu'ils croyaient infranchissable Le général Corbinais découvrit un passage et Napoléon alors retrouva toute l'énergie, toute la vigueur, toute la puissance de volonté qui semblaient comme sommeiller en lui depuis qu'il avait donné le signai du mouvement rétrograde. Victor et le général Eblé furent les deux héros de cet effroyable désastre, l'un en bataillant sans cesse contre les Russes et en défendant, autant que possible, les ponts, l'autre en prolongeant jusqu'à la dernière extrémité l'existence de ces ponts et en n'y faisant mettre le feu que quand quelques inslans de plus auraient laissé passer les ennemis à leur tour. Cet ordre, il ne le donna que le cœur navré et en détournant les yeux pour ne pas regarder ces six, sept ou huit mille individus, hommes, femmes ou enfans, qui se virent en un moment séparés des leurs et abandonnés aux Cosaques, qui en tuèrent quelques-uns et entraînèrent les autres dans les steppes immenses et glacés qu'ils venaient déjà de traverser si péniblement. Ney reprit, aussitôt après, son rôle de protecteur de l'arrière-garde. Chaque jour la retraite devenait plus difficile, le froid augmentait et, avec lui , le désespoir et la démoralisation des troupes.

M. Thiers a trouvé des termes réellement déchirons pour peindre ce long désastre et nous donner une idée de ces scènes navrantes en nous racontant quelques épisodes, écrits avec toute l'émotion et la précision d'un témoin oculaire ; mais on souffre en le lisant , car on ne peut s'empêcher de plaindre les milliers de familles frappées dans ces cruelles journées,en songeant que les écrivains les plus modérés ont porté à deux cent mille le nombre de nos soldats maris de froid, de faim ou par le feu de l'ennemi , sans s'occuper ici de ceux qui laissèrent quelques membres au milieu des neiges ni de ceux qui eurent à subir une captivité plus dure encore que la mort.

Parvenu àSmorgoni, l'empereur crut pouvoir quitter l'armée et regagner Paris, où l'appelaient tant de raisons diverses,et, par dessus toutes, le besoin impérieux de reconstituer une armée avec laquelle il pût continuer la lutte désespérée dans laquelle il était eng agé. M. Thiers juge Napoléon avec une grande sévérité en cette circonstance : pour la campagne, je m'associe à ses dures mais justes observations ; pour le départ, j'avoue que, tout en concevant l'importance du séjour de l'empereur au milieu de ses troupes, et le coup qu'il porta à leur énergie en semblant les abandonner, je ne puis le blâmer, car les raisons de la politique rendaient sa présence trop nécessaire en France, pour qu'il plit à ce moment écouler ses sentimens personnels. Il y a là une fatalité qui frappe presque involontairement l'esprit et l'élève singulièrement en même temps , car dans ces complications multiples, dans ces grands et terribles évènemens, on ne peut s'empêcher de voir une fois de plus que si l'homme s'agite, Dieu le mène.

Je ne répèterai pas une seconde fois les critiques que m'a inspirées h lecture du quinzième volume de l'Histoire du Consulat et de l'Empire; je ne, puis m'empêcher de dire qu'elle m'a beaucoup moins plu que celle des tomes précédens; l'auteur était évidemment soutenu plus fortement par un sujet comme la retraite de Russie , et qui fournissait merveilleusement matière à son génie descriptif ; mais dans ce uouveau volume , je ne retrouve plus au même degré le rare talent avec lequel M. Thiers peignait les réformes a(lministratives du commencement du siècle, et savait rendre

intéressans, presque piquans, ces détails, en apparence si arides; je lui reprocherai également une phrase qui fait tache dans son livre, et qu'il regrettera certainement d'avoir laissé échapper à sa plume : c'est,en parlant de la formation des gardes d'honneur, corps d'élite constitué par Napoléon à l'aide de mesures dignes de la presse employée en Angleterre à l'égard des matelots ; il blâme durement le tort des jeunes gens des vieilles familles de demeurer oisifs et inutiles , et de consacrer à de vains plaisirs les forces et l'in telligence dont la Providence avait pu les douer ; or, il fait remarquer que la cause de cette inflexible inaction était l'affection de la noblesse pour l'ancienne dynastie et son éloignement pour la nouvelle; mais il ajoute que cette raison , « admissible de la part des pères qui vieillissaient « dans l'imbécile retraite de leurs châteaux , » ne pouvait 1 être , en aucun cas, pour des jeunes gens, qui devaient sentir le besoin de prendre part au grand mouvement qui s'opérait.

La retraite de ces vieillards ne méritait nullement une si regrettable énilhète et je crois , au contraire, que ceux qui avaient vaillamment porté les armes sou- l'ancienne monarchie, qui avaient peut-être versé leur sang dans la guerre de sept ans,ou sur les champs de bataille de l'Amérique,qui avaient tiré l'épée au 10 août et dans les jours néfastes qui suivirent, qui avaient sauvé leur tête au prix seulement d'un exil long et douloureux , qui au retour n'avaient plus trouvé que des débris de leurs patrimoines et cherchaient péniblement les moyens de reconstituer une fortune laborieusement amassée et dispersée en un jour, je trouve que ces vieillards étaient bien plus respectables en demeurant ignorés dans leurs antiques manoirs que s'ils étaient venus traîner leurs noms dans les salons nouveaux et changer en quelques heures l'honorabilité, jusque là intacte, de leur caractère,et mentir à leur conscience , en méritant les blâmes de leurs amis et en n'inspirant certainement qu'une confiance douteuse à ceux auxquels ils se seraient ralliés.

Quant à leurs fils , pourquoi M. Thiers a-t-il la prétention de les considérer comme moins fermes que leurs pères et moins fidèles au malheur ?

Le cinquième volume se termine aux batailles de Lutzen

et de Bautzen : le prince Eugène, — auquel Murat, troublé par de subites alarmes, avait remis le commandement à lui loi ssé par l'empereur, — était parvenu à se maintenir quelque temps sur la ligne de l'Elbe, mais l'insurrection de Hambourg avait rendu vains ses efforts , et il se retira sur la Saal (avril 1813), pour opérer sa jonction avec la grande armée,dont son corps devait former la gauche : après l'avoir rejoint, le maréchal Ney et bientôt toute l'armée se trouvèrent en présence des forces alliées dans la plaine de Lutzen, qui donna encore son nom à l'une de nos grandes victoires : Napoléon poursuivit alors un mouvement en avant et fit éprouver aux ennemis une nouvelle défaite, peu de jours après, dans les champs de Bautzen : le surlendemain avait lieu le combat de Re'chenbach ou fut tué Duroc. Ce fut la lin de ce qu'on a appelé la campagne de Saxe ou du printemps : les souverains coalisés, profondément émus par ces revers et par la puissance des ressources de la France, qu'ils croyaient à peu près épuisées , songèrent à traiter et envoyèrent des commissaires près du duc de Vicence : mais l'Autriche enlevait à l'empereur sa liberté d'action ou du moins il craignait de paraître, en cette circonstance, dominée par elle; il obéit à cette malheureuse pensée en écartant tout projet immédiat de traité et signant seulement une armistice de deux mois : Napoléon laissa échapper l'occasion, bien désirable cependant, de terminer sa longue lutte avec l'Europe et de la terminer en obtenant une empire magnifique et la paix maritime, mais il crut au retour de sa fortune et ébloui par ces rapides succès qui lui faisaient oublier les cruels souvenirs dç la Bérezina, il crut pouvoir échapper aux conditions que voulait lui imposer l'Autriche: faute immense, irréparable, car ce fut donner aux ennemis éperdus les moyens de se refaire et ce fut aussi la dernière occasion offerte par la Providence à l'empereur de traiter dans la plénitude des pouvoirs que le vainqueur a sur le vaincu : il la laissa échapper et on peut dire que le même jour, il laissa l'empire lui échapper pour un brillant mirage.

XI.

31 Mai 1857.

Histoire du règne de Henri IV, par M. Poirson ,2 vol. en 3 tomes , in-8°, Colas, 1856. — Correspondance de Henri IV, publiée par ordre du Gouvernement, par M. Berger de Xi vrey, 7 vol. sur 9. —Henri IV et le ministre Daniel Charnier, par M. Ch.' Read , 1 vol. in-18 , Amyot, 1856. — Henri IV écrivain, par M. E. Jung, 1 vol., Treutlel et Wurtz, 1855.

J'ai hâte d'entretenir mes lecteurs d'un de nos meilleurs ouvrages historiques contemporains , avant que l'Académie française ne lui ait définitivement assuré une place hors ligne en attribuant à son auteur le grand prix du baron Gobert, prix si longtemps détenu par M. Augustin Thierry, et récemment donné à M. H. Martin. Je crois que l'Académie fera acte de bonne justice , car M. Poirson nous dote d'une histoire conçue dans un excellent esprit et remplie d'une quantité vraiment surprenante de faits. Quelques mots seulement sont nécessaires pour faire comprendre le plan , qui manque peut-être de clarté et gênerait un trop rapide aperçu.

M. Poirson s'est proposé, non pas seulement d'écrire l'histoire de Henri IV au point de vue de la politique et de l'histoire, mais de nous donner une idée fidèle de cette époque. Si le nombre de ses années avait pu y suffire, elle mériterait, en effet, le titre de Siècle de Henri IV aussi bien que le règne de son pelit-fils celui du siècle de Louis

XIV.Une renaissance, bien plus radicale même, s'opéra sous la ferme impulsion du lils de Jeanne d'Albret, et la France, au sortir d'un siècle presqu'entier de luttes et de déchiremens, commença vraiment cette grande ère , qui ne fut que momentanément interrompue par la Fronde, et dont on voit trop les progrès et l'apogée, et pas assez l'origine. M. Poirson, dans une savante préface, a rapidement apprécié l'état de l'Europe et de la France au moment où mourut Henri III, et examiné sommairement l'état des partis,tout en développant son système historique et son plan ; il consacre ensuite quelques pages à la légitimité des droits du Béarnais et à l'attitude de la Ligue ; puis il entre en matière et nous conduit, sans s'arrêter, au o octobre 1600, jour du mariage du roi avec Marie de Médicis ; là se termina la première partie, la période où Henri IV combat l'ennemi à l'\*intérieur et à l'extérieur, et qui a pour triple clôture l'abjuration , le traité de Vervins et la concession de l'édit de Nantes. M. Poirson interrompt alors complètement son récit pour nous donner un tableau d'une rare exactitude de cette grande époque, bien imparfaitement connue : il passe en revue le gouvernement, la justice , !a police , la situation financière, — matière neuve , ardue et expliquée avec une entière clarté, — l'agriculture , la sylviculture, l'industrie, le commerce, les travaux publics, les colonies, « les grands établissemens , » c'est-à-dire l'organisation de l'armée, la fortification des places, la réforme de l'artillerie, le perfectionnement des moyens d'assainissement public, et de l'administration hospitalière, les établissemens religieux, littéraires, scientifiques et artistiques, l'état des sciences, des lettres et des arts avec une étude sur chacun des principaux écrivains de cette époque , des peintres et des architectes ; puis l'auteur reprend le fil historique et nous reconduit, de l'année 1600, aux traités signés au commencement de 1610 avec le duc de Savoie et les princes de l'Union de Hall , dans le but d'abaisser la maison d'Autriche : c'est la période de réforme politique et sociale à l'intérieur. La troisième période comprend deux mois environ ; elle avait pour butl'accomplissement de ce que M. Poirson appelle le grand dessein de Henri IV et que vint arrêter le poignard de Ravaillac. Des pièces justificatives, inédites bien entendu ,

discrètement multipliées et toutes intéressantes , terminent chacun de ces volumes, dont le second forme deux tomes.

La volumineuse correspondance du Béarnais, publiée par ordre du gouvernement, devait faciliter ce travail, vraiment gigantesque si l'on songe plutôt à la quantité des faits recueillis qu'à l'étendue matérielle de l'ouvrage, car cette histoire de Henri IV ne laisse plus rien à dire sur l'histoire de la France de 1589 à 1610, ni sur la vie du roi depuis que la mort de Henri III lui avait laissé la couronne. Je voudrais pouvoir faire comprendre à mes lecteurs aussi bien que M. Poirson la grandeur de cette époque, le génie extraordinaire de celui qui y présida, l'importance de son rôle, la profondeur de sa politique, la variété de ses moyens d'action, sa finesse, sa vigueur, sa prévoyance, son habileté. Assurément toute comparaison péche par quelque'endroit ; mais quand on se rappelle qu'Henri de Navarre, pauvre petit prince gascon,douteux souverain d'un état toujours menacé de ruine, puis successeur d'une couronne à demi brisée, dans un pays désolé par tant d'années de guerre civile, sut triompher des partis, rétablir les finances, créer une armée, devenir assez puissant pour faire trembler l'Espagne et l'Empire avec son grand dessein de conquête et de fédération , quand on songe à toutes ces merveilles, est-il possible de ne pas se souvenir du petit gentilhomme corse que, deux siècles plus tard, la destinée , ou pour mieux dire, la Providence (car c'est elle qu'il faut voir dans ces impénétrables desseins qui se jouent de la prudence humaine) mit à la tête de la plus puissante monarchie des temps modernes, et aussi après les plus terribles, les plus sanglantes secousses, et qnand il fallait, une fois encore, reconstituer la so- • ciété.

Le mouvement social qui s'opéra sous Henri IV est curieux à étudier : à cette époque, une réaction totale , nécessaire en quelque sorte , devait modifier complètement les erremens anciens : « Un besoin général de communications intimes et variées allait se faire sentir dans les classes élevées de la société et les rapprocher en les polissant. Le rapprochement,encore nouveau,des esprits si longtemps divisés, et pour lesquels l'abjuration fut un prétexte longtemps désiré, accueilli avec empressement, semblait, comme l'a dit

un auteur moderne , solliciter l'épanchement d'affections trop longtemps contenues ( 1 ) ; le prog'ès des richesses que les discordes n'avaient point empêché , ainsi que nous l'apprend Sully ; le progrès des lumières , le changement des esprits, des imaginations, changemens inséparables de toute révolution, donnaient, et devaient donner une vive curiosité de se considérer de près à ceux que la guerre avait tenus éloignés; ils inspiraient le pressentimentd'un nouveau genre de relations, de nouveaux points de contact et d'un développement inconnu de notre instinct social qui devait aboutir à :a création Je la conversation , ce puissant agent de notre société moderne. L'époque d Henri IV est. l'une des grandes phases de notre France intelligente ; c'est à elle que remontent l'hôtel de Rambouillet et cette société féminine si spirituelle, si gracieuse , si bien faite pour socialiser ceux qui, jusqu'alors avaient vécu dans les camps : de 1589 à 1610, nous trouverons des noms éminens dans toutes les branches de la science, de la littérature et des arts. Dans les sciences, Richer, Olivier de Serres, Riolan , Aléaume , Viète etHarvet ; dans les lettres, du Vair, Loysel , du Perron, Nic.tt ; comme grammairiens et lexicographes , Scaliger, Pithou, Passerat, Casaubon ; comme érudits, du Vair, Malherbe et Coeffeteau ; comme iraducteurs, Charron et encore du Vair; comme philosophes, comme auteurs de mémoires, comme diplomates , comme politiques , du PlessisMornay, Villeroy, d'Ossat, Pasquier, Jeannin , Marillac, de Thou, le duc de Nevers , Groulart, Sancy , Cheverny , la Force, d'Aubigné, l'Etoile, Sully, Fauchet, la Popelinière et par-dessus tous Henri IV, dont la correspondance nous révèle un talent réel. D'Urfé fut l'inventeur du Roman ; pour les vers, une école se forma, de laquelle date la gloire de notre poésie moderne, puisque, après les essais de Ronsard, de du Bartas et de d'Aubigné , c'est Malherbe qui l'inaugura et que notre grand satyrique a dit avec autant de raison que de justice :

Enfin, Malherbe vint et le premier en France, etc.

(1) Voyez : Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France, par le comte Rœderer. - Ce remarquable ouvrage, tiré à très-petit nombre par la famille de son auteur, n'a malheureusement pas été mis en vente.

L'éloquence n'était pas moins bien servie, et soit dans la chaire, soit à la barre des tribunaux, soit dans les assemblées des cours souveraines, l'art de la parole était élégamment cultivé, par Henri IV lui-même, par Arnauld , Dolé , Miron, du Vair, Hurault, comme par Besse, Valladier et Fenoillet sous les voûtes des églises. « Ainsi, en résumé, dit M. Poirson, » trois genres en prose, celui des mémoires, celui de l'histoire, celui de l'éloquence politique; trois genres en vers, la satire morale, la poésie lyrique profane, la poésie lyrique sacrée, sont fondés, et d'une manière définitive, par desœuvres durables etàtout jamais populaires dans le monde éclairé, qne l'on ne consulte pas seulement, mais qu'on lit tous les jours encore à présent,parce que les parties excellentes ou parfaites l'emportent de beaucoup sur les parties faibles. Toute cette littérature du temps de Henri IV, si l'on en excepte une œuvre,une seule œuvre(1) contenant des attaques contre des croyances souverainement respectables, a un sérieux, une gravité, une élévation, qui servent également la religion , la morale, l'ordre public, les intérêts nationaux et qui donnent à l'esprit public la plus noble direction, en même temps que l'essor le plus élevé. »

Comme on le voit, et j'insista à dessein sur ce point , parce que c'est le but que l'auteur poursuit pendant tout cet ouvrage, en littérature comme au point de vue social, l'époque de Henri IV peut passer à bon droit pour l'aïeule du siècle de Louis XIV. Il en est de même en ce qui regarde les beaux-arts, et si je ne craignais de manquer bientôt de place et de fatiguer mes lecteurs par de trop fréquentes nomenclatures , je pourrais montrer les belles constructions inaugurées au temps d'Henri IV, les sculptures qui s'exécutèrent sous son règne , les tableaux et les portraits qui se multiplièrent dans les églises , les palais et les galeries. Mais il est temps d'en venir à la partie vraiment historique de cet ouvrage si je veux avoir encore le temps de résumer mes impressions personnelles sur sa forme, son plan et son exécution.

Après avoir brièvement dépeint l'état de l'Europe à l'avènement du Béarnais, M. Poirson ajoute :

(1) La satyre Ménippée.

« Quand on s'est rendu un compte exact de ces faits divers, les uns communs à la moitié de l'Europe en même temps qu'à la France, les autres particuliers à notre pays, on peut définir la tâche que la Providence donnait à accomplir à Henri IV : tirer le royaume de l'anarchie et de la guerre civile. le sauver à la fois du démembrement intérieur et. du joug étranger; régénérer dans toutes ses parties son gouvervement et son administration et les perfectienner ; prêter l'appui de la France, ainsi transformée, à tous les Etats qui n'étaient pas devenus espagnols ou autrichiens , garantir leur indépendance, asseoir sur une hase nouvelle et solide le droit public, la morale, la vraie religion, tous les principes de la civilisation et du progrès. L'immensité et la difficulté dece travail frappèrent les hommes du temps...Un prince hors de pair, par la variété des talons, comme par la force de la volonté , était seul capable de conduire a tin une pareille <puvre Notre but est de préseirer dans ce livre l'ensemble exact des travaux de Henri dans la guerre et d:ms la paix, et de retracer, en outre, l'état de la société et de l'esprit humain en France sous un semblable chef. » Cette citation n'est pas trop longue parce qu'elle résume à la fois en quelques lignes le plan de l'auteur et ses propres défauts

Je signales dernièrement ici, en m'occupant du Consulat el de l'Empire . le danger qu'il y avait pour un auteur se la'sser gagner par la quantité de documens et de matÁriaux de toutes sortes dont il se voit entouré . et en quelque sorte assailli, quand il travail'e sérieusement un sujet. M. Poirson n'a pas su assez se détacher de ses nombreuses et précieuses notes, qu'il a mis quinze ans 1 rassembler (il nous le dit lui-même ); il a fait, tranchons le mot (tout à son honneur, après tout, et au détriment des auteurs contemporains), il a fait une œuvre trop excellente, trop consciencieuse pour ceux qui, je crois pouvoir me rendre celle justice, n'aiment pas comme moi passionnément l'histoire, et ne comprennent ni le bonheur que l'on éprouve à découvrir un détail inconnu , quelque minime qu'il soit , ni l'importance que mérite,même ce petit détail, dans la grande œuvre de l'histoire. Le livre de M. Poirson, rempli de faits du plus haut intérêt, d'anecdotes piquantes, de révélations vraiment inédites, de rapprochemens nouveaux et heureux,

a un peu les défauts du ses qualités, et n'offre pas toujours la lecture rapide que l'on aime par le temps présent : il a de plus encore une imperfection matérielle très fâcheuse , et contre laquelle je proteste de toutes mes forces à l'occasion de la seconde édition qui devra être faite certainement bientôt : il est imprimé en caractères trop fins , et qui souvent rendent la lecture fatigante. Dans les ouvrages sérieux, il f mt que l'oeil ne puisse jamais éprouver de lassitude.

Le second défaut de l'auteur est un faible trop marqué pour son héros. Tandis que M. Poirson montre une grande impartialité dans l'appréciation des faits, et que catholique sincère, il j uge cependant sans passion les protestaus et la réforme, et rend à chacun à peu près justice nette et raisonnée, il montre pour Henri IV un abandon, une déférence, une propension à tout louer, qui a lieu de surprendre du la part d'un auteur aussi sérieux. Il me suffira , pour en donner la preuve, de rapporter celle phrase, qui tend à ab- soudre trop complètement Henri IV des nombreuses fredaines qui en ont fait l'un des hommes les plus licencieux de son temps, et qui ont. seule tache grave à sa mémoire , largement contribué à répandre dans la société cette légèreté de mœurs, cette dépravation même, contre laquelle ne cessa d'agir la société de l'hôlel de Rambouillet. « Voilà, dit M. Poirson, après avoir cité une lettre où le Béarnais se peint lui-même au naturel . voilà Henri IV tout entier : parmi quelques faiblesses de l'humanité, la bonté et la graudeur portées à un souverain degré. » Je ne puis me résigner à appeler quelques faiblesses les nombreux exemples d'inconduite donnés par le fils de Jeanne d'Albret , exemples repréhensibles chez un particulier, et très coupables chez un souverain, qui sait que sa conduite sert de modèle à la plupart de ceux qui t'entourent et l'approchent. Maintenant, Henri TV était bon; unis d'une bonté que j'appellerai fine, et qui savait trop souvent céder le pas à l'habileté et à la nécessité, pour être souverainement grande.

J'en finis avec M. Poirson : quelques critiques trouvent son style sec.et froid ; pour moi, j'aime, au contraire, cette manière,qui me semble vraiment appropriée à l'histoire grave et sérieuse. Il y a, d'ailleurs, dans le Règne de Henri IV des pages écrites avec une chaleur et une verve qui suffi

sent pour montrer ce que peut faire leur auteur, et pour bannir de son livre la monotonie. Je citerai notamment le récit de la conspiration des Seize, présentée, soit dit en passant, pour la première fois sous ton jour véritable, et qui est retracée 4'une manière dramatique et attachante : on croit se reconnaître dans ce vieux. Paris qui s'en va tous les jours un peu; on croit assister à ces conciliabules secrets dans des ruelles étroites et éclairées par la lueur vacillante de misérables lanternes; il semble qu'on entend les paro les de mort qui se proféraient dans l'ombre; qu'on lit ces listes sur papier rouge , où les noms étaient suivis d.'s let très P. i). C., ce qui voulait dire : pendu, dagué, chassé. C'est un des chapitres les plus curieux que l'on puisse lire sur notre histoire au seizième siècle.

J'ai été exigeant envers M. Poirson parce que son livre est de ceux qui indiquent assez le talent et le savoir d'un homme pour qu'on soit difficile envers lui : devant une œuvre considérable comme la sienne, et appelée vraisemblablement à obtenir un des témoignages les plus flatteurs de la république des lettres, il aurait été malséant de montrer cette indifférence banale qu'inspire un travail légèrement conçu et rapidement exécuté; si quelques-unes de mes observations paraissent exagérées à M. Poirson, je le prie de croire que je les ai faites pour pouvoir,en disant toute ma pensée, y joindre ensuite mes éloges sans restriction. L' Histoire du règne d'Henri IV peut, d'ailleurs, sans rien risquer, s'exposer à la plus minutieuse critique et demeurera le meilleur ouvrage publié sur l'époque à laquelle il est consacré, et l'un des plus remarquables que l'on ait depuis longtemps édités en France.

J'avais songé, en commençant, à parler avec un peu de détail de Henri IV et Daniel Charnier, récit curieux de la visite d'un des principaux ministres protestans à leur ancien chef, et de Henri IV écrivain, thèse choisie par M. Jung, pour son doctorat ès-lettres, et remarquablement traitée par lui. La place me manque, mais je reviendrai sur ce sujet, comme sur la correspondance éditée par M. Berger de Xivrey. Le règne de Henri IV fournira encore plus d'un sujet d'étude qui nous ramènera vers ce temps, l'un des plus intércssans de nos annates. On se plait dans cette so

ciété nouvelle et originale. près de ce roi demeuré si justement le plus populaire de nos princes et auquel le peuple aime à demander son modèle; homme, comme je le disais tout à l'heure, relativement bon, profondément habile, Henri IV attire par ses grandes qualités, même par ses défauts, parce qu'il a les qualités et les défauts des français. Il s'est admirablement peint lui-même dans ce passage d'une lettre écrite à Sully au mois d'avril 1607, et p.<r laquelle je finirai cet article : « Les uns me blasment d'aimer trop les bàtimenset les riches ouvrages, les autres la chasse, les chiens, les oiseaux ; les autres les cartes, les dés et autres sortes de jeux; les autres, les dames, les délice, et l'amour, en tous lesquels discours, je ne nieray pas qu'il puisse y a\oir quelque chose de vray. Mais aussi dirai-je que, ne passant pas mesure, il me devrait plutôt estre dit en louange qu'en blâme, et, en tout cas, me devrait-on excuser la licence en tels divertissemens qui n'apportent nul dommage et incommodité à mes peuples, par forme de compensations de tant d'amertumes que j'ay goûtées et de tant d'ennuis, déplaisirs, fatigues, périls et dangers par lesquels j'ay passé depuis mon enfance jusqu'à l'âge de cinquante ans Car lors ferai je voirqueje quitteray plutôt amours, chiens, oiseaux, jeux et brelans, bâtimens, festins et banquets, et tontes autres dépenses, que de perdre la moindre occasion et opportunité pour acquérir honneur et gloire; dont les principales après mon devoir envers Dieu, ma femme, mes enfans, mes fidèles serviteurs et mes peuples que j'aime comme mes enfdns, sont de me faire tenir, comme prince loyal, de foi et de parole, et de faire des actions, sur la fin de mes jours, qui les perpétuent et couronnent de gloire et d'honneur. »

XII.

17 Juin 1857.

LEglise et l'Empire romain au IV' siècle, par M. Albert de Broglie, première partie, règne de Constantin, 2 vol. in-8°, 1856, Didier. - L'Eglise au moyen-âge , par M. Capefigue, 4 vol. in-8°.- Les Quatre derniers siècles de l'Eglise, par le même , 4 vol. in-8°, Amyot. — Histoire d'Attila el de ses successeurs, par M. Amédée Thierry, 2 vol. in-8°, 1856, Didier.

.l'ai réuni volontairement ces divers ouvrages sons un même titre : ils résument ensemble une des faces de l'his- toire du monde, puisqu'ils nous font successivement assister au triomphe de l'Eglise après trois siècles de luttes et de combats sanglans, à son rôle en présence de la plus terrible invasion qui aît désolé la terre, à ses progrès et à son apogée, si je puis ainsi dire, durant le moyen-âge , enfin à ses dernières vicissiludes jusqu'à nos jours. De plus, ils ont l'avantage de nous faire voir un sujet, uniforme après tout, traité et apprécié par trois auteurs différens. Je parlerai surtout ici des deux écrivains les plus considérables par leur talent et leur nom, bien que le nombre de leurs volumes soit le moins important : j'ai déjà une fois eu l'occasion de signaler avec regret la rare fécondité de M. Capefigue; je le répéterai encore à propos de cette double histoire de 1 Egl ise ; loin de moi la pensée de trop médire de ces ouvrages, mais on s'étonne, avec quelque droit, ce me semble, qu'une plume élégante ci rapide ait pu s'assujettir à un travail aussi ardu, aussi minutieux que celui-là , et on ne

peut se défendre d'une certaine timidité, blâmable peutêtre, en feuilletant ces pages faciles. Et cependant, quel sujet grandiose, majestueux , immense , que l'histoire de l'Eglise! il n'a pas d' bornes durant de longs siècles ; car autrefois le pouvoir religieux tenait une place indéfinissable dans le gouvernement des Etats : les choses temporelles et spirituelles étaient si étroitement unies , confondues , qu'à peine les distinguait-on: l'histoire de l'Eglise des premiers siècles et du moyen-âge, c'est l'histoire uu monde, c'est l'histoire de l'humanité; les annales des nations modernes commencent réellement à l'établissement du catholicisme, aussi bien par la pensée et le côté moral que par l'ordre chronologique quia prévalu. De même que la Rome ancienne fut, pendant sept siècles, )e pivot du monde , le centre des arts, de l'intelligence et de la politique, la Rome chrétienne devint un centre moral qui, bien qu'obscurément d'abord , exerça une bien autre influence, puisqu'elle établit des bases qui ne devaient jamais périr , et sur lesquelles allaient s'élever h société et la civilisation modernes.

Il appartenait à M. le prince de Broglie de consacrer les facultés brillantes dont il est si heureusement doué à celte étude, à la fois instructive et attrayante ; je m'étonne seulement qu'il n'aît pas commencé, comme on dit en style vulgaire, par le commencement, et que , laissant de côté les trois premiers siècles de l'Eglise, les siècles des martyrs et des persécutions , il ait entrepris son œuvre seulement à l'époque où Constantin allait placer la croix sur l'étcndart de l'Empire. Peut-être reviendra-t-il sur cette regrettable lacune avant de continuer ce qui n'est évidemment que son entrée dans une série historique et voudra-t-il, à son tour, raconter les détails de cette lamentable, mais glorieuse époque qu'il décrit si bien quand il dit :

« Jamais l'action intelligente et douce de l'Eglise ne fut plus remarquable qu'à sa première apparition sur la scène du monde. Quand jésus-Christ naissait obscurément dans la Judée, l'Empire était pacifié , les lois romaines assises sur des bases solides, les moeurs romaines délicates et polies jusqu'à la corruption ; la civilisation de l'Empire s'était tout entière développée en dehors du christianisme, à l'ombre du culte des faux dieux. Tout y portait l'empreinte de

l'idolâtrie. Les lois civiles et politiques, instituées d'abord par ces praticiens qui étaient à la fois prêtres et jurisconsultes, puis par des Césars dont le souverain pontificat était la première dignité , étaient pénétrées en tout sens par le polythéisme. Les arts , les lettres , les mœurs privées, tout était païen. Aucun monumantqui ne fut mis sous l'invocation d'une divinité , aucun poème qui n'en célébrât la mémoire; aucun festin qui ne commençât par une libation; aucun toit domestique où ne brûlât un feu sacré devant les dieux lares. Ainsi, parfaitement indépendante du christianisme, cette civilisation avait dû lui être décidément hostile; elle n'y avait pas manqué. S'écartant à son égard de ses habitudes de tolérance politique, la société romaine avait prodigué au christianisme le mépris, l'outrage, la persécution. Pendant trois siècles la rel igion chrétienne avait grandi dans l'ignominie et les supplices. Les sages l'avaient raillée , les politiques l'avaient châtiée, la populace l'avait poursuivie de ses huées farouches et de ses clameurs homicides. Le sang des martyrs avait souillé la base des plus beaux édifices dt1 Home; la fumée de leurs bûchers en avait noirci la cime. »

M. le prince de Broglie, laissant donc ces débuts de côté, s'est proposé d'étudier et de faire connaître les progrès de celle 'évolution pacifique, de cette réforme radicale, par lesquelles , après trois siècles de luttes et d'humiliation , l'Eglise, devenue victorieuse et toute puissante, changea complètement l'ordre moral aussi bien que l'ordre matériel, et donna l'admirable spectacle d'une doctrine sage et sainte domptant le paganisme, c'est-à-dire le monde d'alors.

Ce n'est pas au point de vue purement religieux, mais au point de vue vraiment social que M. de Broglie a voulu examiner l' Eglise et l' Empire romain au IVe siècle, et cela avec une complète impartialité, ne dissimulant « aucun des vices, aucune des faiblesses des hommes d'Etat qui ont servi l'Eglise ; ne craignant pas de sonder les plaies, extérieures mais pourtant réelles, qu'ont infligées à ce corps sacré, soit I'inévitable corruption des prospérités humaines, soit l'ardeur des divisions intestines. n On ne manque pas, en effet, de respect à l'Eglise en disant la vérité, comme le croient quelques esprits éiroiîs ou mal éclairés. L'Eglise est

assez grande,assez divine pour être au-dessus de ces misères qu on voudrait exploi ter contr'elle et qui sont cependant bien naturelles dans un corps formé d'élémens hum .ins et donton ne saurait trop admirer encore, ce me semble, la rare perfection pour une institution de ce bas monde. C'est, au contraire, en disant la vérité et toute la vérité, comme le fait

M. le prince de Broglie, qu'on présente l'histoire de l'Eglise dans son vrai jour, et qu'on me paraît la mieux représenter, de manière à la grandir et l'anoblir encore.

M. de Broglie retrace d'abord l'histoire de 1 Empire pendant cette année (311-312), durant laquelle, tandis que Constantin administrait paisiblement les Gaules, Maxence et Maximien prirent la pourpre et renouvelèrent l'insurrection dans Home; après quelques épisodes tragiques, Maxence et Constantin demeurèrent en présence, résumant en eux la société qui devait périr et celle qui devait se fonder. Celle lutte finit à la bataille du Pont-Milvius où périt Maxence et que devait suivre le fameux édit de Milan, l'édit de tolérance. Durant la période qui s'écoula ensuite entre les années 313 et 323, depuis l'émancipation des chrétiens jusqu'à la bataille de Cha'cédoine et la chu'e de l'Empire d'Orient, Constantin unit le plus iritiinément qu'il put l'Eglise et l'Etat, cherchant même à donner à sa personne, à son pouvoir, un reflet pontifical, coin .ne si, dans sa pensée chrétienne, se giissait un demi-souvenir de la souveraineté payenne. L'annexion de l'Orient au vieil Empire occidental amena les premiers troubles graves dans ce grand et nouvel édifice religieux et les Ariens ne tardèrent pas à élever leurs voix hérétiques contre les récens vainqueurs. Le concile de Nicée fut impuissant à terrasser ce terrible ennemi, venu subitement, comme pour empêcher les chefs du catholicisme de s'endormir au sein de leurs victoires et leur mieux rappeler leur rôle militant. Sur ces entrefaites, on découvrit de magnifiques reliques en Judée ; la vraie Croix fut exhumée, et Constantin, comme attiré par ces souvenirs et par la splendide beauté du climat oriental, fondait Constantinople, la moderne Byzance. L'arianisme, cependant, devait attrister les dernières années du grand empereur chrétien, et, en partageant ses Etats entre ses fils, il faisait pressentir les événcmens malheureux qui allaient bientôt affliger de nouveau le monde.

Telle est l'époque dont M. de Broglie nous a tracé un excellent tableau,. ne se laissant ni influencer, ni dominer par son sujet et par les honorables convictions que je suis heureux de reconnaître en lui. Il dit les choses telles qu'elles sont, blâme ce qui doit être blâmé, ne loue pas avec exagération ce qui, cependant, est louable; il peint admirablement le caractère de Constantin, beaucoup trop embelli par la tradition, son orgueil démesuré, sa fermelé qui souvent mérita un nom plus dur. Enfin, il me semble avoir suivi d'une manière irréprochable la voie, si malaisée,de l'impartialité. Le seul reproche que je formulerai, car il faut bien en trouver un, est le trop grand nombre des fautes typographiques, qu'un errata ne corrige jamais pour le lecteur et qu'il faut, à tout prix, éviter dans un ouvrage important.

Ce n'était pas encore assez pour le monde vieilli et sa civilisation : il fallait qu'it fût, en quelque sorte, rajeuni,el,à cet égard, l'église et ses pacifiques ministres ne pouvaient rien entreprendre , mais Dieu compléta son œuvre et. tout en paraissant en compromettre l'existence , il affermit les hases de la société nouvelle en les rendant plus fermes et plus vigoureuses. Attila remplit, sans le savoir, une mission divine, décisive pour l'avenir des nations modernes. Tandis qu'il ne voyait que le présent, c'est-à-dire la conquête, le sang, le pillage, il travaillait pour les siècles futurs, et du choc de ces deux races, si différentes, si ennemies, allaient naître des générations plus robustes. L'histoire d'Attila est une de celles qui renferment, à mes yeux , les plus grands enseignemens et qui montrent le mieux l'inanitédes hommes, la toute puissance de Dieu, et où l'on peut dire, avec celui qui commanda le premier notre belle armée d'Orient, ces mots qu'on aime à trouver sous IJ plume d'un général en chef, à notre époque : « Dans ces grandes expédi« tions, l'homme, c'est bien peu de chose : ses desseins, ses « projets, c'est moins encore: il faut que Dieu sanctionne « et protège tout cela ! » (1) Or. Attila en est une preuve frappante : après avoir rempli le monde d'effroi , ravagé d'immenses contrées, repoussé bien loin de leurs foyers, et

(1) Lettre du maréchal de Saint-Arnaud à M. de Forcade, juillet 185 ~ ~ ~ Il~ - - 1

13

décimé impitoyablement des nations entières, quand il allait entrer dans l'Italie, dont le climat et les richesses tentaient son âpre cupidité , la voix du représentant de Dieu sur la terre suffit pour l'arrêter aux portes de Bome et préserva la péninsule des malheurs qui avaient affligé la Germanie et les Gaules. M. Amédée Thierry devait être naturellement amené à s'occuper d'Attila après ses travaux sur la Gaule romaine, et il l'a failtrès heureusement, jedis très heureusement pour l'histoire, puis qu'il est parvenu à nous représenter un Attila, en quelque sorte nouveau, mais du moins cette fois vrai et définitif. Je n'ai pas la prétention d'imposer à mes lecteurs la tâche de parcourir ici un abrégé des faits et gestes de calui qui mérita si bien le nom de Fléau de .Dieu et dont le peuple reconnut ainsi implicitement la mission providentielle, mais Je veux faire remarquer tout ce qu'il y a de neuf et de saillant dans les recherches de M. Amédée Thierry, qui, mettant de côté la fantasmagorie de convention à l'aide de laquelle on a fait d'Attila un personnage beaucoup plus légendaire qu'historique , a voulu pénétrer jusqu'à l'homme, le peindre dans sa réalité « sinon tel que les contemporains l'ont vu , du moins tel qu'ils nous ont permis de l'entrevoir » Ceci est bien un peu ambitieux, car après treize siècles et pour un temps qui a laissé subsister, après tout, peu de documens écrits, une telle recherche est presque paradoxale : cependant à force de comparer les textes des chroniques contemporaine ; d'étudier les historiens immédiatement postérieurs, les légendes , les traditions , à l'aide surtout des fragmens de Priscus , 1 historien de la Gaule sous l'administration Romaine , l'auteur est parvenu à saisir au vif les traits du grand barbare , avant ce mirage que la poussière des siècles produit toujours entre une figure historique et la postérité.

Dans l'ouvrage de M. Amédée Thierry, il y a donc deux parties remplies d'attrait et d importance à mes yeux : le redressement des erreurs qui circulaient sur le chef des Huns et sa véritable appréciation, d'une part; de l'autre l'étude de ses fils et de ses descendant ; c'est même la portion la plus saillante de ce remarquable livre, celle qui lui donne sa haute valeur. « On a trop comparé l'empire d'Attila à ces violentes pluies d'orage, qui, après avoir bouleversé la

terre, s'écoulent aussitôt par les sillons qu'elles ont creusés, et disparaissent sans l ien laisser (l'elles que des ruines C'est effectivement une grave erreur : malgré la légende , Attila constitua un empirequi formait un corps homogène au moment où le roi des Huns mourut au milieu des fêtes de son mariage avec lld ico : ses Fils morcellèrent cet empire, mais les Huns n'en restèrent pas moins en Europe et formèrent encore un royaume considérable dans les régions du Bas-Danube ; les uns se soumirent à l'Empire d Orient et obtinrent un cantonnement régulier, les autres continuèrent la guerre et maintinrent la terrible réputation du nom hunnique Il y eut encore bientôt un nouveau changement : une seconde invasion amena aux portes de Bysance les Avars , branche collatérale des Huns, qui fondèrent un nouvel empire au nord du Danube et eurent dans leur chef un digne émule d'Attila.

La lutte se prolongea ainsi jusqu'au neuvième siècle époque à laquelle M. Amédée Thierry place la fondation de l'empire Hongrois, fondé par les Hunugars (Huns) ou Ma- gyars, et dans lequel il reconnaît avec raison la troisième et dernière transformation de la descendance du fléau dd

Dieu. «L'histoire nous montre ainsi, ajoute-t-il, depuis le milieu du Vie siècle, dans les.valléei moyenne et basse du Danube une succession non interrompue de peuples hunniques perpétuant la tradition d'Attila.»

C'est là, je crois, la partie vrament. originale de l' histoire d'Attila et de ses successeurs , la moins connue assurérément, etpar conséquent, celle qui fait le plus honneur à l'historien. M. Amédée Thierry termine par un travail d'un autregenre,quoiqu'encore très-nouveau et très-intéressant sous le titre Histoire légendaire et traditionnelle d'Attila il réunit les légendes latines, germaniques, hongroises, et magyares, et après nous avoir peint le véritable Attila avec une exactitude infinie, il nous représenle avec le môme soin le personnage fabuleux.

On connaît assez la manière d'écrire de M. Amédée Thierry pour qu'il ne soit pas très-utile de m'y appesantir beaucoup ; l'histoire d'Attila, cependant, mérite une mention spéciale : M. Thierry, tout en suivant les plus saines, les plus sérieuses traditions de l'histoire, en appuyant à chaque

page ce qu'il avance par des textes nombreux et dignes de foi, a su imprimera son récit un entrain, une vivacité, une actualité, si je puis dire ainsi, qui en doublent la valeur à mes yeux : il a rajeuni son sujet de telle manière qu'on lit ces chapitres avec un empressement,peu usité enversdes ouvra- ges de ce genre: il y a notamment un port ai t d'Attila, un récit de la réception ds l'ambassade de Maximin, près du chef des Huns et dont Priscus, témoin occulaira a laissé une description détaillée, un tableau d Orléans avant et pendant l'invasion, et dans la seconde partie de t'ouvrage deux chapitres consacrés aux campagnes de Charlemagne et du jeune Pépin en Germanie et contre les descendons des Huins, retirés dans leurs cercles fortifiés. Ces morceaux sont parfaits pour le st) le, comme pour le mouvement et la vigueur. Je signalerai encore un passage Dans le récit de la grande bataille des champs Catholauniens, M. Amédée Thierry e-t naturellement amené à parler d'un monument qui subsiste encore, et qui, décoré du nom d Attila, est considéré comme datant Je celle époque fameuse : il y a là une erreur qu'il ne pouvait omettre, quelque légère qu'elle soit en apparerce. Ce retranchement, dont les remparts faits en terre atteignent encore dix mètres de hauteur, a donné lit u à h publication d'un nombre considérable de brochures loc des toules peu concluantes ; M. Thierry ne va pas bien loin cependant pour trouver la vérité et établit, par le rapprochement des faits et l'apparence de ces fortifications, que ce camp est un travail romain, utilisé par les Huns dans leur retraite, quelque peu désordonnée,devant les troupes d'Aëlins. Le bon état même de ces remparts exclut toute idée d'un bivouac de barbares disposé à la hâte. J'ai voulu citer cet exemple, parce qu'il frappe sur un monument qui m'est familier depuis mon enfance et sur lequel j'avais, de tout temps, porté un jugement conforme , et parce qu'il montre surabondamment avec quelle conscience M. Amédée Thierry sait soigner les délails et ne pas se contenter des généralités et des grandes scènes de l'histoire.

Il e,t impossible d imaginer un plus beau rôle que celui de l'Eglise au moyen-âge, impossible aussi de le désirer mieux rempli. L'influence du clergé était immense alors dans notre pays, et depuis le jour où Clovis reçut le bap-

tême des mains du saint Remy, nous voyons les évoques dans le palais, admis à tous les conseils, dirigeant les affaires ; nous les retrouvons dans les provinces à la tête des municipalités, administrant les villes et pliant le peuple sous leur autorité. Sous les rois mérovingiens, le peuple , en effM, se so ivenail de l'invasion des barbares et n'avait pas oublié que les évêques avaient été les seuls de ses chefs qui fussent demeurés à leur poste en face de ce torrent, représentant à la fois alors le pouvoir religieux, municipal, militaire même : tous se rappelaient saint Loup à Troyes, saint Alpin à Châlons sur Marne, saint Nicaise à Reims, sainte Geneviève à Paris, pour ne pas parler de saint Léon à Rome. De tels exemples avaient acquis une immense popularité au clergé, en même temps qu'ils diminuaient d'une manière sensible le respect envers les fonctionnaires que l'on avait vu fuir devant le danger; de plus, les admirables principes du catholicisme, sa morale, son organisation intérieure, ses pompeuses cérémonies, et, par dessus tout, l'éclatante célébrité d'un si grand nombre de ses membres dans ces temps reculés, devaient lui donner un ascendant considérable sur une société qui cherchait à se fonder et ne demandait qu'une main ferme et assurée pour la conduire. C'est là précisément la cause de 1 intime liaison qui existe entre 1 histoire de.) cinq premiers siècles de la monarchie française et l'histoire de l'Eglise et de ses institutions.

Le clergé, qui était présent à tous les actes de la vie des loyens , mêlé à tous les évènemens publics ou privés . le clergé, qui disposait en quelque sorte de la vie des coupables et des malheureux avec son droit d'asile que les plus hardis n'osaient enfreindre, joignait à ces puissans moyens d'influence , l'autorité de l'enseignement : tout ce qu'il y avait-alors de savant portait la robe ecclésiastique, ou, à de rares exce plions près, avait passé sa jeunesse dans les monastères à écouler la voix des prêties. L'éducation était dans les mains du clergé, et ce n'était pas, on le comprend bien, au détriment de sa popularité En outre , par ses grandes r chesses , l'Eglise était encore à même de secourir mille infortunes, tendait la main aux pauvres, établissait des hospices pour les voyageurs, des infirmeries pour les malados, rachetait les captifs, visitait et secourait les prisonniers, dé-

frichait les terres et y installait des colons; elle était le seul lien entre les diverses classes de la société. et le seul frein possib!e entre des rivaux dans les veines desquels coulait un sang à demi- barbare. C'est elle qui intervenait au milieu des luttes sanglantes des seigneurs; enlin , et pour achever cette rapide exquisse, je dois ajouter que les institutions religieuses étaient merveilleusement disposées pour remplir le but auquel la Providence les avait destinées ; cette hiérarchie de l évêque, des chapitres, qui à cette époque avaient une réelle et légitime influence , des prêtres, des moines et des clercs, répondait le mieux du monde au besoin delà société, établissait entre ses membres une étroite solidarité et permettait au plus obscur des serfs de s'approcher de ce foyer de lumières et de lui demander aide et pro- tection. En pariant de la première époque mérovingienne, M. Guizot a écrit avec une haute raison, dans sa notice sur saint Grégoire de Tours que « dans.les églises seulement quelque ombre de droit subsistait encore, et la force se sentait saisie de quelque respect.

Le clergé arriva à l'apogée de sa puissance sous Chartemagne et ses successeurs. -Le grand empereur sentit tout le profit qu'il pouvait retirer de la bienveillance de cet im- portant allié, et l'entoura de soins et de respects, En même temps qu'il cherchait à réprimer certains abus qui s'étaient introduits avec la présence des races germaniques dans le sacerdoce, ii multiplia les conciles , employa les évêques comme ministres, comme envoyés dl1 maître, les appela dans ses conseils , dans les assemblées publiques , accrut la juridiction des tribunaux ecclésiastiques , augmenta les richesses des église. Tout cela changea quelque peu avec l'avènement de la dynastie capétienne. Le monar- que reprit sa place , désertée par les faibles successeurs de Charlemagne, voulut régner par lui-même, et à mesure que sa domination grandit, celle du clergé diminua , jusqu'au moment où elle lui fut entièrement soumise : les croisades furent le glorieux et dernier acte de la toute puissance de l'Eglise. La création des communes commença cette révolution morale en donnant aux populations plus de liberté , en établissant un intermédiaire naturel entre le prince et le peuple , et en rendant l'intervention des évô-

ques moins utile; l'établissement des notaires royaux en- leva aux curés une partie essentielle de leurs attributions; l'entretien des troupes régulières rendit plus sûres les routes, et th abandonner les hospices, véritables caravansérails où chacun trouvait un abri : l'affranchissement progressif dos serfs , la régularisation dans l'exercice de la ju,tice,et diverses autres causes incidentes diminuèrent peu à peu la suprématie épiscopale, pour y substituer celle du roi ; ce qui arriva plus complètement après les guerres des Anglais , qui rendirent nécessaires une puissante direction et une autorité unique.

La réforme vint bientôt opérer une dernière révolution , en renouvelant la lutte terrible qui, du vivant de Constantin , avait divisé l'Eglise : Luther et Calvin arrêtèrent ce calme profond don t jouissaient alors les choses ecclésiastiques , et forcèrent les ministres de la religion catholique à reprendre le rôle a- tif et mIlitant dont les ministres du nouveau culte donnaient l'exemple. A ce siècle de guerres acharnées et de discussions savantes succéda le dix-septième siècle, où les troubles religieux tiennent une place notable : le jansénisme, l'assemblée générale du clergé, les libertés de l'Eglise gallicane , la révocation de l'édit de Nantes, le quiétisme, autant d'épisodes importans, de phases intéressantes ; et à côté de ces évènemens divers, quelles belles figures pour former la plus magnifique galerie qu'on puisse imaginer : Vincent de Paul , François de Sales , Françoise d e Rabulin-Chanlal, tous trois canonisés depuis, le père de Condren , Bossuet, Fénelon, Camus, Le Bouthillier de Rancé, Daniel Huet, de Marca, Mascaron, Bourdaloue. Mas>illon, et pour n'oublier personne, puisque j'ai cité les diverses sectes, Pascal, Pierre Nicole , Antoine Arnauld, Duvergierde Hauranne, Ferrier, Angelique Arnaud, et enfin ces femmes qui n'hésitèrent pas à déserter le monde pour s'ensevelir, soit à Port-Royal, soit chez les Carmélites, elles qui s'appelaient La Vallirre, de Bréauté. de Bel lefonds, du Vigean , de Gourgues , de Chabot , de Maulevrier, de Brissac, Seguier, et tant, d'autres enfin, sans oublier la marquise de Miramion , qui fut presque la victime de Bussy-Rabutia. Au dix-huitième siècle , le rôle de l'Eglise change encore, son personnel se modifie, et les affai-

tes ecclésiastiques semblent presque s'éclipser au milieu des évènemens politiques et so.'iaux qui se pressent; mais bientôt la constitution civile du clergé, le schisme , la terreur, vinrent attester que si les époques superficielles perdent de vue la religion , l'esprit révolutionnaire en com1 rend mieux toute l'importance pour la combattre et s'efforcer de la détruire.

Voilà les vastes matières auxquelles s'est attaqué celte fois M. Capcugue; sa plume élégante et facile leur a enlevé beaucoup de leur austérité, et les a , en quelque sorte, habillées plus convenablement pour les gens du monde : l'histoire sérieuse y a-t-elle beaucoup ghgné? C'est une question à laquelle je ne me charge pas de répondie. Je ruis conseiller la lecture de ces livres : elle est agréable, et après tout, on n'est pas, généralement, assez savant pour avoir le droit, même la pensée de se plaindre.

XIII.

1er Juillet 1857.

VOYAGES ET VOYAGEURS

LaNorwége, par Louis Enaull, 1 vol. in-18.—Un été dans la Baltique, par X. Marinier, 1 vol. in-18.— La TerreSainte, C msl intinople et la Turquie, p3r L. Enault, 2 vol. in-18, Hachette.- Voyage autour du monde, par Mme Pfeiffer, 1 vol. in-18 , Hachette.— La Corse, par M. de la Rocca, 1 vol. in-18, Plon.- Voyage aux eaux des Pyrénées , par M. Taine. — La Vie des eaux , par Mornand, 2 vol. in-18,Hachette.—Légendes des Pyrénées, par E. de Garay, 1 vol. in-18, Michel Lévy, 1857.

Voyages, c'est le mot que l'on entend sortir de toutes les bouches ; il est de bon ton, en ce moment, de prendre son vol et d'aller parcourir quelques parties de 1 Europe pour renouveler ses idées, changer les points de vue qu'on a eus pendant de longs mois sous les yeux ; que dis-je, quelques

parties de l'Europe! je veux écrira, du monde; car à présent les touristes neconnaissent plus de limites elles trains de plaisir, bientôt sans douie , emmèneront aux antipodes des bandes de voyageurs, dont les pères, il y a un quart de siècle à peine, regardaient à passer le grand lac méditerranéen pour visiter l'Orient. Le goût des voyages lointains rend parfaitement injuste et tend , de plus en plus, à faire de la France un pays complètement inconnu aux Français. Quel est,jen effet, celui qui osera raconter de nos jours ses excursions dans nos provinces, quand, dans un salon, il entendra, non pas seulement des hommes, mais de jeunes et délicates femmes décrire les beautés de l'Egypte et de la Nubie, les curiosités de 1 Asie-Mineure, parler des pampas du Brésil, des prairies des Etats-Unis, des forêts et des pagodes de 1 Inde ou des steppes du Sahara? C'est ce qui arrive chaque jour cependant. On va bien loin quérir des sites pit'oresques, des usages originaux, des impressions variées, sans penser que, dans notre propre pays, on trouve tout ce!a. La Bretagne du Finistère et du littoral, le Roussillon, le Comté de Foix , le B gorre , l'Alsace, la Navarre, les bords de la Loire , le Var, quelles mines de beautés de toute nature qu'on laisse de côté ! A peine quelques artistes se hasardent-ils à parcourir ces contrées ; mais, je le répète, on n'ose pas le dire et encore moins le décrire. Je crois qu'une des plus grandes causes de ,et amour de courses lointaines et de ces dédains pour les voyages en France se trouve dans le vieux proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » Quand on ne sort pas de nos frontières, il faut être véridique, et cela gêne beaucoup d'imaginations arden' tes. Je demande la permission de raconter, à ce sujet, une anecdote que je tiens d'un des acteurs, spirituel et savant missionnaire, dont le; récits ont été lus par des milliers de lecteurs. Il avait connu dans ses voyages un jeune diplomate et avait même passé de longs mois avec lui ; puis, un jour, l'avait quitté, lui pour continuer ses courses évangéliques, l'autre pour regagner Paris, mais en suivant le chemin de l'école buissonnière. Le missionnaire, cependant, dut à son tour reprendre le chemin de la France, et le hasard voulut que les anciens amis se rencontrassent à la gare de Marseille, le soir, montant tous deux dans le même wagon où

ils se trouvèrent seuls. Le prêtre avait revêtu la soutane, tandis que là-bas, il avait toujours été affublé du costume local, avec moustaches et barbiche. Lui seul reconnut son compagnon et voulut se donner le malin plaisir de tâter un ' peu sa véracité. Il lui adressa des questions,et les plus niaises possibles, ce qui devait lui être passablement malaisé. Le jeune homme entrevoit le moyen de tromper les ennuis (l'un trajet encore long, et le voilà qui se laisse emporter au courant capricieux d'une imagination encore plus capricieuse; il trace des tableaux impossibles, fait des descriptions qui nerépondaient à rien. Au bout d'un certain temps, cependant, le missionnaire, suffisamment édifié, l'arrête, en l'interpellant par son nom et en l'engageant à ne pas donner une seconde édition à ses impressions de voyage. Je no sais malheureusement pas s'il profita de la leçon, mais c'est à coup sûr un sentiment pareil qui fait tant aimer ce qui peut donner carrière à la fantaisie, ou, si j'osais me servir ici d'un mot, malheureusement trop expressif, ce qui ouvre le champ libre à la blague, !'une des plaies de notre temps.

M. Louis Enault est en ce moment un de nos plus intrépides touristes , et certes aucun de ses lecteurs, —je les crois nombreux,— ne s'en plaindra ; car personne mieux nue lui ne comprend le style voyageur, ne décrit mieux , ne sait plus finement égayer et animer de trop longues descriptions, et aussi ne représente avec plus de vérité les sites et la nature. Il nous conduit aujourd'hui en Norwège , en Terre-Sainte et en Turquie. Je ne sais si on acceptera mon jugement, mais le voyage en Norwège me parait le plus curieux, comme aussi le plus digne d'éloges. M. Enault en- \* tre sans préambule en matière et sa;t débarquer à Christiania ou à Jaffa sans fatiguer d'avance l'attention du lecteur par une quantité de détails inutiles, oiseux, qui alourdissent un livre; ce que bien peu de personnes cependant savent éviter. M. Enault fit le voyage en Terre-Sainte avec cette première croisade pacifique qui inaugura les pélerinages aux Saints-Lieux , si heureusement continués depuis ; il n'a pas voulu se laisser entraîner à droite ou à gauche , et ne nous entretient que de la Palestine ; mais aussi quel sujet I Jaffa, Jérusalem, Bethléem ou Beit-Lehem

pour suivre l'orthographe véritable, la mer Morte, Jéricho , le Jourdain, Nazareth , le Carmel , quels noms faits pour frapper l'imagination,et comme l'en se sent disposé à porter envie à ceux qui ont pu contempler de leurs yeux ces berceaux de notre religion 1 M. Louis Enault raconte trèssimplement ses impressions, ce qui n'est pas encore une médiocre qualité , et laisse de côté une description magnifiquement grandiose que bien souvent on se croit obligé d'adopter pour ce pays où se sont accomplis les plus grands événemens de l'histoire du monde : il dit ce qu'il voit réellement; et, qu'on ne croie pas, cependant, à une indifférence fâcheuse de sa part ou à une froideur regrettable ; il sent, au contraire, très-vivement et sait faire partager à son lecteur ses impressions et ses sentimens, comme il lui fait comprendre le tableau que sa plume veui peindre : il le prouve quand il nous parle de l'église du Saint-Sépulcre :

« Elle n'a point été bâtie sur un plan uniforme , d'après ur.e pensée architecturale mûre et raisonnée , et ne présente point à l'œil ces grandes et nobles lignes que nous admirons dans les monumcns religieux du Nord et de l'Occident. Elle n'a point de décoration extérieure, on la voit mal : son double dôme est masqué de toutes parts par des constructions bâtardes et parasites. Une de ses deux entrées a été murée par les Turcs, comm" si on eût voulu ajouter un déshonneur à une mutilation ; mais qu'importe 1 ce n'est point une admiration architecturale que l'on vient chercher ici, c'est un souvenir et une émotion. Le souvenir, les pierres mêmes le rendent à votre âme ; cette émotion, tout contribue à la faire naître : le nombre et la disposition des - sanctuaires, le demi-jour mystérieux des voûtes, cette ornementation bysantine, dont le goût n'est pas toujours pur , mais étrange et saisissante pour nous, avec l'éclat chatoyant de ses étoffes soyeuses et tissées d'argent, le rayonnement de ses riches métaux et de ses pierreries étincelantes; ajoutez cette atmosphère ardente des lampes éternelles, cette vapeur d'encens qui flotte comme un nuage entre le ciel et la terre ; puis , à l'intérieur, cette foule nombreuse et diverse, assise, debout, accroupie , agenouillée , prosternée , suivant la liturgie de son culte. Les Franciscains en robe de bure et les reins ceints d'une corde, les Caloyers grecs à

la barbe brune, au paie et fier visage, au regard bautain, à 13 mine insolente et froide ; les Arméniens en robes flottantes , les Cophtes bronzés , les Abyssins, luisans comme l'ébène , puis les pèleiins accourus de tous les bouts du monde, les pèlerins de toute condition , de tout rang, de tout sexe et de tout âge , halés par la bise , brûlés par le soleil . déchirés par la route , amaigris par les privations, exténués par le jeûne, la besace au dos , le bourdon à la main, errant dans l'église et portant d'une station à l'autre la poudre de leur sandale. »

Quelle puissance tous ces lieux sanctifiés et immortalisés par la présence du Sauveur doivent exercer sur l'âme des chrétiens! avec quelle émotion doit-on parcourir ces chemins suivis par Notre-Seigneur, cette voie douloureuse où se résume la Passion, et combien ces sentimens doiventils être vifs en Palestine , où le pays a conservé le même aspect que dans les temps anciens , grâce à celle immobilité bien connue , morale et, on peut le dire, physique , de l'Orient; le tableau réellement n'a pas changé,- mais seulement les accessoires. Ceux-ci , malheureusement , sont nombreux en Terre-Sainte, et bigarrent d'une façon deplorable un pays où l'on voudrait pouvoir demeurer dans un entier recueillement, cheminant avec lenteur, le NouveauTestament à la ma;n , et parcourant ainsi c^s lieux dont les noms ont frappé les premiers nos oreilles d'enfant et éveilla dans nos cœurs des souvenirs impérissables. Jérusalem, la ville qui devrait être la cité chrétienne, je veux dire catholique, par excellence, ne peut être comparée qu'à la tour de Babel pour la confusion des sectes : voici le tableau (lue M. Enault trace de ce personnel : un patriarche latin , un patriarche melchite (grec-uni), un grec schismatique , un arménien, un évêque rophte, un protestant ; de plus, il faut compter un grand rabbin et un cheikh; sur les 15,500 habitans de la ville Sainte, on compte plus de 7,000 juifs et 5,000 mahométans.

En quittant la Palestine, M. Louis Enault ne voulut pas laisser de visiter la Turquie et Gonslantinople ; ce n'est pas un voyage, cetie fois, qu'il a écrit; nous étions en ce moment en pleine guerre d'Orient, et il a cru devoir nous tracer un tableau complet de ce beau et tri>te pays ; il a lâché

de faire passer sous les yeux du lecteur ce panorama splen- dide et changeant de Bysance , de Constantinople et de Stamboul (je me sers de ses expressions) qui depuis deux mille ans a vu se dérouler entre l'Europe et l'Asie la trame diverse de tant d'événemens merveilleux. Colonie de la Grèce naissante, dernier reflet des splendeurs de Rome évanouie, campement séculaire de la horde asiatique , qui conquiert enfin sa place dans la famille européenne et pèse de son poids dans notre équilibre , Constanlinople a été la capitale comme le centre du monde; aujourd'hui et même après les grands événemens que nous venons de voir s'accomplir, la destinée de l'équilibre des royaumes est toujours ~lue à sa destinée, et nous en sentirons sans doute encore les contre-coups.

De tout ce volume, la troisième partie seule nous fait revoir le voyageur; l'historien parait, dans la première, l'économiste dans la seconde; M. Louis Enault se remontre quand il faut décrire Constantinople, dont la première vue, nous dit-il, égale nos rêves et surpasse nos espérances. « A l'éblouissement des premières minutes, succède un examen plus attentif; d'un coté s'arrondit le golfe immense de Nicumédie, vaste comme une mer, dominé par l'Olympe de Bilhynie, dont les cîmes nei geuses, à demi-noyées dans des vapeurs roses, miroitent de ce reflet métallique qui est comme le signe particulier de la lumière orientale. La caserne de Scutari éblouit dans sa blancheur de pierre neuve; la Tour delà Fille, qui garde l'entrée du Bosphore, semble, sous les caresses du soleil, une pyramide d'albâtre ; à gauche, Péra s'échelonne avec ses amphithéâtres de maisons; la tour de Galata porte superbement ses creneaux ;

Stamboul l'amas confus de ses vieilles maisons et de ses jeunes palais, ses mosquées de marbre, ses murailles flancquées de tours et dentelées de mâchicoulis ; ses kiosques, baignés par la mer et ses jardins suspendus d'où s'élancent, entre des massifs de rosiers et de jasmins, les arbousiers, les sycomores, les térébinthes et les pins d'Italie. De toutes parts les grandes lignes des terrains s'infléchissent avec cette grâce souple et cette mollesse onduleuse qui semble être le caractère Ju paysage d'Asie. Les plans se reculent, se rapprochent, fuient et reviennent , de manière

à vous présenter, comme dans une décoration théâtrale, la perspective la plus exquise. Des môles gigantesques, chargés de maisons, de tours, de casernes , de mosquées et de palais s'avancent dans la mer, ou ze retirent par des courbes lentes; ici projetant les grands caps qui séparent les trois villes et p'us loin creusant des bassins arrondis et profonds. »

Je me suis laissé attarder sous ce beau soleil d'Orient, el, tout en répétant ici que, des trois récentes relations de M. Louis Enault, celle du voyage en Norwège me parait supérieure, par le fond comme par la forme, je serai obligé de marcher plus vite que je ne voudrais , pour pouvoir parcourir aujourd'hui le cercle que je me suis tracé. M. Enault, cependant,nous fait faire un voyage complet dans ce curieux pays et n'omet aucun détail : Christiania , — le Mjôsen et le Gulbrandsdal, — Trondjem, — les paysans, — la Laponie, — Bergen, — le cap Nord, telles sont les étapes de ces excursions, dirigées vers l'un des points extrêmes de notre hémisphère. Il y a dans ce livre des pages délicieusement écrites sur les paysages et la vie du littoral dans ces régions glacées; celles surtout qui concernent Hammerfest, la ville la p'us septen rionale de l'Europe , séjour triste , glacial : « La merveille du pays , nous dit notre spirituel guide, est un rosier des quatre saisons qui a été apporté à une élégante delà ville par un adorateur passionné. Le pauvre rosier n'a jamais fleuri , mais on l'aime, on le choie , dans l'espérance, toujours douce, de cueillir enfin une ro e née à Hammerfest : jamais tendre nourrisson ne fut l'objet de soins plus délicats. On l'entoure de ouate, on l'élève dans du coton, et l'ingrat ne veut pas fleurir ! »

Je vais laisser parler M Louis Enault, pour décrire l'un des plus beaux spectacles que l'on puisse admirer dans notré vieille E-urope et qu'il n'est pas. au moins, donné encore aux touristes des trains de plaisir de contempler : c'est l'ascension du cap Nord, la dernière pointa de notre ancien continent vers les régions polaires arctiques : « Le cap Nord est une montagne d'environ mille pieds de hauteur, coupée à pic du côté de la mer, et de toute part presque inaccessible. Les pentes sont toujours escarpées et raides, souvent rendues glissantes par des bandes de mousse humide et

cou rie, serrée, élastique et repoussant, d'elle-même, le pie.!, qui ne rencontre aucun appui : d'autres fois il faut franchir des amas de pierres roulantes , qui se détachent dès qu'on les touche, ou bien encore des masses de rochers âpres qu il faut gravir comme par escalade Çà et là, dans les anfracluosités qui retiennent un peu de terre végétale , les bouleaux nains essayent de lever leur tête éplorée et bienlôt retombent sur le sol, où ils se tordent, végètent, rampent it meurent. Parfuis à quelque distance, la mouette . perchée sur une pointe de rocher, nous regardait de son œil clair et perçant, el, rassurée par notre air pacifique, continuait son rêve sans même tourner vers nous sa tête immobile. D'autres fois, un pélican noir, debout sur un pied, le cou replié et la tête enfoncée dans le capuce de ses ailes, laissant pendre sur son estomac la poche gonflée de son jabot sanglant, surpris au moment le 1 lus intéressant de la digestion, prenait un esor pénible , s'enlevait d'une aile pesante et nous poursuivait de s es longs cris plaintifs ; les corbeaux croassans rasaient le sel en noir tourbillon, tandis que, dans le ciel éthéré, les aigles et les faucons décrivaient leurs orbes immenses. Enfin, nous atteignîmes la dernière cime, plateau en terrasse couvert d'un humus jaunâtre, que se disputent des mousses et des lichens, et où , sur des couches de granit sombre, étincelle la blancheur du quartz. »

M. Louis Enault passa une journée au cap Nord, une journée delà saison où le soleil ne se couche pas, et nous fait vraiment assister aux changemens graduels et continus que les heures amènent; le soleil est toujours pendant quatre mois sur l'horizon, mais l'ordre des alternatives de mouvement i't de repos qui sous d'autres cieux signalent la différence du jour et de la nuit, existe là pareillement , et c'est un spectacle qui n'est pas médiocrement curieux, mais cependant assez triste,que de voir la nature sommeiller tandis que le soleil répand ses flots de lumière. Je m'arrête , mais quand on est avec M. Enault en Norwège, on a peine à s'en arracher et lorsqu'on a lu son voyage, on peut dire avec lui : « Quand le souvenir du cap Nord nous revient, comme la première fois nous le voyons toujours par une belle nuit d'été, sereine et sans ténèbres, projetant sa grande ombre sur les flots empourprés ; devant nous, à l'infini, s'étend la

mer immobile, et si, le long de l'écucil, soulevée en ride légère , quelque vague suspend à ses flancs de granit une frange d'écume argentée, bientôt elle retombe apai ée à ses pieds et s'endort avec un faible et doux murmure. »

Nous redescendrons en Europe avec M. Marmier, encore un voyageur infatigable : je ne sais même vers quel coin du monde il n a pas porté ses pas; il énumère ses courses dans je ne sais plus lequel de ses nombreux ouvrages et pourrait presque faire croire à une incarnation du Juit-Errant, si l'on supposait celui-ci aussi savant, aussi aimable, et littérateur aussi élégant. Aujourd'hui M X. Marmier nous promène dans la Baltique et la mer du Nord , à Dantzig , à Mariembourg en Poméranie, à Rugen, à Hambourg, à Heligoland, sur la rive de l'Elbe. Quand on revient du cap nord, on trouve ces excursions bien ordinaires, il ne semble même pas qu'on voyage , quand au sortir des glaces du pôle, des huttes des tapons , on retrouve le comforl et surtout quand on revoit le soleil se coucher et se lever prosaïquement. Pour celui cependant qui ne se sent pas de force à faire le pèlerinage d'Hammerfest et du pôle, ou auquel le temps, ce grand maître de nos actions , fait défaut, je conseillerais l'itinéraire de M. X. Marmier comme une manière tout-à-fait charmante de passer l'été , celle saison si fatigante, si maussade à Pans, et avec plus de plaisir sur'out que dans la vie des eaux, celle existence faclice et agitée où l'on semble chercher à prolonger des plaisirs et un mouvement, dont on a cependant bien assez après cinq ou six mois : pour celui qui est maître absolu de sa vie , je ne comprends que deux manières de passer ces mois brûlans qui dépeuplent Paris et éparpillent sa société : habitersa terre si l'on est un des privilégiés de la fortune, ou voyager, parce que le voyage, en résumé, est accessible à tous et se plie aux caprices de la bourse. A ceux là , donc, je conseillerai sincèrement de passer leur été dans la Baltique, quand ce ne serait d'ailleurs que pour s'entraîner et monter l'année suivante en Norwège ; je leur recommanderai surtout un séjour à Rugen, île enchantée,où de si merveilleuses créations sont dues au prince Putbus . que M. Marmier compare sans hésiter à un autre Borromée créant sur la Baltique son Isola Bel la.

Celle fois nous allons nous lancer plus loin ; nous allons suivre Mme Ida Pfeiffer dans son second voyage autour du monde , ce qui laisse bien loin derrière elle toutes ses devancières touristes ou voyageuses. Mme Pfei ffer est un type assez original pour s'arrêter un moment à l'esquisser; car de son tour du monde , je ne puis guère qu'indiquer les étapes, sous peine de le refaire moi-même en petit : elle se maria vers 1820 et passa à Vienne en Autriche la plus grande partie de sa carrière, livrée aux soins de la vie de famille et à l'éJucation de ses deux fils. Toujours sollicitée par une véritable passion de voyages, elle attendit cependant de pouvoir s'y livrer sans manquera ce qu'elle devait à ceux qui l'entouraient; dès l'âge le plus tendre, nous raconte un de ses biographes, Mme Pfei fTer a élé piquée de la tarentule : enfant^ elle s'échappait pour voir les chaises de poste et enviait le sort du postillon; jeune fille, elle dévora des relationsde voyages ; femme, elle ne manqua jamais d'accompagner son mari dans ses longues excursions ; veuve, ayant pourvu à l'avenir de ses fils, elle commença ses vrais voyages en 1842.«Née à la fin du dernier siècle, dit-elle, je pouvais voyager seule.» Son début fut pour la Palestine . l'Egypte et les deux Turquies Elle visita ensuite la Suède, la Norwège , la Laponie et l'Islande. Le 1er mai 1846, elle s'embarqua à Hambourg pour se rendre au Brésil. puis séjourna successivement à Valparaiso . à Tahiti , à Canton , à Calcutta , à Ceylan , à Benarès, à Delhi : une charrette à bœufs la conduisit aux bords du golfe Persique ; elle se rendit sur une mule de Bagdad à Mossoul, puis à Tauris, où le vice-roi la reçut avec beaucoup d'honneurs, et revint à Vienne par les provinces russes ; rien ne la fatiguait, rien ne l'ârrêtait : elle semble avoir pris pour devise le fameux go a hend des Yankees. A peine Mme Pfeiffer a-t-elle publié son voyage en 1848 , qu'elle repart pour un second voyage autour du monde, celui dont j'ai, en ce moment, la relation sous les yeux ; depuis , c'est-à-dire en 1856 , elle est repartie pour Java et d'autres contrées , à elle encore inconnues.

Voici, er. quelques mots, l'itinéraire suivi par Mme Pfeiffer : Londres, le cap de Bonne-Espérance, Singapore et la Malaisie, Bornéo, Batavia, Sumatra , Java. Amboine , Ter-

nate, les îlesGélèbes, San-Francisco (Californie) , Panama. Lima, Quito, les Cordi l ières et le Chimborazo , encore Panama, la Nouvelle-Orléans, le lac Michigan , le Niagara, Québec, New-York, Lisbonne et le Portugal, Liverpool.

On a le droit, ce me semble, d être étonné en voyant un si immense trajet accompli par une femme, à travers les contrées les plus diverses, les climats les plus rigoureux , par la chaleur et par la froidure, avec des fatigues immenses, des dangers sérieux ; et tout cela est raconté simplement, naturellement, sans viser à l'effet, et comme par une personne qui voyage pour satisfaire une passion impérieuse, et qui éprouve ensuite, avant de recommencer, un réel bonheur à faire connaître ce qu'elle a fait et remarqué. Mme Pfeiffer le dit elle-même, d'ailleurs : -

« La simplicité est ma devise. Tous mes efforts tendent à dire sans emphase la vérité , et à éviter toute exagération. Aussi , en publiant mes écrits, ne me suis-je pas proposé d'autre but que de retracer ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé , absolument selon les impressions que ces choses ont produites sur mon esprit et sur mon cœur. »

Nous allons maintenant , et pour nous reposer, regagner la France, tout en faisant encore un petit voyage, puisque nous avons à faire station en Corse , dont M..Jean de la Rocca vient de publier une intéressante monographie. Je ne veux pas m'arrêter à parler de la partie économique du livre, bien qu'elle en occupe les deux tiers, mais il est deux chapitres qui m'ont vivement attaché : celui de l'histoire de cette île, dont est sortie la plus puissante famille des temps modernes, et celui des mœurs et coutumes. Je reprocherai seulement à l'auteur de ne pas avoir assez développé le premier, et surtout de n'avoir pas, ce semble, été puiser à des sources originales et qui eussent pu lui fournir quelques docurnens nouveaux. Quelle étude attrayante cependant que l'histoire de la Corse, et comme il est à désirer qu'on nous en donne une enfin conçue et exécutée selon les progrès que la science historique a faits de nos jours. La Corse forme une individualité curieuse à étudier, et liée, par les évpnemens auxquels elle fut soumise,aux annales de toutes lei nations méridionales : d'abord colonie carthaginoise, puis conquise en 238 par les Romains, la Corse dé-

fendit longtemps son indépendance, et fit rudement payer sa défaite aux vainqueurs : elle servit alors souvent de lieu d'exil, et Senèque y passa des années. Après les Romains , les empereurs d'Orient , les Goths, les Lombards la possédèrenl successivement ; indépendante un moment, à la division de l'empire de Charlemagne, la Corse échut aux Papes , qui la vendirent aux Pisans , en 1071; les Génois no cessèrent de disputer à leurs rivaux cette île , trop voisine de leurs côtes , et s'en emparèrent en 1481 : il la eonservèrent jusqu'au siècle dernier, mais à cette époque, impuissans à vaincre l'esprit national, et les insurrections dirigées par le roi Théodore (M. de Neuholï) et par Paoli , les Génois vendirent leurs droits à la France le 15 mai 1768; la réunion fut déclarée par l'édit du 15 août suivant : nos trou pes eurent à combattre pour établir l'autorité de nos rois , et lors de la révolution, c'e.-t-à-dire en 1793, les Corses se donnèrent aux Anglais, que nous chassâmes en 1799 Voilà les points principaux de cette histoire; mais combien il y a d'épisodes à développer, et qui sont, ce semble, bien faits pour tenter un esprit curieux et investigateur.

Les deux derniers volumes que j'entrevois encore sur ma table sont de véritables actualités : l'un est un charmant voyage aux eaux des Pyrénées , illustré par le plub habile de nos jeunes artistes contemporains , je veux nommer M. Gustave Doré; l'autre, une série de courses à toutes les eaux de France, accompagnée de piquantes anecdotes comme M. Mornand sait si bien les conter. Ce n'est pas un livre dont on puisse rendre compte , mais qu'il faut lire et qui doit faire passer quelques bonnes heures à ceux qui se dirigent en ce moment vers nos établissernens thermaux et qui veulent tromper les ennuis d'une route connue et, par conséquent, assez souvent ennuyeuse. Le voyage de M. Taine est tout simplement charmant et fait autant de plaisir à celui qui , ayant vu ces belles régions pyrenéennes , aime à se souvenir, qu'à celui qui, ne les connaissant pas, en découvre ainsi par avance l'esquisse, et possède comme l'avanl-goût des satisfactions qu'il éprouvera bientôt. Il y a dans ce petit volume de l'histoire , de l'archéologie , de la causerie , de l'humour et beaucoup d'esprit.

Il faut lire ensuite, si l'on veut compléter son instruction

pyrénéenne , les légendes de ces montagnes , que vient de publier M. Ernest deGaray; c'est une séria de nouvelles, un peu genre moyeu-âge, un peu monotonement mystiques, mais enfin c'est encore un agréable délassement en wagon; je trouve seulement l'auteur d'une rare , j allais dire d'une effrayante fécondité, n en juger par le bilan établi au dos du volume pour le passé et des promesses qui suivent pour l'avenir. De plus, jt1 ne puis pardonner à M. de Garay de comparer, dans sa dédicace , Si Majesté Catholique la reine de toutes les Espagnes à la Sainte-Vierge ou à quelques-unes des Saintes habitantes du Paradis , puis, mettant son livre sous cette royale protection , de faire , comme les marins qui ne s'abandonnent jamais aux hasards de la mer sans recourir à l'invocation de quelque nom vénéié.

Je n'ai pas encore indiqué tous les voyages sur lesquels je désire attirer l'attention, mais ce serait aller trop loin que de repartir pour le Texas ou la Chine avec les abbés Domenech et Hue; aussi bien, ce serait dépasser. les limites de cet article singulièrement allongé.

XIV.

16 Juillet 1857.

BIBLIOTHÈQUE ELZÉVIRIENNE

Publiée par P. Janet. Paris 1834-1 , environ 80 volumes parus.

La Bibliothèque Elzévirieime est destinée à faire connaître et apprécier les ouvrages antérieurs au xvu" siècles ou de ce siècle, mais produits par ce qu'on est convenu d'appeler la littérature précieuse (ouvrages généralement trèsrares), et à faire ainsi restituer à nos ancêtres lettrés la place qu'ils doivent occuper dans la littérature nationale, comme aussi de donner au monde savant des éditions définitives , si je puis dire ainsi, de nos classiques du grand siècle. Cette collection, aussi érudite et aussi élégante qu'on peut

le désirer, se divise en quatre grandes sections. théologie et morale, beaux-arts, histoire et voyages , belles lettres , cette dernière subdivisée en : linguistique , ~ poésie , — théâtres, — romans ( anciens bien .entendu ), — contes et nouvelles. — facéties, — polygraphie , — mélanges.

Est-il besoin d'insister sur la manière remarquable dont ces éditions sont composées? chaque ouvrage est précédé d'une étude, toit sur l'auteur , soit sur le sujet du livre , accompagné de notes nombreuses, remarquablement tra" vaille, et terminé par des tables analytiques. Quant aux noms des éditeurs, ce sont à la fois ceux de quelques-uns de nos savans les plus haut placés et de nos plus infatigables érudits, MM. Mérimée, Tascheresu , Feuillet de Conches, Ed. du Méril. Francisque Michel , P.-L. Jacob, et MM. d'Héricault, Moland , Lud. Lala nne , Ch. Livet, E. Chasles. V. Fournel, Ed. Fournier, P. Faugères, A. de Montaiglon , Moreau , etc., etc. Je ne puis que féliciter M. Janet de sa généreuse entreprise, et faire des vœuv ardens pour que son courage ne se ralentisse pas. La Bibliothèque Elzévirienne est appelée à rendre de vrais services à l'histoire, et il est encore bien des champs ouverts aux recherches sans s'amuser aux bagatelles de la porte , ceci soit dit en passant, dans l'espérance que M. Janet laissera peu à peu de côté ces contes , ces balivernes, ces joyeux devis, qui n'éclairent aucun fait du passé, ne tranchent au cune énigme, ne font point faire un pas à la science et ne servent qu'à récréer quelques esprits tristement blasés pour qui les vieux exemplaires qui existent encore sont plus que suffisans. La Bibliothèque Elzévirienne a un rôle plus important à remplir, plus noble surtout; il faut qu'elle puisse garnir les rayons d'une librairie , comme on disait au moyen-âge, sans que le père de famille ait à la mettre sous clef, et elle arrivera à former une collection qui ne craindra nullement la concurrence actuelle et peu ou point celle de l'avenir.

Je ne songe pas à donner ici un aperçu des matières diverses contenues dans ces jolis petits volumes si élégamment cartonnés et si merveilleusement imprimés. Je vais seulement en mettre à profit quelques-uns pour conduire mes lecteurs dans ces salons précieux du dix-septième

siècle, leur faire faire connaissance avec ces femmes gracieuses et lettrées qui ont exercé un pouvoir véritablement souverain, qui ont créé en France la société , la conversation elle style épistolai/e, et auxquelles, malheureusement, les excès de leurs disciples ont attiré la raillerie impitoyable de Molière , les moqueries plus sérieuses de Segrais, c précieuses enfin, qui ne furent jamais ridicules, et comme on ne serait pas fàché, je crois, d'en rencontrer quelquefois dans nos salons modernes (1). On sait , d'ailleurs, que Molière lui-même dans la préface de sa célèbre comédie reconnaît l'existence de la véritable précieuse , et dit hautement que celle-là ne sa t pas s'offenser de vo r berner « des singes qui la copient. » Il faut bien comprendre que le ridicule ou un mauvais relief ne s'est a ttaché à celle dénomination qu'après la clôture des salons de Mme de Rambouillet, et quand un nombre infini de petites a&semblées se furent formées à Paris de la rivalité de leurs membres; ùe cette mode naquit le ridicule que Molière a stigmatisé d'une manière indélébile. Je ne conduirai pas là mes lecteurs, mais seulement dans le fameux salon de l'incomparable Arthémise qui dut naturellement servir de modèle. C'était à jour fixe qu'avaient lieu les assemblées des Précieuses : l'un des membres tenait la plume comme secrétaire, afin de conserver le souvenir des savanes discussions élaborées dans ces bureaux d'esprit, et tous se désignaient soigneusement par leurs surnoms , qui seulement variaient sou vent de salon à salon ; cet usage provoqua une certaine confusion entre les diverses clefs qui rétablissent les noms véritables.

Dans ses Mémoires sur Madame de Sévigné , ouvrage également remarquable par une érudition profonde, un style attachant et des détails des plus piquans, M. le baron Walkenaër a donné la relation supposée d'une réunion à l'hôtel

(1 ) Œuvres de Saint-Aman 1 ; — de Senecé: — de Chapelle et Bachaumont — Les caquets de l'accouchée. — Le roman de Furetière. — Pt curlout le Dictionnaire des Précieuses , si remarquablement édité par M. Ch.-L Livet, jeune savant qui sait son XVIIe siècle comme un contemporain de

Segrais.— Voir aussi les Etudes sur les Précieuses que M. tivet publie dans le Moniteur.

de Rambouillet, qui aurait été tenue à l'occasion de la lecture d'une pièce de Corneille. Nous n'essaierons pas de recommencer, après un aussi habile maître , un écrit neuf et original ; nous n'irons pas même heurter au marteau du bel hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, nous n'introduirons pas des yeux indiscrets sous les soyeuses tentures du fameux salon bleu; mais, à l'aide des travaux de 1 abbé de Pure, d es lettres de Voiture, dont la librairie Charpentier vient de publier une excellente édition, des détails fournis par Molière dans ses Précieuses ridicules, seb Femmes savantes et la Comtesse d' Escarbagnas, su rtout avec les deux comédies de Somaise ; — les Vraies précieuses (en prose), le Procès des précieuses ( en vers), et les excellens commentaires de M. Ch.-G. Livet, à l'aide de ces matériaux divers, disons-nous , nous allons tenter de donner une esquisse de la vie des précieuses. 11 paraît que l'usage chez les précieuses était d emmaillotter soigneusement le marteau de leur porte, sans doute pour éviter le bruit causé par le choc de cet u stensile, qui aurait pu venir malencontreusement troubler une lecture ou une conversation choisie : un domestique venait discrètement ouvrir, après s'être exactement enquis de la qualité du visiteur et le conduisait à la chambre. Seguin nous apprend que ce fut la marquise de Rambouillet qui introduisit la mode des appartemens composés de plusieurs pièces de plain-pied. Cependant comme toutes les précieuses ne possédaient pas d'hôtels aussi vastes, il ne pouvait y avoir de règle à ce sujet : « la chambre, » lieu où l'on recevait le plus , était encore , au dix-septième siècle, divisée en deux compartimens par la balustrade qui séparait en réalité le lit du reste de la salle : le lit à baldaquin soutenu par des colonnettes et plus ou moins richement drapé avait le chevet adossé au mur formant ainsi deux ruelles ; originairement le côté droit s'appelait le devant du lit, et l'on y recevait ses amis ; le côté gauche, la ruelle, et les domestiques y venaient prendre les ordres ; mais dans la suite etquand la mode s'en répandit, il fallut bien donner plus de place aux habitués, et les deux côtés furent dès lors indifféremment nommés ruelles; c'est là aussi que les siéges ét aient placés , « costoyant le lit, » comme le dit Mademoiselle de Gournay: : il y avait des fuu-

teuils , des plians et des perroquets ou plians garnis de dossiers. Dans d'autres maisons, on avait des alcôves, « peliles chambres, dit Sauvai, inventées par nos dames et insérées dans une plus grande pour y placer le lit.» L'alcôve, toujours plongée dans un jour obscur et au milieu de laquelle le lit s'élevait sur une extrade, répond assez exactement à nos boudoirs actuels : c'est là que l'on déployait l'élégance la plus recherchée pour l'ameublement , que les femmes admettaient leurs plu s intimas amis. On ne se figure pas quel rôle le lit jouait dans la société du xvn\* siècle ; il n'entrerait aujourd'hui dans la pensée d'aucun des plus hardis novateurs qu'une femme comme il faut, pût recevoir grand nombre de visiteurs couchée et n'étant point malade : au temps plus naïf de Madame de Rambouillet et de Madame de Sévigné, c'était un usage généralement adopté et beaucoup des plus doctes précieuses recevaient assises sur leurs lits et faisaient asseoir à côté d'elles celles de leurs connaissances qu'elles estimaient le plus. Nous en trouvons de nombreux exemples dans tous les ouvrages contemporains, et l'abbé de Choisy, dans ses curieux Mémoires, nous raconte que, pour se conformer plus complètement aux us et coutumes de son temps et ressembler encore davantage à une femme de bonne compagn-ie, il recevait, étant couché, mais toujours habillé et soigneusement attifé.

Madame de Rambouillet cependant avait toujours agi différemment; car, excepté quand sa santé l'y forçait, elle ne tint jamais assemblée que levée et avec un certain apparat : c'est ce qui lit que les Précieuses sérieuses l'imitèrent constamment et abandonnèrent le laisser aller dont nous venons de donner quelques preuves à celles qu'on appelaient les Précieuses galantes, et parmi lesquelles l'abbé de Choisy aurait bien été digne de naître ; ce sont ces femmes qui compromirent le succès de l'œuvre de la marquise en dénaturant sa création et en apportant des modifications qui étouffèrent à leur naissance les heureux résultats déjà obtenus. Elle était parvenue à corriger la liberté souvent brutale des moeurs , la licence de la conversation, le sansgêne des manières; elle avait sans doute exagéré ses corrections. Mais enfin de cette exagération de la tenue, du langage, des manières, devait naître , avec le temps, un juste-

milieu qui aurait assurément pu servir de modèle à l'éducation de la postérité: les Précieuses galantes gâtèrent ces corrections si laborieusement ébauchées, et, avant la lin du siècle, M. de Coulanges nous dit dans une de ses chansons

Je trouve que les jeunes gens

Aujourd'hui prennent trop leurs aises ;

Chez les dames du bon vieux temps

Prenaient-ils les meilleures chaises ?

En voyait-on de renversés

Les jambes, les genoux croisés ?

Pour en revenir aux assemblées des Précieuses, nous ne croyons pouvoir donner une plus exacte idée de la manière dont eiles se tenaient qu'en rapportant le récit pittoresque que M. de Somaise met dans la bouche du valet Roquespine racontant à son maîtres Ribercour, le héros du Procès des Précieuses , la façon dont il s'était acquitté de son message près de l'une d'elles.Tous^ les auteurs qui ont écrit sur ce sujet ont pris des fragmens de Cd curieux passage , les commentant et les habillant de diverses manières; il nous semble plus utile, et en même temps plus satisfaisant pour les lecteurs,de transcrire simplement ce tableau auquel on ne peut rien ajouter pour les détails et la sincérité

Droit à la porte de la chambre

Où l'on sentoit le musc et l'ambre,

Le susdit laquais nous mena.

Cette chambre étoit assez sombre,

Le grand jour n'y pouvant entrer,

A cause qu'elles font tirer,

Pour l'empescher de trop paroistre ,

Des rideaux devant la fenestre.

Sçachant que la grande clarté

Efface un peu de la beauté.

J'ay remarqué depuis ensuite ,

Quoyque la chambre fût petite ,

Que depuis la porte on voyoit

Un paravent qui s'estendoit

Jusqu'auprès de la cheminée.

..............

Dedans l'une des ruelles

Seize environ elles estoient ;

De plus, toutes elles avoient

(Au moins ne s'en falloit-il guère), Assis sur leurs manteaux par terre,

Paroissant fort humiliés.

Un homme chacune à leurs pieds , Sans ceux qui très fort à leur aise

Estoient assis dans une chaise

Et faisoient peu les courtisans. Elles avaient tant de rubans,

Que je dis, sans dire sornettes, Que comme mulets, de sonnettes Elles estoient, et croyez-moy, Toutes chargées par ma foy.

La plupart encore d'entre elles, Soit des laides, soit des belles,

Tenoient d'un air badin

Chacune une canne à la main,

La faisant brandiller sans cesse

...............

Beaucoup sans attendre aux dimanches Avoient mis des coiffes blanches, Qui toutes en pointes estoient; Beaucoup d'autres encore avaient Des coiffures à la paysanne,

Et non pas à la courtisane.

Si depuis un temps à la cour

La mode n'a joué son tour.

Celles qui restaient... ah 1 sans rire , Je ne sçais si je puis dire,

Avoient toutes autour du museau

De toile jaune un grand morceau , Si gros, que sans être prophète, On l'eust pris pour une ommelelte ...............

Or, voyons tout présentement

Comme estoit leur habillement.

Les unes, sans que je vous mpnte, Avoient une très longue fente A leurs habit?, cela s'entend,

Et qui se rejoignoit pourtant Par des galons que devant elles Avoieut fait attacher ces belles. Je puis dire que ces habits Estoient faits de fort beaux tabis. Et d'autres étoffes très-rares ;

Ces habits sont nommés cimarres.

D'autres avoient des juste-au-corps , Et d'autres avoient par la corps Des robbes tout autour plissées, Parce qu'elles sont plus aisées. Ceux qui si fort humiliés Estoient abaissez à leurs pieds Et montroient un cœur plein de flammes, N'avoient point presque tous des jambes: Du moins ne le voyoit-on pas, Tant le rond et grand embarras De leurs canons à trois estages A leurs jambes faisoient ombrages. Leur estomach assurément,

Et leurs espaules mesmement, Estaient, j'en ose jurer certes, De grands cheveux toutes couvertes , Et pour avoir plus de beauté Leur visage estoit moucheté ;

Ils avoient selon leurs coustumes ,

Des chapeaux tous chargés de plumes,

Et des rabats tout-à-fait beaux Qui, jusqu'à l'espine du dos, Descendoient à tirer par derrière.

Voici maintenant le tableau animé et brillant de cette scène, telle que la représente la plume savante et élégante de M. le baron Walckenaër :

« C'était dans une matinée d'automne de l'année 1644 ; le soleil de midi dardait sur les fenêtres de la chambre à coucher de madame de Rambouillet, Les rideaux de soie,

bleue comme l'ameublement, n'y laissaient pénétrer qu'un demi-jour azuré.... Si on y était entré sans être prévenu qu'on devait y trouver une brillante réunion, cette chambre eût paru déserte , et, en regardant devant soi, on n'y aurait vu qu'une seule femme, grande, forte, bien faite, non pas très-jeune, mais encore très-belle, occupée à regarder dans la rue à travers les rideaux qu'elle entr'ouvrait légèrement. C'était mademoiselle Paulet, que ses beaux yeux, son regard vif et fier, sa chevelure d'un blond ardent, l'impétuosité de son caractère et l'énergie de ses affections avaient fait surnommer la Lionne... Mais un mélange des plus suaves odeurs, qui s'exhalait avpc un bruit confus de voix du côté de l'alcôve, aurait aussi forcé les yeux de se tourner vers la droite; et à travers les colonnes dorées de celte alcôve, sous la voûte ornée d'ingénieuses allégories sur l'hymen, l'amour, le sommeil et l'étude, on eût aperçu une troupe folâtre de jeunes femmes et de jeunes gens qui, par la quantité de plumes et de rubans dont ils étaient chargés, ressemblaient à un parterre de fleurs, dont les couleurs vives et variées éclataient dans l'ombre.

« En s'approchant, on eût bientôt distingué l'élite de la société de Paris et de la cour, réunie ou plutôt resserrée dans la vaste ruelle de Madame de Rambouillet. On eût reconnu la princesse de Condé , accompagnée de sa fille , qui devint peu après duchesse de Longueville ; elle causat avec la mariluise de Rosambeau et la duchesse d'Aiguillon, parlait bas à l'oreille de la marquise de Vardes , qui avait près d'elle Madame du Vigean; la marquise de Sablé s'entretenait avec Madame Gornuel ; Madame de la Vi rgne tenait la main de sa jeune fille , depuis si célèbre sous le nom de la comtesse de la Fayette; puis les comtesses d3 Fiesque, de Saint-Martin, de Maure, et Ma lame Du Plessis-Guénegaud causaient ensemble à voix basse. La duchesse de Chevreuse écoutait avec attention mademoiselle de Scudéry, près du lit. La marquise de Ramuouillet entre deux dé ses filles, la jeune Clarice-Diane , abbesse d'Yères , et LouiseIsabelle d'Angennes. A côté de celle dernière était la marquise de Sévigné, occupée avec Julie d'Angennes à considérer les fraîches miniatures de la fameuse Guirlande, tandis qu'à leurs pieds le marquis de la Salle (Montausier)

assis sur son manteau qu'il avait détaché, leur souriait et semblait heureux descomplimens que lui adressait madame de Sévigné sur son incomparable galanterie. Douze autres jeunes seigneurs étaient aussi moitié assis , moitié couchés sur leurs manteaux, dont les étoffes de soie, d'or et d'argent brillaient sur le tapis, ou flottaient sur les pieds des dames A ses joues colorées, à sa figure joyeuse, on reconnaissait aisément parmi eux le marquis de Sévigné, assis aux pieds de mademoiselle du Vigean ; il lui donnait des nouvelles de l'armée, il lui parlait de Grammont et de St-Evremond, et la faisait rire; il lui racontait les exploits du duc d'Enghien et la faisait rougir. Le marquis de Villarceaux , et l'abbé de Gondi. depuis peu évêque de Corinthe, et le marquis de Feuquières se tenaient tous trois debout le premier derrière le fauteuil de la duchesse d'Aiguillon , le second derrière celui de la duçhesse de Chevreuse et le troisième à côté de madame Du Plessis-Guénegaud. Toutes ces dames tenaient une petite badine que quelques-unes s'amusaientà faire tourner entre leurs doigts. Les jeunes gens pour donner plus d'action à leurs discours et plus de grâces à leurs gestes, agitaient par intervalle dans l'air les blancs et gros panaches de leurs petits chapeaux, ou posant ceux-ci sur leurs genoux jouaient nonchalamment avec la plume qui les couvrait. Sur le devant de l'alcove et en avant des colonnes étaient assis sur des chaises et sur des plians (ou placets) des personnages que leurs habillemens plus modestes faisaient reconnaître à l'instant pour des hommes de lettres ou des ecclésiastiques ; c'étaient Balzac , Ménage , Scudéry , Chapelain , Costar, Sonrart, La Mesnardière, l'abbé de Montreuil, Marigny le jeune , l'abbé Bossuat et le petit abbé Godeau .. Quatre autres personnages étaient debout, appuyés contre une des colonnes de l'alcove ; moins richement vêtus que les galans illustres assis aux pieds des dames, mais parés avec plus d'élégance et de recherche que ceux qui étaient gravement posés sur des chaises et des placets ; ils formaient un petit groupe à part, promenaient leurs regards sur l'assemblée, causaient ensemble tout bas et souriaient de temps en temps ; c'étaient Sarrasin , Charlevai, Montplaisir et Saint-Pavin. »

C'est dans ces réunions que les beaux esprits s'escri-

matent, : lantjt c était Corneille qui lisait une tragédie, tantôt Voiture daignait réciter quelques-unes de ses faibles poésies , ou Ménage coulait une histoire ou improvisait un madrigal, et tous les assistans voulaient, à leur tour, faire comme lui : tantôt on posait des énigmes, on jouait aux jeux innoeens.à colin-maillard, par exemple, comme le dit Hamiltôn dans ses Colites, ou à quelques autres divertissemens. C'étaient enfin des réunions à la fois gaies et sérieuses ou se pressait une société spirituelle, honnête et polie, bien faite pour dégoûter des excès de celle qui la précédait et dont les rares partisans la combattaient encore , société qui. en outre, rendit des services immenses à notre littérature, et que Fléchier n'a pas craint de louer en ces termes, quand du haut de la chaire il prononça l'oraison runèbre de la duchesse de Montausier, la belle Julie:

« Souvenez-vous, dit-il, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthé- \* nice ; où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil et polie sansaffectation.»

Bientôt nous pourrons pénétrer plus intimement dans l'un de ces cénacles, l'un de ceux qui, après l'hôtel de Rambouillet, tint une place considérable dans le monde honnête ; M. Feuillet de Conches, prépare, pour la bibliothèque Elzévirienne, la Chronique îles Samedis, de mademoiselle de Scudéry, recueillie par Conrart ; ce sera l'on des plus beaux chapitre de l'Histoire des Précieuses, et il nous montrera le second âge de cette société formée par la marquise de Rambouillet eldéformée par ses disciples etses élèves.

XV.

1er Août 1857.

MÉMOIRES ET JOURNAL

Sur la Vie et les Ouvrages de Bossuet,

Publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes , et accompagnés d une introduction et de notes, par M. l'abbé Guettée. — 4 volumes in-8°, Didier, Paris, 1856 1857.

Bossuet eut près de lui un homme, l'abbé Le Dieu, qui, devinant, et nous ne lui ferons pas un titre d'honneur de cette perspicaciléque plus d'un pouvait partager avec lui, le rang que le prélat occuperait dans l'avenir , voulut laisser un exact procès-verbal (c'est le véritable mot dont nous devons nous servir), des faits et gestes de l'illustre évêque de Meaux; c'est ce Journal, commencé en 1699 , et dont il nous manque quelques feuillets seulement, que vient de publier M. l'abbé Guettée. Bossuet s'attacha l'abbé Le Dieu , comme secrétaire particulier , en lui donnant le titre de chanoine et chancelier de son église cathédrale, et le remarqua à cause de sa rare aptitude au travail et de l'habileté avec laquelle il le seconda dans la difficile réformation des livres liturgiques du diocèse de Meaux. Ou re ce volumineux, et ajouterons-nous, consciencieux Journal, l'abbé Le Dieu rédigea, aussitôt après la mort de son illustre protecteur, un mémoire qui, commencé pour raconter brièvement sa vie, prit peu à peu les proportions d'un ouvrage considérable, et forme aujourd'hui l'une des meilleures études que nous puissions désirer sur Bossuet. « Les grands hommes , dit l'abbé Le Dieu en commençant , n'ont pas besoin de louanges, leurs actions seules les renient dignes de l'immortalité. » Ces paroles sont assurément très-vraies, mais si, en effet, les quelques hommes assez éminens pour être ,

comme Bossuet, au-dessus des éloges et des louanges des contemporains ou de la postérité , peuvent se contenter du piédestal sur lequel leurs talens ou leurs vertus les ont placés, il n'est pas moins utile de raconter leur existence, d'insister sur les causes de leur juste illustration, d'appeler l'attention sur les détails de leur vie pour servir de leçon à la foule et l'exciter à mieux faire elle-même en lui montrant la haute récompense morale décernée à ces représentans de l'élite de l'humanité, et en lui faisant voir qu'ils ont été, comme tous les hommes, exposés aux mêmes luttes , soumis auv mêmes peines et aux mêmes efforts , éprouvés par les mêmes tentations et les mêmes périls, poursuivis par les mêmes injustices et les mêmes découragemens, mais qu'ils en ont triomphé et ont fait servir ces difficultés elles-mêmes à donner plus d'éclat à leur célébrité.'

Nous n'osons revenir ici sur la vie de Bossuet ; elle est trop connue, croyons-nous, pour qu'il nous soit permis d'en parler avec détail ; nous nous contenterons de dire que , né le 27 septembre 1627, à Dijon , il fut pourvu d'un canonicat à Metz dès l'âge de treize ans, et fit de brillantes études à Paris, où il fut de bonne heure introduit dans la société honnête, qui avait alors pour centre le salon bleu de l'incomparable Arthénice ; ce fut à l'hôtel de Rambouillet que Bénigne Bossuet révéla son talent de prédicateur par une sorte de lourde force; le marquis de Rambouillet, vantant son habileté, offrit de la prouver en enfermant Bossuet, seul et sans livres, pour composer un sermon sur une matière proposée ; le discours fut fait le soir même et immédiatement récité, ce qui fit dire à Voiture qu'il n'avait « jamais ouï prêcher ni si tôt, ni si tard ; » peu de jours après un saint prélat, M. de Cospéan, évêque de Lisieux, portait sur le jeune abbé un jugement plus grave , et que l'avenir se chargea de réaliser : « Ce sera , avait-il déclaré devant une nombreuse compagnie, une des plus grandes lumières de l'Eglise. »

Bossuet ne tarda pas à abandonner la vie mondaine qu'il menait, — il alla, d'après l'abbé Le Dieu , au théâtre jusqu'à ce qu'il fût sous-diacre, — et se livra avec ardeur aux études théologiques et à la prédication, se faisant souvent entendre à la cour et on présence du roi. En 1669 , Bos-

suet fut nommé évêque de Condom, et le devint de Meaux, en 1682, après a\oir fait l'éducation du Dauphin pour lequel il composa son admirable Discours sur l'histoire universelle, qui montre qu'il était aussi grand écrivain que grand orateur. Depuis ce moment, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1704, il se trouva mêlé à tous les grands événemens religieux de cette époque, c'est-à-dire aux travaux de l'assemblée du clergé réunie en 1682 pour le différend soulevé entre la cour et le Saint-Siège au sujet de la régale, aux querelles du Quiétisme et du Jansénisme , à la révocation de l'édit de Nantes et aux affaires de Port-

Royal dans lesquelles ses ennemis ont voulu le compromettre. Pour nous, après avoir lu attentivement les pièces de cet intéressant procès , pièces que l'abbé Le Dieu s'est chargé de nous fournir, nous nous associons avec empressement à la conclusion qui termine- la longue et intéressante introduction de M. Guettée : « Laissons donc quelques hommes égarés accuser Bossuet de jansénisme parce qu'il aima Port-Roval et qu'il sut au besoin défendre Arnault ; laissons-les appuyer cette singulière accusation sur un ouvrage orthodoxe du grand évêque. Ce qui ressort pour nous de ce débat, c'esl que Bossuet, toujours grand , sut garder son indépendance , au milieu des vives discussions agitées autour de lui, et rester lui-même ; quel que soit le parti que l'on adopte sur ces discussions, on ne peut qu'admirer la noble indépendance; de son génie, pourvu que l'on ait soi-même assez d'indépendance dans l'esprit pour dominer les préjugés. »

Ces « Mémoires touchant messireJ.-B. Bossuet, évêque de Meaux, » sont, nous aimons à le répéter, ce qu'on peut lire de plus complet et de plus élevé sur l'éminent auteur de l'Histoire des variations , et laissent bien loin derrière eux , ce nous semble , les études volumineuses publiées de nos jours sur cette illustre individualité. On le comprend aisément: quelque positif qu'ait été l'abbé Le Dieu (nous en parlerons tout à l'heure) il ne put manquer de s'attacher au prélat dont il fut pendant plus de vingt ans le confident et le secrétaire : il connut et comprit ce grand et pur génie, et de ce commerce même , il retint un certain je ne sais quoi qui éclate dans ses Mémoires et leur

donne un cachet de noblesse et de dignité que n'a atteinî aucun de ses autres ouvrages : il a peint Bossuet au naturel , mais sans jamais oublier la grandeur qui l'entourera toujours aux yeux de la postérité , et qui forme comme un des traits caractéristiques de cette belle et austère figure du dix-septième siècle. Dans certains passages des Mémoires, l'abbé Le Dieu atteint une véritabls élévation , et nous ne pouvons nous empêcher de citer ici deux passages qui nous ont paru mériter une mention spéciale par les curieux détails qu'ils fournissent sur l'évêque de Meaux :

« L'abbé Bossuet prêchait de génie, et sa vivacité et son abondance lui donnaient une facilité inconnue aux autres.

La considération actuelle des personnes, du lieu et du temps le déterminaient sur lb choix du sujet. Comme les saints Pères, il accommodait ses instructions ou ses repréhensions à des besoins présens ; c'est pourquoi le long d'un Carême ou d'un Avent, il ne pouvait se préparer que dans l'intervalle d'un sermon à l'autre. Aussi ne s'est-il point chargé de ces grands Carêmes où l'on prêche tous les jours; il aurait succombé au travail et se serait épuisé , tant son application était grande et sa prononciation vive. Au travail, il jetait sur le papier son dessein , son texte, ses preuves, en français ou en latin, indifféremment ; sans s'astreindre ni aux paroles , ni aux figures, ni au tour de l'expression ; autrement, a-t-il dit cent fois, son action aurait langui et son discours se serait énervé. Sur cette matière informe, il faisait une méditation profonde dans la matinée du jour qu'il avait à parler et le plus souvent sans rien écrire davantage, pour ne se pas distraire, parce que son imagination allait bien plus vite que n'aurait fait sa main. Maître de toutes les pensées présentes à son esprit , il fixait dans sa mémoire jusqu'aux expressions dont il voulait sè servir; puis, se recueillant l'après-dinée, il repassait son discours dans sa tête, le lisant des yeux de l'esprit, comme s'il eût été sur le papier, y changeant, ajoutant et retranchant comme l'on fait la plume à la main. Enfin, monté en chaire et dans la prononciation, il suivait l'impression de sa parole sur son auditoire , et soudain , effaçant volontairement de son esprit ce qu'il avait médité , attaché à sa pensée présente, il poussait le mouvement par lequel il

voyait sur les visages les cœurs ébranlés ou attendris « Son grand talent était de se proportionner à son auditoire et de se rendre intelligible en prêchant. De là, sa facilité de traiter toutes sortes de matières et devant des personnes de différens états, avec le même succès et dans le même temps. Un m3tin, après avoir tonné contre les péchés capitaux, les inimitiés et les injustices, en une paroisse de campagne, car il était très véhément orateur, le soir, donnant la confirmation à des religieuses dans une sainte abbaye, il les éleva jusqu'au sein de la divinité. On crut voiries cieux ouverts et les dons célestes descendre par ses mains sur ces âmes chastes et tremblantes, comme autrefois les langues de feu sur les apôtres. Toujours semblable à luimême, il y aurait cent exemples à citer de ce caractère, dont j'ai été le témoin , le trouvant à tout propos simple, familier, naturel, élevé quand il le fallait; pressant, persuasif, se conciliant d'une manière admirable, comme un autre saint Augustin, l'attention des esprit les plus tardifs, et toujours plein d'onction, avec ses vives lumières et ses tendres sentimens, il renvoyait son auditeur instruit, consolé et prêt à faire tout le bien avec la grâce de Dieu.» Nous n'avons pas reculé devant cetie longue citation, parce qu'en résumé, elle trace un exact portrait de l'évêque de Meaux et qu'il nous semble le voir occupant une de ces chaires qu'il illustra par sa présence et captivant sous sa parole mâle et sobre une assemblée surprise d'une telle éloquence et d'une telle hardiesse à attaquer les vices du temps. Bossuet travaillait autrement ses oraisons funèbres : tant qu'il pouvait laisser le champ libre à son improvisation, il le faisait, s'en rapportant à l'impression du moment, mais quand il s'agissait des narrations, qui ne pouvaient pas subir les mêmes modifications, il écrivait ce qu'il voulait dire sur une feuille de papier à deux colonnes, avec plusieurs expressions différentes pour les principaux mouvemens, et dont il se réservait la choix dans la chaleur du débil, pour se conserver, disait-il lui-même, la liberté de l'action en s'abandonnant à son mouvement sur ses auditeurs et tournant à leur propre profit les applaudissemens même qu'il en recevait.

Toute cette partie des mémoires de l'abbé Le Dieu, est du

plus haut intérêt et nous lui devons une véritable reconnaissance pour cette photographie littéraire de notre plus grand orateur catholique : leur auteur s'est élevé comme le sujet qu'il traitait et est parvenu plusieurs fois à faire ressentir à ses lecteurs les sentimens admiratifs que lui inspire le modèle qu'il a fait poser devant lui : il se maintient d'ailleurs constamment dans un ordre de pensées et de jugemens parfaitement d accord avec son sujet, et s'il ne demeure pas toujours à la hauteur que nous avons signalée, il ne s'en éloigne jamais assez pour être blâmé. Il apprécie sainement aussi le rôle politique joué par Bossuet, suri attitude au milieu des menées de toute nature qui se croisaient en tous sens alors sous prétexte de religion, sa prudence, ses affections, ses antipathies, ses nobles efforts pour la défense de la foi, son zèle pour la conversion des hérétique?, ses soins pour parfaire l'instruction, trop souvent ébauchée, des nouveaux catholiques, ses sages conseils à la cour, son dévouement et son courage. Puis, après nous avoir montié Bossuet politique habile, prélat éminent, orateur incomparable, conseiller prudent, l'abbé Le Dieu nous conduit dans son intérieur, et, tout en lui laissant cette auréole de grandeur dont on chercherait vainement à le priver, il nous fait voir l'illustre évêque de Meaux bon, simple et bienveillant, accessible à tous, obligeant, et désireux surtout d'aplanir aux savans qui l'entouraient sans cesse les difficultés qui entravent toujours l'entrée de la république des lettres. « Sa manière de vivre dans sa famille, nous dit son biographe dans le second passage que nous désirions citer, avec ses amis et même ses domestiques, était d'une douceur, d'une honrêteté et d'une noblesse qu'on ne saurait dire ; il gagnait le cœur de ses gens et on était naturellement porté à le servir par affection. Son discernement était exquis; il perçait les hommes jusqu'au fond de l'âme et connaissait fort bien si c'était la vanité, l'intérêt ou un attachement sincère qui les faisait agir. Il ne disait mot; il remarquait tout et souffrait tout, jusqu'aux manières même de ses gens qui pouvaient ne lui être pas agréables, mais qu'il excusait par bonté et par l'affection qu'il remarquait en eux. De là la paix et l'union qui ont toujours régné chez lui avec la piété et le bon ordre. Dans l'occasion, il se souvenait fort à

propos de ce qu'on lui avait dit ou fait d'agréable, et il le rapportait, lorsqu'on n'y songeait plus, pour en marquer sa reconnaissance. Aussi ne perdit-il en sa vie aucune occasion de favoriser les siens. On croit, disait-il, que je ne pense qu'à mes livres; voyez si ce que je viens de faire pour celui-ci ou pour celui-là n'est pas convenable. »

On aime fort aujourd'hui pénétrer dans l'intimité des gens en renom et connaitre tous les détails même les plus inutiles ou les plus ridicules,de leur vie : c'est un des symptômes de notre époque ; aussi avons-nous vu créer depuis quelque temps, nous allions dire depuis quelques mois, une littérature vraiment nouvelle, littérature amusante parce qu'elle flatte un des goût les plus prononcés du moment, facile parce qu'au bout du compte, on divertit toujours avec des cancans, même sans beaucoup d'esprit, mais peu digne d'être encouragée, parce que dans cette arène ouverte à la verve et à la malice, il n'est que trop aisé de se lois ser emporter et que nous ne voyons que trop d'exemples, des dangers et des écueils de cette critique personnelle ; il en est autrement quand ce goût d'examen , cette ardeur à découvrir quelque repli caché d'un passé toujours intéressant, à résoudre quelque problême , à signaler quelque fait faussement présenté ou maladroitement interprété, à redresser quelques erreurs, à dévoiler l'existence de quelque personnage important ou ciractérislique, quand cette passion du détail s'applique au passé , disons-nous, elle mérité d'être louée, encouragée, développée; là, en effet, il ne s'agit plus de flatter une curiosité, en quelque sorte, coupable, puisqu'au fond c'est l'envie et h jalousie d'une part, le désir du gain et la méchanceté d'autre part qui sont le plus souvent les mobiles et les instigateurs, de cette aulo-biographie contemporaine. Pour le passé, c'nst par le goût de l'étude, par la volonté d'employer de loisirs trop souvent follement dépensés, par l'amour de l'histoire, qu'on est conduit a ces révélations intimes qui préparent à la foute,quelquefois, les plus étonnantes désillusions ; c'est avec raison qu'on a dit qu'il ne fallait jamais montrer un grand homme en déshabillé. Pour ne pas répéter dans son originalité trop vulgaire cette expression bien connue, ou du moins pour ne pas faillir à ce danger, il faut que l'homme qu'on y ex-

pose soit parvenu à un degré d'élévation bien rare dans noire pauvre humanité. Bossuet est de celle classe privilégiée, car M. l'abbé Guettée, en publiant intégralement le journal de l'abbé Le Dieu, lui a fait subir la plus rude épreuve do ce genre à laquelle on puisse soumettre une célébrité. Nul doute que quand un homme a tenu le rang considérable qu'il a été réservé à l'illustre évêque de Meaux d'occuper dans le monde, comme dans l'église, il ne soit curieux, intéressant même de pénétrer dans l'intimité de sa vie, de voir, si nods pouvons employer uri pareil mot , dans les coulisse de son existence et de retrouver les traces de l'homme, quelque désillusionnant que ce soit, là où nous ne connaissions que le génie. Ce journal renferme de très précieux renseignemens sur les affaires du Quiétisme , sur le Jansénisme, sur la situation du clergé ; l'abbé Le Dieu enregistre ces bruits du jour, variables , capricieux , presqu'insaisissables, et qui ont pour la postérité une incontestable valeur, parce que c'est à l'aide de ces nouvelles que l'on juge le mieux une époque en pouvant la prendre, pour ainsi dire, sur le fait ; mais ces détails historiques ne suffisent pas pour nous faire comprendre l'opportunité de la publication de ce volumineux et indigeste journal, où les faits et gestes de Bossuet sont minutieusement enregistrés jour par jour. Nous disions tout à l'heure qu'à moins d'être plus qu'un grand homme, si cela était possible , il était toujours dangereux de se faire voir dans son plus intime intérieur. Certes, quand nous venons de relire cette admirable oraison funèbre du grand Condé ou que nous pensons encore au récit de la mort de Madame, et que tous entendons presque retentira nos oreilles ces mots : « Madame se meurt, Madame est morte 1 » nous serions tentés d'en vouloir à l'abbé Le

Dieu de nous raconter qu'un jour Bossuet lui dit en l'entretenant des retards qu'il éprouvait dans la publication de son ouvrage contra Richard Simon : « Si nous obtenons ce que nous demandons, il y a de quoi faire bien enrager M. le chancelier, mais aussi, si nous sommes tondus, nous enragerons bien. » D'autres fois, l'abbé Le Dieu prêtera encore à Bossuet des expressions aussi familières et qui choquent singulièrement > ce nous semble , dans celte bouche éloquente. Il ne faut pas cependant y attacher une impor-

lance exagérée. el quelques critiques , dont nous honorons d'ailleurs le talent spirituel et élégant, nous paraissant avoir été trop loin quand ils ont dit que Le Dieu avait préparé une palette toute prête avec laquelle on pourrait aisément transformer en une caricalure le beau portrait de l'aigle de Meaux, celui-là même que peignit Rigaud , le grand peintre roussillunnais.

Mais aussi, comment l'éditeur des Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu , celui qui a su écrire la remarquable introduction de cette publication , n'a-t-il pas eu la penséé de rejetter du Journal tous ces détails fâcheux , puérils , pénibles même quand on les voit accolés au nom de Bossuet? Certes, personne plus que nous ne s'associe aux cruelles souffrances qui ont éprouvé l'évêque de Meaux, ne regrette les douleurs corporelles qui ont atteint cette belle âme et nous ont peut-être privés de quelque savante œuvre que la maladie n'a pu laisser à sa victime le temps de composer; personne plus quo nous ne suit avec plus de chagrin les progrès de ce mal aigu , terrible , ne voit avec plus d'angoisses ce noble malade gisant et gémissant sur son lit; mais nous voudrions ne pas aller plus loin , et ne pas avoir à penser à l'officine d'un pharmacien quand nous sommes en présence de Bossuet. Bien plus, cependant, il est des détails d'une intimité, nous allions dire révoltante, et à coup sûr d'une absolue inutilité, et que M. l'abbé Guettée a réunis soigneusement à la fin de chaque volume pour l'édification de la postérité. Nous avons pleinement rendu hommage à l'Introduction de M. l'abbé Guettée, à l'opportunité de la réimpression des Mémoires de l'abbé Le Dieu nous en dirons autant de quelques pièces qui accompagnent cet ouvrage, et notamment de l'Eloge de Bossuet, prononcé à Rome en 1705 par le chevalier Maf- fei ; nous reconnaissons qu'une partie même du Journal était digne d'être édité, et éclaire d'un jour tout nouveau, non seulement la vie de Bossuet , mais les évènemens de son époque, principalement au point de vue ecclésiastique; mais si nous avons eu beaucoup à louer, et 6i nous avons beaucoup loué , nous nous croyons aussi en droit de critiquer, et nous le faisons.

Celui qui perd le plus au jugement de la postérité d'a-

près la publication de ces minutieux Mémoires, c'est! l'abbé Le Dieu. Jusqu'à présent , grâce au noble patr.'nage sous lequel il se présentait. il avait eu un nom honorable, presque célèbre : on se plaisait à se représenter le secrétaire de Bossuet comme un homme digne d'estime , identifié à la personnalité de celui qui l'avait choisi pour lui donntr une part de son illustration. L'abbé Le Dieu n'était rien moins que cela, et, après l'examen du Journal, nous ne pouvons pi us conserver l'illusion que la lecture des Mé- moires avait pu nous inspirer. L'abbé Le Dieu était essentiellement personnel , et voici tout ce qu'il trouve à écrire après avoir raconté les affreuses douleurs que Bossuet eut à souffrir avant de rendre sa belle âme à Dieu : « Dieu soit loué de toutes choses : il faut retourner à lui par quelque endroit. » On avouera avec nous que cette oraison funèbre est un peu froide. Le reste du Journal est consacré à la propre personnalité de 1 abbé Le Dieu, qui énumère sa dou leur, sa maladie, ses mécomptes, ses pensées, absolument comme s'il s'agissait encore de Bossuet; il mentionne les disputes, les cancans des parens du prélat, et sur la tin , nous fait complaisamment assister à son quotidien affaiblissement, aux médecines qu'.l prend , et à nombre de petits détails aussi peu curieux : le côté vraiment intéressant de cette partie du Journal se trouve dans la mention des évènemens du dehors, dont Le Dieu tenait fidèle note, et auxquels il joignait souvent l'impression du moment. A ce point de vue, il y a df3 très jolies pages dans le Journal , et en le débarrassant de ce qui empêchera la masse des lecteurs de l'apprécier équilablement , on en aurait aisément composé un volume d'un intérêt presque aussi grand que ceux des Mémoires de l'avocat Barbier.

L'abbé Le Dieu, après la mort de Bossuet, ne songe plus à dissimuler et montre hardiment, nous dirons même effrontément, qu'il n'avait voulu jouer qu'un rôle et que ce n'est même pas sans une certaine satisfaction qu'il retrouve son indépendance, tout en conservant une bonne et sûre position. Il noua montre qu'il a voulu employer à son utilité Bossuet mort autant que Bossuet vivant, et que, cherchant à se rendre indispensable pour la publication des œuvres du prélat, il n'y a vu qu'un moyen, comme on l'a dit spiri-

mollement, de se faire un sort. Il déteste cet abbé Bossuet, neveu du grand Bénigne , et demeuré vicaire général du diocèse de Meaux avant de devenir é\êque de Troyes ; il bail lo île cette famille, parce qu'elle ne lui donne pas autant quille voudrait, et il abrite son avidité sous le pieux désir de s'entourer d'objets ayant appartenu à son illustre maître : Une fois, sollicitant de l'abbé Bossuet, un calice de vermeil delà chapelle de Mgr de Meaux, et en obtenant une réponse évasive, il ajoute : « je suivrai donc celle de« mande, puisque la voilà une fois faire, et j'arracherai ce « que je pourrai de ces Messieurs, puisqu'ils ne me font « aucune avance d'honnêteté, pour ne me l ien offrir ni don« ner.» Un autre jour, il raconte avec joie qu'il a obtenu de l'abbé un très-beau missel , provenant également de son oncle, et il ajoute : « Il ne me l'a accordé qu'à son « corps défendant , mais enfin je !e tiens ; il faut tirer « ce qu'on peut de mauvaise paye. » Il poursuit implacahlement par derrière cette famille,à laquelle cependant il ne cesse de faire bonne mine, de demander des services, de l'argent, aveclaquello il vivait sur le pied d'intimité et dont il se plaità dévoiler les défauts elles travers. Enfin au mois de novembre 1706, il écrit : «Ces jours passés, Cornuau, « (homme d'affaires de MM. Bossuet), a réglé ici toute les « affaires de !a succession de feu Mgr de Meaux, payé tout « lemon.de, et vendu tout le linge et les gros meubles de « bois qui lui res'aient comme de vieilles tables, de vieux « ais, bois neuf, etc., et ce qui s'est trouvé de meilleur en « cela, il l'a fait charger sur une charrette qui marche à « Paris demain mardi, où il va lui même coucher. Ainsi « pour le coup, voilà le Bossuet parti de Me3ux , la mai« son rendue et vidée 1 » Nous n'en dirons pas davantage, car ce nous semble être le comble de l'ingratitude de voir l'abbé Le Dieu profaner ainsi le nom même de celui duquel il devait tout ce qu'il était et qu'il aurait dû, au contraire, chercher à honorer dans ses parens et dans tout ce qui pouvait le lui rappeler.

On se plaît, dans notre temps, à rechercher des documens inédits qui mettent en relief les grandes individualités de notre histoire; il faut savoir se defier de ceux qui sont inutiles et qui compromettent jusqu'à un certain point une

jusle et noble réputation. Si l'or découvre la preuve qu'un personnage n'est pas digne du piédestal sur loquet il est exposé aux yeux admiratifs de la postérité, nul doute que ce ne soit une bonne action, un devoir même, de relresser cette erreur, de dévoiler cette imposture; mais nous ne comprendrons jamais à quoi sert de publier de longs et insignifians détails. qui n'ajoutent rien à ce que I on sait et peuvent même faire perdre à une illustre figure quelquesuns de ses traits de distinction. Nous regrettons même ce zèle intempestif, quand nous songeons aux trésors que renferment encore nos bibliothèques et nos archives, trésors qui éclaireraient réellement l'histoire, instruiraient et intéresseraient la foule et qui demeurent enfouis sou? la poussière séculaire que vient seulement et de loin en loin secouer un amateur intelligent, mais pas assez heureux pour pouvoir faire participer ses contemporains aux richesses que lui seul connaît. Nous nous permettrons de donner cet avis à la troupe nombreuse des savans et des érudits qui s'empressent à l'envi dans l'arène de la littérature historique, et nous leur répéterons surtout qu'il ne faut pas en pareille matière se borner à une seule époque et à quelques personnages, mais bien pousser des reconnaissances un peu à l'inconnu. C'est le seul moyen de se procurer ces grandes jouissances que causent des trouvailles aux vrais travailleurs et de doter son pays et son temps de publications nouvelles et intéressantes.

XVI.

19 Août 1857.

Lettres de Silvio Pellico , recueillies et mises en ordre par M. G. Siefani , traduites et précédées d'une introduction par M. Ant. de La Tour, 1 vol. in-8°, Dentu.— Madame Bovary, par M. G. Flaubert, 2 vol. in-18, Michel Lévy.- Mémoires de Hollande, par la comtesse de La Fayette, publiés par MM. Barbier et Panson, 1 vol. in-18, Tecllener. — La résinière d'Arcachon, par M°" la marquise de La Grange, in-18, Michel Lévy. — Avator, par Théophilt Gautier, in-24. — Le Roman alchimique, par M. G. Lucas, 1 vol. in-18, tous deux chez Michel Lévy.

Silvio Pellico a le rare privilège d'avoir occupé le monde pendant sa vie et de rester aussi intéressant après sa mort. Peu d'individualités, il faut le reconnaître, méritent d'exciter au même degré la sympathie ; peu d'hommes surtout, après avoir eu leur moment de mode, et je prends ici ce not dans un sens sérieux à défaut d'aulre, sont restés constamment dignes des sentimens qu'ils avaient provoqués, comme l'ami de Maroncelli , le prisonnier des Plombs de Venise. Nous avons tous, dès notre jeunesse , lu les immortelles Prisons , nous nous sommes tous attendris certainement en suivant les tortures morales de cet honnête homme égaré parmi les carbonari, — on sait, du reste, maintenant qu'il ne l'était pas ; — nous avons souffert avec lui , pleuré avec lui, et nous éprouvions nous-même un sentiment d'allégement en voyant quelqu'âme charitable adoucir les douleurs de Silvio Pellico, Jeunes hommes, nous avons

également admiré le Discours sur les devoirs de l'homme qui contient une admirable morale catholique et qu'il faudrait inculquer dans ie cœur de notre génération moderne : il nous restait à connaître dans Silvio l'homme intérieur, cette partie intime de l'existence que la correspondance seule peut dévoiler. M. Stefani a bien vou'u se charger de ce pieux devoir. Il est parvenu à recueillir trois cent soixantesix lettres qui nous peignent au naturel l'auteur des Prisons. Silvio a dû en écrire un bien plus grand nombre, sans doute , mais nous devons nous contenter de cette collection qui a coûté de vérllables peines à M. Stefani. Je noterai cependant en passant, et avec regret, que je no vois pas figurer dans cette correspondance le nom de Maroncelli : établi aux Etats-Unis et mort malheureusement, qui sait s'il gardait ces précieuses épitres ? qui sait dans quelles mains elles sont tombées aujourd'hui ?

Silvio Pellico a trouvé, dans M. Antoine de La Tour, un second éditeur qui, pour emprunter l'expression ilalienne , s'est chargé de celle lâche con amore; car il s'est épris de ce touchant caractère. Je vois toujours avec plaisir un biographe porter un intérêt aussi grand à son sujet, et quand il s'agit d'une individualité comme celle de Pellico, ce sentiment honore également celui qui l'inspire et celui qui en est inspiré. On se plaît à lire les pages où M. de La Tour nous raconte son pèlerinage à la tombe de Silvio et aux lieux qu'il a illustrés de sa présence, quoique ces lieux maintenant n'existent plus qu'à l'état de souvenirs.« Avec lui je traversais Padoue et Vérone , avec lui j'entrai dans Venise. Quand je me trouvai, pour la première fors dans la cour de ce merveilleux palais des doges, mon regard chercha d'abord celle fenêtre des Plombs qui donnait sur le toit de StMarc et d'où le prisonnier apercevait au -delà de la basilique l'extrémité de la piazza. »

« Ma fenêtre aux Piombi, dit Silvio Pellico dans une Jet« tre écrite en français, n'était pas ovale, mais carrée et « grande; on la voit de la grande cour du palais des doges « en venant de la piazzetta. Elle e^t pour le spectateur « qui regarde ce superbe escalier où Marino Faliero a élé « décapité, et d'où je suis descendu au milieu des sbires « pour aller entendre sur l'échafaud ma sentence de mort

« sur la piazzelta ; elle est, dis-je, au-dessus de cet esco « lier, mais à la gauche du spectateur, et elle donne, sur les a Plombs de l'église St-Marc. »

«Cette fenêtre si nettement décrite, je la cherchai avidement, mais hélas elle avait disparu. Celte partie même des Plombs n'existait plus; comme elle dépassait le niveau de la toiture, on venait de la démolir, et los ouvriers étaient encore à ôter les échafaudages. — Là , me dit mon guide . était encore, il y a deux mois, la prison de Silvio Pellico.Le lendemain, étant entré sur le quai des Esclavons, dans l'atelier d'un photographe , j'eus le bonheur de mettre la main sur une vue intérieure du palais où se voyait la précieuse fenêtre. « Ce passage montre assez que M. de La Tour n'a rien négligé pour rendre aussi complète, aussi parfaite que possible la biographie du célèbre prisonnier des

Plombs de Venise.

Silvio Pellico, malgré la célébrité qui entoure sa mémoire, n'a pas échappé à la loi commune. Tout le monde con naît son nom, a lu ses ouvrages, a applaudi sa Françoise de Rimini, mais il était passé si vite dans la sphère de souvenirs historiques, que plus d'un de ses ad nirateurs fut certainement surpris en apprenant sa mort au mois de janvier 1854, et qu'un plus grand nombre encore ignore complètement la partie de sa vie comprise entre le jour où il put revenir s'asseoir au foyer paternel et celui où il s'éteignit entre les bras de sa sœur bien -aimée, la supérieure des Visitandines de Chieri, M. de La Tour raconte cette mort dans des pages vraiment éloquente : je vais essayer, non pas de lutter ici, même de loin avec lui , mais de tracer en quelques lignes, cette noble et sainte existence.

Silvio Pellico sortit épuisé, malade, de sa longue prison et sans espoir de recouvrer jamais une santé robuste, mais il n'y pensait pas quand il suivait librement le chemin qui le conduisait à Turin . c'est-à-dire au milieu des siens. Ils durent tous éprouver une de ces joies immenses que la plume ne peut décrire et qu'on peut à peine comprendre, quand on n'a pas été assez éloigné soi-même de ceux qu'on aime pour en éprouver quelque sensation. Après qu'il eut peu à peu repris la douce habitude de ce bonheur quotidien, qu'il se fut accoutumé à se revoir entouré des siens , à sentir le

soleil d' Italie entrer chaque matin dans sa chambre, a sagenouiller librement dans quelque église voisine de la maison paternelle, et que sa santé se fut un peu raffermie, en entendant murmurer à son oreille, nous dit son biographe , les vers applaudis au théâtre , il se souvint que lui aussi il avait été poète. Silvio Pellieo recueillit alors ses premières publications, écrivit les Prisons, le Discours sur les devoirs de l'homme, puis se laissa entraîner à la tentation de renouveler le succès de sa Francesca di Rimini ; mais Corradino éprouva un échec complet. Son auteur le supporta avec une rare constance, disant divinement dans une de ses lettres :

« Puis je être bien en colère contre des jeunes gens qui , pour moins s'ennuyer, s'amusent à siffler? La désapproba- lion était ur. peu outrée, voilà tout. Si ma tragédie avait eu de l'intérêt, ils auraient été émus malgré eux; ils auraient laissé le sifflet de côté pour s'égosiller et bien faire enfler tours généreuses mains à m'applaudir, »

Ce fut pour lui d'ailleurs une leçon , et peu après il disait encore :

« La manie de foire des tragédies était pardonnable quand j'étais jeune ; je ne l'ai plus. »

Silvio Pellico était au-dessus de ces mécomptes humains. Sceptique et railleur dans la première portion de sa vie , la foi l'avait illuminé au moment même où , venant d être mis en arrestation, le désespoir menaçait de compromettre cette existence qui demeurera comme un type admirable; dès lors, l'illustre prisonnier ne s'était jamais départi de cette piété profonde et éclairée, et c'était pour lui la grande atfaire : « que mon nom soit ou non célèbre, écrivait-il dans une lettre qui n'a pas été malheureusement recueillie. qu'importe? Toutes les louanges qu'on me donne empêchent-elles qu'une infinité d'hommes obscurs ne soient meilleurs que moi ? »

Silvio eut, vers cette époque , le bonheur de trouver un asile dans une maison amie qui lui permit de se livrer aux charmes d'une existence quelque peu contemplative, sans avoir à se préoccuper des soucis de la \ie matérielle. Une française qui portait un nom justement honoré dans notre pays, la marquise de Barolo, fille ) du marquis de Colbcrl, se

l'attacha pour surveiller les innombrables bonnes œuvres auxquelles elle consacrait sa fortune. Pellico publia alors deux charmans petits volumes de poésie; mais des malheurs multipliés allaient de nouveau éprouver l'auteur de Mie Prigioni; il perdit en peu de temps sa mère, son pèr-e et un frère dont la mort fit dire à Silvia cette sublime expression d'amour fraternel : « Mes jours se sont obscurcis ! » Les douze années qui suivirent s'écoulèrent tristes et douloureuses pour Pellico; il voyait chaque jour le vide se faire autour de lui et les souffrances corporelles grandir au point de le torturer pendant des mois entiers. Il mourut comme il avait vicu, comme un ange terrestre. « Couronné par une mort sainte, sa vie a reçu de cette suprême épreuve la seule perfection qui lui manquât, et mérite aujourd'hui d'être offerte en exemple à tous les chrétiens. C'est celle d'un hoin me qui a porté jusqu'à l'héroïsme la patience , la honte , la douceur, la bienveillance, la charité, l'amour du prochain . le pardon des injures, en un mot toutes les vertus évangéliques. La mère de Silvio Pellico était par le sang compatriote de saint François de Sales ; ceux qui liront ces lettres trouveront peut-être que le fils l'était par le cœur. »

On sait que Silvio Pellico ne fut jamais marié, et certaines personnes s'éionnent de ne trouver presque nulle trace de tendresse dans les nombreux écrits laissés par lui : comme j'ai moi-même entendu faire plusieurs fois celle remarque, qui supposerait un vide dans cette âme si aimanle, je veux y répondre ici en citant deux passages, l'un recueilli par un ami, l'autre contenu dans ses Poésies inédites. « Eh ! qui ne l'a jamais été ! répondait-il à quelqu'un qui lui demandait s'il fut épris, mais sans sourire et avec un accent solennel. L'amour est un instinct qui nous entraîne vers le beau. C'est ainsi que nous aimons la femme, et souvent nous lui attribuons des qualités qu'elle n'a pas. Mais il en est qui nous rendent la vertu plus facile, et si j'ai fait quelque chose de bien, si je n'ai dans ma vie commis aucune bassesse, c'est à la femme surtout que je la dois. » Et dans ses vers : « Que ne te dois-je pas, ô mon Dieu ! pour avoir permis que dans l'égarement de mes idolâtries, jamais mon cœur ne descendit à de profanes beautés ! »

l.es lecteurs ont envie, j'en suis sùr, de connaltro le style épistolaire de l'auteur de mes Prisons, et ils ont grandement raison: pour les satisfaire, je prends à peu près au hasard deux lettres adressées par Silvio Pellico à sa sœur Joséphine, la supérieure de la Visitation de Chieri : dans l'une, il se montre mélancolique et tri ste, et laisse échapper des pensées qui me semblent ravissantes de fraîcheur et de naïveté; dans l'autre, Pellico se montre tout à fait gai, aspect assez bizarre pour sa figure quelque peu austère , mais gai d'une gaieté pieuse, angélique, si j'osais le dire.

« 30 janvier 1845.

« Ma chère Joséphine ,

« C'est une consolation pour toi d'entendre quelquefois la messe de notre cher frère ; ce sentiment d'affection et de piété aura répandu un peu de baume sur ton âme accablée par des tristes souvenirs. J'ai été faire une commémoration de notre bon vieux ami (le cardinal Feraudi) en priant pour lui dans l'église de Saint-Dominique; mais nous alons tous bien des motifs pour présumer quo sa grande bonté et charité a déjà sa récompense éternelle. A ce jour funéraire un joui plus riant a succédé, celui de saint François de Sales, qui est un de nos saints bien-aimes. J'ai été chercher un peu de religieuse ga ielé dans l'église des Visitandines, car saint François de Sales élai gai, il voulait la gaieté, i! savait l'inspirer. En pensant à lui et en priant, j'ai effectivement éprouvé une certaine sélénité, mais pourtant un mélange involontaire de petite tristesse descendait au fond de mon coeur : les douces voix des Visitandines me forçaient à penser qu'une fois la voix de notre pauvre Mariette était là. Je m'imaginai papa et maman dans cette église distinguant la voix de leur fille: tu y as peut-être été quelquefois avec eux, ainsi que François. Je médisais qu' alors, parmi vos ferventes prières, il y en avait sûrement une remplie de douleur, celle que vous adressiez pour le malheureux prisonnier du Spielberg. A de telles idées je me trouble un moment, et je sens qu'il y a dans mon cœur quelques vieilles larmes. Pourtant, je relève mon courage, je renouvelle ma ferme résolution de ne pas me laisser dominer par une inutile mélancolie : je prie, j'adore les décrets de la providence et je fixe mes réflexions sur les grâ-

ces signalées que Dieu m'a faites, et sur celles que j'espère recevoir pour ce reste di vie et pour toute l'éternité. Allons, marchons vers le paradis et marchons d'un air de contentement el de triomphe. Adieu, ma très chère ! »

Voici l'autre billet, non daté, mais évidemment antérieur à la lettre précédente :

« Ma chère sœur Joséphine... mais avant je veux t'embrasser. Quoique tu ne sois pas auprès de nous, tu nous es toujours présente. Aime-nous bien comme nous t'aimons tous et ménage ta santé ; garde-toi du froid et des engelures et sois toujours gaie comme moi. Sais-tu? le père Zian, au Spielberg, me disait qu'il n'y avait que trois excellentes occupations au monde: — prier Dieu, aimer son prochain et se réjouir; quand on tâche de les remplir, on n'est jamais bien malheureux, et pour se réjouir sagement, il n'y a pas besoin de beaucoup de choses : il n'y a qu'à prier Dieu et aimer son prochain; de ces deux points résulte le troisième. Adieu, adieu, vive la bonne humeur! Nous l'embrassons tous. »

— Voilà longtemps déjà que je voulais entretenir mes lecteurs du roman qui a presque fait événement cette année, qui a eu les honneurs de la police correctionnelle ( en tant qu'honneur il y ait) qui a soulevé de profondes récriminations et des admirations outrées , qui a presque ressuscité dans notre société lettrée la querelle des Uranistes et des Trissotistes, de Madame Bovary enfin, qui ne méritait assurément

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

J'hésitais à en parler, parce flue n'ayant pas beaucoup de bien à en dire et en pensant passablement de mal au contraire , je craignais de paraître paradoxal ou ridiculement sévère ; mais un plus long silence me semblerait déplacé. Quand on ose essayer d'apprécier la littérature contemporaine, il ne faut pas de demi-courage. Il s'agit d'aller jusqu'au bout sans se laisser intimider. Aussi bien, je me sens plus hardi après avoir parcouru les lettres de Silvio Pellico : quand on a vécu quelques heures avec un pieux et profond penseur. de la trempe de l'ancien prisonnier du Spielberg, quand on a lu ces écrits, produits d'une admira-

me nonne fui. d'une rare candeur, on se sent plus fort pour signaler les défauts du temps et résister au courant de la foule qui entraîne souvent malgré eux ceux-là même qui seraient le plus disposés à tenir ferme.

Ai-je besoin de parler de la fable de Madame Boyary ? Tout le monde la connaît : quelques mots cependant sont nécessaires. Une jeune femme de la camp.lgne épouse, volontairement, notons-le bien, un médecin de \i!lage, qui l'avait aimée du vivant de sa première femme, mégère insupportable qui aurait pu être sa mère • cette jeune femme ne tarde pas à devenir incomprise ; elle tourne à la coquette, enfin, pis encore, et tombe de chute eu chute jusque dans les bras d'un certain Rodolphe, séducteur qui nous parait assez peu séduisant. Après quelques années d inconduite , elle s'empoi onneel, peu après, son mari,qui l'aimait toujours, meurt lui aussi, mais non sans a\oir rencontré le dernier amant de sa femme et lui avoir pardonné en prenant à son égard une attitude plate et ridicule. Telle est la cou texture aussi abrégée que possible delà fable, dont j'ecarte tous les accessoires. Pour m'acquitter d'abord envers M. Flaubert, je dirai que son roman est écrit avec un incontestable talent d'observation qui pourrait lui donner une place à côté de Balzac : il étudie la nature sur le fait et procède avec la littérature , comme certains peintres avec leur art : c'est un des membres les plus ardens de l'école réaliste, et à ce titre il doit moins qu'un autre prendre rang parmi les romanciers chez lesquels l'invention doit être au moins égale à l'imitation.

Un critique distingué, M. Gustave Planche, en parlant des artistes dans un des derniers numéros de la Revuedes Deux-

Mondes , exprimait cette pensée d'une manière si complète que je veux citer ce passage : « L'imitation est à l'invention, dans le paysage comme dans la sculpture, ce que le langage est à l'éloquence, et ce n'est, pas ici une comparaison ca pricieuse, mais une comparaison qui repose sur la réalité. Ceux qui savent imiter la nature muette sont pareils à ceux qui connaissent les lois du langage : ils sont prêts à parler, ils disposent de la ligne et de la couleur comme les grammairiens disposent des mots, mais qui pourrait mesurer la distance qui sépare la grammaire de l'éloquence ? qui pourrait dire

. de combien de pas se compose la route qui mène de l'imitanon à l'invention ? » Or le roman est un peu le paysage de la littérature, si j'ose dire et il ne faut pas seulement prendre des scènes de la vie réelle sur le f-iit, il faut les rendre " gracieuses, attrayantes, ou bien qu'elles produisent parleur disposition un autre effet que celui causé par un évènement horrible ou navrant; si cet effet seul est produit , il est incomplet parce que l'art lui manque. Ensuite on s'expose à de ridicules détail.Que m'importe de savoir que, s'hahi lia ri t pour un bal, M. Bovary met un pantalon qui lui serrait le ventre ? Qu'il y a-t-il de joli à ce que la femme dans une de ses étapes de demi-vertu, attirant son enfant vers elle . se serve « d'un tangage plein à propos de tant d'expressions « idéales, lui demandant : ta colique est-elle passée . mon « ange ? » (page 301). Je ne veux pas parler des détails choquans sur l'intimité de cette malheureuse avec ses amans et qui ne peuvent être comparés qu'aux plus regrettables pages de Mademoiselle de Maupin.

A côté de cela , il y a des scènes de la v;e des petites villes qui sont d'une vérité rare . d'un charme incontestable , supérieures même quelquefois à celles de Balzac , parci que M. Flaubert sait décrire aussi soigneusement sans se noyer dans les minuties qui papi lottent aux yeux. La fête du comice agricole , la mort de Mme Bovary sont d'une remarquable exactitude , quoique cette dernière dépasse certainement son but : elle est horrible à force d'être vraie. Je laisserai encore de côté hs endroits où l'auteur fa it intervenir un prêtre et ce qu'il lui fait dire à lui et à ses auditeurs : cela ne rentre pas dans l'ordre d'idées auquel je m'attache. Le plus grand reproche que j'adresserai à M. Flaubert sera dirigé contre son héroïne elle-même. Quoique j'aie passablement habité la province et la campagne, je n'ai jamais rencontré de paysanne, même ayant été élevée à la ville, de la force d'Emma Rouault ; je n'ai jamais vu de fermière en robe à trois volans, car si M. Flauhert cherche à photographier la nature , il aurait dû nous doter d'une Mme Bovary vraisemblable. Son mari lui- mê me est trop disgracié pour ne pas excuser sa femme aux yeux des gens légers. En un mot, dans ce roman il n'y a pas un personnage sympathique : c'est un défaut irrémissihle, ce me semble.

Quant au slyle , le roman de M. Gus'ave Flaubert est écrit comme il est conçu , et ce n'est pas pour rien qu'un critique bien connu a dit récemment que son auteur était le Courbet de la littérature : à côté d'une page charmante d'exactitude, vrai paysage de l'école réaliste, on trouve des passages discordans, faux, exagérés, quand ils ne sont pas illisibles pour des yeux honnêtes, et pour justifier mon jugement', je n'ai qu'à citer, je crois, la scène décrite à la page 398. On souffre en voyant les seutimens haineux qui animent Mme de Bovary contre son mari, brave homme au fond, campagnard, peu élégant, pas fort assurément, comme on dit, mais avec qui elle aurait pu être heureuse. Pour le français proprement dit, il hisse trop à désirer au bout de la plume de M. Flaubert. Que penser de ces phrases, impossibles : « les gamins vêtus pareillement à leurs papas » (page 58), « elle se sentait d'ailleurs plus irritée de lui » (page 88), « et puis ne vous semble-t-il pas, répliqua Mme Bovary, s' arrêtant de manger, » (page 116), « sa haine nombreuse » (page 154), « Léon était nombreux comme une foule» (page 174), « son âme courbaturée d'orgueil » (page 302), J'en passe , et des meilleurs ; mais j'en ai assez dit pour conclure que M. Gustave Flaubert possède un telent réel dont il a fait une triste application , et qu'il est regrettable de voir l'impression causée par ce livre dans notre société lettrée.

Je me suis laissé attarder par ces deux ouvrages , si différens de nature, mais que j'étais bien aise de rapprocher. Je ne pourrai donc que citer les Mémoires de Hollande , ce piquant roman de la belle comtesse de La Fayette , sur lequel je reviendrai un jour en parlant du monde précieux, Je ne ferai encore que nommer Avatar, de M. Théophile Gautier, nouvelle réaliste encore, mais dans laquelle le spirituel critique a suivi les prescriptions de l'art, et a su réunir l'invention à l'imitation : c'est une charmante histoire qu'on peut lire. J'en dirai autant du Roman alchimique de M. Louis Lucas, œuvre originale, un peu longue, et pour laquelle je regrette un abus de la forme épistolaire , assez usée dans la littérature moderne. Je serai un peu moins bref pour la Résinière d'Arcachon; ce titre m'avait séduit, et le nom de l'auteur, je l'avoue, tout d'abord favo-

rablement disposé : je l'ai lu malheureusement, et ne puis que suspendre mon jugement jusqu'à ce que les œuvres annoncées par Mme la marquise de La Grange me mettent à même d'être moins sévère que je ne serais obligé de l'être en ne m'occupant ici que de Marie aux yeux bleus.

En présence de ces récens produits de l'imagination contemporaine , je ne crois pas qu'il faille, comme le font quelques esprits trop pessimistes, s'alarmer outre mesure de la tendance matérielle de notre littérature ; c'est un moment à passer, comme l'a dit Silvio Pellico, dans une lettre datée du 19 août 1831 : « Les abus de la raison servent au triomphe final de son bon usage; les erreurs servent à la vérité ; la vérité est toujours combattue, car elle doit toujours vaincre. »

XVII.

2 Septembre 1857.

UN ÉVÈQUE SOUS LOUIS XIV.

Parmi les grands hommes dont nous devons honorer le souvenir, il y en a qui ont rempli le monde de l'éclat de leur nom, qui ont porté la couronne ou , tout au moins, pris une part active au gouvernement des empires, et conquis leur renommée en attachant leur mémoire à quelques-uns des grands événemens du siècle où ils ont vécu. D'autres , plus bumbles ou moins ambitieux, ne se sont occupés qu'à faire du bien par quelques institutions durables et dont les peuples pussent toujours recueillir les fruits : rôle plus obscur, mais encore plus honorable , car ils ne vont pas cher-

cher, en accomplissant leur œuvre, l'approb ilion des puis- sans du jour et des historiens, mais seulement cette de leur conscience. Félix Vialart de Herse . quatre-vingt sixième évêque de Châlons , appartient à celle grande famille des Saint-Vincent-de-Paul, des Saint-François de Sales, des Sainte-Françoise-Frémiot de Rabutin Chantal , des de h Salle, qui surprirent le XVIIe siècle par des prodiges de cha-

rité et de dévouement , et qui rachetèrent amplement par leurs vertus et celles de leurs nombreux discip'es les quelques taches que l'on peut remarquer à regret parmi les membres du clergé de cetre époque que les agitations du temps 1 et les fluctuations de la politique détournèrent de leur rigoureux devoir.

Félix Vialarl était fils de Michel Vialarl, écuyer, seigneur de la forêt de Herse, en Auvergne , conseiller au parlement et président en la chambre des requêtes, puis ambassadeur en Suisse , et de Charlotte de Ligny : il naquit à Paris et fut baptisé en l'église Saint-Jean en Grève, le jeudi 5 septembre 1613, ayant pour parrain, son oncle Fé;ix Vialart. prieur de Beau.

Michel Vialart occupait un rang distingué dans la société parlementaire qui, alors surtout , alfectait une tenue beaucoup plus sévère que celle des gens de cour, que les magis- trats fréquentaient peu ; son salon était le rendez-vous des conseillers aux cours souveraines et des principaux membres du clergé qui se sentaient attirés par la haute piété des parens du jeune Félix: Saint-François-de-Sales, luimême, y venait souvent et c'est dans une de ces réunions que l'illustre évêque de Genève prit dans ses bras Félix « et,

« tout transporté de joie, il s'écria, disant à sa mère , Mada-

« me , je vous recommande le petit Félix , nom qui luy « convient parfaitement :— ensuilte, s'adressant a un bon « nombre de seigneurs et dames qui estoient assemblés pour « profiler de ses bons et pieux discours, il prononça ces pa-

« rôles qui se dirent à la naissance du précurseur de notre « seigneur : — Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?

« — Les uns disaient : il succédera à son père en la char-

« ge de président; d'autres : il aura quelque employ à la « cour ou il s'avancera dans les armes, — et moy repartit « le saint évêque, je vous déclare qu'il ne sera rien de tout

« cela et vous assure que cet enfant sera lu ureux comme le « signifié sun nom. Il sera grand devant Dieu par l'ynno- « cence de sa vye et son insigne piété, et. mesme devant les « hommes par sa profonde érudition et ses excellens dis« cours. Il sera un grand seryile ir de Dieu 0' une des plus « grandes lumière\* de l'église dans ce sièc'e malheureux,

« pour la d. (Tendre et mettre ses ennemis en confusion. Il (. sera l'un de ses plus zélés past urs et de ses plus infdli -

« gables ouvriers évongeliques qui leur fera beaucoup « d honneur : Félix grex cujus Félix inclytus pontifex, » (heureux sera le troupeaux de cet heureux et illustre pon« t i fe ! ) ( 1 )

Sa i ri t-Fra nçois de-Saies a vait prédit ce qui devait arriver, et j'avoue que j'aime à me persuader que la bénédiction de ce grand saint, de cet homme éminemment bon et charitable n'influa pas peu sur les destinées de celui qui devait pendant quarante nns gouverner avec une remarquable sagesse et une admirable générosité le diocèse de Châlons- \* sur-Marne.

Félix Vialarl fut soigneusement élevé par ses parens qui se plaisaient l'un l'autre à lui inculquer les plus solides principes en lui donnant une éducation toute chrétienne ; lui-même secondait ces efforts par une intelligence vraiment supérieure et un désir nrdent de s'instruire : souvent il lui arrivait de refuser les heures de récréation qui lui étaient accordées, de repousser ses jeunes camarades qui l'engageaient à se joindre à leurs jeux, leur répondant qu'il voulait « se remplir de la science des saints pour ne pas trom« per l'espérance et ce qu'avait promis de lui Monseigneur « de Genève, » 11 acheva promptement ses études et mérita le bonnet de docteur à la suite de brillans examens ; ordonné prêtre peu après , il s'occupa , dès ce moment, avec un zèle infatigable des devoirs de son ministère. Doué d'un talent réel pour la chaire, il se faisait fréquemment entendre dans les églises de Paris, où il attirait la foule par les charmes de sa parole et l'excellence de ses doctrines. Le cardinal de Richelieu ne pouvait ignorer les qualités de M.

(t) Biblioth. imp. dép. des manusc.— car t. de Châlon, vie de

Mgr Vialart.

Vialart et déjà il lui avait donné l'abbaye de Pebrasses, quand l'évêché de Cbâlons étant venu à vaquer par la mort de Henry Clausse , il t'appela à la tête de ce diocèse. Mgr Vialart avait alors vingt-sept ans Cette nomination provoqua un profond murmure dans le parti de la cour : le siège de Châions excitait la convoitise d'un grand nombre de nobles familles qui auraient voulu y voir asseoir quelqu'un de leurs membres : indépendamment de riches revenus , le litre de comte et pair donnait le rang de grand officier de la couronne et une importance réelle à la cour: Sur la fin de son épiscopat, Henry Clausse avait eu, un coadjuteur, l'abbé Ollier, pieux et savant ecclésiastique, qui s'effraya du mouvement que causa sa nomination et refusa sans oser affronter le péril ; le cardinal de Richelieu ne voulut pas que le second élu de son choix imitât cet exemple et il le soutint, énergiquement; d'ailleurs, la famille Vialart avait aussi certains ab0utissans en cour : le président venait de mourir en Suisse où le roi l'avait envoyé comme ambassadeur extraordinaire, et sa femme depuis son veuvage s'était tellement fait remarquer par ses bonnes œuvres que la reine l'avait choisie pour distribuer en son nom ses généreuses aumônes aux pauvres de Paris. Enfin le cardinal avait prononcé et les plus hardis durent s'incliner.

Nommé au mois de janvier 1641, Mgr Vialart de Herse fut sacré dans les premiers jours de juillet par l'archevêque de Reims et fit son entrée le même mois à Châlons : sa mère l'accompagnait et les malheureux de la ville s'aperçurent bientôt de sa présence.

Le diocèse de Châlons avait grand besoin de la main vigoureuse et juste d'un prélat actif et irréprochable comme Mgr Vialart. Au commencement du siècle, le siège épiscopal était encore occupé par Cosme Causse, prélat vertueux, mais ardent ligueur; son frère n'avait fait que passer après lui, et leur neveu, qui fut le successeur de ce dernier, n'avait pu, malgré toute sa bonne volonté, remettre l'ordre et l'aisance dans un diocèse où les protestant et les ligueurs avaient entassé ruines sur ruines : il y avait des églises de villages qui tombaient sans qu'on pût les relever ; d'autres où les ornemens les plus nécessaires faisaient défaut ; les prêtres, d'ailleurs, manquaient. Mgr Vialart ne se laissa pas

décourager à la vue de ces misères ; possesseur d'une fortune considérable, il se sentait en état d'en éteindre un grand nombre, et par son activité et sa volonté énergique , il espérait venir à bout des autres obstacles. Dès les premières années , il visita foutes les paroisses du diocèse , passant au moins un jour dans chacune , et s'y faisant entendre. Comme il voulait n'être nullement à charge aux curés chez lesquels il devait descendre, ses gens arrivaient toujours la veille de sa venue, et préparaient tout à ses frais. Lors de sa seconde tournée , Mgr Vialart distribua aux églises rurales un grand nombre de calices et d'ostensoirs en argent fabriqués à ses frais. La plupart des vases sacrés que l'on avait vus jusque là dans ces pauvres paroisses étaient en étain et en cuivre. Ces visites avaient un grand effet moral : les populations se sentaient naturellement attirées vers un prélat qui venait ainsi en personne et souvent, se rendre compte de leurs besoins ; les curés de campagne devenaient plus zélés en se voyant si bien soutenus et stimulés si noblement par leur supérieur ecclésiastique. Puis, pour compléter son œuvre et assurer l'avenir, Mgr Vialart établit un séminaire où les jeunes prêtres pourraient désormais acquérir une instruction solide, ce qui leur avait été à peu près impossible jusqu'alors. L'évèque fournit la plus grande partie des fonds , le gouvernement consentit à l'adjonction de deux prieurés , et quelques génereux chanoines firent le reste. Mgr Vialart ajouta encore une somme destinée à assurer dans cet établissement vingt-quatre places gratuites. En 1646, les constructions étaient à peu près terminées, et les cours professés et suivis avec un zèle empressé. Enfin, et comme si sa pansée active et prévoyante ne voulait rien laisser inachevé eil même temps qu'il fondait l'écola des jeunes prêtres, il améliorait la position des curés ruraux en faisant augmenter leur portion congrue, et, en attendant qu'il put établir une maison spéciale de retraite pour les ecclésiastique- pauvres, il affectait un fond suffisant à l'entretien ( dans le séminaire ) de ces vieux et respectables serviteurs de l'Eglise.

Ces grandes occupations extérieures ne semblaient nullement absorber Mgr Vialart, ni lui faire oublier aucun de ses autres devoirs : c'est dans ces premières années de son

épiscopal qu'il fit imprimer le Bréviaire diocésain (1646), et qu'il composa lui-même le Nouveau Rituel (1649). Il ne négligeait aucun des détails de cette administration ecclésiastique, à la fois si variée et si importante ; il était assidu aux séances des bureau\ des hôpitaux , des prisons, des pauvres : chacun pouvait s'adresser à lui , et son activité lui permettait de ne rien laisser en souffrance. Une seule chose attristait notre évèque au milieu de l'heureuse et prompte transformation que subissait le diocèse sous son habile administration : le protestantisme était toujours fortement représenté dans les villes et les environs des villes, à Vassy et dans quelques villages aux environs de SainteMénéhould ; dans le Perthuis , une partie de la noblessd appartenait à cette secte. Mgr Vialart avait eu occasion de rencontrer souvent, chez son neveu M. db la Houssaye, le maréchal de Turenne , et n'avait pas peu contribué à la conversion de ce grand capitaine ; il espérait réussir de même dans son diocèse, et soutenu par cette pensée, il rendit plusieurs fois visite à MM. de Nettancourt, de Beauvau, d'Epense , qui occupaient le principal rang parmi les réformés de nos contrées : ces efforts firent inutiles. Il sentit alors le besoin de réveiller le pays en le frappant par un grand spectacle religieux , et il résolut de faire prêcher une mission générale dans le diocèse : elle dura deux ans , et quarante prédicateurs, choisis parmi les Pères de la Doctrine, allèrent porter dans les campagnes la parole divine, prêchant soir et matin dans les églises, et sur les places publiques dans les localités où se trouvaient des protestans. Il est presque inutile d ajouter que Mgr Vialart se chargea des frais de cette grande œuvre, et y flt face en vendant une partie de sa maison de Paris. Le dernier jour, le supésieur de la mission, le Il. P. Eudes , prêcha sur la place du Marché au blé de Châlons, où eut lieu une très belle cérémonie religieuse. Puis, non content d'avoir éclairé la population , M. Vialart voulut aussi augmenter les lumières de ses prêtres, et ne trouvant pas qu'il pût suffire de les instruire en assemblée de tous-les curés par décanat, il proyoqua en 1662 une retraite générale dans le séminaire, où tous les ecclésiastiques durent se rendre , et qu'il dirige3 lui-même.

Ce zèle ne se ralentit pas : Mgr Vialart établit en 1665 le collège de Vitry, qu'il confia aux Pères je la Doctrine et auquel il fit de ses propres, une dot de 2,400 livres de rente : il multiplia aussi dans le diocèse les étahlissemens religieux et il se plaisait à y placer à ses frais les jeunes filles de bonne maison dant la vocation lui était bien connue et qui ne pouvaient, à cause de leur pauvreté, entrer dans ce saint asile ; c'est ainsi qu'il appelle les Daines Régentes ou Nouvelles Catholiques, ordre récemment fondé pour l'éducation des jeunes protestantes converties et la conversion des filles de mauvaise vie, à Chàlons, à Vitry, à Vertus et à Vassy, les Ursulines à Châlons, à St-Dizier et à Tourville ; en même temps il facilitait l'établissement des capucins irlandais à Vassy, la réforme des Dominicains dans sa ville épiscopale et favorisait les autres couvons de sa juridiction. Enfin , il consacra aussi une portion de sa belle fortune à l'embellissement de son palais et surtout de sa cathédrale : il fit construire dans cette église un jubé et deux chapelles, réparer les voûtes et tous les détails intérieurs qu'un siècle de négligence n'avait que trop laissé dégrader (1662) : il fit enfin dessiner le jardin de son château à Vassy pour donner, dans une année rigoureuse, du travail aux malheureux ouvriers.

Mais je n'ai encore dit que quelques mois de la charité de Mgr Vialart de Herse : non-seulement il soulageait en secret bien des misères cachées, donnait des sommes considérables aux hôpitaux; mais, ayant fait dresser une liste des plus nécessiteux de chaque paroisse, il les faisait appeler, à jour lixe et à tour de rôle,au séminaire, où, après une courte instruction, il leur distribuait de grosses miches de pain : en hiver il leur donnait des vêtemens, de la literie, du bois; il allait lui-même quelquefois dans les plus misérables quartiers et était heureux quand il pouvait découvrir quelque nouvelle misère, c'est-à-dire en voir une de moins sans soulagement ; enfin, quand la rigueur de l'hiver augmentait les 1 esoins dans une proportion qui exigeait de plus puissans secours, il allait de sa personne quêter dans les maisons, et les plus résalcitrans cédaient alors devant le pasteur qui venait mendier pour ses ouailles.

Jusqu'à présent je n'ai fait voir Mgr Vialart qu'à Châlons

ou dans son diocèse : il le quittait rarerement , du reste, et n'imitait pas ces prélats de cour qui semblaient ignorer la nécessité de la résidence ; cependant il dut venir quelquefois à Paris, mais ses voyages furent toujours séparés par de long intervalle. Une première fois quatre évoques , ceux d'Aleth, d'Angers, de Pamiers et de Beauvais, ayant laissé paraître dans leurs mandemens des doctrines jansénistes, furent déférés au Saint-Siège, et, sur la plainte formelle de Louis XIV, le pape Alexandre VU avait nommé neuf commissaires apostoliques pour instruire l'affaire : Clément IX. son successeur, approuva cette décision : les quatre prélats, effrayés de ces préparatifs, firent amende honorable en présence de Mgr de Gondrin, archevêque de Sens et de dix-huit autres évêques présens à Paris et se concilièrent même le nonce, Mgr Bergeiini , en promettant de signer le formulaire et de le faire recevoir dans leurs diocèses. Le Pape autorisa son représentant à traiter avec eux, en chargeant trois évêques français djs négociations; Mgr Vialart était l'un d'eux et l'affaire fut promptement terminée (septembre 1668), trois mois après, cependant, le bruit ayant couru à Rome que la soumission des quatre évêques n'était pas réelle, Clément IX ne voulut pas laisser cette affaire se réveiller et adressa le 4 décembre à Mrg Vialart un bref pour lui demander une attestation authentique à cet égard. Notre prélat fit tomber toutes les incertitudes du saint père par ses explications franches, et peu après les quatres évêques reçurent un bref de satisfaction.

A ce moment et à cause des graves questions qui agitaient l'Eglise , Mgr Vialarr dut demeurer dix-sept mois à Paris ; il faut dire qu'il n'y était pas venu depuis seize ans : par son zèle, son application au travail et sa haute intelligence, il était un des principaux membresde l'assemblée du clergé et il s'y fit constamment remarquer. Le roi le chargea notamment, à la fin, d'une négociation assez difficile : l'accomodement des géneraux d'ordres, en contestation depuis longtemps déjà pour certaines questions de privilèges; il s'en tira avec le plus complet succès , et Louis XIV, non content de lui en exprimer sa satisfaction, voulut lui laisser une preuve matérielle de sa haute estime et il l'autorisa à timbrer son écusson d'une couronne ducale comme les pré-

lats ducs et pairs, au lieu de la couronne de comte , qui appartenait à son siége. Le Saint-Père ne l'oublia pas non plus et lui fit remettre avec les paroles les plus flatteuses, par le nonce , un coffret en bois précieux rempli de chapelets ornés de médailles d'or et d'Agnus Dei. Mais ce fut quand il dut revenir à Paris pour le changement des Pères qui avaient dirigé jusqu'alors le Séminaire de Chatons , — il y introduisit les Oratoriens à la place clos Frères de la doctrine. —Ce fut à ce moment que le grand roi reconnut d'une manière éclatante cette haute et profonde vertu. Mgr Vialart avait été saluer Louis XIV, selon l'usage; quelques jours après Mgr de, la Feuillade , évêque de Metz , vint le voir et le pressa de reparaître à la cour; notre prélat résista longtemps , mais enfin il céda et se rendit auprès du roi avec Monseigneur de Metz ; près de trente évoques se trouvaient réunis dans la galerie que Louis XIV traversa en se rendant à la messe. Quand le monarque aperçut Mgr Vialart, il l'appella et l'emmena dans son cabinet où ils demeurèrent un quart-d heure; puis, sortant avec lui , le roi, s'adressant à cette nombreuse assemblée, s'écria: « Messieurs, faites « comme M. de Chatons , demeurez dans vos diocèses , y « travaillez comme luv, et je vous en estimeray davantage.» Ces paroles ne devaient pas s'adresser à cet illustre corps épiscopal ; car, même dans les années où les troubles politiques agitèrent le plus les esprits, la grande majorité das évêques français étaient dans leurs diocèses combattant les progrès du mal et soulageant la misère ; le roi avait dû parler à tous pour se faire comprendre de quelques-uns. La reine n'estimait pas moins Mgr Vialart, et elle le mandait souvent près d'elle pour éclairer sa religion et lui donner les consolations dont son cŒur,si publiquement froissé,avait constamment besoin. Ou raconte qu'après une de ces con- versations, la reine aurait dit à ses dames d'honneur :« Qu'on « pouvait appliquer à M. de Chalons ce que la reyne de « Saba disait de la sagesse de Salomon ; on ne vous en a « pas laissé entendre la moitié. »

Du reste, dans chacun de ses voyages, Mgr Vialart avait la joie de ramener quelques âmes dans le droit chemin, en même temps qu'il formait de ses conseils plusieurs jeunes abbés qui Tirent plus tard appelés à l'épiscopatcomme

l'abbé Le Tdllier, depuis archevêque de Reims; l'abbé d'Hocquincourt , depuis évêque de Verdun ; l'abbé Brulan de Sillery, alors au Séminaire de Châlons et depuis évêque de Soissons ; mais son plus grand succès fut d'avoir été l'un des conseillers de l'abbé Le Bouthillier de Rancé , et l'un des promotpurs de cette grande réforme de Citeaux , qui a donné naissance à la congrégation, si noble et si terrible à la fois, de la Trappe : M. de Rancé se rendit exprès à Paris, en 1652, pour consulter notre évêque sur ses projets et vint même à Châlons pour entendre encore ses conseils avant de prendre sa détermination définitive.

Les paroles de Louis XIV semblent avoir été l'adieu du grand roi : Mgr Vialarl, rentré dans son diocèse , tenta de faire une nouvelle visite pastorale , mais il ne put la terminer : accablé de plusieurs infirmités graves, principalement d'un asthme violent qui, dans les premiers mois de 1680 . l'empêchait absolument de se tenir au lit ; une plais à la jambe vint aggraver son état en lui causant des souffrances horribles qu'il supportait avec !a plus admirable résignation ; il voulut cependant réunir encore ses curés dans une retraite et les exhorter une dernière fois de ses pieux avis. C'est à celte occasion qu'il leur remit une suite d instructions très remarquables, qui fut depuis imprimée; en même temps il renouvela ses recommandations pour les maitres d école auxquels il avait aussi fait faire une retraite générale dans son Séminaire au mois d'août 1676, retraite pendant lesquelles il rédigea son Grand-Cathéchisme ou Ecole chrétienne.

Au mois d'octobre 1671, MgrVialard avait célébré dans la cathédrale de Châlons le mariage du duc d'Orléans, frère du roi, avec la princesse Palatine. Le 8 mars 1680, Louis XIV vint à Châlons, et le mariage du Dauphin avec la princesse de Bavière fut également célébré en grande cérémonie dans l'église Saint-Etienne; mais cette fois notre évêque ne put même y assister et fut remplacé par le cardinal de Bouillon; il eut à recevoir de nombreuses visites ; le roi le fit complimenter, et le duc d'Orléans vint le voir et demeura assez longtemps pour que Mgr Vialart, épuisé par une con versalion si prolongée, s'évanouît, et fût assez mal ensuite pour demander le saint viatique. Sa fin, en effet, approchait : il

expira le lundi de la Pentecôte (juin 1680), à 1 heure où la procession des châsses des saints rentrait dans la cathédrale. Son testament était très-court : Mgr Vialarl ne laissait rien, pas même d'argenterie , pas même les objets les plus usuels ; il avait, pendant un épiscopat de quarante ans, dépensé en aumônes un patrimoine évalué plus d'un million de livres, et il employa les derniers fonds qui lui restaient à établir deux couvents et un séminaire pour y recevoir les curés ruraux venant en ville et n'y ayant personne pour les recevoir.

Tel fut le prélat qui, pendant quarante ans, dirigea notre diocèse avec un zèle vraiment évangélique et jamais ralenti , une activité surprenante, une haute intelligence, et qui sut, dans un laps de temps relativement court, réparer la plupart des ruines entassées par un siècle de guerres civiles et religieuses.Une pareille vie n'a pas besoin de commentaires, mais elle méritait d'être porté à la connaissance des descendans de ceux qui vécurent sous la direction de cet homme de bien! J'eusse voulu qu'une plume plus habile s'acquittât de cette tâche; mais ayant eu la bonne fortune de rencontrer quelques documens inédits sur Mgr Vialart de Herse , j'ai cru être assez autorisé par un trop long silence , et j'ai essayé de rendre hommage à l'on des plus vertueux et des plus grands prélats qui aient été à la tète de notre diocèse; ce n'est pas un médiocre éloge , car la liste de nos quatrevingt-treize évêques présente une suite d'hommes dont la distinction rendrait , s'il était besoin , un puissant témoignage en faveur du catholicisme. Du reste. le siège de ChâIons fut heureusement privilégié pendant tout le dix-huitième siècle. A cette époque si diversement agitée et où les esprits semblaient avoir également perdu la stabilité dans les idées, et la sagesse dans la conduite , les prélats qui le dirigèrent se signalèrent tous par leur générosité, leur haute raison et leur fermeté.

XVIII.

16 Septembre 1857.

Histoire de la Bourgeoisie de Paris , par M. Francis Lacombe , 3 vol. in-8°, Amyol. — Les Bourgeois célèbres de Paris, par le même ,1 vol. — Jacquzs Cœur, par M. Pierre Clément, 2 vol. in-So, Guillaumin, 1854.

L'Histoire de la Bourgeoisie de Paris est, à proprement parler, l'histoire da cette grande ville qui a toujours été le levier à l'aide duquel on a bouleversé la France. La bourgeoisie et la plèbe ont, à peu près exclusivement,composé la population parisienne , qni ne comptait , pour ainsi dire , pas de noblesse parmi elle. Les bourgeois de Paris ont merveilleusement compris le sens de leur nom et semblent avoir voulu exercer tous les droits , jouir de tous les privilèges qui y étaient attachés. Bourgeois, c'est-à-dire habitant d'un bourg, est une expression relativement nouvelle : selon M. Francis Lacomhe, il y a dans ce terme un sens plus étendu qu'on ne le croit d'abord, parce nu'en effet il est le résultat d'une de ces déductions philosophiques qui sont propres au génie des peuples, dont ils indiquent une grande transformation. Ce nom a une tout autre acception que celle du mot civis. par lequel les anciens désignaient l'habitant libre de la cité. Pris dans son extension la plus complète , le mot bourgeois est un composé du terme burgus , burg et de l'idée exprimée par le mot civis. « Puisqu'il renferme une double désignation , dit notre auteur , celle du lieu où le citoyen a fixé son domicile et celle de son affranchissement, il entraîne donc avec lui un fait et une idée : l'organisation

et la puissance. Il suit de là que la bourgeoisie est une condition générale par laquelle tout homme libre jouit de sa liberté, selon les limites de la civilisation. » Les Parisiens en ont effectivement joui , mais quelquefois au-delà de ces limites.

M. Francis Lacombe a entrepris d'écrire l'histoire de la beurgeoisie parisienne depuis son origine jusqu'en 1851 , et divise sa matière en trois époques : la bourgeoisie aux prises avec l'aristocratie et avec la royauté, c'est-à-dire depuis ses commencemens jusqu'à la domination anglaise ; — la bourgeoisie pendant les guerres de religion ; — la bourgeoisie en lutte avec le prolétariat. Cette division est , non seulement contestable, mais inexacte : de plus, M. Francis Lacombe a écrit son ouvrage sous le coup des événemens politiques qui attristaient, ce semble, l'avenir incertain du pays ; on le sent trop : il y a des chapitres , surtout dans le dernier volume , qui tiennent du pamphlet et de l'art:c!e de journal, deux mauvaises parentés pour un livre. Un livre doit être écrit, autant que possible , en dehors de toutes les préoccupations du moment; je dis : aidant que possible par concession envers la faiblesse humaine ; car, en pareilie matière, il ne devrait pas y avoir d'accommodement. L'historien est un juge ; par conséquent il doit être au-dessus des petites jalousies, des préférences , des partis pris, des systèmes, qui nuisent si souvent à l'histoire : c'est précisément l'inobservation de ces règles simples , logiques, mais rigoureuses , qui a fait décheoir singulièrement le rôle de l'historien : ou'plutôt c'est par un abus regrettable de langage qu'on a profané ce mot en l'appliquant à quelques écrivains parasites, lourds compilateurs ou déplorables fantaisistes. Ce qui précède ne s'applique nullement au travail dm M. Francis Lacombe , ai-je même besoin de le dire ? mais je me suis laissé entraîner,l'occasion se présentant, à exprimer ma pensée sur les historiens et leurs fàcheuses doublures. J'en reviens au blâme que je formulais contre la division de l'Histoire de la bourgeoisie de Paris : je ne vois aucune différence dans l'attitude de la bourgeoisie jusqu'à la révolution , et la lutte continue durant cette longue période sans interruption et seulement avec des formes diverses : la rubrique des deux premiers volumes est donc

inexacte et encore plus celle du troisième : la bourgeoisie en lutte avec le prolétariat; je ne pense point que la bourgeoisie s'occupât des basses classes durant tout le d ix-huitième siècle , mais bien de celles qui tenaient le haut du pavé et excitaient la jalousie par leurs noms et par leurs charges, faute de le pouvoir, comme autrefois, par leurs riches domaines et leurs priviléges. Je regrette de me montrer aussi sévère envers un écrivain estimé avec raison et que les lecteurs de la Gazette connaissent pour un de leurs amis ; mais je ne puis me départir de la règle que je me suis tracée de louer ce qui est bien et de blâmer ce qui est mal ou imparfait : aussi bien, M. Francis Lacombe se formaliserait probablement d'une blessante complaisance : ses travaux sont assez remarquables pour soutenir le feu de la critique et offrir de nombreuses et curieuses pages. J'ai cependant encore en réserve un reproche qui pour moi est d'une haute gravité : il n'y a pas vingt notes 'dans les trois volumes de l' Histoire de la bourgeoisie. Quand on compose un livre , on veut, j'imagine , apprendre quelque chose à ses lecteurs et , en même temps, les mettre à même de contrôler ce qu'on avance : s'il n'y a rien de neuf, à quoi bon noircir du papier, perdre son temps et ajouter un numéro de plus à la longue liste de la bibliographie française ? Or, un livre sans notes me fait toujours l'effet d'une compilation surabondante et m'inspire la pensée que l'auteur a arrangé certains faits pour 1 es pl ier à son système ; n'est-il pas agaçant de voir un détail un peu extraordinaire ou entièrement nouveau et de ne pouvoir se rendre compte de sa valeur ? M. Francis Lacombe s'est laissé emporter évidemment par le désir de faire vite et a négligé ce perfectionnement qui prend du temps et exige souvent de minutieuses recherches ; mais aussi, je ne crains pas de le lui dire, i! a enlevé une grande valeur à son Histoire en l'empêchant ainsi de pouvoir servir de matériaux aux travaux de l'avenir.

Je prends au hasard un fragment de l'ouvrage que j'examine en ce moment et je lis ceci, page 37, du tome Ier: l'auteur vient de raconter brièvement le baptême de Clovis , et il ajoute, après les paroles attribuées à saint Remy : «Cela « fait, toute défiance entre les Gaulois et les Francs, entre « les vainqueurs et les vaincus, cessa , et la royauté très-

« chrétienne entra dans la première phase de sa destinée. » Que penser Je celte assurance de pacitication générale qui se fit, on le sait, bien longtemps attendre ? Je dirai plus : à ce moment, la royauté très-chrétienne n'existait pas : ce titre pieux fut donné pour la première fois à Clovis par l'archevêque de Reims dans son testament, dit-on, et n'a été employé réllement par la cour romaine à l'égard de nos rois qu'à dater de Pépin-le-Bref. Je ne veux pas multiplier mes remarques : j'aime mieux maintenant céder la place à M. Francis Lacombe et lui laisser tracer le portrait de Paris au commencement du seizième siècle , de ce siècle dans lequel la bourgeoisie allait jouer un rôle si actif et si influent; ce passage fera mieux apprécier que toutes mes réflexions les qualités et les imperfections de l'auteur , ses recherches sérieuses, son style trop i magé, trop chaud pour le ton de l'histoire :

-

« Chaque soir le couvre-feu sonne à Notre-Dame , et les portes de la ville ne s'ouvrent qu'au lever du jour. Les trompettes du Chatelet annoncent le soleil prêt à paraître. Avant d'ouvrir leurs boutiques , les bourgeois se rendent à leur paroisse pour assister aux grand'messes et aux messes basses qui se disent dans toutes les églises. Le Parisien est très-religieux; mais s'il remplit ses devoirs de chrétien avec une constance incomparable, il est capricieux et changeant en fait de politique et il y apporte une terrible propension pour les extrêmes... Tout à l'heure un silence morne et sans interruption enveloppait la cité; les bourgeois de Paris dormaient ou priaient; maintenant le bruit commence à se répaQdre dans les rues, léger d'abord , puis animé , bruyant, sans fin. Le voyer exerce sa juridiction royale sur le pavé royal et le menu populaire vient lui apporter ses contributions. Il prend aux chaussiers une paire dc3 chausse , ni des pires, ni des meilleures ; aux merciers, deux aiguilles par semaine; aux chapeliers, un chape! de roses en la saison. Les crieurs de tous les métiers parcourent les différens quartiers. Ici les garçons baigneurs avertissent les passans que les bains sont chauds ; plus loin, les écoliers et les religieux quêtent leur nourriture quotidienne en proférant ces cris : — Du pain, du pain ! — On n'a pas le temps de regarder sur les ponts de la cité les cent drôleries qui s'y font.

Le flot populaire entraîne chacun devant le palais, vous vous trouvez « parmy des charriots et des carrosses accrochés, des « tombereaux pleins de boue, renversés , des boutiques de « merciers par terre ; entre des laquais, des porteurs de « chaises, des boueurs, des charretiers et des savetiers qui « se gourment; vous voyez une rue en alarme et tout un « voisinage soulevé qui court avec des broches et des halle4 bardes après un homme qu'on prend pour un autre ; » vous entendez les cris injurieux des harangères de la halle , et, tandis que les bourgeois désœuvrés boivent à la buvette, causent avec la maîtresse delà taverne, on en voit,aux étuves, apprendre les bons tours du tripot carré de la rue de la Perle, certains désespoirs du Val-d'Amour, des deux rues de la Truanderie ou quelques orgies scandaleuses du ChampFleury, de Glaligny et autres lieux pleins de ribaudes; vous entrez dans l'empire comique où les enfans sans-souci et les clercs de la Basoche prennent la livrée du Prince des Sots, leur chef. Vous vous trouvez au théâtre Saint-Maur-des-

Fossés, le premier qu'on ait vil à Paris, et tandis que vous restez là pour voir toutes les badineries, les bedeaux commencent leurs promenades quotidiennes et quêtent pour les trépassés. La nuit, la ville se trouvait livrée aux rondes militaires, aux astrologues et aux voleurs.Malheur au téméraire qui s'égar3it en de certaines rues que les coupe-bourses et les tire-laines exploitaient presqu'impunément; car on y entendait sans cesse des bruits effrayans, des cris de détresse et des cliquetis d'armes. »

Comme on peut le voir, rien de plus coloré que la style historique de M. Francis Lacombe : son ouvrage est une œuvre d'histoire pittoresque , si l'on peut prendre ce mot dans un sens plus sérieux que celui dont il jouit ordinairement, mais ce n'est pas une œuvre d'érudition. Charmante à lire, l'Histoire de la Bourgeoisie est, par malheur, trop abondamment parsemée de réflexions de politique actuelle , qui ont le double inconvénient de lui donner une date et de lui enlever son cachet sévère. J'aime beaucoup mieux les Bourgeois célèbres de Paris , volume dans lequel M. Francis Lacombe a tracé quelques piquantes biographies d'hommes distingués dont il n'avait pu qu'esquisser les traita dans son Histoire générale. Bien qu'exposé

encore aux reproches que je viens de formuler, ce livre est mieux conçu , plus sobre de digressions , plus enrichi de notes ; enfin il accuse plus de recherches, et nous Lurine quelques profils, perdus jusqu'à présent dans la foule : c'est une agréable et spirituelle galerie où l'on retrouve avec plaisir les documens épars sur les hommes qui représentent cette fière bourgeoisie parisienne : Estienne Boyleau , Robert le-Coq , Toussac , Mailla ri, Aubriot, Desmarêts , Caboche, Flamel, tous du XIVe siècle; Poulain , Crucé , Brigart, Bussy-Leclerc , La Chapelle-Marteau , Brisson , - Miron , héros de la faction des Seize sous la Ligue ; puis enfin en avançant vers les temps plus modernes, Broussel , Pascal, Quesnay et Turgot. Je regrette la présence de cette dernière notice , où l'auteur se met en jeu directement, au sujet de certaines attaques de la presse , et sans qu'on sache pourquoi.

Qu'on ne croie pas que je dénie à M. Francis Lacombe un talent réel, mais il n'a pas celui de l'historien proprement dit : c'est un esprit facile et aimable, érudit et investigateur, un écrivain élégant et rempli d'imagination ; ce ne sont pas des ouvrages de longue haleine qu'il lui convient de composer, mais bien des articles de Revues et de journaux ; du moins, c'est le jugement qu'il est impossible de ne pas porter après avoir lu son Histoire de la Bourgeoisie. « Cette situation, désastreuse pour les bourgeois dit M. Lacombe en parlant du commerce parisien au XV. siècle, ne ces&a qu'après la restauration de la société française. Dès que le génie de Jacques Cœur, en embrassant chaque branche de l'industrie, eut restauré à son tour la fortune publique , de riches et notables marchands, formés à son école, se livrèrent aux plus considérables entreprises; le commerce prit un essor immense. »

C'est à ce génie que M. Pierre Ciément a consacré deux ir.téressar.s volumes. J'ai déjà eu l'occasion, ici même, de donner des éloges à ce savant académicien ; je suis heureux de les renouveler. M. Pierre Clément est pour moi , je le déclare, le:type de l'historien : ardent à rechercher les documens inédits, habile à les manier, n'en abusant jamais, ne se perdant pas au milieu d'eux, comme cela arrive souvent, ingénieux [dans ses rapprochemens, et de plus,

écrivain élégant. Son Histoire de Jacques Cœur peut passer à bon droit pour un de ses meilleurs ouvrages ; mais aussi on reconnaîtra que le sujet prêtait merveilleusement. Jacques Cœur, dans son individualité hrillante, et cependant profondément malheureuse , résume une portion de la société de son temps , en même temps qu'il fait arriver en sa personne la bourgeoisie djns la plus grande intimité royale.

Mes lecteurs me permettront de m arrêter quelques momens sur ce sujet. Peu d'hommes ont eu une vie aussi pteine de contrastes , aussi agitée que Jacques Cœur, comme le fait remarquer M. Pierre Clément; fils d'un simple marchand de Bourges, mais originaire de Saint-Pourçain en Bourbonnais, malheureusement impliqué, jeune encore, dans un procès causé par la fabrication de monnaies trop faibles de poids, gracié moyennant une légère amende , il alla , en 1432, visiter l'Orient; celte riche contrée par laquelle on commerçait avec les Indes. Bientôt on le vit, armateur puissaut , fonder des comptoirs dans tous les ports des pays qn'il avait parcourus et des magasins dans la plupart des villes de France. Possesseur de sept navires avec lesquels il monopolise à peu près tout le commerce du royaume, banquier , marchand , propriétaire de mines, maître des monnaies; il fait en peu d'années une fortune immense. Un roi. trop souvent mal jugé et récemment insulté ( je ne puis me servir d'un autre mot ) dans un ouvrage qui devrait être un monument de notre histoire, un roi qui sut cependant, comme plus tard Louis XIV, reconnaître et employer les hommes éminens , devina Jacques Cœur, en fit son intendant, son argentier, son ami, son conseiller et son ambassadeur. Cependant le négociant ne négligeait pas ses affaires : elles prospéraient à Tours , à Lyon , a Montpellier, à Marseille; son palais de Bourges dépasse la splendeur des plus riches seigneurs de ce temps, il possède terres titrées et seigneurie de vingt-deux paroisses : enfin, il peut prêter au roi 400,000 livres, c'est-à-dire environ vingt millions de notre monnaie, et par cet immense secours donner à l'Etat les moyens de lever les troupes qui chassèrent les anglais. Tout à coup, au moment où Jacques Cœur pouvait se croire à l'apogée de sa puissance, sans symptômes précurseurs, sans

avertissem eut, cette fortune s'écroule et l'argentier de Charles VII est arrêté comme ayant fait empoisonner Agnès Sorel : cette accusation tomba aussitôt, mais d'aulres la remplacèrent.

« Le puissant de la veille est à bas; les dénonciateurs arrivent en foule. Ceux-ci l'accusenl de concussion, ceux-là d'avoir appauvri le royaume en exportant de la monnaie: d'autres d'avoir vendu des armes aux infidèles ; d'autres encore de leur avoir renvoyé un esclave qui s'était réfugié sur un de ses navires. Une seule de ces accusations aurait suffi, d'autant mieux que Charles VII ne passe pas pouravoir été très constant et très sûr dans ses amitiés, et que la plupart des juges qu'il avait choisis pour instruire le procès de Jacques Cœur, avaient commencé par re faire octroyer une partie de ses biens. Naturellement ceux-ci furent confisqués. Quant à leur propriétaire , l'arrêt portait qu'il serait exilé, mais le roi préféra le garder en prison. Au bout de trois ans, il parvint à s'échapper, passa en Italie, alla à Rome, où le pape,qui l'avait toujours protégé, l'accueillit avec une grande faveur. Son successeur le traita de même et le nom ma capitaine général d'une expédition contre les infidèles. a On voulait reprendre Constantinople, enlevée, depuis trois années seulement, par les Turcs; Jacques Cœur s'embarqua, mais mourut presqu'aussitôt sur une des îles de l'Archipel.

M.Pierre Clémentn'a pas seulement écrit une Histoire de Jacques Cœur, mais bien aussi une excellente étude sur la France au XVe siècle , comme l'annonce le sous titre de son ouvrage : La vie et les malheurs de l'argentier de Charles VII y sont soigneusement étudiés, mais l'auteur s'occupe de la France avec autant de succès et nous procure de précieux renseignemens : il a notamment écrit une véri table biographie d'Agnès Sorel, qui présente le plus grand intérêt : les pièces justificatives sont curieuses et inédites et des documens nouveaux viennent faire connaître les phases dramatiques et ignorées de l'évasion de Jacques Cœur. Enfin, M. Clément a fait précéder son Histoire d'un chapitre bien approprié au sujet qu'il allait traiter, chapitre dont il a su déguiser complètement l'aridité : c'est une notice sur la valeur relative des anciennes monnaies françaises et particulièrement de celles du XVe siècle : il résulte des

recherches de l'auteur que la valeur relative de la livre, du sou et du denier sous Charles VII, en prenant la moyenne du marc-d'argent pendant les vingt dernières années de son règne, période pendant laquelle les monnaies furent fabriquées au litre normal et en ayant aussi égard à la diminution successive du pouvoir de l'argent, peut être ainsi estimée : 40 fr. de notre monnaie pour la livre; 2 fr. pour le ~ sou et 16 cent. 2j3 pour le denier.

Pour arriver à ce résultat, M. Pierre Clément a dû étudier les trois principaux systèmes émis en cette matière; M. Russi dans son cours d'économie politique croit qu'il n'est pas possible d'arriver à d'exactes évaluations, et il estime que le prix du blé lui-même ne saurait être accepté comme un étalon de la valeur. Quesney, le Journal Economique, Adam Smith, le marquis Germain Garnier, Jean-Baptiste Say, MM. Cibrario et du Mazet, —ces deux derniers de nos jours, — trouvent, au contraire, dans le prix du blé, à raison de sa fixité relative, une excellente mesure d-e la valeur et la font servir de base à leurs calculs. Enfin, M. le marquis de Pastoret et après lui M. Leber, dans son Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen-âge, pensent qu'il ne faut pas avoir seulement égard à la vaieur ilu prix du blé,mais encoreà celle des objets,soit de première nécessité, soit de luxe, de même qu'aux prix des journées d'ouvriers des divers états. Les trois systèmes amènent ces conséquences : M. Guérard, dont le nom est, avec raison , fréquemment invoqué dans toutes les questions qui touchent au moyen-âge, a calculé qu'au huitième siècle, la valeur de l'argent était comme 10 73 est à 1, relativement à notre époque, et était descendu après le huitième siècle à 7 113. M. Cibrario, en prenant cependant le prix du blé pour base, trouve que l'argent a rarement et peu varié; MM. Say, Garnier, Leber, au contraire, considèrent l'argent comme valant, jusqu'au seizième siècle, six fois plus qu'aujourd'hui; M. de Mazet porte ce chiffre à 12 77 au-dessus du pouvoir actuel de l'argent. On voit combien M. Pierre Clément diffère lui-même de ce système et par les tarifs qu'il produit à la suite, il prouve au moins la parfaite vraisemblance de ses évaluations.

Cette notice est, évidemment, moins attrayante à lire que

le dramatique récit de la vie de Jacques Cœur; elle intéressera cependant vivement les esprits sérieux,car elle traite une des questions les plus importantes de l'économie sociale et publique : elle était bien faite d'ailleurs pour accompagner la biographie de cet homme éminent, digne prédécesseur de Colbert, comme le fait ingénieusement remarquer M. Clément, mais dont les services et les talens ne servirent qu'à « le conduire à l'une des plus éclatantes disgrâces dont « l'histoire fasse mention , à des accusations absurdes, à \* une condamnation infamante , à l'exil trouvé trop doux « et changé en prison, enfin à la douleur de voir ses biens « immenses , fruit du travail fécond de vingt années de « hautes spéculations commerciales , livrés au pillages des

\* courtisans. »

XIX.

1er Octobre 1857.

LOUIS XVII

Sa vie, son agonie, sa mort; captivité de la famille royale au Temple, ouvrage enrichi de portraits, d'autographes et de plans, par M. A. de Beauchesne , 2 vol. in-8°, Plon.

«Louis de France, dix-septième du nom, n'a vécu que dix ans deux mois et douze jours. Il n'a porté le nom de Roi que sous le chaume de la Vendée ou sous les tentes de l'exil. Ainsi peu de paroles sembleraient devoir suffire au récit de sa vie. Mais cette existence, si brève par les jours, est si longue par les tourmens, qu'il nous a fallu quelque temps et beaucoup de courage pour la tracer. Si ce n'est point là une de ces existences de rois et de héros qui ont conduit les des-

tinées de leur siècle et puissamment pesé dans la balance du monde, c'est du moins une de ces existences de martyrs, les plus dignes d'une respectueuse pitié par leurs misères et les plus curieuses par les mystères de leur mort. Aussi nous ne saurions dire le charme triste et douloureux que nous avons trouvé à parcourir ce labyrinthe, où la vérité élait près de l'erreur et d'où nous n'avons pu sortir qu'en rattachant avec soin les fils à demi brisés de mille souvenirs. » J'ai voulu citer ces premières lignes du beau livre de M. de Beauchesne parce qu'il résume ce que je pensais sur le fils de Louis XVI et que je n'aurais pas su si bien le dire.

Louis XVII est certainement l'une des figures les plus touchantes de notre histoire nationale. Ce malheureux enfant, né sur les marches du trône , au milieu d'une cour joyeuse et brillante, n'a eu que quelques jours de bonheur et a souffert , bien avant l'âge où l'homme d'ordinaire est exposé aux coups du sort, tout ce qu'un homme peut souffrir. Son histoire, cependant, jusqu'au travail de M. de Beauchesne, était mal connue , si mal connue que « devant le voile qui a enveloppé la fin tragique du Dauphin , on ne s'étonne plus d'entendre dire avec la chale ur d'une profonde conviction que la jeune victime est sortie vivante de sa prison ; ou accorde bien qu'un enfant est réellement mort au Temple , mais on ajoute que si c'était le rejeton de nos Rois, nul ne pourrait l'affirmer ; qu'on n'avait jamais su ni comment l'homme au masque de fer élait arrivé sur la terre, qu'on ne saurait jamais comment l'enfant du Temple en était parti, et que la tomba de l'un resterait aussi mystérieuse que le berceau de l'autre. » M. de Beauchesne s'est mis résolument à l'oeuvre , il a su éclaircir enfin tous ces détails et promener comme une torche éclatante au milieu des sombres cachots témoins de ce drame. Il n'a rien épargné pour cons trnire cette consciencieuse monographie, se mettant en relation avec les personnes encore vivantes et qui avaient eu accès auTemple, notamment Gasne et Gomin, les deux derniers gardiens de Louis XVII ; remontant aux sources de tous les faits connus : « Pendant vingt ans, dit-il, j'ai remué les décombres du Temple; pendant vingt ans j'ai relevé pierre à pierre cette tour de sacrifice et d'expiation, d'où les saints sont partis pour aller à un autre supplice et les rois à une

autre couronne ! Tendant vingt ans je me suis enfermé dans cette tour, j'y ai vécu , j'en ai parcouru les escaliers, les chambres, tous les recoins ; j'ai tout repeuplé , j'ai écouté tous les soupirs, tous les sanglots , j'ai lu sur les murs les tortures écrites, les pardons laissés pour adieux; j'ai entendu tous les échos qui les répètent, et, du haut de cette tour comme du haut d'un rocher, j'ai aperçu les crimes qui s'amoncelaient, semblables à des vagues, et bruissaient tout à l'entour. »

Ces citations doivent suffire pour montrer avec quelle patience M. de Beauchesne a rassemblé ses preuves et ses documens, avec quel amour (qu'on me passe le mot), il a rédigé son récit ; il me reste à dire avec quelle modération il s'est exprimé. « L'esprit de parti doit s'attiédir en approchant de la tombe des rois , il doit s'éteindre sur le berceau d'un enfant : j'espère que les penchans de mon cœur n'auront point aveuglé ma raison. Je me suis souvenu que les coupables sont morts et qu'ils ont comparu devant la justice de Dieu; je me suis souvenu aussi du pardon descendu de l'échafaud d'un Roi et de celui d'une Reine, et de l'oubli magnanime de l'orphelin du Temple. Autant que je l'ai pu, j'ai raconté les faits sans les juger, j'ai refoulé en moi-même toutes les indignations qui s'amassent dans le cœur à l'aspect de tant de cruauté contre l'innocence, de tant de violence contre la faiblesse. Je laisserai parler les faits les faits parlent trop haut pour que j'y puisse rien ajouter avec le vain murmure de mon opinion ; je n'ai point à accuser, je n'ai point à maudire ; je raconterai les choses et je montre-

rai les hommes. »

Ainsi exactitude, saine critique , modération intelligente.

Je n'ai donc pas à juger le mérite matériel du livre de M.de Beauchesne , quand j'aurai ajouté qu'il est d'une lecture vraiment attrayante par la forme, comme par le fond. Je vais maintenant essayer de retracer brièvement cette navrante légende , convaincu que, quelque triste que soit ce sujet, il intéressera les lecteurs de la Gazette:

I.

Louis-Charles de France, naquit le 27 mars 1785, et reçut le titre de duc de Normandie. « L'allégresse courut d'un

bout à l'autre de la grande cité , et bientôt d'un bout à l'autre du royaume. Le canon de la Bastille répondit au canon des Invalides. Partout des acclamations populaires, des il lu minations spontanées, le carillon des cloches, témoignèrent de l'amour de la France pour un Roi qui, dans la fleur de sa jeunesse , faisait sa félicité de la felicité publique. » Ce ne fut que le 4 juin 1789, que Louis-Charles échangea son titre contre celui de Dauphin, par la mort de son frère, LouisJoscph-Xavier-François, plus âgé que lui de quatre ans. Que les temps étaient changés déjà ! deux heures après que ce jeune prince eût fermé les yeux, le président du Tiers Etat se présenta à la porte du cabinet du roi et exigea l'ouverture pour l'entretenir d'affaires publiques ; Louis XVI s'écria alors : il n'y a donc point de pères dans cette Chambre du tiers ! — et il le reçut.

Cependant, le jeune Dauphin avait grandi doucement au milieu d'une famille unie et admirable, loin des sombres orages qui obscurcissaient alors l'avenir , jouant avec des enfans de son âge porteurs des plus beaux noms de la monarchie , sous les ombrages de Trianon , ou dans les quinconces de Versailles. Pour lui les événemens qui s'accomplissaient n'étaient pas des sujets d'inquiétudes : il voyait du mouvement, des soldats aller et venir, il changeait souvent de place, la distraction dominait tout le reste. M. de Beauchesne rapporte de cetle époque de la vie de Louis XVII quelques traits touchans et des mots pleins de charme : « C'était pour lui une grande joie de voir croître et fleurir les arbustes qu'il avait arrosés ; ses bouquets de chaque matin lui paraissaient bien plus jolis depuis qu'il les composait des fleurs de son petit domaine. Un seigneur de la cour, le voyant un jour bêcher sa plate-bande avec tant d'ardeur que la sueur lui inondait le front et ruisselait sur ses joues, lui dit : — Vous êtes bien bon de vous fatiguer ainsi, Monseigneur; que no parlez-vous? Un jardinier vous fera cette besogne d'un tour de main. — C'est possible , répondit l'enfant, mais ces fleurs, je veux et je dois les faire croître moimême ; elles seraient moins agréables à maman, si elles étaient cultivées par un autre. »

Les événemens montaient à grands pas, et bientôt le Dauphin dut dire adieu à son petit jardin , à ses fleurs , pour

suivre ses parens escortés par des brigands ignobles et forcés par un décret île l'Assemblée nationale de venir habiter Paris. La déchéance n'était pas loin et la captivité commençait (6 octobre 1789). Le pauvre enfant ne se tromp ail pas en laissant échapper cette naïve exclamation au moment où il entrait aux Tuileries, première étape sur le chemin du Temple : — « Toul est bien laid ici, maman ! a — Il reprit cependant ses habitudes et retrouva un théâtre pour ses jeux et ses petits travaux sur la terrasse du bord de l'eau : c'e.-t là qu'on pouvait constamment le voir, en uniforme de ga rde national, et séduisant par sa gentillesse tous ceux qui l'approchaient; c'est là qu'il forma le régiment Royal Bonbon. Mais tous ces jeux dissimulaient mal les tourmens et les douleurs de l'intérieur. « — Ah! Monseigneur, dit un jour une pauvre femme en adressant sa supplique au royal enfant , si j'obtenais coite faveur, je serais heureuse comme une reine. — Le prince, qui s'était baissé pour cueillir des reines-marguerites, se relève', la regarde et lui dit d'un air pénétré: « Heureuse comm6 une reine!... Moi, j'en connais une qui ne fait que pleurer ! » — Hélas ! c'élait quelques jours à peine avant le voyage, j'allais dire la fuite à Varennes, et quand, au retour, la Reine, voyant son lils presque étouffé par la chaleur, s'écria , en cherchant vainement dans la foule un attendrissement ou un regard de pilié: —Voyez, Messieurs, dans quel état sont mes pauvres enfans; ils étouffent! -Elle n'entendit que quelques voix lâchement cruelles qui répondirent : a —Nous t'étoufferons bien autrement 1 »

Au 26 juin 1791, commença la véritable captivité de la famille royale : quelques beaux jours vinrent un moment luire sur Paris quand la Constitution fut solennellement acceptée au Champ-de-Mars, devant les délégués des gardes nationales de France ; mais ce ne fut qu'un rêve. C'est à ce court répit que se rapporte l'anecdote suivante rapportée par M. Bertrand de Molleville, au sujet du Prince royal :

« Tandis que la Reine me parlait, le petit Dauphin, beau comme un ange , s'amusait à chanter et à sauter dans l'appartement, avec un petit sabre de bois et un bouclier qu'il tenait dans ses mains. On vint le chercher pour souper, et en deux bonds, il fut à la porte. «— Comment, mon fils, lui

dit la Reine, vous sorlez sans faire la révérence à M. Bertrand ? — Oh! maman, dit ce charmant enfant en continuant de sauler, M. Bertrand est de nos amis. Bonsoir, M. Bertrand ! — et il s'élança hors de la chambre. — N'est-il pas gentil, me dit la Heine quand il fut sorti. Il est bien heureux, ajouta-t-elle, d'être si jeune ; il ne sent point nos chagrins et sa gaieté nous fait du bien. »

Ce sont les derniers beaux jours; les dates fatales se rapprochent : le 21 juin, le 10 août., viennent couper court à ce rapide moment de repos, j'allais presque dire de bonheur. Le 13 aoùt, la famille royale était renfermée au Temple. Funèbre trajet auquel on ne peut songer sans un mouvement d'horreur contre ceux qui le décidèrent. « Au milieu de la place Vendôme, on arrête quelques instans la voiture pour que le descendant dégradé des rois forts puisse contempler à loicir la statue équestre de Louis- le-Grand renversée de son piédestal, brisée et foulée aux pieds, avec cette exclamation qui sortait de mille poitrines de la populace effrénée : c'est ainsi que l'on traite les tyrans ! — Qu'ils sont méchans, dit le prince royal entre les genoux de son père , et cherchant dans ses yeux une approbation à ses paroles.— Non, mon fils, dit le Roi avec une mansuétude miséricordieuse ; ils ne sont pas méchans , ils sont égarés !,

« Cette marche humiliante et lugubre dura deux. heure?. Jamais roi plus honnête homme n'avait été abreuvé de tant d'outrages; jamais enfans plus innocens n'avaient entendu tant de blasphèmes ; et, quant à la Reine, femme si noble et si fière, jamais fille perdue n'avait été enlevée de sa tanière avec plus d'arrogance et de cruauté.

« On arriva au Temple à sept heures du soir. Santerre fut la première personne qui se présenta dans la cour où les voitures s'arrêtèrent; il fit signe d'avancer jusqu'au perron; mais les officiers municipaux contredirent par un signe de tête l'ordre donné par Santerre; ils firent descendre la famille royale au milieu de la cour et l'introduisirent d ins le palais. Tous se tenaient auprès du Roi, le chapeau sur la tête et ne lui donnant d'autre titre que celui de Monsieur. Un homme à la longue barbe atfectait à tout propos de répéter cette qualification. La foule qui avait servi de cortège, ou qui attendait à la porte d'entrée , n'ayant pu pénétrer dans

la cour, bruissait,compacte et serrée,aux abords du Temple, criant avec fureur : Vive la, nation ! Des lampions, placés sur les parties saillantes des murs d'enceinte et sur les créneaux de la grosse tour, éclairèrent longtemps la joie sauvage de cette multitude,qui semblait se plaindre que les murailles épaisses du Temple lui dérobassent le spectacle de ces immenses douleurs. »

C'était le dernier jour de la vieille monarchie française. Le livre de M. de Beauchesne , comme l'indique son titre même, raconte également les infortunes de la famille royale et le martyre du Dauphin. Ce serait trop long de vouloir en même temps ici embrasser ce sujet tout entier ; aussi bien, le courage me manquerait ; car je n'ai jamais pu, de sang-froid et sans une profonde émotion, lire les navrantes péripéties du drame du Temple. J'ai dit que j'essaierais de tracer brièvement le récit de la vie de Louis XVII ; je ne m'écarterai pas de ce plan. On connaît d'ailleurs assez la vie du Roi au Temple pour qu'il soit inutile de trop insister sur cette partie de la vie du Dauphin : Louis XVI y continua, comme aux Tuileries, l'éducation qu'il donnait à son fils. Le jeune prince se couchait à peuf heures, après une heure passée dans la chambre de Madame Elisabeth : Louis XVI se plaisait alors, pour égayer le petit cercle, à proposer quelques énigmes tirées d'une collection de Alercures de France qu'il avait trouvée dans la bibliothèque. « L'horizon de la famille s'éclaircissait un instant aux radieux sourires des enfans. Après le souper, le jeune prince se déshabillait et faisait ses prières. Il en avait une particulière pour la princesse de Lamballe, puis une autre pour sa famiile et sa gouvernante, la voici :

« Dieu tout puissant qui m'avez créé et racheté , je vous adore.

a Conservez les jours de mon père et ceux de ma famille. « Protégez-nous contre nos ennemis ! Donnez à Mme de Tourzel la force dont elle a besoin pour supporter les maux qu'elle endure à cause de nous.

« Marie-Antoinette lui faisait réciter elle-même ces deux prières lorsque les municipaux étaient assez loin pour ne rien entendre,mais quand ils étaient trop près, l'enfant avait, de lui-même, la précaution de les dire à voix basse. »

La prison,cependant, se resserrait chaque jour davantage; tout manquait à la royale famille : le Dauphin lui-même, un jour , n'eut que des haillons pour vêtemens. Enfin , Louis XVI fut séparé de la Reine et des siens , et le Dauphin enlevé à sa mère pour êtie remis à son père, qui refusa d'en priver la Reine. C'est à ce moment que parut pour la première fois Simon, cordonnier et officier municipal , l'un des six commissaires nationaux au Temple : c'est alors que ce misérable, s'adressant à Cléry, assez près du Roi pour en être entendu, lui dit : « Cléry, demande à Capet s'il a besoin de quelque chose pour que je n'aie pas la peine de remonter une seconde fois. » C'était le 19 aoùt 1792.

Je passerai rapidement sur les pénibles journées qui ont pour terme le 21 janvier. M. de Beauchesne groupe les faits avec une admirable vérité , mais aussi avec une simplicité poignante; on vit avec lui dans le Temple , on connaît bien les coins de la fameu-etour, on croit voir cette noble familJe : le livre X, intitulé le Régicide, atteint une très-haute élévation et mérite d'être signalé comme un des travaux les plus remarquables qui aient été publiés sur ce sujet. On ne peui le lire sans sentir des larmes dans ses yeux et sans éprouver comme un remords en pensant au grand crime com • mis, je ne dirais certes pas par nos pères, mais par ceux qui, contemporains de nos pères, auraient du être Français com- me eux. Les adieux ds Louis à ses enfans sont déchirans , mais on ne peut se lasser d'admirer la magnanimité de ce roi attendu par les bourreaux pour être conduit au plus ignominieux supplice,exigeant de son fils le serment solennel de ne jamais songer à venger sa mort. « Ainsi, dit M. de Beauchesne, finit cette vieille monarchie française , qui depuis huit siècles avait servi de modèle à toutes les monarchies de l'Europe, de centre à toutes les civilisations. Depuis huit siècles le roi de France siégeait comme un père de famille au milieu des souverains du monde : les plus grands princes avaient élé ses vassaux, les plus illustres avaient emprunté à son alliance leurs plus beauv apanages. La plupart des maisons régnantes avaient germé, avaient fleuri sur les racines de ce chêne antique ; et quand on l'eut arraché du sol, tout ce qui vivait de sa sève se prit à languir et s'étiola, le coup qui avait frappé Louis XVI sur son échafaud avait ébranlé tous les trônes. »

II.

Louis XVII. désormais, régnait aux jeux des royalistes ; il fut proclamé par les membres de sa famille et reconnu par les Vendéens et les souverains d'Angleterre, d'Espagne, de Sardaigne, d'Autriche, de l'russe et de Russie. Pendant ce temps la famille royale pleurait en silence, mais bientôt un nouveau coup allait la frapper. Depuis le 21 janvier , Marie-Antoinette ne vivait plus que pour son fils. Le 9 juillet, la commune décida qu'il lui Se rait enlevé. « Il était dix heures du soir. Tout-à-coup des pas nombreux retentissent dans l'escalier. Les verrous , les cadenas s'agitent, la porte s'ouvre : six municipaux se présentent. — Nous venons, dit brutalement un d'eux, vous notifier l'ordre du comité , portant que le fils de Capet sera séparé de sa mère et de sa famille. -A ces mots, ia Reine se lève, pâle de saisissement. — M'enlever mon enfant ! s'écria-t-elle, oh ! non , c'est impossible.— Et Marie-Thérèse tremblante était (lebout auprès de sa mère, et Madame Elisabeth, les deux mains étendues sur le livre saint, écoutait, regardait , le cœur serré , mais sans verser une larme. — Messieurs , dit la Reine eu domptant de toute ses forces le frisson de fièvre qui rendait sa voix frémissante, la commune ne peut pas songer à me séparer de mon fils ; il est si jeune, il est si faible, mes soins lui sont nécessaires ! — Le comité a pris cet arrêté, répliqua le municipal , la convention a ratifié celte mesure, et nous devons en assurer l'exécution immédiate. — Je ne pourrai jamais me résigner à celle séparation , s'écriait la malheureuse mère !... A quoi bon toutes ces criailleries , disaient les mandataires de h commune, on ne vous le tuera pas votre enfant. Livrez-nous-le de bon gré ou nous saurons bien nous en rendre maîtres — Et déjà ils employaient la force. Violemment secoué dans cette lutte, le rideau factice du lit sa détache et tombe sur la tête du jeune prince. Il se réveille, il voit ce qui se passe ; il se jette dans les bras de sa mère, en criant : — Maman , maman , ne me quittez pas! — Et sa mère le pressait sur bon sein, le rassurait, le défendait, se cramponnait de taules ses forces aux piliers du lit.

Ne nous battons pas contre des femmes, dit un des commissaires, qui n'avait pas encore pris la parole ; citoyens, faisons monter la garde.—Et déjà il se tournait vers le guichetier.— Ne faites pas cela, dit madame Elisabeth, au nom du ciel! ce que vous exigez par la force, il faul bien que nous l'acceptions, mais donnez-nous le moyen de respirer. Cet enfant a besoin de sommeil, il ne pourra dormir ailleurs. Demain matin, il vous sera remis Laissez-le au moins passer la nuit dans cette chambre et obtenez qu'il y soit ramené tous les soirs. — A ces mots pas de réponse. — Du moins promettez-moi, Jit Marie-Antoinette, qu'il restera dans l'enceinte de la tour, qu'il me sera permis de le voir tous les jours, ne fût-ce qu'aux heures du repas ! — Nous n'avons pas de comptes à te rendre. Parbleu, parce qu'on t'enlève ton fils, te voilà bien malheureuse : les nôtres vont bien tous les jours se faire casser la tête par les balles des ennemis que tu attires sur notre frontière ! — Mon fils est trop jeune pour pouvoir encore servir la patrie, dit la reine avec douceur, mais j'espère qu'un jour, si Dieu le permet, il sera fier de lui consacrer sa vie. — Enfin la reine, ayant ramassé toutes ses forces au fond de son cœur, s'assied sur une chaise, prend son fils devant elle, pose les deux mains sur ses petites épaules, et calme, immobile, recueillie dans sa douleur, sans verser une larme, sans pousser un soupir, elle lui ditd'une voix grave et solennelle : — Mon enfant, nous allons nous quitter; souvenez-vous de vos devoirs quand je ne serai plus auprès de vous pour vous les rappeler. N'oubliez jamais Je bon Dieu qui vous éprouve, ni votre mère qui vous aime, soyez sage, patient et honnête, et votre père vous bénira du haut du ciel. — Elle dit, baise son fils au front et le remet aux geôliers. Le pauvre enfant se précipite encore vers sa mère, embrasse ses genoux, s'attache de toutes ses forces à sa robe.— Mon fiis, il faut obéir, il le faut!— Allons, tu n'as plus de doctrine, j'espère, à lui faire, dit un des commissaires. Il faut avouer que tu as fièrement abusé de notre patience. — Et la porte se referma ! — Ils ne devaient plus se voir.

C'est donc le 3 juillet que commence la détention cellulaire, si j'ose dire, du Dauphin , lente agonie morale avant de devenir une cruelle agonie physique. Le livre de M. de

Beauchesne dans cette partie, atteint au plus haut degré d'éloquence et de noble simplicilé On suit pas à pas ce malheureux prince-royal supportant avec un merveilleux courage, une énergie inouïe pour son âge, les insultes et les outrages. Jamais, cependant, son courage et sa résignation ne se démentirent; jamais il ne témoigna même l'indignation que devaient lui causer ces incessantes insultes , comme quand cet ignoble Simon, revenant aviné d'un anniversaire de la prise de la Bastille, lui dit : « Entends-tu, Capet, tous ces bruits là-bas ? ce sont les gémissemens du peuple autour du lit de mort de son ami. Je comptais le faire quitter tds habits noirs dès demain, mais tu les garderas encore. Capet portera le deuil de Marat. Sacrée vipère, tu n'as pas l'air affligé, tu te réjouis donc de sa mort! » M. de Beauchesne entre fréquemment dans des détails intimes, tout à fait touchans, sur ce charmant enfant, sur des mots heureux des reparties pleines de dignité, quelquefois même des saillies qui viennent, comme un rayon de soleil, éclairer et dorer ce sombre horizon. Quelques municipaux, cependant, cédaient de temps en temps devant cette grande infortune si héroïquement supportée ; Baïelle ne put s'empêcher un jour de lui dire : « V3, mon pauvre petit, je voudrais bien pouvoir t'emporter comme cela dans ma poche, en prenant un poulet que le prince lui offrait, et te tirer d'ici ! » Mais ceux-là on les retirait habituellement. Chaque fois que Louis XVII apercevait quelque vidage s'adoucir pour lui, il était sur que c'était une cause pour qu'il ne le vît plus. Simon seul, le monstre, le bourreau, restait toujours; toujours plus dur, plus brute, plus sauvage : abrutissant son élève, comme il disait, autant qu'il le maltraitait. Ce supplice eut cependant une fin. Simon quitta le jeune roi le 16 janvier 1794, par ordre du comité de salut public, qui ne permettait plus à un membre de la commune d'exercer une fonction salariée, et en partant il lui dit, le misérable : « Oh ! le crapaud, il n'est pas encore écrasé, mais il ne sortira pas de sa crapaudière, quand bien même tous les capucins du ciel se mêleraient de l'en tirer. »

Le sort de Louis XVII ne s'améliora pas au commencement de celle nouvelle ère de captivité : il eut été trop tard d'ailleurs, pour espérer de le sauver. Le malheureux enfant

étai l brisé, anéanti physiquement et moralement ; il n'avait plus qu'à traîner pendant quelques mois une existence vraiment atrophiée. Le même système de compression et de terreur subsista longtemps après la retraite de Simon : on entretint, le jeune roi dans un isolement absolu, de manière à achever la ruine de ce pauvre moral si rudement frappé déjà : on assassinait Louis XVII à petits coups. « Qui d i: a jamais les tortures étouffées dans le cachot où il fut mis le 20 janvier 1 Pendant plus de six mois , l'air du ciel n'est pas descendu dans celte chambre ; le jour y arrivait à peine à travers les grilles et les abat-jour dont l'épaisseur et la solidité étaient soigneusement surveillées. La victime ne voyait même pas la main avare qui lui faisait passer ses chétifs alimens par l'espèce de tour pratiqué dans la poite grillée, ni la main imprévoyante qui, chargée d'allumer le poète, le laissait parfois sans feu par un froid rigoureux, et parfois, à force de l'entretenir, faisait une étuve de sa prison. Il n'entendait jamais d'autre bruit que celui des verroux. Seulement, vers la fin du jour, une voix sévère lui criait de se coucher parce qu'on ne voulait pas lui donner de lumière. » Louis eut peur alors de cette solitude et regretta le cruel gardien qui l'avait quitté. La santé du prince déclinait rapidement.

La révolution de thermidor apporta un sérieux adoucissement à la captivité du jeune roi : Barras lui donna un gardien nommé Laurent, qui, quoique ardent républicain, n'épargna rien pour améliorer la situation de ce malheureux enfant, à ce point qu'il ne pouvait cacher son étonnement de voir quelqu'un s'intéresser à lui. Mais, je l'ai dit, il était trop tard : Gonin succéda à Laurent, Lasne lui fut adjoint: tous deux montrèrent un véritable dévouement, autant au moins que les circonstances le permettaient, car au fond, rien n'était changé et Louis se trouvait toujours dans un déplorable dénûment. Ce ne fut qu'en 1795 que ce régime changea : on aurait ator.. voulu conserver le prince, dont les souverains étrangers se préoccupaient vivement, mais la maladie élait incurable : on lui donna enfin un médecin, on multiplia les soins; le royal enfant put revoir autour de lui quelques visages amis ; cela ne servit qu'à adoucir ses derniers momens qu'il supporta avec une admirable résigna-

tion : il rond il enfin son Úme à Dieu, le 8 juin. « Lasne remontait pour remplacer Goi,in : celui-ci sortit le cœur serré, mais non pas plus inquiet que la veille, car il ne prévoyait pas encore une fin prochaine. Lasne s'assit auprès du lit : le prince le regirda longtemps d'un œil fixe et rêvcul. Comme il fil un léger mouvement, Lasne lui demanda comment il se trouvait et ce qu'il voulait. L'enfant lui dit : — Croistu que ma sœur ait pu entendre la musique? Comme cela lui aurait fait du bien ! — Lasne ne put répondre ; le regard plein d'angoisse du mourant s'élançait, perçant et avide, vers la fenêtre. Une exclamation de bonheur s'échappa de ses lèvres, puis, regardant son gardien : — J'ai une chose à te dire. — Lasne lui prit la main ; la petite tête du prisonnier se pencha sur la poitrine du gardien qui écouta, mais en vain. Tout était dit. Dieu avait épargné au jeune martyr l'heure du dernier râle ; Dieu avait gardé pour lui seul la confidence de sa derrière pensée : il était deux heures et un qmrt après midi. »

Et dans la chambre au-dessus se tenait Madame royale qui, le soir, a lait apprendre à la fois la mort, je veux dire, le meurtre de sa mère, de sa tante et de son frère !

Comme je l'ai dit, je ne me suis attaché ici qu'à la partie du drame concernant Louis XVII : M. de Beauchesne a étudié aussi consciencieusement et aussi éloquemment les actes qui retracent les martyres des autres membres de la royale famille ; son livre est parfait el complet ; on n'y peut rien ajouter. En le finissant seulement, il faut un certain courage pour ne pas maudire les misérables bourreaux de ces saintes victimes et se décider à mettre en pratique les dernières paroles de Louis XVI à son fils.

XX.

17 Octobre 1857.

VOYAGES ET VOYAGEURS

L'Inde contemporaine, par F. do Lanoye, 1 vol. in-12.— Le Japon contemporain , par Edouard Fraissinet, 1 vol. in-12. — Souvenirs d'un voyageur, nouvelles , par Edouard Laboulaye. de l'institut, I vol. in -12, tous trois chez Hachette — De Paris à Venise, notes au crayon , par M. Charles Blanc , \ vol. in-1 2, Hachette, 1857.— Les Alpes et le Dauphiné . souvenirs de voyage , par M. F. de Mercey, 1 vol. in-8°, Sartorius. — Les Anglais dans 1 Inde , par M. de Valbezen , consul-général à Calcutta, 1 vol. in-8°, Michel Lévy.

Tous les regards sont assez anxieusement tournes , en ce moment , vers l'Inde pour que les ouvrages écrits sur ce malheureux pays aient facilement un grand succès beaucoup de ces livres ou brochures sont éclos sous notre pâle soleil d'automne,et comme toutes les publications de circonstance, ne sont pas dignes, même d'être mentionnés ; mais il en est quelques-uns qui méritent une sérieuse attention et qui n'empruntent à la crise politique du jour qu'un intérêt de plus pour mieux mettre en relief leurs qualités et leur valeur. De ce nombre est le livre intitulé : Les Anglais dans l'Inde, de M. de Valbezen , plus connu dans le monde littéraire sous le nom de major Fridolin ; il n'est pas, d'ailleurs, rapidement, hâtivement écrit, mais bien le fruit d'un travail fait à tête reposée. M. de Valbezen a élé consulgénéral de France à Calcutta , par conséquent parfaitement placé pour bien connaître le pays dont il parle, et c'est dans

la Revue des Deux-Mondes qu'il a successivement fait paraître les éludes dont se compose son livre et auxquelles il a seulement joint quelques considérations motivées par les récens événemens. Il étudie successivement les services civils et militaires de l'honorable Compagnie, son organisation politique , les mœurs des natifs ; il accompagne ces détails de récits d'aventures, d'anecdotes piquantes, de remarques profondes, de rapprochemens ingénieux qui transportent réellement le lecteur dans le pays et le fait comme assister aux scènes que décrit l'auteur.

Quelle effrayante différence entre l'Inde aujourd'hui et l'Inde au mois de février dernier 1 Elle semblait alors tran — qcilleet présentait au voyageur un spectacle prodigieux, celui du triomphe de la civilisation matérielle sur la barbarie,de la coexistence de deux races complètement dissemblables : l'une active, envahissante, fiévreuse, l'autre immobile et comme usée et paraissant se résigner mélancoliquement aux durs caprices du maître. A côté des splendides cités européennes qui ont nom Calcutta, Bombay et Madras, d'immenses villes indigènes, villes à la population cuiviée et richement vêtue, aux hardis minarets, aux vastes coupoles: Delhi , Bénarès. Golconde, Cawnpore , au fond desquelles , dans un somptueux palais, dormait couvert d'or et de bijoux , entouré de femmeset d'esclaves,quelque obscur descendant des anciens souverains, tandis qu'un fonctionnaire secondaire de l'honorable Compagnie, gouvernait le royaume de son modeste cabinet. Partout on retrouvait ce contraste des deux races toujours juxtà-posés et jamais confondues : « L'aspect luimême de la contrée portait l'empreinie de ce double caractère. La végétation luxuriante des jungles était tranchée en ligne droite par le tracé d'un chemin de fer, et les messageries anglaises parcouraient des routes bordées de hautes herbes ou de plaines de sable. Chaque race, la race conquéranie et la race conquise , les Anglais et les Indiens , avait sa place distincte dans cet immence pays. Les Anglais en occupaient le littoral , comme s'ils eussent voulu l'enserrer dans un cercle de force et de civilisation. A l'intérieur vivaient des multitudes, parmi lesquelles la conquête avait effacé peu à peu les différences de mœurs et de nationalités. Ce peuple à qui la concurrence des Anglais et le monopole

qu'il s'était attribué,avaient enlevé le commerce,élait devenu presqu'exclusivemenl agricole. Il naissait et mourait attaché à la glèbe. Un resident européen, quelques soldats installés dans chaque ville ou dans des block-houses , stations militaires, le maintenaient dans le devoir. La lâche était facile. Les deux races de l'Inde , les Hindous et les Mahométans , que nous confondons sous le nom générique d'Indien, semblaient avoir perdu toute idée de résistance. » Quel réveil !

M. de Valbezen nous fait vivre tout-à-fait do la vie intime des Anglais dans l'Inde , et son livre répond parfaite tement au titre qu'il porte L'ouvrage de M. de Lanoye mérite à cet égard le même éloge. C'est vraiment l'Inde contemporaine , c'est-à-dire l'Inde avant mars 1857, une excellente compilation littéraire qui fait on ne peut mieux connaître ce'te vaste péninsule à ceux qui préfèrent des détails complets, minutieux et soigneusement coordonnés aux récits plus pittoresques, mais au moins aussi vrais du major Fiidolin. Je ne puis songer à suivre M. de Lanoye dans son intéressant voyage où il sait habilement fondre le résultat de ses impressions personnelles aux miles renseignemens qu'il a recueillis près de ses devanciers. Si je me lançais dans cette vaste péninsule , je me réduirais à résumer sèchement de curieux et vivans récits, sans pouvoir d'ailleurs en constater l'authenticité , —que je ne songe pas à soupçonner,je tiens à ce que mes lecteurs ne prennent pas en mauvaise part cette remarque purement générale—J'aime donc mieux, en quelques lignes, tracer l'historique de ce grand et singulier pouvoir qui a nom l'honorable Compagnie des Indes,empire marchand que nos neveux no connaîtront plus peut-être que par le souvenir.

Lors de la décadence de la dynastie royale qui régnait à Delhi, la succession de l'Inde parut ouverte à un homme qui soutenait haut le drapeau de la France. L'habile Dupleix entrpprit résolument cette œuvre : à ce moment la Compagnie anglaise des Indes n'était qu'une modeste association dont les. élablissemens remontaient à l'année 1611, mais qui possédait cependant Calcutta, Bombay et Madras, simples bourgades alors. En peu de temps, Dupleix conquit toute la péninsule au sud du Godavery, et s'assura une incontestable influence dans loute l'Inde , dont les princes réclamèrent

l'appui de nos troupes. Le traité qui mit fin à la guerre entre la France et l'Angleterre annihila ces importantes acquisitions et sacrifia Dupleix. « Jamais, a dit un historien anglais à ce sujer, on ne fit de tels sacrifices à l'amour de la paix. » L'ère de la compagnie anglaise, si je puis ainsi parler, date de celte époque. Lord Clive, sans chercher à cacher les apparences, commença le système d'envahissement qui a toujours si bien servi à la politique de l'empire britannique, et dépouilla complètement le souverain légitime du Bengale; puis il força le grand Mogol à lui céder la souveraineté du Bah3r et de l'Orissa, c'est-à-dire avec les provinces précédentes, quarante millions de sujets , contre une rente. douteuse de sept millions. Et quel homme était cet har di conquérant? Traduit pour concussion au parlement, le général Burgoyn fit voter dans la séance du 19 avril 1792 « un blâme sur le très-honorable Robert Clive , baron de Plassay , convaincu d'avoir,dans l'exercice de ses fonctions dans l'Inde, acquis illégalement, au déshonneur et au détriment de l'Etat, une somme de six. millions de francs. « Les auteurs anglais ont d9 tristes pages sur l'histoire de leur colonie à cette époque et parlent d 3 trois millions d'Hindous morts de faim dans ces désastreuses années. En 1773, fut adoptée la nouvelle charte, encore observée aujourd'hui par l'honorable compagnie sauf peu de change nens ; elle établit à Calcutta un gouverneur général avec un conseil suprême de quatre membres, des gouverneurs à Madras et Bombay devenus chefs-lieux de présidence ; le conseil des di ecieurs, à Londres, conservait toujours le souverain pouvoir en vertu des concessions royales. On continua le même système d'envahissement , dépouillant chaque jour davantage le GrandMogol, rendant à d'autres princes des provinces qu'il avait conservées, et allumant ainsi des guerres continuelles qui grandissaient la puissance anglaise et affaiblissaient les natifs. Haïder-Ali cependant, dans le Mysore , résista vigoureusement et plus encore après lui , son fils Tippoo-Sahib, qui appela les Français à son aide, tint ses ennemis en échec et prolongea la lutte bien après notre expulsion de la péninsule. L'année 1798 vit s'éteindre les deux derniers défenseurs de l'indépendance hindoue : Tippo-Sahib , tué sur les remparts de sa capitale, comme le dernier des Constantins

sur les murs de Bysance, et Raymond, un de nos compatriotes, hardi aventurier qui devint prince, et périt empoisonné. Le N izam, le Kamatré , 1 Onde devinrent alors des provinces anglaises, et les deux Wellesley achevèrent avec une armée de cent mille hommes la conquête et rétablissement de l'empire britannique indien que nous avons vu plus que doubler encore depuis. Cet empire, à la veille de 1 insurrection, présentait une superficie de 676,177 milles carrés, peuplés de 107,825,200 habitons, et rapportant environ 16,000,000 de livres ; je ne parle pas ici que des pays possédés directement à l'état de colonies ; pour les étals tributaires et qui ne sont pas les moins pressurés, il faut compter 690,000 milles carrés et 52.941,000 habitans , c'est-à-dire un territoire sept fois plus vaste que la France et cinq fois plus peuplé : a II est exploité, dit M. de Lanoye en finissant une introduction où on ne peut pas lui reprocher d'aimer l'honorable compagnie , par 70,000 Européens de tous grades, militaires, employés civils, négocians ou planteurs ; il est enfin la propriété de 1800 porteurs d'actions de la compagnie, dont400 femmes et un bon nombre d'interdits.» Ces deux ouvrages font bien connaître à fond le malheureux pays qui nous occupe tous en ce moment et où l'on ne voit pas sans étonnement se remuer et rugir une population que l'on croyait à jamais écrasée. Etrange imprévoyance du gouvernement de fermer les yeux sur des périls qu'un peu de défiance ou même de précaution pouvait toujours, sinon prévenir, au moins découvrir à temps!— Je me reprocherais si en même temps je ne rappelais l'attention sur un ouvrage qui a fait sensation dans son temps , et qui est demeuré la meilleure publication sur ce sujet : l' Inde anglaise, par M. le comte de Warren, un Français qui a servi dans l'armée du Bengale. On est injuste aujourd'hui pour les ouvrages; le dernier venu est toujours fêté et acclamé ; dix ans pour i:n livre semblent creuser une tombe et le réduire au titre de bouquin, pris dans un mauvais sens. Quand celte règle serait vraie, ce qui n'est pas assurément , il faudrait encore faire une exception pour les trois volumes de M. de Warren.

Je ne sais où il faudra aller bientôt pour trouver une terre inédite, mais chaque jour la civilisation gagne d'une façon inquiétante, à cet égard, c'est-à-'dire au point de vue du pit-

toresque et de l'aventure. Quoique jeune encore, ma génération avait été bercée avec les merveilles de l'Empire du milieu, ses magots, ses mandarins, ses laques, ses tours de porcelaine, rte., etc. Allez donc maintenant dans un salon vous hasarder à parler de la Chine , vous vous exposerez , comme je le racontais dans une de mes précédentes revues , à trouver des contradicteurs, et, dans tous les cas, vous ne rencontrerez plus d'admirateurs ; dans peu même on dira : Qui n'a pas été en Chine ? Restait le terre du Soleil, je veux dire le Japon, qui au moins dressait une haute muraille devant les yeux des curieux, et se dérobait à tous ; mais voilà que la barrière s'abaisse, les Européens sont admis à Nangasaki, et M. Edouard Fraissinet résume dans un petit volume tout ce qui peut intéresser par rapport au Japon, avec autant de goût que de concision , et, je crois , de vérité. M. Hachette a créé , on peut le diie , un genre de voyage-manuel, je ne puis exprimer autrement ma pensée, qui fait parfaitement connaître un pays, en même temps qu'il offre une charmante lecture, Sous cette rubrique : la.... contemporaine, il a tracé un cadre,dans lequel tous les détails concernant une contrée viennent ?e placer naturellement, et compose ainsi une série de livres, semblables quant à la forme, et essentiellement variés cependant. Le cadre est très simple, et se borne à dix chapitres, dont les titres résument le contenu : le pays, voyage dans le pays, les habitans institutions politiques et civiles, l'empereur, la religion' les femmes , les sciences et les arts, l'industrie et le commerce ; conclusion. On ne peut rien désirer de plus, quand on veut seulement avoir une idée d'un pays inconnu , et si l'on a besoin d'en savoir davantage , ces petits volumes fournissent encore d'excellentes indications. M. Hachette nous a déjà donné la Grèce, la Turquie , la Russie, l'Inde , le Japon ; je l'engage vivement à continuer, et je promets un grand succès à sa collection, surtout s'il a toujours soin, ainsi qu'il l'a fait jusqn'à présent, de ne confier la rédaction de ces récits qu'à des hommes qui, comme MM. About, Ubicini, Leouzon le-Duc, de Lanoye et Fraissinet, ont visité eux-mêmes les contrées dont ils parlent , et manient élégamment la plume.

Avant de quitter ces lointaines régions, et au moment où

tant d'intéiêts semblent se concentrer dans l'Asie orientale, ]e crois utile de donner ici le résumé que M. Flaissinet trace de la situation politique du Japon , battu en brèche par les Américains, et bientôt san3 doute par nous et les Anglais. « Dans ce mystérieux empire, isolé déjà , et naturellement défendu par ces furieux typhons qui , les troisquarts de l'année, rugissent sur ses côtes, par les mille écueils dont ces mêmes côtes sont semées ; par 13 constitution, tantôt montagneuse, tantôt aquatique du sol, un seul homme, souverain de l'Etat, commande à tout , même au grand pontife , au chef de l'Eglise. Maître, par conséquent, des corps et des âmes, appuyé d'ailleurs sur une aristocralie ou dévouée, ou soumise , ou désarmée , il est craint, et en même temps aimé d'un peuple heureux de se sentir dominé pour son honneur et son intégrité. Ce dieu terrestre fait donc mouvoir lui seul et à son gré tous les muscles et toutes les tibres du corps social. Néanmoins, les défauts ou les écarts imprévus de son caractère sont contenus par l'autorité de sages traditions gouvernementales auxquelles il ne peut, quoique tout-puissant, se soustraire. Peut-être le sent ils mieux encore par le pesant contrepoids de t'esprit national, qui , plus d'une fois déjà, dans son terrible radicalisme, n'a pas reculé devant les expédions les plus extrêmes pour s'affranchir d'un autocrate dangereux , et, respectant toutefois le plus possible le principe traditionnel de l'hérédité, lui donner un successeur plus capable, lorsque, aux yeux des politiques, ce changement semblait impérieusement réclamé par l'intérêt public.

« Et quel est ce peuple dont son monarque, son incarnation vivante, dispose ainsi 9 C'est un peuple brave jusqu'au mépris de la vie, et la jouant pour le plus léger point d'honneur. C'est un peuple tellement profond et fin que, sur le terrain de la diplomatie, il a triomphé des nations les plus civilisées de l'Europe. C'est encore un peup!e susceptible aussi de s'approprier avec la plus grande pro'nptitude et la plus grande facilité tous les perfectionnemens de la science militaire et nautique, le jour où il aura compris que ce progrès est devenu nécessaire à la conservation de son indépendance. Enfin c'est un des plus beaux peuples du monde. Voilà pourquoi, selon toute probabilité , la plupart des pu-

blic:stes se font illusion lorsqu'ils jugent, dans un conflit, le Japon vaincu d'avance, par la supériorité, incontestable, il est vrai, immense à certains égards, des moyens d'attaque dont disposent les nations occidentales, sur les faibles moyens de défense que peut mettre en œuvre un pays qui, en fait d instrumens de guerre, en est encoie aux mousquetons et aux mortiers du XVL' siècle. »

Je mentionnerai seulement en passant les Souvenirs d'un Voyageur. Ces souvenirs sont des Nouvelles composées par M. Ed. Laboulaye pendant ses voyages , et nullement des i:npressions pittoresques. On est tout étonné de lire ces pages légères tracées par un grave membre de l'Institut (section des sciences morales et politiques) ; mais quoiqu'elles conservent bien un peu de la gravité du palais Mazarin, elle n'en sont pas moins très bonnes à lire en voyage. L'auteur lui-même fait son procès dans une courte et touchante dédicace à sa mère : « J'aurais pu t'offrir, dit-il, un gros livre plus sérieux que celui-ri , mais tu m'y aurais moins reconnu. »

On ne me reprochera certes pas de ne pas tenir les lecteurs de la Gazette du Midi au courant des nouveautés : les Souvenirs d'un Voyageur sont datés de 1858!.. Je me hâte donc de leur souhaiter une bonne année.

Nous revenons en Europe pour parcourir avec M. de Mercey notre Dauphiné et les Alpes ; ou avec M. Charles Blanc, la Suisse et la Lombardie. Ce sont deux charmans ouvrages, mais 3uxquels cependant je ferai un double reproche : M. de Mercey est un peu trop consciencieux, M. Blanc a trop réduit ses souvenirs à l'état de notes. « Ce sont des notes de voyageur, dit il résolument, en commençait, de simples notes rapidement tracées à la fortune du crayon . mais toujours écrites sur place , dans le sanctuaire des maîtres , en présence de leurs œuvres et, pour ainsi dire sous leur dictée. Les relier ensemble et en composer une relation de voyage, un livre dans les formes, rien ne serait plus facile, mais à quoi bon ? Ainsi improvisés sur l'heure, ces croquis de la pensée la traduisent plus juste, et souvent, à l'insu même de celui qui les crayonne, l'expression en est plus naïve et le tour plus heureux. » M. Charles Blanc s'est trompé : il a tout bonnement voulu s'éviter la peine de composer une re-

0

lation et a trouvé plus commode de ficeler ces notes en un paquet et de les remettre au prote ; c'est traiter le publie u n peu sans façon et je ne sache pas que ledit seigneur public trouve un grand charme à des notes comme celles-ci : — une malle égarée nous fait passer une journée à Strasbourg. — Ici, on commence à rencontrer des anglais : oh 1 oh! yes. / don'l know et d'autres du même genre. M. Charles Blanc traverse la Suisse très froidement , dédaignant le Lion de Lucerne ce magnifique souvenir des héroïques défenseurs de Louis XVI, le Righi. et à peu près tout ce qu'il voit. Le soleil de l'Italie semble le ranimer, mais pas assez pour ne pas être injuste envers la cathédrale de Milan : à Venise par exemple, M. Blanc redevient lui-même, c'est-à-dire bon juge et excellent artiste : ses notes ne sont plus « si naïves » et il a écrit quelques pages charmantes, ainsi que de très sûres appréciations sur les richesses picturales de la cité des Doges. » Pour avoir une idée juste de Venise , pour en bien saisir la configuration et en embrasser t'étendue, il faut monter au haut du Campanile. ( — Sur une grande tour qui s'élève à l'extrémité de la piazza Saint-Marc , à l'angle de la Piazzetta qui va jusqu'au port. — ) « L'ascension se fait par une terrasse sans degrés, en pente douce, qui s'arrête à la cage aux cloches. De celle vaste chambre, dont les ouvertures sont divisées en arcades par des colonnes en vert antique et en marbre d'Orient, on peut encore monter sur des marches de fer à un étage supérieur , d'où l'on jouit d'une \ vue éblouissante qui ne ressemble à aucune autre.

« Chose bizarre ! du haut de cette tour, on n'aperçoit qu'un seul pont, dans une ville qui en a plus de trois cents, et Venise, ainsi vue , perd une grande partie des accidens de détails qui en font le charme. Mais, en revanche, le spectacle d'ensemble est ravissant.

« D'un côté c'est la mer Adriatique qui s'étend au loin. comme un immense tapis de lumière , au delà du Lido; de l'autre c'est la chaîne des monts Vicentins , la verte Lombardie , puis les Alpes. A nos pieds, nous pouvons suivre l'étrange contour du plan de Venise qui a la forme d'une botte à laCromwell. Sur la nappe des lagunes qui brillent comme une couche frémissante de plomb liquide , et qui se couvrent de mille gondoles en mouvement, se dessinaient les

»

îles environnantes, Torcello, Burano, les Arméniens, 1 île de la Grace , le Lido où lord Byron allait chevaucher, Chioggia cù Léopold Robert trouva les modèles de ce tableau d'une sublime mélancolie , le Départ des Pêcheurs. Semées autour de Venise , ces jolies petites îles semblent se tenir distance comme les suivantes respectueuses de la reine des mers. » C'ebt tout simplement charmant. Pour rnoi , qui ai fait, peu de temps après M.Blanc, le voyage qu'il raconte,ses impressions, m'ont plus frappé , quelquefois même un peu choqué. Mais, je le répète, les pages qu'il consacre à Venise,

— les deux tiers du volume — sont toutes bien tracées et vraies : je demande encore à citer cette courte description nocturne de l'église Saint-Marc qui forme un des quatre côtés de la fameuse Piazza : « La toile du fond, c'est la basique de Saint-Marc avec ses coupoles lamées de plomb, qu'on croirait revêtues d'argent et dont le contour se perd dans la clarté de la nuit ; Saint-Marc avec ses cinq porches en pleincintre couronnés d'ogives, avec ses mosaïques à fond d'or, ses trois ou quatre cent colonne- de porphyres, de granit , de serpentin, de pentélique , ses clochetons à jour, son formidable lion sur champ d'azur étoilé , sa balustrade de marbre et ses fameux chevaux de cuivre que nous appelons les chevaux de Venise, et qui figuraient, il y a quarante ans, sur l'arc de triomphe du Carrousel. »

Quelques bons croquis accompagnent ces notes au crayon. Encore un mot : M. Blanc vante trop la liberté helvétique, car c'est, ce me semble, une peu honorable liberté que celle d'un état où tous les vauriens des pays voisins peuvent trouver un refuse ; il noircit trop par contre les sombres horreurs de Venise , bonne seulement à défrayer nos mélodrames et dont la critique historique moderne a fait justice.

Je suis obligé de laisser aujourd'hui le voyage de M. de Mercey de Côté, malgré le charme que j'ai eu à le lire et le désir qu'il m'a donné de parcourir les lieux qu'il décrit. Mais j'y reviendrai bientôt.

XXI.

31 Octobre 1857.

Histoire du Gouvernement parlementaire en France, 1814-1848, précédée d'une introduction , par M. Duvergier de Hauranne , 2 gros volumes in-8°. Michel Lévy, 1857. — Du Régime parlementaire en France, essai de politique contemporaine, par M. Adolphe de Chambrun, 1 volume in-8', Didier et Durand, 1857.

« Ce n'est point sans intention qu'en tête de ce livre je place le mot parlementaire, préférablement au mot représentatif plus habituellement employé. » Telle est la phrase par laquelle débute M. Duvergier de Hauranne et il se hâle d'expliquer, en effet , que le mot dont il pe se sert pas est assez général pour s'adapter à plusieurs formes de gouvernement, tandis que le terme parlementaire désigne particulièrement la forme qui « a , au contraire , l'honorable privilège d'être en butte à la haine, aux injures, aux sarcasmes de tous les ennemis de la liberté politique , quels que soient leur origine et leur nuance. »

Je ne prétends pas, j'ai hâte de le dire, défendre les théories et le jugement de M. Duvergier dd Hauranne , ni les discuter; car ce serait me mettre sur un terrain où je ne veux pas m'aventurer. Ce serait, aussi bien, changer la nature de ces modestes essais littéraires ; j'avais même hésité à m'occuper ici de l'Histoire du Gouvernement parlementaire ; mais c'est cependant un ouvrage trop important, et, après tout, trop remarquable pour être passé sous silence. Je vais donc essayer d'en donner une idée à nos lecteurs , leur laissant ensuite le droit de le juger et d'apprécier la pensée de son auteur, l'un des membres les plus distingués

de nos anciennes chambres législatives et de ce qu'on appelait, alors qu'on forgeait des mots à grand effet, l'opposition constitutionnelle , un adjectif (soit dit en passant) qui a du être bien étonné jadis de se voir à la remorque du substantif qui le précédait.

Je lie m'explique pas pourquoi M. Duvergier deHauranne n'a pas intitulé son travail : Histoire du Gouvernement parlementaire en France de 1789 à 1848; car tout le premier tome,— 598 pages, — est rempli par une introduction qui va de 1789 à 1814; le second comprend les années 1814 et 1815 ; (l'ouvrage ne doit se composer; je crois , que do quatre ou six volumes); il donne, cependant, une raison de ce titre, c'est que le gouvernement parlementaire ne date réellement en France que de la promulgation de la Charte en 1814; cette raison ne me satisfait pas, et,d ailleurs, l'au- teur montre lui-même les causes qui inspirent celle pensée, puisqu'il ajoute aussitôt: « Mais la Charte de 1814 , qu'on aime à se figurer comme sortant toute rédigée du cerveau de Louis XVIII, est, au contraire, le résultat, et, en quelque sorte, le résumé d'idées antérieurement émises et da systèmes déjà produits. » Il était donc plus naturel , plus logique de ne faire qu'un seul et même ensemble, puisque la période commencée en 1789 était comme l'ascendant naturel du gouvernement de 1814, et non pas un système différent ou étranger. Mais cette remarque n'est que sur un détail, dont la seule importance est de faire figurer dans l'intitulé de l'ouvrage un sous-titre inutile.

M. Duvergier de Hauranne se place à un point de vue très élevé et se drape, — je ne veux mêler à cette figure aucune pensée ironique, ni malveillante,— dans son indépendance bien connue : il s'exprime lui-même en termes assez éloquens pour trouver ici leur place.

« Quand la gloire de certains conventionnels,que l'on vit, dix ans après avoir tué un roi, se précipiter dans les antichambres d'un empereur, inspire à plus d'un sectateur, jadis fervent, du gouvernement parlementaire une si noble imitation, peut-être n'est-il pas d'un trop mauvais exemple que quelques hommes, arrivés aux portes de la vieillisse , gardent les opinions de leur jeunesse, et prouvent ainsi que ce n'est ni par ambition , ni par intérêt qu'ils les ont pro-

fessées et défendues. S'ils se sont trompés, l'avenir le dir3. En attendant, dans le triste naufrage de leurs idées et de leurs espérances, il leur reste une grande consolation, celle de sentir que l'opinion publique ne les confond pas avec ceux qui combattaient naguères à leurs côtés et que la victoire a attirés dans les rangs opposés. On n'est pas tenu dans ce monde de faire réussir la cause à laquelle on s'est dévoué , on est tenu , surtout quand elle a succombé . de l'honorer par sa conduite. Grâce à Dieu, ce devoir n'est pas méconnu , et le gouvernement parlementaire peut encore montrer à ses adversaires, comme à ses partisans, une phalange honorable de défenseurs, désarmés, mais perséverans, et que même l'indifférence publique ne saurait ébranler. J'ai l'orgueil de croire qu'aucun de ceux qui me connaissent ne me refuse une place dans cette phalange et ne me soupçonne d'en désirer secrètement une autre. »

La conviction et la fidélité politiques sont deux vertus malheureusement assez rares aujourd'hui pour qu'on puisse ne pas les honorer partout où on les rencontre, et, certes, personne plus que M. Duvergier de Hauranne ne mérite cet hommage par la constance de son opinion et l'honorabilité de sa vie ; mais, je le repète, il en fait un peu trop parade et se fait assurément illusion sur le nombre des membres de sa phalange. Il en est une autre, qu'il ne l'oublie pas, elle aussi composée de défenseurs désarmés, et qui ne cherchent même pas à rompre le silence; elle mérite aussi bien l'atten • tion et le respect du publie ; car elle a pour elle l'expérience et l'habitude du malheur, et elle a joué un assez beau rôle dans nos luttes parlementaires pour n'en pas abdiquer le souvenir.

M. Duvergier de Hauranne commence son introduction à l'ouverture des états généraux, qui venaient , le 5 mai 1789, après cent soixante-quinze ans, relier la chaîne de la vieille représentation nationaledes trois ordres du royaume. par d3s députés librement élus. Cette partie de l'Histoire du gouvernement parlementaire est si intéressante à lire : l'auteur, nullement influencé par les événemens auxquels il a assisté, ou au milieu desquels il a joué un rôle, y apprécie avec une haute justesse et une remarquable profondeur de vue, les grandes questions sociales qni furent soumises

alors aux assemblées délibérantes qui se succédèrent rapidement, trop rapidement, hélas 1 sous la pression des événemens. Il porte sur l'assemblée législative, cette assemblée qui assista au 20 juin, au 10 août et décréta l'emprisonnement de 13 famille royale, un jugement auquel tous les hommes honnêtes applaudirent.

v Peut-être, dans la situation que lui faisaient les emportemens des émigrés et des jacobins, l'apathie des hommes modérés, le mauvais vouloir du roi et de la cour, enfin les vices de la constitntion, l'assemblée législative ne pouvait-elle pas réussir : mais au moins elle pouvait mourir honorablement, bravement, en défendant son drapeau, en restant fidèle à sa cause; dans le combat politique, comme dans d'autres combats, on n'est pas tenu d'être vainqueur, on est tenu de ne pas fuir, de ne pas déserter et de lutter jusqu'au bout. C'est parce qu'elle n'a pas accompli ce devoir et non parce qu'elle a succombé, que l'assemblée législative a mérité la réprobation qui l'a frappée.»

Quelle série de déplorables égaremens, d'éclats honteusement célèbres,d'aberrations inouïes, dans les mois qui remplirent les deux années 1793 et 1794, quoique de grandes choses aussi en soient sorties : quel héritage l'assemblée législative avait légué à l'assemblée formidable qui se réunit le 21 septembre 1792, et qui, par tant de crimes et par tant de prodiges, devait effrayer et étonner le monde 1 M. Duvergier de Hauranne apprécie ainsi la situation au 9 thermidor an III (27 juillet 1794) ; c'est une des plus belles pages de son livre.

« Voilà, non certes dans tous ;es raffinemens, mais dans ses traits principaux, le régime qui depuis le 10 octobre 1793 jusqu'au 27 juillet 1795, dompta en France toutes les volontés, courba toutes les têtes et fit verser des flots de sang, aux acclamations d'une multitude furieuse ou terrifiée. Quand on lit l'histoire de ces dix mois, on se demande comment un grand peuple, un peuple de vingt-cinq millions d'hommes, a pu supporter si longtemps la domination odieuse de quelques scelérats sans génie, et c'est par la peur qu'on essaye d'expliquer cet étrange phénomène ! sans doute la peur y 3vait une grande part, mais un autre sentiment s'y mêlait, et peut-être n'a-t-on pas assez remarqué

flans notre pays, l'éternelle disposition d'une certaine portion de la société, à tolérer, à excuser, presque à approuver les plus grands crimes, quand ces crimes paraissent mettre fin aux agitations, aux incertitudes d'une situation compliquée. Qu'on y regarde de près et on verra que, ni au 10 août, ni au 21 janvier, ni au 31 mai, celle lâche et imbécite adhésion ne fit défaut au parti vainqueur ; une constitution acceptée avec satisfaction par la grande majorité de la nation tombait sous le coup d'une insurrection ; un roi, honnête homme et vraiment ami du peuple, montait sur l'échafaud ; des hommes illustres autour desquels se ralliaient alors les honnêtes gens, périssaient à la fin d'une longue lutte contre les assassins de septembre : tout cela était regrettable, sans doute, et en eût préféré que les choses tournassent autrement. Mais la lutte entre les républicains et les constitutionnels, entre ceux qui voulaient tuer le roi et ceux qui voulaient le sauver, entre les montagnards et les Girondins, était devenu bien violente, bien bruyante et portait un grand trouble dans toutes les relations - il fallait en finir à tout prix, et il était heureux que la 'utte fût terminée, même d'une manière fâcheuse. C'était du moins une solution, et l'on pouvait espérer qu'en s'abstenant de toute opposition, on obtiendrait un peu de repos ! Et, quand de nouvelles convulsions venaient prouver l'inanité de ces belles prévisions, on en était quitte pour les reprendre sur nouveaux frais et pour transporter aux vainqueurs du jour ce qu'on avait fondé sur les vainqueurs de la veille. Que Robespierre l'eût emporté le 9 thermidor, et, parmi les gens qui battirent des mainsà sa chute, il s'en fùt certainement trouvé qui eussent battu des mains à son triomphe et béni en lui le sauveur de la société.»

L'introduction à l'Histoire parlementaire de la France conduit le lecteur jusques aux dernières années de l'empire. et le récit véritable commence à la fin de 1813, au moment où le parti royaliste avait repris une certaine vigueur, où les malheurs de la guerre avaient désaffectionné cette partie mobile de la population qui fait et défait les majorités, où le '•orps législatif prenait un rôle vivement indépendant, enfin où les armées alliées s'acheminaient vers nos frontières. M.

Duvergier de Hauranne le continue jusqu'au mois de juin

1815, nous traçant une très curieuse histoire Je cette inté- ressante époque, histoire instructive et très exacte, et la türminant par une remarquable appréciation de l'opinion publique à ce moment : « on trouvait, dit-it,des bonapartistes purs embarrassés de l'attitude que leur imposait le retour de l'empereur acclamé par les libéraux et les patriotes qui l'appelaient par haine des Bourbons ; des royalistes divisés en royalistes voulant une restauration quand même, et royalistes timides; quelques orléanistes, mais pas assez pour former un parti; quelques jacobins endurcis ; puis une foule plus ou moins indifférente, mais avide de calme et de repos, telle était alors la France , » et M. Duvergier de Hauranne, après quelques traits vrais, mais sévères, termine pir ce mot : « Cependant un personnage nouveau allait entrer en scène, un pe-onnage, selon nous, mal connu et mal jugé, la chambre des représentais. Nous allons essayer d'exposer avec une impartialité scrupuleuse les actes de cette chambre, avant et après la grande bataille qui décida du sort de Napoléon, et l'on verra si elle mérite les accusations dont lous les partis, d'un commun accord, se sont plus à la charger. »

Jusques là, on ne doit que louer l'ouvrage de M. Duvergier de Hauranne : il est neuf, très agréablement écrit, excellent de forme, intéressant, attachant même, mais l'on ne peut pas se dissimuler, en fermant le second tome, qu'il n'y a de fait que la partie la moins difficile du chemin. M. Duvergier de Hauranne est trop enthousiaste d'un système qu'il considère comme le dernier mot. du gouvernement idéal, le gouvernement parlementaire, pour conserver, je le crains du moins, toute l'impartialité nécessaire et dont il sent lui-même la nécessité. M. Augustin Thierry avait aussi consacré sa vie entière à l'édification et à la défense d'un système qui avait pour but de démontrer que les guerres et les révolutions qui pendant seize ou dix-sept siècles avaient désolé notre pays, avaient pour but unique les dernières transformations du gouvernement monarchique en gouvernement constitutionnel ou parlementaire, pour demeurer dans le sens dont il est question ici, et l'illustre aveugle avait salué la révolution de 1830, comme l'avènement de son idéal. Cependant, il l'a dit lui-même, avec une tristesse

digne, peu de temps avant de mourir, il avait été obligé de reconnaître qu'il s'était trompé et de renoncer à tout son échafaudage historique et politique. M. Duvergier de Hauranne est plus ardent ou plus intrépide ; mais il me semble un peu trop compter sur les hommes et oublier dans son livre qu'il y a une autre puissance qui nous mène et peut réduire à néant les projets les plus ingénieux, les plu3 soigneusement élaborés. C'est un des signes de notre temps, et un oubli complet de l'intervention divine dans les grands actes de la vie les peuples me parait une étrange aberration. « Dieu ne déclare pas tous les jours sa volonté par des prophètes touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit,« disait Bossuet au Dauphin,» mais l'ayant fait tint de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple. » Bossuet pouvait ajouter que Dieu disait cela aussi bien aux peuples qu'aux rois.

M. Duvergier de Hauranne professe les mêmes sentimens que M. Augustin Thierry, seulement il a été moins clairvoyant que le savant aveugle, et il demeure ferme et inébranlable dans sa foi, assez pour pouvoir écrire : « Je suis convaincu que dans ses effets comme dans ses causes, la révolution de 1830 a été la plus juste, la plas nécessaire, la plus salutaire des révolutions, et que le gouvernement né de cette révolution était le plus conforme aux vœux et aux intérêts de la France. » On ne peut que gémir en voyant un homme d'une rare intelligence, en présence des événemens et des faits, prononcer hautement de telles paroles. Je ne puis cependant, dès aujourd'hui, formuler un jugement qui n'aurait pour base qu'une préface très vive, très acerbe, et qui s'exprime sur un ton de récrimination qui me peine et me choque toujours dans un livre sérieux, encore plus dans un livre destiné, comme l'Histoire du Gouvernement parlementaire , à trouver sa place dans tant de bibliothèques. Je terminerai en reproduisant le rapide tableau de la période dont M. Duvergier de Hauranne s'est fait l'historien.

« L'histoire du gouvernement parlementaire en France se divise en deux portions très distinctes dont la révolution de 1830 est le point culminant. En 1814, on vit ce gouvernement passer de la théorie à la pratique, de l'état révolutionnaire à l'état légal, et prendre une forme régulière , puis on la voit, un jour de crise, au 20 mars 1815, obtenir l'adhésion plus ou moins sincère de ses adversaires les plus déclarés , du comte d'Artois et de Napoléon , des ultrà-royalistes et des Bonapartistes. Quelques mois plus tard, après un grand désastre, on le voit chanceler un moment, puis se rasseoir, et, dans une lutte étrange, conquérir ses principes les plus essentiels par la main de ceux-là mêmes qui jusqu'alors lui ont été hostiles , et qui bientôt s'efforceront de le détruire encore. On le voit ensuite, du 5 septembre 1816 au 13 février 1820, surmonter la plupart des obstacles que lui opposent des passions fort diverses, et doter la France d'une législation sage et libérale. Survient alors un de ces crimes qui, par un juste décret de la Providence, nuisent à la cause qu'ils veulent servir, et favorisent la cause qu'ils veulent perdre. Bien qu'innocente de ce crime commis en son nom, la liberté en porte la peine, et le gouverne ment parlementaire décline et s'obscurcit, pour se relever plus fort et plus brillant en 1827, quand la France , réveillée d'un long assoupissement, comprend enfin où on veut la conduire. A partir de ce jour, la lutte décisive s'engage entre le parti parlementaire et le principe monarchique, entre la prépondérance des assemblées représentatives et la prépondérance du roi, et la nation , légalement constituée, se prononce pour le système parlementaire. C'est alors qu'au lieu d'accepter, comme la Charte lui en fait une loi, l'arrêt souverain de la nation, le roi tente de casser cet arrêt par la force, et que la force à laquelle il fait appel se retourne contre lui. En 1830 , le gouvernement parlementaire, après bien des épreuves, a donc remporté une victoire complète, et la première partie de son histoire est terminée. Alors commence la seconde, celle des difficultés intérieures qu'il rencontre. des déchiremens qui s'opèrent dans son sein, des fautes, des accidens qui le surprennent et qui l'ébranlent, et enfin de sa chute. »

Cette histoire sera curieuse; mais certes M. Duvergier de

Hauranne servirait mieux la cause qu'il défend en reconnaissant que la période de 1815 à 1830 a été la plus briltante la plus saine du principe parlementaire, que l'origine révolutionnaire est toujours regrettable pour un gouvernement , et qu'après tout, le règne de Louis-Philippe est fort loin d'avoir offert au pays la vérité du gouvernement représentatif, et qu'il l'a perdu par la corruption des mandataires législatifs.

Après avoir lu t'ouvrage de M. le vicomte de Chambmn sur le régime parlementaire , on se demande involontairement quel a été le but de l'auteur en l'écrivant. Son livre est conçu dans les meilleurs sentimens, même au point de vue chrétien , et je ne puis que I en louer hautement après ce que je dirais tout à 1 heure; mais enfin ce volume, publié en 1837, ne s'explique pas tout d'abord, ou du moins aspire à un rôle singulièrement élevé. L'auteur a été frappé du changement opéré si vite et si radicalement dans les masses hier passionnées pour une liberté excessive,aujourd'hui désireuses de voir un pouvoir ferme et dominant s'établir; il voit là une preuve de la lassitude causée par tant de révolutions successives, mais aussi un principe égoïste et indifférent , et il constate qU3 les trois caractères qui déshonoreraient noire siècle seraient : la petitesse d esprit (parce qu'oublieux de la rdigion , nous ne voyons que nous ), Id timidité, la bassesse. Il se demande même si nous e.i sommes arrivés à une époque pareille à la décadence romaine. M. de Chambrun a cru de son devoir de signaler vivement ces maux que tout le monde connaît, mais qu'on ne stigmatise jamais trop, et aussi de chercher à sonder l'avenir. Parvenus à une époque où les menaces qui nous effrayaient il y a quelques années sont contenues, où la paix est rétablie, il croit qu'il faut songer à préparer cet avenir si profondément inconnu, et il pense qu'on ne peut l'éclairer qu'à l'aide des torches de ce qu'il appelle la liberté parlementaire. Cet ouvrage est donc dans le même esprit que celui de M. Duvergier de Hauranne; sjulement celui-ci s'occupe du passé, et l'autre de l'avenir. Je ne le suivrai pas sur ce terrain, et n'essaierai pas d'analyser les idées et les systèmes de M. le vicomte de Chambrun. « L'organisation de la société moderne, tel est donc le sujet dont nous allons parcourir à grands traits les

principales parties, dit-il. Ce n'est point une élude de détails qu'il faut faire dans un état pareil au nôtre ; en examinant curieusement tous les points , on perd nécessairement quelque chose des aperçus généraux ; ils sont noyés au milieu d un océan de faits et d'idées : aussi pour être plus généralement compris , del'x conditions nous ont paru nécessaires: c'était de voir les choses de hautet rapidement.» Malgré cette attitude et cette rapidité , je ne sais si ce livre atteindra le but de son auteur, et je crains qu'il nô se soit trop bien jugé en ajoutant : a Quant au résultat, nous ne nous flattons pas, et en terminant ces pages, nous nous rappelons involontairement la sombre vision d'Ezéchiel ; la société nous apparaî-t sous une peinture pareille à celle que trace le prophète de Juda, et quand nous nous demandons si ces os reprendront la vie, notre regard se trouble, notre esprit s'abaisse, et nous répondons avec la Bible : Eternel, tu le sais. »

Quant à moi, j'espère, et ne crains pas de l'avouer.

XXII.

.20 Novembre 1857.

Trésor des pièces rares ou inédites d'Aug. Aubry. — Ronsard. — Baude. — Charles des Lys. — Chansons populaires ch. 12 , vol. petit in-8°. — Estienne Dolet, sa vie, ses œuvres, son martyre , par Joseph Boulmier. -Les nobles et les vilains des temps passés, ou recherches antiques sur la noblesse et les usurpations nobiliaires , par Alph. Chassant , 2 vol. petit in-8°, aussi chez Aubry, 1857.

Estienne Dolet est un imprimeur, mais, avant tout, un littérateur, qui occupe une place éminente parmi les gens de lettres du XVIe siècle, et qui mérite certainement la biographie que vient d'écrire M. Boulmier : c'est une curieux

et intéressante étude, et l'on sera, j'en suis sùr, très content de lire, réunis en quelques lignes, les détails de la vie de cet homme savant et courageux qui finit par périr sur la place Maubert, au milieu des flammes d'un bûcher.

Estienne Dolet naquit à Orléans, en 1509, le 3 août, croit-on, d'une honorable famille de la petite bourgeoisie, bien que certains auteurs, très apocryphes assurément, aient voulu lui donner pour père le roi François Ier, et pour mère une orléanaise nommée Cureau. Il demeura dans sa ville natale jusqu'à l'âge de douze ans et vint ensuite à Paris. où il commença à s'adonner avec passion à l'étude du latin, et surtout des œuvres de Cicéron, ce qui lui valut par la suite le surnom de Cicéronien. Vers 1530, il passa les Alpes et parcourut l'Italie, séjourna à Venise, où son cœur paraît avoir failli le retenir; puis il revint en France et se fixa à Toulouse où il prit, dès le début, le premier rang dans la langue de France ; il se fit de nombreux jaloux, c'est à dire des ennemis, et, ayant laissé échapper quelques réflexions peu orthodoxes au moment où l'on redoutait l'invasion des idées nouvelles, il fut emprisonné : puis, après une courte mais rude discussion, expulsé et fort regretté des Tou lousaines, au dire de ses amis. Dolet se rendit à Lyon, près d'un célèbre et respectable imprimeur, Sébastien Gryphius, qui lui donna du travail et les moyens de publier les deux volumes qui ont puissamment contribué à établir sa réputation, ses Commentaires sur la langue latine, deux gros in-folios qui lui valurent cependant l'accusation de plagiat de la part de ceux qui , le poursuivant avec un si odieux acharnement, ne voulaient pas lui permettre à lui, auteur d'une sorte d'encyclopédie, de se servir de l'érudition et de l'expérience de ses prédécesseurs Dolet parait alors dans la grande querelle des cicéroniens, une des phases de la lutte des anciens et des modernes, et y tient un bon rang avec Erasme, Longueil, Scaliger et Florius Sabinus. Un malheur vint compromettre encore la liberté de Dolet, voué, par une triste destinée à de perpétuelles inquiétudes; il lui fallut tuer un individu qui voulait l'assissiner. Il s'enfuit de Lyon ; mais cette fois le roi lui fit grâce, après un assez court emprisonnement, et lui concéda un brevet d'imprimeur. Dolet se maria à cette époque et devint promptement

un des typographes les plus estimés, en même temps qu'il se distinguait comme grammairien, historien, traducteur, et, par-dessus tout, comme un spirituel littérateur; il se lia avec tout ce qu'il y avait de savans et de lettrés distingués, Budé, Marot, Rabelais, Macrin, Jean de Tournes; malheureusement pour lui, ses écarts en matière religieuse et l'envie que lui portaient tous ses confrères de Lyon, ne devaient pas lui laisser un long repos ; arrêté une seconde fois et sauvé par la chaleureuse intervention de Pierre du Chastel, évêque de Tulle, il vit ses livres pillés et brûlés. Dès lors ses séjours hors de la prison ne furent plus que de courtes étapes et ses incarcérations se succédèrent sans cesse. Une fois il gagna son geôlier, le décida à l'emmener chez lui goûter un vieux vin, s'échappa brusquement, comme on pense, et passa en Piémont. Il commit la faute de revenir secrètement à Lyon pour y faire imprimer quelques pièces nouvelles ; il y fut aussitôt arrêté; c'était la cinquième fois; ce fut la dernière. Déclaré hérétique ou plutôt athée pour avoir écrit cette déplorable formule : a Après la mort tu ne seras plus rien du tout, » il fut condamné à mort par le parlement, et brûlé en place Maubert le 3 août 1546, jour anniversaire de sa naissance.

Estienne Dolet a publié, outre ses ouvrages sérieux, un grand nombre de petits travaux, de lettres, d'épitres, de poésies, le tout en latin, et dans un latin d'une véritable va leur. Il nous a laissé également un long cantique composé durant son dernier séjour en prison ; mes lecteurs ne m'en voudront pas, je pense, d'en citer ici quelques strophes :

Si au besoing le monde m'abandonne,

Et si de Dieu la volonté m'ordonne

Que liberté encores on ne donne

Selon mon vueil,

Dois-je en mon cueur pour cela mener dueil ,

Et de regrets faire amas et recueil ?

Non pour certain mais au ciel lever l'œil

Sans aultre esgard.

Sus donc, esprit, laissés la chair à part,

Et devers Dieu qui tout bien nous départ Retirez-vous, comme à vostre rempart,

Vostre forteresse.

.............

Si sur la chair les mondains ont pouvoir,

Sur vous, esprit; rien ne peuvent avoir ;

L'œil, l'œil au ciel, faictes vostre debvoir

De là entendre.

Soit tost ou tard , ce corps deviendra cendre :

Car à nature, il fault son tribut rendre ,

Et de cela nul ne se peut deffendre :

Il faut mourir.

Quant à la chair, il lui convient pourrir ;

Et quant à vous, vous ne pouvez périr;

Mais avecq Dieu , toujours debvez fleurir,

Par sa bonté.

Et n'est nul mal que l'esprit ne confonde ,

Si patience en luy est bien profonde.

En patience, il n'est bien qui n'abonde

Bien et soulas.

En patience on n'oit crier : hélas !

De ce muny l'esprit n'est jamais las :

En tès vertus bien tu l'entremeslas ,

Dieu tout puissant.

De patience ung bon cueur jouyssant,

Dessoubs le mal jamais n'est fléchissant ;

Se désolant ou en rien gémissant,

Toujours vainqueur.

Sus, mon esprit, marchez vous de tel cueur ;

Vostre assurance au besoing soit congneue :

Tout gentil de cueur, tout constant belliqueur,

Jusqu'à la mort sa force a maintenue.

Je n'ai que quelques mots à dire pour faire apprécier la manière dont M. Joseph Boulmier a accompli la tâche qu'il s'est imposée en traçant la biogragraphie de Estienne Dolet :

« Qu'on ne s'attende point à trouver ici de l'histoire impartiale, autrement dit, impassible ; un espèce de procèsverbal sans parti et sans âme, où les faits s'alignent, froids et cadavéreux comme une rangée de squelettes dans un caveau. »

Gracieux et aimable tableau !

« Dolet est mon homme pour parler la bonne langue du peuple ; j'épouse ses haines, je m'enfièvre de toutes ses colères, je m'exalte Je tous ses enthousiasmes. Enfin c'est mon ami, ce vieux mort, et je lui tends la main par dessus trois siècles. »

Ce passage suffît pour faire juger le style déplorablement ampoulé, les hors-d'œuvres, les sorties inutiles et regrettables qui ne se rencontrent que trop souvent dans ce charmant volume; mais malgré cela, ou, du moins, cette réserve faite, Es tienne Dolet est un travail intéressant, curieux , une étude sur le seizième siècle, qui nous fait connaître en détail une figure vraiment originale de c&tte grande et féconde époque.

Il faut m'arrêter ici avant de poursuivre l'examen de ces petits livres élégans et séduisans : leur éditeur. M. Auguste Aubry, mérite une mention toute spéciale ; c'est , non pas seulement un libraire sérieux et estimable , mais aussi un véritable artiste qui rappelle les meilleurs temps de la typographie , alors qu'elle constituait une carrière honorable et honorée, et que ceux qui l'exerçaient pouvaient espérer de laisser un nom à jamais illustré par les remarquables et souvent magnifiques produits de leur industrie artistique. Tous ceux qui connaissent M. Aubry savent quelle importance il attache aux éditions qui doivent paraître sous la devise : il l'aventure, qu'il a adoptée, et les bibliophiles doivent tous reconnaître qu'il a bien mérite de la bibliomanie. La collection du Trésor des pièces rares ou inédites, tirée à petit nombre ( 4 à 500 au plus), formera une précieuse série, peu nombreuse, choisie, intéressante, et exécutée avec autant da soin que d'élégance.

Les études biographiques, bibliographiques et littéraires de M. Hippolyte Cocheris sont d'excellens travaux , parfaitement conçus, remplis de détails agréablement écrits , et qui méritent d'amples éloges.

Je ne puis que louer également les Chants historiques et populaires au temps de Charles VII et de Louis XI , publiés pour la premiè'e fois par M. Le Roux de Lincy; c'est le contenu d'un manuscrit récemment acheté dans une de nos ventes publiques par le savant éditeur , et qu'il ac-

compagne de notes et de recherches qui en font un travail neuf et intéressant. Plusieurs de ces chansons ont pour auteurs des soldats des armées françaises ou bourguignonnes, et mettent en relief quelques circonstances demeurées inconnues jusqu'à présent. Nos soudards aimaient assez rimer les récits des combats auxquels ils avaient assisté , et en perpétuaient ainsi le souvenir en l'attachant aux foyers de tous nos villages. « Au xvi" siècle , dit M. de Lincy dans une introduction, malheureusement trop courte, cet usage était encore très-suivi dans les armées françaises On connaît un assez bon nombre de chansons populaires relatives aux règnesde Louis XII, de François Ier. de Henry II et de ses trois fils. Plusieurs de ces chansons se rapportent aux expéditions d'Italie, qui nous ont coûté tant de revers pour quel - - ques succès stériles et toujours passagers. Marignan , Pavie surtout, ont exercé la verve de ces guerriers-poètes qui appartenaient principalement aux aventuriers, ces enfans perdus de nos premières armées régulières. Le même usage s'est perpétué sous les rois de la maison de Bourbon : les exemples en sont nombreux depuis Henry IV jusqu'à Louis XV. Je ne parlerai pas des chansons populaires relatives aux combats si fameux 'de la République et de l'Empire ; elles sont très-nombreuses. J'en connais aussi du même genre qui ont rapport aux guerres de la Restauration. Voici quelques vers d'une de ces chansons sur la guerre d'Espagne, en 1824 :

Je somm' la deuxième brigade

Et nous avons de bons drapeaux. (Bis.)

Quand nous serons tous dans Madrid,

Tous bons enfans, tous réunis,

Nous chanterons : Vive Louis ,

Sur l'air du tra deri dera,

Tra la 13.

On voit que nos grenadiers ont été fidèles au rhythme anciennement consacré , c'est-à-dire à l'assonance. Je suis sûr que les chansons de guerre composées aujourd'hui par nos troupiers ont le même caractère. »

Parmi les chansons publiées aujourd'hui par M. de Lincy,

il en est deux qui présentent une réelle importance pour les

batailles de Brumpton et de Montlliéry, et d'autres trèscurieuses par les traits satyriques qu'elles renferment contre Louis XI et le duc de Bourgogne. C'est une publication intéressante et dont on ne peut trop admirer l'exécution typographique , commune , du reste , à tous les volumes du Trésor des pièces rares ou inédiles.

Je citerai encore parmi eux le volume [intitulé : Charles des Lys, opuscules relatifs à Jeanne d'Arc, publié par M. Vallet de Viriville, le biographe infatigable de celle illustre héroïne; c'est un document très curieux , et par les renseignemens qu'il renferme et par la source dont il émane , et l'éditeur l'a, en outre, fait précéder d'une étude sur Charles des Lys, grave et austère magistrat du seizième siècle, dont il rend parfaitement la figure. Je ne passerai pas non plus sous silence les vers de maître Henry Baude, poète du xv° siècle, presque découvert par M. Quicherat, ni les OEu- vres inédites de P. de Ronsard , rassemblées par M. Prosper Blanchemain; Ronsard, ce poète à qui Charles IX adressa ces vers élogieux :

L'art de faire des vers, deust-on s'en indigner,

Doit estre à plus haut prix que celui de régner.

Tous deux également nous portons des couronnes ; Mais roy, je les receus ; poète, tu les donnes.

Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,

Esclatte par soy-mesme, et moy par ma grandeur.

Si du costé des Dieux je cherche l'advantaige, Ronsard est leur mignon et je suis leur imaige.

Ta muse, qui ravit par de si doux accords,

Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps ;

hlle t'en fait le maistre et le fait introduire

Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

Douze de ces petits volumes ont déjà paru : — Etienne Dolet n'en fait pas partie , non plus que Les nobles et les vilains dont je parlerai tout à l'heure. — Le plus important est, sans contredit, le Philobiblion de Richard de Bury et il devait trouver sa place dans un pareil trésor : c'est aussi nn des ouvrages les plus anciens qui aient été publiés depuis longtemps. Le Philobiblion est une autobiographie, et, sans aucun doute, le premier monument littéraire de ce genre qui

soit connu de nom : Richard de Bury y môle ses pensées aux événemens du jour, mais en laissant la plus grande part aux livres et aux soins qu'ils méritaient :

« Les livres, dit-il, sont des maîtres qui nous instruisent sans verges et sans férules. sans cris et sans colères, sans costume et sans argent. Si on les approche, on ne les trouve pas endormis ; si on les interroge , ils ne dissimulent pas leurs idées; si on se trompe , ils ne murmurent pas ; si on commet une bévu&, ils ne connaissent point la moquerie. La vérité s'y présente à notre esprit sans intervalle, d'une manière permanente, et passant par la route spirituelle des yeux, vestibule du sens commun et atrium de l'imagination, elle pénètre dans le palais de l'intelligence , où elle se lie avec la mémoire pour engendrer l'éternelle vérité de la pensée . »

Richard de Bury, qui professait une si profonde et si juste affection pour les livres. est une figure qui mérite que je lui consacre ici quelques lignes de biographie. Il naquit à Bury Saint-Edmond dans le comté de Suffolk, en 1287, d'une famille de noblesse chevaleresque d'origine normande : orphblin de bonne heure, il fut placé à Oxford et y fit de si brillantes études que le roi le choisit pour servir de gouverneur au prince de Galles. Il alla ensuite occuper d'importantes fonctions administratives en Guyenne. Plus tard son royal élève monta sur le trône sous le nom d'Edouard III, il devint successivement trésorier de la garde-robe, garde du scel secret, puis ambassadeur à Rome, d'où il rapporta le titre de chapelain du pape et la promesse du premier évêché vacant en Angleterre : il fut pourvu effectivement du siège de Durham en 1333 et parvint enfin à la plus haute dignité de l'Etat, à la charge de grand chancelier, enfin il dut rendre les:sceaux pour pouvoir, comme ambassadeur en France, rendre de plus importans services à son souverain. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, Richard de Bury ne cessa d'être mêlé à tous les événemens importans de son pays; cependant depuis le traité qu'il conclut en 1333 avec Robert Bruce, il demeura davantage à Durham et rédigea le remarquable ouvrage que M. Hippolyte Cocheris nous donne aujourd'hui : il mourut, peu de temps après l'avoir terminé, le 14 avril 1345.

\* Les chroniqueurs contemporains de Richard de Bury confirment ce que la lecture de son livre peut inspirer de favorable sur son caractère. Prélat pieux et charitable, politique fin et habile, bibliophile savant et spirituel , il sut se faire aimer par ses contemporains, non pour ses dignités ni sa fortune, mais pour les précieuses ficultés qui le distinguaient à la fois , comme homme de Dieu, comme homme d'Etat et comme homme de science. Entouré d'amis et de personnes lettrées, il se plaisait à discuter sur quelques points obscurs de la philosophie . et, en cela, digne élève d'Aristote, il ne manquait pas d'être le premier à t'attaque. Son goût pour les livres n'était qu'une conséquence naturelle de son ardeur pour l'étude, et la passion qui le poussait à en acquérir sans cesse de nouveaux n'était qu'un besoin impérieux d'agrandir le cercle de ses connaissances. »

On rencontre dans c' petit volume une anecdocte de bibliophile assez curieuse pour ne pas être pissée sous silence. A l'époque où il était garde du scel privé, l'abbé de Saint-Alban faisait un procès aux habitons de ce lieu, à propos de certaines propriétés que réclamaient les moines; Ri- chard de Bury protégea les religieux de toute son influence et fit rendre le jugement en leur faveur. L'abbé réunit alors les moines, et rappelant les services que venait de leur rendre le garde du scel privé, leur fit comprendre qu'il fallait le récompenser et que le seul moyen de lui être agréable était de lui donner quelques manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye et de l'autoriser à acheter ceux qui lui conviendraient. Le chapitre opina comme le souhaitait l'abbe et on offrit à Richard un Térence, un Virgile, un Quintilien et le traité de saint Jérôme contre Ruffin. Quant aux volumes qui lui furent vendu.;, ils étaient au nombre de 32 et furent achetés pour50 livres. Quelques moines se plaignirent, piétendant qu'on agrandissait leurs domaines en appauvrissant les richesses littéraires du couvent; mais ils ne furent pa" écoutés.

le n'ai point l'intention d'examiner Ici la question nobiliaire, mise à l'ordre du jour depuis plusieurs mois et qui a fait éclore plusieurs brochures généralement intéressantes et bon nombre d'articles de journaux, le plus souvent beaucoup moins refléchis. Je veux seulement parler des Nobles

et des Vilains, élude sur le passé de la noblesse, publiée par M. Chassant, chez le libraire Aubry, dans un petit volume eiiccre plus élégant peut-être que le précédent. M. Chassant. écrit un peu satyriquement, je ne <aU pourquoi, mais je ne puis prendre autrement le sens do ces paroles finales en parlant de la suppression de la noblesse votée par l'assemblée nationale : « ainsi furent tra riches d un seul coup tous les abus de la noblesse, qu'on n'a fait qu'entrevoir ici et que les lois et la morale avaient été impuissantes à corriger de siècle en siècle Ici se termine noire tâche. Puissent les enseignemens de l'hisloire nous préserver des erreurs du passé..

Ces paroles, je le dis franchement, ne sont, pas de l'histoire mais de la passion. Pourquoi cette conclusion qui paraît renfermer une accusation générale contre la noblesse française ? La nob'esse me semble cependant avoir bien mérité de la patrie, elle qui a versé son sang sur mille champs de bataille, prodigué son argent, souffert en silence les plus cruelles plaies, et dont les efforts sont parvenus, en résumé , à porter nos frontières aussi loin que possible. Il y a eu parmi les gentilshommes des individus coupables et égarés ; il y a eu dans leur organisation, dans leurs priviléges, pour employer ce grand mot, des abus ; mais je ne vois pas en quoi, après tout, elle a si rudement défié et insulté la loi et la morale : la noblesse est, sans contredit, line des gloires de la France et l'attaquer est, à mon sens, attaquer notre glorieux passé. M.Chassant a bien soin, dans sa préface, de dire qu'il n'entend parler que de ceux qui ont abusé de la noblesse et non de ceux qui s'en sont rendus dignes ; mais celte restriction, insérée tout au commencement du volume, s'oublie facilement, et l'auteur se trouve avoir fait une œuvre qui va beaucoup plus loin qu'il n'en avait l'intention d'après celte honorable et sincère déclaration de son début.

Cela posé, je puis dire que les Nobles et les Vilains constituent un très-curieux volume, répondant parfaitement au .titre original que M. Chassant lui a donné. Il passe en revue sous une forme neuve et piquante l'opinion des anciens et des modernes sur la noblesse; puis, sous prétexte de consulter au même point de vue celle de nos rois, il raconte

imites les mesures successivement prises su rie faillie no- blesse. Un chapitre entier est intitulé : « comme quoi les prétentions nobiliaires ne datent pas d'aujourd'hui. Un autre est consacré à l'examen des usurpations do noms, d'armoiries, de titres et d origine. On peut dire que M. Chassant, à proprement parier, a écrit l'histoire des faux nobles ; pourquoi, dès lors, en faire rejaillir quelque chose sur les \ rais ? Sans cela , ce volume serait tout à fait irréprochable : il y a beaucoup d'érudition , de verve et d'esprit ; nombre d'anecdotes, les citations les plus variées; il est i ni possib'e de lire sur cette matière, un ouvrage plus attrayant et plus instructif je regrette d'avoir eu à formuler une reserve.

Les Nobles el les Vilains s'arrêtent à 1789. Depuis lors, tout n'a été, darh les noms de familles, que désordre, confusion et pillage, faute de législation nobiliaire. Je n'entends rien préjuger, mais je veux, dès aujourd'hui, m'associer aux éloquentes paroles de M.le premier président Delangle, dans !e rapport présenté à ce sujet au sénat :« Que la noblesse apparaisse comme le prix du courage, des services rendus à la patrie, du devoir poussé jusqu'au sacrifice ; que l'espoir de la conquérir excite et soutienne l'émulation, une telle idée mérite faveur, elle profite à la société. Mais que les titres soient laissés en pâture à l'intrigue et à la sottise, l'intérêt public et l'intérêt privé s'en offensent également. C'est un mal d'avilir ce qui peut servir de but et de récompense à de généreux efforts, et l'espèce des bourgeois-gentilshommes n'est pis , après tout, si précieuse qu'il faille s'efforcer de la perpétuer.»

A moins encore qu'on ne déclare, ainsi que le demande dans une toute récente brochure, le prince de Crouy-Chauel, tous les hommes libres gentilshommes : cela simplifierait singulièrement la question !

XXIII.

2 Décembre 1857.

BIBLIOTHÈQUE GAULOISE

CYRANO DE BERGERAC, Histoire comique des Etuis et Em pire de la Lune el du Soleil, publiée par le bibliophile Jacob, 1 vol , chez Delahays, Paris, 1857.— Curiosités littéraires et bibliographiques , par Ludovic Lalanne , 2 vol. in-12, chez le même —Indiscrétions et Confidences, par H. Audibert. 1 vol. in-18°, Dentu, 1858.

La Bibliothèque Gauloise est une imitation Je la Biblio- thèque Elzevirienne , je ne dirais pas une rivale , car son éditeur ne prétend pas. que je sache, entreprendre une œuvre aussi considérable que celle de M. J a net, mais c'est encore une jolie collection qui commence, élégante, agréable à l'œil et digne d'un bibliophile ; je ne puis dire à quel point un livre imprimé en caractère net , sur beau papier Vergé, me dispose en faveur de la prose qui noircit ces pages. Toutefois ce sentiment bienveillant n'est pa" assez vif pour m'aveugler entièrement et me faire oublier ce que je disais ail!eurs,il y a peu de mois,au sujet de la Bibliothèque Elzevirienne : je reprochais à son consciencieux et ha- bile éditeur de sacrifier un peu trop aux bagatelles, ou pour exprimer plus nettement ma pensée, à la bagatelle, et de reproduire nombre de contes, nouvelles et facéties, également licencieux qui ne servent qu'à vulgariser et répandre des graveluies, bonnes seulement pour des imaginations dévergondées ou vieillies, et qui, en résumé, n'apprennent rien du tout sur le passé, sinon que certains de nos pères aimaient fort la gaudriole. La Bibliothèque Gauloise mérite le même avertissement , et jusqu'à présent, elle n'a guère

donné que des ouvrages curieux, je le veux bien, mais tant s it peu décolletés ; je ferai exception pour Cyrat o de Bergerac qui, au moins, est une vieille nouveauté; mais j'avoue que je me demande à quoi bon multiplier autant les répéti- tions de mêmes ouvrages.

Je me le demande surtout en présence du nomlue d'anciens livres qu'il serait d'un liant intérêt de reproduire, et, à cet égard , je ne prendrai que ceux qui ont paru sur le règne de Henry IV et qui sont, pour le moment , réduits au rôle vénérable de bouquinâ Il y aurait là, je crois pouvoir me permettre de ledire, une mine heureuse à exploiter et qui formerait une collection aussi intéressante que curieuse. On se précipite avec l'engouement inséparable du caractère français sur le XVII" siècle, c'est-à-dire sur l'époque qui commence à l'avènement de la société piécieuse , je veux dire de Louis XIV ; mais on est inconséquent en agissant ainsi : il faut remonter plus haut , et le véritable dix-septième siècle, c'est-à-dire la renaissance sérieuse do la littérature commence , quelque paradoxal que paraisse l'anachronisme que je risque , avec l'avènement de Henry IV : c'est là qu'il faut aller chercher les origines de cette honorable et pacifique révolution qui a ajouté aux gloires dont jouissait déjà ia France , celle d occuper le premier rang parmi les sociétés polies et lettrées. C'est avec une grande raison que l'éminent historien du Béarnais, celui-L. même auquel l'Académie a décerné cette année la plus gran de récompense dont elle puisse disposer, M. Poirson , dont nous avons déjà apprécié t'ouvrage dans CJ journal , a pu dire, en commençant l'examen de l'état des sciences et des lettres sous Henry IV :

« Nous essaieions de préciser quelles branches principales de la science et de la littérature furent cultivées sous ce règne , d'indiquer leur caractère spécial , de montrer que dans l'ensemble du développement intellectuel qui a eu lieu en France depuis deux siècles et demi , elles jouèrent le rôle le plus actif et le plus décisif à un moment donné. Nous avons établi que , dans toutes les parties de la politique et de l'administration, le gouvernement de Henry IV avait été le précurseur des gouvernemens venus après le sien , avait ouvert la voie à tous les perfectionnemens successifs qu'a re -

eus la société. Il en fut de même, si nous no nous trompons, pour la science et la littérature de ce règne : belles et grandes en soi pir plusieurs cotés , elles furent surtout utiles; elles préparèrent de la manière la plus directe et la plus active les merveilles que l'esprit humain produisit en Fronce sous Louis XIII et sous Louis XIV, » Il serait donc éminemment instructif, en même temps que juste, de remonter aux origines de cette littérature que nous sommes si lieu- reux de posséder, et dont nous ne connaissons cependant que quelques rares et éminens produits. Et, cependant, que dû bons ouvrages dont les plus modernes éditions datent du milieu du dernier siècle et même du précédent ! La Sainte Philosophie de Du Vair, l'un des esprits les plus éminens de cette grande époque et dont M. Paul Amiral a tracé u i excellent croquis dans la Mole de 1856; la Correspondance de Villeroy, de 1581 à 1596, année à laquelle seulement commencent ses Mémoires ; les ambassades en Angleterre de M. de la Boderie , celui-là même dont. M. le comte de la Ferrière-Percy vient de tracer la biographie dans son charmant volume intitulé : L i Boderie ou une Famtlle normande au XVIe siècle; la Correspondance du cardinal d'Ossat; les OEuvres d Etienne Pasquier, non éditées depuis 1723, malgré leur incontestable valeur ; les Chronologies historiques, de P. Cayet et de Champuys ; l'Inventaire général de l'Histoire de France, de Jean de Serre ; les Antiquités gauloises , du président Fauchet ; les Histoires de Henry IV, de Mathieu et de Le Grain ; les Eloges de Saisie Marthe , le roman même de l'Astrée, du marquis d'Urfé , dont les exemplaires donnés pour 15 et 20 francs, il y a dix ou douze ans , se cotent actuellement 180 et 200 francs; enfin, et pardessus tout, 1 histoire de De Thou, l'ouvrage classique par excellence pour cette époque.

Il y a là des élémens variés pour composer une curieuse et attrayante collection, et, en y joignant les poètes comme Malherbe, Regnier, Ronsard et d'autres ouvrages assurément très-connus, comme d'Aubigné, et les mémoires généralement admis dans les éditions dites complètes , mais du moins en les renouvelant par des recherches et des notes , on pourrait former une bibliothèque du règne de Henri IV, qui ne serait, certes, pas mal accueillie par les érudits et les

bibliophiles , pourvu qu'elle fût aussi soigneusement imprimée que celle dont MM. Aub'y, Delahaye et Janet s'occupent en ce moment. Je me suis départi de mon rôle de crilique pour faire connaître cette fois une de mes idées favorites : j'en fais mes excuses aux lecteurs et reprends vite ma course à travers les produits de l'imagination ou de l'érudition des autres.

Je ne puis qu'accorder des éloges à la publication nouvelle des œuvres de Cyrano de Bergerac auxquelles Voltaire dans Micromégas et Siviftdans Gulliver ont fait plus d'un emprunt : la dernière édition datait de 1747 : c'est un autre original, vraiment humourislique (si je puis appliquer ce mot dans une circonstance pareille) et qui mérite d'être lu. Savinien Cyrano de Bergerac naquit en Gascogne vers l'an 1620 et fut mis par son père', bon gentilhomme ; mais peu fortuné grâce aux guerres du siècle précédent, chez un curé de village qui augmentait sa prébende en instruisant quelques élèves : il y passa sa première jeunesse sans apprendre grand chose et alla ensuite à Paris, où en peu de temps il se fit remarquer parmi les plus aimables débauchés de l'époque, A bout de ressources, il écouta les conseils de ses amis et entra, à dix-neuf ans , comme cadet au régiment des gardes dans la compagnie de M. de Carbon de Casteljoux, exclusivement composée de gascons. Cyrano y conserva sa lJruyanle réputation et acquit bientôt celle d'un des plus intrépides duellistes de l'armée: il ne se passait pas de jour qu'il ne m1t l'épée à la main, mais constamment pour obliger ses amis et presque jamais pour des querelles personnelles: c'était un second infatigable , comme on disait alors quand les témoins étaient obligés de dégainer. Le Bret raconte de lui un trait à peine croyable : ayant eu vent qu'une conspiration avait été ourdie pour insulter un de ses amis à la Porte de Nesle, il s'y rendis seul , y trouva une centaine d'atfidés, les chargea,en tua une dizaine et mit les autres en fuite: depuis ce jour, il obtint le surnom d intrépide. Il était aussi brave devant l'ennemi et le prouva dans nombre de batailles: deux graves blessures reçues,l'une à travers le corps au siège de Mouson, et l'autre dans la gorge au siège d'Arras, en 1640; compromirent assez sa santé pour le dégoûter d'une carrière où il ne se voyait pas d'avenir, faute de protection. Il s'a-

bandonna alors, avec l'ardeur qu'il mettait en tout, au gour, des lettres, qu'il avait toujours cultivées,et après avoir refusé le secours du maréchal du Gasston pour conserver toute son indépendance, atteignant la trentaine et voyant que la réputation no venait pas seule, il se décida à s'attacher au duc d'ArpajGu , et fit imprimer ses premières œuvres en 165 3, en les lui dédiant. C'étaient quelques lettres-satyriques ou de circonstance, et une tragédie intitulée la mort d Agrip- ptne , il publia ensuite la comédie du Pédant joué.

Cyrano mourut jeune. Peu de temps après avoir choisi M. d'Arpajon pour être son patron , comme il sortait un soir de chez lui, il se heurta violemment la tête contre un morceau de bois,et malgré la douleur qu'il en ressentit, il ne s'en occupa pas autrement. Le mal fit des progrès et le pauvre gentilhomme gascon mourut en 1 655, après de longues souffrances, mais au moins après avoir eu le temps de renoncer à ses désordres et de revenir à une vie vraiment chrétienne.

C'est après sa mort que Le Bret, son ami, publia ceux de ses ouvrages qui ont rendu son nom célèbre et qui parurent pour la première fois en 1656 et en 1661, en deux petits volumes dédiés à M. Cyrano de Mauvières , frère de Bergerac : l'un renfermait l'histoire comique des états et empires de la lune,l'autre l'histoire comique des états et empires du soleil.

Cette édition est vraiment nouvelle et soigneusement faite, et l'on peut. franchement louer M. Jacob de 1 introduction dont il a fait précéder ce curieux ouvrage , et dans laquelle on reconnaît sa bonne et aimable érudition.

M. H. Audibert vient de publier un tout mince et joli volume chez Dentu , le louable éditeur de nouveautés de tous genres, sous le titre piquant de : Indiscrétions el Confidences. Ce ne sont, malheureusement, que des souvenirs de théâtre et pas même de littérature, quoiqu'on dise le sonstitre, une séri e d'anecdotes qui peuvent être bien attrayantes pour les personnes qui ont vécu au temps où l'auteur était jeune et retrouveront dans ces pages des souvenirs de leurs belles années, mais pour nous, l'intérêt est moins grand : l'auteur y paraît trop, se met trop en jeu et fait trop parade de ses illustres liaisons; déplus il y a des anecdotes qu il aurait été préférahle de voir laisser dans l'oubli. Les acteurs y occupent exclusivement la scène et parmi eux, notamment,

Mlle Mars. Néanmoins, il y a au milieu de tout cela quelques historiettes assez amusantes; je citerai ce mot d'un juurnaliste qui s'est fait un nom honorable dans la haute presse après avoir été maître des requêtes au conseil d'Etat, préfet , et avoir failli devenir d'abord préfet de police, puis directeur général de la librairie, M. Fiévée :

« Pour en finir avec Fiévée, nous répéterons ici une des boutades familières à son esprit,souvent sensé, parfois caustique et paradoxal, mais toujours vif et brillant. Il nons disait : — Quand je rencontre un homme sans foi tune et criblé de dettes, j ôte mon chapeau. Je vois en lui un bon citoyen. Il contribue pour une large part à entretenir le luxe, qui seul donne aux grandes capitales l'éclat et la richesse. Oui, il faut en savoir gré à ces pauvres diables endettés, car à Paris ce sont les gens qui n'ont point d'argent qui en dépensent le plus.»

Je recommande aussi l'histoire du compositeur Berlon qui, menacé d'une saisie faute de mille francs, les emprunte à un ami, voit en revenant chez lui un ravissant meuble qui coulait ce prix, l'achète, le fait apporter, trouve les huissiers, qui ajoutent cet achat aux autres objets déjà inscrits, et est obligé d'aller requérir un nouveau billet, « en ayant soin cette fois de détourner les yeux des boutiques du boulevart, craignant d'apercevoir caché sous quelques meubles un autre descendant du serpent tentateur. »

Aux deux derniers siècles on aimait beaucoup composer des livres avec des historiettes tirées un peu de partout, des recueils d'anas, ou de bons mots attribués à un personnage marquant c'était presquo un genre spécial de littérature et nous voyons à ce titre figurer dans les catalogues le Ménagiana , le Perroniana, l' Huetiana, le Mainlenoniana, le Sévigniana, etc.; au commencement de notre siècle, M. Cousin d'Avallon s'est attribué cette spécialité et nous a dotés de Beaumarchaisiana, de Pironiana , de Voltairiana , de Fontainiana, etc. M. Ludovic Lalane , un de nos plus sérieux érudits, l'un des hommes les plus vraiment travailleurs de notre temps, vient de republier chez M Delahaye deux petits volumes, je ne dirai pas du même genre absolument, mais au moins de la même famille. Seulement les Curiosités bibliographiques et littéraires et la bibliothé-

que de poche, sont d'intéressans ouvrages savans et atlrayans, deux qualités moins communes à ceux que je viens de citer. Je ne puis songer à rendre compte ici des Curiosités, qui defient l'analyse, mais je les signale comme pouvant apprendre beaucoup de choses et faire passer de très agréables momens. Je me contenterai de donner ici une idée de la table:

Dans les Curiosités bibliographiques, M. Ludovic Lalanne s'occupe de l'écriture et de tout ce qui s'y rattache r de l'imprimerie et de ses origines; des éditeurs et des éditions au temps où l'on achetait les livres' avec des grams el des denrées de toute espèce; de !a composition des livres, titres, préfaces, dédicaces, errata; des bibliothèques, des reliures, des autographes. Voici un passage intéressant sur les fautes d'imprassion : « Les Anglais, pour lesquels h Bible a été de tout temps un grand objet de commerce, nm laissé passer dans cet ouvrage de singuliers lapsus. En 1634, une Bible imprimée à Londres contenait : l'insensé a dit dans son coeur : Il y a un Dieu, pour ; Il n'y a pas de Dieu (There is a God, Ps. XIII; le mot no avait été omis). Cette édition fut supprimée par ordre du roi.

Une autre Bible portait : le Seigneur lui donna la corruption, au lieu de conception. (Ruth, IV, 13).

Les éditions de Field , imprimeur de l'Université de Cambridge au XVIIIe siècle, sont pleines de fautes On dit qu'il reçut un présent de 1,500 livres des Indépendans pour mettre dans les Actes des Apôtres ( VI, 3.) ye à la place de we , afin de faire émaner du peuple, et non des apôtres, le droit de choisir des pasteurs. — Dans la même Bible , on trouve : ( Cor. J. VI. 9 ) : « Ne savez-vous pas que les méchans hériteront du royaume de Dieu. » —Dans une autre édition, donnée à Londres. 1653; in-4° on iit : « Afin que tout le monde connaisse le moyen d'arriver à la richesse mondaine (worldly). » au lieu de divine (godly). — On raconte que la femme d'un imprimeur allemand, s'étant introduite la nuit dans l'atelier de son mari , qui imprimait une Bible , altéra d'une manière assez plaisante la sentence conjugale prononcée contre Eve dans le verset 16 du chapitre III de la Genèse. Elle enleva les deux premières lettres du mot herr (maître), et y substitua les let-

très na, ce qui changeait le commandement : Il sera ton maître (herr), en celui-ci : Il sera ton fou (narr). On prétend que celte plaisanterie coûta la vie à la pauvre femme, et que deux exemplaires de ente Bible se sont vendus un prix exorbitant.

Les Curiosités littéraires sont plus attrayantes à lire.

M. Ludovic Lalanne a réuni sous ce litre un nombre considérable d'anecdotes peu connues , et composé un \olume vraiment original, quoique ce ne soit qu'une intelligente compilation. Les chapitres des acrostiches , anagrammes, etc , des plagiats, des bévues el des mystifications sont les plus piquans. M. Lalanne nous fait connaître le poète Chabrol , qui composa une pièce de vingt-deux vers présentant av commencement, à la fin , et en croix , le nom de son protecteur François de Bassompière. Je finirai par une histoire qui s'est renouvelée de nos jours, et dont un jeune officier do l'Ecole d'application de Metz a été l'héroïne ; mais cette fois il ne s'agissait pas de littérature : « Au dixhuitième siècle , Desforges-Maillard, qui habitait près du Croisie, ayant concouru sans succès pour le prix de poésie à l'Académie , voulut faire insérer son ouvrage dans le Mercure de France. Le rédacteur, de la Roque, refusa, et Desforges, pour s'en venger, adressa au même journal, sous le nom de Mlle Materais de la Vigne, un certain nombre de pièces fugitives que le rédacteur s'empressa de publier, et qui le séduisirent tellement, qu'il tomba amoureux de l'habitante du Croisic, et finit par lui écrire : « Je vous aime, ma chère Bretonne ; pardonnez-moi, mais le mot est lâché. » Tout Paris fut dupe de la supercherie de Desforges, auquel Voltaire et Destouches adressèrent plusieurs pièces de vers; mais Desforges ayant, au bout de quelque temps, jugé à propos de se démasquer, fut le premier puni du tour qu'il avait joué au public ; car on ne songea plus qu'à déprécier ses vers et à le ridiculiser, ce qui n'était pas fort difficile.

XXIV.

16 Décembre 1857.

L'Oiseau ; Y Insecte, 2 vol. in-18 , par M. Michelet , Hachelle, 1857. - La Vie élégante à Paris , par M. Mor- lemart de Boisse , '1 vol. in-18, Hachette. — Causeries du samedi, par M. de Pommai tin, IIe série, 1 vol. in-18. Lévy, 1857.

Ce n'est pas sans un vif étonnement que j'ni vu M. Michelet écrire ces deux volumes, si différens des œuvres produites jusques là par son imagination ardente, et dirigée dans un sens tout opposé. Cette direction , il ne l'abandonne pas d'ailleurs,poursuivant ainsi de front deux buts qu'il atteint je ne dirai pas avec le même succès, mais en excitant également la curiosité et l'intérêt du public. L'auteur de l' Histoire de France jusqu'en 1794, — date au moins originale, — des Mémoires de Luther, de Jeanne d'Arc , abordant aujourd'hui l'étude de la nature et de ses plus infimes habitans , est un sujet digne d'attention, surtout quand il se distingue dans ce nouveau genre comme l'a fait M. Michelet. Cet écrivain a compris lui-même la surprise qu'il ne pouvait manquer de causer à ses lecteurs, et,dès les premières lignes de Y Oiseau , il a voulu, je ne dirai pas s'en justifier, mais s'en expliquer : les pages qu'il consacre à cette explication sont charmantes à lire, et d'autant plus intéressantes qu'elles montrent le travail opéré dans le cœur de leur au teur et le besoin qu'il a éprouvé de se reposer après ces longues et irritantes études que la narration de notre histoire a pu lui imposer, et peut-être aussi après certaines déceptions qui froissent l'âme la mieux trempée. Du moins, c'est ce que je crois comprendre en lisant ces deux passages qui me paraissent surabondamment significatifs :

« L'histoire ne lâche point son homme. Qui a bu une seule fois à ce vin forl et amer, y boira jusqu'à la mort. Jamais je ne m'en détournai , môme en de pénibles jours : quand la tristesse du passé et la tristesse du présent se mêlèrent, et que, sur nos propres ruines, j'écrivais 93 ; ma santé put défaillir, non mon âme , ni mi volonté. Tout le jour, je m'attachais à ce souverain devoir, et je marchais dans les ronces. Le soir j'écoutais (non d'abord sans effort) quelque récit pacifique des naturalistes ou des voyageurs. J'écoutais et j'admirais, n'y pouvant m'adoucir encore , ni sortir de mes pensées , mais les contenant du moins et me gardant bien de mêler à celle paix innocente mes soucis et mon orage. »

Et deux pages avant :

« A qui demander le repos, le rafraîchissement moral , si ce n'est à la nature ? Le puissant dix-huitième siècle, qui contient mille ans de combat à son coucher, s'est reposé sur le livre aimable et consolateur, quoique faible scientifiquement, de Bernardin de St-Pierre. Il a fini sur ce mot touchant de Ramond : Tant de pertes irréparables pleurées au sein de la nature. »

Ainsi, c'est après s'être fatigué par un travail poussé jus • qu'à la fièvre, que M. Michelet a éprouvé la nécessité de se retremper le moral en le rafraîchissant à l'étude de la nature . qu'il s'est mis à écouter les naturalistes , d'abord avec peu de goût, puis avec plaisir, enfin avec passion, et d'une causerie faite et répétée en compagnie des hirondelles fami!ièies qui logeaient sous son toit, des rouges-gorges qui voltigeaient autour de lui et des rossignols qui parfois le ravissaient est sorti ce premier volume, l'Oiseau, écrit en vue de l'oiseau seul , « comme si l'homme n'eût existé jamais. » M. Michelet parait, en outre , attacher à ce livre une importance assez curieuse à noter ; il prétend que ce soit une première manifestation en haine de la chasse , et de ce point de vue il se laisse aller à certaines bouffées mystiques qui se résument en celte phrase, dont j'avoue ne pas comprendre tout le sens : « Que ceci ne soit pas un livre , mais soit un être ! à la bonne heure. Il sera fécond, dès lors, et d'autres pourront venir. »

M. Michelet ensuite passe sans transition à une courte

biographie de son collaborateur inconnu , biographie très curieuse et en même temps écrite avec un véritable charme. C'est, malheureusement, un de ces morceaux qu'on ne peut analyser, où chaque page mérite d'être relue , où se trouvent des passages d'une vraie poésie. Celle biographie nous apprend que ce collaborateur était une femme aimée, qu'il emmena loin de Paris au fond des halliers de la Vendée. pour jouir d'un calme réclamé impérieusement par la santé chancelante de celte compagne ; c'est là, tandis que le vent d'automne soufflait, que la pluie fouettait les carreaux de la grande salle où ils se réunissaient, que l'on entendait au loin le murmure grave et majestueux des flots de t'Océan , c'est là que M. Michelet, pour se reposer des pénibles récits de 93, lisait, le soir, les Oiseaux de France , de Toussenel, et conçut la pensée d'écrire à son tour le livre original et élégant que je signale aujourd'hui à mes lecteurs Commencé près de Nantes, ce travail fut continué dans une bastide des environs deGênes et achevé non loin des grèves du Havre : c'est là que M. Michelet mit la dernière main à son œuvre et la lança comme un manifeste contre les destructeurs de cette race si vive et si gracieuse qui récrée nos yeux, enchante nos oreilles et anime le ciel.

« Des races entières périssent J) s'écrie-l-il avec conviction « importantes, intéressantes. Les premiers de l'Océan , les êtres doux et sensibles à qui la nature donna le sang et le lait (je parle des cétacés ), à quel nombre sont-ils réduits? Beaucoup de grands quadrupèdes ont disparu de ce globe. Beaucoup d'animaux de tout genre, sans disparaître entièrement, ont reculé devant l'homme; ils fuient ensauvagés , perdant leurs arts naturels et retombent à l'état barbare. Le héron, noté par Aristo!e pour son adresse et sa prudence , est maintenant, du moins en Europe, un animal misanthrope, borné, de peu de sens. Le castor, qui, en Amérique, dans sa paisible solitude, était devenu architecte, ingénieur, s'est découragé ; il fait à peine aujourd'hui des trous dans la terre. Le -lièvre, si bon, si beau, original par sa fourrure, sa célérité, la finesse extraordinaire de t'ouïe, aura bientôt disparu ; le peu qui reste est abruti. Et pourtant le pauvre animal est encore docile, éducable; avec de bons traitemens , on peut lui apprendre les choses les plus contraires à sa nature, celles qui demandent du courage. »

Comme on le voit c'est une croisade qu'entreprend M. Michelet: « La pacification et le ralliement harmonique de la nalure vivante. Rêves de femme, dira-t-on; qu'importe ? » C'est là le côté faible de ce curieux ouvrage : je ne veux que l'indiquer, parce qu'il se comprend assez de lui-même.

Comment maintenant initier les lecteurs de la Gazette aux divers chapitres de l' Oiseau ; ils sont tous dignes d'être lus, moyennant qu'on mette une bonne fois de côté cette idée de réforme extraordinaire que poursuit M. Michelet. L'Œuf. l' Aile , l' Hirondelle, le Chant, le Nid , le Rossignol sont ceux qui me paraissent les plus parfaits , ceux où J'auteur a atteint le plus complètement cette poésie descriptive et cependant vraie qui anime ses pages. Je citerai comme exemple ce passage sur le Rossignol en faveur duquel M. Michelet professe une prédilection très-marquée :

a Le rossignol, à mon sens, n'est pas le premier, mais le seul . dans le peuple ailé , à qui l'on doive le nom d'artiste.

« Pourquoi ? seul il est créateur ; seul il varie , enrichit, amplifie son chant, y ajoute des chants nouveaux. Seul.il est fécond et varié par lui -même ; les autres le sont par l'enseignement et l'imitation. Seul, il les résume , les contient presque tous; chacun d'eux , des plus brillons , donne un couplet du rossignol.

« Un seul oiseau avec lui, d..ns le naïf et le si ni ple, atteint des effets sublimes : c'est l'alouette, fille du soleil. Et le rossignol aussi est inspiré de la lumière , tellement qu'en captivité, seul. privé d'amour, elle suffit pour le faire chanter. Tenu quelque temps dans l'ombre, puis tout-à coup rendu au jour, il délire d'enthousiasme, il éclate en hymnes. Il y a, toutefois, cette différence : l'alouette ne chante pas la nuit ; elle n'a pas la mélodie nocturne , l'entente des grands effets du soir, la profonde poésie des ténèbres , la solennité de minuit, les aspirations d'avant l'aube , enfin ce poème si varié que nous traduit, nous dévoile, en toutes ses péripéties, un grand cœur plein de tendresse. L'alouette a le génie lyrique ; le rossignol a l'épopée, le drame, le combat intérieur; de là une lumière à part. En pleines ténèbres, il voit dans son âme et dans l'amour ; par momens, au-delà , ce semble, de l'amour individuel, dans l'océan de l'amour infini.

« Comment ne pas l'appeler artiste ? Il en a le tempérament au degré suprême où l'homme l'a lui même rarement. Tout ce qui y tie1t, qualités, défauts , en lui surabonde. Il est sauvage et craintif, déliant, mais point du tout rusé. Il ne consulte point, sa sûreté et ne voyage que seul. Il est ardemment jaloux, en émulation égal au pinson, il se créverait à chanter, dit un de ses historiens. Il s'écoute, il s'établit surtout où il y a écho, pour entendre et répondre. Nerveux à l'excès,on le voit, èn captivité, tantôt dormir longtemps lejour avec des rêves agités, parfois se débattre, voit ler et se démener.

« Il est bon, il est féroce. Je m'explique. Son cœur est tendre pour les faibles et les petits : donnez-lui des orphelins, il s'en charge, les prend à cœur; mâle et vieux, il les nourrit, les soigne attentivement comme ferait une femelle. D'autre part, il est extrêmement âpre à la proie, englou • tissant et avide ; la flamme qui brûle en lui et le tient presque toujours maigre, lui fait constamment sentir le besoin de renouvellement : et c'est aussi une des raisons qui font qu'on le prend si aisément. Il suffit de tendre au matin, en avril et mai surtout, quand il s'épuise à chanter dans toute la longueur des nuils. A l'aurore, exténué, faible, avide, il se jette à l'aveugle sur l'appât. Il est d'ailleurs fort curieux, et, pour voir des objets nouveaux, il vient également se faire prendre. »

Quelqu'envie que j'en aie. je m'arrête : n'est-il pas curieux de voir la plume qui a tracé les pages du Peuple, écrire ce morceau que ne renierait pas l'illustre académicien qui racontait aussi les faits et gestes de la gent animale , en manchettes de dentelle? Je me suis probablement trop appesanti sur l' oiseau, car j'aurais bien à dire encore sur l' insecie, de beaucoup plus intéressant , à coup sûr, en ce qu'il est moins connu et que les détails qui s'y rattachent sont plus piquans, soit que nous ayons affaire à l'insecte proprement dit, l'insecte isolé, individuel, comme l'araignée dont M. Michelet nous fait connaître l'industrie, le chômage, l'habitation et les amours , — oui. les amours de l'araignée, — soit qu'il nous mène au milieu de sociétés d'insectes : termites, fourmis et abeilles. Il y a là des pages bien plus neuves, bien plus attrayantes que quand nous

avions à nous occuper de la brillante population des cieux, et cependant je n'ai pas réfléchi que je me condamnais à une brièveté regrettable.

M. Michelet , en écrivant son livra de l' Insecte, a eu, comme en monographiant l'oiseau, une cause et un but : il l'a composé comme le précédent, pour se défaliguer de ses éludes sur le seizième siècle, et pour justifier l'existence de cet animalcule qu'on dédaigne, qu'on maudit et dont on proclame toujours et partout l'inutilité ; M. Michelet s'enthousiasme pour l'insecte se plaisant à connaître, à aimer l'amour « qui est pour lui la mort instantanée et prochaine, avec une seconde vue étonnante de maternité pour continuer sur l'orphelin une protection ingénieuse, » Dans son enthousiasme, M. Michelet se déclare le parent de l'insecte ; mais, comme au sujet de l'Oiseau, il faut laisser de côté celle exagération que j'ai déjà signalée une première fois. et admire; le détail, le fini, le posé, si j'ose dire, de ces charmans petits tableaux. Qu'on en juge d'après cette description de la maison de l'araignée : « Elle a dù s'ingénier prodigieusement, et elle a trouvé ce petit miracle de prudence, de combinaison, qui a éclipsé et l'insecte et l'homme sauvage. Je ne parle pas des gros animaux , si peu in us trieux , sauf le castor peut-être.

« Dans les environs de Lucerne, nous viines pour la première fois des maisons d'araignée (l'agèlène). C'était nn fourreau bien fait, dont le vestibule, tourné au midi, s'épanouissait au dehors à la façon d'un entonnoir. Cette partie extérieure, formant un petit abri soleillé , était le piège et l'affut. La dame du logis se tenait au fond de l'entonnoir, mais derrière ce fond lui-même, à l'extrémité intérieure du fourreau, était pratiquée une arrière chambre , petite et fort sûre, dans un cocon blanc bien solide, Elle s'y fiait tellement que , pendant que nous détachions les soies qui reliaient tout 1 édifice au buisson elle n'essaya pas d'en sortir. Nous n'avions ni détruit, ni endommagé, mais déplacé seulement cette demeure. Le lendemain nous la retrouvâmes réparée et amarrée au buisson de tous côtés. L'exposition n'était plus si favorable, mais sans doute l'ouvrière dans une saison avancée, ne se sentait pas en fonds pour recommencer ce grand ouvrage de l'été. »

M. Michelet qui d a dopté pour épigraphe de son second volume : « L'infini vivant , » va probablement continuer à étudier les infiniment petits : il semble du moins l'indiquer dans son introduction où il dit vouloir se vouer à ces êtres presqu'invisihles, qu'il énumère ainsi :

«Songeant que chaque plante nourrit, pour le moins, trois insectes , on trouve, d'après le nombre des plantes connues, 360,000 esrèces d'insectes. — Chacune prodigieusement féconde.

« Maintenant rappelons-nous que tout être nourrit des êtres à sa surface , dans l'épaisseur de ses solides , dans ses fluides, dans son sang. Chaque insecle est un petit monde habité par des insectes et ceux-ci en contiennent d'autres. « Est-ce tout ? Non ; dans les masses que nous avions crues minérales et inorganiques, on nous montre des ani- maux dont il faudrait mille millions pour arriver à la gros seur d'un pouce.— En quel nombre sont-ils, ceux ci ? Une seule espèce de ses débris fait une partie des Apennins, et. de ses atomes , a surexhaussé l'énorme dos de l'Amérique. qu'on appelle Cordili ?re.

« Arrivés là, nous croyons que cette revue e^t finie- Les mollusques qui ont fait tant d'iles dans la mer du Sud , qui pavent littéralement les douze cents lieues de mer qui nous séparent de l'Amérique , ces mollusques sont qualifiés par plusieurs naturalistes du nom d'insecte embryonnaire , de sorte que leurs tribus fécondes arrivent comme une dépendance de ce peuple supérieur, on dirait des candidats à la dignité d'insectes. D

Comme on le voit, M. Michele! est poète ; ce n'est pas un défaut dans une pareille matière. Mais il faudrait qu'il y poursuivît un peu moins certaines théories sociales qui, certes, sont surabondantes ici.

Comment passer de l'Oiseau et de l'Insecte à la Vie élégante que M. Mortemart de Boisse se charge de nous faire connaître? J'aime mieux ne point perdre mon temps à chercher une transition que je ne trouverais probablement pas. M. de Boisse nous ramène dans la vie réelle, et se fait noIre cicerone. On a beaucoup parlé de cette nouvelle civzlité puérile et honnête, je crois franchement qu'on aurait aussi bien fait de moins attirer l'attention sur ces pages

remplies de vérités connues, de réflexions prévues et de conseils qui ns sont bons que pour les plus rustauds parvenus. M. de Boisse a certainement fait ce livre pour s'amuser, pour occuper ses loisirs ; mais il est impossible de penser qu'il ait prétendu composer une œuvre sérieuse. La Vie élégante est bonne pour ces heaux fils changeant sept fois de gants par jour, assidus aux Bouffes ou à l'Opéra, piliers du turf, élégantissimes delà ville, aimables causeurs des salons , où ils trouvent à parler deux heures H sans rien dire ; mais un homme réfléchi ne pourra'jamais songer à se conformer aux règles de ce code de bienséance sans avoir envie de rire , et les parvenus, auquel, ce me semble, tous ces conseils de tenue et de langage s'adressent particulièrement, se croiront au-dessus de semblables détails, ou suffisamment initiés.

Je préfère de beaucoup conseiller à mes lecteurs les Causeries du- samedi de M. le comte de Pontmai tin ; on les connaît, or. sait ce qu'elles valent , mais elles gagnent beaucoup à être lues quand elles sont réunies en volumes. Le dernier renferme de remarquables études : la littérature des honnêtes gens. Voltaire, Balzac qui a soulevé des oTages , et ces travaux prennent maintenant une nouvelle importance et acquièrent l'intérét et la gravité qui distinguent toujours le livre de l'article , éphémère comme le journal où il e>t imprimé.

Il me reste , en terminant cette dernière revue littéraire de l'année un devoir 3 accomplir : c'est de lemercier mes lecteurs de l'accueil qu'ils ont bien voulu me faire, et que je les prie de me continuer en 1858. J'ai essayé de faire passer sous leurs yeux les principaux ouvrages de la littérature parisienne, c'est-à-dire nationale, qui ont paru pendant les douze mois qui viennent de s'écouler. J'ai voulu varier autant que possible m js études, afin de fuir la monotonie et de rendre cette Revue plus complète. Je crois avoir été aussi juste et aussi indépendant qu'il est permis de l'être à la pauvre et faillible nature humaine. Je continuerai l'an prochain , en ne négligeant rien de ce qui pourra augmenter l'intérêt et l'actualité de cette ciitique.

xxv.

31 Décembre 1857.

Histoire du bienheureux François de Sales , écêque et prince de Genève, composée premièrement en latin par son neveu Chartes-Auguste de Sales , prince de Thuille , prévôt et vicaire-général de IEglise de Genève, et mise en français par le même auteur , divisée en dix livres , 2 vol. in-8°, Vivès, 1 857. — Vie des premières reli- gieuses de la Visitation Sainte-Marie, par h mère de Chaugy, publiée par M. Louis Veuillot, 2 vol. in-8°, Ju- lien et Lanier. — Paris Catholique au XIX. siècle , suivi de la Vie de sœur Rosulie, par Mme Rosalie Dubois, 1 vol. in -8°, même librairie, 1857.

J'ai déjà signée, ici-même, à l'attention de mes lecteurs le remarquable ouvrage publié par M. le curé de Saint-Sulpice sur la vie et les œuvres de l'illustre évêque de Genève : je ne puis revenir sur la biographie de ce grand serviteur de Dieu , mais je ne puis non plus laisser passer inaperçu le livre que je viens de recevoir et qui contient cette même vie, j'allais dire cette légende, écrite presque du temps de son saint héros et par son propre neveu. Peu d'hommes ont eu , comme saint François de Sales, 1 insigne honneur de devenir le type de l'homme vraiment pieux , du saint, dans les temps modernes et de laisser une réputation aussi immense et aussi profondément révérée. Il eut, de plus, le rare privilége d'être connu et apprécié à sa valeur dès son vivant, et on a à peine attendu sa mort pour le proposer comme modèle et comme guide aux générations futures. C'est qu'il faut aussi reconnaître que personne n'a jamais écrit un livre

admirable de douceur, de morale, d'aimable sévérité , comme celui qui s'intitule modestement Introductim à la vie dévote, et qui initie avec tant de bienveillance et de persuasion aux règles de la plus haute vertu , sans jamais montrer ni rigonsine exagéré , ni ascétisme maussade. François de S des est venu précisément dans un siècle qui devait être grand sous toutes ses phases et dans ce moment de transition où la guerre religieuse finissait dans les camps pour recommencer plus pacifiquement, mais non moins violemment, dans les livres et du haut ries chaires; il n'a eu à se mêler à aucune de ces grandes luttes , quoiqu'il ait noblement et tivement combattu l'hérésie qui le repoussait de sa ville épiscopale, et qu'il ait force même ses ennemis à l'admirer et à le respecter. Lorsque son corps fut rapporté de Lyon à Annecy et eut été déposé dans le caveau , l'auteur de la biographie que je viens de lire, raconte « qu'aussitôt les soldats du régiment lorrain du marquis de Saint-Reran qui estoit alors à Annecy , se jetèrent par dévotion et religion sur le brancard, le mirent en mille pièces, coupèrent et se partagèrent les cordes avec lesquelles il estoit lié , et enfin emportèrent tout ce qu'ils purent comme de précieuses reliques. »

Dès que Françoi? de Sales eut fermé les yeux , sa pieuse amie, Mme de Chantal, qui venait de fonder avec lui l'ordre de la Visitation Sainte-Marie, et qui devait aussi avec lui s'asseoir dans les rangs de la sainte milice céleste, s'occupa du procès de sa canonisation, et, dans ce but, décida Auguste de Sales à composer une vie de sou oncle , résumant toutes ses œuvres et propre à éclairer à la fois le monde et la commission pontificale; elle s'en occupa activement ellemême et on fii trouve la preuve dans un grand nombre de ses lettres (1). M. de Sales publia sa première édition toute en latin « pour la jeter aux pieds du vicairede Jésus-Christ,» puis il la traduisit en français lui-même, et la fit imprimer au commencement de l'année 1634; Mme de Chantal lui

(1) Chartes-Auguste de Sales, fils du comte Louis de Sales, frère du grand évêque, et de Philibert de Pingon , né le 1er janvier 1606, il devint évèque en 1644 et mourut le 8 février

1660.

écrivit à ce sujet, le 24 novembre 1633 « J'ay un senti« ment de cœur tout-à-fait grand que vostre travail sera « utile à la gloire de Dieu, et de grande consolation au siè« cle à venir et aux provinces éloignées, à cause de la fidèle « exactitude avec laquelle vous marquez toutes les actions « et tout l'employ de cette précieuse vie , qui a esté si bien « employée au service de Dieu. et parce que vous avez « dressé comme un fonds et un directoire véritable, naïf et « sincère , que les écrivains pourront doresnavant suivre « pour escrire à la louange de ce grand homme , que Dieu « par sa grâce a rendu un si grand saint. »

Je crois inutile d'insister sur le mérite d'un travail dont un si bon juge rend un tel témoignage. 1 'Histoire d'À bienheureux François de Sales restera comme une autorité incontestée, comme une sorte d'autobiographie à laquelle il faudra se reporter toutes les fois qu'on voudra voir , si j'ose le dire, le saint évêque de Genève au naturel. Je ne cherche pas à diminuer les éloges que j'accordais naguère au livre de M l'abbé Hunon ; je ne prétends pas attribuer à l'ouvrage du prévôt de Genève une valeur littéraire qujil serait impossible, raisonnablement, de soutenir; je ne prétends pas surtoul^admeltre toutes ses assertions , provoquées p-ir l'esprit du temps, la naïveté des sentimens et peut être aussi les entraîneme ;s de l'amour de famille , niais celle Histoire tiendra la place des mémoires du grand saint et fera entrer réellement les lecteurs dans son intimité en les initiant plus étroitement à ses pensées, à ses vues, à ses sentimens. et en leur faisant connaître de charinatis détails sur cette illustre individualité.

La Vie des premières religieuses de la, Visitation Sainte-Marie, forme un complément presque nécessaire à l'ouvrage que je viens de signaler; car le nom de cette œuvre sainte se trouve presque à chacune des pages ne ia Vie du bienheureux François de Sales, et ce sont encore des mémoires véritables dont M. Louis Veuillot s'est fait l'éditeur. Les mères Marie-Jacqueline Favre, Jeanne Charlotte de Bréchard, Péronne-Marie de Chatel, Claude-Agnès Joly de la Roche , Claude-Simplicienne Fardel, Marie-Aimée de Chantai, Françoise-Gabrielle Bally, Marie-Denise de Martignat, Anne-Jacqueline Coste , Marie-Péronne Per-

net , Marie-Séraphique de Champflours , telles sont les pieuses femmes dont la vie nous est racontée par la mère de Chaugy, supérieure du premier monastère dj l'ordre , l'amie et la secrétaire de Madame de Chantai , l'une de celles qui, je ne dirai pas la remplacèrent, parce que nulle ne pouvait la remplacer.mais qui continuèrent le mieux sa fondation. M. Veuillot trace rapidement la propre biographie de cette dame et complète ainsi celte galerie au milieu de laquelle elle méritait d'occuper la première place « L'espace de cinquante ans qui sépare sa profession religieuse de sa bienheureuse mort , arrivée en 1680, fut rempli de travaux incroyables, de succès éclatans , d'épreuves cruelles en tout genre , et ce furent cinquante années de paix chrétienne, d'amour divin satisfait, de joie pure, de sainte espérance. Entrée dans l'ordre de la Visitation quelques années avant la mort de sainte Chantai , à cette époque héroïque et laborieuse où chaque année, presque chaque mois, l'arbre vigoureux que saint François de Sales avait planté, poussait quelque rejeton nouveau ; professe de ce monastère d'Annécy. de cette « sainte source » où l'on venait de toutes parts puiser dans sa pureté l'esprit des fondateurs , !a dernière de ces pieuses mères qui l'avaient, en quelque sor te, ravie au monde pour être la colonne de l'Institut, elle avait reçu de cette élection et de sa charité le soin de tous les monastères qui étaient de quelque manière en souffrance ou en péril. Sainte Chantai, la mère Péronne-Marie de Chatel, la mère Aimée deBlonay, s'étaient unies pour la former à ce grand rôle , en lui donnant tout de suite les travaux et les charges qui pouvaient le mieux la mettre en état de les remplacer.Sainte Chantal la prit pour secrétaire, et se reposa sur elle de son immense correspondance( I ) .Elle lui comman-

(1) Je crois que M. Louis Veuillot exagère le rôle de la mère de Cliaugy. comme secrétaire de sainte Chal.tal : nul doute qu'elle prit une part active au gouvernement de l'ordre, mais pour les lettres de la fondation, elles émanent de la sainte et d'elle seule , et on peut s'en convaincre par l'uniformité du style, des pensées et des sentimens. On ne doit pas chercher à lui contester cette gloire ; car c'en est une , d'être certainement notre première épistolaire religieuse.

da, en outre, de recueillir les mémoires qui concernaient les gloirieux commencemens de l'institut. A celte double charge de la correspondance et de la collection et rédaction des matériaux historiq'ues,qu'elle conserva, pour ainsi dire,toujours et qui même alla croissant, s'ajoutèrent, les uns après les autres , les offices ordinaires et extraordinaires du couvent pour tout le temps pendant lequel les constitutions permettaient qu'elle en fût investie. Elle eut l'économat , le soin des bâtimens, la direction des novices ; elle fut assistante, et enfin, dès qu'on la put , supérieure , passant d'un emploi à un autre, et dans tous admirable.Imitatrice assidue de ces glorieuses anciennes qui avaient mis en elle leur espérance,elle les faisait encore mieux revivre par ses exemples que par ses écrits. »

Je n'ai que l'embarras du choix parmi ces austères et cependant aimables figures ; car je ne puis même songer à analyser cette série de portraits , et cependant je veux en donner une idée à mes lecteurs. Je m'arrête à Marie-Aimée de Chantal , fille de 13 sainte fondatrice , jeune femme gracieux et belle , veuve résignée et qui désira mourir revêtue des insignes de l'ordre : c'est, d'ailleurs, une vie peu connue, effacée par toutes celles qui l'entourent ; cette raison a fait cesser mes hésitations.

Marie-Aimée de Rabutin , était la seconde fille du baron de Chantai et de Jeanne-Françoise Frémyot a qui a paru en « ce siècle comme un astre dans l'Eglise et qui a rempli « toute la terre de l'odeur de ses vertus. » C'était , d'après la mère de Chaugy, une belle et aimable personne, grande, bien dévelcppée, gracieuse et spirituelle, élevée, il est presqu'inutile de l'ajouter, dans les meilleurs sentimens; « quant à notre bonne Aimée , avait dit le saint évêque de Genève, puisqu'elle est destinée pour demeurer dans la tempête et la tourmente du monde', il faut sans doute, avec un soin cent fois plus grand, l'assurer en la vertu et la piété. Il faut beaucoup mieux fournir sa barque contre l'orage et les vents ; il faut planter sérieusement dans son dsprit la vraie crainte de Dieu , et l'é'ever dans les plus saints exercices de la pure dévotion. »

Mme de Chantai se séparait rarement de ses enfans, et aimait les emmener avec elle dans les voyage qu'elle faisait

en Savoie avant sa profession. Aimée s e rendit ainsi à Sales, et y fut présentée à la mère de l'illustre prélat. Mme de Sales « prit une si forte passion que M. le baron de Thorens, son fils, eût l'honneur de l'épouser, qu'elle n'eut point de repos avant d'avoir vu quelque jour à ce mariage. » Mme de Chantai ne se prononça pas, et repartit convaincue que jamais sa famille ne laisserait réaliser une alliance qui la séparerait à jamais de cette aimable jeune fille. Peu après cependant, mourut à Dijon la plus jeune sœur de François de Sales, que la baronne avait emmenée avec elle, celle qu'il chérissait le plus. Mme de Chantai céda aussitôt à un mouvement presque surnaturel , et fit le serment de remplir les vœux de Mme de Sales pour lui rendre la fille qu'elle venait de perdre. Comme elle l'avait prévu , sa famille s'y opposa énergiquement ; mais elle surmonta tous les obstacles , et ce mariage fut célébré.

Aimée de Chantai n'avait pas douze ans, aussi sa mère voulut elle la conduire elle-même à Annecy (1); mais après l'avoir installée dans son hôtel et lui avoir consacré quelques semaines pour lui apprendre à tenir et à diriger sa maison, elle la quitta pour se donner enfin toute entière à la fondation de l'Institut La séparation cependant fut loin d'être complète; Mme de Thorens visitait assiduement sa mère, demeurait souvent en retraite avec elle, recevait ses avis, et suivait, autant que le lui permettait sa position dans la société, les règles et les prescriptions Je cette nouvelle vie religieuse. Elle ne fuyait pas les réunions du monde , et comme son mari aimait beaucoup à recevoir, elle avait un salon où se pressait toute l'élite de la société du pays ; mais dès que M. de Thorens se rendait à la cour ou à l'armée, elle rentrait en elle-même. « Quand il fallait qu'il s'absentât, on ne peut dire quels étaient les sentimens de douleur de part et d'autre ; dès qu'il était parti , sa chère compagne, ne pouvant le suivre que de cœur, se retirait dans le monastère pour demander à Dieu qu'il plût à sa bonté de le lui conserver et de le préserver des hasards de la guerre. Elle prenait aussi ce temps comire des-

(1) J'ignore tout à fait pourquoi M. Louis Veuillot écrit constamment Annessy au lieu d'Annecy.

tiné à Dieu pour travailler à l'acquisition de son salut éternel.»

Le départ qui précéda de huit jours seulement la mort du baron de Thorens, enlevé comme il venait de se mettre à la tête de son régiment, fut, d'après le récit de la mère de Chaugy. accompagné de pleurs et de gémissemens bien plus vifs qu'à i'ordinaire , et sa jeune femme ne put surmonter sa tristesse et ses pénibles prossenlimens. Ce fut saint François de Sales qui lui appiit la terrible nouvelle, et elle ne chercha pas à dissimuler sa douleur, « à ce point, remarque naïvement la bonne mère de Chaugy, que ne pouvant refuser quelque liberté à sa juste douleur, elle nuit la messe dans la sacristie, » Elle ne voulut voir personne. accueillir aucune consolation, et fit immédiatement vœu de chasteté perpétuelle , en attendant qu'elle pût prononcer les vœux de 1 Institut, ce qu'elles ne pouvait encore faire, étant alors dans un état de grossesse assez avancée. An bout de trois mois , elle donna le jour à un fils qui ne vécut que le temrs de recevoir le baptême; ses couches furent très pénibles, et le3 accidens assez graves pour ne laisser bientôt aucune espérance de conserver cette pieuse jeune femme. Sa première pensée quand elle connut son état fut de prendre les mesures nécessaires pour assurer à 1 Institut la propriété de toute sa fortune. Tous les siens se réunirent alors autour de son lit, et, après avoir accompli ses devoirs religieux, elle demanda comme une grâce et la récompense de sa vie, si toutefois on l'en jugeait digne, de revêtir avant de mourir 1 habit de la Visitation. On devine que cette faveur lui fut accordée ; mais il fallut se hâter, car la jeune baronne n'avait plus que quelques heures à vivre. « On dit, ajoute la mère de Chaugy, que dans le pays où le soleil ne luit que trois ou quatre heures par jour, il ne se laisse pas de former l'or aussi pur que dans les climats où il éclaire plus longtemps, parce que, redoublant ta force de ses rayons à cause de sa proximité, sa vertu achève en peu d'heures ce qu'elle ne fait ailleurs que plus lentement : le soleil de justice fit en cette âme ce que fait ce bel astre en ces heureuses régions. En trois heures que dura ce conflit , étant fortifiée par sa vertu , elle paracheva ce grand œuvre pour lequel il faut un an tout entier de probation à

d'autres. Dès qu'elle eut prononcé ses vœux , n'ayant plus rien à souhaiter en ce monde , elle s'écria : « Maintenant . Monseigneur, hissez en paix votre indigne servante pour aller voir votre salutaire. » Dans la nuit qui suivit, elle rendit doucement son âme : c'était le 7 septembre 1617, et Aimée de Chantal avait dix-neuf ans.

C'est ainsi que h jeune baronne deThorens justifia ces paroles par lesquelles la mère de Chaugy commence sa biographie : « L Eglise a paru tout à la fois vierge. épouse et veuve, et dans tous ces états, religieuse, » et en lire une application immédiate en faveur de cette belle et pieuse jeune femme qui fut aussi vierge , épouse , veuve et religieuse, el mourut cependant à l'âge où d'habitude ses sœurs entraient dans le monde.Il m'a paru juste de tirer de son obscurité cette courte, mais admirable existence , trop étouffée; comme je l'ai dit en débutant, entre ces longues et admirables vies des premières mères de la Visitation.

Je ne connais nullement Mme Rosalie Dubois qui vient de publier un intéressant volume, sous le titre piquant de Paris Catholique au XIXe siècle ; mais dans un temps sceptique et boursicotier, comme celui où nous avons l'agrément de vivre , je suis heureux de signaler un auteur qui se montre moins découragé, moins désolé que tous ces beaux orateurs qui pérorent sur les grandes misères de la vie humaine , le dos au feu, devant une élégante société . tenant en main une glace ou une tasse de thé savoureux, et sont tout prêts.......... à ne faire aucun sacrifice pour, changer cet état de chose , bon pour exercer leur faconde. Mme Dubois prend en main la défense de la société parisienne et fait ressortir tous les bienfaits de la charité catholique, accomplis depuis une trentaine d'années ; elle nous raconte l'histoire et le progrès de la Soctété de Saint-Vincent-de-Paul, de celle de Saint-François-Régis , de toutes ces associations pieuses et charitables , et de tous ces établi ssemens hospitaliers qui soulagent cependant dps milliers de misères et dépassent le nombre de cent cinquante elle les accompagne de nombreuses anecdotes , d'exemples , de détails, et compose ainsi un livre réellement intéressant et digne d'être lu et médité. « Un grand nombre de nos frères, dit-elle, ignorent les vérités fondamentales de la foi ; ils

oublient le ciel pour ne songer qu'à la terre.Cependant.nous avons tous les mêmes espérances , nous pouvons prétendre à la même gloire, à la même immortalité. Nul n'est exclu de ce glorieux héritage ; les plus riches en science et en intelligence doivent donc faire participer leurs frères indigens à leurs trésors spirituels. Une sainte alliance, une fraternité religieuse doit régner entre les fils des bannis du paradis terrestre , afin de chercher ensemble les voies cachées qui conduiraient à cet Edem céleste , où les justes oublieront leurs afflictions et leurs souffrances, et béniront Dieu à jamais. » Gomme on voit, Mme Dubois est un peu poète et aussi un peu prédicateur , mais ses intentions sont louables et son livre excellent.

Ce volume se termine par une vie de la sœur Rosalie, de cette femme, j'allais dire cette sainte , qui semble avoir réuni en e.le tous les rayons éparsdu feu sacré de la charité pour offrir à ses contemporains un type parfait de l'idéal de la charité catholique. C'était une de ces âmes d'élite que Dieu a Jouées de qualités exceptionnelles ; elle eût mérité de seconder Vincent de Paul et de connaître Françoise Fremyot. Non-seulement cette femme, grande entre les plus grandes illustrations de notre siècle, avait le talent de consoler, de soulager, mais encore elle avait le don de la parole et savait se faire écouter des masses brutales et ignorantes ; on l'a vue, dans les révolutions de notre malheureuse patrie, plus forte que la force, désarmer d'un mot des hordes sauvages et leur rendre en un moment le calma et la raison. Il est peut-être un peu hardi d'avoir écrit celte biographie après celle qui est due à la plume de M. le vicomte de Melun ; mais enfin c'est une intéressante étude, et, d'ailleurs, il y a des sujets qu'on ne saurait trop traiter pour les popu'ariser de plus en plus.

XXVI.

16 Janvier 1858.

Lettres de la mère Agnès Arnauld , abbesse de PortRoyal , publiées sur les textes authentiquas , avec introduction par M. L. Feugères , 2 vol. in-8°, Duprat, 1858. — OEuvres complètes de Blaise Pascal, édition Lahure, 2 vol. in-18, Hachette, 1858.— Dictionnaire historique de M. Bouillet, 1 vol., Hachette. 1858. - Dictionnaire historique et géographique de MM. Dezobry et Bachelet, 2 vul. in-4, Dezobry et Magdelène, 1858.

La publication des Lettres de la mère Agnès Arnauld ne constitue pas l'une des œuvres les moins intéressantes de notre temps, et elle inaugure bien l'année 1858 , qui , du reste, s'annonce comme devant être au moins aussi féconde en ce genre historique que sa défunte sœur. Je regrette de ne pouvoir rendre hommage au patient courage de l'infatigable collecteur de cette curieuse correspondance; mais, par une résolution bien rare dans un temps dont la modestie n'est pas précisément la vertu, il n'a pas voulu se faire connaître.

L'auteur de l'introduction n'a pas voulu , non plus, se parer d'un mérite qu'on semblait lui abandonner, et, dès les premières lignes, il se hâte de nous le dire :

« Parmi les personnes avec lesquelles nos travaux sur Pascal nous ont mis en relations, il en est une pleine de zèle pour tout ce qui se rattache à la mémoire de Port-Royal, qui a employé plusieurs années à rechercher et à transcrire les lettres de la mère Agnès de Saint-Paul. » M. Feugères s'est donc seulement chargé de faire brièvement apprécier les qua-

lités épistolaires de la célèbre sœur des Armuld : c'est ce que je vais essayer de faire à mon tour « car cette grande figure qui se détache , froide et austère, dans la brillante galerie des illustrations du XVII" siècle est digne d'être connue et signalée à l'attention de tous. »

La mère Agnès naquit en 1593 d'Antoine Arnauld, avocat-général du conseil de la reine Catherine de Médicis , et qui eut dix-neuf autres enfans : dix moururent en bas âge. mais les survivons furent tous des personnages marquans, qu'il ne faut que nommer pour en faire apprécier la "aleur: Robert Arnauld d'Andilly , Henry Arnauld , évêque d'Angers ; Antoine Arnauld, le grand docteur ; les deux abbesses de Port-Royal, Marie-Angélique et Agnès , etc. Quelques lignes suffiront pour faire connaître une vie simplement , mais amplement remplie. La mère Agnès fut pourvue, à l'âge de six ans, par Henri IV de l'abbaye de Saint-Cyr, où elle prit l'habit l'année suivante, le 24 juin 1600. En 1608, elle se rendit à Port-Royal, où l'appelait sa sœur aînée et se démettant de ses fonctions abbatiales, elle se fit novice dans ce nouveau monastère, et en prononça les vœux le 1er mai 1612 ; sept ans plus tard, elle fut reconnue coadjutrice de la mère Angélique, mais elles donnèrent toutes deux leurs démissions pour régulariser l'état intérieur du couvent, et laisser les offices subir les chances de l'élection. La mère

Agnès fut envoyée en 1629 réformer l'abbaye de Tard, près de Dijon, et ne revint qu'en 1635 à Port-Roval, où elle fut choisie comme prieure. Elue abbessa l'année suivante , efle céda sa crosse , en 1642 , à sa sœur , près de laquelle elle reprit les fonctions de prieure: renommée abbesse de 1658 à 1661, elle fut exilée au couvent de la Visitation en 1564, rentra à Port- Royal en 1665, et mourut le 19 février 1671.

Il semblerait qu'une telle existence , écoulée loin des salons et de la cour, à l'abri des cloîtres, devrait passer comme inaperçue dans ce grand siècle de la France; mais il en a été bien autrement. La mère Agnès était en relation avec tout ce que Paris renfermait de grand et d'illustre; elle recevait de nombreuses visites dans son humble cellule , et entretenait une immense correspondance. « Sa perte excita des regrets extraordinaires, et provoqua des éloges de sa vie et de ses vertus qui sont consignés dans une foule do

lettres, pour la plupart inédites ; il y en a de la princesse de Guéménée, du duc et de la duchesse de Lianrourl, du duc et de la duchesse de Luynes, de Mme de Longueville, de M. de Rancé, abbé de la Trappe , de la duchesse de la Feuillade. » Voici ce que Mme de Longueville en écrivait à M. Arnauld d'Andilly :

« De Paris, ce 42 février. Vous connaissez assez mon cœur pour vous pour n'avoir pas besoin que je vous dise que votre douleur m'est sensible. Elle me l'est même par tant d'endroits que je suis persuadée que vous me plaignez quasi autant que vous-même, dans la perte que nous venons de faire de notre pauvre mère, et que vous croyez que j'ai autant besoin de consolation que personne du monde ; mais enfin, il faut que la certitude que nous avons de son bonheur ( car il me semble qu'on peut donner ce nom à notre espérance ) nous fasse supporter le mal que sa perte nous a fait sentir. Il ne vous en peut arriver où je ne participe très-sincèrement; vous me feriez injustice d'en douter, et M. de Lusancy aussi, à qui vous voudrez bien témoigner mes sentimens en cette triste occasion. »

On comprend aisément que la correspondance de cette femme, en communication perpétuelle avec les membres les plus distingués de la société honnête de ce temps, est précieuse pour 1 histoire de la littérature . comme pour l'histoire des mœurs, d'autant plus précieuse que sur les sept cent cinquante-et-une lettres dues aux patientes recherches de leur éditeur anonyme, une trentaine en tout étaient con nues. Ces lettres embrassent une période de quarante-cioq années, de 1626 au 10 février 1671 les personnes auxquelles le plus grand nombre se trouvent adressées sont. dans cette collection, mesdames de Foix , de Sa blé , la mère Le Conte , la marquise d'Aumont, le marquis de Sévigné et naturellement les membres de sa famille , de la tribu des Arnauld , suivant l'expression de M. Fougères. Comme style, elles sont d'autant plus remarquables qu'elles son! écrites rapidement et surtout en assez grand nombre pour exclure toute idée de travail. Qu'il me soit permis cependant de faire ici une réflexion : on s'étonne un peu trop, à mon sens. de l'élévation du genre épistolaire au XVII9 siècle, car je trouve à cela une raison qui me parait au moins

très-plausible. Dans cette société lettrée et polie, si différente de la nôtre, mais qui n'en avait pas moins ses torts et ses ridicules, on visait au bel esprit, nul ne peut le nier; or les personnes qui écrivaient alors lettres ou billets, les soignaient, dans !a pensée que ces légers produits de leurs plumes seraient montrés et lus et que, par conséquent, leur réputation dans les ruelles et les alcoves en dépendaient. Le monde précieux attachait une grande importance au style épistolaire, et il me parait certain que, pour justifier cette valeur prêtée à des pages fugitives, il fallait qu'elles fussent soumises à un examen qui seul pouvait leur donner quelque valeur.

Je reviens à la mère Agnès. M. Feugères apprécie trèssainement son talent et ses qualités; mais il le fait trop rapidement, et je ne puis trop regretter que lui, qui a vécu familièrement avec ces austères individualités du grand siècle, n'ait pas buriné en tête de cette correspondance un portrait de la seconde abbesse de Port-Royal, portrait qui nous aurait encore fait mieux comprendre ces lettres si diverses et si multiples dans leurs buts et leurs tendances.

La correspondance de la mère Agnès Arnauld se divise en deux parties principales : lettres écrites à des personnes du monde sur des événemens du monde, toujours très-sérieuses, mais enfin d'un intérêt plus général, et lettres de direction. Dans les premières son style se ressent constamment de la grave uniformité , de la monotonie de sa vie qui en exclut la vivacité des images et des sentimens, la mobilité des pensées : « elle n'écrit jamais par simple amusement d'esprit, mais pour remplir un devoir.» Aussi est-ce dans les lettres de direction qu'elle se montre réellement à sa véritable hauteur. On y rencontre , dit M. Feugères, cette parfaite connaissance du cœur humain et de ses plus secrètes passions qu'on ne s'attendait pas à trouver à un tel degré dans la solitude des cloîtres, si l'on ne savait qu'il y a dans la contemplation et la prière comme un miroir où l'âme se voil jusques dans les moindres nuances de ses désirs et de ses penchans. Cette partie de la correspondance delà mère Agnès est pleine de sens et de profondeur. Evidemment ces conseils ne s'adressent point dans leur application directe aux gens du monde : la prudente religieuse

écrivait en vue de la vie monastique ; elle n'ignorait pas que la société n'est pas un monastère et que les règles da l'un ne sauraientêlre celles de l'autre. Toutefois, notons-le bien, les gens du monde eux-mêmes y trouveraient leur profit en y découvrant sous une forme moins dogmatique, mais plus animée, des préceptes de morale et de religion aussi instructifs que ceux que leur offrent les traités de Nicole. Quel est le savant ou lerudit, ajoute M. Feugères, qui ne devrait pas se pénétrer de cette recommandation que la mère Agnès adresait à sa mère : —«Vous ne man juez pas de savoir beaucoup de choses qui vous peuvent exciter, mais il faut attirer la grâce pour donner la vie à vos connaissances qui sont stériles quan 1 elle ne les anime pas.»

Nos lecteurs désirent certainement lire quelques passages de ces lettres que je signale d'une manière particulière, dans la portion que je qualifierais de mondaine si ce mot pouvait trouver ici sa place, la correspondance de la mère Agnès avec la marquise de Sablé occupe certainement la place principale. Je ne puis songer à en donner une idée complète : le cadre de cet article b'oppose à une pareille élude, et malgré les insinuations de M. Fougères, — insinuations peul-être regrettables, -il est au moins hardi de vouloir reparler de la spirituelle et très précieuse marquise d'à près M. Cousin. Ces lettres cependant font mieux connaître encore Mme de Sablé avec ses petites manies, ses craintes, ses préjugés, et formeraient, à elles seules, un chapitre très piqnant de l'histoire sociale de cette époque.

Dom Clemencel,dans son histoire littéraire,signale comme un monument de tact, de goût et de profondeur la lettre adressée par la mère Agnès à M. Arnaud au sujet de l'emprisonnement de M de Sacy à la Bastille : elle est malheureusement trop longue pour être citée en entier ici : qu'en en juge cependant par ce Fragment :

« Je vous remercie, mon très cher frère , de votre souvenir qui m'a été d'autant plus cher,que vous avez la bonté de penser à moi dans le temps de votre plus grande douleur. Je puis vous assurer aussi que , quand j'appris celte nouvelle si surprenante > presqu'aussitôt je pensai à la grandeur de l'affliction où vous seriez ; et il n'est pas difficile à ceux qui connaissent les obligations particulières que vous lui aviez

(à M. de Sacy) et la force de la liaison, de h nature et de la grâce en des personnes qui ont, autant de naturel et da cha rité que vous, de juger de votre douleur. Voire billet ne m'a donc rien appris que je ne susse déjà, mais je n'ai pu souffrir, mon très cher frère , ce que vous dites que vous pensez que vos péchés sont la cause de cet accident. Il y en a d'autres qui devraient avoir ces seutimens avec plus de justice. Je crois néanmoins, après tout, que, quoique nous fussions indignes de le posséder, ce n'est pas tant pour nous punir que pour le recompenser, que Dieu a permis sa détention. Il ne nous prive pas de la lumière de ce flambeau lorsqu'il l'augmente et qu'il l'expose en un lieu plus éminent, afin qu'on le voie de plus luin et qu'il éclaire toute l'église. Sa vie , qui était toute notre édification, devient encore plus édifiante. Tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a écrit acquiert une nouvelle force, et ses prières qu'il offre à Dieu pour nous et pour toute l'église sont même plus libres et plus efficaces dans ses chaines , car la parole de Dieu , comme dit saint Paul , n'est point liée. Si les hommes croyaient lui pouvoir donner plus de force , ils l'affaibliraient , et, au contraire, s'ils pensaient l'affaiblir, ils la fortifieraient. Il est vrai que nous perdons beaucoup, m is il se peut bien faire que l'église y gagnera, et certainement pour lui, il y gagne; c'est pourquoi nous retrouvons ce que nous perdons dans le bien général de notre mère et dans le bien même particulier de notre père. Il en sera plus riche, et, par conséquent, nous en serons moins pauvres , car les entrailles de charité que Dieu lui a données nous donnent, si nous voulons , comme un droit de société avec lui pour participer à tous ses biens, et il ne voudrait pas être riche sans nous. »

Une autre fois, la mère Agnès écrivait à Mmn de Sablé, qui gémissait de ne pas avoir sa chambre exposée au soleil levant et qui , comme on le sait , avait pour sa santé des craintes ridiculement exagérées :

« Pourquoi vous avisez-vous , ma chère sœur, de vous inquiéter de n'avoir point le soleil levant, puisque vous vous êtes bien portée depuis plusieurs années qu'il y a que votre bâtiment est fait et qu'il n'a point été tourné de ce côté-là? C'est assez que votre tribune soit à l'orient et que vous y soyez exposèe au soleil de justice, qui est Notre-Seigneur-

Jésus-Christ, qui est venu nous visiter du ciel comme un soleil levant, pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort et conduire nos pas dans le chemin de la paix. Vous trouverez sans doute de ce côté-là la santé de votre âme et celle de votre corps, autant qu'il plaira à Dieu de vous la donner. »

A la reine de Pologne , elle commence une lettre par ce début vraiment de grand style :

« Madame, après avoir rendu de très humbles actions de grâces à Dieu de l'heureux succès des affaires de V. M., je me donne l'honneur de lui témoigner la joie que j'en ai ressentie , qui m'a fait admirer la bonté de Dieu et sa puissance qui donne, quand il lui plaît, des secours qu'on n'aurait presqu'osé espérer. »

A M. de Pomponne, elle dit en se félicitant de la réouverture des cours de Port-Royal et de la rentrée des élèves :

« Ces petites colombes ont apporté la branche d 'olivier, en rouvrant la poite qui était fermée aux grandes et aux petites. »

Au sujet d'une abbesse qui n'avait pas de vocation :

«. C'est une âme toute séculièra qui n'a jamais aimé sa vocation et qui a toujours regardé la religion comme un forçat regarde sa chaîne. »

A une religieuse d'un caractère irritable et soupçonneux : « Je vous trouve si fermée quand il y a quelque temps que je ne vous ai parlé , que je ne vous connais plus, et au lieu de parler une fois, il le faut faire quatre avant de vous avoir désombragée. »

Enfin je terminerai par cette phrase , dans laquelle on ne peut se refuser à reconnaître deux des plus beaux vers d'Athalie :

« Dieu qui met des digues à la mer saura bien apaiser tous ces flots et toutes ces tempêtes. »

La publication à laquelle M. Feugère a attaché son nom est une heureuse idée, et je ne saurais trop exprimer le désir de voir multiplier ces recueils épistolaires qui nous font pénétrer plus avant dans la sociétédu grand siècle, vivre plus intimement avec ses membres, et qui forment des ouvrages agréables à lire et instructifs en mène temps. La correspondance de la mère Agnès est comme le complément de la

bibliothèque spirituelle que M de Sacy édite chez le libraire Techner et elle méritait d'inaugurer une série où les noms, si l'on voulait , afflueraient en demeurant presque toujours illustres ou, du moins, très connus. La mère Agnès, nul ne peut songer à le contester, est une des ligures les plus saillantes de cette époque et digne du portrait qu'en a tracé Besoigne dans sa grande histoire de Port •Royal

a Le recueillement était peint sur le visage de la mère Agnès. Sa présence seule animait tout. Il suffisait de la voir pour être comme entraînée au bien... Toutes ses vertus différentes, mélangées et réunies ensemble, formaient un tout qui faisait comme une vertu unique qu'on peut appeler une égalité d'âmH qui ne se démentait jamais. »

De la mère Agnès à Biaise Pascal la transition est facile, mais je ne parlerai pas, cependant, aussi longuement de ce grand esprit. L'ouvrage que nous indiquons n'est pas, » proprement parler, une éJition nouvellement préparée : c'est plutôt un recueil exact, minutieux du toutes les œuvres de l'illustre enfant de Clermont, précédés de sa vieécrite par sa sœur, madame Périer, et annotés par M. le professeur Drion. Je signalerai seulement i'une des deux courtes pièces de vers écrites derrière deux tdbleaux au château de Fontenay-le-Comte, et attribués par la tradition à l'auteur des Provinciales :

Les plaisirs innocens ont choisi pour asile

Ce palais, où l'art semble épuiser son pou voir :

Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,

Le cœur à l'habiter goûte un bonheur tranquille.

On y voit dans mille canaux

Folâtrer de jeunes naïades,

Les dieux de la terre et des eaux

Y choisissent leurs promenades.

Mais les maîtres de ces beaux lieux

Nous y font oublier et la terre et les cieux.

Il serait vraiment curieux que ces vers précieux fussent sortis de la même plume qui écrivit les Pensées.

M. Bouillet vient de publier lune nouvelle édition ce son dictionnaire historique et géographique, l'un de nos principaux ouvrages classiques et qui paraît, cette fois, revêtu

de toutes les approbations ecclésiastiques qui manquaient à ses devancières. M. Desobry, en même temps, met au jour un dictionnaire semblable, beaucoup plus étendu et qui a l'incontestable mérite d'être dû à la collaboration d'hommes distingués, qui ont tenu à signer les principaux articles qu'ils ont eu à rédiger. Ces encyclopédies, dont le docte Moréri a été. en quelque sorte l'inventeur, au commencement du XVIII" siècle, sont naturellement exposées à de nombreuses erreurs, à des omissions, mais il faut faire la part des difficultés d'une pareille œuvre et savoir encore gré aux auteurs des excellents résultats par eux obtenus. Le dictionnaire de M. Bouillet, un des membres éminens de l'Université, a pour lui le nombre des éditions, les années et l'habitude, mais M. Désobry, l'érudit auteur de Rome au siècle d'Auguste, gagnera rapidement du terrain. Je ne veux pas dire, d'ailleurs , que ces deux dictionnaires s'excluent l'un l'autre : ils se complètent, au contraire , et doivent se trouver presque toujours réunis sur le même rayon d'une bibliothèque.

XXVII.

4 Février 1858.

La Tribune moderne : M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence , par M. Villemain , 1 vol. in-8% Michel Lévy, 1858. — Robert Emmet , 1 vol. in-18, chez le même.-Etude sur Daniel Huet, évêque d'Avranches, par M. l'abbé Flotte, 1 vol. in-8\*, Montpelliel, Séguin, 4857. -La Mission de Cayenne, par le P. de Montayon, 1 vol. in-8', Julien et Lasnier, 1857.

Je ne veux pas tarder davantage à parler des deux livres qut viennent de paraître en même temps à la librairie Michel Lévv, et qui ont excité et excitent encore à un si haut point la curiosité publique. L'un a l'attrait puissant d'un nom; il fait revivre l'un des maréchaux de la littérature par

la plume élégante et toujours jeune de l'un des meilleurs écrivains contemporains ; l'autre , plus modeste de format, a l'attrait bien plus puissant encore de l'anonyme. Son auteur, une dame que chacun connaît et qui appartient à deux familles de notre meilleure noblesse, a voulu demeurer officiellement inconnue et 3 observé, tout d'abord, si rigoureusement l'incognito que, tandis qu'elle faisait imprimer l'ouvrage , on l'ignorait dans son propre hôtel, je veux parler de Robert Emmet.

« Qui connaît en France Robert Emmet ? demande son biographe. Peut-être quelques lecteurs ont-ils un vague souvenir de sa mélancolique destinée. Il n'y a guère plus de cinquante années que ce jeune héros est mort sur l'écha • faud, à peine âgé de vingt-trois ans, et ceux qui l'ont connu vivent encore ; l'Irlande et 1 Amérique honorent sa mémoire comme celle d'un martyr de la liberté. Une si courte vie ne tient pas , il est vrai , grandb place dans l'histoire, et cependant, grâce aux poésies de Thomas Moore, à quelques pages touchantes de Washington Irving , cet épisode des troubles de l'Irlande , où figura Robert Emmet. est devenu une sorte de légende héroïque et romanesque. Il m'a semblé que, même après le poète irlandais et le romancier américain, une simple biographie sans autre mérite que l'exactitnde historique exciterait encore l'intérêt. Souvent la pensée n'égale pas le charme de la vérité , et la vie humaine apparaît, dans sa poignante réalité, plus romanesque que le roman et plus tragique que la tragédie. » Qu'est-ce donc que Robert Emmet ?

Robert Emmet naquit dans la capitale de l'Irlande en l'année 1780, d'une famille de gentilshommes campagnards et. dès sa plus tendre jeunesse fit preuve d'une rare passion pour l'étude des mathématiques. On raconte même qu'un jour, il s'y absorba tellement , à la suite d'expériences de chimie , qu'il s'empoisonna involontairement ; mais il eut le sang-froid — âgé de douze ans — de chercher dans son livre le contrepoison nécessaire , se l'appliqua et continua la recherche du problême qu'il poursuivait , malgré de cruelles souffrances et sans plus penser au péril. Il termina ses études à l'Université de Saint-Colombo, où l'on montre encore « les débris d'un temple de forme circulaire, au-des-

sus de rochers noirs que le soleil couchant colore d'une teinte rosée. C'était là, dit-on, que Robert Emmel allait s'asseoir, songeant déjà , dans ses ardentes et tristes rêveries , aux souffrances et aux injures de son pays. » L'Iilande était, en effet, alors — 1798 — désolée, déchirée par une terrible lutte sociale : catholiques et protestans s'étaient réunis pour arborer le drapeau de l'indépendance , excitée, encouragée, agrandie par la grande lutte sociale qui venait de s'accomplir de l'autre côté de l'Atlantique : une répression terrible, la Terreur irlandaise , comme on a dit depuis , frappa ces tentatives de rebellion , la torture fut remise en honneur; Thornas-Addès Emmet, frère aîné de Robert, ne fut pas un des plus malheureux, il ne fut que déporté.

Elevé dans Je s horreurs de la répression de 1798, Robert prit en haine le joug de l'Angleterre ; là-dessus il sentit avant de raisonner, à dire le vrai , jamais haine ne fut plus légitime. A ce moment il exhala sa colère dans des vers , des discours prononcés à la société historique de Dublin, et en peu de temps il s'empara de la faveur populaire. Robert ne tarda pis à passer en France et eut des entrevues avec Napoléon qui , songeant à une descente en Angleterre , désirait vivement l'appui de l'Irlande , et ces conférences établirent une union de mouvemens assez bizar re; car il paraît d'ailleurs que les deux interlocuteurs se plaisaient médiocremenl l'un à l'autre. Robert rentra en Irlande au mois de novembre 1802, et se remit aussitôt en relation avec les chefs de l'insurrection de 1798 : on peut dire que tous y prirent part, grands seigneurs et bourgeois , industriels et paysans. La lutte éclata à Dublin le 23 juillet : elle échoua, et, peu de jours après. Robert Emmet fut surpris chez Mistriss Palmer, blessé d'un coup de feu comme il voulait s'échapper, et conduit à Dublin.

Je ne détaillerai pas les phases du procès, de la condamnation et de la mort de Robert Emmet; c'est la partie la plus touchante, la plus intéressante du livre que j'ai en ce moment sous les yeux ; il y a précisément une épisode d'amour qui vient adoucir ces scènes trop sévères et rappeler au lecteur que son héros est à peine un jeune homme. Du reste, Emmet fit preuve jusqu'au dernier moment d'un rare courage. « Le jour de sa mort , on trouva sur sa table un

dessin de sa main, à la plume , admirablement bien fait ; c'était son propre portrait, d une ressemblance frappante, la tête séparée du corps qui était étendu tout auprès, environné de l'schafaud, de la hache et de tout l'effrayant appareil de l'exécution pour haute trahison. » Les débats no traînèrent pas, d'ailleurs, et la sentence ayant été prononcée le 15 septembre après que le prévenu eut soutenu lui-même et très-éloquemment, mais trop vivement, sa défense; l'exécution eut lieu le lendemain : Emmet fut pendu et décapité ensuite. Son biographe , avant de unir , nous donne quelques détails sur celle qui avait procuré à Emmet ses seuls jours de bonheur, miss Curran ; elle demeura fidèle à son héros, se maria cependant pour fuir l'isolement profond dans lequel elle se trouvait, mais en faisant connaître sa vie entière à son mari, et mourut peu après en Sicile, où le capitaine Sturgeon l'avait conduite pour rétablir sa santé.

En présence de eette figure si poétique et si touchante et que le style de l'auteur rend encore plus sympathique, pouvons-nous oublier que Robert Emmet avait pris part à une révolte et conspira la ruine du gouvernement qui présidait aux destinées de son pays ? Non, sans doute , et quelqu'injuste qu'ait été dans le principe l'invasion de l'Irlande par les troupes et les colons de l'Angleterre ; mieux vaut eneore souflrir cette domination, tout en réformant ses abus, que d'ouvrir l'abîme sanglant des révolutions. Mais si les haines des vaincus sont excusables , même après tant de siècles , c'est quand le vainqueur n'a rien fait pour se concilier les peuples, pour éteindre les souvenirs fâcheux; quand il a maintenu rigoureusement la ligne de démarcation religieuse, politique et morale. Un Irlandais et un Anglais n'ont pas plus de rapports entr'eux qu'un Grec et un Turc, un Indien et un Anglais, qui oserait blâmer 1 auteur de s'être montré favorable au peuple opprimé et d'avoir, jusques à un certain point, épousé ses senti mens nationaux ?

Le nouvel ouvrage de M. Villemain contient bien aussi certains passages plus actuels, aux yeux de leur auteur bien entendu, que ne le comporterait rigoureusement son sujet, mais ce sont de petits details qu'il faut passer à t'éminent secrétaire perpétuel d3 l'Académie française et qui ajoutent même un nouvel et piquant intérêt à sa publication.

M. Villemain se propose de passer en revue les grandes illustrations de la tribune contemporaine. Après avoir, avec succès, comme il a légitimement le droit de s'en prévaloir , retracé déjà quelques parties de notre histoire intime contemporaine, il veut généraliser ses éludes et les résume sous ce titre original et significatif : La Tribune moderne, pour faire connaitre cet essor de l'intelligence qui a succédé à ce grand efîo't guerrier, lequel a eu ses éloquens historiens. Ce nouvel ouvrage ne doit pas être uniquement fran, çais, mais européen et retracer les profils des grands orateurs de tous les pays ; il doit indiquer et faire connaître « l'action de l'intelligenee sur l'opinion. » A ce sujet M. Villemain donne un regret à cette tribune « dont le signe matériel même a disparu, » et il ajoute : « Par orgueil de Français et par amour des lettres , j'ai mis en tête de ces noms, celui de M. de Chateaubriand, dont la longue et laborieuse vie a rempli une si grande part du dix-neuvième siècle et qui, en France et à l'étranger , a hissé de si vi\es empreintes sur la littérature et les idées du temps. Mais d'autres noms qui précèdent le sien et eurent avec éclat une influence plus restreinte, m'occuperont avec moins de détails. Ce sont les noms de Burke, de Fox , de Canning, de lord Grey, l'homme respecté qui attacha le prix glorieux de ses effurts et de sa vie au grand événement de la réforme électorale en Angleterre: ci sont aussi , dans notre pays et pour un temps d'épreuve, malheureusement plus court, les noms de quelques-uns des fondateurs de ce régime parlementaire, dont la France a profité trente ans pour se relever de ses malheurs et grandir par la paix , ce sont MM. Laine , de Serres, le général Foy, Royer-Collard, afin de ne parler que des renommées garanties par la mort; maxime solutum , et sine obtrectatore fitit, prodere de iis . quos mors odie ont invidiœ exemisset, comme dit Tacite. »

Je n'ai pas b prétention de répéter ici un a ride sommaire biographique de la vie de ce petit cadet de Bretagne qui fut tour à tour diplomate , grand orateur, grand écrivain , et est demeuré, en fin de compte', une des plus grandes illustrations do la France au XIX' siècle. M. Vil. lemain accorde de grands éloges à l'orateur et à l 'écrivain, mais il ne ménage pas l'homme. Il y a dans cette étude

cette curieuse scission , qui donne un grand intérêt à sa lecture et une réelle originalité à sa composition. M. Villemain le fait avec cette profonde finesse que nous lui connaissons tous, et sans, cependant, le dissimuler ; mais je me contente d'indiquer cette curieuse appréciation , et je me hâte do placer sous les yeux de mes lecteurs cette belle page, dans laquelle est résumé le rôle littéraire de M. de

Chateaubriand :

« En essayant d écrire cette vie avec une étendue que ne comportent pas d'autres biographies,toutes politiques, nous rendons hommage à l'ascendant réel du génie et a son action sur les âmes. Ce que n'ont fait ni Fox , ni Burka , ni Ganning. M. de Chateaubriand l'a fait. Il a changé , dans l'ordre moral, une partie des opinions rie son siècle ; il a ramené la 1 ttérature à la religion et l'esprit religieux à l'esprit de liberté. Une influence à la foi^ si forte et si variée ne s'exerce pas sans un don supérieur, sans une puissance originale. M. de Chateaubriand , il faut le reconnaître, a été rénovateur dans l'imagination, la critique et l'histoire. Par là une grande place lui sera conservée, malgré ses propres erreurs et les vicissitudes du temps. De Byron à Augustin Thierry, de nos éclatans lyriques aux poètes étrangers, de Manzoni à Hérédia, une empreinte du génie de Chateaubriand se retrouve sur presque tous les talens de notre siècle, et par là même, elle a pénétré dans l'esprit de ce siècle, car le rapport entre le goût et les opinions est plus intime qu'on ne croit, et se retrouve à tous les degrés. »

Nous remonterons deux siècles pour venir saluer ce bon Huet, le docte, l'aimable evêque d'Avranches qui, lui aussi, a tenu une place considérable dans la littérature de son temps. Pierre-Daniel Huet, naquit ià Caen en 1630, et commença par voyager jusque dans la Suède, dont le premier il a fouillé les archives. A son retour dans sa ville natale, il fonda une Académie qui eut une certaine réputation. Adjoint à Bossuet comme sous-précepteur du Dauphin , en 1670, il fut chargé de la composition et de l'exécution des éditions classiqups spécialement faites pour ce prince, et entra peu après à l'Académie française. En 1678, il fut pourvu de l'abbaye d'Aulnay, en Normandie, et dix

ans plus tard de l'evêché d'Avranches, dont il se démit en 1699 pour venir chez les jésuites de Paris consacrer tout son temps au travail : il y mourut en 1721. Huet a laissé en effet d'importans ouvrage : une explication des Evangiles , une critique de la philosophie cartésienne, une lettre sur l'origine du roman en France, une histoire du commerce et de la navigation des anciens, et de nombreuses et très élégantes poésies latines.

Depuis quelques années on s'est beaucoup occupé de Huet : M. Charles Nisard a publié ses Mémoires. M. BarIholmin et Mlle de Gouruay ont étudié sa vie. M. l'abbé Flotte vient aujourd hui , non pas écrire une nouvelle biographie de ce célèbre précieux, mais principalement exa- miner ses systèmes philosophiques, qu'il expose et apprécie très exactement ; il ne néglige pas pour cela complètement l'homme , et se plaît à nous faire connaître ses tendances ei habitudes intellectuelles et son caractère moral.

Le travail de M. l'abbé Flotte', quoiqu'un peu trop méthodique, est intéressant, et complète la série d ouvrage auxquels ce savant prélat a donné prétexte. M. l'abbé flotte s'est spécialement proposé de justilier Daniel Huet des accusations qui ont été dirigées contre lui au point de vue philosophique. « Que l'on affirme , dit-il en finissant, que Huet n'est pas un théologien, nous en conviendrons volontiers : Huet le reconnaissait lui-même. Qu'on ne le place pas aux premiers rangs parmi les philosophes , nous ne protesterons point ; il nous a semblé qu'en étudiant les questions philosophiques , Huet songeait moins à les approfondir qu'à entasser les textes, quelquefois sans exami- ner s'ils étaient bien appliqués. Mais nous soutiendrons toujours que l'on calomnie l'évêque d'Avranches quand on en fait un Pyrrhonnn. »

Je ne sais comment découvrir une transition, qui de Chateaubriand et de Huet, me permette de passer aux deux livres que je veux, sans plus tarder, signaler à mes lecteurs : faute de mieux , je n'en chercherai pas d'autre que celle de trouver là un prétexte légitime de varier le sujet de ma revue et de la rendre la moins monotone possible. Les pères jésuites entreprennent une série d'ouvrages destinés à faire connaître les voyages et travaux des missionnaires de la

compagnie pour servir de complément aux lettres édifiantes. Le tome premier a paru chez MM. Julien, Garnier et Cosnard, éditeurs, lui savent faire de beaux livres par la forme comme leurs ailleurs par le fond, et il est commencé à la mission de Cayenne et d î la Guyane. Après une courte in troduction historique du père de Montézon, paraissent des relations de 1663, 1664, 1723, 1790, et enfin des lettres de missionnaires contemporaines. C'est une excellente idée qu'ont eue les membres de la compagnie de Jésus et un magnifique monument qu'ils élèvent à leurs devanciers et à leurs frères. C'est en 1643 que parurent les premiers prêtres catholiques dans la Guyane : c'étaient des capucins; l'expédition dirigée par M. de B etigny et qu'ils avaient accom- pagnée, échoua, et ils durent, avec quelques colons, heureu- sement échappés, se retirer dans l'île de Cayenne. En 1651, un père jésuite pénétra à l'autre extrémité de celle vaste contrée, mais ce ne fut qu'en 1664, avec la prise de po session définitive au nain de Louis XIV, que l'œuvre des mis- sions commença à exercer une salutaire influence dans la Guyane: les jésuites parurent seuls désormais, mais obtinrent de magnifiques victoires morales, non sans rencontrer, cependant, de vives résistances, et laisser le sang de quelques-uns d'entr'eux , fertiliser ce sol ingrat. Ce livre est d'une lecture attachante en même temps qu instructive et il faut espérer que les dernières paroles de son pieux et savant éditeur trouveront de l'écho parmi nous : « Puissent ces divers monumens de la piété et du zèle de ces hommes apostoliques, réveiller la foi parmi les chrétiens de notre vieille Europe, y inspirer de généreux dévouemens et faire naître de nouvelles vocations pour continuer et étendre la grande œuvre de la conversion des infidèles.

Les Récits d'un Chasseur, de Ivan Tourgueneff ne sont autre chose que les Mémoires d'un Seigneur russe , publiés il y a deux ou trois ans dans la bibliothèque des chemins de fe.r, mais contre lesquels l'auteur réclame énergiquement :

« Cette prétendue traduction , écrivait-ii , est une véritable mystification littéraire. Je ne parle pas des contresens, des erreurs dont elle fourmille... J'affirme qu'il n 'y a pas dans tous les Mémoires d'un Seigneur russe quatre li-

gnes dé suite fidèlement rendues.») M. Delaveau , auteur distingué et l'un des collaborateurs de la Revue des Deux Mondes, s'est chargé de prouver la vérité des assertions de M. Tourgueneff et l'on n'a qu'à comparer maintenant les deux traductions. Les Récits d'un Chasseur sont spécialement destinés à dépeindre la situation dans laquelle se trouvait,— il faut dire ainsi heureusement aujourd'hui — la population esclave en Russie, mais M. Tourgueneff ne se laisse pas outre mesure absorber par la pensée philosophique et sérieuse : il a su en même temps distribuer avec beaucoup d'art les remarques et les souvenirs qui forment les récits de ce charmant voiume, imprimé avec un véritable luxe et très joliment illustré par Godefroy Durand. Les récits peignant au vif la société campagnarde russe, en insistant surtout sur les mœurs et la vie extérieure des paysans : c'est en retraçant leurs habitudes et leurs actions que l'auteur nous fait connaître leurs s entimens et leurs tendances : c'est aus>i par ce moyen qu'il a composé un livre que tout le monde lira avec plaisir.

XXVIII.

19 Février 1858.

Mémoires et Journal de J.-G. Wille , graveur du roi , publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale par Georges Duplessis , avec une préface de MM. Jules et Edmond de Concourt. , 2 vol. in-8°, 1858.Histoire des plus célèbres amateurs français et de leurs rapports avec les artistes . par M. Dumesnil , 2 vol. in-8°, 1858. — Histoire de /a peinture en Italie , par J. Coindet. 1 vol. in-18 , 1857. - Trésors d'art exposés à Manchester en 1867, par M. W. Burger, 1 vol. in-18. 1857, tous chez Renouard.— Eludes sur Colbert et l'Histoire de l'économie politique â celle époque, par M. Joubleau, 2 vol. in-8°, Guillaumin.

Jean-Georges Wille, naquit à Kœriigsberg le 5 novembre 1715, d'une famille bourgeoise de cette ville, et se trouva l'aine de cinq autre garçons et d'une fille ; il nous raconte

lui-même que, dès l'âge de deux ou trois ans , son bonheur était de crayonner toutes espèces île ligures sur les planchers. Il passa , du reste , son enfance et sa jeunesse trèspaisiblement, allant à l'école se promenant les jours de congé dans les ruinas de l'ancien château fort , ou dans les jardins du couvent des capucins. dont le frère gardien flatlait singulièrement ses goûts artistiques. Sa première grande distraction fut un voyage à Marbourg, -- ville distante de six lieues de Kœnigsberg. — « A présent , mon fils, lui dit son père à son retour, raconte-moi un peu ce que tu as vu et observé.— Cela m'encourageait, nous dit Wille, et de suite je fis l'orateur et le conieur avec l'enthousiasme d'un écolier qui n'avait encore rien vu d'intéressant, et qui s'embrouille par l'abondance de la matière dont sa tête est remplie,» Wille se remitensuiie au travail avec ardeur et, pendant quelque temps, s'adonna au jardinage ; mais il ne perdait pas de vue sa passion pour le dessin. Il s'agissait de trouver un maître, et, malheureusement, le pays était pauvre à cet égard : deux ou truis tentatives furent infructueuses, quand on mit par hasard la main sur un M. Kulin, qui habitait une petite ville voisine, et, ayant vu Wille et ses essais, dit au père de Georges : « Votre fils , Monsieur, me plaît ; il me paraît fort éveillé : nous nous arrangerons sans difficulté; » et il se montra d'une extrême facilité sur le chapitre ds h rétribution.

« Me voilà donc au comble de mes désirs , s'écrie alors le jeune débutant , en me voyant dans une école de peinture. Je sentais d'avance le plaisir que j'aurais à faire des progrès dans le dessin, surtout à m'exercer dans la peinture, dont la manipulation m'était inconnue. Je me procurai d'abord une palette , des pinceaux , une toile et des couleurs dont M. Kuhn m'enseigna la préparation. »

Wille se mit résolument à travailler et se fit chérir comme le fils de la maison par son professeur ei sa famille. Dès ce moment il nous raconte une anecdote qui preuve bien jusqu'à quel point il possédait le feu sacré de fart : un jour étar.l allé esquisser des ruines avec M. Kuhn, Georges Wille entra dans un cabaret pour se rafraîchir, la gent paysanne qui s'y ébattait alors, se prit subitement de querelle et l'on se battit sérieusement ; M. Kuhn entraîna son élève au dc-

hors, mais celui-ci ne pouvait y consentir, voulant prendre celle mêlée bien sur le fait, et dès le lendemain , il essayai' de la reproduire sur le papier. Ce bon ménage ne se prolongea pas cependant et Wille revint chez son père. Je passerai un peu vite sur le temps qui s'écoub ensuite, temps d'épreuves et de travaux pour le futur graveur du roi : le jeune homme alla s'émancipant chaque jour davantage, voyageant à droite et à gauche , et se créant en Allemagne des relations qu'il conserva soigneusement quand il fut devenu parisien.

Entin , vint le jour du départ pour la France , jcur mêlé de joie et de tristesse , car si Georges Wille entrevoyait la gloire et la renommée de l autre côté du Rhin , il lui fallait quitter ceux qu'il aimait et son père, qui était déjà d'un âge bien avancé. Il nous raconte ce voyage avec esprit et humour ; qu'on en juge par ce passage: Parvenu à un endroit où le coche stationnait , Wille ;avec quelques-uns de ses compagnons trouva ingénieux de se diriger à pied sur Châlons pour avoir le temps de visiter celle \ ille. « On nous montra un chemin direct , nous marchâmes avec promptitude, mais bientôt la chaleur nous accablait ; l'eau manquait pour nous rafraîchir , nul arbre ne s'y trouvait pour nous donner de l'ombre. Enfin , vers le soir, à l'entrée d'un village, il y avait une ferme où nous demandions avec instance d'être logés. On nous répondit : « Nous ne logeons personne. D Après une réponse aussi nette que brusque, nous désirions savoir s'il y avait une auberge au village : « Non , nous répondit-on , mais il y a une pauvre femme qui héberge quelquefois les vagabonds et coureurs du pays ; elle pourrait faire votre affaire. » Cette réponse n'était pas édifiante, mais nous cherchions à être logés, nous étions accablés de soif et de lassitude. Nous trouvâmes cette femme : nous demandâmes de l'eau. « Il n'y en a point chez nous , disait-elle, mais voici une cruche presque remplie de vin. » Ce vin était mauvais, cependant délicat dans notre situation. Et le souper ? « Hélas 1 je possède dix œufs, répondit-elle; je les arrangerai 3vec de l'oseille , si vous voulez , ce sera très bon. » Et de suite elle cassait et battait pêle-mêle les œufs et les feuilles entières de l'oseille dans une marmitte qu'elle mit sur un peu de paille. Elle avait oublié le sel ,

mais le poivre était en abondance. C'est ainsi que l'hôtesse nous produisit une marmelade qui , dans toute autre situation , nous aurait répugné , mais la faim a le privilège de n'être pas difficile. — Et comment coucherons-nous ?— Voilà, messieurs, disait cette bonne femme , une échelle , montez-là, vous serez dans le grenier. Il y a du foin , couchez-vous dessus ; vous y reposerez bien , je vous en réponds.» Nous y couchâmes et malgré la morsure des puces, chacun y dormit jusqu'au jour. Nous n'avions point de toilette à faire ; nous descendîmes l'échelle , payâmes l'hôtesse, partîmes et arrivâmes a Châlons, bien avant midi ,à l'auberge où le coche était attendu. C'est alors que nous fûmes nous rafraîchir et alors aussi que nous sentîmes la sottise de notre expédition; car les cloches que nou-. avi ons aux pieds étaient si cuisantes que nous fumes obligés de garder la chambre ; si bien que , quand vers le soir, le coche arriva, nous étions encore as^is à caresser et guérir nos pieds , de manière qu'aucun de nous ne vit la capi talc de la Champagne, ni en entier, ni en partte. »

Une foisà Paris, Wille ne perdit pas son temps : il se mit courageusement à l'oeuvre et ne tarda pas à faire bonne figure en gravant aussilôt les portraits de M. et de Mlle de Largillière, qui lui valurent l'amitié du célèbre Rigaud. Les Mémoires du jeune artiste s'arrêtent, par malheur, presqu'à ce moment, au milieu de l'annee 1743 , et un intervalle de treize ans nous sépare du jour où Georges Wille commença son Journal, document où il consigne minutieusement ses faits et gestes, jour par jour, et qu'il continua constamment ; ce Journal est moins piquant. moins lisible que les Mémoires, mais il est beaucoup plus riche en renseignemens de tous genres sur la haute société artistique de la seconde moitié du siècle dernier, et surtout il me semble excessivement précieux par les indications qu'il nous donne à l'égard des tableaux peints à cette époque. Pendant ces treize ans, Wille s'était marié et était devenu un maître chéri , fêté et choyé de tous, grands et petits. « L'honnête logis, l'aimable école d'art, la bonne franc-maçonnerie allemande , que le n° 29 du quai des Augustins ! Plaisante maison , la maison de M. Wille! disent MM. de Goncour dans leur préface brillantée; hospitalier marteau soulevé quarante-trois ans

par le Danemarck, l'Allemagne et la Russie Parcourez le Paris du dix-huitième siècle, et vo'is ne trouverez nulle part ailleurs plus joyeuse hôtellerie du travail et du gai compagnonnage , plus oJorant fumet de choucroute! Et trouvez ailleurs belle humeur semblable à la bille humeur de ces gros garçons réjouis, les élèves de M. Wille, et dites encore' s'il est cheminées plus encombrées et plus chargées, par les jours de l'an , que les cheminées de M. Wille, et s'il est des mains plus douces, plus pieusement soigneuses pour les hôtes mala les que les mains de la femme de' M. Wille ? Et des larmes de reconnaissance pareilles aux larmes versées par les vieux pensionnaires que délogent un à un , année par année, les petits enfans du grand-père Wille, où les recueillerez-vous ? »

Viennent les beaux jours, que le ciel promette le chemin sec aux petits souliers de Wille et des étoiles au retour, quelle envolée ! Mme Wille et les amies, et les parentes, ont ajusté leur coqueluchon, et, le bras aux dames ! la caravane buissonnière gagne par le chemin le plus long et le plus vert, Auteuil et la maison de Koppfer, le musicien de M. de la Popeliniére, ou bien surprend Mme Huet qui met en hâte les couverts sous le berceau de verdure de son jardin des Gobelins. Ce ne sont point de bonnes gens, des citadins endurcis. Il est vrai, ils allaient tout-à-l'heure chez Bancelin et à la foire de Saint-Laurent ; mais ne sont-ils pa, bourgeois de Paris? Ils allaient chez Nicolet, mais Nicolet leur avait envoyé sa plus belle toge ; ils allaient à la comédie, mais il y débutait un acteur nommé Talma. Et vive le foin et les bois! les poignées de fleurs des champs, l'herbe sous les pieds, le repas sans nappe, les bouchons semés dans la prairie ! vive la Seine près de Charenton ! vive le paysage humide de Saint-Bonnet, Tempé de la friture , où M. Wille' oublie les longs et grands festins d'artistes du quai de l'Ecole. Puis ce sont les parties de boutes , et toute la famille , — trois générations dont la plus vieille s'amuse des amusemens de la plus jeune , — revenant, le petit-fils en avant, et courant, et sautant, et battant les deux côtés de la route, et se régalant de fatigue , toujours poursuivi à cloche-pied par le traducteur de Gessner, qui ..... grand Dieu, le voilà par terre! »

J'ai dit qui le j jurnal de J.-G. Wille abondait en détaili sur les artistes du dernier siècle et leurs oeuvres : la partie qui correspond aux années révolutionnaires présente un tout autre intérêt : les évènemens y occupent la plus grande portion du récit , et nous avons des récits vraiment neufs de quelques-unes des grandes scènes de cette triste époque. Dans le commencement, Wille ne cache pas le mécontentement que lui cause son fils en embrassant assez ardememment les idées nouvelles; mais à mesure que l'horizon se rembrunit, que la Terreur devient de plus en plus menaçante, l'ex-graveur du Roi devient aussi de plus en plus prudent. Il s'occupe toujours d'art, collectionne toujours gravures et médailles , mais il descend plus souvent dans la rue et aime à causer avec sss voisins sur l'événement du jour. Le 21 janvier 1793, on lit seulement dans lo journal : « Toujours incommodé, je ne suis pas sorti de chez moi , mais je voyais passer, tant sur le quai des Orfèvres que devant ma maison, les bataillons des diverses sections pour se rendre à la place de la Révolution (ci-devant de Louis XV), où Louis XVI fut exécuté avant midy. Les militaires, ce jour-là sous les armes, étoient innombrables ; je les vis retourner de même en partie sous mes fenêtres vers leurs sections respectives. » Il ne fallait pas alors faire de trop libres confidences à son papier. Mais j'aurais voulu au moins que Wille n'écrivît pas cet autre passage qui déshonore son journal : « 28 juillet (1793), j'allais au jardin du Luxembourg y voir l'autel érigé dans la grande allée en mémoire du malheureux Marat. que la fille Corday, de Caen, bvait assassiné. Le cœur de ce martyr de la liberté devait être porté à ce monument, » Et le 15 il avait consigné à la même place sa visite « dans l'église des Cordeliers au corps de l'infortuné et malheureux Marat, si indignement assassiné. »

M. Dumesnil a entrepris une curieuse série de recherches , série originale , et qui , plus largement développée , pourrait rendre de véritables sévices à l'histoire de l'art; c'est a l'histoire des plus célèbres amateurs français et de leurs relations avec les artistes. » C'est un titre assez bizarre, et dont la seconde partie est la seule véritablement importante. M. Dumesnil a déjà fait ce travail pour les amateurs italiens compris entre les années 1478-1665; la

série des amateurs français — 1625-1784 — en est le complément naturel. A l'aide du nom d'un Mécène puissant ou riche comme Colbert ou le fermier-général [d'Agincourt , M. Dumesnil rassemble tous les artistes qui fleurissaient de son temps , suit leurs rapports avec leurs protecteurs, reproduit leurs lettres, et construit ainsi des annales, ou pour mieux dire , des mémoires très intéressans. Je m'étonne seulement qu'ayant pris pour un de ces Mécènes, — et j'ai hâte de le dire, avec raison, — le grand Colbert, M. Dumesnil n'ait pas aussi reconnu plus solennellement les services du cardinal de Mazarin , au lieu de le présenter épisodiquement dans le volume consacré au surintendant des bâtimens du roi , car c'est le titre que l'auteur donne au ministre de Louis XIV. « L'histoire de la vie et de l'administration de Colbert, dit M. Dumesnil, a été plusieurs fois racontée dans des ouvrages remarquables : mais il m'a semblé qu'entraînés par le récit des évènemens , ou préférant exposer les changemens introduits par ce grand ministre dans les finances, la marine, le commerce et les lois civiles et criminelles , les auteurs de ces ouvrages avaient un peu négligé la partie des beaux-arts. J'ai donc voulu m'attacher à rappeler les principales mesures auxquelles Colbert a pris part en sa qualité de surintendant des bâlimens du roi , afin de faire apprécier les immenses services qu'il a rendus aux arts et aux artistps. » C'est un volume excessivement curieux , le plus curieux de ceux qu'a publiés M. Dumesnil, mais sur lequel il m'est difficile de m'étende ; la vie de Colbert est trop connue, pour qu'on puisse s'y arrêter, et moi-même je lui ai consacré naguère un travail à propos de la décision, bien tardivement prise. par Reims, sa ville natale, de lui élever une statue (1); ici je ne puis m'empêcher cependant de reproduire l'excellente conclusion de ce livre :

« Sans parler ici des autres titres de Colbert à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité , ne suffirait-il pas à l'honneur de sa mémoire d'avoir créé les Gobelins , fondé l'Académie des inscriptions, fait élever par un Fran-

(1) Etude sur Colbert, in 8°. 1856. — Paris, Librai rie

Nouvelle.

rais la colonnade du Louvre, organisé l'Académie de peinture et do sculpture, el plus tard celle d'architecture , établi l'Ecole de Rome , augmenté le nombre des tableaux , statues, médailles , pierres gravées e: autres collections d'objets d'art du roi , encouragé la gravure par l'établissement de la calcographie et du cabinet des estampes, élevé Versailles et ses jardins , débarrassé les Tuileries, embelli Paris; enfin , comme le dit si bien Fontenelle , « répandu partout un goût du beau et de l'exquis. » Quel ministre , depuis la Renaissante en France, quel Mécène a mieux mérité des arts, de ceux qui les cultivent et de ceux qui les ai lient ?o

M. Félix Joubleau a étudié Colbert à un tout autre point de vum, ou plutôt ses Etudes sur le plus grand ministre de la vieille monarchie ne sont qu'un prétexte pour présenter un tableau complet , mais un peu aride, du système d'économie politique su:vi en France de 1661 à 1683; car. pour Colbert, en réalité, il n'est question ni de l'homme, ni de sa famille, ni de sa vie personnelle. En revanche , M. Joubleau nous trace de savantes monographies des diverses branches de l'administration à cette grande époque, et il y a notamment quelques chapitres du plus haut intérêt; ceux que i'auteur a consacrés à la marine , au système colonial et à l'histoire succincte des finances méritent une mention toute spéciale : ce dernier surtout présente assez brièvement un enstmble qu'on irait vainement chercher ailleurs. Seulement, par une bizarrerie que je n'ai pas su m'expliquer. M. Joubleau continue l'histoire des finances jusqu'à la chute de Louis-Philippe, extension qui contraste beaucoup trop avec le titre de l'ouvrage , pour que je ne la signale pas., M. Joubleau se fait le défenseur du Colbertisme . mais il change le sens de ce mot , pris en mauvaise part, et pour mieux plaider sa cause, il veut la poursuivre jusque dans les conséquences actuellement reconnaissables. Je ne le suivrai pas sur ce terrain. J'aime mieux , d'ailleurs , donner sans restriction des éloges à la très curieuse notice de M. Joubleau sur les manuscrits relatifs à Colbert qui existent dans nos bibliothèques ; il y a là des notes inédites , des renseignemens intéressons, des détails statistiques, et surtout d'excellentes indications pour ce qu'on peut essayer de

faire connaître sur l'histoire administrative du grand siècle, bien que M. Joubleau diminue par sa propre publication la tâche de ceux qui le suivront.

Pour en revenir à M. Duinesnil je ne ferai qu'indiquer le second volume de son Histoire des Amateurs pour appeler l'attention sur la riche collection de lettres d'artistes du siècle dernier qui y est reproduite : on y trouve de nombreux billets de Joseph Vernet, de Watelet, de Lochia et quelques-uns de Georges Wille. Il nous annonce un dernier volume qui contiendra l'histoire des plus cé lèbres amateurs, autres que français et italiens.

M. Loindet a écrit un excellent vclumesous le titre d'Histoire de la peinture en Italie, excellent comme fond et comme forme , car, outre qu'il est composé avec une érudition incontestable et tout aimable, l auteur l'a fait pour rendre service aux ignorans jetés en Italie en présence d'innombrables chefs-d'œuvre, et exposés aux sottes réflexions d^s Guides ou aux plus sots renseignemens des Ciceroni. M. Loindet a fait connaître ces remarquables éludes dans un cours qu'il professait n Genève : aujourd'hui il les réunit dans un volume et les présente de nouveau au public. M. Loindet partage la peinture italienne en deux parties et quatre grandes époques. Deux parties : l'art antique et l'art chrétien ; quatre époques : la barbarie, la renaissance, la perfection et la décadence. La barbarie qui commence au moment où « réunie à l'Eglise, eiles s'accordent à ruiner l'art et ses monumens, » et disparaît peu à peu sous les efforts des rares artistes de l'époque carlovingienne. La renaissance qui apparaît avecCimabuëet les moines du moyenâge, et possède deux écoles à Pise et à Florence. La perfection avec Raphaël et Léonard de Vinci. La quatrième époque enfin, « école de Bologne ; esthétique, fusion : c'est le système qui a pré/alu : il lui manque l'originalité, le pro- prio motu et c'est de lui que date la décadence. »

Rien de pluiintéressant que ces longues promenades que M. Loindet nous fait fairo à Venue, à Pise, à Florence, à Bologne : pour moi qui viens de visiter ces merveilleuses galeries de la reine de l'Adriatique, c'est avec bonheur que j'ai lu ces excellentes appréciations et que j'ai vu repasser sous mes yeux ces belles toiles sorties des mains des Titien,

des I intoret, des Paul Véronèse, des Palazzie, des Bassano. Il est malheureux qu'il fdille,comme le savant auteur génevois, conclure par ces tristes mots : « Après les grands artistes, l'expérience le démontre, l'art, au lieu d avancer encore, tombe en décadence, el, s'altérant de plus en plus, arrive enfin à une manière tout à fa it mauvaise. C'est la nuit; après cette nuit, brille une nouvelle aurore qui ramène la lumière. Mais, hélas 1 ce n'est pas la vie humaine qui sert de mesure à ces longues périodes : pour une seule génération qui voit la pure lumière, combien qui se succèdent dans le crépuscule ou les ténèbres ! La nature est avare de grands génies: il lui a fallu des siècles pour former Raphaël et il a vécu trente-sept ans ! Michel-Ange a vu se lever l'aurore et se coucher le soleil de cette génération d immortels artistes. »

M.William Burger s'est fait l'historien des Trésors d'art exposés à Manchester l'année dernière, et nous donne ainsi à son tour le bilan des richesses de la Grande-Bretagne : ç'à été une excellente pensée de l'aristocratie anglaise que de réunir sous les yeux des amateurs ces splendides toiles dignes quelquefois de payer la rançon d'un roi , des émaux magnifiques, de superbes ouvrages d'orfèvrerie, des merveilles de toute nature, camées, ivoires, ciselures, gravures, sculptures, etc. « Tout objet d'art, dit M. Burger, importé dans cette île, n'en sort plus : il est condamné à la réclusion perpétuelle; on ne le revoit plus jamais dans la circulation et l'on finit même par ne plus savoir s'il existe. L'Angleterre est pour les chefs-d'œuvre comme le tombeau pour les morts : sa porte ne s'ouvre point en dédans. » A cet égard ce livre est très précieux et présente un tableau complet et tracé le plus brièvement possible de tout ce qui a été publié sur cette grande exhibition artistique; il mérite d'être placé au premier rang et sera toujours parcouru avec fruit Cette exposition de Manchester a fait époque dans l'histoire de l'art et je ne sais si on trouverait en France un accord aussi unanime pour rassembler sous le même toit les chefsd'œuvre que nous possédons , nous aussi, et qui sont peutêtre encore plus perdus que de l'autre côté de la Manche.On sait, au moins, qu'ils existent, en .Angleterre ; les lords ont leur réputation faite à cet égard et nul n'ignore leur goût

pour les arts, tandis que l'on ne se doute pas de ce que nous, Français, nous avons, disséminé çà et là dans nos galeries. Une exhibition de ce genre à Paris, serait un grand bienfait pour les artistes et uns grande satisfaction pour les amateurs qui aiment voir et montrer, double jouissance du collectionneur raisonnable : je ne parle pas du collectionneur qui ne possède que pour cacher comme l'avare.

XXIX.

1er Mars 1858.

La Numismatique en <857.— Revue Nu,nismalique française. Revue belge.- Principaux articles : MM. Lenormand , de Witte , Cavadine , Bruté , de Pétigily, de Longpérier : Monnaies marseillaises.- Catalogue de la Collection de M. le baron Behr, par M. Lenormand-Description des Monnaies Consulaires, par M.Cohen.

Nous croyons que nos lecteurs ne nous sauront pas mau vais gré Ide les entretenir des principaux ouvrages relatifs à la Numismatique, publiés pendant l'année qui vient de s'écouler : la science des médailles antiques et des vieilles monnaies n'est pas aussi abstraite , ni aussi spéciale que beaucoup de personnes le supposent ; elle est accessible à chacun, et. depuis quelques années, elle a rendu de si éminens services aux études historiques, qu'il est temps, en vérité, que les recherches de ceux qui s'en occupent avec succès soient signalées à toutes les personnes qui, sans s'y adon ner exclusivement, s'intéressent aux progrès des sciences.

Que nos lecteurs se tranquillsent : nous ne leur parlerons ni du flou, ni du fruste, ni du fleur de coin; nous ne chercherons pas à abuser de leurs momens en entrant dans des

détails de nomenclatures qui ne sont utiles qu'aux seuls numismatistes Notre but est de leur faire part des résultats importans obtenus durant l'année 1-857. — NJUS chercherons aussi à signaler quelques travaux publiés par des sociétés savantes de province, et qui ne sont pas assez connus.

C'est véritablement un fait à remarquer que le manque regrettable de publicité des travaux des académies des dé-, partemens : il semble que pour ces travaux seuls, la centralisation, si générale à notre époque, trop générale quelquefois , n'ait produit aucun effet. Pour ne parler que du sujet qui nous occupe dans cet article, nous citerons un excellent travail de feu M. Colson sur la Numismatique du Roussilon . publié à Perpignan il y a déjà quelques années : Ce mémoire considérable n'est guères plus connu que ses recherches sur les monnaies d'Agen , qui ne datent que de 1856, etc., etc.— Espérons que le Bulletin des Sociétés savantes contribuera puissamment à faire cesser en pareil état de choses

Deux Revues spéciales , l'une en France l'autre en Belgique , entretiennent singulièrement l'activité des études numismatiques : nous leur devons à chicu'ie d'elles une mention spéciale.

La Revue Numismatique française, qui a commencé en 1836 , a changé de direction en 1857, el sei nouveaux rédacteurs en chef, MM. de Longpérier et h baron de Witte marchent vaillamment sur les traces de leurs savons prédécesseurs, MM. de La Soussaye et Cartier : Les archéologues les plus éminens de noire temps ont. apporté leur collaboration à la rédaction des premiers volumes de la nouvelle série : Il suffit de nommer MM. le marquis de Lagoy, E. Beulé , Ch. Lenormand , C. Cavadine pour faire la réputation d'un livre, et ces doctes archéologues ont une nombreuse suite de collaborateurs qui, bien que moins connus en \* dehors du monde numismatique, jouissent cependant dans celui-ci d'une juste considération.— Nous avons principalement remarqué un article de M. Lenormant sur Marcia , concubine de Commode , dont le buste est gravé sur une améthyste du cabinet de France et sur un médaillon de bronze, sans que le nom de cette fe nme y paraisse. M. Lenormant nous reconstitue , en traçant la vie de Marcia , un

curieux chapitre d'histoire qu: se rattache à l'influence du christianisme naissant dans le palais des empereurs romains. Déjà, il y a quelque temps, M. de Witte, à propos de Salonina, avait abordé cette question , et le mémoire de M. Cavadine s'y rattache aussi implicitement, puisqu'il traite des signes chrétiens mêlés à des types païens sur des médailles contemporaines d'Honorius Avant l'invention de l'imprimerie, les monnaies furent un moyen généralement employé pour parler officiellement au peuple ; outre leur valeur de convention elles avaient leur valeur historique , et l'on y cherchait, en les palpant, 3utre chose que la représentation d'un moyen d'échange ; on ne saurait trop étudier les traces de christianisme qui peuvent s'y mêler, d'autant plus que, personnellement, nous sommes porté à penser que les offi- ciers subalternes et les ouvriers chargés de les fabriquer appartinrent de bonne heure à la nouvelle religion, devant laquelle toutes les fausses croyances de l'antiquité devaient disparaître bientôt. Nous sommes convaincu que l'on en trouvera des traces multipliées.

Sous ce titre : le Stéphanophore , M. Beulé nous revèle un détail inédit de l'administration des Athéniens, qui avait échappé aux auteurs anciens, en même temps qu'il retrouve sur les monnaies, la copie d'une antique statue de Thésée, surnommé Stéphanophoros, parce qu'il était représenté tenant une couronne , et dont le nom primitif avait été complètement oublié pour être remplacé par le surnom : La bel'e dissertation de M. Beulé , dans laquelle l'archéologue et l'historien ont beaucoup à apprendre, n'est pas le seul service de ce genre que la numismatique a rendu à l'art ; plusieurs fois déjà les médailles antiques ont permis de déterminer et de restituer des statues et même des monumens.

Ajoutons que Thésée Stéphanophore était à Athènes le dieu protecteur des monnaies et des poids publics.

Si nous passons de l'antiquité au moyen-âge , nous signalerons trois mémoires qui nous semblent avoir une haute importance : deux d'entr'eux sont dus à MM. de Petigny et Delorhe sur l'histoire monétaire du IVe au VIIe siècle ; dans le troisième, M. de Longpérier, traite des monnaies les plus anciennes des évêques de Strasbourg et de Constance ; ces articles ouvrent une large voie aux études historiques et fe-

ront faire, nous n'en douions pas, des conquêtes précieuses : c e sont des fils solides destinés à guider ceux qui ne craignent pas d'aborder !a numismatique du bas-empire et des époques mérovingienne et carlovingienne.

Nous venons de signaler les articles qui nous ont principaIement frappés dans la Revue numismatique française de 1857, mais nous croirions manquer à l'équité si nous n'ajoutions pas que les notices signées par MM. Boudard, de Crazannes, Hescher, Ma n tel lier, de Witte , de Lagoy , Dauban, Prosper Dupré ne nous ont pas moins intéressé : nous aurons, tout-à-l'heure , à parler d'ouvrages spéciaux de plusieurs de ces archéologues, et nous ne pouvons que féliciter la Revue numismatique de compter en eux des collaborateurs zélés, savans, et qui ont le talent de rendre la science attrayante. Le Recueil auquel ils travaillent devrait se trouver, non-seulement dans les mains de ceux qui ont le loisii de s'occuper d'études scientifiques, mais encore dans celles de toutes les personnes qui ont mission de professer.

La Revue numismatique belge, bien qu'elle ne soit pas à la hauteur scientifique de sa sœur française, est cependa ni une publication qui mérite d'être lue et consultée : nos compatriotes, du reste, y apportent encore assez souvant le fruit de leurs recherches, et nous avons remarqué les articles signés par MM. Boudard, Deschamps, de Pas, baron de Crazannes , P. Salmon , Penon et Chalande ; ces deux derniers appartiennent à la ville de Marseille : le premier poursuit avez zèle et succès la description des monnaies byzantines inédites, et il est arrivé à la VI\* lettre sur ce sujet intéressant. Le second a fait connaître une découverte importante de monnaies massaliotes ; ainsi que des mérovingiennes et des carlovingiennes trouvées , soit aux environs de Marseille, soit à Valence.

Il est bien naturel que les anciennes monnaies fédérales de Belgique soit particulièrement étudiées dans le receuil dont nous nous occupons en ce moment : la mine est riche, car il n'est pas de pays où on ait tant frappé monnaie. Il faut rendre à MM. les numismatiques belges la justice de reconnaître qu'ils étudient avec beaucoup de soin leurs anciens monumens monétaires, et qu'ils ne négligent rien pour éclaircir des généalogies, quelquefois fort embrouillées. Nous

recommandons surtout, à ce point de vue , un mémoire de M. Ch. Piot sur les monnaies des sires de Bunde , Bicht, Schoonvorsl, Elsloo , et du commandeur de Gruytrodo.— N'oublions pas par un article biographique sur notre compatriote feu A.-P.-M. Leys, qui fut un archéologue distingué à Sens.

Cette année, fa Revue belge nous semble avoir sensiblement renoncé à donner à l'ensemble de sa rédaction une couleur politique, qui n'était pas du goût de tout la monde, bien qu'elle représentât l'opinion de beaucoup de beiges: l'archéologie dans toutes ses branches est soeur de l'histoire, et, comme celle-ci , elle doit conserve r un sérieux et un calme toujours dignes C'est, il nous semble, eu 1856, que parurent dans la Revue belge, quelques pages sur les décorations , qui auraient pu figurer dans le Charivari : En 1857 Il n'y a plus rien de pareil, et nous comprenons facilement cette preuve de bon goût; puisque M. R. Chalon, l'un des directeurs a reçu le 13 octobre 1857 la croix de l'ordre de la Couronne de Chêne de Hollande. Il n'y a plus moyen de parler des haricots rouges dont se par. nt les sauvages, ni de rire de ceux qui courent après les décorations, lorsque soi-même, on porte un ordre que 1 on a, du reste, bien mérité.

Maintenant que nous avons parlé de. recueils périodiques, examinons les principaux ouvrages qui ont paru individuellement.

Commençons par le Catalogue des médailles et antiquités composant le cabinet de M. le baron Behr, ancien ministre de Belgique à Constantinople. Il n y a rien de triste comme le sort des collections : un homme consacre de longues années et beaucoup de peines et d'argent à réunir des objets rares : il a des notes curieuses , des renseignemens précieux sur les richesses qu'il s'est procurées; vienne la mort du collectionneur, et tout est dispersé , dilapidé, et perdu pour les savans. Aussi nous ne connaissons rien de plus utile que les catalogues raisonnés des cabinets des savans : les objets qui composaient ceux-ci disparaissent, et la collection elle-même est immobilisée dans un bon volume auquel chacun peut recourir. Mais il faut que cot ouvrage de patience et de grand savoir soit fait par des hommes qui

présentent des garanties solides : les catalogues édités jadis par M. de Longpérier (coll. de Magnoncourt et Rousseau), par M. de Witte (coll. Gieppo), appartiennent à ce genre d'ouvrages qui doivent figurer dans toutes les bibliothèques: M. Fr. Lenormant, pour le livre dont nous avons transcrit le titre plus haut, a suivi l'exemple des académiciens que nous\enons de nommer, et a prouvé qu'il tenait à montrer qu'il portait un nom auquel la science est héréditairement a Haché.

Nous tenions à faire connaitre notre avis, en général, sur les catalogues de collections numismatiques, et il peut s'appliquer à toute espèce de collections , car lorsque ces travaux sont confiés à des personnes peu capables, ils deviennent, non-seulement ridicules, mais même gênans.

Dans les catalogues des faiseurs, on voit des descriptions bizarres et inexactes, des attributions absurdes, des notions, en un mot, qui ne peuvent qu'égarer les amateurs et tromper les travailleurs. Puis, confessons-le, le marchand laisse percer le bout de l'oreille : pour séduire la pratique, il baptise une pièce quelconque de manière à exciter la convoitise. J'ignore qui a rédigé , l'an dernier , le catalogue de I a collection Gouaux, mais j'y vois des lignes qui ne peuvent être considérées que comme des enseignes du marchand : un denier d'Othon , par exemple (lequel ?), est attribué à Mulhouse , parce qu'il porte , dit on : MVSINO. civ : Mais Mulhouse n'a jamais été cité sous les rois de Germanie , et son nom n'a jamais pu, en latin , être métamorphosé en musinum ; évidemment c'est là une traite lancée sur les Alsaciens pour laur faire acheter cher une pièce incertaine.

L'ouvrage de M. Lenorniant est une tentative heureuse qui, si elle est imitée, comme nous l'espérons, permettra de perfectionner l'ordre Eskhel : c'est un système de classification qui concilie la géographie et l'histoire. La collection de M. le baron Behr, très riche en médailles grecques, parmi lesquelles se trouvaient bon nombre de pièces inédites , se recommandait surtout par un grand nombre de médailles d'Asie dont M. F. Lenormant fait mieux que la description. Citons les articles traitant des monnaies de Cilicie, de Cypre, de Phénicie, d'Arabie , de Perse. A propos des rois de ce dernier pays, l'auteur donne de pré-

cieux renseignemens pour reconnaître les monnaies de ces souverains depuis Darius , fils d'Hystaspe. Citons encore ce qui concerne les rois de Baciriane , des Indes, etc., etc. Si quelque savant entreprenait une nouvelle édition du Doctrina d'Eckhel, il aurait largement à puiser dans les pages de M. F. Lenormant pour mettre cet ouvrage à la hauteur

Je la science moderne.

Voici un autre ouvrage qui a autant d'intérêt pour le professeur et l'historien que pour le numismate : c'est la Description générale des Monnaies de la République romaine communément appelées Médailles consulaires , par M. H. Cohen. Ce grand in-4' se compose de 360 pages de texte et de 75 planches, admirablement gravées, et qui représentent tous les types les plus imporlans que les Romains gravèrent sur leur numéraire avant l'empire. Un édileur zélé de Tite-Live, comme il y en avait autrefois, pourrait intercaler tous ces types dans le texte de cet historien : le récit comme la gravure se compléteraient et s'expliqueraient l'un par l'autre.

Cette pensée que nous venons de hasarder exprime tout l'intérêt qui s'attache à l'élude des monnaies de la République romaine , dans lesquelles il y aura beaucoup à étudier et à expliquer : M. Cohen a résumé très-convenablement l'éiat delà science pour ce qui touche à cette soi ie numismatique, mais il le reconnaîtra sans doute avec nous, il n'a pas dit le dernier mol ses descriptions sont généralement d'une grande exactitude, et nous le félicitons d'avoir enfin donné à son livre un litre sérieux, reléguant en secon le ligne ces expressions de médailles consulaires qui représentent un non-sens.

On arrivera sans doute plus tard , à renoncer au classement de ces monumens par familles, rangées dans l'ordre de l'alphabet. Dans notre numismatique mérovingienne , nous voyons le même inconvénient à ranger tous les monumens connus par noms de lieux ou d'ateliers monétaires.

Dès à présent il est des monnaies de la République romaine dont la date peut être fixée : ne serait-il pas temps de les ranger chronologiquement ? L'histoire y gagnera, et la classification des pièces dont la date est encore douteuse, n'en sera que plus facile. Notre observation n'est autre chose

que la justification du fi tre que M. Cohen a donné à son livre, à noire grande joie.

L'auteur aurait pu aussi, ce nous semble, approfondir davantage quelques points qui, dès maintenant, nous semblent prêts à Pire élucidés : par exemple la chronologie des triumvirs monétaires qui , pensons-nous, ont exercé une grande influence sur le choix des types : ensuite les circonstances qui ont fait graver sous les empereurs les restititutions de certaines pièces républicaines. Nous sommes persuadé que l'on arrivera à reconnaître que ces restitutions, toutes exceptionnelles, n'étaient ordonnées qua pour flatter certains personnages contemporains : par exemple pour l'accession au consulat ou à de hauts emplois de quelques individus descendus d'ancêtres qui, comme triumvirs, ou à tout autre titre, avaient figuré sur les monnaies de la Répub'ique ; la Revue numismatique Française contient (le longues et intéressantes observations de M. l'abbé Cavodine, sur la « Description » : néanmoins nous maintenons que ce dernier ouvrage est bon. et nous ne saurions trop en recommander h lecture. Souhaitons que. dans quelques années, les études et les découvertes permettent de donner une édition nouvelle, suivant un plan plus scientifique, mais qui offre encore aujourd'hui de grandes difficultés.

M. F. Fenardent, de Cherbourg, est déjà connu par plusieurs opuscules , et principalement par un travail curieux relatif à l'époque où Constantin commença à graver officiellement des symboles chrétiens sur les monnaies. En 1857, l'auteur a publié une courte notice dont le but est de faire douter que Constance II . dont le caractère était, du reste, peu bienveillant, ait fait assassiner Hanniballien , roi de Pont, neveu et gendre de Constantin. L'argumentation de M. Fenardent est adroite , et il la base surtout sur uns pièce évidemment frappée à Conslantinople , et portant en légende FL. HANNIBALLIANO. RÉGI. Constantinople était au pouvoir de Constance : la légende au datif, indique une consécration , par conséquent une médaille frappée après la nr.ort du prince dont elle porte l'effigie. Or, Constance II, après avoir fait assassiner son cousin , n'aurait pas eu l'audace de lui conférer un honneur qui rappelait l'ancienne apothéose impériale.

Le fait nous paraît mériter l'attention ; seulement, comme il n'est pas sans exemple dans l'histoire que des princes aient rendu des honneurs publics à leurs victimes, il y a lieu d'étudier avec soin les historiens. N'est-ce pas Caracalla qui , aprèi l'apothéose de Gêla qu'il avait fait tuer, disait qu'il aimait mieux que son frère régnât au ciel , lui laissant l'empire de la terre ?

XXX.

17 Mars 1858.

La Numismatique en 1857 (suite). — Monnaies Gauloises.

— Essai sur la monnaie des Arvernes, M. Peghoux. — Numismatique ibérienne ,. M. Boudard. — Découverte d'usttnsiles et bijoux gallo-romains en Vendée , MM. de Wilte et Fillon. — Numismatique bretonne , M. Bigot. — Numismatique du Bourbonnais , M. de Soultraît. — Les jetons au moyen-âge , de MM. Rouyer et Nucher. — Numismatique de l'Aquitaine. — Con| clusion.

La numismatique Gauloise, outre les articles de MM. de \ Saulcy. de Crazannes et de Lagoy , insérés dans les Revues française et belge, est représentée en 1857 par l'Essai sur les monnaies des Arverni, par M. A. Peghoux , et la lettre de M. Hucher à M. le marquis de Lagoy, insérée dans les mémoires de la société académique du Mans.

Je commence parfaire un sérieux reproche à M. Peghoux: c'est l'imperfection de ses planches. Aujourd'hui l'art du dessin , pour reproduire les monnaies et les médailles, est arrivé à une perfection telle que l'on a le droit d'être diffici le : les dessins de M. Peghoux indiquent une main qui sait dessiner, voire même qui comprend l'antiquité ; mais ce ne sont néanmoins que des croquis très naïvement tracés, et

bons, tout au plus , à figurer dans :un album Ù3 notes personnelles. Nous avons été frappé de ce détail, d'autant plus fortement que plusieurs des pièces crayonnées par le numismate auvergnat, ont été très finement gravées dans la Revue numismatique française de 1856 ; elles figurent sur des planches qui accompagnent un mémoire de M. Lenormant, sur la numismatique gauloise, relatif aux monnaies des Arvernes , que M. Peghoux ne semble pas avoir connu , et qu'il lirait sans doute avec intérêt.

A ce sujet, nous ne saurions trop engager les numismates à n'entreprendre une publication qu'après avoir consulté les ouvrages déjà édités surtout ceux qui sont les plus propres à mettre au courant du mouvement scientifique : nous savons bien qu'il est difficile quelquefois de se procurer de tels ouvrages, de les compulser, et qu'un examen est fatiguant pour l'impatience de celui qui croit avoir trouva quelque chose de nouveau , et qui a grande hâte de le dire de peur d'être devancé. Mais il faut se souvenir que l'archéologie et la numismatique ne sont pas des sciences que l'on puisse aborder de prime saut, sans de longues études , sans un stage pénible.

Si M. Peghoux avait pu lire la Revue numismatique , il aurait reconnu, ce qui n'est pa«, du restp, un petit honneur, que pour les pièces au monogramme des Arvernes, il se rencontre avec M. Lenormant ; il aurait vu aussi en quoi ils diffèrent d'opinion , par exemple pour certains Philippes que le savant auvergnat donne aux Velauni, et l'académicien aux Biterriges Vivisci.

Quoiqu'il en soit, si M. Peghoux veut bien substituer à ses trois planches lithographiées trois planches gravées , comme sait les buriner M. Dardel, il aura rendu un service véritable à la science : en effet, il aura réuni et décrit soi gneusement les principales médailles gauloises qui se trouvent en Auvergne , et nous faisons depuis longtemps des vœux sincères pour que des travaux de ce genre soient entrepris dans toutes nos anciennes provinces: nous demandons un recensement général des monnaies gauloises connues, et le plus de dessins possibles.

Les monnaies gauloises sont les monumens les plus authentiques et les plus concluans; je dirai plus, ce sont les

seuls monumens qui peuvent nou- donner quelque; notions sur nos ancêtres. Là seulement nous retrouvons leurs divinités, leurs noms tels qu'ils les prononçaient ; là, seulement. nous retrouvons des vestiges de ce que l'autorité druidique permettait de figurer.

La lettre de M. Hucher à M. de Lagoy, rentre dans la citégorie des travaux dont dont nous venons de parler : c'est h description des pièces gauloises inédites et parfaitement dessinées : outre qu'il est savant archéologue, M. Hucher est un véritable artiste pour le dessin : il comprend ce que trace sa main. S'il nous est permis d'emprunter une expression peu académique, nous dirons qu'il a un crayon intelligent , ce qui n'est pas aussi commun que beaucoup de personnes veulent bien le croire.

M. P.-A. Boudard, s'occupe avec une patience toute scientifique de l'étude de la numismatique Ibérienne et a déjà fait paraitre trois fascicules , sur les huit qui compléteront son ouvrage : les recherches de ce savant sont importantes, puis- qu'elle s auront pour résultat de retrouver un alphabet perdu depuis longte )ps, et qui a déjà exercé la sagacité de plus d'un savant. Suivant l'exemple donné par M. de Saulcy. il procède avec une méthode presque mathématique en expliquant l'alphabet ibérien par des légendes ibéro-latines : des monnaies portent le même mot de ux fois répété : t'une de -s formes est latine , l'autre ihérienne. et les caractères latins et ibériens sont employés pour les tracer chacune : de là on arrive à pouvoir lire les monnaies sur lesquelles les légendes sont purement ibériennes : c'est ainsi que l'inscription de Rosette écrite en caractères grecs et hiéroglyphiques, a donné à Champollion la clé de ces derniers, et à M. de Sauley celle de la langue démotique des Egyptiens. Une fois l'alphabet ibérien reconstitué. M.Boudard donne les preuves de l'idenlité de l'idiôme ibérien avec la langue basque, par l'identité des suffixes; puisqu'il étudie la combinaison des voyelles, la transformation des mots, les mots eux-mêmes et leurs radicaux. On voit, par ce court exposé , de quelle utilité peut être la science des médailles : ajoutons que dans plusieurs articles déjà édités par les Revues, M. Boudard arrive à lire des monnaies à légendes ibériennes frappées dans le sudouest et le midi des Gaules.

Au mois d'août dernier, une trouvaille très importante fut f aite en Vendée , d ins la commune de Si-Hilaire de Talmont : elle se composait de monnaies, d'ustensiles et de bijoux, do l'époque gallo-romaine , et fut l'objet d'un article de M. Benjamin Fi lion , inséré dans les Mémoires de la Société d'émulation de la Vendée An point de vue numismatique, cette découverte était précieuse puisqu'elle com prenait environ 30,000 pièces de billon ou d'argent, trois grands bronzes , un médaillon de ce dernier métal et huit ou dix monnaies d'or. M. Fillon n'a pas reconnu de types i nédits , mais plus d'une pièce rare , et il s pu facilement établir que l'enfouissement avait eu lieu vers l'an 264 ou 265, puisque les monnaies de Posthume y sont nombreuses <t bien conservées , tandis que l'on n'y a rencontré aucune pièce de l'empereur Victorin qui avait été associé à l'empire gaulois par Posthume en 265 : c'est, du reste . un fait remarquable que la rareté relative des monnaies de Victorin et de Tétricus dans l'ouest des Gaules: il semble qu'elles se rencontrent de préférence dins l'Est. et M. le baron de Witte, qui prépare un ouvrage complet sur la numismatique des empereurs g.iulois, ne manquera pas de tirer de ce rapprochement des conséquences importantes pour 1 histoire.

La découverte de St-Hilaire de Talmont par la date certaine que l'on peut donner à l'enfouissement des objets qui la composent, donnera lieu à des recherches ultérieures qui auront un grand intérêt. Ainsi M. de Witte. se fondant sur une légende monétaire , avait établi . il y a déjà quelques années , qu'une pièce de billon de la femme de Gillien , l'impératrice Saloniria , frappée après sa mort , ind:quait que cette princesse avait été chrétienne. M. Fillon observe judicieusement que celte pièce se trouvait à St-Hilaire de Talmont, en 265 , et par conséquent antérieurement à la mort de Salonina. Il reste donc à établir maintenant si on a osé rendre hommage , de son vivant , à l'orlhoJoxie de l'impératrice, ou si cette monnaie n'est pas l'œuvre de quel ques-uns des chrétiens qui se trouvaient déjà en grand nombre parmi les monnoyeurs. M. Fillon a trouvé aussi l'occasion de rectifier la lecture , séculairement erronée , d'une inscription de Nantes, et de proposer des remarques curieu-

ses et savantes sur le style des monnaies contemporaines de Gallien.

Il serait bien à désirer que les découvertes de trésors numismatiques, de toute époque, trouvassent des historiogra- phe& aussi habiles que M. B. Fillon. Le plus sou\ent, ces trouvailles sont dispersées et tombent entre 1-s mains des infidèles, et les hommes sérieux sont ainsi privés du recours de « ces aichives qui n'auront plus de secrets , du moment « où on aura trouvé le moyen de les faire parler. »

Jusqu'à ce jour la numismatique de la province de Bretagne, qui fut royaume , puis duché , était peu connue : M. Alexis Bigot a fait un gros in-octavo qui contient la description exacte de 1541 monnaies différente-,émises dans la peninsule armoricaine depuis l'époque mérovingienne jusqu'à l'année 1539 : le texte est accompagné de quarante planches, bien remplies. Le livre qui porte pour titre : « Essai a sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne , » est, à mon avis, mal baptisé; il atrait dû se nommer Catalogue raisonné des monnaies bretonnes ; en effet , ce n'est pas une monographie, mais une description soigneusement élaborée : c'est une mine plécieuse pour celui qui en- treprendra l'histoire numismatique de Bretagne , et il est de mon devoir de recomminder cet ouvrage aux savans qui étudient les monnaies françaises. Il n'est pas facile de fane une monographie, et je puis le dire avec d'autant plus do franchise que j'en sais quelque chose ; il faut d'abord être bien fixé sur 1 histoire, ens-iite cilliger à grand peine tous bs matériaux et tous les documens : M. Bigot, pour la Bretagne, a largement rempli celle dernière obligation. Pour la partie historique, il l'a négligée parce que l'histoire de Bretagne est encore à l'étude. Celle que nous avons est stéréotypée, en quelque sorte, sur le modèle que, dans lout le royaume de France, on a suivi pendant les deux derniers siècles ; on f ils ait alors l'histoire comme M. de Ver tot est accusé d'avoir fait son siège de Malte ou comme il n'y a pas si longues aimées , un journal célèbres narrait la prise et le pillage de Missolonghi. Aujourd'hui . pour peu que l'on mette la main dans les archives, et que l'on cherche les documens originaux, on est d ff rayé de la masse de matériaux que nos bons ancêtres ont négligés , dans la crainte d'être forcés de sortir du cadre que l'on avait coutume de inspecter.

Dans le Pulletin de la Société d émulation du dépar- tement de L'Allier, M. le comte Georges de Soultrait a publié la première partie d'un Essai sur la numisma tique Bourbonnaise. La seconde paitie traitera des méreaux et des jetons de cette province.

Dans sa publication , M. de Soultrait , qui s'est déjà oc-. cupé avec succès des espèces d'un pays voisin , Id Nivernais, s'occupe des monnaies proprement dites, c'est-à-dire d'un trion mérovingien. puis des pièces émises par la prieuré de Souvigny et par les sires de Bourbon; nous avons vu a\ec intérêt la gravure qii représente les monnoyers du prieuré, et nous régi étions seulement l'absence d'autres planches consacrées aux monnaies elles-mêmes. Nous espérons que M. de Soullrait comblera cette lacune, et que la seconde paitie sera accompagnée des « pourtraictures » des monnaies précédant les méreaux et jetons.

Puisque je viens de prononcer ces deux mots, je ne puis résister au plaisir de signaler un livre que j ai lu avec un vif plaisir: un texte trt s bon, et suivi d'excellentes planches dans l'ouvrage intitulé Histoire du Jeton au moyenàge par MM. Jules Rouyer et Eugène Hucher. Ce livre n'est encore qu'une premère partie, qui fait soupirer après la seconde.

Il n'y a pas déjà si longtemps que l'on o-e s'occuper des vieux jetons, et on a eu tort de les mépriser ja I.s , car ces pc tits monumens si mole-les furent autrefois d'un usage tellement répandu , qu'il était impossible que les habitudes et les évènemens contemporains n'eussent pas sur eux une influence qui n'est pas à dédaigner. Les jetons, autrefois, servaient à calculer, à faire les comptes : depuis le petit marchand jusqu à la reine de France, chacun avait sa série de jetons qui lui était indispensable pour établir sa dépense , en s'en servant, à peu près comme nous, aujourd'hui , au jeu de piquet.

C'est à dessein que j'ai souligne le mot autrefois , car il > a longtemps que ces pauvres pièces sont négligées; MM. Rouyer et Hucher rappellent que, du temps Je Molière, ce genre de calcul était déjà suranné. Les pauvres gens se servaient de jetons do plomb ; le commun des mortels en avait des jeux en cuivre ; les personnes des classes élevées

pousssaient le luxe jusqu'à l'argent ; Cha les le-Téméraire et les rois comptaient avec des jetons tl or.

Les types et les légendes de ces pièces sont tiè, variés, tellement variés que, sans exagération, 1 on peut dire que le jeton, en dehors de son utilité journalière, a précédé nos médailles modernes. Les devies politiques, amoureuses, philosophiques. les armoiries, les symboles s'y multiplient, et tout cela vaut bien la peine d'être étudié lorsque l'on réfléchit que le XIVe, le XV. et le XVIe siècles y ont chacun apporte leur empreinte.

MM. Rouypr et Huchet ont adopté, à mon avis, un phn excellent : à des remarques générales qui sont intéressantes pour tous, ils font succéder six chapitres dont les titres indiquent des divisions judicieusement fixées : jetons des cours et administrations supérieures des finances du roi. —

Service de la maison du roi. — Reines de France. — Princes du sang royal de France et seigneurs d'origine française. — Villes de France. — Jetons étrangers et anglo français.

Comme dessin, les jetons du XtV° et XV\* siècles sont d'assez bon goût : plusieurs d'entr'eux valent bien les monnaies contemporaines : ils les imitaient si bien quelquefois qu'on lisa dessus : je ne suis pas vrai agneil d'or; je ne suis pas it argent, de peur qu'on ne les confondit avecleur prototype officiel ; sur plusieurs on lit qu'ils sont d'or varmel; cet or vermeil, c'est à dire rouge, n'est-il pas à rapprocher de cette locution populaire qui traite le cuivre d'or honteux. parce qu'il rougit? C est, du reste, de cette imitation des monnaies véritables qu est né le proverbe faux comme un jeton.

J'aurais bien envie de dire aux auteurs de l'Histoire du

Jeton qu'ils ne conservent pas toujours assez d uniformité dans l'usage de la langue héraldique; mais vraiment, j'aurais honte d'entrer dans ces détails ; devant un bon livre on a des scrupules à retour de, vétilles : d'ailleurs, MM. Rou- yeret Huchet, sur ce point, prêtent bien moins à la critique qu'une foule d'auteurs qui se mêlent chaque jour de servir de la langue du blason, sans suppo.-er que cette lan gue doit s'apprendre comme toutes les nomenclatures scientifiques.

L'étude des anciens jetons a également fourni des articles aux revues numismatiques : dans la revue belge, M. R Chalon a consacré plusieurs pages à des jetons et à des méreaux inédits ; dans la revue française, un jeton de Jeanne d'Albiet fournit à MM. de Grazannes et de Longpérier l'occasion de prouver encore une fois que l'S barré, qui a passé longtemps, dans les sculptures du Louvre , pour le monogramme de Gabrielle d'Entrées , n'est que le symbole de fermesse, synonyme de constance. — Jadis il a été dit et répété, et beaucoup de phraseurs actuels répètent encore que deux rois de France mirent au Louvre les chiffres de Diane de Poiliers et de Gabrielle d'Estrées, leurs maîtresses, et la numismatique enseigne cependant que le prétendu chiffre de Diane est celui de Catherine de Médicis, tandis que le chiffre attribué à Gabrielle est une simple devise mise à la mo le par Jeanne d'Albret d'abord , puis par Henri IV.— Ceci prouve encore qu'il faut bien plus de temps pour déraciner un absurde préjugé , que pour le faire passer, dans la foule des badauds, à titre de vérité.

La manie de vouloir expliquer les anciennes devises de manière à y trouver du scandale, donna même naissance à une traduction qui', dans la plus modeste école, ne manquerait pas de faire appliquer di1 longs pensums au maladroit qui commettrait quelque chose d approch ant. — Des chercheurs remarquèrent sur certaines pièces d'Henri Il un croissant avec la devise : Donec totum impleat orbern; ils se hâtèrent d'y trouver cette superbe phrase : « Jusqu'à ce que ma maîtresse monte sur le trône. » Cette fois-ci encore, Diane de Poitiers n'avait rien à démêler avec le croissant , et la devise même était antérieure à Henri Il. — On ferait, du reste, un recueil curieux , et je l'entreprendrai peut-être, des balourdises numismatiques et archéologiques auxquelles, chaque année, les journaux les plus sérieux donnent asile. Le Moniteur universêl lui-même, en 1857, a enregistré 13 découverte d'une monnaie barbare de Justin ou de Justinien , sur laquelle un érudit du je ne sais trop quel pays déchiffrait le nom d un empereur parfaitement inédit et inconnu dans l'histoire.

Dans le T. VIII du Bulletin de la Société d'agriculture, i:lduîtie, sciences et arts, du département de la Lozère. M.

Ch. Roussel a publié un mémoire sur les monnaies frappées en Gévaudan, et particulièrement à Banassac , sous la dynastie mérovingienne. M. Roussel résume , avec beaucoup de netteté, les recherches que Duchalais, ainsi que MM. Ch. Lenormant et Bretagne ont éditées sur les tiers de sou de cette province , et s'attache à établir l'influence que les é\êques de Gabalet ont pu avoir sur le monnoyage de leur diocèse. 11 termine en proposant de chercher dans le pouvoir épiscopal et l'influence morale des pré. lais à celle époque , I origine de la puissance temporelle des évêques de Mende, Je crois qu3 M. Houssel aura grandement raisun d'approfondir cette conjecture qu'il n'a fait qu'ébaucher, et qu'il obtiendra des renseignement certains en combinant son système avec les travaux publiés dans la Revue Numismatique Française . par MM. de Pétigny et

Deloche.

La province d.; la première Aquitaine semble avoir suivi un système monétaire uniforme, dont on retrouve des traces évidentes dans les diocèses de Clermont , des GuÓales et de Limoges. Nous engageons-donc les numisinalistes de Clermont et de Mende de faire chacun , pour leur grand pays , ce que M. Deloche fait pour le Limousin ; leurs efforts réunis de seront pas infructueux.

Nous remarquons, eu Gévaudan deux pièces sur lesquel- les il y a lieu de demander un jugement en dernier ressort : l'une est celle que M. Bret3gne attribue à Childebert II , l'autre est le trion du musée de Vienne, rappelé par M. Lenormant, nu nom de Justin 11, et sur lequel figurait la légende GABALORVM , avec un type parfaitement étranger au

Gévaudan.

La monnaie de M. Bretagne porte-t-elle le nom d'un roi ou d'un monétaire , son homonyme? Le trion de Justin Il, laisse-t-il lire bien authentiquement le mot Gabalorum ? Voilà deux points qui me sembleraient devoir être bien arrêtés avant que l'on pût tirer des conclusions. Je confesse que, jusqu'à plus ample information, je suis porté à douter de Childebert II comme de Gabalorum,

Dans un temps où tant d'écrivains empruntent hardiment des idées sans dire quel est leur garant, on est heureux de voir la conscience avec laquelle M. Théophile Roussel rap-

pelle l'un des premiers et meilleurs travaux de rotre ami commun , Duchalais. Celui-ci était très peu avare de bons renseignemens; il aimait, dans la conversation, à faire part de ses découvertes scientifiques, et nous reconnaissons quelquefois des emprunts qui lui ont été faits et qui sont signés d'un autre nom que le sipn : Sic vos , non vobis , fertis aratra boves.

XXXI.

2 Avril 1858.

Portraits intimes du XVIIIme siècle , éludes nouvelles , par MM. Ed. et J. de Concourt, 1 vol. in-18, Denlu, 1858. — Banquiers, fournisseurs et acquéreurs de biens nationaux, par M. Capefigue. — Emprunts , bourses , ■crédit public, grands capitalistes de 1814 à 1 852 , par le môme , 2 vol. in-8°. Amyot, 1858. — Histoire de l'impératrice Joséphine , par Joseph Aubenas, tome 1", cliez le même , 1858. — Béranger et ses chansons , d'après !es docum ns fournis par lui-même , par M. J. Bernard, 1 vol. in-8°, Dentu, 1858. -Dictionnaire de biographie universelle, par MM. Ferd. Défis , Pinçon et de Martonne , 3 vol. in -18, Roret, 1857.

Encore un de ces volumes élégans et pimpans dont la vue seule séduit l'œil et dispose favorablement le lecteur ; joli petit livre bien imprimé sur beau papier, avec une couverture bleu tendre ; rien n'y manqne à l'extérieur et à l'intérieur. L'intérieur est excellent comme recherches, comme patientes investigations ; mais pourquoi faut-il que MM. de Goncourt continuent toujours à sacrifier à ce fJux goût d'un style brillante hâché, saccadé , rempli d'inversions, de tournures impossibles ? On le leur a déjà dit cependant assez pour qu'ils ne puissent arguer de leur ignorance : ils connaissent ce défaut ; car c'en est un, et on peut , on doit le leur dire sévèrement aujourd'hui , puisqu'ils y persévèrent volontairement.

L'autre jour on plaisantait très drôlement MM. de Goncourt dans un journal éminemment satyrique et qui soutient avec assez de verve, mais trop de brio quelquefois, le

nom du héros Je Beaumarchais ; ces critiques, quoique très plaisamment présentées, étaient, en résumé, toutes à l'éloge de MM. de Concourt. On racontait qu'ils ne reculaient devant aucuns sacrifices pour acquérir les autographes qui paraissent dans leurs récits, voire même les meubles qui ornent les appartenions par eux décrits. Cela prouve au moins leur volonté l'être fidèles et exacts , et , à cet égard , on ne peut que louer complètement l'excellente couleur locale qui distingue leurs publications : c'est le dix-huitième siècle pris sur le fait ; un peu plus de simplicité , et il n'y aurait qu'à battre des mains.

J'ai déjà entretenu mes lecteurs du premier volume de cette série de: Portraits intimes du XVIIIme siècle [ 1). Aujourd'hui MM. de Goncourt nous tracent le profil de Mme Dtibarry : aCette femme que l'histoire a campée, le poing sur la hanche, effrontée et charmante, la bouche pleine de sourires et de jurons; l'espièglerie , la fotie, la licence , une enfant gâtée . une enfant terrible ; le tyran moqueur des ambitions , la terreur des ministres, le scandale des nonces du Pape ; charmant gamin que le peintre Drouais a ha billé en homme , grace grivoise du logis empli par l'ombre de Louis XIV; le démon , 1 ivresse et l'esprit poissard des petits soupers , un lutin qui est encore à la halle à Versailles ! »

De Gaylus , cet artiste-gentilhomme , ce savant érudit, l'ennemi de Diderot dont il dirait en écrivant à Paciaroi :

« Il y a de certaines gens qui ne meurent pas, tandis que, pour le malheur des lettres de l'Europe , d'honnêtes gens comme M il lot meurent dans leur plus grande force. »

De Kléber. « guerrier antique : la gloire est l'objet et le but de sa vertu ; brillant , impétueux, indigné du repos . dé voré et tué par son génie , toujours battant la charge devant ses destins (!!), pressant sa fortune, comme s'il savait que la vie lui est mesurée courte; qui se plaignait de n'être pas né sur un trône de l'Asie pour en descendre comme un torrent et traverser le monde en triomphe; guerrier hardi, inspiré , heureux , à qui la victoire se montrait

(1) Voyez le 8me numéro de cette Revue, Gazette du 8 mai

1857.

sur le terrain comme dessinée ; et, par-delà I uniforme , le cœur d'un soldat, chaud, brusque et loyal, ami rude, parlant haut et franc comme le devoir, »

De Piron , l'enfant chéri de celte « Bourgogne heureuse où régnait alors une cordiale bonne humeur, une forte et pleine santé de l'esprit, une gaieté du crû , chaude et généreuse, une gaillardise patoise, la fraternité , la jeunesse et le génie du bon vin. »

De la duchesse de Chaulnes, femme « toute d'imagination : sa tête emportait son coeur ; comme toutes les femmes douées des fièvres de la pensée, elle cherchait de bonne foi dans l'amour le rêve de son aine , croyait le saisir, et ne s'éveillait que le lendemain, embrassant des cendres.»

De Mme Geoffrin , « vieille femme de bonne heure et de goût, plus que d'âge, avec la paix , le débarras et le poli de l'expérience ; en tout semblable à la devise de son appartient : rien en relief ; indulgente par tiédeur, charitable par mollesse, sachant le public et ménageant l'opinion

au reste n'égarant nul de ses dons , et nourrissant ceux-là dont la reconnaissance pouvait être publique et rendre aux bienfaits quelque peu d'immortalité, pensionnant l'Encyclopédie et les encyclopédistes, rentant des trompettes pour tout dire (1 ).

Du comte de Clermont, dont ces Messieurs nous ont déjà parlé dans leur premier volume en esquissant la Camargo.

De Le Bas , « graveur, brave homme et de la bonne race des artistes du XVIIIme siècle. »

Enfin , de l'abbé d'Olivet, grand ami des anciens , dans cette troisième époque di la querelle des anciens et des modernes, et qui écrivait en 1767 , c'est-3-dire à quatre-vingt six ans : a Qu'est-ce que la gloire qui me viendra des hommes ? moins que rien par rapport à mon bonheur. Je passe ma vie ante focurn, si frigus erit avec un Virgile, un Térence, un Molière, un Voltaire, et les six mois prochains, si messis, in horto,3uX Tuileries dont je suis à quelques pas.»

(t) MM. de Goncourt ont la désolante habitude d'écrire des phrases qui tiennent trois pages , sans autre division qu'à peine quelques points et virgules; mais nous avons risqué des alinéas pour la plus grande facilité des lecteurs.

Mars l'un des curieux chapitres de ce petit volume est celui intitulé : Louis X Venfant, journal écrit jour par jour pendant cinq mois de l'année 1722 par le marquis de Calvière , son écuyer ordinaire. « Louis XV a douze ans: il porte son chapeau comme le feu roi, et c'est tout ce qu'il aura de Louis XIV. C'est un malin enfant, d'une raillerie déjà savante et aiguisée. Hier, son chat l avait griffé, le maréchal de Villeroy grondait le griffeur.-Bienl fait Louis XV, mou grand-papa , ne savez-vous pas bien que mon chat n'aime pas plus les remontrances que mon oncle le régent? »

M. Capefigue a publié, il y a trois ou quatre ans, un premier volume de la série dont je vais parier : il s'occupait alors des Fermiers généraux, et son livre était excessivement attachant, quoiqu'un peu bien fantaisiste. Il continue et complète celle galerie originale en étudiant les financiers et les traitans depuis la révolution jusqu'à nos jours.

M. Capefigue aime le paradoxe, it le manie habilement , le défend a\ec obstination.Dans un livre publié l'année dernière, et que j'ai examiné ici, il plaidait pour Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy ; plus tard , il justifiait les fermiers-généraux et nous montrait en eux les Mécènes de leur temps. Aujourd'hui, il aborde un sujet plus délicat : l'histoire des finances et des financiers, d'abord de la République française , a c'est-à-dire de ce système de confiscation des biens, assignats, banqueroutes de fonds consolidés » qui déshonorera cette époque de nos annales. M .Capefigue ne peut encore, à l'égard de la révolution, se résigner à suivre l'opinion de la foule, il se débat contre cette contrainte morale, et nous lisons ce passage significatif, dans la préface du tome II de cette histoire ; je le cite en entier parce qu'il est excessivement curieux, et ne déplaira pas , je l'espère, aux lecteurs :

« Sujet immense et difficile : la révolution française , il faut bien l'avouer, est devenue pour la grande majorité des esprits, une srche sainte qu'on doit adorer, même dans les désordres d'idées et de faits qu'elle a produits ; le chiffre de 1789 est devenu comme un symbole sacré que, nous tous , nous devons réciter. » L'auteur se range à cette conviction générale ; qui serait assez audacieux pour lutter contre le torrent? Mais il pose cette série de questions aux esprits

d'une certaine étendue la socjété actuelle ne se débat-elle pas contre le" résultats des principes posés à cette époque de révolution; l'affaiblissement du foyer domestique, le morcellement des propriétés,la concurrence illimitée et dans l'ordre politique, l'abolition des corporations ouvrières et des institutions municipales, l'omnipotence partemuntaire, la centralisation, l'égalité absolue, etc.? «Est-ou bien sûr, dit l'historien, qu'il n'y ait pas dans les idées de 4789 l'origine de la rareté des subsistances, du pèle-mêle de la population , du matérialisme des esprits, de la résistance au pouvoir p ar la révolte et l'Insurrection, et cette fatalité stérile,marchant toujours en avant, comme la locomotive qui conduit à pleine vapeur le convoi de la génération nouvelle? »

Je ne veux pas m'arrêter à discuter ces brûlantes questions el je reviens aux livres mÔme de M. Capefigue . le plus second de nos historiens contemporains (I), Il recherche . dans le volume consacré à la révolutionnes origines du crédit public eu Angleterre , et étudie ensuite les finances de 1789 à 1792, puis sous la Convention , alors qu'il n'y avait plus ni crédit. , ni commerce, ni transactions , que tout se bornait à la confiscation et à la vente des biens dits nationaux et à l'émission des assignats, à une époque enfin , où, suivant la ru ,le, mais juste expression Je l'auteur, tout pouvait se solder par un caprice de guillotine.

Dans d'autres chapitres nous voyons défiler les gros agioteurs de l'époque, Talleyrand et d'Espagnae , Bapré , Chabot, Freyre, Fabre d Eglantine; les principaux acquéreurs de biens nationaux, le comte de Redern , gentilhomme prus sier., et Saint-Simon , son associé , qui achetèrent , dit M. Capefigue, pour dix-sept millions de biens, payèrent un douzième seulement, furent incarcérés après h chute de Danton, puis délivrés par le 9 thermidor, et se firent maintenir dans la possession de 9 millions de propriétés, dont ils achevèrent le paiement avec des assignats , non démonétisés encore, mais dont la valeur était torchée à ce point qu'on payait mille francs en papier avec un louis d or (2).

(1) L'œuvre de M Cappfigue compte une quarantaine de volumes.

(2) Il e-t fâcheux que M. Capefigue revoie avec aussi peu de soin les épreuves de ses livres: page78, il parle de 17 millions réduits à 9 (p. 79), et ce chiffre n'est que de 7 millions (p. 96).

Les fournisseurs forment une galerie non moins intéressante, b en que parmi eux au moins figurent des noms honorables ; puis nous lisons des études sur la ministère Cambon , sur les finances du Directoire , sur Beaumarchais , homme de lettres, fournisseur, armateur. A cette époque , une nouvelle ère s'ouvre pour ce qu'au commencement du XVIIIe siècle et auparavant on aurait appelé les traitans : Ouvrard, Vanderberghe, Collot, Michel, Perregaux , Roy et Desteyère. La fortune de ces deux derniers mérite une mention particulière. M. Roy, avocat au parlement, plaida heureusement pour la fille adoptive d'un fermier général contre la famille de ce dernier. Quand les biens confisqués et non vendus furent rendus, il fut magnifiquement récompensé. Presqu'aussitôt M. Roy et son arni M. Desteyère entreprirent la restitution des biens du duc de Bouillon : « Le duc était un de ces caractères de vieille noblesse, insouciant , un peu prodigue, aimant lo plaisir et la dépense; la succession avait d'immenses dettes qu'il fallait assurer et liquider: les deux défenseurs officieux vinrent au-devant des désirs du duc de

Bouillon ; ils lui offrirent une somme d'argent une fois payée et une pension viagère de 100,000 livres (1). L'accord fut signé, le duo mourut au bout de quelques mois , et M. Roy, le futur ministre de la monarchie restaurée, devint d'un coup l'un des plus riches propriétaires fonciers de France.

Les emprunts, les diverses taxes, les opérations financières du Consulat, la réorganisation des services sous l'Empire et un chapitre iutitulé : les origines de la maison Rothschild jusqu'en 1814, complètent ce volume, écrit avec facilité, avec verve, qui se lit avec plaisir, mais auquel manque le cachet sévère de l'histoire , pas une seule note ne vient, durant 364 pages, corroborer un des faits nombreux avancés par M. Capefigue.

Je ne ferai qu'indiquer le troisième tome de l' Histoire des grandes opérations financières : il renferme trop de questions actuelles, personnelles même, pour que je veuille

(1) Le duc de Bouillon n'est autre que le duc de Nivernais, véritable Mécène, le dernier du siècle,qui demeura à Paris tout le temps de la terreur, et sortit sain et sauf de prison le 9 thermidor.

les aborder dans les limites de ces modostes revues. M. Capefigue fait précéder le corps de l'ouvrage d'une courte, mais vigoureuse préface, dans laquelle il déplore énergiquement l'état social et financier du jour, et il résume dans ce paragraphe , son but et son jugement : « Ce livre est destiné à faire connaître tout ce que la France et l'Europe doivent au crédit régulier, à l'intervention des banquiers. L'auteur ne les envisage que comme intermédiaires d'argent, appelés à aider l'état dans l'exécution de ses engagemens. En dehors de ces conditions et de ces qualités,il trouve que la majorité des banquiers est d'une médiocrité désolante, d'une stérilité pitoyable , sans élégance , sans esprit de distinction. Si nous faisions autre chose qu'analyser, nous pourrions ici émettre des réserves pour d'honorables exceptions , que M. Capefigue a un peu trop perdues de vue. Le vrai banquier comme le vrai négociant , qui sait garder son rang sans prétendre jouer le prince, sans humilier toutes les supériorités autres que celle de l'argent, est partout un homme justement considéré. Suivant 1 historien , qui ne songeait évidemment qu'aux agioteurs , à leur faste vulgaire et sans goût, les banquiers d'aujourd'hui sont aux fermiers généraux ceque la génération anoblie est au vieil esprit gentilhomme.» M. Cape fi gue veut certainement dire la race des parvenus , car la génération anoblie est celle qui a fait ses preuves soit dans les services de l'intérieur, soil sur les champs de bataille ; c'est la digne sœur cadette de la vieille noblesse. Quant à la comparaison entre les traita ns d autrefois et ceux d'aujourd'hui, nous ne la contesterons pas , et les élégans financiers du XVIIIe siècle, avec leur luxe de grands seigneurs, leur goût exquis, leurs splendides hôtels, leurs riches ameublemens, leurs magnifiques réceptions, leur généreuse libéralité pour lesartistes et les savans, valaient mieux, à tout prendre, que leurs pâles imitateurs, qui ont tous leurs défauts sans les dissimuler du moins sous ce fard brillant.

M. Aubenas écrit en ce moment une très intéressante histoire de l'impératrice Joséphine: c'est un sujet à peu près nouveau, car un bien petit nombre d'ouvrages ont été jusqu'à ce jour consacrés à la première femme Je Napoléon I"'; M. Aubenas a pu mettre en œuvre des documens nouveaux, grâce à h communication de nombreux papiers par la famil-

le deTascher. Je n'insisterai pas aujourd'hui sur celle intéressante publication, préférant y revenir quand elle sera terminée et que je pourrai tracer une esquisse de celte grande figure historique. Le tome 1er comprend l'origine de la famille de Tascher; la naissance de Joséphine, sa jeunesse, dépouillés de tous ces contes dus principalement aux assertions de Mlle Lenormand; son mariage avec le vicomte de Beauharnais, son arrivée en France, des détails très neufs sur son triste intérieur et sur les idées exagérées de son mari, son veuvage, son mariage avec Bonaparte, son voyage en Italie avec le jeune général en chef. M. Aubenas publie des lettres, des billets de Bonaparte, qui respirent l'amour le plus juvénile et en même temps le plus passionné, tandis que la future impératrice montre toujours .111 calme, disons le mot, une froideur qui excite incessamment et désespère celui qui était plutôt son amant que son mari.

Ce livre est écrit très simplement et avec goût; seulement M. Aubenas montre trop de partialité en faveur de Joséphine, surtout quand il veut la justifier de cette froideur qui irritait si péniblement Bonaparte.

J'ai déjà dit une fois que je prenais ici le parti de ne plus chercher de transition, pour pouvoir parler librement des livres nouveaux, et sans m'astreindre, comme j'en avais déjà eu la pensée, à des règles de série avec lesquelles je m'exposerais, tantôt à avoir trop à dire, et d'autrefois pas assez. Je passe donc sans plus de façon à une autre illustration de notre temps, illustration beaucoup trop exagérée et sur laquelle la Revue des Deux-Mondes a récemment publié d'excellens articles, mois illustration après tout ; jb veux nommer Béranger. Béranger et ses Chansons, est le titre d un ouvrage très piquant, puisqu'il contient des études sur chacune des œuvres du célèbre chansonnier. M. Bernard nous raconte qu'en juillet 1846, un soir qu'ils admiraient le coucher da soleil, inondant de flots de pourpre et d'or l'aqueduc de Marly, il ne sait comment par vinrent à se glisser dans la conversation le Sénateur et le Roi d' Yvetot; M. Bernard parh à sa guise, blâmant parfois, louant bien plus, et discourant an plus dru, comme dirait Lafontaine, si bien qu'à la lin Béranger lui offrit sa propre collaboration pour critiquer ses œuvres. On comprendra facil-ment la valeur de ces

notes qui commentent. expliquent et apprécient ces joyeuses chansons, dont, malheureusement, l'influence a été beaucoup trop grande sur notre époque. Qu'on juge par un exemple de ces intéressantes recherches :

« Le roi d Yvetot. Béranger s'en allait un jour le long de la rue Saint- Honoré quand, levant la tête, il aperçut une en seigne où se voyaient l'image et le nom du roi d'Yvetot. — Bon sujet de satire ou d'opéra-comique, pensa-t-it.— A cette époque , en effet , il avait l'idée de travailler pour le théâtre; mais il se contenta d'en tirer une chanson.

» C'était au commencement de 1813; la chose se pouvait encore; six mois plus tard il n'aurait osé y songer, par un scrupule excessif sans doute; car en vérité, s'il frappe ici son héros, c'est, à coup sûr, d'une main amie, et de pareils coups se pourraient se porter à un homme tombé.Ce qui semblerait plus remarquable que la chanson, sous ce rapport, c'est l'éloge qu'elle valut au prince et au chansonnier : Béranger, exp ditionnaire dans les bureaux de l'instruction publique,conserva sa place; niais l'a vait-il réellement compromise par une telle œuvre et dut-il s'émerveiller de ce qu'on n'y eût pas fait attention aux Tuileries?

a Le roi d'Yvetot courut d'abord en manuscrit, et s'attribua à divers personnages plus ou moins marquans ; mais la police sut bientôt à quoi s'en tenir, et sa tâche ne pouvait être difficile avec un auteur qui ne songesit ni à cacher ni à montrer son œuvre.

« Le bruit, assure-t-on , en vint jusqu'à l'empereur, qui n'y prit pas garde : Louis XVIII en tint plus de compte ; et, quand il s'agissait des poursuites contre Béranger, il voulait qu'on pardonnât beaucoup à l'auteur de ses couplets favoris. Désaugiers, président du caveau, y prit garde également : il trouva la chanson de son goût, voulut en connaître l'auteur et, de plus. avoir celui-ci pour camarade et pour collègue ; il y réussit. Béranger fit donc son entrée au caveau où ses goûts ne la conduisaient pas.

« La chanson d'ailleurs eut un grand succès; il t'attribua surtout à l'esprit d'opposition. Sans doute alors on devait avoir soif de liberté sous ce rapport et sous tant d'autres, mais on devait aussi avoir soif de pareils vers. Au milieu do tout ce fracas académique et de tant de pindarisme et d'em-

phase, la bonne fortune que celte composition si naïve y ces idées si riantes, ce .style si gracieux, mais si juste et si purI..

« Après cela, il faut bien faire aussi son métier de critique et trouver quelque chose à redire. Maisons pouvait-il prendre un s; la soif, même un peu. vive, est-elle un goût; et les sujets de ce petit et bon roi avaient-i's réellement cent raisons de le nommer leur père ? Une seule suffit ordinairement dans ce cas. Béranger contestait quan t aux deux derniers de ces reproches, mais acceptait le premier. — Diable, s'écrie-t-il, quelles chicanes ! — à qui ta faute , répondaisje ? Ecrivez comme tel poète en renom et il n'y aura quasi rien à vous dire ; mais plus est pur l'azur du ciel, plus s'y voit le moindre nuage. »

Ces petites monographies sont curieuses à lire et j'en pourrais citer plusieurs qui contiennent des détails inédits et d'un véritable intérêt

Je suis trop en retard envers une publication très estimable pour ne pas avoir hâte de réparer mon omission en fai ant connaître l'excellent Manuel de bibliographie édité par M. Roret, et qui, sans pouvoir être comparés au Manuel dd Brunei, devenu aujourd'hui tout à fait classique et d'ailleurs très peu abordable par son prix, suffit complètement aux besoins de celui qui travaille et qui a par conséquent besoin de ces précieux renseignemens sur ceux qui l'ont précédé dans lesentier où il veut cheminer à son tour. C'est dans ce but que MM. F. Denis. Pinçon et de Martenne ont entrepris cette œuvre, plus considérable encore qu'elle ne parait : ils ont voulu « présenter chronologiquement , aux yeux de tous, ce qui a été écrit do plus important sur un sujet quelconque. » Nul doute qu'il n'y ait des omissions, surtout dans les ouvrages récens, mais ce sont ceux sur lesquels on est toujours le mieux et le plus aisément renseigné ; il n'y a donc que demi-mal : les auteurs, du reste, se sont fixé une règle qui cousistait à s'arrêtera l'année 1850 pour les publications à mentionner.

Quoi qu'il en soit, ce manuel rendra de Irès grands servi ces aux érudits, à ceux de Paris, comme à ceux de province, à ceux là surtout qui ne peuvent. avec la meilleure volonté du monde, faire des recherches indispensables , d'ordinaire impossibles pour eux et qui, maintenant , deviendront simples et faciles.

XXXII.

18 Avril 1858.

Vie d'Antoine du Prat, chancelier de France, archevêque de Sens , etc., par le marquis Du Prat , 1 vol. in 8°, Techener, 1857. - Antoine Lemaistre et ses contemporains , Dar Oscar de Vallée, 1 vol. in-8°, Michel Levy, 1858. — Correspondance entre Boileau et Brossette , avocat au Parlement de Lyon , publiée d'après les documens originaux, par M. Laverdet, 1 vol. in-8°, Techener, 1858.

M. le marquis Du Prat a le respect des ancêtres et aime élever des monumens ad gloriam majorum : je ne l'en blâmerai pas, car c'est un noble sentiment qui, malheureusement, disparaît un peu tous les jours et qui est cependant bien fait pour élever les esprits ; d'ailleurs il engage à bien faire pour ne pas dévier de la route tracée par ses pères, comme l'a dit M. Granier de Cassagnac dans un livre trop déclamatoire , malheureusement, pour l'excellent sujet auquel ïl était consacré : l'Histoire des classes nobles. Suivant. M. Granier de Cassagnac la noblesse n'est pas précisément un mérite , mais elle n'empêche pas d'en acquérir et y pousse très certainement. Quand , après cela , le hasard veut qu'au charme de parcourir les annales de sa propre famille, se joint l'heureuse chance qu'elle possède quelques membres éminens ayant joué un rôle dans l'histoire de notre pays, on peut s'en prévaloir comme d'une bonne fortune et écrire comme les mémoires posthumes de cette illustration. C'est ce qu'a fait M. le marquis Du Prat en traçant un portrait soigné de la grande illustration de sa maison, de l'homme qui en même temps a occupé les positions les plus éminentes aux quinzième et seizième siècles, et qui, rudement attaqué par les historiens, devait trouver un jour dans son arrière-neveu un éloquent et véridique défenseur.

La famille Du Pral , originaire d'Issoire , en Auvergne , remonte très authenliquement, quoi qu'en aient dit les ennemis du chanceher, au treizième siècle, et mérite de figurer parmi celles de la meilleure noblesse du royaume. Antoine Du Prat vin' au monde à Issoire même, le 17 janvier 1463, et dès son plus jeune âge il se distingua par une rare aptitu le au travail et un ardent désir de parvenir ; de bonne heure il se lia avec Jacques Sadotet, évêque de Carpentras, l'un des hommes les plus remarquables de cette époque, et avec l'archevêque d'Embrun qui devait, plus tard. devenir célèbre sous le nom de cardinal de Tournon. Antoine eut à peine le temps de débuter dans la carrière du barreau, que les honneurs vinrent au-devant de lui ; il fut nommé, très-jeune, avocat-général à Toulouse; puis vers l'âge de trente-huit ans, il fut attaché plus intimement au gouvernement politique de l'Etat comme maître des requêtes, devint président au Parlement de Paris, premier président en 1507. Désormais M. Du Prat était un des principaux personnages de France et consulté également comme diplomal3 et comme jurisconsulte.

Depuis l'année 1493, Antoine Du Prat avait épousé Françoise de Veyney, et en eut plusieurs enfans : il perdit sa femme en 1ë08 : « Devenu libre de sa carrière , dit son biographe, Antoine ne tarda pas à rechercher d'autres honneurs , d'autres liens , d'autres titres. Selon la faveur qu'ils lui ont accordée ou la haine dont ils l'ont poursuivi , les historiens en ont. cherché la cause dans sa foi , dans ses regrets, dans son ambition. D'autres lui ont attribué le désir de se faire craindre et respecter davantage parles anathêmes et les bénédictions du ciel dont il disposerait un jour. Ses motifs furent puisés dans le secret de sa conscience et de son coeur : il n'appartient pas au biographe de les approfondir. Le ciel les a jugés et rémunérés : ils intéressent peu l'histoire. »

Disgrâcié un moment pour avoir cherché à détourrer Louis XII de son troisième mariage avec la princesse Marie d'Angleterre, Antoine Du Prat redevint puissant à la mort du roi; François Ier le choisit pour chancelier et l'emmena bientôt en Italie où il lui conféra le titre de chancelier du duché de Milan , de comte de la Valteline puis le chargea

de suivre les négociations entamées avec te Pape pour la confection du Concordat, qu'il eut, peu après, à défendre en France contre les récrimations qui affluaient de tous les côtés.

C'est à ce moment que le chancelier Du Prat décida le roi à créer des charges vénales dans les Parlemens pour fournir des ressources Bouvelies au trésor épuisé, mais il souleva en même temps contre lui une vive opposition de la part des cours souveraines. Tandis que le roi le laissait comme conseil à Louise de Savoie, déclarée régente pendant son second et malheureux voyage au-delà des Alpes, tandis qu'il recevait bénéfices sur bénéfices, évêchés sur évêchés, et voyait chaque jour la confiance du souverain grandir en sa faveur. Antoine Du Prat était poursuivi par les plus ame • res accusations dans le Parlement et ne fut débarrassé de ces incessantes poursuites que quand François 1", revenant des prisons d'Espagne , eut fait connaître sa volonté d'une ma- nière qui ne souffrait pas de réplique.

Nommé cardinal en 1527, Antoine Du Prat, dpjà archevêque de Sens. ne se ralentit en rien de ce qui l'attirait vers les affaires de l'État, et su montra plus empressé encore à s'occuper de celles de l'Église ; il présida le concile de Sens, ne négligea rien pour combattre et prévenir le schisme d'Angleterre et ne cessa plus, jusqu'à sa mort, de chercher par tous les moyens, à protéger et défendre la foi catholique, si rudement attaquée alors : il mourut le 9 juillet 1535 ; un contempotain, Guillaume Paradtsi , doyen du chapitre de Beaujeu, résume ainsi la carrière du chanoine : « On re« cognoit la vertu des gens de bien après qu'ils sont morts; « et mourut messire Antoine Du Prat, légatet chanculier en « France, en son vivant homme fort exercité en jious estats « et manières de vivre , et fut le décours de sa vie passé en « élévations de grandes dignités, èsquelles il fut élevé de « degré en degré jusqu'au fait du principal gouverneur de « toute la république, laquelle estant en grands troubles, « tempestes et émotions, gouverna si prudemment que les « ennemis rien n'entreprirent sur iceluy. 11 estait en adver« sités constant, ne voulant céder aux insultes de la fortune; « en prospérités prudent et modéré, dont se montra son sa« voir, vertu et expérience, homme "rare et qui était né-

« cessaire au fait de la restitution du Roy. lceluy fut en« sépulture en l'église cathédrale de Sens de laquelle il « avait e,té archevesque, et neconnut-on jamais ledit sei. « gneur jusqu'à ce qu'on l'eut perdu...o

M. le marquis Du Prat ne s'est pas contenté de suivre son illustre ancêtre dans ses diverses positions, il a su mettre à profit les documens que lui procurait cette biographie pour faire d intéressantes excursions dans les plus vastes champs de 1 histoire, à cette époque , et quelques-uns de ses chapitres sont de très-curieuses éludes.

C'est encore avec une biographie que M. Oscirde Valée, l'heureux auleur des Manieurs d'Argent vient présenter un remarquable travail sur le dix- septième siècle , mais seu leinent au point de vue judiciaire, et ce premier volume ne doit êlre, il le dit du moins et nous désirons que cette promesse se réalise, que le commencement d'une série qui sera a le dix-septième siècle, vu de la grand'chambre du Parlement.» Quelques mots suffiront pour faire brièvement connaître la vie du héros de ce livre.

Antoine Lemaistre naquit à Paris en 1608 et devait être parent de ce Jean Lemaistre , président au Parlement de Paris, ardent ligueur et qui, converti à la cause du Béarnais, fut bientôt son plus fidèle allié, et rédigea notamment ce fameux arrêt du 21 juin 1593, qui déclarait nuls, comme contraires aux lois du royaume, tous les traités faits ou à faire pour l'élévation d'étrangers sur le trône de France ; il est regrettable que M. de Valéd n'ait mis qu'à la fin de son livre quelques recherches sur les parens d'Antoine, recher ches que l'on voudrait trouver de suite et qui paraissent trèsmal à propos omises.

Fils d'uu ministre de la cour des comptes, très haut personnage, et de Catherine A rnauld, sœur des Arnauld de PortRoyal dont je parlais naguères,ici-même, Antoine Lemaistre parut à vingt-et-un ans au barreau et débuta par une affaire singulièrement difficile : une jeune fille avait été mise de force au couvent par sa famille, et après de longues luttes, s'en élant définitivement échappée . s'était mariée et réclamait contre son père qui l'avait deshéritée. D'autres causes imposantes mirent l'avocat à même de déployer un incontestable talent, et de bonne heure, il se vit offrir une place

d'avocat-général au parlement de Melz avec le brevet de conseiller d'état ; mais à celle époque Antoine Lemaistre ne se sentait plus en état de résilier à la vocation qui l'appelait,et il se retira à Port-Royal dont il devint un des membres éminens (1637) ; il y composa quelques remarquables traités de morale et plusieurs vies des hommes les pius illustres de l'Église : en 1654, il publia ses plaidoyers. Peu après il se vil expulsé de Port- Royal , mais obtint de Mazarin,en 1657, la permission d'y rentrer, et, avec du Fossé. entreprit la Vie des Saints ; à cette époque , quatre de ses frères l'avaient rejoint et tous ses amis lui décernaient le nom de Père des Solitaires, quand il mourut en 1658.

Le sous-titre même du livre de M. 'dé Valée : « De l'Éloquence judiciaire au dix septième siècle, » indique surabondamment le plan que s'est proposé l'autour; il a principalement eu en vue l'avocat célèbre de cette époque et ne consacre qu'une minime partie du livre à la seconde portion de la vie d'Antoine Lemaistre. M. de Va'ée n'a pas pu résister à ce goût, à celle mode qui semble entraîner tous les esprits d'élite vers le dix-septième siècle, et je l'en félicite, car il le prend par un côté vraiment original, et qui, en même temps, fait connaître à fond une des faces de la société à cette époque. Disciple distingué de M. Cousin , M. Oscar de Valée a voulu imiter celui dont il s'honore avec raison d'avoir mérité la bienveillance, et il a «osé concevoir pour Antoine Lemaistre. non pas cette p3ssion que des femmes seules peuvent inspirer, même au travers des siécles, aux arnes généreuses, mais comme une affectueuse sympathie et une admiration sincère. Anloine Lemaistre en était digne, il occ upe une des premières places, sinon la première, dans le barreau de cette époque.

M. de Valée lesuit complaisamment à travers ses divers succès judiciaires et nous traee ainsi, presque sans en avoir 1'3ir, de très piquans mémoires remplis de faits curieux, de détails inédits, sur cette société que l'on aime à connaître et dont nous ignorons tantde nuances, sur ces mœurs plus brillantes encore à l'extérieur qu'au dedans; il nous conduit partout et nous montre à nu ces misères humaines, tantôt tristes, tantôt bouffonnes, tantôt terribles, tantôt ridicules. On pourrait extraire de curieux chapitres de cette longue

galerie de déportemens humains et il y aurait quelques peLits romans auxquels l'esprit fin et acéré de Lemaistre prête un nouvel attrait. M. de Valéa se complait dans ces études et pousse peut-être trop loin l'enthousiasme pour l'eloquence de son héros, mais c'est un défaut que j'aime, et l'on ne peut reprocher à un auteur un peu de complaisance pour l'individu dont il s'est proposé de faire le portrait moral aux yeux de la postérité.

Il est très difficile d'analyser ce livre, qui, comme je viens de le dire , offre tout l'intérêt des Mémoires : il contient une collection d'anecdotes qu'il faut lire sous peine, pour le critique, de leur enlever le charme que M. de Valée a su leur prêter, et je signalerai notamment le grand procès entre Françoise de Clermont, alliée des Montmorency, divorcée d'avec M. de Castelnau, mariée en grand presse au président du Bouchage, et qui eut à plaider centre ce dernier, désireux de redevenir céiibataire, et ne pouvant, quoi qu'il fit, en venir à bout. C'est un morceau achevé, et réellement un piquant chapitre de l'histoire des mœurs.

Puis quand M. de Valée se trouve avec Lemaistre , solitaire de Port-Royal, il change de ton, et cette partie de son livre est, à mon avis, de beaucoup encore la plus intéressante : il a su y mêler un assez grand nombre de documens inédits, sans pourtant en abuser. Il y a là d'excellentes choses sur le jansénisme , sur St-Cyran et ses amis ou disciples , sur Port-Royal, et je recommande tout spécialement la lutte de Lemaistre avant d'entrer dans la célèbre retraite ; comment, devenu amoureux, il s'attira les remontrances très vives de sa tante ; la mère Agnès, qui alla même jusqu'à le menacer de ne plus le reconnaître pour son neveu s'il persévérait dans ses projets matrimoniaux , et comment il céda.

M. de Valée nous promet plusieurs autres études de ce genre, et nous nous en félicitons à l'avance en prenant acte de ce remarquable passage: « Mais avec Patru , j'entrerai un peu plus tard dans de nouvelles études et de nouveaux détails. Je ne perdrai pas de vue l'éloquence qui laisse apercevoir l'anse d'une époque , et dont Guillaume du Vair a si bien dit : — C'est la science qui anime la langue et les livres de ceux qui ont à dire quelque chose de grand et de

divin , sans laquelle la parole n'est qu'un son perdu.... \* .... La passion conçue en notre cœur se forme incontinent dans notre parole , et, par notre parole , sortant de nous, entre en autrui. — On m'a fait remarquer que la grandeur du dix-septième siècle n'était pas précisément dans l'éloquence, ni surtout dans l'éloquence judiciaire. Je n'avais pas besoin qu'on me fil cette remarque , et je sais très bien qu'en étudiant les avocats et les magistrat du dixseptième siècle dans leurs œuvres et dans leur vie , je ne travaille pas très directement à la gloire de Richelieu et de Louis XIV. Mais si je voulais, je pourrais ne pas céder aisément , même sur ee point. Omer Talon , pour ne parler que de lui, a été , dans de grandes occasions, ce que nous appelons aujourd'hui l'orateur du gouvernement. C'est lui qui, de ce siège d'avocat-général, depuis bien retréci, a dit à Louis XIV que les oreilles des rois étaient à leurs genoux. Du moins, ce doni je suis sûr, c'est que dans celte matière je découvrirais des beautés intellectuelles et morales qui ne sont pas à la connaissance de tout le monde, et dont la grande histoire pourra faire son profit. »

Nous ne sortirons pas encore tout à fait du 17e siècle en feuilletant la Correspondance,ûn partie inédile,de Boileau avec Brossette. De Boileau, il est inutile de rien dire; Brosseite. avocat lyonnais, est moins connu , et on peut en quelques lignes parler de lui aux lecteurs.

Claude Brossette naquit à Lyon en 1671; il était déjà échevin de cette ville, avocat au parlement , et portait le titre seigneurial de Varennes-Rapetvur, quand, en 1698, il se fit présenter à l'illustre satirique , avec lequel il entretint dès lors les plus intimes et les plus affectueux rapports; Brossette fut même assez heureux à ce moment pour rendre un service de quelque importance à Boileau, qui possédait une certaine rente viagère sur l'Hôtel-Dieu de Lyon : un arrêt de retranchement parut; Brossetle fut chargé de plaider la cause du spirituel vieillard , qu'effrayait singulièrement celte mesure, lui qui, quelques années auparavant, riait si fort de son ami sortantd'un mauvais repas,

plus pâle qu'un rentier

A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Le conseil eut le bon goût de décider qu'une exception à la règle serait faite en faveur de Boileau.

Brossetie tenait à Lyon un bureau de bel-esprit , et fut l'un des principaux fondateurs de l'Académie Jusqu'au dernier jour, il écrivit fréquemment à son illustre ami ; puis , après la mort du poète , continua ses études littéraires , et s'éteignit lui-même en 1743.

\* Celle double correspondance autographe avait été reliée, au sièsle dernier, en un volume, et était entre les mains de M. Renouard, l'honorable libraire, qui possédait l'une des plus intéressantes bibliothèques de Paris : à sa mort,ces 'résors furent exposés dans une vente et le volume BoileauBrossette parut sur la table : l'enchère fut chaudement menée de 1,000 à 4,200 fr. Le manuscrit demeura à M Laverdet, un de nos meilleurs maîtres en fait d'autographes précieux. M. Laverdel, en se rendant acquéreur de ce précieux volume, ne voulait pas se montrer co.lectionneor avare et s'il s'est empressé de le publier, à peu près sans notes, malheureusement, mais avec une courte introduction de M. Jules Janin, de très nombreuses pièces inédites et une excellente tab.e détaillée, plus des fac-similet des tah!eaux généalogiques. C'est, en somme, un livre très curieux et qui viendra se joindre à toutes les œuvres du grand satirique.

Ce livre, malgré son seul titre de Correspondance de Boileau avec Brossetle, se compose de trois parties différentes: d'abord la correspondance elle-même, qui forme en effet la portion principale; ensuite les papiers de Boileau donnés par son frère l'abbé à Brossette; enfin les mémoires de Brossette sur Boileau, document excessivement curieux et rempli de faits intimes sur l'auteur du Lutrin. Brossette les écrivit au jour le jour, très simplement et évidemment sans aucune pensée de publicité.

Un ne sera probablement pas fâché de lire une de ces lettres familières de Boileau à un ami : le choix est difficile et c'est presque au hasard qu'il faut se fier en celte occasion : voici cependant un billet qui, au mérite d'être écrit de la plume de Despréaux, joint un certain intérêt épisodique qui ne déplaira pas, j'espère, à mes lecteurs:

« A Paris , 2 décembre 1706. — Je ne vous ferai pas, monsieur, d'excuses de ma négligence, parce que je n'en

ay point du bonnes à vous faire , et me contenterai de vous dire que j'ay veu, avec beaucoup de reconnaissance, dans votre derrière lettre, la charité que vous avez pour mon misérable valet. Il m'a servi plus de 15 ans, et c'est un assès bon homme.

« Je croïois qu'il me dût fermer les yeux , mais une malheureuse femme, qu'il a épousée sans m'en rien dire, a corrompu en lui toutes ses bonnes qualités, et m'a obligé, par des raisons indispensables et que vous approuveriez vousmême si vous le saviez , de m'en défaire. Vous me ferez plaisir de le servir en ce que vous pourrez, mais au nom de Dieu que ce soit sans vous incommoder, et ne le donnez pas pour impeccable.

« Le mot qu'il vous a rapporté de moi est vrai; mais il ne vous a pas dit encore un moins mauvais que je dis à S. M. en la quittant à la sortie de cette dispute, car tout le monde, qui esta it là, paraissant estonne de ce que j'avais osé disputer contre le roy; cela est assez beau, dis-je, que de toute l'Europe je sois le seul qui résiste à V. M. Il y a aussi quelque chose de véritable dans ce qu'on vous a raconté de notre conversation sur le mot gros, mais on l'a gaetéen voulant l'embellir. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que le roy parlant fort contre la folie de ceux qui suppléaient le mot de gros à celui de grand, je ne sçais pas, dis-je, comment ces messieurs l'entendent, mais il me semble pourtant qu'il y a bien de la différence entre Louis-le-Gros ei Louis-le-Grand. Cela fit assez agréablement ma cour, aussi bien que les deux autres mots, qui furent dits dans un temps qui leur convenait, je veux dire, dans le temps de nos triomphes, et qui ne seraient pas si bons aujourd'hui, où à mon sens on n'a que trop appris à nous résister... cependant je vous prie de croire, etc.

« Dans le temps où j'allais fermer ma lettre, je me suis ressouvenu que vous seriez peut-être Lien aise de savoir le motif de la dispute que j'eus avec S. M. Je vous dirai donc que c'était au sujet du mot de rebrousser chemin que le roy prétendait mauvais et que je maintenais bon par l'autorité de tous nos meilleurs auteurs qui s'en estoient servi et entr autres de Vaugelas et d'Ablancourl. Tous les courtisans qui estoient là m'abandonnèrent, et M. Racine tout le premier. Cependant je demeure encore dans mon sentiment,

et je le soutiendrai encore hardiment contre vous qui avès la mine de n'être pas de mon avis et de m'abandonner corn me tous les autres. »

M. Laverdet avait déjà bien mérité des érudits par les remarquables catalogues de collections d'autographes qu'il publia périodiquement , il met le comble à ses droits à leur estime par ce curieux volume digne également du bibliophile et de l'amateur de livras instructifs et amusans : ce sont encore de charmans mémoires, qui ont la rare fortune de se rapporter à l'un des hommes dont l'esprit français s'honore le plus justement.

XXXIII.

1" Mai 1858.

L'administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu, par M. Caillet , docteur en droit , 1 vol. in-8°, Didot, 1837. — Elude sur Pascal, par M. Cousin, 1 vol. in-8°, Didier, 1858 — Fragmens et Souvenirs , du même, t vol. in-8°, Didier, 1858.

M. Caillet a publié un des plus intéressons ouvrages qui aient paru depuis longtemps quand il a mis au jour son

Histoire de l'administration en France sous Richelieu, ouvrage commencé dans las modestes proportions d'une thèse de doctorat ès-lettres, et qui est devenu un respectab'j et estimable in-octavo, applaudi par tous les amateurs de la sérieuse critique historique. C'est un beau sujet auquel il est consacré , bien que ce livre soit tout simplement ce que son titre annonce et nullement une étude sur le cardinal de Richelieu. M. J. Caillet prend les œuvres du ministre, les explique, les commente, parcourt successivement les diverses branches de l'administration, et conclut , à peu près

constamment, à la louange de l'illustre prédécesseur de Mazarin; ce n'est réellement que l'histoire de l'administration qu'il trace, comme M. Chéruel l 'a fait pour le règne do Louis XIV : M. Caillet veut rendre à Richelieu la place qui lui appartient dans notre France intérieure , montrer qu'en lui 1 administrateur ne le cédait pas au politique, et que nul ne pouvait mieux que lui être choisi comme exécuteur testamentaire des projets de Henri IV. « Richelieu, ajoute-l-il, a vraiment posé les assises sur lesquelles devaient bâtir, sous l'œil de Louis XIV, Colbert et Louvois. C'est de lui que date le triomphe définitif de la monarchie pure, de celte forme de gouvernement, seule légitime alors, parce que seule elle pouvait pousser et maintenir la France dans les voies de l'unité. La royauté, élevée à la hauteur d'un symbole vivant du salut public et de l'intérêt national, devint pour le ministre de Louis XIII comme un rempart derrière lequel il poursuivit, durant dix-huit années, avec cette liberté d'esprit qui caractérise les hommes supérieurs, et avec une volonté indomptable, l'œuvre de la centralisation monarchique. Ce qu'il accomplit pendant celle dictature, au milieu d'embar- ras sans cesse renaissant, confond l'imagination. »

M. Caillet, comme on le voit, est assez enthousiaste du héros qu'il a choisi, mais c'est à bon escient, car nous devons assez à Richelieu pour laisser de côté l'homme méchant, crue!, dramatique dont on a trop bercé notre enfance comme d'un Croquemitaine : nul doute qu'il n'ait été souvent impitoyable ; pour ma part. je n'ai pas la moindre envie d'entreprendre sa justification complète, mais il faut voir en Richelieu et les difficultés de la politique et les embarras de la situation qu'il devait réformer.

Richelieu, au dedans (je ne veux pas envisager ici,"même de loin, sa conduite à l'égard des puissances étrangères), eut deux grandes oppositions à vaincre: le protestantisme, qui constituait un état dans l'état en y entretenant la rébellion et l'insurrection ; l'aristocratie féodale qui, à l'aide des gouvernemens généraux cherchait à se relever encore avant de disparaître complètement ; mais en même temps il débrouilla, si l'on veut bien me passer cette expression, le chaos administratif, à peine indiqué jusques à lui et lui donna un lien solide en même temps qu'une direction puis-

-sante en organisant le conseil d Etat qui est demeuré depuis, et en tout temps, le grand pouvoir administratif de la monarchie. Richelieu ne négligea pas, au milieu de ces préoccupations diverses, ce qui, après des travaux si considérables, pouvait passer pour de moindres détails : il activa la réforme des ordres monastiques, « point de départ, dit M. Gaillet, de la régénération intellectuelle et morale qui s'accomplit au sein du clergé séculier pendant la première moitié du dix-septième siècle. » Il réduisit les parlemens à leur rôle purement judiciaire; puis, embrassant de son coupd'oeil rapide et sûr l'ensemble des besoins grands et petits de l'époque, il fait codifier p ir le garde des sceaux de Marillac les prineipales ordonnances anciennes, active les travaux publics en voie d'exécution, comme le canal da Briare, protège le commerce et, pour augmenter les efforls vers le développement colonial, fait cesser la dérogeance qui frappait les gentilhommes dans le cas de commerce maritime : il s'occupe des lettres, des sciences, des arts, patronne la Gazelle de Renaudot, fait reconstruire la Sorbonne. installe l'Académie, crée l'Imprimerie Royale, la Monnaie, enlin laisse de tous côtés des traces impérissables de sa mémoire, de son activité et de sa prévoyance.

« L'imagination , ajoute M. J. Caillet , se refuse à croire qu'un seul homme ait pu réaliser tant de choses et fonder à la lois notre prospérité intérieure et notre prépondérance politique en Europe, et cala au milieu de difficultés telles que n'en a jamais eu à surmonter aucun autre ministre. Cependant t'étonnement redouble encore , quand on songe que cet esprit infatigable n'était servi que par des organes que la maladie paralysait chaque jour. Richelieu était, en effet, d'une santé très délicate et éprouvait des indispositions continuelles. Sa vie , traversée toute entière de souffrances et même d'infirmités . s'éteignit dans les langueurs d'une dernière maladie qui dura près d'un an Mais chez cet homme extraordinaire le corfs semblait obéir à l'ame. Richelieu se couchait ordinairement à onze heures , dormait trois ou quatre heures de suite , puis il écrivait lui-même , ou dictait à un secrétaire , al se rendormait sur les six heures, pour se lever entre sept et huit heures. M. Avenel a parfaitement établi que Richelieu avait, jour et nuit, auprès de sa

personne quelques secrétaires intimes , mais qu'il n'eut jamais de bureau. Les secrétaires d'Etat, qui n'étaient que ses premiers commis , venaient prendre ses ordres , faisaient exécuter dans leurs bureaux le travail convenu , le soumettaient, quand cela paraissait nécessaire, au premier ministre et puis le signaient eux-mêmes. Richelieu ne signait que ce qui se faisait dans son cabinel. Le Père Joseph, luimême , ne semble pas avoir eu , plus que les secrétaires d'Etat, le privilége de rédiger les minutes signées par le cardinal. Celui ci voulait tout voir et tout faire par lui même. On ne peut imaginer, à notre avis , quelque chose de plus saisissant que le spectacle de cet homme d'Etat disputant au sommeil et à la mort tous les momens de sa fragile existence pour les consacrera la grandeur de la France.»

Une des parties les plus saillantes du travail de M. Caillet, est celle qu'il consacre à l'histoire du conseil d'Etat et qu'il dégage de toutes les ombrer qui jusques-là I obscurcissaient assez généralement. Je crois qu il ne sera pas ?ans intérêt pour nies lecteurs de tracer ici une esquisse d'après l'excellent tableau de l'auteur du livre que j'examine : je le ferai rapidement, d'ailleurs.

Au commencement de la troisième race, le conseil du roi prononçait sur toutes les affaires qui lui étaient soumises ; quand leur nombre devint trop considérable on sépara la partie judiciaire de la partie seulement administrative ou politique, e1 le Parlement fut institué. Le conseil du roi fut alors appelé grand conseil ou conseil privé ; Chartes VII créa un grand conseil spécial pour les questions réservées au roi seul, et le conseil du roi ne fut plus que pour les affai res courantes et les requêtes ; Louis XI le divisa en trois sections , excellente organisation supprimée par François 1er. Ce conseil subit de continuelles modifications pendant le seizième siècle, et Henry IV dut surtout s'efforcer de réduire le nombre exagéré des conseillers d'Etat , fixé à vingt-quatre, et qui, grâce aux troubles et aux guerres, avait été constamment dépassé. La charge de conseiller n'était alors qu'une commission donnée par le roi à qui il voulait et pour le temps qu'il vou'ait ; mais les irrégularités dont on avait pu avoir à se plaindre au temps de la Ligue, continuèrent sous Marie de Médicis : une foule de membres impor-

tans lu clergé ou de la noblesse se (irent accorder ce brevet où môme s'en pas-èrent et s'arrogèrent d'eux-mêmes le droit de venir siéger au conseil : les membres des cours souveraines surtout y affluèrent, trouvant commode de revendre chèrement un charge non moins chèrement achetée et de trouver ainsi une retraite doucement honorable Un tel état de chose était déplorable pour l'instruction et 1 expédition des affaires ; tout le monde s'en plaignait, et plus vivement que tous les autres ceux qui, membres sérieux de ce corps si éminent, gémissaient de voir à côté d'eux , et même audessus d'eux , des hommes ignorans, paresseux ou incapables. Richelieu mit résolument la main à l'œuvre et réorganisa promptement le conseil (1622,1624, 1627). Il supprima tous les membres inutiles, rétablit une distinction tranchée entre le conseil et les cours souveraines, qui se trouvèrent inférieures à lui, et fixa le nombre des conseillers ordinaires et servais en trois catégories : ceux qui siégeaient toujours, au nombre de huit seulement, les sémestriers et les qualrimestriers. M. Caillet suit avec détail toutes les mesures prises à cet égard par Richelieu , et je renverrai mes lecteurs à son livre, ne pouvant analyser une matière déji habilement condensée par lui, et dont je craindrais de diminuer l'intérêt en en resserrant l'ordre et la forme. G est un chapitre très curieux, très intéressant d'un livre où ils sont presque tous très instructifs et très remarquablement traités; j'en excepterai cependant quelques-uns et notamment la partie financière de l'administration de Richelieu qui est très sommairement exposée et qui, cependant, outre l'abondance des documens, présente une grande importance.

M. Cousin vient de réunir en un volume ses différens travaux sur Pascal en y joignant de nombreux textes inédits, et notamment un inventaire détaillé des principaux recueils de lettres et autres documens relatifs à l'illustre auteur des

Provinciales. Ces premiers travaux remontent déjà à plusieurs années en arrière ; mais présentent aujourd'hui une véritable actualité, tant on s'occupait peu alors du dix-septième siècle, dont M. Cousin peut passer pour le ChristopheColomb, et tant on s'en occupe, au contraire, aujourd'hui. M. Cousin avait été frappé, en lisant les Pensées de Pascal, de certains passages choquans,et dont l'origine lui semblait très

peu régulière ; il fit alors ce que personne n'avait fait jusqu'à lui, comme il le remarque malignement : il voulut reviser l'ouviage sur le texte original. De tous les grands menumens de notre langue, dit-il, nul n'est plus célèbre que le livre des Pensées, et la littérature française ne possède pas d'artiste plus consommé que Pascal. Ne demandez pas à ce jeune géomètre, si tôt dévoré par la maladie et la passion, l'ampleur, l'étendue, l'infinie variété de Bossuet qui, appuyé sur de vastes et continuelles études, s'est élevé successivement jusqu'au faite de l'intelligence et de l'art, et dispose à son gré de tous les tons et de tous les styles. Pascal n'a pas rempli toute sa destinée ; avec les mathématiques et la physique, il ne savait guère qu'un peu de théologie, et il avait à peine traversé quelques sociétés d'élite. Oui, Pascal a passé vite sur la terre, mais pendant cette courte apparition, il a entrevu la beauté parfaite , il s'y est attaché de toutes les puissances de son esprit et de son cœur et il n'a rien laissé sortir de ses mains qui n'en portât la vive marque. Telle était en lui 13 passion de la perfection, que, suivant une tradition irrécusable, il refit treize fois la dix-septième Provinciale. Les Pensées ne sont que des fragmens du grand ouvrage sur lequel il consuma les dernières années de sa vie; mais ces fragmens présentent quelquefois une beauté si accomplie qu'on ne sait , en vérité , qu'y admirer davantage, la grandeur et la vigueur des scntimens et des idées, la délicatesse et la profondeur de l'art. Touché depuis longtemps d'un tendre et douloureux intérêt pour ces pages mystérieuses, et sachant que le manuscrit original, autrefois déposé à l'abbaye de Saiut-Germain-des-Prés , était aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la rue de Richelieu, un jour nous nous avisâmes d'aller voir enfin ce précieux et, vénérable monument qu'aucun des nombreux éditeurs des Pensées n'avait encore eu la curiosité de consulter, et quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'à la première et la plus superficielle lecture, nous reconnûmes à quel point Pascal était différent de lui-même dans le manuscrit tracé de sa propre main et dans les éditions de Bossut et de PortRoyal ! C'est ainsi que nous avons été conduit au travail sérieux et approfondi qui nous a coûté , il est vrai, bien des peines et des veilles, mais que nous ne regrettons pas, puis-

que nous lui devons une connaissance tout autrement intime de l'âme et du génie de Pascil, la restitution d'un texte itn mortel et la découverte inattendue de pages nouvelles, dignes d'avoir une place parmi les plus belles de la langue française. » Ce travail n'est rien moins que le rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition de Pascal et la collation minutieuse, complète, du texte original et des deux principales éditions imprimées.

Je ne puis même essayer de donner une idée à mes lecteurs de la difficulté et aussi de la supériorité de cette curieuse révision, qui nous renouvelle presque Pascal.Tel qu'il est, ce dernier volume de M. Cousin est un des plus intéressans qu'il ait publiés, parce qu'il contient tout ce qu'il a pu réunir sur cet esprit vraiment original, qu'il montre pour la première fois, je ne crains pas de le dire, dans son vrai jour et dont il fait malheureusement ressortir le regrettable sceplicisme de manière à ne plus laisser de doutes ; M. Cousin a trouvé d'éloquentes paroles pour déplorer cette aberration , et après avo'r reconnu en gémissant que « dans le manuscrit autographe, le scepticisme éciate à toutes les pages , à toutes les lignes, » il constate que « l'ardent et conséquent janséniste est un ennemi déclaré, un contempteur de la lumière naturelle et de la philosophie , » il ajoute pour définir cette philosophie que l'Evangile, dit-il, a popularisée :« Estil besoin de le répéter ? Loin d'attaquer le christianisme , la philosophie que nous professons en est l'alliée à la fois la p'us sûre et la plus sincère. Elle est trop sûre d'elle-même , de son principe immortel et de ses irrésistibles destinées pour ne pas faire volontiers des avances à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bien, à tout ce qui peut concourir avec elle au service de l'humanité et de la patrie. » Mais pourquoi M. Cousin met-il ainsi le christianisme à la suite, j'allais dire à la remorque, de la philosophie , et la place de celle-ci ne serait pas plutôt,au contraire,à la suite du christianisme , qui serait, je crois, en cette circonstance , un allié non moins sûr , non moins certain et non moins puissant ?

Les Fragmens et Souvenirs forment un autre volume de Mélanges , mais non plus sur un seul sujet, comme les Eludes sur Pascal. « Ce nouveau volume, écrit M. Cou-

sin e^t une s'mple collection de morceaux écrits à des époques différentes , les uns plus particulièrement marqués d'un caracière littéraire, les autres qui retracent des souvenirs personnels. » Ce sont donc à la fois des essais littéraires et quasi autobiographiques. Les Dernières années de Kant, le Voyage philosophique en Allemagne , les Notes sur M. Fourier, contiennent des pages excessivement intéressantes, neuves, piquantes, amusantes même, dirais-je , si je parlais d'un auteur moins grave que M. Cousin ; mais l'épisode de Santa-Rosa est un des chapitres les plus attachans, en même temps qu'un de ceux où l'éminent académicien paraît le plus en scène. Le comte de Santa Hosa , né en Savoie en 1785, et entré de bonne heure dans la carrière des armes, l'abandonna pour accepter une position administrative sous l'empire; il parvint au ministère de la guerre après l'abdication du roi Victor-Emmanuel et après avoir été un des chefs de la révolution ; son pouvoir dura peu : mal secondé, peu ou point écoulé , il dut fuir à l'approche des Autrichiens, et encourut bientôt une condamnation capitale ; inquiété à Paris, où il s'était réfugié , et où il retrouva M. Cousin , dont il venait de faire la connaissance à Turin, il alla combattre pour l'indépendance grecque , et périt, les armes à la main , dans l'île de Sphacterie.

C@était un caractère original , hardi, chevaleresque, dirais-je, si ce mot n'était un de ceux dont, aujourd'hui, on abuse le plus , mais qui avait le tort d'être emporté par ce courant novateur et révolutionnaire qui a?ita si douloureusement l'Italie pendant la Restauration. M. Cousin lui consacre des pages charmantes, et nous fait connaître de nombreux fragmens de la correspondance du comte, fragmens qui attestent à la fois l'élévation de son âme et la maladie de son esprit. Tous deux ils vivaient dans une étroite intimité. et le souvenir de cet ami me semble quelque peu prédisposer M. Cousin à laver sa mémoire, car il nous dit qu'en politique , « ce prétendu révolutionnaire était d'une modération telle que , s'il eût été en France à la chambre des députés à celle époque , à la fin de 1821, il eut siégé entre M. Royer-Collard et M. Laine. » Je redoute beaucoup les révolutionnaires modérés ; mais ce n'est pas de la

question politique que je veux parler ici : je m'occupe de la question littéraire, et m'y retranche en toute hâte.

Il est impossible d'animer davantage un récit aussi peu dramatique que cet épisode du court séjour de Santa-Ro-a à Paris , et de lui prêter un plus grand intérêt. Il faut dire aussi qu'une bonne part en revient au héros lui-même, dont les lettres renferment des notes de voyages et des impressions , dignes d'être lues et très heureusement exprimées.

Le travail auquel M. Cousin semble attacher le plus d'importance dans ces Mélanges est son voyage en Allemagne, et c'est , en effet, celui qui a le plus de signification, a Les souvenirs d'Allemagne, dit-il , semblent encore des fragmens de Mémoires d'un genre différent. Ce sont des notes de voyage écrites chaque jour sur les litux mêmes , et qui ont au moins le mérite de la plus parfaite exactitude. On y verra les plus fameux représentons de la philosophie allemande interrogés sur les plus graves problèmes par un jeune Français décidé à ne pas se payer de mots, les forçant doucement à sortir de leurs nuages, et surtout à laisser paraître de tristes conclusions. Ces notes contiennent donc plus d une leçon utile , et d'ailleurs , nous avons pris soin , dans une sorte de méditation dernière, de soulever les voiles qui couvraient encore en 1817 la philosophie allemande, et d'armer d'avance nos jeunes compagnons contre les systèmes qui fermentaient sourdement alors, et qui depuis , surtout en 1848, ont éclaté au grand jour et déshonoré leurs principes par leurs conséquences. »

Je m'arrête, car en parlant de cet ouvrage de M. Cousin, le mieux est, après tout. de dire à ses lecteurs : lisez et méditez.

XXXIV.

19 Mai 1858.

BIBLIOTHÈQUE GAULOISE : Cyrano de Bergerac , œuvres comiques, galantes et littéraires, publiées par le bibliophile Jacob , 1 vol. — Aventures burlesques de D'Assoucy, par Emile Colombey, 1 vol. — La Vraie histoire comique de Francion. composée par Chartes Sorel, publiée par le même , 1 vol. — Chez Delahaye , 1858 — Ce qu'on voit dans les rues de Paris, par V. Fournel, 1 vol. in-18. - Ruelles, salons et cabarets, par Emile Colombpy, 4 vol. in-18.— Ninon de l'Enclos et sa Cour, par le même , 1 voi. in-18. — Un ouvrage attribué à l'abbé Boileau , 1 vol. in-18 ; tous chez le même, 1858 (1).

J'ai déjà parlé aux lecteurs de la Gazette de cette intéressante collection , qui n'est nullement, comme aucuns l'ont dit, une concurrence à la Bibliothèque elzévirienne , mais un complément , si l'on veut encore , une imitation , mais une imitation intelligente, et on ne peut pas se plaindre si on voit une bonne chose en enfanter d'autres bonnes aussi. La Bibliothèque gauloise, publiée sous la haute direction de M. Lacroix ( bibliophile Jacob), ae propose un but précis, déterminé , éminemment national, et qui se trouve résumé très heureusement dans es passage d'une lettre que publie l'éditeur, et que je crois émanée du spirituel et érudit conservateur des manuscrits à la bibliothèque de l'Arsenal : « Le moment est venu, ce me semble, où l'on va remettre eh honneur les ouvrages de notre ancienne littérature, et surtout ceux qui portent dans les idées, dans la forme et dans le style l'empreinte de cet esprit français que

(1) Voir la Revue n° XXIII, Gazette du 2 décembre 1857

nos pères appelaient l'esprit gaulois. Ce sont en général des poètes, (les romanciers, des conteurs des comiques, que vous verrez revenir en quelque sorte à la mode. On peut dire qu'ils n'ont pas vieilli , ou du moins qu'ils ont conservé en vieillissant, comme les vins généreux , la chaleur et le parfum qui les caractérisent. Il faut que de temps à autre , de sièclb en siècle, la littérature se retrempe et se régénère en remontant à sa source et en ravivant ses origines. Quel que soit le changement qui se fait dans les mœurs et dans les goûts du pays , on sent bien que ces productions d'une autre époque , si naïves, si ingénieuses, si charmantes, sont encore le dépôt du génie national. Tout est là : le bon sens , la bonne gaîté . la bonne langue, » Je me permets de ne pas approuver entièrement ces idées, exeellentes en grande partie , j'ai hâte de le dire, et je tiens à faire mes réserves à l'égard des plaisanteries, des jovialités trop gauloises , — puisque gauloises il y a . — que nos pères trouvaient toutes naturelles , et dont nos mères ne rougissaient même pas, dans le bon temps où l'on appelait :

Un chat un chat, et Rollet un fripon;

il ne faut pas abuser de cette tendance; mais, mise en œuvre avec modération, elle est excellente à exploiter, et peut réellement combler un vide important dans notre littérature en remettant en lumière des ouvrages, souvent piquans. qui intéressent presque toujours , et qui font à merveille connaître la vie intime, intérieure de nos aïeux.

Francion est le premier de nos romans de moeurs , celui qui ouvre la carrière où tant d'auteurs se sont précipités et fonctionnent aujourd'hui avec l'activité d'une machine à vapeur. Charles Sorel , sieur de Souvigny, prenant la plume vers 1620, voulut flageller, non plus, comme les vieux trouvères albigeois , les moines et gens d'église , mais les membres ridicules de l'échelle sociale. « Son héros est un coureur d'aventures, pour qui il n'y a qu'un pas de la rue de Glatigny au Louvre. Courtisans et courtisanes lire soie et tire-laine, coupe-bourses et coupe-jarrets, pages et rustres , orfèvres et marchands d'orviétan , procureurs et sergents, écoliers et pédans en us , poètes et épistoliers, tout ce monde Lariolé parle et s'agite autour de nous, non com-

me des pantins auxquels l'auteur prêterait une voix et dont il ferait mouvoir les fils, mais comrse des personnages de chair et d'os. Foin de la fantaisie ! nous sommes en pleine réalité. Qu'importe s'il se rencontre quelque ligure un peu chargée en couleur »

Il serait assez difficile de donner de la Vraie histoire comique de Francion une esquisse, même rapide. Au dixseptième siècle , on ne s'entendait pas à mamer le roman comme de nos jours, ou du moins le roman tel que le comprennent actuellement auteurs et lecteurs, n'aurait nullement satisfait nos pères : il leur fallait des pages bien remplies, des histoires bien enchevêtrées, des situations embrouillées, peu vraisembles, et puis de nombreuses allusions qui exerçaient leur perspicacité, et flattaient leurs passions et leurs rancunes. L'Histoire de Francion passe en revue toute la société de son temps, et reproduit des tableaux vivans et animés qui dénotent à la fois l'intelligence et la finesse de leur auteur. Charles Sorel lui-même accuse hautement la révolution littéraire dont il voulait donner le signal, et sans nommer le fameux roman de l'Astrée, si fort en vogue dans le monde précieux qui remplissait alors les salons, il commence ainsi son livre :

« Nous avons assez d'histoires tragiques qui ne font que nous attrister; il en faut maintenant voir une qui soit toute comique et qui puisse apporter de la délectation aux esprits les plus ennuyés. Mais, néanmoins, elle doit avoir encore quelque chose d'utile, et toutes les fourbes que l'on y trouvera apprendront à se garantir de semblables, et les malheurs que l'on verra être arrivés à ceux qui auront mal vécu, seront capables de nous détourner des vices. »

Sorel poursuit,en quelques lignes seulement, le développement de cette pensée qui assure suffisamment l'idée sérieuse qu'il attachait à son Histoire Comique et se pose romme but le principe des anciens auteurs dramatiques « qui instruisaient le peuple en lui donnant la récréation. »

Du reste, le sire de Souvigny entre en scène, comme pourrait le faire un de nos romanciers contemporains.

« La nuit était fort avancée, lorsqu'un certain vieillard qui s'appelait Valentin, sortit d'un château de Bourgogne, avec une robe de chambre sur le dos, un bonnet rouge en

tête et un gros paquet sous le bras Que si, contre sa coutume, il n'avait pas ses lunettes, qu'il portait toujours à son nez ou à sa ceinture, c'est qu'il allait s'employer à une ch0se où il ne désirait rien voir, de même qu'il ne voulait être vu de personne. »

Ne croirait-on pas lire un passage d'un des romans publiés en ce moment au bas d'un de nos grands journaux ?

M. de Souvigny méritait donc réellement de voir ses œuvres remises en honneur, car il est bien véritablement le père de la littérature qui fait le bonheurdu plus grand nombre des lecteurs actuels.

Un des passages les plus intéressans de ce gros volume, — dont M. Delahayo aurait dû faire deux tomes afin de les imprimer en caractères moins fins, - est celui que Sorel consacre aux gens de lettre de son époque. Un cénacle est rassemblé chez un libraire de la rue St-Jacques, où se fabriquaient les mots, les histoires et les réputations du jour, et nous pénétrons petit à petit dans tous les détails de la camaraderie qui existait aussi bien au XVIIe qu'au XIX" siècles : Francion nous a buriné l'un après l'autre ces auteurs, ces poètes, ces poêtereaux, et derrière chacune de ces caricatures se retrouve un nom, un portrait ressemblant. Je ne puis résister à citer ce tableau d'ensemble que Sorel trace des hommes de lettres de son temps : ce passage fera connaître, en outre. la manière d'écrire de notre auteur éminemment réaliste, comme on dirait aujourd'hui.

« Il faut que jo vous dise quelles gens c'étaient : il y en avait quelques-uns qui sortaient du collége, après y avoir été pédans ; d'autres venaient de je ne sais où, velus comme des cuistres, et. quelque temps après trouvaient moyen de s'habiller en gentilshommes ; mais ils retournaient in- continent à leur premier état, soit que leurs beaux vêtemens eussent été empruntés ou qu'ils les eussent revendus pour en avoir de quoi vivre. Quelques-uns ne montaient ni ne descendaient, et ne paraissaient point en un jour plus qu'en un autre ; les uns vivaient de ce qu'on leur donnait pour quelques copies, et les autres dépensaient le peu de bien qu'ils avaient, en attendant qu'ils eussent rencontré quel que seigneur que les voulût prendre à son service, ou qui leur fit bailler pension du roi. Au reste , il n'y en avait pas

un qui eût un grand et véritable génie... Plusieurs ne faisaient que traduire des livres, ce qui e,t une chose très facile ; lorsqu'ils voulaient composer quelque chose, ils ne faisaient que de grotesques ridicules. Et il faut remarquer ici, que la plupart étaient devenus poètes par contagion, car il n'y a point de maladie qui se gagne plus facilement que celle-ci. Sur mon Dieu, je les plains, les pauvres gens ! Ils écrivaient sur l'imagination qu'ils avaient d'être bons écrivains, et se trompaient tout doucement. Néanmoins, il y a des livres de leurs mains qui sont très estimés aujourd'hui, mais je vous dirai, c est à faute d'autres meilleurs. Il faut bien se passer à ce que l'on a, malgré son envie, et moimêmej'ai été bien forcé quelquefois de les lire, ne trouvant rien autre chose pour me divertir. Ce sont de belle\* pièces, ma foi, que deux ou trois romans de leur façon que l'on prise. Je veux que l'on m'ôte la vie si je ne montre dans chacun des fourbes dignes du fouet. »

Ce passage montre le rôle que s'attribue véritablement Sorel, sous le nom de Francion : il se rattache positivement à Rabelais dont il a parfois queiques traits , un peu trop le badinage par moment ; mais comme lui , il flagelle impitoyablement ses contemporains,et ce caractère donne à son livre une sérieuse valeur morale.

Sorel composa un livre dans sa jeunesse , et devenu historiographe de France, il n'osa pas le publier sous son nom la première édition parut en 1622 comme faite par Nicolas de Moulinet, sieur du Parc , et cela causa , pendant un certain temps, un imbroglio, que Sorel augmenta lui-même en partant de Francion dans sa Bibliothèque française, comme s'il s'agissait d un livre qui lui fût complètement étranger ; mais Guy-Patin ne nous laisse aucun doute sur la paternité de ce roman. Furetière nous trace du sieur de Souvigny le portrait le plus burlesque , et il paraît que le brave homme y prêtait singulièrement par une malpropreté proverbiale, une chevelure des plus incultes et un fiez qu'on pouvait à bon droit appeler Son Eminence. Sorel, du reste, a laissé peu de traces de sa vie privée ; neveu de Bernard, l'historiographe de Louis XIII, il hérita de son titre, vécut chez un sien beau-frère , substitut du procureur-général ,

travailla beaucoup et mourut en 1674 sans avoir été pensionné ni client de personne.

Je ne ferai qu'indiquer la publication du second volume de Cyrano de Bergerac , contenant des œuvres comiques , galantes et littéraires ; car j'ai suffisamment parlé de ce grand original en m'occupant de son Empire du Soleil et de son Royaume de la Lune. M. Lacroix apprécie surcinctement en ces termes ces oeuvres , publiées anciennement déjà , mais profondément inconnues aujourd'hui :

a Le plus grand éloge que nous puissions faire des œuvres de Cyrano , c'est de les réimprimer, quoique La Monnoye ait dit de lui : — Généralement on méprise fort ses ouvrages , surtout ses lettres ; leur style cependant a , dans son extravagance, je ne sais quoi d'original, qui divertit.— Les défauts des ouvrages et des lettres de Cyrano sont ceux du temps où il les faisait paraître , aux applaudissemens de tous les beaux esprits ; leurs qualités sont celles qui caractérisent le talent littéraire de l'auteur En dépit du mauvais goût qui règne dans tous ses écrits. on y admirera bien des éclairs de génie, des beautés de styie et des hardiesses de pensée : il y a des passages excellons dans ses lettres ; il y a de superbes vers dans la Mort d'Agrippine; il y a , dans le Pédant joué , un remarquable prélude de la comédie de

Molière. »

J'ai traité tout à l'heure Cyrano de Bergerac de grand original , mais Je reprends cette expression superlative pour l'appliquer à D'Assoucy ! Voilà, en effet, le grand original du dix-septième siècle . l'être vraiment humouristique de ceitte époque et dont je vais brièvement retracer la très accidentée existence , d'après l'excellente notice de M. E. Colombey,

Chartes Coypeau. sieur D'Assoucy, empereur du burlesque , naquit à Paris le 16 octobre 1605: son père était avocat au Parlement , et il eut pour parrain un avocat-général à la Cour des ailles, ce qui ne l'empêcha pas de mener la vie la plus bohème qu'on puisse imaginer. Il ne commence le récit de ses aventures qu'en 1654 , au moment où il prit le coche d'Auxerre pour aller entrer au service de la cour de Turin : il fait connaissance en route avec un aimable gentilhomme qui se trouve être un adroit filou et qui, dans une

hôtellerie , le dépouille au jeu de son argent et de toute sa garde-robe ; mais un sergent parvient à rattraper le voleur et à rendre tout ce qui avait été pris à D'Assoucy, qui, cependant. de peur peut-être, de nouvelles connaissances , se décide à continuer pédestrement son voyage. Il tombe alors entre les mains d'un vrai gentilhomme qui s'amuse à le garder chez lui, le nourrissant bien . le festoyant sans cesse et s'égayant de ses grotesques bou ades : après une semaine de cette douce prison,D'Assoucy obtient son congé,mais non sans peine, et il quitte le château , envoyant à tous les diables les cailles, les perdrix et les mets exquis dont on le gorgeait depuis son arrestation d'un nouveau genre. A peine s'est-il remis en route qu il aperçoit trois silhouettes de mauvaises mines, ce semble , « mais c'était un curé de village, monté sur une bourrique, avec deux paysans qui , aimant mieux user leurs pieds que leurs souliers . portaient galamment leurs souliers au bout d'un bâton. » Il s'embarque enfin sur la Saône et arrive à Lyon où il trouve Molière et sa bande : il y passe trois mois , il descend avec eux à Avignon et y perd au jeu presque tout son avoir : Molière et La Béjart le défrayèrent heureusement tout l'hiver. Il les quitta décidément au printemps pour gagner Montpellier ; mais avant de parler de cette ville, où de plus fortes aventures lui arrivèrent, D'Assoucy fait une excursion rétrospective et se met à nous parler de sa famille et de son enfance, qui fut aussi gaillarde que sa jeunesse et son âge mûr : à Montpellier il nous conduit d'abord en pleine préciosité ; mais arrivé là, il railla si impitoyablement les précieuses qu'il les souleva contre lui se tit emprisonner ; puis, pendant quelques mois , servit d'instituteur dans une bonne maison, tandis que Chapelle et Loret le faisaient mourir. Au bout du trois mois cependant , D'Assoucy se remet en route, va à Orange, se fait dévaliser, revient se remplumer à Béziers où se tenaient les états , et où il flatta tellement le jeu qu'il s'en fil un allié trop sûr. Enfin, il prend sans remise la roule d'Italie , s'arrête à Aix, à Tonton, est fêté à Monaco, fait fiasco à Turin, va à Rome, où il écrit ses Pensées, et revient à Paris où personne ne vent le reconnaître depuis que Loret l'a si bien tué dans sa Gazette ; mis une première fois à la Bastille , ses œuvres el de ja-

louses rivalités l'y ramenèrent encore malgré ses soixantesix ans. On ne sait pas au juste quand l', où et comment il mourut. : on croit cependant que c'est en 1674.

Tel est le plan de ce drolatique ouvrage, mais ce que je ne puis indiquer ce sont les plaisantes boutades, les soudaines plaisanteries, les inimitables récits dont ce livre e-4 plein : la lecture en est on ne peu plus divertissante et l'auteur s'y soutient d'un bout à l'autre avec une r.'re égalité.

Il ne faut pas s'imaginer que le petit ouvrage attribué à l'abbé Boileau et qui porte le titre très décolleté de : l'Abus de nudités de gorge, soit un de ces ouvrages badins comme on les aimait assez au dix-septième siècle. Pas du tout : c'est un traité sérieux écrit en 1677 par un gentilhomme français « qui, passant par la Flandre, et voyant que la plupart des « femmes y ont la gorge et les épaules nues, et approchent « en cet estat du tribunal de la pénitence ou mesme de la « sainte table, témoigne qu'il estait fort scandalisé de cette « coutume et promit d envoyer un écrit dans ce pays , qui « en ferait voir l'abus et le dérèglement. » Ce traité est assez actuel aujourd'hui, non pas qu'on voie encore des Temmes décolletées à l'église-cette mode est heureusement passée, mais dans le monde on assiste encore à des exhibitions qui rendraient ce petit livre utile à propager. L'auteur y étudie très, sérieusement la question au triple point de vue moral, religieux et physique; j'y remarque ce passage qui est, assurémen',d'une parfaite justesse : «Elles se trompent ces fem« mes du siècle , elles s imaginent tirer une véritable gloire « delà beauté qu'elles découvrent avec tant d'affetterie. Les « plus libertins, qui les nomment belles, les soupçonnent « de n'estre pas innocentes : leur raison désapprouve sou « vent ce qui plaist à leurs yeux, et en mesme temps qu'ils « louent les beautés qu'on leur fait voir, ils condamnent ou « mespnsent celles qui les leur montrent.))

Jusqu'à présent Jacques Boileau, grand-vicaire de Sens, frère puiné de Despréaux, est considéré comme l'auteur de ce singulier ouvrage : on connaît -on goût pour I étude des sujets scabreux et l'habileté avec laquelle il savait s'en tirer, mais cependant rien ne prouve son identité en cette circonstance, et ce traité même serait le seul travail écrit par lui en français.

Les autres volumes cites en tête de cet article se recom-

m m lent tous également à mes lecteurs. Ninon de l'Enclos; par M. Emile Colombey, est une très-curieuse étude sur cette femme étonnante, en même temps qu'un charmant ira\ail sur époque ; l'auteur l'avait déjà publié par articles dans un de nos meilleurs recueils littéraires, la Revue Française, mais il l'a soigneusement revu et y a ajouté quelques piquans détails, car M. Colombey est de ceux qui mettent sans cesse en usage les conseils de Boileau et s'estiment heureux quand ils ont pu ajo ter quelque chose à ce qu'ils ont déjà fait. Les Ruelles, Salons et Cabarets sont de petiles chroniques très-neuves, très-agréables à lire ; l'auteur nous mène de chez Conrart et de l'hôtel Rambouillet au cabaret de Lefaucheux, puas nous reconduit chez Mlle de Sendéry, pour sauter de là au jeu de qullles. Le titre est parfaitement justice, et, qualité assez rare pour que je me hâte do la noter, ne promet pas plus que ne tient le livre.

Quant à M. Victor Fournel, en nous montrant ce qu'on voit dans les rues de Paris, il nous fait faire des promenades très hiunouristiques , nous amuse et nous intéresse av^c les saltimbanques, et nous initie à mille détails inconnus et inédits du troisième dessous delà grande ville. Je suis. heureux de pouvoir ainsi applaudir à cet'e bibliothèque de poche, dont le titre seul me déplaît, et je promets succès à l'éditeur s'il continue a choisir aussi bien auteurs et ouviages.

XXXV.

31 Mai et 1" Juin 1858.

La Philosophie de saint Thomas d'Aquin, par M Charles

Jourdain ( chef de division au ministère de l'instruction publique et des cultes, 2 vol in-8e. 1858.— Les Pères de l'Eglise latine, leur vie, leurs écrits, leur temps, par M. Nourisson . professeur à la Faculté des lettres de

Clerment 2 vol in-18. — La Belle saison à la Campagne , conseils spirituels , par M. l'abbé Bautain, \ vol. in-18. 1818 ; tous chez Hachette.

M. Charles Jourdain semble s'être voué à l'étude des questions do philosophie religieuse , et ijuelque dilliciles , quelque obscures que soient ces matières , il sait y porter

la lumière, de façon à en rendre la lecture et l'intelligence accessibles à tout le monde : il nous a déjà initiés de la sorte à la logique de Port-Royal , à la morale de Nicole ; mais aujourd'hui il aborde on des sujets les plus importans de la philosophie catholique, l'étude des ouvrages et de la doctrine de saint Thomas d'Aquin.

M. Chat les Jourdain divise son travail en trois livres : dans le premier, il trace l'historique de la philosophie scolastique jusqu'au treizième siècle, et en recherche les origines jusque chez les juifs et les Arabes; puis il apprécie l'authenticité des ouvrages de l'Ange de l'Ecole, dont il dresse un intéressant tableau chronologique; enfin il donne un résumé de l'esprit général de sa philosophie , dont il apprécie en ces termes le caractère général : « La philosophie de saint Thomas est, par dessus tout, une philosophie chrétienne, qui n'admet rien de contraire au christianisme, qui, très loin de là . se propose pour but avoué la défense et la démonstration du christianisme ; enfin qui est pénétrée en tout sens, et, pour ainsi dire, imprégnée des croyances et des sentimens que l'Evangile a fait prévaloir dans la société régénérée et sanctifiée par la croix. Le livre par excellence auquel saint Thomas demande des inspirations, qui est l'aliment quotidien. la règle toujours présente de son génie, c'e>t donc la Sainte Ecriture Il y a une science des Saintes Ecritures qui consiste à méditer les divines leçons qu'elles renferment, et à en tirer des lumières pour l'entendement et des règles pour la volonté. Cette science , qui n'a rien de commun avec la pure philologie, est la seule que t 'antiq uité chrétienne ait cultivée, et que saint Thomas possédât. Elle constitue le fonds do sa théologie ; elle figure aussi parmi les élémens de sa morale et de sa métaphysique.

Dans le second livre , l'auteur expose les progrès et les luttes de la philosophie de saint Thomas , les combats livrés dans les écoles et du haut de la chaire ; les discussions des Franciscains et des Dominicains, toute cette guerre savante, enfin . qui a occupé le monde lettré du moyen-âge, et il en suit les conséquences et les émanations jusqu'à la fin du dix-septième stècle , dans les œuvres de Bossuet et de Leibnitz qui disait : « Nos modernes ne rendent pas assez

de justice à saint Thomas et à d'autres grands hommes de ce temps-là, et il y a dans les sentimens des philosophes et des théologiens scolastiques bien plus de solidité qu'on ne l'imagine , pourvu qu'on s'en serve à propos et en leur lieu. » Le troisième livre est entièrement consacré à l'examen et à la discussion de la doctrine de saint Thomas et se termine par un curieux chapitre sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur l'origine de la souveraineté temporelle des papes, sur leur juridiction morale et sur ce qui subsiste encore de la doctrine de saint Thomas sur ces matières !

Nous ne songeons pas à suivre M. Charles Jourdain dans ses études philosophiques proprement dites : un pareil sujet ne peut être traité dans un article aussi resserré que celuici , sous peine d'être tronqué et par trop imeomplet. Je me contenterai, à cet égard, de dire que M. Jourdoin a écrit une étude très soignée , très travaillée , et qui embrasse avec une méthode remarquable tout l'ensemble de la doctrine de 11 Ange de l'Ecole : il est profondément nourri du sujet qui l'occupe, — mérite, soit dit en passant, peu com mun dans une matière aussi ardue. — et on le voit fort à l'aise au milieu des questions obscures et embrouillées , si j'ose employer ce mot, qui constituent la philosophie scolastique et qui se résument à la distinction de l'ordre de la foi et de celui de la raison, à la théorie universelle et individuelle et à la définition de l'âme (1). Je me contenterai donc ici de rappeler brièvement, d'après l'excellente introduction de M. Ch. Jourdain, la vie de l'Ange de l'Ecole et d'analyser non moins rapidement l'historique de la scoiastique : ce sont deux sujets également intéressans et sur lesquels mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'être fixés en quelques lignes.

« Pendant qu'Albert-le-Grand enseignait d ins la ville de Cologne et dans la maison professe que l'ordre de saint Dominique y avait établie , on remarquait parmi ses audileurs un jeune frère italien que son caractère taciturne

(1) J'indiquerai à M. A. Jourdain une faute d'impression bonne à supprimer dans une seconde édition : dans son introductiou il parle d'une quatrième et dernière partie, qu'on chercherait vainement; c'est troisième qu'il faut lire.

avait fait surnommer par ses condisciples le grand bœuf muet de Sicile. Un jour il fut. interrogé par le maître sur des questions très épineuses . et , comme il répondait avec une sagacité surprenante, « nous l'appelions un bœuf muet, dit Albert, mais sachez que les mugissemens de sa doctrine s'entendront bientôt par toute la terre. — »

Ce « grand bœuf muet de Sicile » était Thomas, né au château de la Rocca, près d'Aquino , au royaume de Naples, en 1225 ou 1227 ; appartenant à la famille des comtes d'Aquin, il avait pour aïeule paternelle Françoisede Souabe— ce qui le rattachait directement à la maison impériale d'AIdemagne,-et était petit-neveu de Frédéric Barberousse; par sa mère , il descendait des Garraccioli , issus des princes normands. Dès ! âge decinq ans, Thomas fut envoyé à l'abbaye du mont Cassin, puis, à peine adolescent, il vint achever ses études à l'université de Naples, et, à seize ans, il avait arrêté le projet de prendre la robe de dominicain : sa famille ne négligea aucun moyen pour le faire revenir de celle détermination , et on raconte même que ses frères, se servirent de toutes les ressources que pouvaient leur fournir les séductions de la volupté : tout fut inutile et Thomas put songer librement à embrasser la vie austère et laborieuse qu il rêvait.

Thomas prononça ses vœux en 1244 et suivit le supérieur général de l'ordre en France et en Allemagne. Il demeura quelques années à Cologne pour étudier encore sous la direction d'Albert-le-Grand ; il revint en 1252 à Paris conquérir la licence et la maîtrise en droit canonique et y séjourna jusqu'en 1261. Absorbé dans la lutte qui divisait alors l'école, c'est-à-dire qui excitait l'Université royale contre les ordres religieux dont elle redoutait l'influence , ce corps savant poussa même la mauvaise volonté jusqu'à refu- ser une première fois la maîtrise au disciple d'Albert-leGrand; mais il ne put cependant se defendre d'être plus juste peu après, et de lui témoigner publiquement l'estime qu'elle faisait de son savoir.

Le pape Urbain IV rappela Thomas en Italie et le docte religieux passa son temps à visiter les principales maisons dominicaines de la Péninsule , refusant toutes les dignités dont 0n importuna , — c'est le mot , — son inébranlable

modestie. II passa encore de 1269 à 1271 à Pans, puis se rendit à Naples pour prêter son] concours à l'établissement des écoles que fondait Charles d'Anjou et partit enfin pour rejoindre le Pape à Lyon, pour le concile dans lequel devait se traiter la question si grave de la réunion des églises grecque et latine; mais Thomas avait trop présumé de ses forces, épuisées par tant de voyages et de trop profondes études; il tomba gravement malade en route, et r.e put même comme il le souhaitait, gagner une maison de son ordre ; il expira à l'abbaye cistercienne de Fossa-Nuova,' près de Terracine, le 7 mars 1274.

Il ne faut pas croire que la philosophie à laquelle saint Thomas d'Aquin a donné son nom fut une création aussi complètement nouvelle qu'on pourrait se le figurer; c'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage de M. Ch. Jourdain que celle où il recherche les origines de la philosophie scolastique et suit son histoire jusqu'à l'appari- lion de l'homme que tout le moyen-âge appelait l'ange de ecole. M Jourdain constate l'anéantissement à peu près complet des hautes études après la chute de l'empire romain et leur renaissance avec Charlemagne , niais renaissance encore bien faible.et basée sur les rares ouvrages qui avaient pu échapper au milieu des guerres et des ruines Ces notions superficielles, cependant poussèrent quelques esprits d élite à pénétrer plus avant dans la connaissance des choses : Scot. Erigène en donna le signal au neuvième siècle quant aux recherches philosophiques; après lui Gerbert qui, d'écolâre de l'église de lieims, devint chef de l'égide catholique, imprima un vigoureux ~ébii aux travaux historiques : à diter des siècles suivans l'étude fut à l'ordre du jour, à la mode, si je puis me servir de cette expression profane, et l'on n'a plus que l embarras du choix pour citer les noms de ceux qui s'engagèrent dans la lice du travail.

La philosophie attira le plus grand nombre de ces hommes supérieurs qui se pressaient alors à l'ombre des cloîtres et donna même naissance à des idées nouvelles et coupables contre lesquelles l'autorité ecclésiastique, eut à prononcer; La m franc, Ro-celin , Saint-Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, Abélard, Guillaume de Conches, Gilbert de la Porrée, Hugues de Saint Victor, remplirent de

leurs noms les querelles de la scolastiqtie , et se divisaient entre les deux camps de l'école : celui des réalistes qui, confondant les notions absolues avec les idées généralisées et abstraites, soutenait que toutes , sans distinction, représentaient une réalité, subsistante en elle-même, en dehors de l'esprit et des ob jets; celui des nominaux qui,faisant une confusion analogue , ne voyaient, au contraire, dans tontes ces notions que des abstractions puivs, que des notm et rien déplus; Roscelin était le chef de cette dernière école et Guillaume de Champeaux celui delà première.

Mais pendant ce temps, il se formait, à l'orient et au midi du vieux monde, une nouvelle école, presqu'inconnue, et qui, néanmoins, grandissait à mesure que le drapeau de l'Islam étendait plus loin ses ombres : les philosophes arabes avaient perpétué les doctrines de l'école péripatéticienne, revues et augmentées par les subtilités du caractère oriental. Ces ouvrages pénétrèrent peu à peu dans l'Europe chrétienne et vinrent notamment enrichir l'Université de Paris, de sorte que, tout d'un coup, la philosophie scolastique vit reculer les horizons étroits entre lesquels elle ce débattait péniblement; mis en présence de textes ignorés, mais instinctivement désirés, de notions d'une science profonde, ses professeurs se livrèrent avec ardeur à un travail nouveau, et, apercevant, comme le dit M. Charles Jourdain, une carrière immense devant eux, ils sentirent leurs forces accrues en proportion de la grandeur de l'œuvre nouvelle qu'ils allaient entreprendre.

« L'enivrement des esprits eut pour premier effet d'affaiblir la soumission envers l'orthodoxie, « mais par bonheur, ce premier moment dura peu, quoiqu'il fallût l'intervention du Saint-Siège pour apprendre à ces hardis savants les voies qu'ils devaient suivre sou; peine de se séparer de l'Eglise : c'est en ce sens qu'Abélnrd écrivait à Héloïse : « Je ne veux pas être philosophe, s'il faut me révolter contre saint Paul ; je ne veux pas être Arislote, si je suis séparé du Christ.» Et c'est alors aussi que parurent dans la lice Guillaume d'Auvergne, Alexandre de Hales, enfin Albertle-Grand, le maître du docteur Angélique, qui décida, temporairement au moins, le triomphe de l'école des réalistes, sans cependant l'adorer d'une manière « absolue et impossible. »

Enfin Thomas d'Aquin parut à son tour et provoqua de nouvelles discussions, indiquées dès lors par les noms de thomistes et de scotistes donnés à ses disciples et à ses adversaires. M >is je m'arrête. Aller plus avant , serait me jeter dans 1 élude même de celte philosophie que je n'oserais ni ne voudrais essayer d'apprécier ici, et je finirai en rapportant cette courte mais excellente appréciation de saint Thomas comme théologien et comme philosophe , appréciation qui fait également honneur au remarquable talent ~liueiaim de M. Charles Jourdain et à ses excellentes doctrines catholipes :

« Comme théologien , saint Thomas d'Aquin a été placé par les suffrages de la catholicité dans un rang où il n'a pas de supérieurs , si même il a des égaux. Nul Père de l'Eglise, nul docteur, n'a pénétré plus avant dans les mystérieuses profondeurs du dogme et de la morale évangélique ; nul n'a approché de plus près, si je l'ose dire,de l'infaillibilité, ce glorieux et immual, le privilège qui a été réservé sur la terre à l'Eglise de Dieu. Sur les milliers de questions quelquefois , en apparence , plus curieuse qu'utiles , et presque toujours tiès-graves au fond , qu'il a discutées, ses discussions ont été généralement trouvées si exactes qu'elleg sont devenues la règle de la croyance eL de la discipline. Quel est le théologien de nos jours qui oserait contredire ouvertement saint Thomas, et pour qui ce désaccord ne serait pas une forte présomption d'hétérodoxie ?

« Mais le nom de saint Thomas n'appartient pas seulement à 1 Eglise , et la philosophie peut aussi le revendiquer. La Somms de théologie est une œuvre de raison autant qu'une œuvra de foi. La science y parait à côté de la religion, à qui elle prête ses démonstrations et ses formules, et qui, à son tour, agrandit les horizons de la science. Nulle part les vérités naturellement accessible, à l'entendement. et qui sont, en quelque sorte, la base sur laquelle le christianisme asseoit ses enseignemens surnaturels, n'ont été exposées avec plus d'ampleur, plus de variété, plus de solidité. »

Je ne pouvais quo consacrer quelques lignes aux autres ouvrages dont j'ai inscrit les titres en tête de cet article ; celui de M. j'abbé Bautain, surtout, mérite un examen assez

sérieux pour qlle je le réserve, afin d'en parler quand , suivant les conseils de son auteur, je jouirai moi-même des douceurs de la villégiature et voudrai mettre à profit ses aimables et exellens avis. C'est un livre vraiment original, dans la bonne acception du mot. et qui mérite le boin remarquable que je suis heureux de signaler.

M. Nourrisson , à qui nous devons déjî une Histoire du cardinal de Bérulle, a publié . sous le titre de : Les Pères de l'Eglise latine , un ouvrage qui doit trouver sa place naturelle parmi les livres concerant la querelle des anciens et des modernes. M. Nourrisson débute en racontant que les ecclésiastiques ne Constantinople demandèrent une fois à l'empereur la permis-ion, qu'il- obtinrent,de jeter au feu les œuvres des poètes lyriques gives pour leur substituer les poésies de saint Grégoire de Nazianze , et il ajoute que, de nos jours . on a vu se renouveler la même erreur d'une piété indiscrète ; on a cru pouvoir donner plutôt pour précepteurs aux jeunes gens saint Basile et saint Augustin que Demosthènes et Cicéror' ; l'auteur se hâte de repousser le côté irritant de cette discussion et se plaît, d'ailleurs , à constater « qu'au lieu de regreller cette étrange croisade prêchée naguère contre les Grecs et les Romain i , nous devons être prêts, au contraire, à nous en féliciter ; car celle entreprise n'a nui, en définitive , ni aux Grecs, ni aux Romains, et il se peut qu'elle aît pour dernier ré-ullat de rendre populaire t'étude des Pères, où le XVII\* siècle révérait une connaissance réservée, où le XVIIIe siècle dédaignait une connaissance cléricale. »

Partant de ce principe , M. Nourrisson s'es< proposé de présenter les Pères de l'église latine sous les quatre points de vues principaux auxquels peuvent être considérés leurs ouvrages : les Pères et le Paganisme ; — les Pères et la Philosophie ; — Les Pères et les Empereurs ; — les Pères et la vie nouvelle. Sous ces quatre rubriques , il. reproduit les passages les plus saillans des ouvrages des principaux docteurs des premiers siècles , passages remarquables de style et profonds de souvenirs, bien que le latin de Tertullien , de saint Augustin , de saint Jérôme , ne puisse lutter avec celui de Tite-Live, de Salluste ou de Tacite. M. Nourrisson évite de prendre un parti extrême, et, réprouvant ici.

les gens extrêmes qui honnissent les auteurs profanes et ceux qui repolissent les auteurs sacrés, il reconnaît que les premiers ont un éclat incontestablement plus grand , mais que les seconds ont encore une assez notable valeur pour être estimés. Je dirai, de plus, qu'il a fait précéder ce recueil. composé avec une rare intelligence, d'une excellente introduction, dans laquelle il développe brièvement les quatre catégories dans lesquelles il range les ouvrages des Pères de l'église latine.

le tiens à signaler, avant de finir, h nouvelle édition du

Dictionnaire universel à histoire et de géographie , de " M. Bouillet ; celle édition est réellemenl nouvelle et donne encore une valeur plus grande à cette excellente encyclopédie historique : il y a de nombreuses rectifications, encore plus d'additions, dans le corps même du livre et de plus un long supplément contenant la biographie de tous les personnages morts depuis la dernière édition. M Bouillet ne veut pas avoir fait seulement un bon livre, il veut que son livre progresse a\ec le temps et demeure toujours bon et utile.

XXXVI.

17 Juin 1858.

Madame la marquise de Pompadour par M. Capefigue , 1 vol. in-12. Amiot , 1858. - Mémoires du duc de Lauzun (1747-1783), publiés pour la première fois avec les passages supprimés, les noms propres, une étude sur la vie de l'auteur, des notes, etc., par M L. Lacour, 1 vol. in-12. Poulet-Malassis et de Broise, 1858.

M. CapefUue, sans s'inquiéter des partis pris. des préjugés, des déclamations qui éclatent, çà et là , poursuit sa croisade en faveur du dix-huitième siècle, qu'il croit moins mauvais qu'on ne veut bien le supposer et qu'il tient à justifier aux yeux de la foule. M. Capefigue, dont j'ai déjà eu plusieurs fois à entretenir nos lecteurs, car il est un do

rros plus féconds auteurs historiques, aime assez entreprendre des réhabilitations. C'est dans ce but qu'il a écrit Catherine de Mêdicis qu'il ne trouve pas aussi noire que la tradition nous l'a faite; qu'il a publié ses Fermiers généraux. chez qui il met du moins en relief l'amour des ar's et du beau ; enfin, qu'il a composé son Maréchal de Richelieu. Aujourd'hui , il s'attaque à une individualité plus difficile , plus délicate même , dirai-je sans vouloir chercher un jeu de mots ; mais il n'entend pas cependant marchander avec le succès qu'il be propose : « Mon but , » écrit-il, « a élé de réfuter par les pièces authentiques toutes les calomnies répandues contre la marquise dans des pamphlets écrits en Angleterre, en Hollande et en Prusse , et qui ont été acceptées comme des vérités par toute unn école d'historiens. » Et, un peu plus loin, après avoir con • seilié un peu de repos à « notre génération de travailleurs et de juifs, » il ajoute : « Je n'ai ni le désir ni la prétention de changer les opinions, ni les intérêts de mon temps; chaque génération a ses mérites, sa destinée ; mai3 je voudrais un peu plus de justice pour le passé, et surtout pour le règne de Louis XV qui donna la Lorraine et la Corse à la France (1). Je voudrais qu'on cessât -le déclamer contre ce noble esprit gentilhomme , le plus beau fleuron de nos annales nationales.» En cela j'avoue que j'applaudis des deux mains aux efforts de M. Capefigue.

Ce nouveau volume de l'aspect le plus. pompadour,— jolie couverture b'anche avec titre et ornemens roses, -- comprend deux parties , l'une tout entière consacrée à la belle marquise , l'autre essentiellement politique et à laquelle se rattachent deux ou trois chapitres relatifs à Louis XV, et antérieurs à l'héroïne du livre; mais il ne faut parroire que M. Capefigue cherche à dissimuler les difficultés de son sujet ; au contraire il les aborde franchement, earre-

(1) M. L de Carné vient précisément de publier dans la Revue des Deux-Vondes , du 1er juin, un article d'histoire politique d'une tendance tout analogue et qui a pour but. sans exagération cependant, de rectifier l'opinion publique à l'égard du régent, en tant que souverain, et de lui rendre sérieusement justice.

ment : en tête de ses chapitres on lit : « La maîtresse Je Louis XV, » ailleurs : « Le parc aux cerfs , » et il est curieux de voir l'auteur circuler à l'aise au milieu Je ces écueils.

Je vais rapidement rappeler à. mes lecteurs la vie de Jeanne-Antoinette Poisson , qui fut d'abord la femme de M. Lenormand d'Etioles , fermier général , puis quasi souveraine sous le nom gracieux de marquise de Pompadour. Et d'abord, son père ne fut jamais boucher des Invalides , ainsi que le dit Voltaire, il se nommait Antoine Poisson (1 ), et après avoirété premier commis des frères Taris, il devint l'un des fournisseurs des vivres de 1 hôtel des invalides, et était gendre d'un riche financier. Jean-Baptiste de La Mothe, fournisseur des vivres de l'armée.

M. Capefigue nie toutes les calomnies dirigées contre la belle future marquise et sa mère, mais sans produire rion de décisif, je regrette de le dire. Antoinette épousa, le 17 janvier 1739, M. d'Eiioles , dont elle eut de bonne heure une fille ; à ce moment elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et l'on ne parlait à Choisy que de la nymphe des bois de Sënart ; pareillement, à Etioles, il n'était question que du roi, retenu alors par la duchesse de Châteauroux, mais fortement ébranlé par la gracieuse apparition entrevue à l'Hôtel-de-Ville, et qui n'était autre que Madame d'Etioles, costumée en Diane. M. Capesiguee ne cache pas les prétentions de la fille du fournisseur des Invalides , mais seulement il constate qu'elle aima mieux attendre qu'accepter Urie position secondaire, et laissa Richelieu et son parti monter à son profit l'imagination du roi aux yeux duquel elle se présentait à toutes les occasions. La mort de la duchesse de Châteauroux aphni't les difficulté», et au mois de janvier 4745, la femme du fermier général lui avait complètement succédé, et elle eut son appartement à Versailles.

Dans le commencement elle ne voulut pas compromettre

(4) Je dis Antoine et cependant je ne sais trop pourquoi, car M Capefigue, page 30 dp son livre. l'appelle ainsi, et aux pages 33 et 35 il lui donne le prénom de Jean-Baptiste ; il oublie aussi de donner l'acte de naissance exact de Mme de Pompadour, qu'il dit née seulement en 1724.

sa faveur par l'absence , et elle se décida à accompagner le re 1 à l'armée du Nord, à la compagne de Fontenoy, sous le costume d un jeune mousquetaire. Pendant ce lemps on arrangeait la question de famille; M. d'Etioles partit pour la province a\ec une inspection des fermes sa fille fut mise au couvent; la mère échangea son nom contre le marquisat de Pompadour, qui avait fait retuur au domaine royal, et reçut une dotation qui lui assura une briilante existence. Mais en même temps, on ne peut s'empêcher de gémir, en voyant la maîtresse du roi, sur un pied pareil à la cour, présentée à la reine et lui disant avec hardiesse : « Madame, je désire passionnément accomplir tout ce que Votre Majesté m'ordonnera pour son service.»

Je reprends mon récit.— Mme de Pompadour trouva le moyen d'égayer perpétuellement !a cour et captiva de plus en plus Louis XV qui haïssait la monotonie et éiait déjà assez blasé pour être diffici lement diverti. Mais elle se mêlait aussi de la politique et y prit une place toute puissante:' finances, questions religieuses, diplomatiques, tout passait sous ses yeux, j'allais dire qu'elle décidait souverainement de tout: elle favorisa notamment les philosophes et l'encyclopédie, et en même temps (c'est ce qu'elle fit de mieux alors), donna une bienfaisante impulsion aux arts : c'est elle qui décida la fondation de l'école militaire et le développement de la manufacture de Sèvres. Son crédit grandissait chaque jour : en 1752 elle reçut le tabouret avec les honneurs de duchesse, devint, en 1756, darne du palais de la reine, et mena dés ce moment à son gré le vieil enfant qui occupait le trône ; les ministres du royaume furent les ministres de cette femme ; elle changea Maurepas, poussa Bernis : l'attentat de Damiens vint porter un rude coup à sa faveur : d'Argenson et Machault parvinrent à la faire éloigner, mais cela rie dura qu'un moment, elle revint et ce furenteux qui partirent pour l'exil.

On sait, du reste, le rôle que Mme de Pompadour joua dans les événemens de la guerre de sept ans , alors que l'impératrice de Russie l'appelait « sa bonne amie », et que le grand Frédéric se moquait de la a dynastie du cotillon , On sait comment, dominée par Choiseul, elle décida l'expulsion des Jésuites. Elle mourut peu après ; et l'on sait

aus-i que le roi n'en témoigna pas le moindre regret ni ne parut auprès (l'elle (avril 1764). (1) On lit dans le préambule de son testament olographe: « Je recommande mon âme à Dieu et le prie d'avoir pitié de moi et de me pardonner mes péchés. espérant apa'ser sa justice par les mérites du corps et du sang de Noire-Seigneur.»

Je puis paraître sévère envers 1 ouvrage de M. Capefigue : j'avoue que je regrette de le voir consacrer son temps et ses rerherch es à des études paradoxales; mais, après cette critique, un | eu brusque peut-être, j'ai hâte d'ajouter que ses livres sont pleins d intérêt, el que, s'ils étaient écrits un peu plus lentement, ils présenteraient une plus grande valeur. M. Capefigue a d'excellentes idées historiques au point de vue moral el religieux : il aime la vieille France, ses gloires, sa noblesse, et sur ce point il a toutes mes sympathies. Il y a dans ce petit volume rose des chapitres charmans sur la vie de gentilhomme au dix-huitième siècle.— Mme de Pompadour article (on sait qu'elle a laissé un album entièrement gravé par elle) — Le théâtre de Choisy le Roi : seulement en ce qui concerne le Parc-aux-Cerfs, M. Capetigue (qu'on me pardonne le mot), a la manche un peu trop large ; il a raison quand il dit que LouisXV fit bien en n'élevant jamais ses bâtards jusqu à l'égalité de ses parens et des princes de sa lignée, « et qu'en cela il rendit hommage à l'esprit de famille,» mais était ce assez ? Quant à dire que les soupers du roi Louis XV et de la marquise de Pompadour (page 218); ont souvent été parfaitement anodins, c'est peut-être alier trop loin. J'aime mieux quitter ce terrain et finir l'examen de l'ouv rage par cette page gracieuse qui résume vraiment l'esprit de notre vieille noblesse

« Sous Louis XV, la noblesse fut à la fois brave, chevaleresque, ravissante , comme nous la reproduisent les pastels de Latour, les toiles île Boucher, les champs de bataille desinés par Charles Parrocel : le roi au milieu de ses troupes, eux élegans uniformes, blanc, bleu, jonquille, le chapeau coquettement placé sur l'oreille, la ganse Blan-

(1) M. Cap figue fait naître Mme de Pompadour en 1723 (page 35), et dit (page 283) qu'au moment de sa mort elle avait 42 ans. C'est 41 ans tout au plus qu'il faudrait écrire.

che, l'aiguillette sur l'habit, donnait lui-même l'impulsion aux gais propos, aux belles histoires de galanterie : le gentilhomme allait au feu en manchettes, poudré à la maréchale, les eaux de senteur sur son mouchoir en point d'An gleterre : l'élégance n'a jamais fait tort au courage, et la politesse s'allie noblement à la bravoure. Louis XV fut le roi qui eut le plus d'amis et sut inspirer les plus tendres attachemens. A une déticieuse figure, toujours belle à tous les âges de la vie, il joignait une dignité, une noblesse parfaite, un sourire gracieux, un peu mélancolique et railleur, avec un manifeste dédain pour les doctrines philosophiques et pour ces hâbleurs de principes qui déchiraient les croyances de la société ; s'il se moquait par de^ mots piquans des.gentilshommes cosmopolites qui allaient en Angleterre et en Hollande apprendre à penser, comme on disait alors , il aimait sa maison militaire et les chefs qui la mepaient au feu.. »

Nous ne quittons pas le dix-huitième siècle. En nous laissant maintenant guider par le duc de Lauzun . nous continuerons notre voyage, mais nous le finirons triste ment, car le brillant descendant des Biron aura pour dernière étape un échafaud.

Armand-Louis de Gontaut naquit en 1747, ( M. Lacour oublie je nous préciser cette date, ) — et porta d'abord le titre de comte de Biron. Son père était lieutenant-général et sa mère se nommait Antoinette Crozat du Châtel A

1 âge de douze ans et après avoir été confié aux soins d'an valet de chambre , il fut placé au régiment des gardes avec la promesse d'en avoir la surviv ance , et dès cette époque, il nous raconte comment il inspira deux très vives passions, l'une à sa tante, la duchesse de Grammont, l'autre à la fem me de chambre de Mme de Pompadeur. « Mais il n'en était pas plus avancé » En revanche, il devint peu après amou • reux de Mme de Stainville, fille du marquis de ClermontReynel , mais fut rudement éconduit quand elle s'aperçut qu'il serait ridicule d'avoir un enfant pour amant. Au reste, les premieres pages des Mémoires ne sont remplies que des prouesses amoureuses du beau Gontaut. et c'est à peine s'il mentionne, à la date du 4 février 1766, son mariage avec la fille unique du duc de Bouffters gracieuse orpho-

line, admirablement élevée . mais qu'il délesta toujours. En même temps, il fut créé duc de Lauzun par le roi.

Lauzun n'interrompit même pas ses galanteries pour aller bravement faire la guerre en Corse, et se distinguer notamment à la malheureuse affaire du Borgo. Il était accompagné de sa maîtresse du moment , la vingtième ou trentième dont il jette le nom avec la plus inconsidérée fatuité : c'était Mme Chardon, laquelle fit toute la campagne à cheval, l'épée à la m in, et lui répondit, un jour qu'il voulait l'empêcher de l'accompagner dans une affaire trop périlleuse : « Croyez-vous donc qu'une femme ne doive jamais risquer sa vie qu'en couches, et ne peut-il lui être permis de suivre son amant? » De retour à Paris, où il apporta les dépêches au roi et reçut la croix de St-Louis , le duc de Lauzun reprit ses habitudes par trop tendres , allant de la femme du monde à la fille d'Opéra et à la grisette, sans transition, sans arrêt ; ses Mémoires, tels que les publie M. Lacour, dévoilent tous les noms, et il aurait été préférable pour l'honneurdes familles de le; dissimuler un peu. Parmi ces anecdotes plus que giies, il s'en trouve cependant une digne d'être conservée : le duc avait aimé , à deux ou trois reprises même, une fille d'Opéra nommée Rosalie ; il la retrouva , à son retour de Corse , dans une loge à la Comédie-Française : elle se fit reconnaître, et l'emmena souper chez elle : il la vit dans un charmant hôtel, avec voiture et gens plus que convenable , et elle lui conta qu'elle avait fait la connaissance d'un riche américain qui lui proi ura une très brillante position , et envers lequel elle se conduisit assez honnêtement pour qu'il l'épousàt. Lauzun raconte cela très gravement, hors le souper; puis ajoute qu'ayant voulu évoquer d'anciens souvenirs qui lui paraissaient des droits, elle lui répliqua : «Arrêtez ; soyez assez généreux pour ne pas rompre mon honnêteté. Je voudrais dire à mon mari que je vous ai rencontré, et je voudrais lui dire tout. D Seulement Lauzun ne la revit plus.

Le duc de Lauzun al la passer l'hiver de 1773 en Angleterre aux courses de chevaux et mena précisément la même existence qu'en France, y trouvant les mêmes facilites , le même engouement en sa faveur; engouement qu'il raconte

d'ailleurs très implement et comme la chose la plus n,) lu ~elle du monde. Il continua en Hollande, en Allemagne, attaché au char d'une belle polonaise avec laquelle il revint à Fontainebleau. épisode dramatique, l'un des plus longs delà vie de cet heureux Lovelace et qui pourrait fournir matière à un parfait mélodrame. I.auzun fut conduit pour la même cause à Berlin et à Varsovie, mais il savait égayer une trop longue constance, bien qu'il dise « qu'ab andonné parla princesse, il pensa mourir de douleur. 0 C'est la partie la plus intéressante du volume que j'ai sous les yeux, relie du moins, qui repose un peu de ce, amours éphemère\*, dont la lecture devient fatiguante de monotonie : je cesserai donc de suivre les victoires galantes du duc et voudrais pou voir parler un peu de ce qu'il a pu faire de plus digne de lui et de son nom. En 1778 il partit en qualité de commandant d une expédition chargée de reprendre nos établissemens du Sénégal, et secondé par le marquis de Vaudreuil et le corn te d'Estaing qui commandait l'escadre, il s'acquitta brillamment de sa mission. L'année suivante le retrouva à Fontainebleau , mais recherchant celte fois quelque occupation , comme s'il sentait enfin le besoin de remplir plus utilement son existence : inspecteur des prisonniers de guerre , il fut bientôt compris avsc son régiment dans le corps destiné à descendre en Angleterre, puis en 1780 il alla en Amérique prendre sa part dan3 la guerre de l'indépendance, li revint à Paris , retourna en Amérique et c'est enfin à ce dernier voyage, quand il appareilla de nouveau pour Brest, le 1 t mars 1783, qu'il cessa d'écrire ses &émoires.

En 1788, le duc de Lauzun devint duc ,le Birori : il adopta avec ardeur les idées nouvelles et fut l'un de ceux qui, au 4 août, coopérèrent au suicide de la noblesse : il accepta du service aux plus mauvais jours de la monarchie et devint le citoyen Biron ; sous ce nom il se distingua réellement, mais ses sacrifices ne lui sauvèrent pas la vie et, bien qu'il n'eût pas rougi d'aller commander contre les Vendéens, il fut ac cuséde trahison 6t traduit à la Convention : on sait ce que cela voulait dire ; le 1er janvier 1794, il monta sur l'échaffaud et mourut « dans les sentimens d'un sage p , selon les expressions de M. Lacour. Il parait que, dans les derniers temps de sa vie , il se rappelia qu'il avait une femme hon-

nête. pure, dévouée. mais il ne put la revoir et elle fut exécutée,six mois après son marieur un acte d'accusation rédigé par son homme d'affdires 1

Je ne parle pas de la portion de ce travail qui revient à M. L. Lacour, et me contenterai de lui reprocher ses insinuations contre Marie-Antoinette dont il reconnaît cependant la pureté. Il suffit, d 'ailleurs, de citer un seul passage qui fera comprendre à mes lecteurs pourquoi je ne suis pas M. Lacour dans ses appréciations historiques.

L'auteur, après avoir dit, avec raison, qu'après Louis XV il aurait fallu à la France un prince énergique, ajoute :

« Au lieu de cela une tête sans cervelle, attendant midi pour courir les bois un fusil de chasse à la main ou pour achever quelques serrures ; une femmelette moitié précieuse et moitié bourgeoise, satisfaite de plaire et de caqueter au milieu d'un petit cercle d'amis. »

De telles paroles auraient pu se comprendre en 1788, au milieu du déchaînement de mauvaises passions soulevé par l'infâme Philippe Egalité ; mais soixante ans après la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, quand l'histoire a jugé le règne et la politique de ce prince si instruit, si patriote, si véritablement français, et la noble existence de sa digne épouse, ce sont là des accusations aussi arriérées que fausses et douloureuses.

XXXVII.

2 Juillet 1858.

Le Trésor de la curiosité tiré des catalogues de vente , par M. Charles Blanc, ancien directeur Jes Beaux-Arts et précédé d'une lettre à l'auteur sur la curiosité et les curieux, 2 vol. in-8°, Paris, Renouard, 1858 -Le Poussin, sa vie et ses œuvres, suivi d'une notice sur la, vie et les ouvrages de Philippe de Champagne et Champagne neveu , par M. H. Bouchitté, 1 vol. in-8°, Didier, 1858. - Mozart, vie d'un artiste chrétien au XVIII siècle, extraite de sa correspondance authentique , traduite pour la première fois en français par M. l'abbé Gosschler, 1 vol. in-12, Douriiol, 1858.

Le premier de ces ouvrages est un recueil très-piquant . très-original, très neuf, qui répond parfaitement au but que s'est proposé son auteur, c'est-à-dire de constituer comme les archives des ventes en fait d'objets d'art et de curiosité. C'est chose instructive et intéressante de parcourir ces catalogues, dont quelques-uns sont aujourd'hui de véritables raretés, et qui font clairement apprécier les modifications du goût des amateurs et de la mode en fait d'art , si l'on peut employer cette expression. M. Charles Blanc a reproduit ou analysé quatre cent trente-sept catalogues , dont le premier est celui de la comtesse de Verrue. « Cette vente à commencé le mercredi 27 mars 1737, et l'on a vendu 200 livres un Teniers, 2,000 deux grands Rubens, 450 un Rembrand, etc., et le dernier, celui de la galerie de Barroilhet , eo 1855. Tous les noms connus et aimés des artistes, grands seigneurs, financiers, belles dames, artistes enrichis , figurent dans ce livre d'or de la curiosité ; mais il est fâcheux que M. Charles Blanc n'ait pas fait précéder chacun de ces documens d'une petite notice sur le vendeur ; rien ne man-

quait au savant et spirituel directeur des Beaux-Arts pour faire avec succès ces petites esquisses,qui eussent ajouté un charme de plus à son ouvrage en en faisant tout-à-fdit des mémoires artistiques. Il y a eu d'exception que pour cette et pauvre belle comtesse de Verrue , fille du duc de Luynes, et qui devint, bien malgré elle ( détail curieux à noter ) , la maîtresse du duc de Savoie. En revanche, l'auteur donne quelques renseignement sur la disposition des principales galeries, et ajoute parfois quelques anecdotes qu: enlèvent la trop grande aridité de ces nomenclatures , par exemple celle-ci sur Jullienne :

« Le cabinet de Jullienne, écrit Diderot dans le Salon de 1767, a rendu , à la vente , beaucoup au-delà de ce qu'il avait coûté. J'ai à présent sous les yeux un paysage que Vernet fit à Rome pour un hahit, veste et culot!e . et qui vient d'entre acheté mille écus. Quel rapport y a-t-il entre le salaire qu'on accordait aux maîtres anciens et la valeur que nous mettons à leurs ouvrages ? Ils ont donné pour un morceau de pain telle composition que nous offririons vainement de couvrir d'or. Un brocanteur ne vous lâchera pas un tab!eau de Corrège pour un sac d'argent dix fois aussi lourd que le sac de liards sous lequel un indigne cardinal le fit mourir. »

Ces catalogues offrent surtout, comme je viens de le dire, un intérêt moral réel, en montrant une fois de plus combien l'homme est changeant, même dans ceux de ses goûts qui devraient le moins changer, puisqu'en définitive, le beau devrait toujours être le même. En fait de tableaux , les périodes se modifient , se transforment rapidement : tel mgÎtre est aujourd'hui inconnu , décrié , qui devient célèbre le lendemain : on se rappelle encore ce qui est arrivé cet hiver à Paris. Un médecin militaire avait légué en mourant sa galerie à son neveu , avec cette clause seulement qu'elle ne serait ouverte que vingt ans après lui : ce terme est échu en 1858, et l'heureux neveu s'est trouvé possesseur de trente chef-d'œuvres de Watleau , de Boucher et autres qui n'avaient aucune ou presque aucune valeur en 1838. Nous pourrions nommer des peintres contemporains dont le public a porté les œuvres aux nues, et qu'il dédaigne maintenant, et je connais l'un des artistes les plus favorisés par la

mode en ce moment,qui ne sb dissimule pas que, son 'ègne, n'exismit que par le caprice, aura sans doute une. un pro- chaine, et il travaille en conséquence. Il suffit de parcourir la patiente collection due à M. Charles Blanc pour se faire \* -une idée de celle bourse d'un autre genre , où la hausse et la baisse se font aussi bien sentir que dans le temple élevé à Baal au milieu de Paris. On y voit \endre cher ce qui sera presque donné dans dix ans, et payer quelques francs ce que des bank-notes seules pourront obtenir demain.

Mais je veux aussi parler de la lettre placée en tête de cet ouvrage, et qui est elle-même un petit volume : il s'y rattache un souvenir fait pour attirer l'attention surelle. M. Char-

les Blanc avait prié son ami M. Adolphe Thibaudeau , l'un de nos plus célèbres amateurs modernes, de lui écrire ce traité,.— et non pas cette lellre, — sur les curiosités :

« Le 7 décembre 1856. écrit dans une note finale l'auteur du Trésor, «notre ami r'était levé de grand matin pour met-

tre la dernière main à ce travail qui offra t à son esprit une distraction littéraire, e: où son cœur trouvait le plaisir d'obliger un ami. Comme il écrivait le nom d'un grand peintre, celui d'Holbein , il se retourna pour répondre à quelqu'un , et ce léger jnouvement détermina s'ans doute la rupture d'un vaisseau du cœur, car, tout-à-coup , il tomba mort.»

Cette leltie sur la curiosité et les curieux est excessivement intéressante, piquante même, à lire ; elle renferme un nombre prodigieux défaits, de détails inconnus ou igrïbrés», d'anecdotes, de révélations aitisliques; ce sont enfin comme des mémoires où se joignant l'érudition et lé bon goût.

M. Thibaudeau commence par expliquer, décrite et com-, menter ce mot, si banal aujourd'hui , amateur , et il en trace la généalogie, le faisant descendre de ce qu'on nommait un curieux sous Louis XIV. a La langue qui suffisait

à Corneille , à Boileau , à Molière, appelait curieux ceux qu'on nomme aujourd'hui amateurs. La curiosiié embrassait tous les trésors de l'art. Tout le monde savait alors ce qu'il fallait entendre par le mot -le curieux. Aujourd'hui on

ne saurait comprendre ce qu on entend par un amateur, si

l'on n'y ajoute le nom de la chose qu'il aime; et la curiosité

ne signifie plus que le bric-à-brac. Si je disais que tel ban-

quier ou tel tord est curieux , il se fâcherait tout rouge et votre livre aurait un acheteur de moins, et cependant Louis XIV fut un curieux , car la galerie du Louvre n'est autre chose que le Cabinet du roi sur une plus grande échelle. Le régent, les seigneurs , les princes de l'église , les financiers d'esprit, les ministres , les royales maîtresses et les grands esprits du siècle dernier se sont honorés du titre de curieux.)) La Bruyère a défini le curieux,et, de la curiosité, il a dit que ce n'est pas un goùt pour ce qui est bon ou ce qui est beau , mais pour ce qui est rare, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont pas. — Ici , je me permets d'ouvrir une parenthèse. — Le curieux est loin d'être toujours intelligent : j'si connu personnellement un curieux d'au tographes qui en possédait de très-beaux, une lettre, enir'autres, toute de la main Je Henri IV et d'un réel intérêt historique : je voulus lui persuader de la laisser publier dans la grande collection épistolaire de ce bon roi exécutée par le gouvernement, et j'essayai en vain : sa lettre n'aurait plus été inédite 1 Le curieux de cette espèce est le plus grand ennemi des progrès de la science ; car il tient aux choses précieuses parce qu'elles sont ignorées : faiteG-lui tomber sous la main des documens décisifs pour une question très-importante,vous êtes sûr de ne jamais les voir publier, de son vivant.

M. Thibaudeau commence l'histoire de la curiosité en prenant puur point de départ les Médicis : je ne puis l'accompagner dans ce charmant aperçu, qui n'est lui-même qu'un remarquable abrégé , impossible à analyser, et il le conduit jusqu'à Holbein, à travers toute l'Europe. Il voulait, ajoute M. Charles Blanc, compléter le tableau du dix-huitième siècle , parlei de Walpole , du duc d'Orléans , de Galonne. et venant enfin à notre époque, peindre les deux print cipaux amateurs qu'il reconnaissait: Talleyrand et sir Robert Peel.

« C'est, je crois, la comtesse d6 Verrue qui ouvre la liste des curieux dont vous allez faire renaître la mémoire, écrit M. Thibaudeau, après avoir tracé un charmant croquis de l'abbé de Marolles, cet amateur émérite, celui-là même que peignit La Bruyère, et à qui l'on doit le premier catalogue français connu ;—je cite ce passage aussi parce qu'il ré-

sume très bien i ouvrage de M. Charles Blanc.- Celle Pompadour transalpine reportait sur les tableaux de BonBoullogne et sur les meilleurs maîtres des Pays-Bas , une partie de la tendresse que lui dispensait son ducal amant. Puis vient un due de Mortemart, dont la vente, faite en 1739, prouve que le clinquant littéraire de l'hôtel de Rambouillet ne compose pas tout l'héritage moral de cette illustre famille (1). On trouve dans la dernière moitié de ce siècle les Lozangère , les Mariette, les Gersaint, les Lebrun , le bijoutier Langraff, et Latire de Jully. dont l'ombre doit être bien plus fière d'avoir conduit au Louvre tant de baaux tableaux que d'avoir introduit tous les ambassadeurs auxquels il ouvrait les portes de Versailles ; enfin, les Randon, de Boisset. Blondel de Gagny, Jullienne . Jabach , Galgnat. ce dernier heureux possesseur du beau Van-Dyck que l'on appelle la portrait du président Richardot, et de ce divin Rembrandt, auquel on donne le nom vulgaire Je Ménage du menuisier ; Nattier, Hallet, Lamire, l'arrocel , Le bas , Largillière , Drouet, complètent cette élégante bourgeoisie. Les deux grands ordres de la monarchie sont dignement représentés : le clergé, par l'Electeur de Cologne, le cardinal de La-Fare. l'abbé Leblanc, l'abbé Fleury, chanoine de Paris, les Jésuiles de Bruxelles , d'Anvers et de Gand, que la philosophie de Joseph II oblige à vendre leurs tableaux; la noblesse, par le prince de Conti, la duchesse de Mazarin, les ducs de La Vallière, de Broglie, de Choiseul, les maréchaux d'Estrées et de Noailles , les marquis de Beringhem. de Vence, les comtes Du Luc , d'Orsay et Du Barry, et ce gracieux seigneur de Marigny et de Ménars, dont la sœur, la belle Pompadour, a donné son nom à un des âges de là mode, des plaisirs et du goût, et dérobé quelques instans à l'ennui de ses royales amours pour illustrer de son burin délicat le catalogue de la galerie fraternelle.

(1 ) Je ne puis laisser passer cette injuste attaque contre l'9ôtel de Rambouillet : nul doute qu'on n'y ait commis des exagérations . souvent ridicules ; mais c'est à ce salon que la société française doit sa création , c'est là que s'est formé le style de la conversation et de la correspondance, deux des joyaux de notre esprit national : il serait à désirer que pàreil clinquant pût encore frapper nos yeux.

« C'est à la venle de ces collections que commence à se produire la littérature des catalogues, et l'on retrouve dans quelques-uns de ces volumes, longtemps coudoyés sur les quais par les plus obscurs bouquins, la fine fleur des habitudes de la bonne compagnie et de l'heureux langage du

XVIII" siècle. »

Tout en regrettant que M. Charles Blanc n'ait pu , sous peine de doubler son ouvrage, donner place aux catalogues de Gersaintet de Crozat, rédigés par Mariette, et indemniser les lecteurs en traçant de ces vieux livres le plus piquant abrégé, jn crois que le Trésor de la curiosité va devenir indispensable aux amateurs, je veux dire aux curieux et fera passer d'heureux momens aux hommes du monde qui,en le lisant, y apprendront une foule de choses qu'ils seront bien aises de ne (. lus ignorer, car, par le temps où nous vivons , il faut absolument avoir au moins une teinture artistique, et le Trésor est parfaitement approprié à ce besoin de notre société.

Nous ne sortirons pas du monde des arts en parlant du livre de M. Bouchillé sur le Poussin. Autant que possible, {mes lecteurs ont pu s'en apercevoir) je m'efforce de grouper des ouvrages analogues dans un même article et c'est toujours de force que j'agis autrement. Donc, M. Bouchitté, recteur de t'Université , s'est attaché à écrire la vie de Nicolas Poussin, l'une des gloires de l'écule française ; plusieurs auteurs avaient déjà cherché à étudier le grand peintre normand, mais aucun ne l'avait encore fait aussi complètement. M. Pierre Clément lui a consacré en 1850 un article dans la Revue des Deux-Mondes, et M. le marquis de Chenevière prépare une édition des lettres de Nicolas, édition que la manière dont a été faite la première en 1824, rendra réellement très nouvelle.

M. Bouchitté trace l'esquisse de la vie de l'homme ; mais aussi, et surtout , il étudie l'artiste, apprécie son talent et veut fixer définitivement la place que son héros doit occuper dans l'histoire de l'art moderne.

Nicolas Poussin naquit aux Andelys, au mois de juin 1594, d'une famille dont les membres avaient porté l'épée avant de prendre la robe de procureur; son père avait même été

officier au régiment du maréchal de Tavannes. « Il est rare, dit M. Bouchitté, que la nature n'indique pas à l'avance dans les hommes appelés à se distinguer un jour, l'œuvre à laquelle elle les destine: l'esprit dont nous sommes animés , semblable au germe dans lequel se cache encore la fleur ou l'animal destiné à sortir do son développement, renferme le secret de notre avenir, d'abord caché, mais qui se laisse deviner et pressentir dans ces essais spontanés, presqu'invo- toutaires, qui révèlent l'homme à lui -même et lui montrent confusément, mais assez pour diriger et soutenir son courage, la voie tracée à son génie. »

Nicolas Poussin montra, dès son plus jeune âge, un goût prononcé pour le dessin et eut )e bonheur de recevoir aux Andelys les leçons d'un artiste de talent Quentin Vai'in. En 1612 il vint à Paris et eut pour maîtres Ferdinand Elie , Lallement : Duchesne l'adjoignit à Philippe de Champagne pour la décoration du Luxembourg : douze ans plus tard, il alla rejoindre le cavalier Marini à Home, y vécut de privation, luttant courageusement contre la misère, nuis travaillant avec une ardeur peu commune. « Lorsque, pendant les jours de fête , ses amis allaient chercher quelque passetemps, quelque jeu pour charmer leur repos, il renonçait à leur compagnie toutes les fois qu'il le pouvait. Il se dirigeait alors dans Rome ou dans les jardins qui entourent la ville, vers les points qui lui fournissaient de nobtes édifices et d'heureux sites à copier. Le Ga pi toi e était souvent le lieu qu'il choisissait pour dessiner les lignes grandioses des restes des monumens qui s'y offraient à ses regards, les statues et les groupes qui les décorent ou les perspectives qui, de celle hauteur, s'ouvrent à la vue sur la ville éternelle. Le beau choix d'architecture qui se fait remarquer dans les tableaux du Poussin lorsqu'ils en exigent Id présence, lui fut évidemment inspiré par la contemplation incessante des monumens de la ville pontificale et l'étude qu'il faisait de leurs proportions. Aussi, même dans les sujetsgrecs, l'architecture en estelle souvent romaine. Les fonds de ses tableaux reproduisent, la plupart, les horizons accidentés de:la campagne de Rome. Les personnes qui ont séjourné dans cette ville et l'ont étudiée sous tous ses aspects, reconnaissent aujourd'hui et indiquent, dans les tableaux de notre peintre, les sites et

les édifices empruntés par lui aux lieux où sa \ie s'écoula dans le culte de l'art. » Mais la renommée devait bientôt entourer son nom : gravement b!essé par des soldats italiens, il fut sauvé par un de ses compatriotes , épousa sa fille (1629), puis. installé sur le Monte-Pincio entre SalvatorRosa et le Lorrain, il peignit les toiles qui l'ont rendu célèbre : Richelieu l'appela, en 1637, près de lui . mais il hésita longtemps et fut reçu avec de grands honneurs 6t de plus grands avantages, mais assailli par l'envie, ennuyé de luttes, il reprit le chemin de Rome qu'il ne quitta plus et où il mourut le 19 novembre 1665. « L'artiste qui avait si souvent médité sur des sujets religieux, mourut en chrétien, et les prêtres appelés pour sanctifier ses derniers momens mêlèrent aux pieux accens de la religion les larmes que leur arrachait la mort d'un si grand homme. »

M. houchitté a étudié ovec beaucoup de savoir le talent du Poussin : je ne puis le suivre dans celle remarquable dissertation ; mais, appliquant au peintre des Andelys ce que Quintilien disait de ceux qui savaient goûter Cicéroi) , je répéterai avec lui « que le peintre parvenu à éprouver un vif plaisir dans l'étude des tableaux du Poussin montre, par cela seul, qu'il a fait de grands progrès dans son art. » L'auteur complète ce volume par quelques pièces justificatives ou notes, réellement intéressantes, et un court travail sur Philippe de Champagne, qui connut intimement le Poussin , dans la biographie duquel son nom paraît souvent.

M. l'abbé Goschler a eu une idée très simple en ellemême; mais l'on sait que malheureusement, quoiqu'elles soient généralement les meilleures , ce sgnt toutefois celles qui nous viennent le plus rarement : il a eu l'idée de traduire en français les lettres de Mozart, et de mettre sous son vrai jour la vie de l'homme qu'il appelle avec raison il'artiste chrétien, par excellence, du XVIII" siècle. M.Goschter ayant, pendant un séjour prolongé à Manhein , lu tout ce qui était relatif à Mozart, voulut aussi connaître sa correspondance, dont Félis , l'un de ses biographes , dit négligemment qu'elle jette quelque jour sur diverses circonstances de la vie de l'artiste. M. Goschler a jugé tout autrement ce recueil , et il a eu bien raison. « Au milieu des

détails artistiques que renferme nécessairement le commerce épistolaird de tels personnage», le lecteur verra un père sentant toute la responsabilité de la mission dont il est chargé, dépositaire d'un trésor divin dont il doit compte à Dieu et aux hommes ; dirigeant d'une main ferme et tendre, avec la sagacité d'un esprit fin et cultivé, le génie de l'enfant merveilleux dunt , dès l'aurore, il reconnaît 1 organisation inspirée; n'oubliant jamais, au milieu de ses préoccupations d'artiste et de ses inquiétudes de famille, que l'âme de son fils lui est confiée comme son esprit; que sa foi est plus précieuse que son talent ; l'arrachant aux exemples contagieux de l'Angleterre, malgré les riches espérances de gloire et de fortune qu il y trouve ; ramenant, après chacune de ses pérégrinations lointaines , son enfant au foyer natal pour l'y retremper dans l'étude des sciences et des lettres , dans la pratique des vertus religieuses et domestiques; le guidant au loin quand il est obligé de s'en séparer, par des conseils journaliers ; l'adjurant, où il sent sa vie défaillir, de conserver avant tout la foi de son enfance, et de songer, par dessus tout, au salut de son âme. » Voilà les enseignemens que M. 1 abbé Goschler sait tirer de la lecture de ces lettres charmantes et instructives. Quant à Mozart, on le voit, dans sa correspondance, caressé par Marie-Thérèse, gâte par Marie-Antoinette,, comblé de faveurs par le roi d'Angleterre, par l'empereur, ennobli par le Pape, accueilli avec transport par le public de toutes les capitales qu'il visite. « On le voit enfin, grace à un naturel charmant, à une éducation solide , à une piété héréditaire, rester fils soumis et tendre . frère affectueux et dévoué, toujours aimable et gai, dispos et généreux, étudiant sans cesse à l'âge où d'autres balbutient et s 'amusent créant des chefs-d'œuvre à l'âge où d'autres commencent à étudier, écrivant, composant , inaprovisant sans relâche et sans fatigue,

Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,

Comme l'eau murmure en coulant. »

Cette correspondance s'étend depuis 1762 — Mozart était né en 1756 ; c'est son père alors qui écrit , — jusqu'au 4 avril 1787. Le grand artiste mourut en 1790.

Pour me résumer, je dirai que ce livre est à la fois l'un des plus intéressons et des plus touchant qu'on puisse lire. On aime à voir l'art compris de cette manière, et les &rtistes se montrer sous un si beau jour.

XXXVIII.

15 Juillet 1858.

VOYAGES ET VOYAGEURS : Cinq cents lieues sur le Nil , par Charles Didier, 1 vol. de la Bibliothèque du chemin de fer, Hachette, 1858. — Scènes de la vie turque, par Mm" la princesse de Belgiojoso, 1 vol. in-12, Michel Levy, 1858. — La Guerre de Crimée , par M. Baudens. 1 vol. in-12 , chez le même. — L'Expédition de Crimée ; la marine , 2 vol. in-8°, Amyot, 1858.

L'année dernière à peu près à pareille époque, j'entretenais mes lecteurs de quelques livres nouveaux en fail de voyages (1) : c'est bien le moment , après tout, car c'est celui où tout le monde s'envole ou désire s'envoler, celui où l'on fait des iticéraires, que l'on corrige parfois jusqu'à aller en Espagne quand on avait songé primitivement à visiter la Suède ; c'est le moment où les heureux et les libres s'éparpillent dans toute l'Europe : je ferai comme eux par la pensée, en attendant de les imiter tout de bon; mais,cette fois, sans interrompre un seul instant cette Revue, ainsi que j'ai eu le regret de le faire l'année dernière.

Je vais transporter mes lecteurs d'un bond... sur le Nil, où nous ferons galamment cinq cents lieues avec M. Charles Didier, le même qui nous a déjà fait passer quelques jours chez le grand-chérif de la Mecque et,de plus,quelques semaines dans le Désert. Ce volume nouveau complète le

(1) Numéros du 1er juillet et 17 octobre 1857.

voyage de 1 Auteur en Arabie, dans le Soudan oriental, en Nubie et se termine au Caire : avant d'aller plus loin je vais citer ici quelques lignes de sa très courte introduction, pour faire apprécier l'opinion de l'auteur, c'e-t-à-dire d'un homme qui connaît à fond l'Orient, au sujet « de cette maison en ruines » qui a nom la Turquie. « Il faut être aveugle ou fermer les yeux volontairement pour ne pas voir que la Turquie , celle d'Europe en particulier, est une société en dissolution.... On perd son temps à réparer une maison qui tombe en ruines , car, tandis qu'on la relève d'un côté, elle s'écroule d'un autre. »

M. Didier nous fait parcourir tout ce curieux pays que traverse le Nil ; l'on se sent involontairement transporté à un si grand nombre de siècles en arrière quand on navigue sur ces flots qui ont bercé le premier héros de l'histoire du monde. Nous visitons avec lui le royaume de Sennaar , démembrement de la Nubie et aujourd'hui province égyptienne ; Khartoum, rivale de l'ancienne ville de Sennaar, et qui possède actuellement le principal entrepôt commercial de ces contrées lointaines ; puis, après une pointe \ers le NilBlanc, nous remontons la Haute-Nubie à travers le Hobatâi; puis nous revenons par la Basse-Nubie , passons devani les îles de Philoe , à Thèbes , aux grottes de Beni-Hassan et rentrons au Caire. M. Charles Didier sait animer son récit de souvenirs agréables, de piquans rapprochemens, et raconte très-bien les mille anecdotes qui , impossibles dans notre vieille Europe , sont parfaitement vraisemblables sur la terre des sphinx , des pyramides et des momies. Il est très amusant quand il raconte les inquiétudes d'un de ses compagnons de voyage, petit anglais, de médiocre importance, et qui s'en croyait une assez grande pour se figurer, après une mauvaise digestion , qu'il était empoisonné par ordre du vice-roi, qui voulait à tout prix se défaire de lui ; ou quand il nous parle des avanies qu'il fit subir au pacha de Khartoum pour le punir d'avoir fait attendre , pendant quatre jours, l'audience demandée. A côté de cela , il sait merveilleusement décrire cette nature vraiment originale , ce paysage froid, immobile, splendidement illuminé par le soleil, et l'on sent que l'auteur éprouve , en effet, le sentiment qu'il exprime. Je choisis une page presqu'au hasard.

— M . Didier, dans le Robatât. se détache un moment de la petite caravane et rejoint les bords du Nil :

« Jusques-là, l'horizon avait été ouvert de tous les cô,és, et le chemin parfaitement plat. Ici tout a changé. Le pays se resserre brusquement : une colline rocailleuse court à droite et intercepte la vue lu déselt. En face, la perspective est bornée par des hauteurs pittorosquement découpée<, mais dépouillées de toute végétation; à gauche, le Nil coule à travers des rochers qui semblent vouloir arrêter sa course et où il se brise en cataractes. Par-delà le fleuve , bien ioin dans l'ouest, le regard se perd dans d'incommensurables plaines ; un étroit senlier est l'unique passage ménagé par la terre entre le fleuve et la colline. Ce sentier, d'abo'd en pente douce, s'élève graduellement, bordé des deux côtés de vigoureux arbustes , parmi lesquels le henné se distingue par ses baies rouges et le tamarinier par son noir feuiltage. Rien n'est plus simple assurément qu'un tel paysage, et quelques coups de crayon en rendraient l'aspect matériel; mais rien. non rien, ni le pinceau, ni la parole n'en pourrait peirdre l'ineffable charme. Je ne sais quelle mélancolie calme était répandue sur cette nature primitive , agreste , solitaire et dont le silence n'était troublé que par la grande voix du roi des fleuves. Le soleil eouchant vint lui prêter encore sa magie : les rochers s'empourprèrent, le Nil roulait des flots d'or, et, déjà plus pâle à 1 Orient, le ciel passait, par des gradations insensibles, du rouge le plus vif au plus sombre azur. Comme si mon dromadaire eût été en communication avec moi. qu'il eût compris ou partagé mon ravissement , il avait de lui-même ralenti son allure et gravissait au pas ce sentier charmant. Loin de le presser, j'aurais bien plutôt encore retardé sa marche, tant je craignais de voir fuir derrière moi ce site enchanté. Plongé , abîmé dans une de ces douces rêveries qui sont la joie, le prix du voyage, et que le mouvement continu , cadencé des hedjins rendait de plus en plus profonde , je ne voyais pas s'allonger autour de moi l'ombre des collines , ni s'éteindre par degrés l'illumination du couchant. En quelques inslans les teintes grises du crépuscule eurent tout envahi : !a terre d'abord, et bientôt après l'espace entier du ciel. »

Ce tableau n'est-il pas digne du paysage qu'il veut re-

présenter, n'est-il pas tout à fait irréprochable, à part l'intervention du dromadaire dans cette prose poétique. Pour ma part, je tiens que M. Charlcs Didier comprend et exprime admirablement rEgypte, et tous ceux qui le liront penseront comme moi. Jo n'ose après une si longue ciiation, en essayer de nouvelles et je voudrais bien cependant céder à la tentation de reproduire ce que l'auteur dit de 1 Ile de Philoé où l'attente du voyageur fut dépassée ; bonne fortune bien rare, ajoute-il avec raison, ou encore deTlièbes, cette splendide cité qui florissait tant de siècles avant l'ère chrétienne.

Du reste, je ne quitterai pas l Orient aujourd hui , mais nous remonterons dans la Turquie d Asie avec madame la princesse de Belgiojoso qui, après un as-ez long séjour dans ces parages, veut, de retour en France, nous initier à la vie intime des populations orientales contemporaines, aux mystères du harem.

Madame la princesse de Belgiojoso, dans les veines de laquelle coule le sang de l'illustre famille des Trivulce, est une des figures les plus pittoresques et les plus intéressantes de notre temps : littérateur d'un mérite incontestable, grande dame par sa naissance et son mariage, on l'a vue. renouvelant l'escapade de la grande Mademoiselle , vouloir guerroyer pour l'indépendance de sa patrie, puis partir pour la Palestine , séjeurner à Jérusalem , traverser à cheval la Terre-Sainte et aller chercher le repos dans un des vallons de ces contrées, vivant dans l'intimité avec les habitans, cherchant à pénétrer les mystères de leur vie, et revenir enfin en France quand on la croyait naturalisée citoyenne de l'empireottomau. Madame la princesse de Belgiojoso connaît réellement d'une manière remarquable la société turque, et elle a essayé de nous initier, dans trois nouselles, ou plutôt trois cadres, dont elle s'est servie pour mettre en scène des personnages à elle connus , assure-t-elle , prêtant seulement à ses récits un peu de cet arrangement qui geul pouvait leur donner un intérêt réel.

Emina, un prince Kurde, les deux Femmes d 'Ismaïl Bey, tels sont les titres des trois nouvelles que madame la princesse de Belgiojoso réunit aujourd'hui dans un volume, après les avoir d'abord publiées dans la Revue des Deux

Mondes. Je regrette que; reproduisant ces oeuvres légères, elle ne les ait pas fait précéder, ainsi qu'on a 1 usage de le f .ire pour les articles Je Revues mis en volumes, d'une introduction dans laquelle elle aurait résume ses idées et ses connaissances sur la société turque ; c'eût été certainement une étude piquante, curieuse et très-instructive.

Emina est une enfant de montagnes, abandonnée à ellemême et qui, en gardant un troupeau de chèvres, est arrivée à une force contemplative des moins ordinaires ; elle épouse contre son gré un bey. à l'égard duquel elle se montre femme incomprise s'il en fut jamais, puis parvient à accaparer pour elle seule l'amour de son mari et meurt ou moment où enfin elle était heureuse.

Le prince kurde nous conduit dans les montagnes, au milieu des brigands et nous montre le dévouement d'une jeune femme qui, devenue veuve après un empoisonnement, devint ( exemple rare en Orient de la part d'une indigène ) sœur de Saint-Vincent de Paul. Dans ces deux écrits , Mme la princesse, de Belgiojoso se met en scène elle-même et figure comme un des acteurs.

Quant au\ deux femmes d'Ismaïl , c'est un drame épouvantable destiné à montrer l'apathie , l'affaissement moral de 1 homme en Orient et la jalousie de certaines femmes: l'une d'elles, Maleka, ne recule devant aucun crime pour faire disparaître tout ce qui entoure son nuri ( femme et enfatis ) et le dominer sans rivale. Je ne puis entrer plus avant dons t'étude de res travaux, au fond desquels il existe un sens moral non moins important que l'attrait de la fable au point de vue uniquement littéraire. Mme la princesse Belgiojoso a un grand talent d'écrivain , elle décrit avec charme et se fait lire avec plaisir et profit.

J'en dirai autant d'un homme que la France vient de perdre au moment où il publiait un livre mis rapidement dans toutes les mains. Peu de jours après l'impression des dernières feuilles de la Guerre de Crimée, avant même que le livre fût en vente, M. le docteur Baudens était enlevé par une crise d'une longue maladie , que malheureusement il avait trop cherché à vaincre par la seule énergie.

La Guerre de Crimée est écrite au point de vue du côté matériel de l'armée, des campemens , des ambulances, des

hôpitaux et du rôle des services administratifs : elle est dédiée à l'armée de Crimée d'autres armées, ajoute l'auteur, ont pu montrer autant d'héroïque ardeur, autant d'impétueuse bravoure ; aucune n'a porté plus loin le stoïcisme , le courage et le mépris de la mort. » Cet ouvrage montre simplement, mais avec vérité, tout ce que nos soldats ont en à souffrir dans cette grande lutte ; M. Baudens ne laisse rien ignorer à cet égard , et son travail sera l'un de ceux qui constateront le mieux aux yeux de la postérité le courage, l'abnégation . la vaillance de nos régimens sous un tude climat, au milieu dès glaces en hiver , sous un soleil torride en été. Il y a là des détails navrans et bien faits pour faire mieux apprécier tout ce que nos troupes ont eu à supporter , mais aossi pour faite louer sans réserve l'excellente organisation des services administratifs, et surtout l'admirable dévouement de nos médecins militaires.

M. Baudens donne d abord la topographie médicale de la Crimée, tout en traçant çà et là quelques croquis pittoresques ; le voyage cependant ne fut pas gai , et dès les preiiiier,-, jours l'inspecteur en chef du service de santé de l'armée avait à soigner ses compagnons, car le choléra était à horJ du bâtiment qu'il montait. Il étudie ensuite la question des alimells en insistant sur la nécessité de trois repas en campagne ; celle du campement,, des vêtemens , dt's ambulances ; traite à fond celle des opérations chirurgicales el. des soins médicaux, des principales maladies dont i'armée a souffert, choléra, typhus, scoibut, et s'occupe enlin des hôpitaux de Constantinople et du retour de l'armée. Le passage qu'il consacre au récit des ravages du choléra sur h division envoyée dans la Dobrutscha est saisissant à lire. et l'on peut se faire une idée du moral de nos soldats en pensant qu'ils ne se laissèrent pas abattre après une nuit durant laquelle trois cent3 zouaves furent foudroyés par le fléau, « A chaque bivouac on creusait de grandes fosses pour enterrer les morts. Un jour, le général Bosquet dit à un vieux soldat qui, la pipe à la Louche, recouvrait de terre ses camarades avec une apparente insouciance — Fermez celle fosse, il y en a assez.— J'ai bien le temps, mon général , il en viendra d'autres, répond le fossoyeur qui se sentait atteint mortellement par le choléra. Quelques minutes plus tord il tomba

dans la fosse o ouver te, et son cajdavre occupa la place qu'il avait préparée. »

aMi4i s ce qu'il ne faut pas oublier, c'e"t le no nbre de médecins militaires qui succombèrent à ces dangers et à ces fatigues , et je regrette que M. Baudens n'ait pas donné un tableau exact des pertes subies par ce corps honorable : il cite seulement les quatre mois de l'hiver 1856, pendant lesquels sur 107 médecins attachés aux ambulances de Crimée, 67 furent atteints parle typhus et 21 moururent. Oix-neuf furent blessés au champ d'honneur.

M le baron de Bazancourt, a déjà écrit l'histoire de l'armée française en Crimée et a même publié de très intéressante lettres sous le titre modeste de ; Cinq mois au camp devant Sebastopol. Il achève actuellement son œuvre en faisant l'histoire de la marine française durant la même période, c'et à-dire dans la mer Noire et dans la Baltique: la première partie dbsol be naturellement les trois-qu'arts de cette importante publication. M. le baron de Bazancourt prend la flotte au moment où elle quittait Toulon sous les ordres de M. l'amiral Hamelin et il la suit jour par jour. en Grèce, dans la mer Noire, au mouillage , dans ses croisières, devant Sebastopol, enfin, quand il fut permis aux marins de monter des batteries à terre et de prendre part au grand drame qu'ils voyaient se dérouler sous leurs yeux s.ins pouvoir y concourir : il termine au moment où l'amiral Bruai rendit son âme à Dieu, quand tout était fini et qu'il n'aurait plus eu qu'à jouir des lauriers qu'il avait si laborieusement cueillis. M. de Bazancourt est un excellent historiographe, exact, minutieux même, mais chez lequel on retrouve avec plaisir le littérateur qui sait animer, dramatiser parfois le récit. On comprend cependant que ce procès ver bal des travaux de la marine soit quelque peu froid, puisque nos matelots n'eurent pas d'occasions de se signaler spécialement, les Russes ayant coulé leurs vaisseaux et tous les travaux revenant aux troupes de terre. M. le baron de Bazancourt ayant été précisément frappé par ce rôle obscur et d'a u ta m t plus digne d'éloges, a voulu que tout le monde pût reconnaître la part prise par la flotte à cette mémorable expédition, '1 Nous avons déjà raconté avec enthousiasme, dit-il, les gigantesques combats de notre vaillante armée, sa

!utte héroïque contre les élémens et les prodiges de valeur et d'abnégation , M vivaces dans le cœur de nos soldats. Aplès avoir compté tous ces noms glorieux que la mort a frappés sur les champs de bataille, il nous a semblé que c'était à nous , peul-être, qu'il appartenait de retracer les faits accomplis par l'armée db mer et de compléter ainsi notre précédent ouvrage sur 1 armée de mer J)

Le second volume se termine par le récit de l'expédition de la Baltique, sous les ordres de I amiral Parseval-Deschênes : J achèverai celte rapide étude sur une publication qui dcfie à peu près complètement la critique , en raportant ce tableau de l'explosion de la citadelle de Bomarsund : « L'heure était venue , et aussitôt une immense détonation se fait entendre , suivie de plusieurs explosions successives; les embrasures du fort, que le combit avait déjà démantelées , vomissent une quantité considérable de pierres et de pous sière ; puis les murs déchirés se couchent par immenses blocs, comme des êtres humains que la mort eût subitement frappés. Au même instant s'élève de toutes pdrts une colonne de fumée; elle enveloppe les derniers débris du grand réduit de Bomarsund, et s'étend, noire et compacte, jusqu'aux bâtimens dont elle touche les hautes mâtures.Pendant un assez longtemps, elle s'arrêta immobile dans les airs ; on eut dit qu'elle craignait de laisser voir le travail de destruction qu'elle dérobait encore à moitié aux regards avides,puis elle s'eleva lentement au-dessus dts montagnes, et poussée par un léger vent venu de l'ouest, se prolongea vers les côtes de la Finlande et disparut dans les nuages. »

Les deux ouvrages de M. le baron de Bazincourt et la livre de M Baudens résument excellemment la terrible guerre qui a illustré noire armÓc\ contemporaine et qui restera certainement comme l'une des grandes luttes dont le souvenir vivra dans les annales de l'humanité.

XXXIX.

4 Août 1858.

Le roi Voltaire , par M. Arsène Houssaye , 1 vol. in-8\* Michel Lévy , 1858. - Histoire de Marie-Antoinette , par MM,Jutes et Edmond de Goncourt, 1 vol in 8°, Didot, 1858. — Mémoires de Marie Thérèse, duchesse d'Angoulême, édités par M. de Barghon-Fortrion, 1 vol. in-8° bureau de la Mode nouvelle (I), 1858.

Voilà trois ouvrages également éinouvans, également remarquables à lire, quoiqu'à des titres très divers et qui traitent du même sujet : Voltaire qui a préptié la révolution en y travaillant de toutes ses forces intellectuelles (et ce n'était pas peu), Maiie-Anloinelte qui l'a soufferte comme une autre passion , et la duchesse d'Angoulôme qui l'a racontée ! Triste pèlerinage à faire au milieu de lamentables souvenirs et de coupables victoires, mais où il est bon de revenir de temps en temps; car on met trop facilement en oubli les enseignemens de ces scènes terribles et honteuses qui déshonorent notre histoire moderne.

M. Arsène Houssaye a écrit un livre bizarre , essentielle ment humour i s tique, plein de verve et d'esprit, mais où l'un chercherait vainement un ordre ou un système. Il a placé devant lui la statue de Voltaire , qu'il a coiffée de la courenne philosophique du XVIII' siècle, et il nous montre le seigneur de Ferney dans sa jeunesse , entouré de sa cour, et de ses ministres, adoré par sas femmes, acclamé par son

(1) Rue Sainte-Anne, 63. — Je saisis avec empressement cette occasion de féliciter la Mode nouvelle qui suit avec succès le chemin qu'elle s'est tracée, et qui grandit chaque jour davantage, en prenant dans la presse littéraire une place de plus en plus distinguée. DE BARTHÉLÉMY.

peuple ; il nous raconte ses conquê:es qui , pour le bien moral de notre société, sont des conquêtes à la Pyrrhus; il esquisse sa dynastie ; enfin dans un dernier chapitre, il parle du Dieu Voltaire

Au milieu de tout cela , pas de suite , pas de méthode : nous sautons de chapitre en chapille sans que ce volume contienne le moins du monde h biographie de son héros; M. Houssaye ne nous donne même pas la date précise de la naissance du Roi Voltaire , se contentant d'en indiquer l'année. D'ailleurs il saute à pieds joints par dessus 1 enfance et la première jeunesse du philosophe : « Je ne connais pas Arouet D dit l'auteur, je ne connais que Voltaire 1 »

Je vais brièvement résumer les chapitres de ce livre, original et piquant à lire malgré certaines excentricités que l'on comprend, après tout, dans un ouvrage écrit au courant de la plume et comme to ut d'un trait - c'est le seul moyen de le connaître réette'ncu t , car chercher à l'apprécier en bloc me semble, pour le moins, très difficile.

M. Arsène Houssaye établit la généalogie philosophique de Voltaire qui « comme Satan , dit-il, s'est incarné dans tous les esprits » Il le fait remonter sans hésitation à Eve « dont il a toutes les aspirations et toutes les curiosités ; il le retrouve dans la Bibleavec Job et Salomon, dans l'Inde, en Grèce ; il le suit à travers les siècles, de l'antiquité dans les temps modernes. Puis il prétend établir que Louis XIV est le prédécesseur immédiat do Voltaire qui allait déchirer le voile tout [entier et ébranler les fondemens du Temple, c'est-à-dire cette monarchie des derniers temps que le grand roi avait fondée et qu'il devait perdre.

La jeunesse de Voltaire se passa au collége des Jésuites, puis dans un monde plus que léger, et à la Bastille ; trois étapes diverses, mais qui semblent avoir également exercé la verve du futur fondateur de la phi'osophie moderne. « Dès son point de départ dans la vie, s'écrie M. Houssaye, Voltaire es t l'homme universel; c'est l'homme nation, c'est l'homme raison, c'est l'homme poésie, c'est l'homme humanité. Pour lui il n'y a plus de Pyrénées ; le Rhin n'a pas deux rives ennemies, les Alpes ne sont pas des barrières , l'Océan ne divise pas le monde. Pour prêcher la vérité , il

se fera tour-à-tour poète , conteur, historien , philosophe , savant même; il acceptera une charge de gentilhomme du roi, lui qui n'aime pas le roi ; une place à l'Académie , lui qui n'aime pas l'Académie ; une clef de chambellan , lui qui n'aime pas la cour, pour pouvoir parler plus haut. Voltaire-Erasme avait déjà fait l'éloge de la sagesse sous prétexte de faire l'éloge de la folie. »

Soyons de bon compte : la résignation avec laquelle M. de Voltaire acceptait une charge de gentilhomme de la chambre , un fauteuil à l'Académie , une clef de chambellan ne lui coûtait pas cher ; car cela flattait l'orgueil dont le bonhomme, — si on peut dire bonhomme en parlant de lui, — était assez rempli, et qui lui faisait chérir toute les plus petites distinctions, y compris le titre d'inspecteur des haras royaux,qu'il sollicita quand il fut installé prince souverain de Ferney et autres lieux.

M. Houssaye nous donne une très séduisante guérie des femmes de Voltaire ; puis après avoir établi le mouvement des esprits à l'avènement du poète-philosophe, ((ui le ranime au moment où il paraissait près de s'éteindre, i! raconte son sacre, c'est-à-dire le baiser que le parterre lui fit don ner par la duchesse de Villars à la première représentation de Mérope , et son séjour en Prusse où, pendant quelquu temps.il fut le véritable souverain. Il nous montre le peuple du philosophe-poète, ceux que ses démarches en faveur de Calas et de Sirven enthousiasmaient, bien plus que ses courtisans et ses flatteurs. Il esquisse les profils de celles qu'il appelle les reines de Voltaire, Catherine Il et Mme de Pom padour ; il trace la fantaisiste biographie de ses ministres Diderot, D'Alembert, Condorcet, Turgot, etc.; enfin , glissant rapidement sur ses ennemis , il nous retrace sa mort couverte d'un nuaga, comme le remarque M. Arsène Houssaye , mais qui eût été peut-être chrétienne sans un empressement maladroit par lequel échouèrent les sages dispositions d'un ecclésiastique qui, bien qu'essentiellement dévoué à la foi , plaisait à Voltaire et b'était déjà fait entendre.

M. Houssaye apprécie, en terminant . les œuvres de son héros et résume ce travail par le jugement de Gœthe :« On n'est point surpris que Voltaire se soit assuré en Europe,

sans contestation , la monarchie universelle des esprits : ceux même qui auraient eu des titres à lui opposer reconnaissaient sa suprématie et donnaient l'exemple de n'être que les grands de son empire. Depuis sa mort la renommée fait encore retentir d'un pôle à l'autre le bruit de sa gloire immortelle. Voltaire sera toujours regardé comme le plus grand homme en littérature des temps modernes,et peut-être même de tous les siècles ; comme la création la plus étonnante de l'auteur (sic) de la nature, création où il s'est plu à rassembler une seule fois, dans la frêle et périlleuse organisation humaine, toutes les variétés du talent, toute la gloire du génie, toute la puissance de la pensée. »

Mais ce qui m'a frappé le plus dans le livre de M. Houssaye, c'est de voir comme il blâme constamment cette tendance irréligieuse ou plutôt anti-religieuse de Voltaire; comme il montre à nu son grand crime de lèse-raison, ainsi que je me permettrai de l'appeler, et regrette cette coupable erreur de la part d'une intelligence si supérieure. Parlant de ce triste abbé de Voisenon, l'humble adu lateur du seigneur de Ferney, M. Houssaye esquisse en ces termes sa misérable mort, l'un des épisodes les plus tristement scandaleux du siècle philosophique. « Sa dernière heure ne fut pas l'heure de la pénitence. Lo curé l'exhortait à se réconcilier avec Dieu en lui montrant le crucifix : —

Rupture entière, monsieur le curé, dit le sacrilège abbé ; je vous rends lettres et portraits. — Les lettres, c'était le bréviaire; le portrait, c'était le crucifix / 0 Voltaire, voilà quel fut ce jour-là le 71e volume de tes œuvres. »

Ce regret de l'auteur résume merveilleusement la matière, et je le livre sans commentaires à mes lecteurs.

MM. de Goncourt viennent de publier une excellente histoire de Marie-Antoinette . notre chère reine martyre, qui attriste et poétise tout le grand drame de la révolution ; ils ont voulu ne laisser aucun trait dans l'ombre, et mettant tout en pleine lumière, ils ont, je ne dirai pas lavé la mémoire de la victime du 16 octobre, car elle n'en avait pas besoin, mais rejeté comme des immondices les cyniques allégations d'une histoire révolutionnaire qui parut aux derniers jours de la monarchie de juillet et des mémoires de Lauzun, dont j'ai parlé récemment dans la Gazette du Midi,

cl dont la justice a ordonné la saisie. MM. de Goncourt ont écrit cette histoire avec le zèle, l'ardeur, l'exactitude minutieuse qui ajoutent tant de valeur à tous leurs travaux; mais ils méritent, de plus, un sincère compliment que je leur adres>e avec une vive satisfaction : pour cet ouvrage ils ont complètement renoncé à ce style rocailleux, à ces phrases longues d'une page, à ces inversions dont je me suis plaint dans cette revue ; ils n'ont conservé de leurs anciennes habitudes (et ils ont bien fait), que des conceptions brillantes, animées, brèves, qui dramaiisent le récit et frappent l'imagination comme les yeux. Seulement, il ne faut paschercher plus de méthode dans 1 Histoire de Marie-Antoinette que dans le roi Voltaire; c'est la même fantaisie de récit, mais c'est constamment pensé et écrit dans les plus saines idées.

MM. de Goncourt ont donc fait une borne action etcomI,o.é un livre excellent.

Après les éloges quelques observations : MM de Goncourt ont encore écrit ce volume avec un peu trop de pré cipitation ou pas assez soigneusement corrigé les épreuves, soin qu'on néglige malheureusement trop de notre temps; autrement ils n'auraient pas parlé d'un duc de Sa'nt-Mégrin (page 17), ni de l'archevêché de Soissons (page 18) ; ils au- raient évité d'assez nombreuses répétitions qui surchargent li récit, et moins multiplié les redites de noms qui choquent à la lecture ; mais ce sont là des taches légères et qu'on n indique que parce qu'on n'en a pas d'autres à signaler.

MM. de Goncourt ont dû écrire leur histoire de manière à émouvoir fortement les lecteurs et n'ont rien négligé pour faire passer sous leurs yeux quelques-uns de ces détails iné dits qu'ils possèdent comme de précieux trésors. Quand 0:1 a lu leur livre on St3 sent profondément triste , plus qu'apièi toute autre histoire de la Révolution , parce que celle li seule montre Marie-Antoinelle telle qu'ellb était réellement, une bonne et noble femme , gaie et joyeuse tant que le bonheur a été autour d'elle, courageuse dès que l'heure du malheur a sonné, héroïque enfin quand il a fallu souffrir.

Marie-Antoinette arrive à Paris à quinze ans ; elle est accueillie avec joie nar toute sa nouvelle famille, adorée par Louis XV jusqu'à ce que la Du Burry ait pu refroidir ce sentiment ; tout lui sourit, le peuple l'idolâtre et l'acclame;

mais cej.en'ia' 1, dès ce jour, un parli se forme dans l'orn- bre, parti politique et grand-seigneur qui prend en haine celle qui mena.-e de troubler son système et à laquelle, dans leurs salons, il donne le surnom qui [sera répété autour dm l'écliafau.l : l'Autrichienne.

Marie-Antoinette devenue leine , aimée de I.ouis IXVI, se laisse aller à celte vie douce , enjeuée , pleine d'espoir et d'avenir; elle cède aux entralnemens de l'ami. tié, accable Mme de Polignac de son affection , fuit l'éti quelle, cherche le monde pour le monde , pour s'amuser franchement , sans arrière-pensée. Toutes ses actions sont mal vues, plus mal interprétées. Evite-t-elle de s'occuper -le politique, on blâme son insouciance et sa futilité ; veutelle s'en mêler et faire nommer un ministre, on crie à l'intrigue et on l'accuse d'agir en faveur de l'Autriche, elle dont la famille, de son côté, accusait le peu d'affection , elle qui écrivait à son frère l'empereur Joseph Il : a Vous savez combien le roi est parfait pour moi, et il n'agit que d'après mon cœur quand il s'agit de vous ; je ne fais des vœux si ardens pour personne que pour vous , mais vous comprendrez que je ne suis pas libre aujourd'hui sur les affaires qui concernent la France : vraisemblablement jj serais fort mil venue à m'en mêler, surtout sur une chose qui n'est pas acceptée au Conseil. Enfin , mon cher frère, je suis maintenant Française avant d'être Autrichienne »

Mais si la reine achète Saint-Gloud , si elle déccie son cher et riant Trianon. — dont MM. de Concourt tracei t une parfaite photographie, — si elle va en traîneau , >i elle se montre aux bals de l'Opéra , si elle aime la toilet'e. si elle exagère un peu sa coiffure , si elle fait la moindre chose que personne au monde ne devrait remarquer , les cris s'élèvent. las accusations, les calomnies, les ordures , sans que jamais il y ait eu l'ombre d'un motif pour justifier ces débordemens. Quant à ceux qui ont voulu parler contre l'honneur de la reine , je dirai comme MM. de Concourt : a Les laisser parlerez la meilleure façon de venger 1 honneur de Marie-Antoinette, » et j'ajouterai c3 paragraphe auquel j'applaudis des deux mains : « Non , Marie-Antoinette n'a pas besoin d'evcuse , non la calomnie n'a pas été

médisante : Marie-Antoinette est demeurée pure. Toute la part de la jeunesse , toute la part de la femme, toute la part de l'humanité est faite à elle par ces mots du prince de Ligne: — La prétendue galanterie de la reine ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié pour une ou deux personnes, et une coquetterie de femme, de reine , pour plaire à tout le monde. » — Le jugement de l'histoire n'ira ni en-deçà ni au-delà de ce jugement ; il s'y arrêtera et s'y fixera comme à la mesure précise de l'équité , de la vérité et de la justice. »

Puis vient l'affaire du collier dans laquelle le parlement n'osa ou ne voulut pas condamner le cardinal de Rolian comme le demandait le procureur-gén-'rat; puis c'est le portrait de la reine que l'on n'ose pas exposer au Louvre , puis la révolution, le 6 octobre, l'emprisonnement aux Tuileries,t'étoi- mement des Polignac , Varennes, dont, malheureusement, MM. de Goncourt ne parlent qu'en deux lignes. C'est le Temple au seuil duquel je m'arrêta, car je n'aurai pas le courage d'y faire entrer mes lecteurs; j'ai assez fait en y pénétrant une fois avec l'émineiit historien de Louis XVII. Aussi bien veux-je leur laisser, je ne puis pas dire le plaisir, mais la satisfaction de découvrir eux-mêmes quelques-unes des auteuis de ce livre : je citerai cependant un passage des conteurs, dans lequel ils apprécient d'une manière remarquable, ce me semble, Marie-Antoinette devenue l'hé. roïne de la révolution , et une lettre de la reine à Mme de Lamballe où l'on pourra juger de son cœur : elle venait de lui dire de revenir, — c'est en septembre 1791, — et craignant pour elle , se hâte de lui écrire : « Non , je vous le repète, ma chère Lamballe, ne revenez pas en ce moment ; mon amitié pour vous est trop alarmée, les affaires ne paraissent pas prendre une meilleure lournure,malgré l'acceptation de la constitution , sur laquelle je comptais. Restez auprès du bon M. de Penthièvre qui a tant besoin de vos soins; si ce n'étai! pas lui , il me serait impo-sible de fairo un pareil sacrifice, car je sens chaque jour augmenter mon amitié pour vous avec man malheur. Dieu veuille que le temps ramène les esprits, mais les méchans répandent tant de calomnies atroce; que je compte plus sur mon courage que sur les événemens; adieu donc, ma chère Lamballe ,

sachez bien que, de près comme de loin, je vous aime et que je suis sûre de voire amitié (1 ).

Voici maintenant un passage significatif :

« La révolution a compris dès le premier jour qu'il n'e-t qu'un danger pour elle. Le danger est la reine. L'intelligence de la reine, sa fermeté, ga tête et son coeur, voilà l'ennemi et le péril. Du roi, la révolution peut tout attendre et espère tout. Elle a mesuré sa faiblesse ; elle sait jusqu'à quelle concession, ju qu'à quelle abdication elle peut mener le souverain sans que le souverain se défende, sans que l'homme se reveille, sans que le père comprenne qu'en dé sarmant la royauté, il livre le trône de son fils. sMais la fem me de ce roi, est son maître; la reine avec les frémissement et les impatiences de sa nature, avec le commandement de sa volonté, avec ce don viril , sur lequel l'injustice des partis ne s'aveugle pas, le caractère\*; avec cette ardeur d'une mère qui combat peur son enfant; avec tous ces dons d'initiative, toutes ces vertus apparentes et morales de la royauté qui semblent réfugier en elle ; la reine qui maintenant voit l'avenir et n'a plus d'illusion sur la révolution;la reine poussée à la lutte et à la défense vaillante du droit du trône par le soin de la gloire du roi, par l'éloignement et la mise hors, la loi de tous ceux quelle aime, par des amitiés comme par des devoirs ; la reine est redoutable. Et quelle inquiétude pour la révolution, cette séduction de la personne, cet accent de la voix, cet air, ce geste qui peuvent entraîner une armée,arrêter le destin en cet instant suprême et faire répéter à des Français devant le trône de Marie-Antoinette le serment hongrois devant le trône de Marie-Thérèse ! Demain la révolution n'entendra-t-elle pas, dans 13 chapelle des Tuileries, a; rès le Domine salvum fac regem , la noblesse de France crier d'une seule voix : et reginam! »

« La mort de Marie-Antoinette, ajoutent MM. de Goncourt en tinissant ce long pèlerinage à travers un autre Calvaire, a calomnié la France, a déshonoré la Révolution ! »

M. de Barghon-Fortrion a eu l'excellente pensée de nous donner une nouvelle édition très complète , très soignée, du

fi) Autographe à M. le marquis de Riencollrl.

Récit des évènemens arrivés au Temple depuis le I 2 août 1792 jusqu'à la mort de Louis XVII, ce précieux manuscrit dû à Mme la duchesse d'Angoulême. Il y a joint quelques documens curieux et peu connus qui ajoutent beaucoup à l'importance du livre. Je blâmerais seulement le titre; ce ne sont pas le- Mémoires de MarieThérèse de Fiance , puisque la partie écrite par l'illustre princesse se rapporte seulement à trois ou quatre années; tout le reste est composé par M. de Barghon , comme il le dit lui-même , et je lui reprocherais d'avoir divisé en cha pitres le manuscrit de la duchesse d'Angnulème, et d'avoir - mis à la suite son proj re travail dans la même forme, avec les mêmes divisions de manière qu'à première vue on se rait tenté d'attribuer tout le volume, soit à la fille de Louis XVI, soit à son honorable biographe. Ces réserves faites, je n'ai plus que des éloges pour un livre, qui ne peut ni ne doit être désormais séparé de l'ouvrage de MM. dt1 Concourt. M. de Barghon suit la princesse jusqu'à son dernier jour. lors de son échange, en exil , puis sous la Restauralion, et de nouveau en exil ; il le fait sans exagéralion , avec un excellent esprit, et comb'e ainsi un vide ; car il était triste de ne pas avoir une histoire de cette femme . qui eut presque la gloire d'une martyre, et en eut du moins tout le courage. Il a mis en tête une introduction qui résume brièvement les cruelles souffrances de la soeur de Louis

XVII, qui a su si éloquemment rendre elle-même l'attitude de sa royale famille dans les sombres prisons du Temple, et il fiiit avec raison remarquer les vicissitudes terribles de cette existence qui aurait certainement, inspiré au plus haut degré le génie de Bossuet ; la vie cruelle, torturée de Mme la duchesse d'Angoulême, qu'on trouve 'cependant toujours noble , grande , intrépide devant le danger, éclairée par les lumières de la foi , et à la hauteur des plus difficiles situations , des plus rudes épreuves.

XL.

16 et 17 Août 1858.

VOYAGES ET VOYAGEURS : Les Saints-Lieux , pélérinages à Jérusalem , par Mgr Mislin , abbé mitré de SainteMarie-de.Deg, en Hongrie, 3 vol. grand in 8° Lecoffre, 1858. — Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, par M. Hue, missionnaire apostolique, 3 vol. in 8°, Gaume, 1857 et 1858.— Journal d'un Missionnaire au Texas en Mexique, par M. l'abbé Domenech, 1 vol. in-8°, Gaume.

L'autre jour, pour nous mettre en haleine , nous avons fait quelqups petites excursions ; mais aujourd'hui nous nous lancerons dans trois parties du monde à la suite de trois savans ecclésiastiques, littérateurs élégans et airrables qui peignent avec une rare vérité les pays loint3ins qu'il leur a été donné de parcourir. Il est un de ces ouvrages. notamment , dont j'aurais du parler plutôt . car il a déjà excité la juste approbation de la presse , et il présente un intérêt tout nouveau par suite des événemens qui continuent à attribuer à l'Orient une importance malheureusement regrettable. Mgr Mislin s'est rendu de Vienne à Jérusalem et en est revenu par Alexandrie et Marseille , comme un vrai touriste ; mais il a fait en même temps ce voyage en prêtre zélé et savant, érudit sans pédanterie, en antiquaire sérieux ; il nous a doté d'un ouvrage remarquable à tous égards et qui deviendra l'itinéraire modèle des nombreuses contrées traversées par l'auteur.

Les Saints-Lieux et Jérusalem ! comme ces deux noms éveillent la sympathie , l'émotion ! comme ils évoquent rapidement les plus grosses pensées ! comme ils reportent l'esprit à ce temps , point de départ glorieux de notre histoire religieuse, de notre histoire sociale, et comme on comprend les sentimens qui animaient Mgr Mislin s'éloignant

de la vieille Europe au moment où le canon révolutionnaire se faisait entendre dans les capitales. «Pour moi,» dit-il,« au milieu de tant d'agitation, de beuleversemens, de crimes, de ténèbres, j'ai vu vers l'Orient un coin de terre paisible d'où sont sortis la civilisation , la foi , la liberté, la lumière ; je me dirige de ce côté pour retremper mon âme aux eaux sacrées du Jourdain et fortifier ma foi sur le rocher du Calvaire. Je pars seul, seul sans ami pour partager les fatigues, les dangers et les joies du voyage ; mais je sais qu'un guide invisible m'accompagne et que bien des cœurs font pour moi des vœux et des prières. »

Je regrette Je ne pouvoir suivre le savant abbé mitré du Deg à travers ses longues pérégrinations, mais au moins veux-je l'accompagner à Jérusalem et y entrer avec lui.

Il me semble que si j'approchais de la ville sainte, j'éprouverais une invincible émotion; et, dans quel lieu de la terre après tout se sentirait-on ému, si ce n'est dans ces lieux où chaque pas rappelle un événement décisif dans notre vie , évoque un grand souvenir et fait lentement repasser dans la mémoire ces trente-trois années que le fils de Dieu a vécues de la vie humaine ? Mgr Mislin est bien le guide qu'il faut prendre quand on se prépare à faire effectivement ce voyage, ou quand on veut l'essayer, au moins, enfermé chez soi et s'isolant le plus possible des vains bruits du monde.

Mgr Mislin se rendit de Jaffaau puits de Job, où il fut obligé de se faire descendre avec des sangles de chevaux mises les unes au bout des autres, à une profondeur Je quinze pieds, pour trouver moyen d'étancher une soif que ceux-là peuvent connaître qui ont chevauché quelques jours sous les rayons du soleil d'Orient ; de ce puits assez inhospitalier, i 1 se dirigea vers Jérusalem, par la vallée du Térébinthe, l'une des plus riantes de la Palestine. Au-delà on se trouve dans une phi ne nue et pierreuse ; à l'extrémité, sur une montagne, quelques bâtimens d'une éclatante blancheur et puis des murs crénelés, des dômes, de tours : « C'était Jérusalem et je sentis couler mes larmes. »

« Jérusalem , ajoute Mgr Misiin, ne ressemble à aucune autre ville. Ce n'est pas une place forte comme nous en voyons en Europe , ce n'est pas une ruine antique, noircie ou couverte de lierre, c'est moins encore une cité moderne

agitée et bruyante, e'est une enceinte v&sle et lugubre , entourée de débris et de monumens funéraires ; aucun bruit ne sort de ses murs, aucun être vivant ne parcourt les sentiers pierreux de sa vallée ; les oiseaux du ciel se taisent , le torrent du Cédron est sans eau , les piscines sont desséchées, les rochers d'alentour sont brises, ies collines sont des monceaux de sable, la terre est comme brûlée, et couverte de cendres , les animaux des champs n'y trouvent point de pâture , la mort et la douleur habitent seules celte profonde solitude. » Mais néanmoins n'est-ce pas avec un profond recueillement qu'on parcourt le Chemin de la Croix, le Saint-Sépulcre, le jardin des Oliviers , le tombeau de Joseph d'Arimathie , toutes ces localités enfin qui ne nous apparaissent qu'entourées d'une auréole mystérieuse et divine?Aussi,ren de villespeuvent être aussi intéressantes que Jérusalem : car l'âme y est occupée , à chaque instant, plus encore que la vue, et ce n'est pas un médiocre bonheur que de pouvoir faire, comme Mgr Mislin , la lamentable promenade de Notre-Seigneur vers le Golgotha. Le chapitre intitulé : La Passion racontée sur les lieux, est un admirable travail Je sentiment et d'érudition.

Mais Mgr Mislin n'est pas seulement un voyageur ecclésiastique , c'est, je l'ai dit, un aimable touriste qui sait raconter l'aventure quand elle se présente; mais à Jérusalem, il faut surtout le sentiment religieux pour pouvoir écrire une relation qui intéresse. Pour un incrédule ou un indifrent, qu'est-ce, en effet, que la cité sainte ? Une ville sale et en ruine , rien de plus. Je vais maintenant laisser Mgr Mislin raconter à mes lecteurs une nuit passée au SaintSépulcre :

« Quand on veut faire ses dévotions dans la chapelle du Saint-Sépulcre ou assister aux messes qui s'y disent tous les jours, il faut passer la nuit dans l'église, parce que les offices commencent à minuit et se suivent d'après les différent rites : la porte extérieure ne s'ouvre qu'à cinq ou six heures du matin. Je me rendis un soir à l'église de bonne heure, et je partageai le modeste repas des religieux. Ils me donnèrent une de leurs meilleures chambres , et je m'y retirai pour me recueillir. Comme elle recevait le jour d'une autref qui n'en avait presque pas, la nuit vint vite.

« Tout était tranquille autour de moi ; les Pères, qui devaient se lever au milieu de la nuit, étaient allés prendre un peu de repos ; je descendis le petit escalier en bois qui conduit à la chapelle, et je fus bientôt sous les voûtes obscures et silencieuses de la vaste basilique. Je me dirigeai d'abord vers le Saint-Sépulcre. Des lampes éternelles jetaient le plus vif éclat dans l'intérieur du monument ; il me semblait que range en gardait encore l'entrée. Avec quel saisissement j'y fis ma prière !... Je parcourus ensuite les nefs de l'église ; j'étais seul. je fis les stations du chemin de la croix dans la plus profonde obscurité, n'ayant pour me diriger qu'une petite bougie que j'avais allumée. Au Saint-Sépulcre, quelques lampes brûlaient sur le Calvaire , et leur lueur se perdait sous les immenses coupoles , en jetant une faible clarté sur les galeries, les colonnes, qu'elle dessinait faiblement dans l'épaisseur des ténèbres. Comme à cette heure •on jouit de la sainteté du lieu ! On n'est plus distrait , comme pendant le jour, par la foule des curieux et des pèlerins ; rien ne rattache à la terre, la pensée s'élève directement vers Dieu, dont chaque pierre de cet immense édifice rappelle la bontâ infinie. Je descendis dans la grotte où fut trouvée la sainte croix, puis je rne dirigeai vers le Calvaire. En montant les degrés, j'entendis des gémissemens, et parvenu au sommet, je vis un homme , absorbé dans sa douleur , qui pleurait au lieu où mourut le Sauveur. C'était un Levantin. Ici la raison de pleurer est si naturelle que personne ne demande : pourquoi pleurez-vous ? Voyant que j'étais prêtre et que je voulais m'agenouiller près de lui, il jeta son manteau sur les dalles pour que je pusse le faire plus commodément. Je le remerciai par signe, et nous fimes ensemble notre prière.

« En descendant de la sainte montagne, le me suis souvenu de cette inscription placée pieusement par un ancien auteur au bas d'un tableau représentant le Calvaire : puisset-elle être constamment ma devise et celle de tous les chrétiens :

Chris lus se tibi :

Tu te Christo.

< Je rentrai ensuite dans ma cellule. »

Outre les chapitres que Mgr Mislin consacre à la descrip-

lion de Jérusalem et à l'évocation des pieux souvenirs dont on s'y sent comme enveloppé , il en est quelques-uns d'un intérêt non moins grand, quoique d'espèce bien différente : je citerai celui qu'il consacre aux pères de la Terre-Sainte d'autrefois et d'aujourd'hui.et à la mission protestante, dont l'évêque, Mgr Gobât, a eu peu de succès à enregistrer. « Le Jeudi-oaint de l'année 1853 , pendant que les juifs célébraient la fête du Purim, trois ministres protestans se rendirent dans leur quartier, èn face de la synagogue, et se mirent en devoir de convertir ces derniers rejetons d'Israël. Les ministres furent d'abord accueillis par des huées ; mais peu à peu les femmes et les enfans se mettant de la partie, on poussa l'irrévérence à leur égard jusqu'à les couvrir de boue et d'immondices. La scèno finit par une véritable émeute. Le kakham fit prévenir le pacha, et informa en même temps les consuls qu'il ne pourrait répondre de sa nation si les mlnistres protestans venaient encore la provoquer. Cet accueil et les supplications de leurs femmes tempérèrent le zèle des ministres envers cette portion obstinée des enfans de Juda." Je ne suivrai pas Mgr Mislindanssa tournée quoiqu'elle soit des plus intéressantes : i! me faudra, d'ailleurs, reparler de son remarquable ouvrage, car il est un point que j'ai dû laisser de côte : son appréciation des races orientâtes , envers lesquelles il est justement sévère : les derniers événemens dont la presse politique nous a entretenus sont de nature à laisser peu espérer de peuples qui ne se montrent même pas reconnaissans envers les races chrétiennes, auxquelles cependant ils duivent aujourd'hui leur existence.

M. l'abbé Domanech a été chargé d'évangéliser le Texas et le Mexique en 1845, et s'est décidé à faire connaître au public ses impressions : il y a élé mu par un honorable sentiment qu'il développe lui même au commencement de ce volume. M, Domenech a remarqué que, malgré l'immense publicité des Annales de la Propagation de la Foi, la vie intime, le dévounrnent des prêtres catholiques au milieu des peuplades sauvages ne sont pas assez connus ; malgré des efforts prodigieux d"instruction, de désintéressement et de courage, ils meurent à la peine dans les glaces du Nord ou sur le sable des déserts, après avoir épuisé leur force en travaillant à la grande œuvre de la ci v i ta tion religieuse , sans que

leurs compatriotes fassent des efforts sérieux pour les aider dans ce rôle, admirable cependant, qui fclit bénir le Ilom français d'un bout à l'autre des deux hémisphères; sans que même on y songe bien souvent. L'œuvre des missiolls,cepen- dant, est française et l'immense majorité des missionnaires sont nos compatriotes.

C est par ces motifs que M. l'abbé Domencch a écrit ce livre : il a voulu mettre en relief la vie privée du missionnaire : la pensée est excellente, mais rendue un peu trop pittoresque ; même l'auteur y paraît trop : c'est un écueil certainement difficile à éviter; mais M. l'abbé Domenech aurait pu t'éviter plus franchement. Il y a d3ns son récit des descriptions complètement dignes d'éloges, des anecdotes bien racontées, mais aussi des scènes trop sombrement esiompées : on croirait trop facilement que l'ouvrage sort de la plume d'un touriste fantaisiste et spirituel, et je ne puis passer aussi complaisamment sur ce passage de la préface, où l'auteur, constatant la simplicité de son livre, ajoute : « comme la violette dès bois, il n'a d'autre charme que le doux parfum de la vérité ; comme la fleur printannière, il n'aura peut-être qu'une durée éphérn ire ; mais qu'importe à un être souffrant et sauvage I.»gloire du monde !» Je veux bien qneM. l'al)bé Domenech soitsoufïrant et sauvage, mais il était inutile de le dire si souvent.

Ces réserves faites, je ne puis qu'indiquer le Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique comme trèsagréable à lire, je dirai même amusant. Je voudrais, avant de le quitter, en détacher une page pour faire comprendre aux lecteurs de 19 Gazette la minière d'écrire de l'auteur; je choisis aux hasards ce croquis des extravagances de la méthodiste aux Etats- Unis: :

« De toutes les excentricités méthodistes, la plus curieuse sans doute est un camp-meeting (réunion en plein cham p).

Cette coutume bizarre est la source d'une multitude d'excès.

Les sectaires s'assemblent dans une plaine ou dans un bois, et ils y restent ordinairement trois jours. On y campe, un y vit de provisions qu'on a apportées, on écoute les sermons des ministres, on chante des psaumes et on récite des prières. Quelques femmes d'un certain âge s'attendrissent, pleurent et poussent des cris d'angoisse et de repentance au

souvenir de leurs péchés. Quelquefois elles s'imaginent que le Saint-Esprit est descendu en elles; alors elles deviennent, comme elles disent, happy (heureuses), et pressées de faire partager leur bonheur à leurs frères, elles montent sur l'estrade pour prêcher à leur tour : leurs paroles sont entrecou pées de pleurs et de cris, et t'assemblée . préparée à l'exaliaiion par le jeûne et les veilles, en reçoit une forte impression. On voit même de jeunes fi les, parmi les méthodistes qu'on appelle Saints f?ire de la prédication, et, d'un air inspiré, prononcer avec volubilité des discours passionnés, jusqu'à ce qu'elles tombent dans une crise nerveuse et dans des convulsions effroyables Parfois ausbi des scènes comiques modifient un peu la gravité de ces réunions.Un jour, un de ces prédicateurs en jupons, d'une figure fort intéressante, attira l'attention d'un Irlandais, qui avait été amené là par sa curiosité. Celui-ci interrompit la jolie prêcheuse en lui demandant si elle était mariée. Une rougeur subite colora ses joues, mais elle ne répondit pas. La question ayant été réïtérée, elle répliqua d un air colère et inspiré : — Oui, je suis mariée à Noire-Seigneur JésusChrist.— L'Handais, fâché, s'en alla en disant: — J'ai bien peur, Madame, que vous n'alliez pas dans la maison de votre beau-père, car vous êtes mariée sans son consentement. — Toute l'assemble fut pri?e d'un fou rire. »

Je ne fêtai qu'endurer aujourd'hui le nouvel ouvrage de M. l'abbé Hue. Il nous a déjà donnés le Souvenir d'un voyage dans la Tartarie el le Thibet , puis l'Empire chinois; aujourd'hui il publie le Christianisme en Chine , en Tartarie et au Thibet dont tiois volumes sont parus : c'est un grand et important travail sur un titre relativement modeste. M. l'abbé Hue , un des hommes les plus aimables qu'on puisse rencontrer, conteur inépuisable et toujours spirituel, est, de plus, un savant distingué et connaissant à fond l'extrêma Orient : c'est un véritable mandarin lettré au bouton de cristal avec touies les vertus du prêtre catholique. Il a passé quatorze ans en Chine , en Tartarie et dans le Thibet, et il a décrit à fond , mais sans en trop dire , ces vieilles contrées dont on parle si souvent sans savoir le premot qu 'il faut réellement en dire. Il veut maintenant écrire l'histoire catholique de ces mêmes empires dont il a fait cou

naître les principales provinces et qu'il a traversés dans tous les sens. On ne connaît pas les nombreuses tentatives faites par les chrétiens dans le premier siècle de notre ère et au moyen-âge pour évangéliser le céles'e empire...« Lorsqu'on étudie cette histoire, dit-il, on est frappé de voir qu'à toutes les époques la France, par ses rois, par ses missionnaires , par le caractère généreux, et chevaleresque de son prosélytisme, a tâché de pénétrer dans ces contrées lointaines et d'éclairer les peuples asiatiques. Ainsi, nous aurons à reproduire les curieuses correspondances de saint Louis et de Philippe-le-Bel avec les peuls-fils deTchinguis-Khan; à raconter le voyage fameux et les curieuses missions des ambassadeurs et des prédicateurs de l'Evangile envoyés durant le moyen-âge par les rois de France et les souverains pontifes aux Chinois et aux Tartares, et nous remarquerons que ce zèle prodigieux pour la propagation de la foi dans la haute Asie se manifeste précisément pendant le séjour du pape à Avignon et surtout sous le pontificat de Jean XXII, qui était un pape français. Cet ardent prosélytisme de la France catholique ne se démentira jamais : nous pourrons le constater dans tous les siècles , et, aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas les missionnaires français répandus en grand nombre dans la plupart des provinces de la Chine, au milieu de steppes de la Tartarie , parmi les montagnes du Thibet où ils ont révélé au grand lama la puissance de la France et jusques sur la rive du fleuve Amour où ils voient avec regret les progrès de la puissance moscovite ! »

Quel magnifique sujet d'études !

Les trois premiers volumes comprennent l'histoire du christianisme en Chine , depuis l'apostelat de St-Thomas, jusqu'à l'empereur Khang-Hi, en 1728.

XLI.

3 Septembre 1858.

Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France , pendant le dix-huitième siècle , ou Avant Propos et Notices, par M. F. Barrière, 16 volumes in-18. Paris, Didot. 1854-1858.

M. Didot continue, avec un incontestable succès, la publication de sa bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire du dix-huitième siècle , et nous dote, rie la sorte, d'une collection à la fois utile et très divertissante à lire.

Tandis qu'on s'attache avec un engouement, — que je ne puis d'ailleurs me décider à blâmer, — à tout ce qui intéresse le dix-septième siècle; tandis que d'un autre côté on ressuscite des productions regrettables du siècle suivant, ainsi que j'ai eu par malheur à le constater dernièrement ici, M. Barrière recueille et publie les principaux historiens intimes des cent années qui ont précédé la révolution française : avec de Staal, Delaimay, Duclos, Mme de Hausset, Bachaumont, Besenval, Collé, Marmontel, Clairon, Lekain, Garrick, Weber, Mme Rolland, Mme Campan, Campan, Gouvet, Daunou, le duc de Richelieu, Cléry, Dumouriez , le duc de Montpensier et d'autres encore , nous parcourons tout le dix-huitième siècle, jusqu'aux sombres cachots du Temple où j'ai conduit l'autre jour mes lecteurs; nous entendons les récits des camps, ceux de la ville et de la cour; nous sommes tantôt au palais, tantôt au théâtre. Nous pénétrons jusqu'aux réduits les plus reculés, — avec Mme de Hausset, par exemple. M. Barrière s'efface autant que possible, peut-être même un peu trop, en ce qui concerne les notes, qui apparaissent trop rarement au has des pages, ou, pour mieux dire, ne s'y montrent pas du tout.

Il n'y a pas de lecture actuellement plus en vogue que celle des Mémoires et des ouvrages qui, de près ou de loin, méritent ce nom; cela se comprend, car on aime, après avoir lu les grands faits généraux de notre histoire , entrer plus avant dans la vie intime de nos aïeux, rencontrer ces souvenirs qui souvent ont l'intérêt de souvenirs de famille, connaître ces mille riens qui défraieraient aujourd'hui nos chroniques quotidiennes; on aime la causerie, l'anecdote. L'indiscrétion et les Mémoires nous donnent tout cela en même temps qu'ils instruisent; aussi faut-il en lire beaucoup pour éviter les faux jugemens sur une époque, car les Mémoires ont l'inconvénient de la partialité; chacun y voit soi d'abord, puis ses ennemis, ses enfans, ses amis, et il faut lire des deux bords pour se faire une idée juste. Mais si l'on aime les Mémoires, on aime à lire sans fatigue et sans ennui, et pour cela il est indispensable de trouver au bas des pages les indications sommaires de nature à faire connaître les individus dont il est question dans le récit. Le lecteur hait le dérangement : il se garde bien, une fois qu'il a pris le livre, d'aller à un dictionnaire demander les renseignemens dont il a besoin ; cela nuit donc à la valeur du livre, et à ce sujet, je citerai comme modèle la belle publication des Lettres missives de Henri IV; M. Berger de Xivrey, leur savant éditeur, n'a négligé aucun des noms contenus dans la royale correspondance , et, en la lisant., nulle recherche n'est nécessaire.

Je tenais à formuler cette critique, la seule que je me permettrai contre la collection de M. Barrière, mais je la crois indispensable : il ne faut pas faire assurément comme certains auteurs qui, intervertissant les rôles, semblent faire des notes le but principal de leur publication et maltraitent le texte à leur profit; mais il ne faut rien négliger de ce qui est vraiment utile.

Nos lecteurs comprendront qu'il n'est pas possible de s leur faire connaître ici tous les Mémoires déjà édités par M. Barrière; ce serait ou une œuvre trop longue, eu une nomenclature indigeste : j'aime m'attacher à l'un d'eux et vous parler du dernier volume paru , les Mémoires du maréchal de Richelieu. Peu d'hommes ont eu une existence aussi accidentée, si j'ose le dire, que ce haut person-

nage qui, né on 1696, se remaria en 1780, de sorte qu'en plein Directoire, sa veuve pouvait parler de ce que son mari avait fait sous Louis XV 1 Mais , avant d'aller plus loin, il convient de parler des Mémoires eux-mêmes et de leur valeur.

Ils ne sont pas du duc de Richelieu , mais, — M. Barrière fait remarquer que le Moniteur en fournit la preuve, — ils ont été rédigés sur des pièces originales et des lettres remises par le maréchal à feu l'abbé Soulavie : l'on a eu longtemps contre cet ouvrage, publié en 1790 et 1791, les plus vives préventions auxquelles l'apostasie de l'auteur ajouta un nouvel et puissant argument. M.Barrier les trouve par trop injustes, mais reconnait que l'abbé Soulavie a évidemment dénaturé, en les étendant, les précieux documens qui lui avaient été confiés, a Quel usage a-t-il fait de tant de précieuses communications ? Qu'il y ait mêlé peut-être des particularités moins authentiques, et que, sous sa plume toujours prolixe , la diffusion du style nuise à l'intérêt des faits, rien de plus admissible: c'est précisément la raison qui nous a conduits à réduire les Mémoires de Richelieu à ce qu'ils peuvent avoir d'exact et d'attachant. » M. Barrière a donc reduit à deux volumes les neuf qui ont été originairement publiés ; il pense avoir pu discerner le vrai du faux et a eu soin, d'ailleurs, de ne rien changer à ce qu'il a cm devoir conserver. Tel est l'ouvrage que je signale aujourd'hui etqui mérite réellement l'a tten i ion, en offrant de sérieux indices d'authenticité.

Le maréchal de Richelieu naquit le 13 mars 1696 au bout d'une grossesse de sept mois et fut tellement délicat qu'on crut qu'il serait impossible de le conserver : cela ne l'empêcha pas de vivre près de cent ans. Il était déjà charmant et l'on raconte que dans une convulsion , on le crut mort, à ce point qu'il fut abandonné , mais qu'une femme de chambre, attirée par sa jolie figure, reconnut qu'il respirait encore : élie appella et l'on s'occupa de l'enfant qui revint promptement et ne demanda plus qu;à vivre. Depuis, on exploita cette circonstance et, comme la femme dechambre était également très jolie, on y a vu un augure de la vie galante et fortunée du duc.

A quatorze ans Richelieu fut admis à la cour et il sut se

faire aimer de la duchesse de Bourgogne et de Madame de Maiolenon; on le maria à quinze ans à Mlle de Noailles , mais il ne voulut jamais la considérer comme sa femme et ses hardiesses à la cour lui valurent bientôt un premier séjour à la Bastille , où, avec l'abbé de St-Remy, il travailla sél ieusement ses humanités. Sa femme vint vainement l'y voir pour lui prêcher la raison et lui offrir le pardon du roi. il fallut encore quelques mois de prison pour vaincre cette âme haute et fière. Le duc de Fronsac, — il se nommait ainsi du vivant de son père , — sortit de la Bastille pour aller assister à la prise de Marchiennes. La paix d'Utrecht le ramena à Paris où il fit la connaissance du duc d'Orléans dont il demeura constamment l'adversaire , tout en étant un des hôtes assidus et des plus brillans de la nouvelle cour. Les Mémoires nous fournissent de très curieux détails sur le grand monde de cette époque, mais je ne m'y arrête pas en ce moment, voulant suivre seulement l'heureux Fronsac qui poursuivait en vainqueur le cours de ses galanteries • Mlle de Charolais ne put se défendre d'un tendre sentiment pour lui ; cela amena entre le duc et le comte de Gacé un duel qui reconduisit le premier à la Bastille où sa royale amie vint publiquement le voir. Il y resta peu et vit bientôt deux femmes se battre en duel pour lui , — Miles de Polignac et de Nesle , — et cette dernière fut blessée. Du reste avec M. le duc de Fronsac, il faut constamment s'attendre à l'imprévu. Après un troisième séjour à h Bastille au sujet de la conspiration Cellamare, on le retrouva, sous le costume d'un colporteur, à Modène où il courtisa la duchessa , et où, surpris par le dire, il sut conserver son rôle et le tromper hardiment ; de là il revint à Paris prendre le fauteuil laissé vacant à l'Académie française par le marquis de Dangeau.

Richelieu quitta plus tard la France en qualité d'ambassadeur à Vienne, et n'y fut pas moins heureux qu'à Paris ; puis, mis en relief par cette mission,dont il s'acquitta avec succès, il conquit la faveur du jeune roi Louis XV, devint son favori en combattant malheureusement chez lui les instincts honnêtes qui s'annonçaient et dont il triompha trop aisément. A ce moment le livre de l'abbé Soulavie prend un caractère plus général qui en accroît singulièrement l'intérêt et nous fait connaître à fond la société de la

cour au milieu de dix-hllitième siècle. Quelques citations maintenant feront mieux apprécier la nature de ces Mémoires.

Voici comment Richelil'l1 raconte la mort de Mlle de Prie:

« Elle s'était déjà attache.' à un gentilhomme de la province, nommé Brévedent, homme d'esprit et d'un naturel amoureux, qu'elle avait assujetti à ses ordres en lui faisant espérer toutes ses faveurs. Brévedent, qui soupirait depuis longtemps, augmentait chaque jour d'assiduités, desoins, jusqu'à se tenir, comme un valet, dans l'antichambre de sa maîtresse. Un matin, Madame de Prie sonna plus tard qu'à l'ordinaire , et Brévedent, qui attendait dans l'antichambre fort patiemment, parut devant Madame de Prie pour exécuter ses ordres. — J'ai passé une très mauvaise nuit , lui dit-elle , j'ai besoin de repos , laissez-moi seule , mais donnez-moi cette petite fiole (en désignant sa place avec le doigt). — Madame de Prie , avec confiance , prit la fiole , avala ce qu'elle contenait et remettant la note. — Tenez , Brévedent, dit-elle , jetez au feu cette fiole , je lui dois le bonheur dont je vais jouir éternellement, celui d'être affranchie de chagrins de ce monde.— Brévedent consterné;, reconnut qu'elle avait avalé du poison, et, se jetant à genoux, il la supplia de prendre des rernèrles.— Non, répliqua Madame de Prie, ce n'est point sans réflexion que j'ai pris le parti d'abréger mes jours. Laissez -moi seule , je vais me comporter convenablement en appelant le curé.— Elle se confessa, et ajoutant l'hypocrisie au suicide, elle reçut avec tranquillité les sacremens qu'elle profanait et dont elle se moquait avec ses domestiques allidés et avec Brévedent , qui était sans religion comme elle. »

Sur le rapport du duc d'Orléans avec Dubois avant son élévation au cardinalat. & Quand le duc d'Orléans approfondissait toutes les intrigues de Dubois, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner son mécontentement; il était archevêque de Cambrai , et cependant il le tutoyait et prenait avec lui le ton du mépris ; plusieurs fois même il le frappa; quelques jours après son sacre, on sut qu'il lui avait donné de coups de poing. Dubois était même le seul personnage que le régent se permit de maltraiter de la sorte ; car ii était bon de son nature!, railleur, mais indulgent.Une autre fois,

le ministre, voulant se composer, montra de la contenance et représenta au régent irrité sa dignité d'archevêque , ce prince le poussant jusqu'à l'angle de son cabinet, lui donna un coup de pied pour sa qualité de ministre , un second pour celle de un troisième pour celle de coquin , un quatrième puur celle de prêtre, et un cinquième pour celle d'archevêque de Cambrai. — Je vous pardonne , repartit-il, car j'en attends un sixième en qualité;decardinal.» Citons maintenant le portrait du cardinal de Fleury qui montre mieux la valeur de l'auteur des Mémoires :

« Au milieu de ce chaos , — la cour du régent avec ses roués, —s'élevait un vieillard dont l'esprit n'avait que de petites ruses et des subtilités pour réussir dans les plus grandes affaires. Timide dans ses ressources, mais patient pour parvenir il son but et à la restauration de l'Etat qu'il osa commencer dans un âge décrépit ; désintéressé pour luimême et pour sa famille , il avait la passion de voir enfin le bonheur et la tranquillité de l'Etat. et souffrait à la vue des calamités qui avaient travaillé la France , qu'il aimait comme sa famille. Il entreprit de guérir ses maux, parvint à son but presque par l'inaction , en la laissant reposer et en écartant des affaires les intrlgans ou en réprimant leurs projets. Aimable dans la société , surtout avec les femmes , capable d'une galanterie aisée et toujours inséparable de la représentation,it couvrait toute son ambition sons les dehors le plus simple. On ne voyait point en lui, dans la conversation, l'homme \éridique qui découvre la vérité ou qui la dévoile avec assurance , mais le courtisan adroit qui n'en laisse paraître que l'écorce ; et cependant il trompait raremeut, car la fourberie n'était point dans son caractère.»

Et cet autre portrait de la belle maitresse de Mailly : « Elle était douce et réservée, timide, sans aucune connaissance des affaires de l'Etat, amusante par de petits propos et par des manières enjouées. Elle était du même âge que le roi, d'un caractère égal, ayant des qualités morales capables de la faire aimer et estimer du prince; elle était amie sûre, incapable d'une fausseté, compatissante, ayant de la droiture et vivant à la cour, sans ambition et sans intrigue. Elle était toujours habillée avec élégance , avec délicasse. Sa voix était un peu dure, mois clic avait de grands et fort

beaux yeux , pleins Je feu et d'éclut ; elle était brune, elle avait le visage long. un beau front et des joues plates. Elle n'aimait le roi que pour lui-même et sans doute aussi parce qu'il était le plus aimable et le plus bel homme de sa cour et de sora royaume... Elle ne demanda jamais aucune grâce pour ses parent, encore moins peur elle, ne recevant du rof que de modiques présens, payant elle-même la dépense des parties de plaisir auxquelles le roi prenait part. C était donc l'image de La Vallière ; sa retenue était telle qu'aimée du roi depuis neuf ans, elle n'avait, en 1741, ni flambeaux, n i jetons d'argent pour recevoir Louis XV, qui venait quelquefoisjouer chez elle, étant obligée alors d'en emprunter à ses voisins.

Je ne prolongerai pas cet examen plus longtemps : mes lecteurs doivent être assez édifiés sur la valeur et l'intérêt des Mémoires du duc de Richelieu, mais je veux, avant de finir, appeler l'attention &ur l'avant-propos qui est trop malveillant à l'égard de la fin du règne de Louis XIV. Nul doute que ces dernières années n'aient été malheureuses, mais je ne puis admettre la conclusion de M. Barrière; il ne voit dans la première guerre de la succession d'Espagne que les suites « d'un cas cauteleusement prévu » par Macarri ; dans celle de la 'Hottande, que le désir de punir leurs lourds bons mots « (l'insulens marchands de froma- ges. » Puis c'est la « guerre fanatique qui veut rétablir un roi ma!habile, un catholique fourbe et menteur sur le trône protestant de l'Angleterre. »

M. Barrière est sévère pour des événemens où la brutalité a joué un plus grand rôle qu'il ne veut le reconnaître et où la noblesse française a encore montré cette énergie et ce cou rage auquel on était dès longtemps habitué : je ne puis entreprendre de discuter ici une thèse aussi grave, mais je crois que mes lecteurs accepteront mes réserves et qu'ils trouveront, comme moi, que la dernière guerre du grand roi eut des causes tristes assurément, mais plus dignes.

XLII.

22 Septembre 1858.

Les actes des martyrs depuis les temps anciens, traduits et publiés par les RR. PP. Bénédictins de Solesme, 2 vol. in-8°, Paris. — La triple couronne de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, par le R. P. Poiré, neuvelle édition publiée par les RR. PP. Bénédictins de Solesme , 2 gros vol. in-8°. — L'Incrédule sans excuse , apologie ae la religion chrétienne, par le P. Segneri, traduit de l'italien par le P. Catoire, 1 vol. in-8°. — Les paraboles de l'Evangile . expliquées par les Pères de l'Eglise , par M. l'abbé Pioger, 1 vol. in-18 , tous 1858, Julien ,

Lanier et Cosnard.

Je vais aujourd'hui faire une excursion dans la littérature religieuse et j'espère que mes lecteurs ne m'en blâmeront pas : Depuis longtemps j'avais formé ce projet, car, grâce à Dieu , les écrivains catholiques ne sont pas demeurés en dehors du mouvement littéraire qui signale ces dernières années. J'étais seulement entraîné par les nouveautés qui m'assaillaient de toutes parts. Aujourd'hui je me renferme dans ce sujet sans me laisser tenter par nombre d'in-octavo , d' in dix-huit et d'in-douze aux couvertures les plus séduisantes, et je vais essayer de faire connaître trois ouvrages qui me paraissent mériter de sérieux éloges.

Je veux d'abord adresser des félicitations toutes spéciales à la vénérable compagnie qui représente dans les murs de Solesme la congrégation bénédictine et dote le monde savant,comme le monde catholique de publications où la science de l'érudit se joint parfaitement à la plus saine critique ; A ce titre je tiens à citer, avec la ferme intention de leur consacrer prochainement un travail spécial . Les actes des martyrs, qui doivent comprendre toute l'église depuis les

temps anciens jusqu'à nos jours ; magnifique , j'allais dire poétique sujet, que les successeurs des Mabillon , des Mably et des Bollandistes traitent avec un incontestable talent. Les actes des martyrs occuperont une place distinguée dans les publications contemporaines, et plairont indifféremment à tous les ordres de lecteurs ; c'est, ce me semble, le meilleur éloge qu'on'puisse accorder à un ouvrage destiné à honorer, comme à populariser les héros de la foi catholique à travers tous les siècles de l'ère chrétienne.

Le Père Poiré publia, en 1615, La triple couronne de la Mère de Dieu, et son livre est tombé dans un oubli complet, circonstance dont les Bénédictins modernes ne se sont pas effrayés et qui, comme ils le disent eux-mêmes a augmenté encore leur résolution de donner tous leurs soins à cette édition du respectable in-folio. « Il nous a semblé,» écriventils dans leur préface, « qu'une publication qui peut contribuer à fonder sur des bases plus solides , la dévotion envers la Très-Sainte Vierge, ne saurait venir plus à propos, dans un temps où le culte de Marie, si négligé en France pendant de longues années , se ranime avec une ferveur inespérée, et fait présager de nouvelles faveurs et une nouvelle protection pour notre patrie, de la part de celle à qui les changemens politiques n'enlèveront pas plus le titre de Reine des Français que les efforts de l'hérésie n'ont pu lui ravir celui de Reine du ciel et de la terre. »

Les RR. PP. Bénédictins considèrent le travail du P. Poiré comme l'une des plus remarquables des nombreuses œuvres Mariales que le seizième et le dix-septième siècle ont produites en Europe,et c'est ce qui les a déterminés à le choisir « pour satisfaire à ce besoiu de doctrine solide que nous signalions tout à l'heure. »

Le Père Poiré,— il faut bien dire quelques mots de l'homme . — naquit à Vesoul en 1584 , et entra à dix-sept ans dans la:Compagnie de Jésus, où il se signala de bonne heure dans le professorat des classes élevées : il gouverna la maison professe de Nancy, devint recteur du Collège de Lyon, puis de celui de Dôle, où il mourut le 25 novembre 1657. Il publia, en 1630, sa Triple couronne de Marie qui eut une seconde édition dès 1633 et fut imprimée dans le format in-folio en 1643.

Le plan de l'ouvrage se ressent de i'influence symbolique que l'on recherchait 3lors avec ardeur dans les travaux religieux : l'auteur avait d'abord pensé à offrir une couronne à Marie ; mais une seule lui parut insuffisante , et il voulut lui tresser une tiare, dont les trois couronnes avaient nom : l'excellence, le pouvoir et la bonté. L'excellence, qui consiste dans une prérogative tel'ement élevée qu'on ne peut concevoir au-dessus que la divinité même ; cetie prérogative ineffable est la maternité divine. Le pouvoir, qui procède de l'excellence même de Marie et n'a pas de limites : elle règne après et avec Dieu. La bonté qui est l'apanage de cette immense suprématie. Mère des hommes et de toutes les créatures, le sceptre de la miséricorde est placé entre ses mains. Excellence, pouvoir, bonté , s'unissant par une triple ailiance sur le front de Marie, tel est le diadème dont l'érudit et dévot auteur a voulu la couronner. »

Mais le père Poiré ne s'est pas arrêté là : à ses couronnes, il a voulu attacher des pierres précieuses et a trouvé naturellement leur nombre dans celui que détermine la prophétie du disciple bien-aimé qui nous apprend que sur la tête de la femme mystérieuse douze étoiles brillaient en couronne. Il y a là un travail très-ingénieux que je ne puis naturellement que brièvement indiquer ; il atteste tout à la fois chez l'auteur une grande connaissance des textes sacrés et une tendre poésie. Les douze étoiles s'expliquent ainsi :

La prédestination de Marie , — les symboles, — la création de Marie, —son mariage avec le Saint-Esprit , — sa noblesse, — les dons de la grâce, — l'exemption totale du péché, — sa bénédiction entre toutes les femmes , — son titre de reine et de mère des vertus, — les merveilles de sa gloire, — son exaltation par la postérité, — enfin, sa subli- me perfection, que le père Poiré résume par ces mots : « La plus suave des fleurs , la plus brillante des perles , la plus étincelante des pierres précieuses ; la lune, le soleil , le jardin de délices ; le temple de Dieu , le monde de Dieu , le trône de Dieu , le char de Dieu , la glorieuse couronne de tous les saints. »

La seconde couronne ne la cède pas à la première; le père Poiré y montre Marid attirant le Verbe divin sur la terre, l'y enfantant, l'y nourrissant de son lait; épouse du Verbe di-

vin, elle partage avec son fils son glorieux pouvoir, en reçoit. le titre de reine de l'Eglise , de sa protectrice , y commande l'armée du Seigneur. y distribue les grâces ; elle plaide pour les hommes au tribunal de Dieu , et, écrasant le démon, elle parvient à la toute puissance.

Enfin, autour de la couronne de bonté , nous voyons douze autres étoiles qui, pour être peut-être moins hrillantes, sont peut-être encore plus séduisantes. Elle a sa part dans l'œuvre de la prédestination des élus, elle est reine de la charité , protège les hommes près de son divin fils, se plaît à nous entourer de soins, à nous montrer sa libéralité. sa reconnaissance quand on l'honore; elle est la mère de miséricorde, la protection des hommes, leur tendre institutrice, la consolatrice des affiigés,le refuge des pécheurs, enfin notre suprême avocate au moment de la mort.

« Tel est l'ensemble de cette magnifique composition dans laquelle l'auteur remplit surabondamment tout ce qu'il promet. Les témoignages innombrables des pères et des docteurs, un luxe de faits, tous plus intérossans les uns que les autres, étalés avec une. sainte complaisance pour éclairer la doctrine, un style naïf, mais richement coloré, un accent de piété qui touche et ravit, donnent à cette œuvre un caractère d'originalité peu commune. L'auteur , ayant écrit son livre avant les grands travaux de la critique moderne, a donné, il est vrai, trop d'autorité à certains écrits attribués à divers pères de l'Eglise, et qui dans la suite ont été reconnus un peu plus modernes. Cet inconvénient inévitable que le P. Poiré a l'honneur de partager avec Baronius et Bellarmin , ne saurait nuire sérieusement à la Triple couronne de la mère de Dieu, pas plus qu'il n'a effacé les mérites des Annales ecclésiastiques de l'Oratorien, ni diminué la valeur des Controverses du Jésuite Dans les ouvrages de cette importance les conclusions sont résumées d'un trop grand nombre de témoignages incontestables pour perdre quelque chose de leur solidité parce qu'on est obligé de rapprocher de quelques siècles certains textes que l'auteur alléguait comme plus anciens. Le livre n'bn demeure pas moins ce qu'il est, un monument de l'érudition la plus profonde, aussi bien qu'un trophée de la plus ardente et de la plus tendre dévoion en vers Marie. »

J'ai reproduit ce long passage de la préface du père bénédictin parce qu'il résume admirablement la valeur de l'ouvrage du père Poiré, et qu'il indique avec une irréfragable autorité toute son importance. Les savans éditeurs ont complété cet ouvrage par les corrections et additions ajoutéesà l'œuvre du P. Poiré, en 1681, sous le titre de Grandeurs de Marie, par la mère Jacqueline Bouëlte de Blemur, bénédictine de Caen , qui a bissé de nombreux ouvrages religieux.

Telle qu'elle est, cette édition, vraiment nouvelle de la Triple couronne est un ouvrage des plus complets sur la sainte mère de Dieu; de plus, par l'originalité de sa forme, il plaira aux hommes du monde et mérite de demeurer comme l'un des meilleurs produits Je la littérature théologique du grand siècle.

C'est encore un livre vieux de plus d'un siècle et demi que le père Catoire a été rechercher dans les bibliothèques de l'Italie et qu il traduit aujourd hui, pensant que les ravages de l'incrédulité en France sont malheureusement assez grands pour qu'on ne. puisse trop multiplier les remèdes. Or, peu de livres plaident mieux la cause qu'il est si utile de défendre que celui dont je signile aujourd hui la traduction : il émane, en outre, d'un ho.ume qui, pendant vingt-sept ans, évangélisa l'Italie du haut de ses principales chaires, et était renommé par sa science profonde. Devançant en quelque sorte son siècle, le père Segneri avait compris qu'il fallait parler à l'incrédule la langue qu'il devait comprendre et transportant dans la langue sacrée , comme le fait de nos jours l'éloquent prédicateur qui attire chaque carême une foule innombrable sous les voûtes de NotreDame, les images, les pensées, les figures de la langue mondaine, c'est aux sciences, aux arts, à l'histoire , au langage usuel enfin qu'il emprunte ses argumens et ses preuves.

Quelques lignes nous suffiront pour tracer le plan de cet excellent ouvrage. Il se divise en deux livres; le premier est consacré aux preuves de l'existence de Dieu tirées de toutes les sources imaginables: de l'unité et de la Providence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la nécessité d'une ieJigion.

Le second livre, plus étendu j traite de la vraie religion ,

école de l'humanité, et de ses caractère?, c'est-à-dire les miracles, de son triomphe, des martyrs, des prophéties, de la sainteté de ses doctrines,de la sainteté de sa loi.

Je terminerai en rapportant ici la péroraison du livre, sur ce que « hors de l'église il n'y a point de saint, » et l'on verra en môme temps la vigueur, l'énergie et l'éloquence de cet ardent prédicateur.

« Tout catholique pourra répondre à l'exemple de celui qui, il y a six siècies, disait : — Seigneur, si c'est l'erreur que nous croyons, nous sommes trompés par vous, car. cet enseignement a été confirmé par des miracles et des marques qui ne pouvaient venir que de vous. — Mais un sec-, faire pourra t-il répondre ainsi à son tour, puis qu'il a suivi une religion contraire aux enseignemens du Christ Fils de Dieu, contraire à elle-même, engendrée par l'orgueil, élevée par l'impudicité et développée par la violence , pleine des erreurs qui répugnent le plus à la lumière de la raison ? Une religion qui ôte aux justes tout mérite et engage les hommes à pêcher en désespérés? E! pour abréger, une religion qui a moins l'apparence d'une religion que la synagogue même et l'alcoran ? Aussi ne fait-elle autre chose que de conduire des adeptes à t'athéisme! Voilà pour le novaleur ce qu'il faudra répondre malgré soi au pied du formidable tribunal, en avouant ce que nous avons eu en vue de prouver dans cet ouvrage, à savoir qu'il a dû faire bien plus de violence à son intelligence pour la détourner de la croyance catholique, qu'il n'aurait dû lui en faire pour l'engager à l'admettre ; et que, par conséquent, il a été l'incrédule sans excuse. \_\_\_

« Enfin que tout catholique,du moins, conclue de là quel cas il doit faire de la foi, précieuse racine de la bienheureuse immortalité , digne par conséquent d'être plus désirée que tous les royaumes de la grandeur profane et que tous les sièges de l'ordre ecclésiastique. Je l'ai préférée (la sagesse) aux royaumes et aux trônes. Qu'il conclue queile reconnaissance il doit à Dieu pour avoir reçu de lui dans le saint baptème un si beau don , le don choisi de la foi, et qu'il s'anime pour lui, à acquérir à l'aide d'un si beau don, le royaume du Paradis en menant une vie digne d'un fidèle, tel qu' il professe de l'être Puisque c'est un si

grand mal do ne pas croire , que sera ce donc de croire et de mal vivre? C'est sans doute une grande erreur, a dit le premier Pic de la Mirandole, de ne point croire à l'Evangile, dont la vérité est proclamée par le sang des martyrs, annoncée par la voix des apôtres, prouvée par les prodiges, confirmée par la raison , attestée par le monde, déclarée par les élémens , confessée par les démons ; mais c'est une bien plus grande folie , si vous ne doutez pas de la vérité de I Evangile, de vivre néanmoins comme si vous ne douliez pas de sa fausseté. La premicre folie est celle île l'homme qui ferme les yeux afin de ne pas voir qu'il se précipite dans l'abîme ; la seconde est celle de l'homme qui s'y précipite les yeux ouverts. »

M. l'abbé Pioger a entrepris de réunir les diverses appréciations et explications des Pères de l'Eglise sur les paraboles de l'Evangile, Reconnaissant avec raison que les parabotes ne sont que l'abrégé de la morale de cet immortel ouvrage, la forme première dont le Sauveur se servit pour annoncer ?a doctrine à ses disciples, M. l'abbé Pioger a cru utile de composer un recueil de ce premier texte, si j'ose dire, des livres divins, et il a été très-heureusement inspiré ; c'est un travail patient , curieux et d'une lecture excellente. Jésus-Christ aimait à transmettre ses pensées au peuple sous une forme imagée, vive et saisissante , puis il l'expliquait à ses disciples, leur communiquant ainsi à eux seuls la don de l'intelligence comme s'il voulait déjà établir la ligne de démarcation entre 18s pasteurs de l'Eglise et la foule, entre ceux qui devaient instruire et ceux qui devaient être instruits. On comprend que je ne veuille pas m'étendre plus longuement sur un travail qui défie l'examen de celte courte revue et qui vient après deux autres ouvrages sur lesquels ou trouvera peut être que je me suis un peu trop étendu ; j'ai voulu pourtant le signaler, et je suis convaincu que tous ceux qui le liront y reconnaîtront les hautes qualités que j'y ai découvertes moi-même et n'en resteront pas à une seule lecture.

XLIII.

4-5 Octobre 1858.

Etudes biographiques pour servir à l histoire de l'ancienne magistrature française •. Guillaume Du Vair et Antoine Le Maistre, par M. Sapey . substitut du procu- reur général , de Paris, 1 vol. in-8° Amyol, 1838. — Vie de Mme E.-A. Seton , fondatrice des Sœurs delà Charité aux Etats-Unis, par le docteur White, traduite par l'abbé Babad, 1 vol. in-18 , Lecoffre, 1858 — Rome et la Judée au temps de la chute de Néron , par le comte Franz deChampagny, 1 vol. in-8°, Lecorfre, 1858.

J'ai déjà eu à entretenir mes lecteurs des illustrations de la magistrature française, notamment à propos de l'ouvrage consacré par M. l'avocat-général Je Vallée à la biographie d'Antoine Le Maistre, et qui est plus encore un tableau de la société parlementaire au XVIIe siècle qu'une simple biographie de cet éminent jurisconsulte. Je ne parlerai donc pas aujourd'hui de celui dont j'ai précédem ment , mais rapidement esquisse la magistrale figure : je m'arrêterai à Du Vair, l'un des négociateurs de Henri IV et le garde des sceaux de Louis XIII.

Je dois cependant rendre hommage auparavant au sentiment qui guide M. Sapey et qui mérite -le plus franc encouragement. M. Sapey regrette que l'histoire de la magistrature ne soit pas encore écrite, et ne considère ces premières éludes que comme les jalons d'un grand ouvrage qui comprendrait cet immense sujet. a L'hi>toire de la magistrature, dit-il, est encore à écrire; telle que j'aimerais à la concevoir, \* elle serait tout ensemble une étude politique et religieuse . une élude de mœurs et de littérature. Elle se lierait à l'histoire générale à laquelle la magistrature appartient par le rôle qu'elle a joué aux différentes époques de la monarchie.

et en même temps s'en détachera it, comme une histoire à part

où l'on verrait une classo d'hommes s'élever insensiblement et se distinguer de tontes les autres par la gravité des mœurs, par la vertu, par la science. Les noms vénérés des L'Hospital, des Du Vair, des Harlay, des Duranti. des Molé, des d'Aguesseau, des Malesherbes, en seraient l'ornement natuturel et l'immortel honneur. L'histoire de la magistrature ne la suivrait pas seulement sur le théâtre des affaires et au grand jour de l'audience; elle nous ferait pénétrer Jans l'intélieur de ces maisons antiques, où , à lombre du foyer et au sein de la famille, le magistrat ne dépouillait ni son caractère, ni sa gravité, ni sa robe ; il nous ouvrirait les archives de cette littérature des parlementaires, 5eul delassement des travaux Ju palais, littérature à part , à la fois austère et enjouée, profondément empreinte de l'esprit français, à laquelle sans doute a manqué le génie , mais noif pas la dignité ni la grâce. Je ne voudrais pas séparer de l'histoire de la magistrature celle du barreau, 3t au lieu de circonscrire cette dernière dans la sèche nomenclature qu'en a donnée-Fournel, j'aimerais à les voir réunies toutes deux sous un titre commun. Pasquier paraîtrait à cû'é de Brisson , Cochin à côté de d'Aguesseau. »

Je me plais à espérer que ce passage ne sera qu'un programme et que M.Sapey écrira lui-même ( œuvre qu'il souhaite de tous ses vœux et dont il traça un plan si excelleni; je ne puis pas admettre avec lui que dans ce cas : « Les forces lui manqueraient aussi bien que le temps. » C'est un travail considérable en effet!, mais bien séduisant pour un magistrat, dans un temps où le XVIIe siècle devient l'objet de tant de publications, sans qu'il y ait rien de spécial pour la magistrature qui est cependant une de ses gloires.

Fidèle à l'idée émise par lui tout à l'heure , M. Sapey a rapproché, dans le volume qu'il fait paraître aujourd'hui, un magistrat éminent et un avocat distingué: Guillaume Du Vair et Antoine Le Maitre : je me bornerai au premier. Qu'on ne croie pas cependant,d'après cette réserve, que ce soit à cause de l'embarras où je me trouverais de parler d'Antoine Le Maitre, après ce que j'en ai écrit ici au sujet du livre de M. de Vallée. L'étude de M. Sapey sur Le Maitre n'est nullement pareille à celle ci. M. Sapey nous dit lui-même qu'à l'apparition de ce livre il avait pensé sérieusement à jeter

son travail au feu ia réflexion l'arrêta , t'en empêcha et je l'en félicile, car ces notices loin do se ressembler, se complètent l'une l'autre. « M. de Vallée , dit M. Sapey, a voulu faire un livre, j'essaie quelques pages ; il trace avec éclat l'histoire d'un orateur, esquisse d'une main sévère l'image d'un solitaire ; ce qu'il cherche en Le Maitre , c'est l'avocat que j'admire beaucoup moins que lui; ce que je voudrais faire connaître, c'est l'homme que je crois aimer davantage. Le soliiaire de Port-Royal m'attire bien plus que l'avocat au parlement. »

Guillaume De Vair, naquit à Paris le 7 mars 1556 d'une famille noble d Auvêrgne : il nous a tracé lui-même sa rapide esquisse biographique dans son testament : c'est un passage trop curieux pour ne pas le transcrire : « Né que j'~estai avec une santé fort infirme , avec un corps et un esprit peu laborieux , une mémoire grandement imbécille ; ayant pour toute grâce de la nature une sagacité à la vérité si grande que je ne sçache jamais , depuis que je suis en âge d'homme, estre arrivé rien d important ni à l'Etat, ni au public, ni à mon particulier que je ne l'aye prévu. Outre cela mes père et mère fort infortunés ne m'ayant laissé pour tout bien qu'un office de conseiller d'église et une prébande de Meaux , chargé de la décrépitude de mon dit père et du soin de sa maison grandement désolée , au temps que l'on croyait que l'Etat s'en allât tomber en ruines, Dieu m'a néanmoins si miraculeusement assisté et favorisé que je me vois élevé aux plus grands honneurs du royaume, avec des biens abondamment et quasi plus que je n'ai désiré,et fa réputation et la bienveillance commune , telle que je l'ai pu désirer : en quoi je reconnai que sa divine bonté a voulu choisir mon infirmité pour faire paraître sa puissance et bénéficence. »

Guillaume Du Vair fut maître des requêtes, conseiller au Parlement de Paris, ambassadeur en Angleterre, intendantgénéral de la justice à Marseille, premier président du Parlement de Provence. Marie de Médicis lui confia les sceaux pendant sa régence : un moment de disgrâce l'éloigna des affaires, mais il revint après l'assassinat du maréchal d'Ancre, obtint l'évêché de Lisieux en 1618, prit une part active à la guerre de Béarn, qui aboutit à la réunion de la Navarre

à la couronne et mourut le 3 août 1621 à Tonneins , où il accompagnait le roi occupé au siége de Clérac.

M. Sapey étudie successivement deux hommes dans Guillaume Du Vair : le politique et l'écrivain. Li vie du premier est trop intimement liée aux événemens de l'histoire pour qu'il soit possible d'en parler utilement ici. Je ne puis cependant taire la découverte d'un document contemporain , trouvé par M. Sapey dans la collection Dupuy, à la Hibliothèque impériale, et qui tend à démontrer clairement que le fameux arrêt du 28 juin 1593, l'arrêt dit de la loi salique et dont on avait fait jusqu'ici honneur au président Le Maistre,appartient à Du Vair. Le texte de ce document est formel à cet égard , car on y lit : « Il s'advisa ( en parlant de Du Vair), du grand coup d'Etat qui fut rué par le Parlement sur ces entrefaites et dressa chez lui, entre feu M. Pithou, M. Lefèvre et lui, l'arrest de la loi salique qui donna un si grand eaclat. » Il faut suivre Du Vair dans sa lutte pendant la Ligue , alors qu'il demeura l'un des principaux défenseurs de Henri IV, ba conduite en Provence, puis pendant la guerre de Béarn, pour apprécier le caractère habite et solide de ce grand magistrat, qui joignait à ces hautes qualiiés publiques les meilleurs qualités intimes qu'on pût désirer.

Guillaume Du Vair a laissé quelques ouvrages estimés et qui tranchent singulièrement avec ceux qu'on publiait alors, par la sévérité du style, l'absence de ce luxe de citations déplacées et inutiles, et « le patriotisme qui le conduit au bon goût. » Il a écrit un Traité sur l'éloquence , un autre sur la Philosophie morale des stoïques, un autre sur la sainte Philosophie. Les guerres de la Ligue lui inspirèrent un travail intitulé : De la constance el consolation ès calamités publiques, et c'est eelui qui semble le plus digne d'éloge à M. Sapey : a Dans ces pages toutes pleines de l'émotion qui les inspira , Jit-il, on croirait parfois entendre Cicéron luimême , mais Cicéron devenu chrétien, confier à son frère et à Brutus sa douleur éluquente. » Du Vair a écrit également des Méditations sur les Psaumes.

Je m'arrête ici, et pour l'appréciation de ces œuvres , je vous renvoie à la fin de l'élude de M. Sapey, qui est, tout simplement, un excellent tableau littéraire de l'époque où

4 9

vécut le garde-des-sceaux de Louis XIII, et qui ne pourrait supporter une analyse. « Du Vair, dit un biographe , est !e D'Aguesseau du XVI" siècle ; semblable à ces hommes illusIres de l'antiquité , que l'agitation du forum ne détournait ni des méditations de la philosophie , ni du commerce des muses, il n'est pas seulement orateur et magistrat, il est homme de lettres, il est écrivain ; c'est là sa principale originalité, et c'est par ce côté surtout que nous aimons à l'étu dier et qu'il mérite de vivre.» M.Sapey a joint à cette étude un assez grand nombre de documens inédits, relatifs à l'intendance de Du Vair à Marseille , à sa présidence eu Provence,et plusieurs lettres qui ont une sérieuse valeur historique ; le testament du garde-des-sceaux clôt cette intéressante série.

C'est une toute autre vie que celle que je vais essayer au moins d'indiquer à mes lecteurs ; je me sers de ce mot parce que quand il s'agit d'une de ces existences de dévouement et d'abnégation accomplie de nos jours, il faut ou de longs travaux ou une très exacte mention ; la nature de cette revue m'oblige naturellement à la seconde de ces cenditions. La vie de Mme Selon, cependant, est digne d'attention et mérite, dans sa pieuse obscurité, autant d'attention que celle de l'heureux évêque de Lisieux.

Elisa-Ann Bagrey, naquit à New-York le 28 août 1774. Fille du docteur Bagley, petite-fille d'un ministre épiscopalien. son enfance et sa jeunesse ne furent qu'une succession d'exemples admirables qui plus tard devaient être relevés comme les indices de la haute sainteté de cette pieuse femme; elle épousa à vingt ans M. Selon, honorable et riche négociant, qui sut ne contrarier aucune des religieuses habitudes de sa jeune compagne. Le premier malheur qu'elle éprouva fut la mort de son père qu'elle aimait avec un tel dévouement, qu'aux derniers jours de sa maladie, elle offrait à Dieu le sacrifice de son enfance, à condition que l'âme du docteur serait sauvée. Peu après, Mme Seton partit avec tous les siens pour l'Italie, et elle nous a conservé le journal de son voyage, voyage qui fut bien douloureux pour elle ; il avait été entrepris pour améliorer la santi de M. Seton, qui mourut à Pise. Sa veuve se rembarqua pour l'Amérique sur le navire même qui l'avait

amenée, emportant une profonde admiration pour !e catholicisme qui répondait merveilleusement aux besoins de son cœur. Après de longues hésitations, amenées par les diffi- cuités de toute nature qui l'entouraient et les effort is tentés par ses parens, Mine Selon abjura (180 j), et elle se hâta d'en informer l'un des ecclésiastiques qu'elle avait consultés pendant la nuit qui avait précédé ce qu'el te appelait le grand jour. « Mon cœur joyeux, lui dit-elle, vous offre le tribut de sa vive reconnaissance pour le tendre et charitable intérêt que vous avez pris à ses peines... Ma reconnaissance et mon contentement ressemblent à celui du pauvre marin naufragé rendu à ses foyers. »

Mais il fallait à Mme Seton une occupation où elle pût employer cette ardente activité qui l'agitait : ayant placé ses enfans au collège , elle vainquit une à une les oppositions avec lesquelles on espéraitentraver ses généreuses intentions; guidée par Mgr Carroll, par Mgr Dubourg, par les abbés de . Cheverus et Matignon , elle acheta un terrain près d'Emmitsburg , non loin de Baltimore, y emmena ses deux balles-sœurs converties comme elle, se vit bientôt entourée d'autres saintes femmes et put commencer l'établissement religieux qu'elle rêvait depuis longtemps. La sainte, colonie ne tarda pas à aller s'installer dans la vallée de St Joseph ; le couvent fut définitivement établi, et l'ordre des sœurs de la Charité ne tarda pas à entrer en relations avec la maison des filles de Saint Vincent-de-Paul, de Paris.

Plus heureuse que son saint modèle, que Sainte Jeaone de Chantai, dont le début fut assez difficile, Mme Selon compta immédiatement autour d'elle un certain nombre de sœurs et ne rencontra de tous côtés que des encouragemensSon institution a grandi rapidement et est devenue la plus importante des Etats-Unis catholiques. Mme Seton eut la joie de voir ainsi son œuvre prospère et son avenir assuré et elle s'éteignit doucement au milieu de ses sœurs , mais éloignée de ses fils, tous deux embarqués alors , le 14 janvier 1821.

L'institut n'a fait que grandir depuis lors, et ses directeurs ont eu l'heureuse idée do le réunir tout à fait à la con- grégation de Saint-Vincent-de-Paul, pensant qu'ils obtiendraient plus de bien en réunissant leurs effort à cette ad-

mirable compagnie, au lieu de disséminer leurs forces. A l'heure qu'il est , les Etats- Unis comptent 420 sœurs dont 123 résident à Emmitsburg.

Telle est la vie de cetie sainte femme, que les sœurs on ainsi résumée par cette inscription placée dans la muraille de la cellule qu'elle a occupée : a Ici , à côté de cette porte, près de ce foyer, sur une pauvre et humble couche , expira notre chère et sainte mère Selon Elle mourut dans la pauvreté, mais riche en foi tt en-bonnes œuvres. Nous qui sommes ses enfans, puissions-nous marcher sur ses traces et un jour partager sen bonheur. Amen 1 »

Il est à regretter que le docteur White n'ait pas imité quelque peu h concision de cette inscription : sa Vie de Madame Selon est évidemment trop longue et un peu effrayante pour leb lecteurs mondains, mais elle est, après tout, écrite dans un excellent esprit qui doit faire fermer les yeux sur ce défaut, et avec une remarquable simplicité dont le traducteur a su conserver le charme. Peut ôtre étaitce cependant à lui à élaguer ces longueurs , à retrancher quelques passages : il aurait ainsi rendu cette biographie plus accessible à tous , sans lui rien enlever de sa valeur rii de sa véracité.

Je voudrais maintenant parler d'un livre dont je me pro posais depuis longtemps déjà d'entretenir les lecteurs de la Gazette, et je m'aperçois que la place commence à me manquer. Je serai donc bref cette fois, mais avec la ferme intentions de revenir sur un sujet aussi intéressant et aussi savamment traité que l'histoire de la Judée au temps de Néron par M. d'e Champagny. Je tiens seulement à ne pas tarder davantage à signaler cette importante publication et à en indiquer l'esprit et le but : plus tard j'entrerai à fond dans l'examen de cette courte, mais curieuse époque dont l'auteur des Césars s'est fait le consciencieux chroniqueur.

Ce livre n'a pour but que de tracer les annales des trois ou quatre a rmées qui s'écoulèrent depuis la chute de Néro~ et la première révolte des juifs contre l'empire jusqu'à l'avènement de Vespasien et au sanglant apaisement de cette révolte. Frappé de la précision avec laquelle tous ces évènemens ont été prédits , de l'entêtement avec lequel ces populations se sont obstinées à fermer les yeux , M. le

comte Je Champagny a pensé qu'il tirerait, à la fin, un enseignement profond et un intérêt nouveau du rapprochement de ces prophéties et de cps faits ; et assurément il ne s'est pas abusé. M. de Champagny aborde résolument la question capitale de notre histoire humaine, à savoir si, au milieu des grands évènemens qui s'accomplissent, l'hom- me est souverain ou subordonné. « Y a t-il une loi pour lui , ou n'y en a-t-il pas? S'est-il fait lui-môme, ou a-t-il fié fait par un autre ? Et que doit-il à celui qui l'a fait ? C'est , sous une forme plus ou moins accusée , le débat de notre temps et de tous les temps. Et je crois avoir ici traité celle des époques où celle souveraineté d'en haut, cette subordinalion de l'homme a été la plus mar luée, où le monde a été le plus visiblement gouverné , où la Providence a le plus visiblement accompli les desseins qu'elle avait, non seulement résolus, mais annoncés. »

Comme on le voit, M. de Champagny attaque l'une des questions les plus graves qu'il soit donné à l'homme d'étudier, et commente éloquemment dans l'introduction de sen livre le mot : l'homme s'agite et Dieu le mène. J'avoue qu'une telle opinion a un singulier attrait pour moi, parce qu'il me semble effectivement que,toul en reconnaissant la liberté de l'homme, Dieu ne peut pas laisser à la seule initiative humaine l'avenir des empires;'car lorsqu'il s'agit de ces derniers , ce n'est plus à un seul homme et à sa liberté qu'il faut penser, mais à celle de millions d'hommes et à leur existence en société. Mais ce n'est pas non plus dans les limites de cet article , que je puis prétendre étudier un si important sujet ; j'aime mieux laisser la parole à M. le comte de Champagny quand il indique le rôle du chrétien dans notre société.

« Averti que le bonheur n'en pas de ce monde, il ne Ici cherche ni dans le passé, ni dans l'avenir. Il ne calomnie pas le passé, il ne noircit pas le présent ; il ne se décourage pas de l'avenir. Il ne se fait ni le Christophe-Colomb d'une Amérique qui n'existe pas, ni le Jérémie d'un Jérusalem qui n'a jamais existé. Il évite ainsi et l'inutilité engourdie du satisfait et l'inutilité mélancoliquedu découragé. Sans se préoccuper autrement des phases que Dieu nous réserve dans l'avenir et des voies par lesquelles il veut nous faire passer

pour nous mener à la fin suprême de son dessein, le chrétien sait qu'en dehors des empressemens et des agitations dans lesquelles ~tatl de forces su perdent, il y a un travail toujours utile et toujours possible. Cette torpeur des esprits que tant d'influences, souvent opposées, encouragent également, il est la seul à la combattre obstinément, constamment, éternellement. Aujourd'hui surtout, il voit en elle un grand ennemi. »

M. de Champagny commence par étudier les prophéties, les persécutions et les hérésies, antérieures à l'époque qu'il veut étudier; puis, après avoir brièvement retracé t'état du peuple juif avant Néron, il décrit son soulèvement, la campagne de Gall~us, celle de Vespasien ; il parle ensuite du soulèvement des années sous Galba, O.hon, Vitellius et Vespasien, ne cessant dd faire marcher concurremment les deux sujets qu'il s'est proposés, Rome et la Judée : enfin, après avoir constaté le rétablissement de la fortune romaine, il raconte avec une rare énergie les luîtes intestines de la population de Jérusalem, la prise de la ville, la situation finale de la Judée, et termine eu donnant le tableau de l'état des esprits, et particulièrement de l'Eglise, après l'accomplissement de ce grand événement. « L'épreuve avait été rude, ajoute - t-il, et pour les croyants et pour le monde, niais elle laissait les croyans plus fermes, et le monde, s'il le voulait, plus éclairé. »

Cène étude embrasse les années 66 à 73 de notre ère.

XLIV.

22 Octobre 1858.

Variétés littéraires . morales et politiques par M. Sil vestre de Sacy, de l'Académie Française , 2 vol. in-8°, Didier, 1858. — Études littéraires et historiques , par M. le baron de Barante, de l'Académie Française , 2 vol. in-8°, le même , 1858.

J'ai déjà eu l'occasion, précisément au sujd des précédentes Etudes historiques el biographiques de M. le baron de Barante , de parler de cet usage . aujourd hui complète ment admis parmi les auteurs, de recueillir, au bout d'un certain temps , leurs articles de revues et de journaux, d'eu composer des volumes,et de soumette ainsi une seconde fois leurs œuvres au jugement du public. Il y a là . comme je l'ai dit, un acte de bonne foi qui n'est pas sans importance; car il y a bien quelque da.nger, reconnaissons-le, à rassembler tout ce qu'on a pu écrire de çà et de la on peut regretter certaines pensées échappées soit pendant la jeunesse , soit sous le coup de certains événemens, de certains travaux inférieurs; car dans un monument qu'on s'élève ainsi de ses propres mains , il faut absolument , ce me semble , réunir lout ce qu'on a fait sans y apporter aucun changement. Pour ma part, Je comprends le sentiment qui guide en pareil cas les auteurs , car on ne doit pas écrire des éludes littéraires seulement pour les journaux, qui vivent, en résumé, à peine vingt-quatre ou quarante-huit heures ; il faudrait un trèsgrand courage pour travailler sérieusement et se résigner à voir son œuvre soumise à une existence aussi éphémère : il vaut mieux composer avec la volonté de faire un corps d'ouvrage avec ces articles ; car tout le monde y gagne , et celui qui écrit et celui qui lit.

Personne plus que M. de Sacy rie devait colliger un jour des variétés de ce genru, ot cependant il ne marche pas des premiers dans la voie nouvellement ouverte : personne plus que M. de Sacy n'honore la littérature contemporaine et surtout le journalisme, qu'il faudrait toujours voir comptis et traduit par une plume diserte et savante comme celle du spirituel rédacteur en chef des Débats. Seul de ses confrères, M. de Sacy a été appelé à s'asseoir dans l'un des fauteuils de l'Académie Française, quoique n'ayant jamais écrit que des articles de journaux ; mais c'est qu'aussi, j3mais homme n'a songé à envisager le journalisme comme lui. Nous pouvons assurément ne pas professer toutes les idées, toutes les opinions de M. de Sacy, mais nous ne pouvons pas ,non plus,ne pas estimer et honorer sans réserve en lui le journaliste-écrivain; et ce n'est qu'à ce point de vue que je veux l'apprécier ici , parce que ce n'est qu'à ce seul point de vue que m~ Revue est dirigée.

« Le même travail , dit M. de Sacy, dons sa préface, a rempli toute ma vie : j'ai fait des articles de journaux, et je n'ai pas fait autre chose Encore n'ai-je travaillé qu'à un seul jour. al, le Journal des Débuts ; j y travailla depuis trente ans. En quatre mots,voilà toute mon histoire. Je Il ai jamais songé à faire un livre. Ni mes goûts, ni la tournure de mon esprit, ni la force de mon tempérament peut-êue, ne me portaient vers les études de longue haleine. Au jour le jour, j'ai immensément écrit, oubliant moi-même l'article de la veille pour ne penser qu'à l'article du lendemain, et ne prévoyant pas qu'un moment viendrait où j'éprouverais l'envie de réunir quelques-unes de mes pages fugitives pour en composer quelque chose de moins éphémère et y attacher mon nom. »

Je vous permets de ne pas ajouter tout à fait foi à ces paroles, car je ne puis croire que l'on n'ait pas toujours le désir, la volonté de voir ce qu'on fait survivre et demeurer : il est de l'homme de ne pas aimer voir périr ce qu'il a faitet il est assurément impossible qu'un écrivain puisse travailler de longues années sans aimer à rassembler sous sa main les pages auxquelles il a consacré un si grand nombre d'heures de sa vie. Je connais cependant un écrivain d'un incontestable talent, journaliste aussi, et que mes lecteurs goûtent

certainement et qui depuis vingt ans a énormément publié d'articles thns les journaux sans en avoir conservé la moindre trace autour de lui ; mais c'est une exception, et j'aime mieux ceux qui pécheraient encore en sens contraire, parce qu'après tout, on doit respecter son esprit et que ce n'est plus travailler que pioduire tant de pages sans y attacher aucune pensée d'amour-propre ou de satisfaction personnelle. Je ne pui» croire que M. de Sacy eût entrepris sa longue et brillante carrière littéraire sans éprouver, dès le commencement, le désir de revoir en volume ce qu'il traçait chaque jour, sans même en sentir le besoin,pour éviter, par la suite, la répétition et certaines variations inhérentes à la pensée humaine.

Avant de m'occuper de l'œuvre, quelques mots sur l'homme ne seront pas, ce me semble , déplacés ici.

M. Silvestre de Sacy est né à Paris le 17 octobre 1801 ; son père, Antoine Silvestre de Sacy, — nullement allié au savant Le Maistre de Sacy, l'un des membres distingués de Port-Royal et le traducteur de la Bible, — s'est fait un nom par sa connaissance profonde des langues et de la littérature de l'Orient. Après de fortes études, le jeune de Sacy se fit inscrire au tableau des avocats , et plaida avec un grand succès. Cette carrière cependant ne satisfaisait pas son besoin d'activité qu'un travail , en quelque sorte quo~— diennernent régulier , pouvait seul alimenter , il abandonna le barreau et, en 1828, s'attacha exclusivement à la rédaclion du Journal des Débats, auquel il appartenait d'ailleurs déjà, quoique moins sérieusement, depuis quelques années. jusqu'en 1848, M. de Sacy prit part à ce labeur incessant qui a nom le journalisme , sans cesse sur la brèche, sans- cesse dans la polémique, si vive, que le gouvernement de Juillet supportait; discutant, étudiant, rédigeant, tout cela presq,u'à la fois sans trêve , ni repos, et recommençant le lendemain, les jours suuans, et toujours. M. de Sacy envisagea constamment avec respect le journalisme, tel qu'il le comprenait, et. comme je l'ai dit tout-à-l'heure , tel qu'il devrait, pour son plus grand bien , être compris par tous.

« Vie laborieuse et dévorante, dit-il dans sa préface, qui use les plus forts, pour peu qu'ils aient de délicatesse dans la conscience et de sensibilité dans l'âme! Improvisation

perpétuelle qui consuma le talent et l'épuise sans lui offrir d'autre récompense que le succès d'un jour et. l'estime d'un moment ! noble vie cependant, quoi que l'on en pen-e et que l'on en dise aujourd'hui ! Usage du talent qui en vaut bien un autre, si c'est à la patrie qu'on se dévoue, si c'est à l'amour de la justice et du droit que l'on a consacré sa plume et ses veilles 1 le publie a des passions et il les oublie. Le vent de chaque jour ch asse celle d'hier et lui substitue celle d'aujourd'hui. L'émotion de l'écrivain ne s'efface pas si vite. il l'a fixée en quelque sorte dans son âme , en l'exprimant. Si c'est un honnête homme , comme il réfléchit avant d'écrire , il ne change pas après avoir écrit. Tous ces évènemens que le public voit passer, et auxquels il S3 souvient h peine d'avoir eu part, tant il es: loin de s'en croire responsable, même lorsqu'il les a préparés, lorsqu'il les a voulus , lorsqu'il a accomplis de sa main , J'écrivain les accepte comme les évèremens de sa vie propre ; il consent qu'on lui on donne tout l'honneur ou toute la honte . et quand l'opinion change, quand ceux même qui ne lui reprochaient que son trop de modération et de prudence le maudissent comme un séditieux ou l'insultent comme le partisan vieilli d'une liberté impossible, il ne se donne même pas h peine de leur répondre : « La liberté, c'est vous qui l'avez flétrie, déshonorée, rendue suspecte au pays ! »

M. de Saey, "- je ne puis p3sser ce détail important sous silence , malgré men habitude de fuir le terrain de la politique, — prit une part active , comme écrivain, à la révolution de juillet, et l'on ne peut lire sans un vif intérêt l'examen de conscience — c'est lè mot — auquel il se livre à ce sujet. On y voit aussi , mieux que partout ailleurs, sa profonde bonne foi dans l'embarras même avec lequel il explique la situation. « La France, dit-il d'abord , en parlant de l'année 1828 (celle de ses débuts) n'a pas vu de plus beaux jours que ces jours d'illusion et d'espérances ! M. de Martignac était ministre.» Après avoir tracé brièvement, mais en termes brillans , l'esquisse de cette époque, qui lui apparaissait comme « le jour où la révolution , à la rois victorieuse et soumise, allait payer à la France le prix de trente ans de deuil et de combats », M. de Sacy affirme qu'aucun des hommes qui marquaient dans l'opposition ne

songeait alors à « rouvrir nos discordes civiles en renversant le trône de Chartes X » Je crois complètement à la bonne foi de M. Sylvestre de Sacy, et suis convaincu qu'il ne dit que la plus exacte vérité en ajoutant : « J'a'me le pouvoir, je l'aime par jugement et par goût ; je l'ai toujours dé fe n du avec plaisir ; je ne l'ai presque jamais attaqué sans regret '. et presque sans remords, » Mais tous ne pensaient pas malheureusement comme lui , et en se portant ainsi garant pour tous, il s'oublie encore à prendre pour une réalité un mirage de sa jeunesse.

Mais, continuant cet examen de conscience , M. de Sacy trace quelques mots que je regrette de lire dans ce livre. En parlant de 1830, il s'écrie « Nous avions raison contre la royauté; nous n'avions que trop raison hétas! » Hélas ! dirai je à mon tour, n'est-il pas à jamais regrettable que des hommes d'élite, comme ceux de la catégorie à laquelle appartenait M. de Sacy, aient pu céder de la sorte à la p!us regrettable pression, et imaginé qu'ils pouvaient avoir raison en provoquant une révolution nouvelle , en renversant de leurs mains le trône qu'ils avaient relevé quinze années auparavant. M. de Sacy ajoute Ira richement que c'est à la discussion sans relâche dont les Débats furent la tribune, que ceux qui avaient préparé ou désiré les ordonnances Jurent de se voir sans force pour les défendre.

« Ce n'en est pas moins une lourde responsabilité que celle d'avoi r pris parla une révolution, quelque faible qu'ait été cette part, » et revenant à ce que j'appellerai l'honnêteté excellente de son caractère. M. de Sacy se hâte d'ajouter qu'i! n'avait, lui ni désiré , ni prévu cette révolution. « Effrayé de ses conséquences , profondément troublé du désordre des esprits, des divisions qui éclataient déjà dans le parti vainqueur, des cris discordans qui s'élevaient de la f0ule pour demander la réforme ou la ruine des institutions que j'avais cru le plus généralement accepiées, l'hérédité de la pairie, le cens électoral , la royauté elle même, j'étais plus pris du regret que de l'enthousiasme. Ce moment a décidé de ma vie, mon parti fut immédiatement pris de continuer la lutte en changeant d'adversaires , et puisque j'avais contribué par la presse, ù jeter mon pays dans une révolution de rester dans la presse pour y concourir de tous mes

efforts à refouler le flot révolutionnaire et à le renfermer dans son lit.

Je ne veux pas d'autre jugement de la conduite de ceux qui ont travaillé à la révolution de 1830. Etrange aberration de l'esprit humain de he jamais pouvoir s'instruire à cette science qui ne s'acquiert cependant qu'avec tant tie peine, l'expérience. En 1789 les sages révolutionnaires amenèrent la révolution ; en 179 1 , les sages constituans amenèrent la Convention ; en 1830 , les sages opposan? amenèrent la révolution de Juillet, en 1848 enfin , les sages réformistes amenèrent le 21 février 1

Mais il est temps de revenir à M. de Sacy et surtout à ses

œuvres.

Durant toute la monarchie dite de juillet, devenu l'un des principaux rédacteurs, et, après la mort de M. Berlin, le rédacteur en chef du journal, M. de Sacy continua sans relâche la tâche nouvelle qu'il s'était imposée , et pour la défense et le soutien je laquelle il s'entoura d'hommes d'une incontestable et brillante supériorité. Chacun des coup" que recevait le gouvernement le froissait, t'irritait, l'indignait, mats il ne quitta pas son roste et les banquets de 1848 l'y trouvèrent. Ce fut sa dernière campagne, et, déferlant depuis le champ de la polémique politique , M. de Sacy s'est entière- ment tourné vers la littérature, avec laquelle il trouva amplement le moyen de charmer ses loisirs et , ce qui est mieux encore, ceux de ses lecteurs.

Dans les deux volumes que je viens de lire , M. de Sacy n'a inséré aucun article politique, — tout en ne repoussant pas l'idée de les publier séparément un jour, — il H divisé la matière en trois parties : littérature , morale , histoire, classant les sujets qu'il traite, chronologiquement , non pas par rapport aux jours où il les a écrits, mais par rapport auxauteurs auxquels ils se rapportent.

M. de Sacy, Ju reste, tout en étant journaliste actif, n'avait jamais oublié son goût pour la littérature qui lui procurait, au conti aire, ses plus douces distractions et ses seules heures de repos au milieu de la lutte qu'il soutenait : il a toujours aimé les iettres avec passion, et il le prouve surabondamment depuis dix ans qu'il s'y consacre. « Je ne pourrai jamais dire, nous raconte-t-il, tout ce que le goût

des livres et des lettres a répandu de charme sur ma vit', quelle force j'y ai puisée contre le découragement et l'ennui, combien de fois une heure, une seule heure de lecture m'a ranimé et rendu à moi-même 1 dans les premières années de la monarchie de juillet, dans ces années d'émeutes qui jetaient déjà une lueur si sombre sur l'avenir; je me rappelle encore avec quel plaisir, le soir, enfermé dans mon humble chambre, j'ouvrais un volume des Lettres de Mme de Sévi-, . gné. C'est la première fois que je les ai lues toutes entières; peu à peu mon esprit se calmait ; je ne sais quel sentiment de fraîcheur délicieuse s'insinuait jusqu'au fond de mon âme. J'oubliais mon temps, je me croyais presque le commensal et l'ami de la société des Rochers. Et vingt ans plus tard, dans les premiers mois qui suivirent la révolution de 1848, à la fin de ces longues soirées pendant lesquelles Paris tout entier semblait transformé en un immense forum, lorsque le dernier des trois clubs de l'Institut avait enfin fermé sa tribune et que la voix elle-même du crieur des journaux ne se faisait p'us entendre, que j'étais heureux de me retrouver avec Horace ou Montaigne, et de passer une heure paisible avec eux ' Dans des temps meilleurs, je n'allais pas aux chambres sans m'armer d'un petit volume contre l'ennui de l'attente et contre l'ennui plus grand du bavardage inutile qui précède toute discussion sérieuse. Les beaux jours arrivaient-ils, mon livre me suivait dans de longues promenades ; je l'ouvrais ou je ne l'ouvrais pas, il était avec moi. » Page charmante qui montre !a fois et l'art avec lequel écrit M. de Sacy, et la finesse de ses pensées et son amour sincère, élevé pour la littérature, goût exclusif, pourrai-je ajouter, car n'ayant pas eu le temps de lire beaucoup, il n'a voulu lire que des livres excellens, et naturellement il est allé les demander aux grands auteurs du XVII° siècle ; c'est à leur point de vue qu'il juge les ouvrages nouveaux, et ils Font plus ou moins bons à ses yeux, suivant qu'ils s'approchent ou s'éloignent, davantage des vieux modèles ; car M. de Sacy ne connaît pas plus deux sortes de beau en littérature que deux sortes de bien en morale. Cela suffit, ce me semble, pour donner la portée de sa critique et la hauteur de son jugement; iî faut cependant ajouter cncore à que! point de vue il place ce qu'il définit si ingénieu-

sement On peut , en effet , ou ne chercher d ans un 1 i v r #» que le livre lui même , ou le jugeant d'après cer taines règles invariables, comme s'il s'agit d'une statue ou d'un tableau, ou n'y voir, au contraire, que l'auteur, et pliant son appréciation à ses qualités plus ou moins oïiginales, n'admettre aucune règle fixe,n'envisager que sa manière, el. admettant aussi que le laid peut quelquefois être beau, louer ce qui ne devrait jamais obtenir de louange.Dans le premier cas, un livre, ainsi jugé- prend une place sérieuse et ne la perd pas au bout de quelques mois par un caprice de mode: c'est ainsi qu'agissaient nos maîtres du bon vieux temps et qu'a été établie la réputation des grands ouvrages des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Dans l'autre cas, an contraire , suivant cette méthode que M. de Sacy appelle le panthéisme littéraire, un livre devient aussi mobile qu'un objet de loilette et passe et s'oublie comme lui.

Je crois inutile d'ajouter que ! système suit M. de Sacy ; je ne crois pas non plus avoir besoin de parler beaucoup plus longtemps des deux volumes des Variétés. Quoique très varié quant au sujet, cet ouvrage possède une véritable unité , et il la doit au caractère si honorable, aux principes si constans de son auteur. C'est une longue causerie qui n'est jamais monotone et avec laquelle, passant en revue les principales productions littéraires contemporaines on se forme un jugement sur les hommes, sur les choses et surtout. sur l'époque. Ami sincère du XVII siècle , M. de Sacy, comme M. Cousin , quoique je ne prétende établir aucune comparaison entre ces deux éminens académiciens , écrit avec une lare distinction , se rapprochant du style des écrivains du grand siècle , tout en dirigeant spécialement ses vues du côté des auieurs ecclésiastiques. Il faudrait être bien habile ou bien pointilleux pour relever dans ces deux volumes des matières à reproche; peut-on du moins en faire un à M. de Sacy de ce qu'en quelques passages , il parle contre les recueils et les mélanges d'articles? Cela prouve, au contraire, qu'il a voulu reproduire ses travaux sans au- cune altération et c'est , selon moi , une condition absolument nécessaire à ces sortes de publications.

Je n'ai pas à revenir ici sur le talent bien connu de M. de Durante; j'ai exprimé précédemment ce que j'en pensais, en

même temps que j'appréciais sa manière d'étudier les hom- mes et les livres ; dans ces nouvelles Etudes, spécialement consacrés a l'histoire et à la littérature, je ne puis que répéter aussi le s éloges que je formulais ; seulement ces articles échappent à la critique par leur multiplicité et leur variété et je regrette que leur auteur ne de les ait pas fait. précéder d'une préface qui serait comme le résumé de sa doctrine, une manifestation de ses opinions. C'est ainsi que ces sortes de recueils acquièrent unegranie valeur, parce que c'est cette préface qui leur donne une tendance et un corps.

Du reste , ces volumes sont des meilleurs que l'on puisse lire, et c'est assurément en pensant aux Eludes de MM. de Sacy et de Baranle que l'on peut dire avec La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'espi it et qu'elle vous ins- pire des sentimens nobles et courageux , ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage. Il est bon et fait de main de maître. »

XLV.

4 Novembre 1858.

Mémoires complets et authentiques dit duc de SainlSimon, sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés par M. Chéruel sur le manuscrit original et précédés d'un introduction , par M. Sainte-Beuve de l'Académie française, Paris, Hachette, 1856 1858 20 vol. in se, ou 13 vol. in-18.

Il est assurément un tant soit peu hardi d'essayer un article au snj ;t des Mémoires du duc de Saint-Simon: tout le monde les connaît, mais il est bon de noter qu'admirateurs et contempteurs se partagent également en trois grandes ca tégories : ceux qui ont lu les lits mémoires, ceux qui les ont un peu lus et ceux qui ne les ont pas lus du tout mais blâment ou louent de cou fian ce, parce qu'il est. reconnu que

tout le monde sait ce que sont ces précieux, mais mordans volumes. C'tst là une chose nécessaire,et personne n'oserait avouer qu'il n'a jamais fait plus que lire le titre inscrit sur le dos des tomes.

Il y a cependant une cho-e à faire, chose bien simple, mais que je ne crois pas inutile, c'est de retracer brièvement la vie de cet écrivain grand seigneur, vie que la plupart de mes lecteurs ignorent certainement : je ne veux pas leur manquer de respect en avançant ce quasi paradoxe , mais je suis sûr que , dans leur for-intérieur, ils avoueront tout bas que c'est la \érité la plus vraie.

Mais, d'abord,quelques mots sur cette nouvelle édition à laquelle son savant éditeur attache avec raison le nom d'édition princeps. On cn publia des fragmens en deux volumes in-oclavo, à Strasbourg eu 1787; depuis on a imprimé de nombreux morceaux, plus ou moins tronqués, jusqu'à ce que M. le marquis de Saint-Simon en ait donné lui-même une première édition sérieuse en 1829-1830; depuis, l'édileur Delloye en a imprimé une autre pour servir de pendant à ses Souvenirs de la marquise de Créqui. Pour la première fois nous avons enfin le vrai dur. de Saint-Simon, la reproduction littérale de ce gigante que travail qui comprend plus de quarante ans de l'histoire le notre pays et de notre société, et le hasard , — un Insard bienheureux — a voulu que ce soit un de nos meilleurs écrivains, en menu temps que l'un de nos plus érudits historiens, M. Cheruel, qui n'ait pas recuté devant la tâche ingrate d'un colla- tionneur scrupuleux sur le texte original gracieusement mis à sa disposition par M. le duc de Saint-Simon,qui l'a même autorisé à publier le testament de son illustre parent, do- cument demeuré inéJit et qui achève de dessiner cette curieuse et intéressante figure de la cour du grand roi. M. Chéruel a fait plus encore, il a joint à cette édilion une table qui forme presqu'un volume et qui achève de transfor- mer cet ouvrage, en y rendant les recherches faciles et les provoquant presque. Encore un mot : Saint-Simon n'a pas établi de chapitres dans son manuscrit entièrement écrit de sa main; il était, comme le remarque M. Sainte-Beuve, d'un haleine extraordinaire, mais il a fallu faire autrement pour les lecteurs et soulager leur a ttent ion en taillant deschapi-

tres à peu près semblables; seulement M. Chéruel a eu l'heureuse idée, en faisant les sommaires, de ne les composer qu'avec les termes mêmes mis en marge par M. de Saint-

Simon.

Peu d'hommes ont cherché, plus que le duc de St-Simon, à creuser profondément leur sillon dans le passé des siècles, et peu d'hommes ont été plus cruellement attaqués, à ce point de vue, par les contemporains et la postérité ; je ne sais quel mensonge on n a pas' inventé pour obscurcir son origine ; je ne veux pas les reproduire ici, carje trouve que, quand on considèro un fait t3t une accusation comme une fausseté 011 une calomnie, il faut bien se garder de les faire connaître davantage, même à titre de document historique ; car c'est aller contre le but qu'on se propose. La famille de Saint-Simon était de vieille et illustre race; inutile d'en dire davantage. Notre auteur naquit, dans 13 nuit du 15 au 16 janvier 1675, de Claude , duc de Saint-Simon , pair de France, et de Charlotta de l'Aubépine , sa seconde femme. Son père était déjà fort âgé en ce moment , étant né luimême en 1606, et vivait dans la retraite après avoir débuté comme page de Louis XIII ; il avait même su plaire à ce roi inconstant et maussade , grâce à ses connaissances cynégétiques ; il serait même prOmptement parvenu, mais Richelieu ne le goûta que médiocrement et M.de Saint-Simon, incapable da dissimuler, préféra quitter la cour en 1637 et se confiner dans son gouvernement de Blaye où il demeura jusqu'à sa mort. Ce père austère , et peut-être aussi un peu aigre, transmit à son fils ses propres qualités avec passablement d'opiniatreté : « La probité, la fierté , la hauteur du cœur et des instincts de race forte sous une brève stature , dit M. Sainte-Beuve. Le jeune Saint-Simon fut donc élevé auprès d'une mère, persenne de mérite, et d'un père qui aimait à se souvenir du passé et à raconter maintes anecdotes de la vieille cour ; de bonne heure il dut lui sembler qu'il n'y avait rien de plus beau que de se ressouvenir. Sa vocation pour l'histoire se prononça dès l'enfance, en même temps qu'il restait indiffèrent et froid pour les belles-lettres proprement dites. Il lisait sans doute aussi avec l'idée d'imiter les grands exemples qu'il voyait retracés , et de devevir quelque chose, mais,'au fond, son plus cher désir et son

ambition étaient plutôt d'être de quelque chose afin de savoir le mieux qu 'il pourrait les affaires de son temps et de les écrire. Cette vocat on d'écrivain , qui se dégage et s'affiche pour nous si manifestement aujourd'hui , était cependant ■ d'abord secrète et comme masquée et affublée de toute la prétention de l'homme de cour, du grand seigneur, du duc et pair, et des autres ambitions accessoires qui convenaient alors à un personnage de son rang. »

Mais, encore une fois,laissons l'écrivain que tout le monde sait par cœur, et revenons à l'homme.

Mme de Saint-Simon ne négligea rien pour soigner et perfectionner l'éducation de son fils, mais il lui échappa de bonne heure, car de bonne heure il eut envie de paraître dans le monde, et d'y faire figure. A dix-neuf ans, en 1695, il entra dans la première compagnie des mousquetaires et accompagna presqu'aus"itôt le roi au siège de Namuroù une action brillante le fit remarquer immédiatement de Louis XIV. C'était un noble début et une rare bonne fortune! Saint-Simon continua bravement la campagne, et, comme l'année ne se termina pas sans que le vieux duc de Saint-Simon mourût, le roi accorda son gouvernement au jeune officier, et répondit assez rudement à ceux qui sollicitaient Blaye pendant la mala lie du gouverneur : « est-ce qu'il n'a pas un fils? o En même temps le duc prit une compagnie dans le régiment de Royal-Roussillon et alla en Flandres; à Nerwinde il attira l'attention de toule l'armée par troischarges. Il fut après cela autorisé à acheter un régiment et voulant faire souche sans plus tarder, il demanda la main d'une des filles du duc de Saint-Aignan ; c'est un épisode connu de la vie du jeune duc : il ne connut ni l'une ni l'autre de ces huit jeunes personnes, la fortune lui est indifférente, ce qu'il aime, ce qu'il veut, c'est la famille, c'est M. de Saint-Aignan, l'un des hommes les plus justement considérés de la cour, et qui refusa l'honneur de cette alliance parce que sa fille aînée désirant se faire religieuse, il voulait absolument attendre sa décision pour marier sa cadette. Saint-Simon insista, le duc se défendit à regret et l'on se sépara les meilleurs amis du monde et avec l'espoir secret de renouer ces négociations.

M. de Saint-Simon alla faire à la suite de cet évènement

qu'il raconte avec complaisance, un séjour à li Trappe, où l'abbé de Rancé vivait entouré d'une juste vénération ; vers le même temps aussi, il se lia avec le duc j'Orléans auquel il devait demeurer constamment fidèle et ne pas épargner les conseils. Puis la fameuse affaire des ducs et pairs le mit extrêmement en relief; on sait qu'elle fut causée par la prétention du duc de Luxembourg de primer ses collègues à cause d'une pairie femelle qu'il invoquait à son appui. Le duc de Saint Simon prit fait et cause chaudement et se trouva, malgré son jeuue âge, le chef des opposants parce que lui seul pouvait produire en cette circonstance des lettres d'état, c'est-à-dire des taures de service qui donneraient la faculté de suspendre les poursuites peudsnt six mois, et par conséquent de gagner du temps. Saint-Simon partit donc avec son régiment pour l'Allemagne, et à son retour, le procès étant de plus en plus retardé par la mort de M le duc de Luxembourg, il épousa la fille du duc de Lorges, maréchal de France, ce qui ne l'empêcha point de demeurer dans des rapports à peu près filiaux avec le duc de Saint Aignan.

Dans les années qui suivirent, St-Simon resta davantage à la oour et y prit une position qui grandissait chaque jour : tes principales absences étaient pour se rendre à la Trappe, où sa liaison avec le saint abbé devenait de plus en plus intime. Mais en même temps ses relations s'élargissaient et son influence croissait en même temps. Son amour propre eut cependant à souffrir dès ce moment, et malheureusement ces froissemens ne devaient pas s'arrêter. Son régiment ayant. été réformé, Saint Simon fut mis à la suite du régiment de Saint-Morris, puis il vit cinq de ses camarades nommés brigadiers. Un pareil passe-droit lui parut impossible à supporter : il ne voulut pas cependant céder à un premier mouvement et consulta non seulement des )mis, mais deux hommes dont l'honorabilité bien connue était un'e sérieuse garantie : il se décida donc, d'après leurs avisai remettre au roi sa lettre de retraite et Louis XIV ne cessa pas de lui témoigner néanmoins d abord la même bienveillance; il paraît même que ce fut avec une expression de regret et de reproche que ce prince donna la lettre à Chamillart en ajoutant : a Eh ! bien , monsieur, voilà encore un homme qui nous quitte. »

Saint-Simon resta Jonc à la cour sur le même pied et fut aussi souvent qu'autrefois appelé à tenir le bougeoir au coucher, mais bientôt un nouvel incident vint tout mettre en question. Il s'agit cette fois d'une quête aux vêpres du roi, que Saint Simon ne voulut pas laisser faire pir sa femme comme compromettante pour son rang : Louis XIV lui reprocha alors de passer son temps à étudier les régies de l'étiquette et à faire des procès à tout le monde. Le duc n'attendait que ce prétexte et il eut avec le roi une explication qui tourna avec succès pour lui. « Je finis donc pir le supplier, nous raconte-t-il, que, lorsqu'il lui reviendrait quelque chose île moi qui ne lui plairait poirt, il me fit la grâce de m'en faire avertir, si Sa Majesté ne daignait me le dire elle-même, et qu'elle verrait que celle bonté serait incontinent suivie de ma justification, ou de mon aveu et du pardon que je lui demanderais de ma faute. Il demeura un moment après que j'eusse cessé de parler, comme attendant si je n'avais plus rien à lui dire : il me quitta ensuite avec une petite révérence très gracieuse , en me disant que cela était bien et qu'il était content de moi. »

II est inutile d insister sur l'effet produit à la cour par cette démarche et son heureuse issue; Saint Simon ne paraît pas cependant j'en Aire prévalu outre mesure : peu après il tut nommé à son insçu, ambassadeur à Rome , mais sa nomination fut presqu aussitôt révoquée et ne servit qu'à lui attirer des ennemis qui parvinrent à refroidir sensiblement le roi à son égard. Il s'pn consola en resserrant les liens qui t'unissaient au duc d'Orléans et c'est à ce moment que le noble écrivain nous donne Je très curieux détails sur le goût prononcé du futur régent pour la sorcellerie et sa quasi-foi aux sortilèges; mais je suis obligé de me hâter, car, sans cela, cette élude biographique deviendrait trop longue et je n'aurais pas do place pour m'occuper un moment des Mémoires eux-mêmes. Saint-Simon aimait le parler franc et se créa souvent des difficultés, sinon des inimitiés par ses hardiesses de tangage , ses jugemens mordans par lesquels il semblait vouloir essayer sur ses contemporains l'effet que produiraient ses mémoires sur la postérité, — car il les avait commencés l'année même de son entrée au service : le roi le lui dit plusieurs fois : « Il faut tenir votre langue,» lui con-

seilla t il un jour; et une autre fois que Saint-Simon se plaignait des mauvais propos dont on t'accusait : « Mais au-si, Monsieur, c'est que vous parlez et que vous blâmez, voilà ce qui fait qu'on parle contre vous. »

« Cependant , écrit M. Sainte-Beuve, le sévère auteur des Mémoires gagnait à ces contre-temps de la fortune ; libre, vacant, et, sauf la faveur avec le roi, perdue sans remède, nageant en pleine cour, sur bien des rescifs cachés , mais sans rien d'une disgrâce apparente , intimement lié avec plusieurs des ministres d'Etat, Saint-Simon était plus que personne en position et à l'affût pour tout savoir et pour tout écrire.... Il rayonnait dans tous les sens, avait des ouvertures sur les cabales les plus opposées, et par amis, par femmes jeunes ou vieilles , ou même par valets, était tenu au courant, jour par jour, de tout ce qui se passait en plus d'une sphère. « Je me suis trouvé, dit-il lui-même , journellement instruit de toutes choses par des canaux purs , droits et certains , et de toutes choses, grandes et petiles. Ma curiosité, indépendamment d'autres raisons, y trouvait fort son compte ; et il faut avouer que, personnage ou nul, ce n'est que de celte sorte de nourriture quo l'on vit dans les cours, sans laquelle on n'y fait que languir. » SaintSimon se consol3it donc philosophiquement de sa demi disgrâce, et s'en consolait d'autant plus facilement que malgré cela, chacun lui faisait bonne mine, comme si chacun, instruit,dès ce moment,de ce que devaient être ses Mémoires, voulait essayer de gagner ses bonnes grâces. Du reste, il travaillait beaucoup, et écrivait rapport sur rapport, — comme on dirait aujourd'hui, — qu'il gardait dens son portefeuille , traitant toutes les questions successivement , et se préparant ainsi pour des temps meilleurs. Un moment même, avant la mort du grand roi , il put voir ce jour si impatiemment attendu poindre enfin à l'horizon ; ce fut pendant l'année que le duc de Bourgogne fut Dauphin : Saint-Simon vivait dans la plus étroite intimité avec ce jpune prince, travaillant avec lui et lui voyant adopter la plupart de ses idées, tandis que Mme de Saint-Simon rencontrait plus souvent Louis XIV, en qualité de dame d'honneur de la duchesse de Berry. Saint-Simon alors développa. complaisamment sa théorie gouvernementale , et ce n'est

pas une des parties les moins intéressantes Je son ouvrage; j'y renvoij simplement, car cela mériterait un article spécial. Le duc de Bourgogne mourut le 1 4 avril 1711, et St-

Simon vit en un infant s'évanouir ses rêves et se briSer ses espérances. Le duc d'Orléans heureusement était là, et âgé de trente-sept ans seulement, Saint-Simon ne de- meura pas longtemps dans le découragement; il se revit bien tôt îe futur conseiller de celui que toutes les calomnies, toutes les cabales ne pouvaient empêcher de devenir après la mort de Louis XIV le principal personnage du royaume.

Ce jour arriva et le duc de Saint-Simon devint immédiatement membre du conseil de régence quand Louis XIV eut laissé la couronne à l'enfant qui devait s'appeler Louis XV ; il ne fut pas ministre alors, parce qu'il ne voulut pas l'être, mais il poursuivit incessamment le due d'Or- léans de ses projets et parvint à en faire adopter plusieurs; il ne put cependant obten r la réunion des Etats-Généraux. Dans celte période , les mémoires acquièrent de plus en plus de valeur, et l'on est initié à quelques piquans détails. Puis, en 1721, dans un intérêt de famille , Saint-Simon se fit donner une ambassade en Espagne d'où il rapporta la grandesse, mais d'où aussi i! nous a écrit beaucoup trop de détails : c'est la seule portion des mémoires que je me permettrai de critiquer , quoique je n'entende pas la condamner, car, là comme ailleurs, il y a des pages charmantes, des anecdotes amusantes,comme le récit du bal où l'on dansa en présence de vénérables évêques en rochet et en camail, ou le désagrément qu'il éprouvait à faire son carême dd l'autre côté des Pyrénées.

La mort subite du régent en 1723 vint une dernière fois briser la carrièie du duc de Saint-Simon , mais cette fois c'était d'une façon définitive. Du reste , il s'était déjà à peu près brouillé à cause du cardinal Dubois , dont il essaya de toutes ses forces d'empêcher l'arrivée à la tête du ministère et du refus qu'on lui fit de régler à son gré le ring les ducs et pairs au sacre ; il n'alla plus chez le régent qu'à regret, quoique Dubois lui fit la cour , et que ce refroidissement ne vint que de lui seul. « Je demeurai donc dans ma vie accoutumée, c'est-à-dire ne voyant jamais M. le duc d'Orléans que tête-à-tête , mais le voyant peu à peu, toujours

«

de plus loin en plus loin, froidement, courtement, sans ouvrir aucun propos d'affaires, les détournant même de façon à les faire promptement tomber. Avec cette cenduite et ces vives sensations,on voit aisément que je ne fus rien.» Il renvoya même son brevet des grandes entrées. On voit qu'il était préparé à une retraite définitive, et bien qu'il eût luimême conseillé et peut-être aidé le cardinal de Fleury à prendre la succession de Dubois; ce fut le prélat qui se chargea de dire à Mme de Saint-Simon, dans un écrit, que son mari pourrai peut-être s'occuper de choses moins périssables que celles de ce bas-monde , et que dans tous les cas on le verrait avec plus de plaisir à Paris qu'à Versailles. Le duc comprit et ne se fit pas répéter deux fois ce conseil ; il vint en effet à Paris où il passa-le reste de sa vie à entretenir ses relations d'amitié et à achever ses mémoires. Il y mourut le 2 mars 1755.

Ses Mémoires ne dépassent pas l'année 1725. Essaierai-je, maintenant que j'ai fait connaître à peu près l'existence de ce grand seigneur écrivain, de porter un jugement sur ses œuvres?gTrop d'auteurs se sont déjà donné ce plaisir pour que je veuille grossir leur nombre; on eu a parlé de toutes les manières , comme je le disais au commencement de cette étude , en bien comme en mal, et je ne me reconnais pas le droit, — je n'en aurais pas davantage l'envie, — de blâmer ces inimitables Mémoires de notro vieille société monarchique. Quant à en dire le bien que j'en pense , n'en déplaise à quelques-uns, à' quoi bun ? Je ne le dirai pas mieux que cela n'a déjà été dit. Il est donc bien préférable de me taire. M. Sainte Beuve, d'ailleurs, résume parfaitement,dans l'introduction qu'il a mise en tête de l'édition de M. Chéruel, la valeur des Mémoires du duc de Saint-Simon. Il oublie seulement de constater combien nous sommes maintenant en mesure de connaître à fond le règne de Louis XIV et le commencement de la régence ; car l'œuvre de Saint-Simon a, non pas un pendant, mais un complément précieux dans le journal quotidien du marquis de Dangeau. Je ne prétends pas comparer ces deux ouvrages, car il n'y a point entre eux plus de ressemblance qu'entre un récit vif, piquant , animé et un froid procèsverbal, mais avec ces documens on peut opérer une confron-

tation véritable et espérer arriver à la connaissance parfaite de la vérité. Ce n'est pas une mince satisfaction quand il s'agit de notre histoire.

Saint-Simon termine ses Mémoires par une appréciation assez impariiale de son travail, ne dédaignant pas d'en faire ressortir les fautes et de les excuser ; il ne dissimulait pas, non plus, les jugemens divers que la postérité porterait contre son oeuvre : je finirai par la citation de ce curieux passage : « Si ces Mémoires\*voient jamais le jour, je ne doute pas qu'ils n'excitent une prodigieuse révolts. Chacun est attaché aux siens, à ses intérêts, à ses prétentions , à ses chimères, ef rien de tout cela ne peut souffrir la moindre contestation. On n'est ami de la vérité que tant qu'elle favorise , et elle favorise peu do toutes ces choses là. Ceux dont on dit du bien, n'en savent nul gré; la vérité l'exigeait. Ceux, en bien plus grand nombre, dont on ne parle pas de même, entrent d'autant plus en furie que ce mal est prouvé par les faits ; et comme au temps où j'ai écrit, surtout vers la fin, tout tournait à la décadence, à la confusion, au chaos, qui depuis n'a fait que croître, et que ces Mémoires ne respirent qu'ordre, règle, vérité, principes certains et montrent à découvert tout ce qui est contraire, qui règne de plus en plus avec le plus ignorant mais le plus entier empire , la convulsion doit donc être générale contre ce miroir de vérité. Aussi ne sont-ils pas faits pour ces pestes des Etats qui les empoisonnent et qui les font périr par leur démence , par leur intérêt, par toutes les voies qui en accélèrent la perte , mais pour ceux qui veulent être éclairés sur leur avenir,mais qui,malheureusement,sont soigneusement r'ortés par les accrédités et les puissans, qui ne redoutent rien plus que la lumière et aussi les gens qui ne sont succeptibles d'aucun intérêt que de ceux de la justice, de la vérité, de la raison, de la règle, de la sage politique , uniquement tendue au bien public.»

M. le duc de Saint-Simon se voyait certainement dans sa glace en écrivant ces lignes qui me semblent résumer le jugement qu'il portait de lui-même.

XLVI.

. 17 Novembre 1858.

Mémoires du comte Miot de Mélito, ancien ministre, ambassadeur, conseiller d'Etat et membre de l'Institut, 3 vol. in 8\*. Paris, 1858, Michel Lévy. — Don Alonzo ou l'Espagne par M. le comte de Salvandy, Je l'Académie française, 2 vol. in-8°. Paris, Didier, 1858.

Sans être un des personnages importans de l'Empire, le cointo Miot a été uu de ses fonctionnaires les plus distingués et a eu l'avantage de se trouver mêlé aux événemens les plus divers, grâce aux postes variés qu'il a occupés en France et dans l'un des royaumes alliés ou, pour mieux dire, vassaux de notre pays. Ses Mémoires, d'ailleurs, n'avaient pas la prétention d'être mis au jour et ne consistaient qu'en simples notes que M. Miot avait depuis longtemps l'habitude d'écrire chaque soir sur les événemens de la journée : le gendre de l'ancien ministre de Joseph Bonaparte a eu la bonne pensée de réunir ces notes, d'en retrancher tout ce qui n'était relatif qu'à la famille de l'auteur,et de composer ainsi un ouvrage qui éclaire d'un jour tout nouveau une partie peu connue de l'histoire des premières années du siècle, celle de l'administration intérieure, intime si je puis dire ainsi. M. le général Fleischman n'y a r-ien voulu ajouter qui pût altérer la nature des impressions que les événemens ont produites sur l'esprit de fauteur : ce sont donc réellement les mémoires d'un homme d'Etrt qui sont mis sous nos yenx et qui retracent ses sentimens les plus personnels, tels qu'il les avait confiés au papier, sans songer jamais qu ils affronteraient la critique publique.

M. Miot naquit à Versailles en 1762;; destiné à la carrière de l'administration militaire, il travailla d'abord dans tes

bureaux de la guerre, où son père était premier commis ; puis il voyagea dans les Pays-Bas et fut nommé en 1788 commissaire de guerre et attaché à l'une d. s divisions qu'on venait de créer : peu après il fut employé au camp de StOmer sous les ordres du prince de Condé. Les premières pages de ces Mémoires sont très intéressantes sur l'état de ''armée et de la cour aux dernières années de la monarchie,

M. Miot nous en parle en homme qui avait examiné les choses sérieusement et sans l'entraînement regrettable que l'on rencontre d'habitude chez les contemporainsde cette époque : il insiste surtout sur la désorganisation des troupes,qui menaçait déjà de priver la royauté de son soutien le plus effectif : il nous montre l'armée divisée en deux partis, celui des novateurs qui voulaient prussianiser nos soldats, et celui des amis de t'ancienne organisation ; il nous trace on très curieux croquis de la situation des esprits au camp, alors qu'on y discutait déjà comme dans une assemblée parle mentaire, écoulant avec avidité les nouvelles de Paris et entourant de témoignages admiratifs les officiers anglais venus pour assister aux manœuvres.

« Je revins à Versaille3 au mois d'octobre 1788, o dit M.

Miot. » Pendant mon absence, qui ne dura que quelques se- mairies, l'aspect de la cour avait beaucoup changé. Au silence respectueux des courtisans- et des valets , aux formes rigoureuses de l'étiquette, jusques-là inviolablement respectées, avait succédé une liberté de discours et d'expression à laquelle les oreilles de nos princes n'étaient pas accoutumées; on apercevait un rapprochement entre les différentes classes de la société, un accès plus facile dans l'intérieur du palais, enfin cette sorte de familiarité que les services demandés et promis ou rendus établissent entre les hommes. Les deux assemblées des notables, les desseins avortés du ministère du cardinal de Loménie, la promesse positive de la convocation des Etats généraux, les premiers mouvemens séditieux qui s'étaient manifestés à Paris, !e retour de M. Necker et les écrits du temps avaient produit ce grand changement. Les habitudes extérieures subsistaient bien encore, mais souvent elles étaient violées impunément. Enfin , la cour, telle que l avait faite Louis XIV, n'était plus ; elle ne s'est pas reformée depuis, et, probablement, ne se reformera jamais. »

M. Miot, sans trop entrer dans les détails bien connus de ces premiers actes de la révolution, leur consacre quelques pages très intéressantes; il mentionne les trois partis qui divisaient alors la cour, ou plutôt les trois personnes qui y exerçaient plus ou moins d'influence , le comle d'Artois , Monsieur et la Reine qui a dominait surtout par l'empire qu'elle avait sur l'esprit dd sou époux , prince de mœurs pures et de bonnes intentions, mats dont les les qualités étaient gâtées par une faiblesse de caractère et de tempérament qui le rendait incapable de prendre ou de suivre aucune résolution. » >1. Miot ne juge pas moins équitablement Marte-Antoinette, tout en regrettant que son parti , composé d'une réunion d'hommes et de femmes aimables et spirituels mais sans consistance, ne fut pas assez fort pour diriger le moins du monde l'opinion publique , et surtout qu'il He comprit pas les sacrifices d'amour-propre qu'il fallait faire à propos, au lieu de rire souvent de ce qui plus tard allait devenir un sujet d'effroi. C'a été malheureusement l'esprit d i dix-huitième siècle; une grande légèreté, une grande frivolité,qui,d'ordinance, ne laissèrent pas examiner sérieusement les choses et aveuglèrent assez un certain nombre de personnages éminens pour qu ils soient arrivés , comme on l'a dit avec raison , en dansant, jusqu'au bord de l'abîme au fond duquel le vertige acheva de les entraîner.

M. Miot suivit avec ardeur las séances des Etats-Généraux, s'associant, ajoute-t-il , à toutes les agitations qui remplirent l'intervalle de temps qui s'écoula entre cette ouverture des Etais et leur transformation en Assemblée nationale : il se fit inscrire des premiers dans le cadre de la garde nationale de Versaiiies , et y accepta les fonctions d'aidemajor , démarche qui, à ce moment, le nota mal aux yeux de la cour : il y servit peu , cependant car il dut aller comme commissaire de guerre à Houen , et les événemens qui eurent lieu après son retour l'obligèrent bientôt à revêtir un uniforme qui n'allait que trop souvent paraîire dans les rues de Paris aux plus tristes momens de son histoire. M. Mlol,pani quelques jours après le serment du Jeu de Paume, auquel il avait assisté, revint à la fin d'août 1789. et trouva la situation douloureusement agravée. Sans entreprendre de donner des détails complets 'sur les journées des 5 et 6 octo.

bre, notre auteur nous raconte tout ce qu'il à fait , mais « sans en tirer aucune conséquence. o Chargé par le ministre de la guerre de servir, jusqu'à un certain point, d'intermédiaire entre le château et la garde nationale , M. Miol eut un rôle plus important qu'il ne veut bien le dire,"et s'en acquitta très honorablement : ces pages sont d'un grand intérêt et font connaître ces lamentables journées, mieux peutêtre qu'elle n'ont encore été décrites. M. Miot entra avec le peuple dans les salons du patois ; « confondu dans la foule, dit-il, je contemplais, muet d'épouvante et d horreur, celle scène effrayante, lorsqae une autre plus importable se présenia à mes yeux. Les fenêtres du balcon de l'appartement du roi, donnant sur la cour intérieure , appelée cour de Marbre, s'ouvrirent. Je vis le roi paraître sur ce balcon,accompagné de la reine, de ses enfans et des princesses. Leur appari lion fut saluée par des acclamations de : vive le roi! vive la famille royale 1 Près du roi et de la reine étaient M de La Fayette et M. Necker, et derrière eux un groupe, composé en grande partie de gardes-dû corps désarmés et nu-tête. » Deux jours après, M. Miot donnait sa démission d'officier de la garde nationale et allait à Paris occuper un emploi de chef di division au ministère de la guerre , sous les ordres de M. de La Tour du Pin.

Pendant h révolutien M. Miot ne cessa de demeurer en fonctions et fut, cependant, plusieurs fois compromis et gravement menacé ; « compris, au 10 août 1792, dans la proscription qui, frappa un grand nombre des employés de l'ad- ministration, il devait être arrêté et conduit dans les pesons, où il aurait probablement, été une des victimes du massacre du 2 septembre. Mais, par une heureuse inspiration, inquiet de la santé de sa femme et de sa fille, qui se trouvaient alors à Versailles, M. Miot était sorti, le matin même du 10 août, par la barrière de Clichy et entendit le commencement de la canonnade comme il traversait le bois de Saint-Cloud ; deux jours après, il rentrait à Paris, apprit qu'on était venu chez lui pour exécuter le mandat d'arrêt dont il était l'objet, et que son beau-frère et son oncle, l'un secrétaire général du ministère et l'autre premier commis de l'artillerie, étaient arrêtés ; sans hésiter et malgré les avis de son père, M. Miot se rendit à son bureau et alla trouver M. Lacuée, ministre

provisoire; calui-ci le reçut « humainement, » blâma les excès de la commune, et l'engagea à reprendre son service ; M. Miot put effectivement conserver ses fonctions et eut le bonheur d'être oublié par ceux qui, la veille, voulaient le conduire presqu'indubitablement à la mort ; il put même faire sortir de prison ses deux parens, quelques jours avant le 2 septembre. Nous trouvons, à cet endroit des mémoires, .un passage bon à noter, car il montre l'honnêteté des sentimens de notre auteur; mentionnant les raisons qui indisposèrent M. Servan, ministre définitif de la guerre, il ajoute : « Enfin, quoique dans un poste as"ez retiré, il ne m'avait pas été permis de dissimuler mon opinion ; d'ailleurs mon caractère s'opposait à ce genre d'hypocrisie. J'étais donc ce que l'un appelait alors un monarchique constitutionnel, un modéré, un feuillant, et j'étais membre du club de ce nom, quoique ma répugnance pour ces sortes d'assemblées m'en éloignât presque toujours M. Servan agréa ma démission de la place de chef de division, que je lui offris sous prétexte de santé, et me fit entrer, en qualité de contrôleur général dans l'administration des étapes et convois militaires, place ignorée et tout à fait obscure, où j'espérais me dérober à tomes les investigations. » Il n'en fut pas ainsi ; Pache arriva peu de semaines après au ministère, et avec lui arrivèrent aussi la violence et les exactions; au moment où M. Miot vint lui demander des ordres au sujet d'une méprise relative à son service, Pache lui refusa des passe-ports, en marquant son étonnoment de voir son nom figurer encore sur les listes des employés. Une nouvelle réaction ne tarda pas heureusement à donner à Beurnonville le portefeuille de la guerre, et l'un de ses premiers acles fut de rappeler M. Miot; puis, le 24 juin 1793, ce dernier suivit M Oeforgue: nommé ministre des affaires étrangères, en qualité de secret1ire général « Ici commence pour moi une nouvelle ère, changement d'état qui. par la suite, m'a iniroluit dans les hautes fonclions de l'administration publique, lorsqu'aprés le règne de la Terreur, un gouvernement régulier se forma en France. »

J'ai voulu insister sur celle partie de la vie de M. Miot plutôt que sur celle qui a été illustrée par d'éminenies dignités , parce qu'elle m a paru de nature à l'honorer autant

peut être, en le montrant, quoique dans des positions moins élevées, demeuré pur au milieu des souillures de la Terreur. M. Miot est la type de l'homme honnête, resté employé aux plus tristes journées de notre histoire, et cependant toujours intact, pur et ne cachant jamais ses opinions : il n'approuva aucune des violences de cette époque et apprécie ainsi en. quelques lignes le grand crime qui inaugura l'an premier de l'ère de la liberié . « J'avais fait . depuis la déclaration de guerre de Hassenfratz (l'homme de confiance de Pache) contre moi, et pendant tout le procès 'de Louis XVI, de fréquents s absences de Paris , pour échapper aux dangers qui me menaçaient et pour détourner mes yeux du drame affreux qui se préparait et dont la sanglante exécution souilla bientôt la capitale de la France.»

A partir du mois de juin 1793, M. Miot avança rapidement : il fut cependant encore un moment gravement menacé, quand un maître d'école nommé Buchot étant venu remplacer M. de Forgues, M. Miot fut dénoncé comme modéré et incarcéré avec MM. Otto, Colehen et Reinhart ; le 9 thermidor le sauva, t il fut bientôt nommé commissaire des relations extérieures et mêlé pendant quelques semaines aux détails les plus importans de la politique française. En 1795, il quitta ces fonctions de quasi-ministre pour aller, .en qualité de ministre plénipotentiaire, près du grand-duc de Toscane , avec lequel il venait de faire conclure un traité de paix. Il resta peu à Florence, étant chargé d'une mission en Corse pour achever la pacification de cette île, évacuée par les Anglais, et vint représenter la France à Turin en 1796. A ce moment il avait fdit la connaissance de Napoléon , et c'est à ce heureux hasard qu'il dut,' après le 18 brumaire, sa nomination au tribunal, et, l'année suivante , au conseil-d'Etal. Il y siégea jusqu'en 1866 et y occnpa une position considérable. A cette époque , Joseph .Bonaparte, ayant été choisi pour léguer à Naples,demanda à l'Empereur la permission d'emmener M. Miot, avec lequel il s'était lié lors de la mission de ce dernier en Corse ; il le nomma ministre de la guerre, puis, peu après, ministre de l'intérieur Quand Joseph échangea sa couronne italienne contre celle-

de Ferdinand le catholique, Miot le suivit et devint surmten- dant de sa maison et l'un dd ses conseillers d'Etat ; enfin il

reprit sa place au conseil de France quand Joseph quitta Madrid, et y assista à la chute de l'Empire. Demeure à à l'écart pendant la première Restauration , il siégea de nouveau pendant lesCent-Jours, et Waterloo mit fin à la carrière politique du comte de Melito qui vécut cependant jusqu'en 1844, et trouva dans l'étude des lettres anciennes te repos et le bonheur de ses dernières années..

On comprendra que je n'entreprenne pas de suivre M. le comte Miet dans les différens postes qu'il a successivement occupés : il en e?t un, cependant, où il a plus particulièrement marqué et où j'aurais voulu esquisser au moins son rôle, ses travaux et son attitude. C'est pendant les années qu'il passa au conseil d'Etat, le seul corps qui , sous le premier empiie, eut une véritable importance et qui , de plus, a eu l'honneur de fournir au pays tant d'hommes éminens ou distingués qui ont depuis, et jusque dans nos derniers temps, brillé dans toutes nos carrières civiles : corps délibérans , conseils consultatifs, assemblées politiques. Selon que l'empereur le voulait, le conseil d'Etat touchait à tout, et c'est à ses membres que reviént aussi l'honneur de la réorganisation intérieure de la France. A ce point de vue, comme je le disais en commençant, ces mémoires sont précieux , de plus ils sont écrits dans un esprit excellent, sans exagération , et 1 auteur justifie bien les lignes où il dit: « Aucun esprit de satire ne s'est mêlé à mes récits , mais je ne chercherai pas non plus, à affaiblir les traits sous lesquels les divers personnages se montrent. » Ils apprendront certainement quelque chase à ceux qui les liront et ils seront un titre honorable pour les descendans du ministre du roi Joseph. Je ne le quitterai pas sans citer ici la page où M. le comte de Mélito raconte sa première entrevue avec Napoléon , alors général en chef de l'armée d'Ilalie (1796):

« Il arriva à Brescia. retournant à Milan et je me trourai avec lui quelques instans après qu'il eut mis pied à terré. Je fus étrangement surpris à son aspect. Rien n'était plus éloigné de l'idée que mon imagination s'en était formée. J'aparçus, au milieu d'un état-major nombreux, un homme d'une taille au dessous de la taille ordinaire et d'une extrême maigreur. Ses cheveux poudrés, coupés d'une manière particulière et carrément au défaut des oreilles, tombaient sur

ses épaules Il était vêtu d'un habit droit, boulonné jusqu'au haut, orné d'une petite broderie en or Irès étroite , et portait à son chapeau une plume tricolore. Au premier abord sa ligure ne me parut pas belle , mais des traits prononeés , un œil vif et inquisiteur, un geste animé et brusque, décélaient un âme ardente . et un front large et soucieux un penseur profond. Il me fit asseoir près de lui et nous parlâmes de l'Italie : son parler était bref, et, en ce temps très incorrect. J'ai pensé que mes lecteurs ne seraient pas fâchés de lire ce profil dont le dessin indique et méritait la plume d'un écrivain qui n'est certes pas dépourvu de mérites.'

Il ne m'appartient pas de parler ici au point de vue critique du Don Alonzo de M. de Salvandy : cet ouvrage bien connu, parvenu à sa septieme édition, a été examiné sous tous ses aspects ; sa réputation est trop solidement et trop justement établie pour que je veuille m'y arrêter, bien que je ne puisse m'empêcher de regretter cette forme fantaisiste qui, selon moi, messieJ toujours à l'histoire. Je ne pouvais cependant ne pas signaler cette dernière édition d un livre remarquable qui a été le premier et le dernier ouvrage de l'un des plus hrillans représentans de l'esprit françai au XIX\* siècle, — je veux dire de l'esprit français imbu des saines traditions littéraires. — Le fils de l'auteur a cru devoir, dans une introduction courte et d'un tact parfait , expliquer les remaniement opérés par son père, qui donnent à cette édition une nouveauté véritable, et la part que la mort lui a laissé malheureusement à remplir dans l'achèvement de cette œuvre. Il insiste particulièrement sur le dernier chapitre qui , presqu'entièrement inédit, est une étude générale sur l'Espagne aux deux principalee époques do ses révolutions modernes. « L'histoire de Don Alonzo, écrit M. P. de Salvandy, a marqué le début d'une carrière littéraire dont elle devait, par un triste privilége, marquer également le terme. Elle est parmi toutes les productions d'une plume maintenant brisée, celle peut-être où se montre la plus vive empreinte des qualités de style qui distinguèrent l'écrivain , des qualités de cœur et d'âme qui font apprécier l'homme. A ce titre, elle héritera, nous l'espérons, de cette affectueuse sympathie qui a entouré ses derniers momens , et que sa famille constate avec orgueil, en

même temps qu'elle h reconnaît avec gratitude. » Je ne puis qu'éme'tre le vœu de voir complètement réalisées les espérances de M. P de Salvandy et suis sûr, d ailleurs, que le nom de l'auteur de Don Alonzo et de l'Histoire de la, Pologne demeurera parmi ceux des meilleurs écrivains de notre époque.

XLVII.

2 Decembre 1858.

Le Père André, jésuite , document inédit pour servir a l'Histoire philosophique , religieuse el littéraire du XVIIIe siècle , publiée par MM. Charma et Mancel. Hachette , 2 vol. in-8°. — Collection Jules Tardieu , 8. vol. in-18 , par MM. de T. de Si-Germain, Marinier, Mazure, Niboyet , Mme. Ancelot et Voïart. — Fanny, par M. Feydeau, 1 vol, in-18, Amyot , 1848. — Dictionnaire universel des contemporains , contenant toutes les personnes notables , par G. Vapereau , 1 vol. de 1,800 piges in-8°, à deux colonnes, Hachette, 4858.

Le Père André , qui s'était fait connaître de son vivant par un travail philosophique , l'Essai sur le beau, devait procurer de nos jours une vive satisfaction à deux érudits de la Normandie,— province qui est l'une de celles où le niveau des éludes est actuellement le plus élevé. — Une vieille fille hérita, en 1841, à Caen , d6 cinq énormes ballots de papiers manuscrits et s'empressa de les faire diriger sur la boutique de 1 épicier le plus voisin. L'un des bibliothécaires de la ville, M. Georges Mancel, rencontra heureusement ces respectables paperasses et, voyant leur air de vétusté, guidé par l'un de ces pressentimens que les amateurs de vieilleries connaissent mieux que personne , il demanda l'autorisation de les examiner préalablement ce

qu'il obtint sans peine. Or, le contenu de ces deux ballots forme aujourd'hui une des plus intéressantes portions des manuscrits delà Bibliothèque de Caen ; en voici le bref sommaire :

Manuscrits et lettres du P. André à Mallebranche, à Fontenelle et à diflerens PP. Jésuites.

Manuscrits recueillis par M. de Quens , avocat à Caen , tous relatifs au P. André, et -la plupart n'étant que des copies d'ouvrages à lui attribués.

Lei tres adressées au P. André par Mallebranche ; — dix sont autographes,—par Fontenelle, le P. Lamy, le chancelier D'Aguesseau et un grand nombre d'ecclésiastiques, jésuites ou oratoriens, en tout 143.

Enfin. quelques autres manuscrits, dûs évidemment à des amis du P. André.

Telle est la collection que MVI. Charma et Mancet nous font aujourd'hui connaître. Les deux volumes que j'annonce renferment toutes les lettres sus-mentionnées et une étude sur t'homme ; quant aux autres ouvrages philosophiques , proprement dits , les éditeurs leur consacrent la moiiié du second volume sans reproduire les longs traités, M. Cousin en ayant , sur leur communication , publié les principaux passages dans le Journal des S tvans, de 184.1, et dans son introduction aux Œuvres du P. André.

Yves-Marie André, naquit à Châteaulin le 22 mai 1675, d'une famille de haute bourgeoisie, et dès le 13 novembre 1693 il commençait son noviciat ch'z les Jésuites de Paris. Après avoir fait,comme professeur au collège d'Alenç-on,son juvenat de régence . il revint à Paris , passa par tous les grades et ipçut enfin la prêtrise le 21 mars 1706. Depuis un an il connaissait Mallebranche, qu'il avait rencontré aux Conférences de l'abbé de Cordemoy, et on sait qu'à ce moment le cartésianisme n'était pas en honneur dans la savante Compagnie de Jésus, qui cherchait à défendre encore les scholasliques. Mallebranche séduisit l'esprit du jeune jésuite qui, ardent et indépendant ; devait se trouver mal à l'aise avec ses supérieurs. Ses parens le lui avaient dit, et il avait fièrement répondu : « Si je leur fais honneur, ils me garderont ; sinon, je mecon lamne moi-même. » André fut éloigné de Paris et envoyé à la Flèche ; il ne sut pas

rester fidèle à ses vœux d'obéissante : il se plaigni: haut et insolemment , mais le général, comprenant la valeur de ce jeune homme , voulut patienter , tout en lui adressant de graves eonseils. En 1709 , on le nomma professeur de philosophie au collège d'Amiens : il allait donc se décider. Il parait cependant qu'il ne le fit pas, et mûri par plusieurs années Je réflexions, il s'appliqua à suivre la voie qui lui était tracée à la foi ; cependant, il fallut lui retirer la chaire et il retourna à Alonçon comme Père de la Congrégation. Toujours frondeur, il se prononça bien contre le jansénisme, mais blâma ce qu'il croyait voir d'exagéré dans ce qu'on faisait et débitait contre les sectaires. Malgré cette opposition, le P. André ne fut jamais disgracié, et nous le voyons constamment , an contraire , occuper des fonctions élevées dans l'ordre, jusqu'au jour où il se permit de publier une brochure où le cartésianisme était donné comme la seule philosophie raisonnable et chrétienne. Quoiqu'il n'eût pas mis son nom au bas de ce travail , personne ne s'y trompa, et une lettre de cachet le fit renfermer à la Bastille : effrayé de l'avenir qu'un tel ordre déroulait devant ses yeux André écrivit une rétractation des plus humbles à son provincial, et fut réintégré dans ses fonctions : il finit par venir à Caen , en 1726 , comme Père spirituel, et y demeura trente-huit ans, absorbé dans d'incessans travaux et dans les meilleures'relations, non-seulement avec la plus haute société de la ville , mais avec quelques éminens personnages du dehors. Quand, en 1762 la Compagnie de Jésus fut dissoute, le Père André se retira chez les chanoines de t' Hôtel Dieu, où il mourut le 26 février 1764.

Tel fut l'homme dont MM. Charma et Mancel nous tracent la biographie, et qui n'eut qu'un tort , celui de ne pas suivre les avis de ses parens et de se faire jésuite. Je ne puis voir avec ses savans éditeurs,dans toute la vie de l'auteur de l'Essai sur le Beau,'la moindre preuve du fanatisme et de l'intolérance de la compagnie (tome Il , page 513) ; je vois, au contraire . dans toute cette carrière une grande patience, une grande bienveillance , de constans efforts pour ramener un esprit trop ardent ; car, dans une société où l'obéis-ance est rigoureusement exigée et où l'on s'engage en connaissance de cause, la première condition est de tenir son

serment; or, dans la portion jeune da sa via , le Père André se présente comme un esprit trop hardi et indépendant, et je comprends parfaitement, pour ma part, que la Compagnie de Jésus trouvât mauvais qu'un de ses membres professât des doctrines contraires à celles qu'elle approuvait. Oui, soit dit sans aucune intolérance , car il me semble qu'on peut être très-tolérant et aimer pourtant être obéi par ses subordonnés : je ne puis admettre cette phrase,écrite en marge de la minute de la rétractation adressée au provincial de l'ordre, en vue de la Bastille. « Je désavoue cet écrit que je fis de bonne foi, mais par violence. » Je déclare, en toute honnêteté, que je ne comprends pas cet erratum; mais, dans tous les cas, j'eusse préféré que la savante plume du Père spirituel de la maison de C3en ne l'eût point tracé.

« Le P. André, Jisent ses éditeurs , était d'une taille de beaucoup au-dessous de la moyenne ; il avait la vue extrêmement courte, et sa voix était d une faiblesse axtrême. Ces désavantages physiques durent donner à son caractère ce qu'en effet on y découvre aisément , une sorte de timidité qui lui faisait craindre les situations où il aurait fallu sa mettre en scène, et, par un contraste assez ordinaire , une morgue qui n'était, au foud, que le masque sous lequel son embarras cherchait à se cacher.... Dans une circonstance, invité à dîner chez l'intendant de la Briffe , il répond, parce que le moment de se mettre à table s'était un peu fait attendre, au maître de la maison qui lui demandait poliment s'il avait bon appétit : Monsieur, il est parti. — Il n'avait par suite aucune sympathie pour ces hommes qui se mettent sans cesse en évidence ; que leur zèle porte à s'ingérer dans toutes les affaires dans les quelles, sous un prétexte quelconque, ils peuvent s'immiscer; qui, en un mot, comme il le disait du P. But1ier entr'autres, ont toujours leur manteau sur le dos. Quant il était question devant lui de ces gens toujours répandus au-dehors en bonnes œuvres : et Les bonnes œuvres, disait-il , c'est de s'acquitter d'un emploi. » Les lettres publiées dans ces volumes, toutes inédites, sont excessivement intéressantes : pour ma part, je trouve un grand charme à lire même de simples billets dûs à quetques unes de nos illustrations , et comme, d ins ce monde, on est toujours tenté d'assimiler les autres à soi-même 7

je me figure que nies lecteurs pensent comme moi et ne seront pas fâchés de voir ici quelques fragments de cette collection. Voici d'abord comment Mallebranche souhaitait, le 1er janvier 1710, la bonne ar née au père André :

« Mon très-révérend Père , permettez-moi de vous renouveler cette année les souhaits que je vous fis l'année dernière. Je voudrais qu'ils fusent aussi efficaces qu'ils sont ardens et sincères. Tous vos désirs seraient bientôt accomplis, car il n'y a point de bien que je ne vous souhaite. Mais quel bien puis-je vous souhaiter, mon R. Père, que vous n'ayez déjà? V-us connaissez la vérité mieux que personne, vous aimez la vertu autant que les plus sages l'estiment,et,ce qui me paraît bien plus considérable, vous possédez le cœur de toutes les personnes qui ont le bonheur de vous connaître. Que puis-je ajouter à tant de biens, si ce n'est la continuation que je demanda au Seigneur, un peu pour mon intérêt, et plus encore pour l'intérêt de sa sainte vérité, dans laquelle je suis, etc »

La correspondance de Fonlenelle avec le P. André est très-curieuse ; ils entrèrent en relation d'une façon assez piquante. Il y avait à Caen une dame déjà âgée , Madame de Saint-Leu, qui tenait bureau d esprit, comme on aurait dit trois quarts de siècle plus tôt, et donnait le ton à la ville. ayant des correspondances avec Paris qui la mettaient au courant des nouvelles, faisant des mariages, dirigeant les réconciliations. L'intendant de la généralité, M. de Vatan, y venait chaque semaine, ainsi que Mgr de Luynes, évêque de Bayeux et les principaux personnages du pays. Comme le P. André ne venait pas chez cette dame, elle lui fit exprimer le plaisir qu'elle aurait à le voir, par une demoiselle Lefevre, couturière, fille d'esprit et bien vue dans le monde ; il fut bientôt l'un des habitués de son salon et une fois Mme de Saint-Leu, répondant à l'un de ses correspondants, M. de Forgeville, grand ami de Fontenelle, elle décida le P. André à y joindre une épitre en vers dans l'aquelle il louait fort l'auteur de la Pluralité des Mondes. Fontenelle l'en remercia par une lettre très-gracieuse, et depuis ce temps la correspondance ne chôma pas entre eux. Je n'ai pas assez de place pour détailler ces lettres, à la fois charmantes et savantes , mais où les complimens tiennent

tin peu trop de place, « malgré ma maudite paresse, dit Fontenelle, qui ne fait que croître et embellir à la faveur de l'âge. o,

Dans un billet t le chancelier d'Aguesseau écrit au père André : « Je serais bien aise de voir de quelle manière vous aviez traité une matière si importante avec un esprit pacifique, comme vous m'en assurez.» Il s'agit du Traité sur l'excommunication , que M. d'Aguesseau se permit de ne pas trouver tout-à-fait satisfaisant. Il offrit même au jésuite de remettre son travail a à quelqu'un de ce pays-ci qui ait toutes les lumières et toute la sagesse nécessaires, » ouverture qui ne paraît pas avoir été accueillie. Le père André fut plus heureux avec Mgr de Luynes dont il avait dit :

La vertu sur son front parait en souveraine

Les ris sont dans ses yeux, et la croix dans son cœur; Quand la grâce aux mortels veut commander en reine, Elle prend de sa voix la force et la douceur.

Et qui lui promit « de le défendre envers et contre tous. » Mais je m'arrête et je ferme ces deux volumes, en 9ssurantde nouveau mes lecteurs qu'ils trouveront plaisir et intérêt à les connaître et à parcourir ces lettres,qui touchent aux questions les plus élevées, dans une époque où les matières philoso -

phiques étaient à l'ordre du jour par excellence dans le monde lettré.

Nous changerons de sujet sans transition pour parler de la collection Jutes Tardien, série de petits volumes charmans, entre lesquels on doit citer cependant ceux dont l'auteuréditeur se cache vainement aujourdhui derrière le pseudonyme de M. de Saint-Germain. « La légende de l'épingle, l'art d'être malheureux, et Mignon sont trois récits, et Jégendes pour employer, le mot de M. Tardieu , également remarquaules, et qui resteront certainement parmi les meil-. leures productions du XIXe siècle. Mignon est surtout un chef-d'œuvre : le sujet en est si simple qu'il échappe à l'analyse : ce n'est d'ailleurs qu'un drame dont les deux mobiles sont l'amour et l'égoïsme; les décorations, un parloir du couvent, un atelier de sculpteur et une ctairière de forêt ; mais les scènes y sont arrangées avec un art exquis , un talent fin, délicat, qui en fait un ravissant morceau littéraire :

on est ému en lisant , mais doucement et , si je puis dire, agréablement.Il ne manquait à ce type idéal, déjà popularisé et immortalisé par le génie d'Ary Scheffer, que d'ètre poétisé pir M. Jules Tardien et quand j'aurai dit que les deux autres légendes ne le cèdent pas à celle là , je suis sûr que mes lecteurs, comme moi, voudront les lire, et, après, désireront voir M. de Saint-Germain continuer ses récit'.

De telles publications reposent de cex produits violons d'un réalisme brutal, qui cependant n'a que trop de succès au temps où nous vitons. L'école réaliste subsiste toujours, en peinture comme en littérature, et de temps en temps on voit quelques ouvrages de ces écrivains apparaître et soulever, hélas 1 une bruyante approbation. J'entendais l'un des membres militans de cette secte ( je demande la permission d'employer ce mol ) déclarer devant moi qu'il ne fallait plus demander à l'imagination ou à la fantaisie les sujets des iomans ou des nouvelles , mais que nous n'avions qu'à chercher dans nos souvenirs et que nous y trouverions des élémens suffisans. Pauvre littérature que celle qui inaugure un pareil système et qui a pour but dd se transformer en une galerie où l'on ne verrait que des peintures réalistes , c'e>tà-dire comme photographiées sur la nature même, quelle qu'elle soit. Eh 1 mon Dieu , nous nous connaissons déjà assez et nous ne sommes pas assez parfaits pour ne pas aller demander à une réalité un peu embellie les moyens de distraire notre esprit, comme de récréer nos yeux. Je n6 voulais pas mentionner ie livre publié par M. Feydeau , et qui s'intitule Fanny ; car c'est un livre dont je conseillerais d'éviter la lecture ; je ne veux pas cependant avoir l'air d'hésiter à en parler, mais je demanderai la permission d'être bref.

Fanny est une femme comme il y en a malheureusement , mais pas si nombreuses , grâce à Dieu , qu'il plaît à l'école réaliste de le dire, qui ont un amant , et malgré cela ne peuvent se détacher tout-à-fa it de leur mari; l'amant est jaloux du mari et tout finit par une rupture, après une scène d'intérieur qui est la description la plus risquée, c'est-à-dire la plus indécente qui ait jamais été imprimée dans un livre avoué. Voilà le résumé du livre ; je n'ajouterai rien. M. Feydeau a incontestablement du talent, il décrit avec beaucoup de finesse; mais je souhaite de le voir produire un livre

autre que Fanny, qui, comme toutes les choses extraordinaires, fait événement , mais s'efface vite. C est même ce qu'il a le plus à désirer pour elle.

Je reviens à la collection Tarclieu. Mme Ancelot y a publié un charmant petit in-18 : les Suions de Paris, Foyers éteints Elle nous conduit chez Mme Lebrun , chez le baron Gérard, chez la duchesse d'Abrantés, chez Charles Nodier. chez M. de Lancy, chez Mme Récamier,— qu'elle n'aime pas par exemple, — chez le vicomte d'Arlincourt et chez le marquis de Custine. C'est une heureuse pensée, très-heureusement rendue, que celle de profiter de ces réunions intimes et littéraires où l'on causait sans prétention . sans basbleuisme ( pardonnez ce néologisme ! ), mais où l'on savait ne pas être monotone et fadement ennuyeux comme la plupart de nos salons artistes. Mme Ancelot parle de ces « foyers éteints » avec amour, mais non sans tristesse, parce qu'en retraçant des joies disparues, elle songe à ceux qui la causaient, et qui, amis pour son cœur « étaient aussi des étoiles pour la foule », mais dont la mémoire seule subsiste aujourd'hui. Mme Ancelot a voulu fixer ces souvenirs :

« L'attrait qui m'entraînait • dit-elle « vers les choses venant d'une intelligence éclairée, me porta naturellement près de toutes le3 personnes remarquables de notre époque, et c'est ainsi que, dans ce livre, le mérite de ceux dont je parlerai donnera du prix à mes paroles. Chaque existence en ce monde est un petit poème plein de péripéties. Parfois les plus pauvres destinées ont des grandeurs d'âme que l'on ignore, et parfois les plus magnifiques splendeurs ont des misères qui restent inconnues, »

Entre tous ces salons, il en est un à peu près inconnu, et où Mme Ancelot nous mène, c'est celui de M. Balard de Lancy, conservateur de la bibliothèque de Ste-Geneviève, homme aimable et lettré qui avait obtenu celte douce retraite après avoir fait partie de l'expédition de St-Domingue et occupé un poste important au ministère de l'intérieur. M. de Lancy avait publie plusieurs bons travaux , mais sans s'y enrichir, et il se plaisait à développer cette thèse, qu'on gagnait beaucoup plus facilement de l'argent en composant des œuvres grotesques et grossières. Un jour, un ami le taquinant à ce propos, il imagine une histoire stupide, et la

l'ait imprimer sur-le-champ dans une de ces feuilles que des crieurs débitaient le soir dans les rues de Paris, il n'y a pas encore longtemps; c'était « l'histoire merveilleuse du mari de la rue Mouffetard, qui a rendu un corbeau vivant. » Ce joli ouvrage se vendit deux sous, et on en débita un assez grand nombre d'exemplaires pour rapporter à M. de Lancy 900 francs, tous les frais payés

Ce petit volume est rempli d'anecdotes, vivement écrit, et on le quitte difficilement.

Je veux, dès aujourd'hui, mentionner le Dictionnaire universel des Contemporains que vient de publier M. G. Vapereau. Comme le dit l'auteur lui-même dans son introduction , à la simple annonce d'une publication si délicate, le public est tenté de se mettre sur la défensive, car pareil sujet a déjà été bien tristement exploité à plusieurs reprises. M. Vapereau a victorieusement échappé à cet écueil, et son énorme livre est essentiellement honnête et généralement exact ; je dis généralement, car au milieu de 25,000 biographies et plus, il est impossible de ne pas commettre des erreurs. M. Vapereau inscrit peut-être quelques personnages qui ne sont pas assez notables, et aurait dû ne pas excepter ceux qui appartiennent à certaines catégories. Ainsi, je voudrais trouver chez lui plus de conseillers d'État, de députés et d'anciens députés vivans, plus d'officiers-généraux et de préfets , notables personnages, tandis que l'on compte parmi ces hauts fonctionnaires beaucoup de lacune, il y a nombre d'écrivains trop inconnus ; mais comme M. Vapereau veut tenir son livre au courant, et qu'il ne demande que des avis et des renseignemens, on ne peut aussi que lui adresser des éloges, car ce Dictionnaire est à la fois une œuvre éminemment utile et un travail colossal, et de plus il est réussi d'une manière presque inespérée pour une première édition

TABLE DES MATIÈRES.

Pages Avant-propos 3 L'Ancien régime et la Révolution , par M. de Tocqueville... 19 Attila et ses successeurs , par M. A. Thierry 93 Avatar, par M. Th. Gautier 139 Les Alpes et le Dauphiné , par M. F. de Mercey 182 Les Anglais dans l'Inde , par M. de Valbezen 182 L'Administration en France sous Colbert. par M. Caillet 300 Aventures de D'Assoucy, par M. E. Colombey... : 309 Les Actes des Martyrs par les Bénédictins de Solesme 375 Le Père André , par MM. Charma et Mancel 417 Beaumarchais et son temps , par M. de Loménie 27 La Bibliothèque Elzévirienne 116 Mme Bovary, par M. G. Flaubert 139 Bourgeoisie de Paris (Histoire de la), par M. F. Lacombe.... 160 Les Bourgeois célèbres de Paris, par le même 169 Banquiers et fournisseurs, par M. Capefigue 281 Bourses et Emprunts , par le même 281 Béranger et ses chansons, par M. J. Bernard 281 La Belle saison a la campagne, par l'abbé Bautain 317 Mme deChevreuse, par M. Cousin 8 Catherine de Médicis , par M. Capefigue 63 Le Consulat et l'Empire , par M. Thiers 74 Correspondance d'Henry IV 84 La Corse , par M. de la Rocca 104 Jacques Cœur, par M Clément 160 Curiosités littéraires et bibliographiques, par M. Lalanne... 212 Causeries du Samedi, par M. de Pontmartin... 220 Correspondance de Brossette et de Boileau. . 291 Ce qu'on voit dans les rues de Paris, par M. Fournel ........ 309 Cinq cents lieues sur le Nil, par M. Ch. Didier..... 315 Le Christianisme en Chine, par l'abbé Huc .. 360

Pages.

Dictionnaire historique de M. Desobry.... 257 Dictionnaire historique de M. Douillet 325 Dictionnaire de bibliographie, édition Boret 281 Dictionnaire des Contemporains, par M. Vapereau 417 Estienne Dolet, par M. J. Boulmier.... 201 Don Alonzo, par M. de Salvandy... 409 L'Esprit des autres, par M. Fournier (15 L'Eglise et l'Empire romain , par M. A. de Broglie 95 L'Eglise au moyen-âge , par M. Capefigue 93 L'Eglise aux quatre derniers siècles, par le même 95 Un Été dans la Baltique , par M. Marmier 104 Un Évêque sous Louis XIV 149 Études sur Colbert, par M Joubleau 255 Étude sur Pascal, par M. Cousin 300 Études littéraires et historiques, par M. de Barante 391 Les Fondateurs de l'Unité française, par M. de Carné 1 Fragments et Souvenirs, par M. Cousin 500 Fanny. par M. Feydeau 417 Les Grands jours d'Auvergne , par M. Chéruel 1 La Guerre de Crimée , par M. Baudens 343 Histoire administrative de la France par le même 1 Mme de Hautefort, par M. Cousin S Histoire des Paysans en France, par M. Leymarie M Histoire des Paysans depuis le moyen-âge, par M. Bonnemère M Histoire des classes agricoles , par M. Dcniol M Histoire de l'Académie Française, par M. Mesnard 65 Histoire d'Henry IV, par M. Poirson 84 Henry IV et Chamier, par M. Réad 84 Henry IV écrivain , par M. Jung 84 Histoire du Gouvernement parlementaire en France, par

M. Duvergier de Hauranne 19i Histoire de St-François-de-Sales, par M. Ch.-Aug. de Sales.. 22R Huet (Étude sur Daniel ), par l'abbé Flotte 245 Histoire des plus célèbres artistes, par M. Dumesnil 253 Histoire de la peinture en Italie , par M. Coindet, 233 Histoire de l'Impératrice Joséphine , par M. Aubenàs 281 Histoire de Marie-Antoinette, par MM. de Goncourt ....... 551 Inde contemporaine, par M. de Lanoye 182 Indiscrétions et Confidences par M. Audibert 192 L'Insecte , par M. Michelet 220 L'Incrédule sans excuse, par le P. Segneri...... 575 Jacqueline Pascal, par M. Cousin...... 8

Journal de l'avocat Barbier .................... 63

Pages.

Le Japon contemporain, par M. Fraissinet 182 Journal d'un Missionnaire au Texas, par M. l'abbé Domenech 360 Mme de Longuevilie par M. Cousin 8 Louis XVI, par M. Capefigue.... 63 Légendes des Pyrénées , par M. de Gara y 104 Lettres de Silvio Pellico 13!) Lettres de la mère Agnès Arnauld, par M. Feugères 237 Louis XVII, par M. de Beauchesne. 169 Antoine Lemaistre par M. de Vallée 291 Antoine Lemaistre et Guillaume Du Vair, par M. Sapey 382 Mémoires et Journal sur la vie de Bossuet, par l'abbé Ledieu. 1:27 Mémoires de Hollande, par la comtesse de La Fayette 15H La Mission de Cayenne , par le P. de Montlezun 245 Mémoires de J.-G W.ille, publiés par MM. de Concourt 253 Mémoires du due de Lauzun , publiés par M. Lacour 325 Mozart, sa correspondance, traduite par l'abbé Gosschler.. 334 La Marine en Crimée, par M. de Bazancourt 343 Mémoires de la duchesse d'Angoulême 351 Mémoires sur le XVIIIe siècle, publiés par M. Barrière..... 368 Mémoires du duc de Saint-Simon , édition Chéruel.. 399 Mémoires du comte Miot de Melito 409 Les Nièces de Mazarin , par M. Renée 1 La Norwège, par M. Enault.. 104 Nobles et Vilains, par M Chassant 201 La Numismatique en 1857 263 et 271 Ninon de l'Enclos, par M. Colombey. 309 Les Oubliés et les Dédaignés, par M. Monselet 63 OEuvres de Cyrano de Bergerac, par le bibliophile Jacob 212 et 3n9 L'Oiseau, par M. Michelet 220 OEuvres de Blaise Pascal, édition Lahure 237 Portraits historiques , par M. Clément 1 Portraits intimes du XVIIIe siècle , par MM. Goncour-t. 63 et 281 De Paris a Venise, par M. Ch. Blanc...... 182 Paris Catholique , par Mme Dubois 228 Philosophie de St-Thomas d'Aquin , par M. Jourdain 317 Les Pères de l'Église latine, par M Nourrisson 317 La marquise de Pompadour. par M. Capefîgue 325 Le Poussin, par M. Bouchitté 53i Les Paraboles expliquées par le P. Pioger 375 La Querelle des Anciens et des Modernes, par M. Rigault..... 35 Richelieu (le maréchat de), par M. Capefigue 63 La Résinière d'Arcachon , par la marquise de La Grange.. • 138 Le Roman Alchimique , par M. Lucas...... 139

l'ages. Du Régime parlementaire en France , par M. de Chambrun.. 192 Robert Emmet, par Mme \*\*\* 245 Récits d'un Chasseur, par Tourgueneff. 245 Ruelles , Salons et Cabarets, par M. Colombey 309 Rome et la Judée , par M. de Champagny 382 Mme de Sablé, par M. Cousin 8 Sophie Arnould par MM. Concourt 63 La Société Précieuse 116 Souvenirs d'un Voyageur, par M. Laboulaye......... 182 Scènes de la vie turque , par la princesse de Belgiojoso .... 345 Les Saints-Lieux , par Mgr Mistin 360 Les Salons de Paris, par Mme Ancelot 417 Trois Drames historiques, par M. Clément....... 19 La Terre-Sainte, par M Enault <04 Trésor des pièces rares ou inédites, édité par Aug. Aubry... 201 Trésors d'Art à Manchester, par M. Burger 253 Trésor de la curiosité, par M. Blanc 334 La Tribune moderne: Chateaubriand, par M. Villemain.... 245 La Triple couronne de la Mère de Dieu , par le P. Poiré 375 Vie de St -François-de-Sales , par M. l'abbé Hamon 44 Voyage autour du monde , par Mme Pfeilfer 104 Voyage aux eaux des Pyrénées, par M. Taine 104 La Vie des eaux, par M. Mornand 104 La Vie élégante à Paris , par M. Mortemard de Boisse 220 Vies des premières Religieuses de la Visitation, par M. Louis

Veuillot 228 Vie du chancelier du Prat, par le marquis du Prat 291 La Vraie histoire comique de Francion , par M. Colombey... 509 Le roi Voltaire, par M. A. Houssaye 351 Vie de Mme Selon , par le Dr White 382 Variétés littéraires , par M. de Sacy ..................... 391